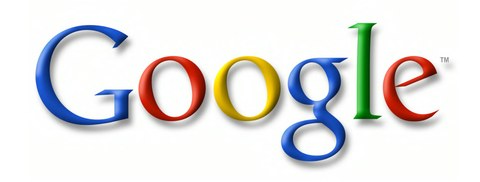
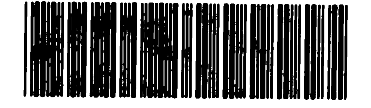
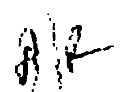
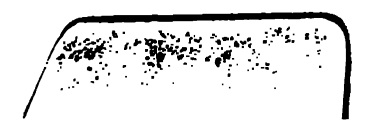












VOYAGE

AU PAYS DES MORMONS

I

PARIS. — IMPRIMERIE DE J. CLAYE

RUE SAINT-BENOIT, 7



Brigham Young

Pape des Mormons

sous le titre de

Président [illegible]

[illegible]

VOYAGE

AU PAYS

DES MORMONS

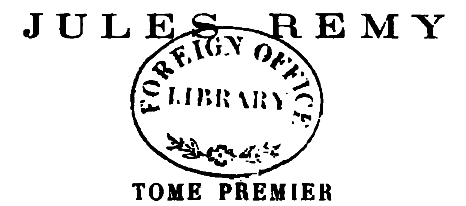
RELATION — GÉOGRAPHIE

HISTOIRE NATURELLE — HISTOIRE — THÉOLOGIE

MŒURS ET COUTUMES

PAR

JULES REMY



TOME PREMIER

Ouvrage orné de 10 gravures sur acier et d'une Carte

PARIS.

E. DENTU, LIBRAIRE-ÉDITEUR

PALAIS-ROYAL, 13, GALERIE D'ORLÉANS

—

1860



TABLE DES MATIÈRES

DU TOME PREMIER

LIVRE PREMIER

VOYAGE DE CALIFORNIE EN UTAH

LIVRE II

HISTOIRE DES MORMONS

I

PONTIFICAT DE JOSEPH SMITH

PLANCHES DU TOME PREMIER

PRÉFACE

Après dix années de voyages entrepris dans un but purement scientifique, je suis revenu un instant au pays natal, où j'espérais puiser une nouvelle ardeur pour la carrière qu'il me reste à parcourir. Durant cette courte halte, je ne pouvais songer à publier un ouvrage complet et étendu. La coordination seule des matériaux que j'ai rapportés de la Polynésie, pour ne parler que d'un point de mes explorations, aurait demandé beaucoup plus de loisir que je n'en avais.

Je ne voulais pourtant pas quitter l'Europe sans donner au public un épisode de mes courses lointaines. Je n'avais qu'à choisir : mon choix fut bientôt fait. Les écrits publiés sur les Mormons se trouvent entachés d'inexactitudes ou plutôt d'erreurs si nombreuses, que j'ai vu là un sujet à traiter, un sujet que je pouvais aborder avec d'autant plus de confiance que j'avais eu le privilége d'étudier au cœur même de leur empire ces nouveaux sectaires, dont les principes étranges ont éveillé l'attention publique dans ces dernières années, malgré la gravité des événements qui s'accomplissaient de ce côté-ci du monde, et les profondes préoccupations qui devaient naturellement s'ensuivre.

C'est cet épisode que je me hasarde à publier aujourd'hui. La science, si justement sévère, n'y trouvera peut-être que peu de chose à recueillir, et le moraliste pourra regretter que l'histoire de ce peuple singulier n'ait pas été écrite par une main plus exercée. J'ai pensé toutefois que le naturaliste ne dédaignerait pas de regarder, dans une peinture scrupuleusement fidèle, des lieux qui n'ont pas été explorés, ou qui ne l'ont été

qu'imparfaitement, et que l'homme qui aime le spectacle des choses humaines, ne verrait pas sans intérêt le tableau d'une société politique et religieuse, qui, naguère chrétienne et libre, rompt avec le christianisme et la liberté, pour s'essayer à la vie dans des conditions nouvelles et profondément différentes.

La plupart de ces feuilles ont été écrites au jour le jour, à la belle étoile, sur le penchant ou sur la crête des montagnes, au milieu des déserts, au milieu des distractions et souvent des périls qui accompagnent nécessairement une aussi longue pérégrination, et sans doute les pages qu'on va lire se ressentent des lieux et des circonstances qui les ont vues naître. Elles manquent, je le crains, de ces qualités littéraires dont on est à bon droit si curieux. Mais il m'a paru que ce n'était pas là une raison suffisante pour garder le silence, bien certain d'ailleurs que ce qu'elles laisseraient à désirer sous le rapport de la forme, elles le rachèteraient par la vérité.

La vérité, si souvent altérée, sera rétablie dans ce livre. La plupart de ceux qui ont écrit sur les Mormons ont puisé à des sources peu sûres. Les historiens et les voyageurs qui leur ont servi de guides, ou n'avaient pas apprécié les choses sur les lieux mêmes, ou ne l'avaient fait qu'au point de vue de leurs opinions et trop souvent de leurs passions. J'ai eu l'avantage de voir de mes yeux, et mes lecteurs s'en apercevront, je l'espère. Détaché, en outre, de tout préjugé, je puis affirmer que j'ai contemplé la nature morale du même œil, avec la même impartialité, que j'ai observé la nature physique. Le bien et le mal ont été exposés; mais si je redresse des opinions erronées, je suis loin d'offrir une apologie. C'est la conscience de cette sincérité et de cette impartialité qui m'a inspiré quelque confiance et donné le désir de me présenter au public. La vérité tient toujours le premier rang auprès des esprits sérieux, et c'est pour ceux-là que j'écris.

Paris, août 1860.

INTRODUCTION

DU MOUVEMENT RELIGIEUX AUX ÉTATS-UNIS

Mon itinéraire m'ayant conduit, il y a quelques années, dans le voisinage des Mormons, je ne pus résister à la tentation de faire une pointe vers le pays de ce peuple étrange, où j'espérais voir de près une religion naissante, et saisir sur place un des grands secrets de la nature. Un culte, surgissant tout à coup au milieu d'une grande société, et apparaissant à l'horizon comme une île nouvelle au sein de l'Océan, cela valait bien qu'on se dérangeât un peu et qu'on s'écartât de sa route. Me refuser le plaisir d'un tel spectacle était, d'ailleurs, au-dessus de mes forces, ou, pour mieux dire, je me serais cru coupable de m'en priver, puisque l'occasion s'en présentait, et qu'il n'y avait guère plus de quatre cents lieues de désert à traverser. Si j'avais eu à me justifier de la diversion que ce voyage apportait à mes études de naturaliste, diversion qui, du reste, ne fut pas absolue, je me serais dit sans doute qu'il ne pouvait pas y avoir peine perdue à étudier, sur le terrain même où il se produisait, un phénomène rare dans tous les temps, et surtout dans le nôtre. Il est bien certain que si j'avais appris en Californie, où je me trouvais alors, l'apparition d'une île nouvelle dans l'océan Pacifique, je n'aurais pas hésité à changer de cap pour me transporter sur les lieux. Pourquoi n'en aurais-je pas fait autant en faveur du mormonisme? Le phénomène moral

était-il moins intéressant que le phénomène géologique aurait pu l'être?

Ce qui m'attirait encore, indépendamment du spectacle lui-même, c'est que le phénomène me paraissait avoir un caractère tout à fait à part, et ne ressembler à aucun autre parmi les phénomènes de même nature qui l'ont précédé dans l'histoire. Il me faisait l'effet, non pas seulement d'une variété, mais d'une curiosité de l'espèce, d'une rareté, sinon d'une anomalie, comme certaines plantes que j'avais rencontrées sous l'équateur, comme le Rhizophora, par exemple, dont les graines germent dans le fruit et offrent à l'œil des individus complets, tout formés, lorsqu'elles s'en détachent et tombent sur le sol. A distance, d'après ce que j'avais vu et entendu du mormonisme, il me semblait qu'il pouvait y avoir quelque embarras à le classer. Et pourtant, il me répugnait de croire à l'anomalie; car, si les monstruosités déplaisent dans l'ordre physique, elles choquent bien plus encore dans l'ordre moral. J'en voulais avoir le cœur net à l'endroit du phénomène singulier, du Rhizophora moral, si je puis ainsi parler, qui, né dans les parages où le Niagara fait entendre son éternel tonnerre, aurait dû, ce semble, périr dans son germe aux lieux mêmes qui l'avaient vu naître, et qui, au contraire, dans le désert où il avait été transplanté, s'était accru, développé, et couvrait de son ombrage une société déjà puissante. Je voulais savoir d'une manière positive, en témoin oculaire, si la religion de Joseph Smith était véritablement une nouveauté, ou si l'ignorance ou la passion s'était trompée, et avait trompé le public sur son compte. Le fondateur du mormonisme était-il, comme on le disait généralement, un imposteur? Cela me paraissait fort étrange, avec les idées que je m'étais faites des origines des religions; et, s'il y avait une dérogation véritable à ce que j'avais jusqu'alors considéré comme une loi générale, je tenais à constater la dérogation.

I

Les religions, quelle que soit d'ailleurs l'opinion que l'on puisse avoir sur leur vérité absolue, sont des fruits spontanés de l'âme humaine. Elles répondent à des instincts primitifs, à des besoins puissants, qu'on ne saurait méconnaître. Il n'est pas de créature humaine qui n'en porte le germe dans les profondeurs de sa raison, de son imagination et de son cœur; car il n'en est pas qui n'éprouve, vaguement d'abord, plus clairement dans la suite, le sentiment de l'infini, qui n'ait la vision plus ou moins lumineuse de l'idéal, et ne soit troublée ou tourmentée du mystère qui plane au-dessus de notre destinée.

Je ne voudrais pas médire de la philosophie du XVIII[e] siècle; mais j'admire que ces hommes d'esprit, dont quelques-uns étaient de grands esprits, aient traité d'hallucinations et de chimères les plus hautes aspirations de l'âme, et prétendu gravement qu'il n'y a dans les religions que des inventions humaines, des produits de la politique et de l'imposture. Il y a plus de philosophie dans ces vers de Milton, qui nous montre Adam, le jour même de sa naissance, préoccupé de cette grande énigme et s'adressant à la nature entière pour en trouver le mot :

But who I was, or where, or from what cause,
Knew not; to speak I try'd, and forthwith spake;
My tongue obey'd, and readily could name
Whate'er I saw. Thou Sun, said I, fair light,
And thou enlighten'd Earth, so fresh and gay,
Ye Hills and Dales, ye Rivers, Woods and Plains,

And ye that live and move, fair creatures, tell,
Tell, if ye saw, how came I thus, how here?
Not of myself; by some great maker then,
In goodness and in pow'r preeminent;
Tell me, how may I know him, how adore,
From whom I have that thus I move and live,
And feel that I am happier than I know [1].

L'étude de l'esprit humain donne raison au poëte contre nos philosophes. Il n'est plus permis depuis Descartes, bien qu'on l'ait fait souvent, comme nous venons de le voir, et que parfois on le fasse encore, de prétendre qu'on puisse inventer Dieu. Il faut bien qu'on en prenne son parti, si Dieu n'existait pas, on ne pourrait l'inventer : si l'axiome éternel, comme on l'a appelé, n'était pas dans la pensée de chacun, qui pourrait en assembler les caractères et en trouver la formule ? Il n'y a pas de bonne volonté qui pût en venir à bout. Dieu ne sort pas de l'âme de l'homme comme le fruit de la fleur; ce serait dire la même impiété d'une manière différente, et troquer l'athéisme contre le panthéisme; mais l'idée de Dieu, le sentiment de l'idéal et du divin, ainsi que les religions qui n'en sont que les manifestations extérieures, les formes nécessaires, s'en échappent aussi naturellement que la fleur du bouton et le fruit de la fleur. L'homme n'invente pas Dieu, il le trouve, il le saisit dans une révélation intérieure, qu'il ne dépend pas de lui d'écouter ou de méconnaître. Les religions ne sont que l'écho plus ou moins fidèle, plus ou moins sonore de cette révélation profonde.

Le bouddhisme, que M. Barthélemy Saint-Hilaire vient de nous révéler en quelque sorte, n'est pas un argument contre l'existence du divin dans la nature humaine. Le mot de Dieu n'existe pas dans les langues des peuples asservis à cette étrange religion, qui est la négation du principe de toute religion, et, par conséquent, semble n'avoir aucune raison d'être ; mais il ne s'ensuit pas né-

1. Paradise lost, 8, v. 270-282.

cessairement que l'idée de l'infini n'y soit pas en germe dans les âmes. Le sentiment de l'imperfection humaine et de la misère de notre condition, qui est au fond du bouddhisme, enveloppe en lui-même le sentiment de la perfection ; et, que Dieu soit nommé on non, par cela seul que l'homme cherche une solution au problème de sa destinée, qu'il tient à secouer le joug de sa misère et aspire à un état meilleur, il y a dans les profondeurs de son âme un rayon de la divine lumière. L'idée de Dieu peut être enveloppée de profondes ténèbres dans la conscience humaine; elle peut, durant des siècles, rester à l'état embryonnaire dans les races inférieures de l'humanité : ce n'est pas une raison suffisante pour conclure contre son universalité. Voltaire disait contre Bayle, qui affirmait la possibilité de l'existence de peuples athées : «Ces peuples ne nient ni affirment Dieu : ils n'en ont jamais entendu parler. Prétendre qu'ils sont athées est la même imputation que si l'on disait qu'ils sont anti-cartésiens. Ils ne sont ni pour ni contre Descartes, ce sont de vrais enfants; un enfant n'est ni athée ni déiste : il n'est rien[1]. » Voltaire a vu avec une sagacité voisine de la profondeur la vérité en ce point, et nous pouvons appliquer son jugement au bouddhisme. Les peuples qui professent cette religion sont encore dans l'enfance, et l'idée de Dieu est chez eux ce qu'elle est chez les enfants, chez les enfants sans esprit et sans imagination, quelque chose de confus, de ténébreux, de lourd, si je puis ainsi dire, qui a besoin de l'éducation pour se dégager, s'éclairer et s'élever.

L'histoire et l'érudition, si je ne me trompe, prêtent sur ce point leur concours à la philosophie. La critique a pu montrer ce qu'il y a d'humain dans les formes religieuses, mais elle n'a jamais prétendu que le fond ne fût pas divin : elle n'a pas confondu l'or avec le quartz où il était caché; et les formes religieuses elles-mêmes, elle n'a jamais dit qu'elles ne fussent pas des produits spontanés de notre nature. Tout le travail de la cri-

1. Voir *Le Bouddha et sa Religion*, par M. Barthélemy Saint-Hilaire.

tique allemande nouvelle, et celui de la critique française, qui est venu à la suite, et qui a répandu sur le premier je ne sais quelle lumière plus limpide, comme aussi plus aimable, ont démontré la spontanéité des religions et, par conséquent, leur sincérité. Il y a bien de l'esprit, de la grâce, de l'enjouement, du piquant, même, et des choses singulièrement humaines dans les fables mythologiques de la Grèce. Est-ce à dire pour cela que les dieux que nous y voyons jouer et s'ébattre soient *éclos du cerveau des poëtes?* Et le fussent-ils, en quoi cela prouverait-il contre la sincérité de ceux qui les inventèrent? Mais ils sont éclos de l'imagination populaire; ils sont les fruits du commerce des premiers hommes avec le monde, de leur communion avec la nature. Ce sont des rêves, si l'on veut; ce sont des impressions plutôt que des croyances, des fantaisies plutôt que des vérités, des sensations plutôt que des sentiments. Cela est vrai : mais, à part la question de savoir si, au fond de ces rêves, de ces impressions, de ces fantaisies, le divin ne se retrouve pas, on ne peut douter de leur réalité, on ne peut méconnaître leur spontanéité. Ce sont des songes affirmés, mais ces songes ont eu lieu; ils ont vécu pour ainsi dire, ils ont agité, ils ont fait palpiter le cœur de l'homme enfant, et l'impression a été telle, qu'il en a gardé, même au delà de la période de l'enfance, un long et profond souvenir. M. Renan a vu et exprimé admirablement, avec cette première et puissante impression sur l'homme, la formation des religions primitives. « L'homme primitif, dit-il dans son beau livre, voyait la nature avec les yeux de l'enfant; or, l'enfant projette sur toutes choses le merveilleux qu'il trouve en lui-même. La charmante petite ivresse de la vie qui lui donne le vertige lui fait voir le monde à travers une vapeur doucement colorée; jetant sur toute chose un joyeux et curieux regard, il sourit à tout, et tout lui sourit. Désabusés par l'expérience, nous n'attendons plus rien de bien extraordinaire de l'infinie combinaison des choses; mais l'enfant ne sait ce qui va sortir du coup de dés qui va se jouer devant lui : il croit plus au possible, parce qu'il connaît moins le réel. De là

ses joies et ses terreurs : il se fait un monde fantastique qui l'enchante et qui l'effraye tour à tour. Il affirme ses rêves : il n'a pas cette âpreté d'analyse, qui, dans l'âge de la réflexion, nous pose en froids observateurs vis-à-vis de la réalité. Tel était l'homme primitif. A peine séparé de la nature, il conversait avec elle, il lui parlait et entendait sa voix ; cette grande mère à laquelle il tenait encore par ses artères, lui apparaissait comme vivante et animée. A la vue des phénomènes du monde physique il éprouvait des impressions diverses qui, recevant un corps de son imagination, devenaient les dieux. Il adorait ses sensations, ou, pour mieux dire, l'objet vague et inconnu de ses sensations; car, ne séparant pas encore l'objet du sujet, le monde était lui-même, et lui-même était le monde [1]. »

Quand on a vécu avec les peuples sauvages, c'est-à-dire avec les hommes primitifs, avec ceux qui sont encore des hommes enfants, et surtout avec ces races de l'Océanie, si simples, si naïves, si crédules, si enfantines, on est bien forcé de reconnaître que cette délicieuse peinture est l'expression parfaite de la vérité. Pour les âmes encore « attachées aux mamelles de la nature, » et en communion perpétuelle avec elle, la vie, une vie analogue à la vie humaine, est partout. Tout est personnifié et vivant : les forces physiques sont des puissances morales et divines. Quand le volcan vomit des torrents de feu, c'est la déesse Pele qui verse sa rage ou châtie l'impiété; quand le tonnerre gronde et que la foudre éclate, c'est le dieu Kahekili qui s'irrite dans le ciel; quand la mer est agitée par la tempête, c'est le monstre Uhumakaikai qui soulève les flots. Il faut ajouter que cette religion primitive est si naturelle, elle est si bien celle qui convient au premier âge de l'humanité, et a pour lui tant de séduction et de charme, qu'on a une peine infinie à l'en détacher. Ainsi, il est constant que les sauvages de l'Océanie, alors même qu'on les croit convertis, soit au catholicisme, soit au protestantisme, restent encore au fond idolâtres.

1. E. Renan, p. 15 et 16.

Ils ne peuvent rompre complétement le charme et dissiper les fumées de l'ivresse. Le culte de la nature se conserve en dépit des apparences contraires; il persiste sous les pratiques d'une religion supérieure, qui n'a guère fait qu'effleurer l'épiderme. Il n'y a rien de facile comme de montrer le peu de solidité de l'homme nouveau et de mettre à nu le vieil homme. Je pourrais citer des faits sans nombre qui ne laisseraient aucun doute à cet égard. Je me bornerai à en raconter un ou deux; mais, si je ne me trompe, ils sont caractéristiques.

C'était dans la grande Havaii. J'avais établi mes quartiers sur les bords du cratère de Kilauea, d'où il m'était facile de courir dans tous les sens pour explorer les volcans de la contrée, qui sont les plus vastes du monde. Un jour que j'arrivais du cratère de Mokuaveoveo, situé à trois mille mètres au-dessus de celui de Kilauea, des voyageurs indigènes, convertis à la religion catholique, vinrent à l'approche de la nuit camper sous mon abri. La course difficile que je venais d'accomplir occupa la conversation toute la soirée. Je racontai aux insulaires les incidents divers de mon ascension, je leur expliquai les phénomènes que j'avais observés, et, en essayant de leur faire comprendre la théorie des volcans, je leur annonçai que je prévoyais une éruption prochaine. A en juger par leur attitude, ils prenaient peu d'intérêt à mes paroles, auxquelles je m'aperçus bientôt qu'ils n'avaient rien compris. Quand j'eus cessé de parler, ils me demandèrent si je n'avais pas rencontré l'âme des volcans, la déesse Pele, sous les traits d'une vieille femme. Cette question inattendue me suggéra l'idée de les intéresser davantage, en leur faisant un conte selon leur goût. Je leur dis que je croyais avoir entrevu la déesse au milieu des vapeurs soufrées, et je la leur peignis sous les couleurs les plus bizarres que mon imagination pût me fournir. Il se trouva que ma description était exacte, sauf en un point : j'avais représenté Pele comme une vieille excessivement maigre et maladive, tandis que la tradition en fait une virago puissante. Mes auditeurs n'en prirent pas moins ma fable à la lettre, et ils se chargèrent de

me mettre d'accord avec la mythologie havaiienne, en expliquant la maigreur que j'avais prêtée à la déesse par les longs jeûnes qu'elle avait subis depuis que le christianisme était venu renverser ses autels. « Sans doute, disaient-ils, Pele meurt de faim : il y a si longtemps que nous ne lui portons plus d'aliments! » Puis, se rappelant que j'avais parlé d'une éruption qui devait bientôt avoir lieu, ils s'écrièrent : « Hélas! où êtes-vous, gens de Havaii? La déesse a perdu son embonpoint par suite de l'abandon dans lequel nous l'avons laissée, et voilà que, pour se venger de notre ingratitude, elle se prépare à nous accabler de sa colère. Il nous faut au plus vite réparer nos torts et lui porter des vivres! » Le lendemain matin les insulaires, après m'avoir fait leurs adieux, me quittèrent pour continuer leur voyage. Je ne pensais plus à eux, quand le soir je vis arriver au bord du cratère un prêtre de Pele, escorté de catholiques et de protestants indigènes, porteurs de toutes sortes de provisions de bouche. Quoiqu'ils eussent pris des précautions minutieuses pour me cacher le motif de leur pèlerinage, et que, pour arriver plus facilement à ce but, ils m'eussent offert une partie des présents qu'ils avaient apportés, je réussis à tromper leur surveillance et j'assistai, sans être vu, à la cérémonie expiatoire. Je vis les fidèles précipiter leurs offrandes dans la lave incandescente du Kilauea, pendant que le prêtre, en accompagnant ses paroles de mille gestes incompréhensibles, suppliait la déesse de pardonner aux Havaiiens l'impiété qu'ils avaient commise en désertant son culte pour suivre celui du dieu étranger. — J'eus, plus tard, l'occasion de raconter, dans différentes peuplades de l'archipel, mes aventures du Mokuaveoveo et la rencontre que j'y avais faite de Pele : jamais je ne trouvai d'incrédules, et toujours je constatai les mêmes dispositions et une contrition pareille. Il arriva même une fois que des chrétiens, sans égard pour leur missionnaire qui les entendait, se mirent à dire, après mon récit, que Pele allait venger les divinités natives en vomissant ses feux sur les Havaiiens, qu'un orgueil impie avait fait tourner du côté du dieu des étrangers.

Effrayé des conséquences de ma fable, le pauvre missionnaire, dont j'admirais, sans arrière-pensée, la naïve simplicité, me supplia de voir dans cette apparition, qu'il prenait lui-même au sérieux, une machination de l'enfer, un artifice de Satan, qui, en m'apparaissant sous la figure d'une divinité païenne, essayait de lui ravir son troupeau et de me faire tomber moi-même dans l'idolâtrie. Mais ni ses instructions multipliées, ni mes rétractations ne parvinrent à faire oublier les anciens dieux; car plus d'une fois, pendant que le ministre de l'Évangile assistait un chrétien à l'agonie, il m'est arrivé de surprendre des sacrifices de poules blanches, qui se faisaient au dieu Milu à la requête du moribond.

Je me souviens aussi d'un fait du même ordre qui se passa aux Marquises, durant mon séjour dans ces îles. Une jeune insulaire, convertie au christianisme, avait, en traversant un bois, été légèrement touchée par une petite pierre que, sans doute, un oiseau en s'envolant avait détachée d'un escarpement voisin. Sans chercher à se rendre compte d'un fait très-naturel, la jeune fille s'imagina que le dieu du rocher, irrité de ce qu'elle avait abandonné son culte, lui avait lancé la pierre pour l'avertir qu'il la vouait à la mort. Dans la naïveté de sa foi, elle se crut condamnée sans appel, tomba malade et mourut bientôt, en invoquant le dieu des chrétiens et ses dieux insulaires tout ensemble.

C'est ainsi que ces races enfantines, que le zèle de nos pieux missionnaires se flatte d'avoir enlevées au culte des faux dieux, conservent l'empreinte indélébile de leurs croyances primitives, et voient jusque dans les événements les plus ordinaires des personnifications ou des interventions d'agents divins.

Quoi qu'il en soit, les croyances d'une essence supérieure ne sont ni moins naturelles, ni moins spontanées que celles qui confondent l'homme avec la nature. Leur première éclosion, comme leur développement ultérieur, n'offre rien de calculé, rien de factice. Le monothéisme, la croyance à un seul Dieu séparé du monde, est né d'un jet aussi spontané dans les déserts de l'Arabie,

que le panthéisme ou le polythéisme sur les bords du Gange ou sur le littoral de la Grèce. Il est acquis à la science que certaines races, comme certains individus, sont moins séduites par l'éclat du monde extérieur, moins frappées de la puissance de vie qui circule dans toute la nature, que ne le sont certaines autres; tandis que ces mêmes races et ces mêmes individus sont, au contraire, attirés et remués profondément par le spectacle et le mouvement de la vie intérieure. Il est naturel, dès lors, que le sentiment religieux prenne dans ces races, qu'on a pu appeler privilégiées, et qui le sont sous ce rapport, une forme particulière, un caractère original, et crée un idéal divin d'une nature toute différente. Là, livré à la contemplation continue de son être, du *moi*, s'il faut l'appeler par son nom, l'homme est saisi fortement de la conscience de son unité, et cette unité, qu'il ne trouve qu'en lui, il la transporte d'instinct, par un mouvement naturel de sa pensée, par une loi de sa raison, hors de la nature, dans une puissance supérieure à la nature et à lui-même. C'est la source d'où jaillit le monothéisme. L'âme concentrée en elle-même y découvre l'infini dans ses profondeurs et le marque des traits qu'elle s'est reconnus à elle-même. Que plus tard, ou même dès l'origine, un homme s'élève au sein de ces races pour formuler leur croyance, qu'il en devienne, non pas le promoteur, mais le législateur et l'interprète, quoi de plus naturel? Qu'il trouve, soit dans son imagination, soit dans les habitudes primitives, des moyens de manifester sa croyance et celle de ses semblables, de la marquer au dehors, de correspondre pour ainsi dire avec le Dieu suprême placé hors du monde dans une solitude inaccessible, cela n'a pas non plus de quoi étonner. L'homme, dans un âge de civilisation réfléchie pourra peut-être se contenter de penser à l'infini; il pourra ne pas le définir et *renoncer*, pour employer un mot de M. Renan, *à exprimer l'ineffable*. Mais tels ne sont pas les instincts primitifs de l'humanité. La pensée religieuse pure ne lui suffit point. S'il ne donne pas une forme à Dieu, au moins faut-il qu'il l'enferme dans les cadres d'un culte,

qu'il établisse des moyens extérieurs de communiquer avec le ciel. Ce n'est pas assez pour lui de le penser : il veut le voir, lui parler, l'entendre; car il n'est pas seulement un esprit, il est un cœur, il est une imagination, et le monothéisme, en séparant l'homme de la nature, ne lui a ôté ni l'un ni l'autre.

Ce caractère de spontanéité du monothéisme et du culte qui s'y rattache n'est pas contesté dans l'histoire. Il n'y a plus personne aujourd'hui qui voie dans Moïse et dans Jésus-Christ des imposteurs : de telles opinions, quand par hasard on les rencontre, n'existent plus que dans les régions inférieures de la science. La critique a sans doute déchiré bien des voiles, dissipé bien des illusions, fait tomber bien des auréoles. Mais, non-seulement elle n'a pas donné raison aux opinions qui rabaissent l'humanité dans ses plus grands interprètes, elle a, tout au contraire, mis en pleine lumière la haute moralité des croyances primitives de l'humanité et de leurs fondateurs.

Mahomet lui-même, que Voltaire présentait au siècle dernier comme un politique et un imposteur, et sur le dos duquel, si je puis ainsi parler, il prétendait fustiger toutes les religions, ne fait pas exception, au moins d'une manière absolue. Quoique rapproché de nous et descendu des nuages du supernaturalisme où se cachent ses prédécesseurs, il nous apparaît avec la même auréole de foi et de bonne foi; et, si nous ne voyons que l'homme en lui, il ne paraît pas moins digne, dans les origines premières de sa foi, sinon des hommages, au moins de l'estime de l'humanité. L'imposture de Mahomet, considérée comme un fait constant et absolu, pouvait être crue au XII[e] siècle et même au XVIII[e], ce qui prouve que les extrêmes se touchent facilement dans l'erreur; mais elle ne peut l'être aujourd'hui, que la critique a porté son flambeau dans les origines de l'islamisme, comme de toutes choses de même ordre, et les a révélées au grand jour. Dans les commencements de sa mission, Mahomet se croyait sincèrement élu de Dieu, appelé par lui pour révéler sa parole, une parole nouvelle et régénératrice, aux peuples de l'Arabie. Si plus tard, alors

que le voile divin se fut déchiré, il s'abandonna encore parfois aux fantaisies transcendantales qu'il ne croyait plus, ce ne furent que des accidents dans sa vie, et comme un tribut payé à la nature humaine. Les légendes, qui s'étendent comme autant de broderies brillantes sur le solide tissu de son histoire, les visions, les miracles qu'on lui prête, ne viennent pas de lui, et il n'en est nullement responsable. Elles ne sont pas affirmées par lui, et elles ne lui furent jamais connues. Les communications miraculeuses de Mahomet avec l'ange Gabriel, au premier coup d'œil donnent prise contre lui et pourraient devenir un argument en faveur de l'opinion de Voltaire et des autres; mais, en bonne critique, l'argument n'a pas une valeur absolue. Les visions de Jeanne d'Arc, ses communications avec la sainte Vierge, ne sont pas plus croyables, et qui met en doute la bonne foi de Jeanne d'Arc? Comme notre grande héroïne et comme beaucoup d'autres, Mahomet, dans le premier feu de la jeunesse et de l'enthousiasme religieux, se crut une mission. Si parfois nous rencontrons dans sa vie des faits qui semblent contredire cette opinion, et qu'une raison sévère ne saurait que difficilement concilier avec la moralité de l'homme, il n'y a pas de motif suffisant pour conclure contre la conviction du prophète. Il faut nous méfier, dans nos jugements sur l'histoire, de nos préjugés de race et de civilisation, et ne pas transporter nos idées là où elles n'ont que faire. M. Renan est dans le vrai, quand il nous dit : « On ne saurait se figurer à quel point, chez les musulmans, la conviction et même la noblesse de caractère peuvent s'allier à un certain degré d'imposture. » La moralité ne gouverne pas l'esprit humain, non plus que la logique dans les créations religieuses; c'est d'une force différente qu'elles procèdent. Si le divin et le bien se rencontrent au sommet des religions, ils ne se touchent pas toujours à la base. Une moralité sans alliage et sans entaille n'est pas plus nécessaire qu'une logique de toute pièce à la pureté d'un culte pris à son origine, et, là où elle manque, la spontanéité de la pensée première n'est pas pour cela compro-

mise. Il est certain qu'il y a dans la vie de Mahomet des faits qui révèlent le politique et l'imposteur; mais ces faits se rattachent à son âge mûr, à la seconde phase de sa carrière : ils n'entachent en rien l'inspiration originelle, et il faut bien reconnaître, avec la critique indépendante, que, dans les premiers moments de sa mission, dans les premières épreuves de son apostolat, son enthousiasme était sincère et pur de tout alliage, et que c'est plus tard seulement, dans la période de résistance et de lutte, que la personnalité vint se mêler à l'œuvre pour la teindre de ses couleurs et en altérer la candeur primitive [1]. Mais l'œuvre était déjà accomplie, ou du moins fortement assise, et c'était bien la foi qui avait posé la première pierre.

Le même principe de foi, de sincérité et de spontanéité se retrouve dans les religions les plus opposées. Il n'y a rien qui ressemble moins à nos religions originaires du mosaïsme que la religion du Bouddha, puisque celle-ci a pour principe et pour fin le néant, tandis que nous partons de Dieu, et que nous aspirons à un mode supérieur d'existence. Le bouddhisme, cependant, est aussi pur à sa source que nous pouvons l'être. La solution du problème est différente, mais elle a été cherchée dans le même esprit et avec la même bonne foi. On peut même dire qu'il y avait moins de place dans ce système que dans tout autre à la simple fantaisie ou au calcul. Il n'y avait que la conviction qui pût enfanter cette doctrine effrayante qui offre à l'homme, pour toute consolation, la mort, pour tout bonheur le repos éternel sur les rivages sombres et glacés du néant. Dans les religions qui colorent la vie de teintes riantes et montrent l'avenir à travers le prisme de l'espérance, on comprendrait à toute rigueur l'hypothèse de l'invention. Les fondateurs offrant quelque chose de séduisant à l'imagination, on pourrait supposer qu'ils ont voulu séduire. Mais rien de pareil n'est possible dans la religion du Bouddha. Le caractère du fondateur exclut d'ailleurs tout

1. Voyez E. Renan, p. 255-256.

soupçon, toute possibilité d'imposture. « Sauf le Christ tout seul, dit M. Barthélemy Saint-Hilaire, il n'est point, parmi les fondateurs de religion, de figure plus pure ni plus touchante que celle du Bouddha. Sa vie n'a point de tache. Son constant héroïsme égale sa conviction; et si la théorie qu'il préconise est fausse, les exemples personnels qu'il donne sont irréprochables. Il est le modèle achevé de toutes les vertus qu'il prêche; son abnégation, sa charité, son inaltérable douceur, ne se démentent point un seul instant. Il abandonne à vingt-neuf ans la cour du roi son père pour se faire religieux et mendiant; il prépare silencieusement sa doctrine par six années de retraite et de méditation; il la propage par la seule puissance de sa parole et de la persuasion pendant plus d'un demi-siècle; et quand il meurt entre les bras de ses disciples, c'est avec la sérénité d'un sage qui a pratiqué le bien toute sa vie, et qui est assuré d'avoir trouvé le vrai. Les peuples qui ont reçu sa foi n'ont jamais songé à en faire un Dieu, car la notion de Dieu leur était aussi étrangère qu'à lui. Mais ils se sont fait du Bouddha un idéal qu'ils ont essayé d'imiter; et le bouddhisme a pu former quelques belles âmes dignes de figurer parmi celles qu'admire et que révère l'humanité. »

Et, ce qui est vrai des fondateurs de religions, l'est également de ceux qui n'ont prétendu et travaillé qu'au rôle de réformateurs. Il y a bien des hérésiarques qui ont exploité l'erreur au profit de leurs passions ou de leurs intérêts; mais ceux qui ont laissé une trace dans la mémoire et dans l'imagination des hommes, ceux qui ont fondé quelque chose, s'ils ont mérité l'anathème, n'ont jamais mérité le mépris : l'histoire impartiale ne leur a pas imprimé au front la flétrissure qui est due à l'imposture. Il n'y a rien de convaincu et de sincère comme les Luther, les Calvin, les Zwingle. Pour ne parler que de ceux qui ont vécu et agi dans la même atmosphère que Joseph Smith, et seulement des plus célèbres, où trouver une foi plus ardente que dans George Fox, le promoteur du quakérisme, et dans Ann

Lee [1], la sainte femme qui fonda la secte étrange, mais d'une si parfaite pureté, des Shakers? Toute leur carrière est marquée par des actes de haute vertu ou de pieux dévouement, et il paraît aussi difficile de douter de leur sincérité que de leur sainteté, ou plutôt que de l'histoire elle-même.

Le fondateur du mormonisme, aussi loin que nos regards peuvent s'étendre, fait seul exception. Le mormonisme n'a pas le caractère de spontanéité des religions primitives, ce qui va du reste de soi; il n'a pas non plus, ni la naïveté des religions qui suivirent, ni la sincérité des révolutions ou des réformes religieuses qui, durant les siècles derniers, ont pris place dans l'histoire.

La suite des faits que nous racontons dans cet ouvrage prouve, avec une évidence qui ne le cède point à la clarté du jour, que Smith a été, dans toute l'étendue du mot, un fourbe et un imposteur. Il n'y eut, dans sa pensée première, rien de naturel, rien de spontané, aucune trace de sentiment et d'enthousiasme religieux. Nous voyons autour du berceau du mormonisme comme de celui des autres religions, des visions, des prophéties, des miracles, des légendes même ; ce sont les mêmes circonstances extérieures, les mêmes moyens pour frapper les imaginations et les âmes; mais ce n'est point le même esprit, ce n'est pas le même souffle divin qui fait battre le cœur du nouveau révélateur. Le mormonisme est tout simplement le produit du calcul, ou, pour dire le vrai mot, de la *spéculation*. Sous ce rapport, il n'y a rien de plus américain que le nouveau culte. Joseph se dit un beau jour que ce pourrait être une bonne affaire que de construire un temple nouveau, que la curiosité de la chose, l'originalité de l'entreprise pourrait bien apporter plus de bénéfice que son vulgaire métier de *money-digger*, qui, jusqu'alors, ne lui avait guère profité. Cette idée, une fois conçue, il monte sa spéculation avec la même sécurité de conscience et la même sérénité d'esprit qu'il

1. Voyez la note 19, à la fin de l'ouvrage.

eût mise à fonder un *grogshop* ou à préparer un chargement de lard salé pour l'Europe. La soif de l'or, le besoin d'acquérir des richesses, qui est un ressort si puissant de l'activité commerciale et industrielle des États-Unis, voilà l'inspiration première et féconde du génie religieux de Smith. Il ne faut pas chercher ailleurs son ange Gabriel ou sa nymphe Égérie. Sous le prophète, il y a le Yankee; sous le pasteur des peuples, le spéculateur avide, sans conscience et sans vergogne. Assurément cela est triste à dire pour l'honneur de l'humanité, mais cela doit se dire par respect pour la vérité. Du reste, cela ne suffit pas pour expliquer le mormonisme, ni son origine, ni son succès. Si la pensée primitive avait été seule à agir, on pourrait même le considérer comme un effet sans cause, et il serait le plus grand prodige qui eût jamais été sous le ciel. Mais, croyons-le bien, l'esprit de spéculation et de lucre n'a été que le premier moteur : les causes véritables sont ailleurs que dans l'étroite personnalité du fondateur, quelque puissante qu'ait été son action : elles sont dans l'état moral et religieux de l'Amérique du Nord. Pour les saisir, il faut nous transporter sur le théâtre où les faits se sont accomplis: c'est en étudiant de près les tendances et le mouvement religieux de la grande démocratie, que nous comprendrons comment un culte, même inférieur à ceux qui l'entourent, même sans racine dans le cœur et la conscience du fondateur, a pu surgir au milieu des autres, comme dans un champ fertile et profondément labouré croissent parfois les plus mauvaises herbes parmi les plus précieuses et les plus salutaires.

II

C'est une croyance répandue au sein de nos religions officielles que la foi se perd parmi les hommes, que le sentiment religieux s'éteint et que le monde marche comme à un refroidissement graduel des plus pures et des plus hautes croyances. Je ne sache rien pour mon compte qui soit moins fondé que cette opinion. Si on la conçoit dans les contrées où elle se produit, là où l'homme n'est pas placé dans les conditions nécessaires à son épanouissement normal, elle n'est guère possible dans des contrées et des conditions différentes. Là, dans ce milieu plus favorable, en dehors des circonstances qui la gênent et la resserrent dans le jeu de ses opérations, l'âme humaine est d'une fécondité inépuisable. Il faut bien qu'on se le tienne pour dit (et j'espère qu'il n'y a là rien d'humiliant pour notre espèce), dans la nature des choses la mort n'est que l'apparence; c'est la vie qui est la réalité. Pour ne parler que des choses qui se rattachent de plus près à notre sujet, les croyances qui s'écroulent sont bientôt remplacées par d'autres. Il n'y a jamais de ruines entières et de longue durée : on peut dire même qu'il n'y a pas de ruines. Il n'y a que des changements, des successions, des transformations. Il en est du monde moral comme du monde physique. En traversant les vastes forêts du Nouveau Monde, le voyageur aperçoit, autour des énormes sequoia ou des tulipiers renversés par l'ouragan ou par le temps, des rejetons déjà vigoureux et des pousses encore frêles et à fleur de sol. C'est l'image du monde moral. Autour

des vieilles croyances, à côté des vieilles institutions qui s'en vont, il s'en forme de nouvelles qui naissent d'elles ou de leurs débris. Les esprits vulgaires ou timides ne sont frappés que de l'aspect des ruines : ils ne voient pas ce qui germe au dessous ou déjà s'élève, et ils s'effraient de ce spectacle de mort apparente qui se déploie autour d'eux. L'homme qui a l'habitude de la réflexion et du spectacle plus vaste de l'histoire, ne trouve là rien qui doive ni l'étonner ni l'attrister. Si son cœur est ému du déchirement des âmes qui, voyant la solitude pénétrer dans leurs temples et le froid de la mort gagner les membres mêmes de leurs dieux, s'épouvantent à l'avance du vide qu'elles croient entrevoir dans l'avenir religieux de l'humanité, le fait lui-même le laisse calme et de sens rassis. Il sait que les lois de la nature sont inéluctables.

> Ut sylvæ foliis pronos mutantur in annos,
> Prima cadunt : ita verborum vetus interit ætas,
> Et juvenum ritu florent modo nata, vigentque.

Il sait que si les formes tombent comme les feuilles des forêts au déclin de l'année, si les *mots* ont leurs vicissitudes nécessaires, les idées restent et participent de l'immutabilité du Créateur.

Cette vérité, dont on peut suivre dans l'histoire le développement et la preuve, on la saisit vivante et palpable, pour ainsi dire, dans l'état moral et religieux de l'Amérique; et là, dans un cercle relativement étroit, on peut assister à la manifestation complète d'une des grandes lois de l'humanité. Au premier coup d'œil, quand on met pour la première fois le pied dans ce pays, on est comme étourdi du bruit et du fracas qui se fait autour de soi : on pourrait croire que le monde religieux craque de toutes parts, et l'on s'attend à le voir s'ouvrir jusqu'aux abîmes. En voyant la division infinie des sectes, leurs chocs, leurs luttes continuelles, leurs *meetings*, leurs *revivals*, l'Évangile réduit chaque

jour en poussière, le christianisme dans un état permanent de crise et de décomposition, on pourrait craindre que la nuit ne se fît dans ces vastes régions et que le néant n'envahît les âmes. Dieu merci, il n'en est rien; le soleil y luit comme ailleurs et peut-être même d'une lumière plus ardente et d'un éclat plus vif. On dirait que plus la divine poussière de l'Évangile est subtile, plus elle a de fécondité et de vie. Il est certain au moins que l'ardente fermentation qui cause la décomposition, et qui en même temps en procède, n'est pas un incendie qui dévore. C'est la condition, comme le signe, d'une végétation nouvelle et d'une vie puissante.

Nous avons grand'peine, je le sais et je le repète, dans notre Europe, avec nos préjugés d'Église officielle, à nous faire à l'idée de la puissance et de la réalité de ces manifestations nouvelles de l'idée religieuse, et nous croyons volontiers, avec notre scepticisme de gens de bon goût, que la séve religieuse de l'humanité est épuisée. Et il ne saurait guère en être autrement. Comment pourrions-nous ne pas nous méprendre sur les ressources de l'esprit humain en fait de création religieuse? Sommes-nous placés dans les conditions nécessaires pour qu'elles puissent se concevoir, s'élaborer et se produire? Je comprends l'opinion générale sur ce point à peu près comme je comprends l'opinion du vulgaire, qui s'étonnerait que le palmier, isolé et privé de la poussière fécondante, restât stérile. Le palmier a besoin d'air libre et d'espace : il faut que les vents remplissent auprès de lui l'office dont la nature les a chargés: c'est à cette condition seulement qu'il peut produire. Mais, cette condition remplie, bientôt s'épanouit au soleil une fructification vigoureuse. De même pour l'esprit humain. Le contact des âmes est aussi nécessaire pour la génération des idées que celui des corps pour les générations d'un ordre différent. Là où il n'y a pas libre communication des esprits, il n'y a pas de création spirituelle. L'isolement arrête les jets, si je puis ainsi dire, et la croissance de l'âme, ou, pour emprunter le mot de Platon, empêche ses ailes de pousser et de grandir. Cela est

vrai de tous nos sentiments, de toutes nos aspirations, du sentiment religieux comme des autres. Cela est vrai surtout du culte, qui est la libre manifestation de ce sentiment et comme son épanouissement à la lumière du jour. Mais il ne faut pas cesser de le dire, l'air libre, la libre communication étant rendus à l'esprit humain, si les croyances héréditaires viennent à lui échapper, il ne reste jamais longtemps sans s'en donner de nouvelles : il s'agite, il n'a pas de repos qu'il n'y soit parvenu. S'imagine-t-on, par hasard, que la nature humaine change dans son fond, et que ses instincts primitifs disparaissent avec les formes qu'ils avaient revêtues? Il ne faudrait rien moins que cela, c'est-à-dire rien moins qu'une dérogation aux lois de la nature, pour qu'après la chute de ses croyances elle restât indifférente au sujet des grandes questions auxquelles ces croyances répondaient. L'indifférence, on le sait assez, peut saisir un moment les âmes; elle peut même devenir l'état permanent de certaines âmes; mais elle ne saurait être le fait des masses, c'est-à-dire du genre humain tout entier, à qui il faut un autre oreiller pour reposer sa tête.

La liberté absolue, telle qu'elle existe en Amérique en fait de religion, donne souvent à l'âme de rudes secousses. Cette multitude infinie des sectes attriste, quand elle n'ébranle pas, et souvent elle ébranle et fait chanceler la base même sur laquelle porte tout l'édifice. Dans ce milieu agité que fait la liberté, les croyances reçues plient sans cesse sous l'effort de vents contraires, et l'on peut craindre souvent que la frêle fleur ne se brise et ne périsse à jamais. Mais, outre que son germe est immortel, avec la liberté le remède est à côté du mal. Dans les sociétés placées sous un autre régime, la décomposition des croyances régnantes n'en existe pas moins, pour n'être pas visible, et la recomposition ne s'y essaie même pas. Avec la liberté, au contraire, à côté du travail qu'engendre le doute, il s'en produit un autre en sens contraire par le besoin de croire. L'analyse n'est pas seule : la synthèse s'empare des éléments dispersés et les condense. Si de la

multiplicité des sectes naît la multiplicité des sectes, la conséquence naturelle aussi, c'est le besoin d'échapper à la confusion et au désordre qui en résultent. Les esprits séparés tendent à se rapprocher, et l'unité brisée s'ingénie à se reconstruire.

L'Amérique nous offre des exemples remarquables de ces tentatives, sous des formes et par des moyens différents. Il en est trois surtout qui nous paraissent dignes d'intérêt, parce qu'elles nous représentent toutes les formes sous lesquelles l'idée religieuse peut se produire dans le monde, se dégager et se faire accepter de la foule, en un mot, toutes les variétés de système en fait de création ou de formation religieuse.

Il est évident que quand on s'est détaché du tronc des religions positives, officielles ou autres, si l'on échappe à l'indifférence ou à l'indépendance absolue, si à défaut de croyances on a conservé le besoin de croire, on n'arrive à une foi nouvelle que par les inspirations du sens individuel, c'est-à-dire en remontant à la source de toute religion, ou par une réforme de ce qui existe, ou par un culte qui soit le produit du calcul et de l'imposture. Il n'y a pas d'autre voie ouverte au mouvement religieux. Nous demandons la permission de nous arrêter un instant sur ce point.

Rompre radicalement avec la religion existante, secouer absolument son autorité, et ne croire qu'à soi ; chercher uniquement dans sa raison et dans sa conscience l'appui que l'on ne trouve plus au dehors, en un mot n'admettre de révélation que la révélation individuelle : voilà la première voie qui s'offre à l'âme, ou plutôt le premier système. Là, il peut se faire qu'il n'y ait pas tout d'abord un culte ; mais il y aura, indépendamment d'une puissance morale considérable, capable de donner à l'âme une nourriture substantielle qu'elle ne trouvait pas ailleurs, une véritable religion, au moins dans son principe et dans son germe ; et bientôt, dans une société où la conscience religieuse ne rencontre pas d'obstacles, par un mouvement invisible, mais constant et irrésistible, ce germe se développera, se manifestera

au dehors, et il y aura dans l'idée nouvelle tendance de plus en plus marquée à se formuler, à se constituer en un culte, à établir un lien en quelque sorte matériel entre les âmes déjà réunies par le lien spirituel d'une croyance commune. Et il faut bien le dire en passant, c'est par le spectacle de cette révélation individuelle que nous pouvons nous donner celui de l'enfantement des religions, et les saisir dans leur état embryonnaire, pour ainsi dire, et dans le premier mouvement de leur éclosion.

Dans le second système, tout en rompant sur les points essentiels avec la religion existante, on peut prendre un point d'appui sur son terrain même, soit dans l'ordre moral, soit dans l'ordre historique où elle est placée. C'est là le cas le plus ordinaire : car c'est une affaire pour l'âme humaine de renoncer complétement et d'une manière absolue aux croyances qui lui ont été transmises. L'idée d'une révolution radicale l'épouvante; celle d'une réforme lui agrée mieux et répond sans rien compromettre à son instinct secret d'indépendance. Aussi les grandes crises religieuses sont-elles des modifications et des transformations bien plutôt que de véritables révolutions. Il faut à l'esprit humain des transitions, des compromis entre le besoin de l'indépendance et le besoin de croire. C'est là la raison de la multiplicité des sectes, dans les contrées où l'âme n'est pas comprimée par une puissance considérable, par la masse de l'opinion et le joug de l'autorité, soit politique, soit religieuse. Dans ce système, qui se prête à tous les mouvements de l'âme, il y a place pour les opinions les plus opposées, depuis le mysticisme le plus exalté jusqu'au rationalisme le plus sévère, et la religion commune peut y être réduite au point de disparaître dans son essence et ne plus garder qu'une vaine apparence.

Enfin, dans le dernier et troisième système, on donne à l'idée religieuse une formule tout à fait nouvelle. Ce n'est plus une modification de l'ancien culte; ce n'est plus l'antique et primitive révélation transformée, ou, si l'on veut,

altérée; c'est une révélation spéciale; quelques liens d'ailleurs qui la rattachent encore à l'autre, c'est une nouvelle apparition de l'esprit divin sous une forme sensible en un certain point du temps et de l'espace. Ici encore l'on n'a pas rompu d'une manière absolue avec la tradition, car cela n'est pas dans la nature des choses, qui n'agit jamais par saut, comme dit Leibnitz. On a tenu à s'y rattacher au contraire, et à s'y souder, pour ainsi dire. Mais ce n'en est pas moins une nouveauté, une création, sinon originale, au moins différente; en un mot, ce sera une religion nouvelle. Cette religion pourra être inférieure à celle qu'elle remplace, il n'importe; elle a, au moins dans le milieu où elle se produit, un avantage qui manquait à l'autre, puisqu'elle donne la foi que l'autre était impuissante à donner, puisqu'elle donne aux âmes une assiette qu'elles ne trouvaient pas ailleurs, qu'elle vit enfin là où l'autre n'était plus qu'un cadavre.

Voilà les trois systèmes par lesquels se déclare l'esprit religieux quand il a secoué le joug des religions positives existantes : il s'en sépare radicalement et fait tout porter sur la révélation individuelle; ou bien il prend dans cette religion une croyance importante, et après l'avoir profondément modifiée, bâtit sur ce fondement un nouvel édifice; ou enfin il construit, sinon de toute pièce, au moins sur un terrain différent, sur les assises d'une révélation divine, analogue à celle qui sert de base aux autres religions, une religion nouvelle.

Dans le mouvement religieux qui s'est produit aux États-Unis d'Amérique, et qui n'est pas près de finir, on peut le croire, ces trois systèmes de rénovation religieuse sont plus particulièrement représentés par trois hommes célèbres à des titres divers : Emerson, Channing et Joseph Smith. Ce sont là, à coup sûr, des esprits et des caractères différents à bien des égards, surtout si nous comparons le dernier aux deux autres. Mais ils ont ceci de commun, qu'ils personnifient, dans la première moitié de ce siècle, le génie religieux de la grande démocratie américaine dans sa tendance à sortir du christianisme, et qu'ils offrent des

exemples de l'indépendance de l'esprit humain dans ses créations religieuses. C'est par ce trait commun qu'il est permis de les rapprocher et de placer à côté des noms si respectables des deux premiers celui du fondateur du mormonisme.

III

Emerson nous paraît posséder à un degré éminent tous les caractères de l'homme né pour fonder une religion, bien qu'il ne soit qu'un philosophe et qu'il ne se donne que pour un esprit libre. Il y a dans lui du Prophète et du Voyant. Il a le sentiment religieux, la conscience de la puissance individuelle, le mépris de la tradition et de l'autorité, l'amour du divin, l'enthousiasme de la vérité, à un degré extraordinaire. Emerson, comme on l'a remarqué avec justesse, est un moraliste et un philosophe. Mais il est plus que cela : s'il ne se donne pas comme un révélateur privilégié de la divinité, il a tout ce qu'il faut pour l'être, et dans un autre milieu, dans d'autres conditions, il se serait naïvement présenté comme tel, et on aurait naïvement cru à sa mission. Dans tous les cas, il n'est pas possible de voir de plus près que chez lui le travail intérieur de l'âme qui s'initie à Dieu et veut y initier les autres, de pénétrer ce fonds commun où s'élaborent toutes les religions, où elles restent quelquefois profondément ensevelies, mais d'où elles jaillissent aussi parfois pour se produire plus tard sous forme de cultes et s'emparer de l'imagination des hommes.

Le trait commun aux grands fondateurs des religions, c'est un sentiment profond et ardent de l'infini. Pour eux, Dieu est partout et toujours; c'est une voix qui mumure sans cesse à leurs oreilles; c'est une main dont ils sentent à tout instant la pression et comme le frémissement. Il en est ainsi d'Emerson. On

peut dire de lui comme de Spinosa : qu'il est enivré de Dieu. Ceux qui mettent en doute la présence et la puissance de l'idée du divin dans l'âme humaine, se trouveraient mal à l'aise avec lui, et risqueraient fort de ne pas le comprendre. Personne n'a, à un plus haut degré, le sentiment religieux, et ne sait plus volontiers prêter l'oreille à cette voix intérieure qui est comme le retentissement de Dieu dans l'âme, et assurément la première condition de toutes les révélations. Il faut l'entendre parler de la présence de ce qu'il appelle *l'âme suprême* dans l'âme humaine, de ce que l'Évangile appelle *la lumière qui éclaire tout homme venant en ce monde*. Descartes avait saisi, lui aussi, cette lumière à travers les ombres de notre imperfection, et, on peut le dire à sa gloire éternelle, personne ne l'avait plus nettement dégagée des ténèbres qui accompagnent sa révélation dans la conscience des êtres imparfaits : mais il semble que le pur philosophe[1] n'en ait pas senti la chaleur vivifiante et qu'elle ne l'ait frappé que comme une froide abstraction. Chez Emerson, comme chez les âmes vraiment religieuses, le sentiment du divin est inséparable de la perception de l'infini. On dirait qu'à la manière des mystiques il sent le souffle et comme le contact de la divinité. « Sortie de l'intérieur de notre être ou même venue par delà notre être, une lumière nous traverse et brille sur toutes choses, et nous enseigne que nous ne sommes rien et que la lumière est tout. Un homme est la façade d'un temple où toute vertu et tout bien habitent... » Et ailleurs : « Les mouvements qui annoncent l'âme (l'âme suprême), les manifestations de sa nature sont les révélations. Les révélations sont toujours accompagnées du sentiment du sublime. Car cette communication est une inondation de l'esprit divin en notre esprit... Chaque appréhension distincte de ce commandement qui part du centre du monde agite les hommes de plaisir et de respect. A la réception d'une nouvelle vérité ou à l'accomplissement d'une grande action, un frémissement passe à travers tous les hommes...

1. On peut, en se rappelant Descartes, se donner une idée de la différence qui sépare le philosophe de l'homme religieux.

Un certain enthousiasme accompagne toujours, grâce à la nécessité de notre constitution, la connaissance individuelle de cette divine présence... Partout l'histoire de la religion trahit une tendance à l'enthousiasme. Le ravissement des Moraves et des Quiétistes, la pénétration du sens intérieur du Verbe dans le langage de l'église de la Nouvelle Jérusalem, les *revivals* des églises calvinistes, les *expériences* des méthodistes, ne sont que les formes variées de ce frémissement de respect et de plaisir qu'éprouve toujours l'âme individuelle, lorsqu'elle est sur le point de se confondre avec l'âme universelle. » Pour parler ainsi, ne faut-il pas sentir le frémissement divin, et posséder ce sens mystique que l'on signale en autrui?

Emerson voit Dieu partout, comme tous les révélateurs et les voyants. 'l en est comme enveloppé de toutes parts; sa pensée, ses sentiments, ses volontés en découlent comme de leur source; son âme en est incessamment pénétrée: « L'homme est un courant dont la source est cachée... Lorsque j'observe cette rivière flottante, qui, sortie de régions que je ne connais pas, roule en moi ses ondes pour un moment, je vois clairement que je ne suis pas la cause, mais bien le spectateur surpris de ces célestes vagues... Il y a une âme au centre de la nature qui domine si bien la volonté des hommes qu'aucun de nous ne peut porter atteinte à l'ordre de l'univers. Elle a si bien rempli la nature de ses enchantements infinis, que nous prospérons lorsque nous écoutons ses avis, et que, lorsque nous essayons de blesser les créatures, nos mains s'attachent à nos côtés ou frappent nos propres poitrines... Pour vous, il existe quelque part une réalité, une place convenable et des devoirs en rapport avec votre nature. Placez-vous au milieu du courant de puissance et de sagesse, qui coule en vous et qui est votre vie; placez-vous au plein centre de ce flot, et sans efforts vous serez porté vers la vérité, vers le droit, vers la parfaite félicité... Toute réforme, dans quelque occasion que ce soit, a toujours pour but de laisser la grande âme creuser sa route en nous... Nous savons que tout l'être spirituel est dans

l'homme. Un sage et vieux proverbe dit : *Dieu vient nous visiter sans cloches*. C'est-à-dire qu'il n'y a aucune séparation, aucun voile entre nos têtes et les cieux infinis ; de même il n'y a pas dans l'âme de muraille où l'homme effet cesse et où Dieu cause commence. Les murs sont enlevés. De tous côtés nous sommes ouverts aux profondeurs de la nature spirituelle, aux attributs de Dieu. Nous voyons et nous connaissons la justice, l'amour, la liberté, la puissance. Aucun homme n'a jamais conquis ces forces ici-bas, mais elles se suspendent au-dessus de nous, et surtout dans les moments où nos intérêts nous poussent à leur résister. »

Il y a, on l'a déjà remarqué, dans ce débordement du sentiment religieux, le souffle et comme l'ivresse du panthéisme. Mais il ne faut pas se le dissimuler, ce souffle, cette ivresse du panthéisme, se retrouvent chez tous les hommes qui tiennent une grande place, une place éminente dans l'histoire religieuse de l'humanité. Qu'est-ce que c'est que les incarnations incessantes qui se rencontrent à l'origine de presque tous les cultes, ces interventions des dieux, des anges ou des génies, ces voix mystérieuses, ces inspirations de l'Esprit-Saint, dont sont remplies les histoires de toutes les religions, si ce ne sont pas des impressions, sinon des idées panthéistes? Je ne veux pas dire qu'une logique rigoureuse fût embarrassée pour convaincre Emerson de panthéisme. Mais il en est bien d'autres qui ne sortiraient pas plus heureusement de la même épreuve. Saint Paul n'est guère moins éloigné de l'abîme, à ce qu'il semble, quand il dit que *c'est en Dieu que nous vivons, que nous nous mouvons et que nous sommes*; et s'il n'y est pas tombé, il n'a pas fallu moins qu'une grâce spéciale pour l'en empêcher. Je ne veux pas parler de Malebranche; mais Fénelon, si on le jugeait à la même mesure qu'Emerson, serait fort en peine pour échapper à la même accusation. Sa pensée est-elle bien éloignée de celle du mystique américain quand il dit ceci : « Que vois-je dans toute la nature? Dieu, Dieu partout, et encore Dieu seul. Quand je pense, Seigneur, que tout

l'être est en vous, vous épuisez et vous engloutissez, ô abîme de vérité! toute ma pensée; je ne sais ce que je deviens : tout ce qui n'est point vous disparaît, et à peine me reste-t-il de quoi me trouver encore moi-même.» Cependant Fénelon est-il rangé dans la troupe des panthéistes? est-il panthéiste parce qu'il dit, en parlant des créatures inanimées, que *Dieu fait tout en elles,* et de l'homme que *chacun de nous touche Dieu comme avec la main,* qu'*il est auprès de nous et dans chacun de nous?* Il ne faut pas prodiguer ces mots de panthéiste et de panthéisme. La grâce elle-même, qui tient une si grande place dans le christianisme, surtout dans le calvinisme, est-ce qu'une critique, que nous appellerons, si l'on veut, raffinée et aventureuse, ne pourrait pas, avec quelque peu de bonne volonté, la rapporter au panthéisme comme un effet à sa cause? Il importe peu du reste qu'Emerson soit ou ne soit pas panthéiste aux yeux d'une logique qui se piquerait d'être conséquente : tout ce que nous avons à constater ici, c'est que chez lui l'idée du divin, mal comprise, portée à l'excès ou non, tient une place considérable et qu'il se rattache par là à tous les grands esprits religieux, aux fondateurs des grandes croyances de l'humanité.

Une conséquence de cette prédominance du divin dans les âmes, c'est la puissance, chez ces mêmes âmes, du sentiment de la personnalité. Il semble au premier abord qu'il y a là une contradiction, et que l'individu, devant cette immensité dont il sent si vivement la présence, dût disparaître et s'anéantir. Le vrai pourtant est qu'il n'en est rien, et l'on conçoit aisément, en effet, que la confiance en soi soit en raison de l'impression du divin au dedans de soi. Si c'est Dieu qui est en moi, si c'est sa voix que j'entends dans les profondeurs de ma conscience, si c'est lui qui me dicte mes sentiments et mes pensées, ou plutôt si c'est lui qui sent et qui pense en moi, comment ne croirais-je pas en moi? Quelle autorité plus haute, plus digne de commander et d'être obéie pourrais-je imaginer? Quelle autre autorité ne serait pas impuissante auprès de celle-là? Tous les fondateurs de reli-

gion et de philosophie, ayant caractère d'inspiration religieuse, se présentent à nous avec cette assurance, avec cette pleine confiance en eux-mêmes : de sorte que, si d'une main ils abaissent l'homme et l'abattent aux pieds de Dieu, de l'autre ils le relèvent et lui donnent la plus fière attitude. Tous les esprits religieux parlent sur ce point comme l'Évangile et comme Pascal. Comme ils se sentent des individualités puissantes, parce qu'en effet ce sont des individualités puissantes, se prenant pour types à leur insu souvent, ils grandissent l'humanité à leur taille; ils croient qu'il y a en chacun la flamme divine qu'ils sentent en eux, et ils font de l'individu la base de l'édifice. Ils disent tous comme Emerson : « Confie-toi à toi-même ; tout cœur vibre à cette corde d'airain... » Et puis en poussant aux applications le principe : « Les grands hommes ont toujours fait ainsi ; ils se sont confiés comme des enfants au génie de leur âge... Acceptons aujourd'hui la même destinée sublime avec le plus haut dessein ; ne restons pas serrés dans un coin; comme des lâches, ne fuyons pas devant une révolution ; mais, bienfaiteurs, rédempteurs, pieux aspirants à être une noble argile entre les mains du Tout-Puissant, avançons et avançons toujours davantage en conquérant sur les domaines de la mort et du néant. »

Il va sans dire, et c'est encore là un trait du caractère des fondateurs de religion ou de philosophie nouvelle, qu'Emerson a le plus fier mépris pour la coutume et la tradition : « J'en appelle de vos coutumes, dit-il sans cesse. Je dois être moi-même. Je ne puis pas plus longtemps m'annihiler pour vous... Qu'ai-je à faire de la sainteté des traditions si je puis vivre par moi-même, par mon impulsion morale intérieure? Se conformer à des usages qui n'existent pas pour vous, voilà ce qui dissémine votre force; vous perdez ainsi votre temps et vous effacez le relief de votre caractère si vous maintenez une église morte, si vous encouragez une morte société biblique... Nous devons marcher seuls. »

Naturellement il ne peut y avoir de grands hommes pour lui qu'à la condition qu'ils aient cette haute confiance en eux-mêmes

et le plus suprême dédain pour la tradition. « Le plus grand mérite que nous puissions assigner à Moïse, à Platon, à Milton, c'est qu'ils ont réduit à néant les livres et les traditions, c'est qu'ils ont exprimé ce qu'ils pensaient et non pas ce qu'avaient pensé les autres hommes... Eh bien, alors, s'écrieront les vieilles femmes, vous ne serez pas compris. N'être pas compris c'est le mot d'un fou. Est-il si mauvais déjà de n'être pas compris? Pythagore ne fut pas compris, ni Socrate, ni Jésus, ni Luther, ni Copernic, ni Galilée, ni Newton, ni aucun des esprits sages et purs qui ont pris chair. Être grand est une excellente condition pour n'être pas compris. »

Toute autorité extérieure n'a donc aucune raison d'être suffisante, et il n'y a de révélation que la révélation intérieure. C'est ainsi que pensent et que doivent penser les révélateurs et les réformateurs religieux, aussi bien que ceux qui se donnent la mission d'opérer des révolutions philosophiques. Pour eux, il ne peut y avoir qu'une communication directe avec la divinité, et c'est par le sentiment intérieur qu'elle se produit. Comment battre en brèche les révélations existantes si ce n'est par celle-là? Quelle autre autorité opposer à la leur si ce n'est celle qui parle au fond de la conscience individuelle? Emerson, comme les esprits de même trempe, ne comprendrait pas que la source d'où sont sorties les révélations antérieures fût tarie et qu'elle eût coulé, dans un certain moment, sur un certain point de l'espace, pour se fermer à jamais. Il ne comprendrait pas la nécessité d'un privilége, et encore moins celle d'un intermédiaire entre l'homme et Dieu. Tout intermédiaire lui paraît même non pas seulement inutile, mais funeste : c'est l'obstacle qui s'interpose entre la lumière et l'œil. Dieu ne se révèle à nous que par nous-mêmes, lorsque nous sommes face à face avec lui, et que nous nous mettons au centre même du courant qui vient de lui à nous. La divine présence ne se sent pas au milieu de la multitude des docteurs. Il faut avoir *brisé notre Dieu traditionnel, en avoir fini avec notre Dieu de rhétorique* pour que Dieu enflamme notre cœur de sa présence :

« Si l'homme veut savoir ce que dit le grand Dieu, il doit *entrer dans sa chambre et fermer sa porte...* Celui qui veut connaître Dieu doit prêter l'oreille à la voix intérieure qui parle en lui et s'éloigner des asiles où retentissent les accents de la dévotion des autres hommes... Que pourrait me dire Calvin ou Swedenborg lorsque je brûle d'un pur amour et que je repose dans une parfaite humilité? La foi qui repose sur l'autorité n'est pas la foi. Le degré de confiance en l'autorité mesure le déclin de la religion, l'éloignement de l'âme... Les relations de l'âme avec l'esprit divin sont si pures qu'il est profane de chercher à y introduire des auxiliaires.... Lorsqu'un esprit simple reçoit la sagesse divine, alors les vieilles choses s'évanouissent; les textes, les docteurs, les méthodes, les temples tombent; il vit et absorbe le passé et le futur dans l'heure présente... Si un homme, prétendant vous parler de Dieu, vous ramène à la phraséologie de quelque nation ensevelie dans une autre contrée, dans un autre monde, ne le croyez pas. Le gland est-il donc préférable au chêne dans toute sa beauté? Le père est-il meilleur que l'enfant dans lequel il a mis toute la maturité de son être? D'où vient donc ce culte du passé? Les siècles sont des conspirateurs en guerre avec la santé et la majesté de l'âme.... là où est l'âme, là est le jour; là où elle était, là est la nuit; et l'histoire est une impertinence et une injure si elle est autre chose qu'un joyeux apologue et une parabole de mon être et de ma destinée... L'homme n'ose pas dire : je pense, je sais, mais il fait une citation de quelque saint ou de quelque sage. Il est confus en présence du brin de gazon et de la rose qui s'ouvre. Ces roses qui sont sous ma fenêtre se soucient peu des anciennes roses et des plus belles; elles sont ce qu'elles sont; elles vivent aujourd'hui en présence de Dieu... »

L'amour de la vérité ne se rencontre pas seulement chez les esprits religieux, je veux dire chez ceux où le sentiment religieux sort des proportions ordinaires. Il est le patrimoine commun de la nature humaine, comme il est une de nos plus grandes gloires. Mais je ne sais si cette passion ne les brûle pas

davantage, si la possession de la vérité ou de ce qu'ils croient être la vérité, ne les pénètre pas d'une joie plus intime et plus profonde. Non-seulement leur conviction est d'une fermeté inébranlable, car quelle place y aurait-il pour le doute là où l'on se croit en communication directe avec la source même de la vérité? mais comme ils la sentent couler en eux, qu'ils sont inondés par ses flots divins, qu'ils subissent comme l'impression immédiate et le contact de celui qui est la vérité et qui l'inspire, ils doivent, quand elle se dévoile à eux, se trouver, comme la Pythonisse sur le trépied, dans des ravissements et des transports ineffables, heureux même de la violence qu'elle leur fait, et leur langage doit se ressentir de ces influences extraordinaires :

.... Cui talia fanti
Ante fores subito non vultus, non color unus,
Non comptæ mansere comæ; sed pectus anhelum,
Et rabie fera corda tument; majorque videri,
Nec mortale sonans, afflata est numine quando
Jam propiore Dei.

Quoi qu'il en soit, Emerson est un de ces hommes rares qui éprouvent pour la vérité une passion ardente. L'homme, suivant lui, est né pour la vérité; il ne peut s'en passer, il ne peut s'en détacher sans mourir à la véritable vie. C'est donc un devoir pour lui de la rechercher sans trêve et sans repos, et de tout sacrifier pour elle. Quant à lui, on sent en le lisant qu'il croit posséder la vérité ou plutôt qu'il en est possédé, et l'enthousiasme coule à pleins bords dans son style comme dans son âme. « La vérité est notre élément vital... L'homme d'étude doit adorer la vérité, abandonner pour elle toutes choses... Dieu offre à chaque esprit le choix entre la vérité et le repos. Prenez des deux ce qui vous convient, car vous ne pouvez pas avoir les deux. Entre la vérité et le repos l'homme oscille comme un pendule. L'homme dans lequel prédomine l'amour du repos acceptera la première croyance, la première philosophie, le pre-

mier parti politique qu'il rencontrera; le plus ordinairement il suivra la philosophie, la croyance, le parti de son père. Il acquiert ainsi le repos, la commodité, la réputation, mais il ferme la porte à la vérité. L'homme, au contraire, chez qui prédomine l'amour de la vérité, se préserve de l'amarrage et navigue. Il s'abstient du dogmatisme et reconnaît toutes les négations opposées, murailles contre lesquelles son être est rejeté en double sens. Il se soumet à l'inconvénient du doute et de l'opinion imparfaite, mais il est candidat à la vérité, tandis que le premier ne l'est pas... Il doit mesurer le cercle de la terre avec ses souliers, afin de trouver l'homme qui peut lui enseigner la vérité. Il apprendra qu'il est plus précieux et plus grand d'écouter que de parler. Heureux est l'homme qui écoute! Malheureux l'homme qui parle! Pendant tout le temps que j'écoute la vérité, je me sens baigné comme dans un bel élément et je n'ai pas conscience des limites de ma nature. Les suggestions que m'apportent ce que j'entends et ce que je vois sont innombrables. Les eaux du gouffre infini entrent et passent dans mon âme. » On n'a pas parlé avec plus d'enthousiasme de la vérité et de l'amour qu'elle mérite. On sent qu'Emerson est profondément convaincu, et que pour lui la révélation de la vérité est, comme il le dit ailleurs, le plus haut événement de la nature.

Il est facile de voir par ce qui précède que le mouvement philosophique et religieux dont Emerson est la personnification constitue une véritable réaction contre le calvinisme. Indépendamment de son point de départ, presque tous les principes d'Emerson sont le contre-pied de ceux des puritains. Tandis que pour Calvin il n'y a que mal et déchéance dans l'humanité, Emerson voit dans l'homme le chef-d'œuvre de la création, un être privilégié, appelé aux plus heureuses destinées. Calvin partage les hommes en deux catégories profondément distinctes, les élus et les réprouvés: les uns impeccables, les autres emportés par tous les vents du péché; les uns destinés à jamais au bonheur, les autres incapables de se sauver et condamnés à perpé-

tuité, et ces derniers formant l'immense majorité. Emerson ouvre à tous la même carrière, et présente le salut et la perfection comme le prix de l'effort libre et du libre esprit. Le calvinisme, malgré sa violente opposition au catholicisme et les accusations continuelles de paganisme qu'il lance contre lui, n'en a pas moins conservé, en fait de pratique, quelque chose de ce mécanisme qu'il reproche à l'Église romaine. Sans avoir rien des pompes et de la grandeur poétique du catholicisme, il a, lui aussi, transformé la religion en art, au moins jusqu'à un certain point, et il l'a réduite en recette. Ainsi, il y a des sermons à entendre à un jour donné; il faut communier dans une certaine posture déterminée. Ce sont encore d'autres cérémonies du même genre : c'est un système enfin, c'est un catéchisme infaillible dont il n'est jamais permis de s'écarter, qui étouffe par conséquent l'esprit divin, qui coupe les ailes à la libre pensée, et, pour tout dire en un mot, où l'individualité n'est pas possible. Tout cela, on le comprend, est incompatible avec la manière d'Emerson. Il y a bien entre Calvin et Emerson quelque chose de commun, c'est ce principe que tout ce qui vient de l'homme est mauvais. Mais la communauté d'opinion n'est qu'apparente : il y a dans l'interprétation du principe des différences fondamentales qui rétablissent et maintiennent l'antagonisme. Chez Calvin, par exemple, la révélation intérieure ne suffit pas pour déterminer, dans le mouvement tumultueux des faits qui composent la vie humaine, la part de Dieu et celle de l'homme, de sorte que nous ne pouvons jamais savoir à quelle catégorie nous appartenons, ni même si nous sommes dans la voie de la réprobation ou du salut. La voix intérieure, chez Emerson, est infaillible; elle ne se trompe jamais et ne peut jamais nous tromper : il suffit de l'écouter pour savoir si nous sommes ou non avec Dieu.

Emerson, si je ne me trompe, nous présente tous les traits essentiels du réformateur : sentiment religieux à un degré éminent, dédain de la tradition et de l'opinion, confiance en soi et dans les révélations de la conscience, amour de la vérité, en

un mot une foi ardente et enthousiaste. Il nous est donc permis de croire que nous avons saisi là, comme à leur origine la plus cachée et la plus profonde, les instincts et les germes, si je puis ainsi dire, qui, en se développant, forment les religions. On dira que de ces instincts et de ces germes, qui se rencontrent en définitive chez tous les hommes, à des différences ou plutôt à des nuances près, il y a loin à l'établissement d'une religion ferme et compacte, existant sur une grande échelle, étendant sa domination sur un grand nombre d'âmes : que c'est tout au plus une nébuleuse et qu'il s'agit de montrer une étoile fixe. Nous n'y contredisons pas. Mais cependant il faut prendre garde de se laisser tromper par les illusions de la perspective, ou plutôt du milieu dans lequel nous sommes. Chez nous, Emerson ne saurait être qu'un moraliste et un philosophe. Dans les États-Unis d'Amérique, il est cela aussi; mais il pourrait encore être autre chose, il pourrait devenir un réformateur religieux, un pontife, un chef d'Église. Nous ne saurons jamais aujourd'hui, de ce côté de l'Atlantique, avec quelle facilité se forment les sectes, qui en somme peuvent être considérées comme des religions embryonnaires, là où la pensée religieuse peut se déployer en toute liberté. Pour ceux qui ont parcouru l'Amérique et qui ont vu de près la fécondité de séve religieuse qui existe dans cette vaste et libre contrée, il n'est pas douteux qu'il ne fût facile de faire sortir un culte des données morales et mystiques qui se trouvent dans Emerson. Il suffirait d'en tirer ce que les Quakers ont tiré de dogmes analogues. Les Quakers ont un culte très-simple, très-modeste, presque imperceptible : mais enfin ils en ont un, et il ne leur a pas fallu grand effort pour le former. Ils n'ont eu qu'à considérer leur principe, qui est celui d'Emerson : « Qu'il faut avant tout écouter la voix intérieure, laisser parler Dieu. » Ce principe s'est prêté sans peine et comme de lui-même à des formes extérieures, à un baptême, à une communion, à un sacerdoce. Le baptême, c'est l'abnégation du croyant qui se renie lui-même pour s'abandonner au Dieu que la conscience et l'Évan-

gile lui révèlent; la communion, c'est l'état de l'âme au moment où elle participe à la nature divine en s'élevant à Dieu et en restant absorbée en lui; le culte, c'est le recueillement qui fait silence pour laisser parler la voix intérieure; le sacerdoce, c'est l'inspiration des fidèles qui répètent ce que leur a dicté la voix. Ce sont là tous leurs rites, tous leurs sacrements, tout leur culte. Dans leurs réunions, rien qui rappelle un temple, encore moins une église catholique; des bancs et une tribune, voilà tout. Ce n'en est pas moins un culte véritable, comme une véritable religion, et je ne sais si l'on trouve ailleurs des âmes plus religieuses, plus morales et plus pures. Dans nos pays, où nous sommes accoutumés à voir la religion environnée de cérémonies pompeuses, nous ne nous imaginons pas qu'elle puisse marcher sans ce cortége. C'est là une erreur que l'aspect de l'Amérique suffit à dissiper. Les formes, même indépendamment de toute considération de races, sont moins nécessaires aux idées qu'on ne le croit. Cela est vrai surtout dans les pays démocratiques, et c'est ce qui n'a pas échappé à M. de Tocqueville dans son beau livre sur l'Amérique. « J'ai fait voir, dit-il, à propos de la méthode philosophique des Américains, que rien ne révolte plus l'esprit humain dans les temps d'égalité que l'idée de se soumettre à des formes. Les hommes qui vivent dans ces temps supportent impatiemment les figures; les symboles leur paraissent des artifices puérils dont on se sert pour voiler ou parer à leurs yeux des vérités qu'il serait plus naturel de leur montrer toutes nues et au grand jour; ils restent froids à l'aspect des cérémonies et ils sont naturellement portés à n'accorder qu'une importance secondaire aux détails du culte. »

Une religion pareille à celle qui existe dans la pensée d'Emerson, prêchée par un homme d'action, qui à la foi joindrait l'ambition de faire prévaloir ses idées, et à l'enthousiasme de l'âme profondément religieuse le fanatisme des sectaires, aurait grande chance de se propager, surtout parmi les classes éclairées, dans l'Amérique du Nord. Ce qui nous paraît chez

nous la grande difficulté, je veux dire le culte, s'y formerait pour ainsi dire de soi-même, et sortirait bientôt du sol. Donnez à Emerson l'âpreté d'ambition de Calvin, ou l'entraînement populaire de Luther, ou l'esprit de prosélytisme de George Fox, ou l'opiniâtreté de Joseph Smith, et une rénovation religieuse pourrait s'accomplir, non pas seulement dans quelques âmes, mais dans la multitude, et une croyance nouvelle viendrait s'ajouter aux autres croyances. Du reste, il n'importe : que le germe soit fécondé par lui ou par d'autres, toujours est-il qu'il y a là un germe puissant de création religieuse, le germe de la religion que j'appellerais volontiers naturelle, si toutes les religions n'étaient pas également naturelles, et il est permis de croire, avec le génie particulier de l'Amérique et sa facilité à former une Église au profit d'une idée religieuse, que le germe ne restera pas stérile. Nous avons pu constater des progrès dans le sens de cette religion individuelle, et il y a plusieurs années déjà qu'un écrivain distingué, M. Montégut[1], auteur d'une belle étude sur Emerson, citait ces lignes de M. Fuller, où elle est considérée comme la religion de l'avenir. « L'influence d'Emerson ne s'étend pas encore à travers un grand espace, il est trop au-dessus de son pays et de son temps pour être compris tout de suite et entièrement; mais cette philosophie creuse profondément et chaque année élargit son cercle. Emerson est le prophète des temps meilleurs. Un jour ou l'autre l'influence ne peut lui manquer. »

Nous avons saisi chez Emerson la religion dans son essence même, au moment où elle surgit dans l'âme de l'homme et fait son apparition dans la conscience : mais il est bien clair que, quand l'âme a été nourrie et qu'elle a grandi au milieu de croyances communiquées de longue main, ce n'est pas du premier coup qu'elle remonte à la source primitive de toute

1. C'est à la traduction de M. Montégut que nous avons emprunté les citations que nous faisons d'Emerson.

croyance et arrive à un système religieux aussi radical. Dans nos sociétés européennes, où il n'y a pas de milieu entre la négation de la religion dont on a appris le catéchisme, et la pure croyance philosophique, les révolutions complètes sont le fait ordinaire. Il n'y a place parmi nous ni à des demi-croyants ni à des demi-philosophes : on est tout l'un ou tout l'autre; et il ne peut y avoir de sectes et d'hérésies que dans la philosophie elle-même. Comment pourrait-il y avoir des degrés dans les croyances absolues, comme le catholicisme, par exemple, qui s'imposent tout d'une pièce, qui ne laissent aucune place à l'interprétation, et avec lesquelles, pour ainsi dire, c'est à prendre ou à laisser? Il en va autrement avec le protestantisme : comme la libre interprétation est son essence, il a une souplesse et une flexibilité merveilleuses; il se prête à tous les besoins de l'âme; chacun peut hausser ou baisser le niveau de l'autorité et de la liberté, et fixer la dose de l'élément religieux, pour ainsi parler, dans la religion elle-même. C'est par là que le protestantisme est si susceptible de perfectionnement, s'il est vrai qu'en fait de religion il y ait jamais au fond perfectionnement véritable; c'est par là du moins qu'il est si susceptible de changements et de révolutions; c'est par là aussi qu'il peut paraître comme un moyen de transition entre les religions surnaturelles et les religions qui, comme nous l'avons vu avec Emerson, ne s'appuient que sur la nature même.

Channing est un exemple remarquable de cette difficulté qu'il y a pour l'homme à rompre radicalement avec les croyances positives, et de l'élasticité que possèdent les croyances au sein du protestantisme. Il offre encore une preuve éclatante de cette fécondité et de cette facilité religieuse que nous signalons comme un des caractères de l'humanité dans certains milieux et dans certaines conditions déterminées. Nous l'avons vu, chez Emerson toute trace d'autorité extérieure a disparu. Le nom de christianisme s'y rencontre encore, mais sans le prestige du surnaturel, et l'idée de la révélation évangélique comme intervention spéciale de la divinité n'y existe pas. Il a rompu complétement avec

la tradition et brisé, pour employer une de ses expressions, son Dieu traditionnel. Jésus est toujours un être supérieur, mais il n'est pas en dehors des conditions naturelles de l'humanité. Il parle de haut, mais la hauteur où il est ne touche plus jusqu'au ciel. Il est un révélateur à la façon des autres hommes qui savent écouter en eux-mêmes la voix de Dieu : rien de plus, rien de moins. Il n'y a de miraculeux en lui que son aptitude supérieure à écouter cette voix intérieure, et la sincérité de son accent. « Jésus parle toujours *de dedans* et d'une hauteur qui domine les autres, nous dit Emerson. *C'est là qu'est le miracle.* Mon âme croit d'avance à la sincérité des paroles qui vont être prononcées. Tous les hommes sont continuellement dans l'attente d'un tel maître. » On ne peut pas mieux dire assurément; mais c'est le langage du déiste Rousseau et la répétition de cet admirable éloge de l'Évangile que nous lisons dans la profession de foi du vicaire savoyard.

Channing n'est pas aussi absolu. L'unité, c'est-à-dire la vraie religion, celle où il n'y a pas de dissidence possible, cette unité qu'Emerson cherche dans la révélation universelle de la conscience et de la raison, Channing prétend la trouver dans le christianisme, dans l'Évangile interprété par la raison. Il croit fermement à une révélation surnaturelle, accordée à un certain moment de l'histoire pour venir en aide à cette révélation intérieure que chaque homme a en lui, pour empêcher le flambeau de vaciller et de s'éteindre. Dans le grand travail de révolution religieuse qui est l'état permanent de l'Amérique du Nord, il représente l'état de transition dont je parlais tout à l'heure. Bien qu'il soit à l'extrémité de l'échelle et qu'un degré seulement le sépare de l'indépendance absolue, encore est-il que ce degré n'est pas franchi; que, si lâche que soit le lien qui l'attache à l'Évangile, ce lien existe, et que dès lors Channing reste toujours chrétien. Le Christ n'est pas, dans sa croyance, un dieu incarné; autrement il serait chrétien à la façon des autres sectaires dont fourmille l'Amérique. « Jésus, disait Arius dans sa lettre à l'évêque

Alexandre, est la première des créatures de Dieu; c'est sa créature parfaite, mais c'est une créature. Dieu seul n'a pas été créé. » C'est ainsi que pensait Channing. Il n'y a selon lui dans le fondateur du christianisme qu'un être supérieur, *appelé à changer l'aspect moral de l'univers, à ramener toutes les nations au culte pur et intérieur d'un seul Dieu, à l'amour de Dieu et des hommes,* tenant d'ailleurs à l'humanité par son essence, et ne différant des autres hommes que par le degré et par la nature spéciale de sa destinée. C'est dans cette mesure qu'il est chrétien et que le Christ est pour lui le Fils de Dieu : mais encore lui conserve-t-il par là son prestige et sa glorieuse auréole, qui, sous la main plus téméraire ou plus ferme d'Emerson, ont complétement disparu. Si le révélateur n'est pas divin, la révélation au moins est divine. L'Évangile est toujours le saint idéal qu'il faut contempler et poursuivre, en écartant les éléments impurs qui s'y sont ajoutés dans le courant des siècles; il est toujours la parole de Dieu : il ne s'agit que de rétablir la pureté et l'intégrité de cette parole, et de lui restituer pour ainsi dire le timbre et le son qu'elle avait en tombant des lèvres du divin Maître. On voit que Channing est de la lignée protestante, qu'il a pour point de départ l'hypothèse d'un christianisme primitif qui aurait été dénaturé, et qu'il ne s'agit pour lui que d'une réforme, non d'une révolution. Né en plein calvinisme, il repousse le joug de toute religion officielle; il rompt avec les dogmes qu'il trouve contraires à la raison et incompatibles avec la bonté de Dieu; les mystères, les cérémonies qui s'y rattachent lui paraissent des superstitions indignes de l'intelligence humaine, des liens qui l'embarrassent dans sa marche vers le bonheur et le salut, et qu'il faut savoir briser; mais il a son point de départ et d'appui dans le christianisme : christianisme libre, il est vrai, spontané, tout personnel, si je puis ainsi dire, qui exclut toute autorité extérieure d'Église et de secte, et n'admet d'autre communauté que celle qu'établissent entre les hommes l'amour et le culte de la vérité.

Il est facile et il n'est pas sans intérêt de se donner une idée plus complète du christianisme de Channing. Le Christ n'est pas pour lui une incarnation de Dieu ; il est l'*être le plus extraordinaire qui ait paru sur la terre.* Indépendamment de grandes qualités de caractère et de cœur qui resplendissaient en lui, ce qui lui donne une place à part dans l'histoire de l'humanité, c'était, dit Channing, « sa conviction de la grandeur de l'âme humaine. En chaque homme il voyait l'empreinte et l'image de la divinité; aussi brûlait-il de racheter le moindre individu, et lui portait-il l'amour le plus tendre, quel que fût son rang, son caractère ou sa condition... Jésus voyait les hommes avec des yeux qui pénétraient sous l'enveloppe matérielle : le corps disparaissait; les ornements du riche, les haillons du pauvre n'étaient rien pour lui. C'est l'âme qu'il voyait : au milieu des nuages de l'ignorance et des taches du péché, il reconnaissait une nature spirituelle et immortelle, le germe d'une puissance et d'une perfection capable d'un développement infini. Dans l'individu le plus déchu, le plus dépravé, il voyait un être qui pouvait devenir un ange de lumière. Bien plus, Jésus sentait qu'il n'y avait rien en lui à quoi les hommes ne pussent atteindre. La noble conscience qu'il avait de lui-même ne le séparait pas de la foule, car dans sa propre grandeur il voyait le modèle de ce que chacun pouvait devenir[1]. »

Pour Channing, c'est là, c'est dans le sentiment de la grandeur originelle de l'âme que se révèle la nature de la mission du Christ, et rien ne se lie plus intimement que ce sentiment sublime avec la fin même du christianisme, qui est d'*exciter l'âme à vivre d'une vie plus élevée, à exercer plus noblement ses facultés et ses affections,* et de lui faire connaître la perfection de Dieu comme moyen de pousser l'âme elle-même dans la voie de la perfection.

Personne, que je sache, n'a parlé de ces grandes choses d'un

1. Traduction de M. Laboulaye.

ton plus noble et plus chrétien que ne l'a fait Channing, avec un accent plus sincère et plus pur, et c'est vraiment plaisir de le citer: « Jésus-Christ est venu pour révéler le Père. Dans les prophéties de l'Ancien Testament, ce qui le désigne le plus souvent, c'est qu'il répandra la connaissance de Dieu. Maintenant, je le demande, en quoi consiste l'importance d'une pareille révélation? Pourquoi le Créateur a-t-il envoyé son Fils pour se faire connaître? C'est que Dieu mérite d'être connu avant tout, parce qu'il est l'objet le plus capable de vivifier, de purifier et d'élever l'âme. Son dessein en se révélant lui-même aux hommes, c'est d'ennoblir et de perfectionner la nature humaine. Dieu, tel qu'il s'est manifesté par le Christ, c'est, sous un autre nom, l'excellence morale et intellectuelle; et c'est dans la connaissance de Dieu que notre intelligence et notre cœur trouvent leur élément, leur nourriture, leur force, leur expansion et leur bonheur. Connaître Dieu c'est atteindre à la plus sublime de toutes les conceptions. Aimer Dieu c'est nous attacher à celui qui peut seul pénétrer et émouvoir notre cœur tout entier; l'aimer, c'est nous élever; l'aimer, c'est aimer ce qui est grand, ce qui est bon, ce qui est beau, ce qui est infini. Sous cette influence l'âme se développe comme la plante aux doux rayons du soleil. Voilà ce qui fait la gloire de la religion; voilà ce qui ennoblit l'âme. C'est en cela que consiste l'excellence de sa dignité et de ses bienfaits. »

Il n'y a là à coup sûr aucune originalité : le christianisme, sous quelque forme qu'il se soit produit, ne présente guère un autre idéal, et l'on peut dire qu'à ce point de vue Channing est chrétien à la façon de tout le monde. Mais ce qui le distingue et lui donne au sein du protestantisme théorique une position et un caractère à part, c'est, sinon l'interprétation qu'il fait de la fin communément assignée au christianisme, du moins la protestation constante de sa pensée contre les interprétations étroites et vulgaires, et de plus la pureté sans tache et le désintéressement presque divin de sa doctrine. Il y a, selon lui, dans les religions officielles des déviations continues de l'esprit chrétien. Donné au

monde pour élever et ennoblir, on en a fait un instrument de servitude et d'abaissement pour les âmes. « On s'en est servi pour faire peur à l'enfant et pour épouvanter l'adulte. » On l'a torturé, altéré de toute manière, à ce point que « sous une forme ou sous une autre, il a toujours été un engin pour écraser l'âme humaine. » On en a fait encore un calcul d'intérêt, un moyen de salut, au lieu d'en faire ce qu'il est, le culte d'un être parfait qui donne la perfection à ceux qui l'adorent. C'est ainsi que son essence même a disparu comme d'un vase mutilé à plaisir. Il y a plus : Dieu a été atteint lui-même. On a abaissé pour ainsi dire la hauteur des cieux ; on l'a mise au niveau de la terre. Dieu est devenu un être avide de louanges et de domination, jaloux de la vaine gloire des conquérants et des despotes, comme si Dieu *avait envoyé son Fils pour multiplier les esclaves, pour nous mettre dans les bonnes grâces d'un maître tout puissant, dont le regard donne la mort.*

On comprend dès lors l'aversion de Channing pour le calvinisme. Comme Emerson, tout en partant d'un principe différent, il arrive au même sentiment de réprobation pour ce christianisme terrible. Comme Emerson encore, il s'élève avec la plus grande énergie contre tout ce qui est mécanisme et forme extérieure dans la religion. « Point de lois minutieuses, dit-il, point de détails rigoureux, point d'injonctions arbitraires, point de joug cérémonial, point de religion extérieure. » Il n'existe rien de tel dans le christianisme primitif : tout y respire la liberté et la grandeur. « Point de symbole formel et rigide qui enchaîne l'intelligence, point de répétition mécanique et passive des mêmes mots et des mêmes idées pendant tous les siècles : mais de grandes vérités, des vérités universelles, qui sont données à l'âme pour qu'elle se développe, et qu'elle en fasse l'application, qui lui sont données comme la graine au semeur, afin que la pensée, l'amour, l'obéissance les cultivent et en tirent des fruits de sagesse et de vertu de plus en plus beaux... » Tout ce formalisme, tout ce mécanisme extérieur, lui paraît de nature

à substituer à l'action de l'âme, la seule qui soit efficace et conforme à l'esprit du christianisme, une activité étrangère, funeste ou stérile; ce sont des nuages et je ne sais quelles ombres menteuses, jetées entre Dieu et l'homme, qu'il faut écarter si l'on veut voir le ciel dans sa pure et éternelle lumière.

Par une conséquence naturelle l'idée d'une Église formelle, positive et déterminée lui est profondément antipathique. « Il a toujours existé, dit-il, et il existe encore un penchant à attacher une importance exagérée à l'Église à laquelle on appartient. Être membre *de la véritable Église,* c'est, on l'affirme, chose essentielle au salut. Des millions d'hommes ont cherché leurs consolations et souvent trouvé leur perte dans l'idée que la véritable Église les enlaçait de ses bras maternels, car ils se sont contentés de cette idée. Des chrétiens ont combattu à propos de l'Église, comme si c'était une question de vie et de mort. Le catholique romain vous ferme la porte du ciel parce que vous ne voulez pas entrer dans son Église. Parmi les protestants il en est qui vous disent que les promesses du christianisme n'ont pas été faites pour vous, quel que soit votre caractère, à moins que vous ne receviez les préceptes chrétiens des ministres de leur Église... »

Ce n'est pas cependant que Channing répudie tout culte et toute communion de fidèles, et laisse l'âme livrée exclusivement à ses méditations solitaires. Il comprend qu'elle a besoin d'être soutenue et fixée, et que l'esprit de tous est nécessaire à l'esprit de chacun. Si l'esprit chrétien, tel qu'il l'a formulé et défini, est l'essentiel, il ne s'ensuit pas qu'il se suffise partout à lui-même et que hors de lui il n'y ait rien dans l'homme qui puisse lui prêter assistance et appui. Si ni Jésus ni ses disciples n'ont point donné un système précis d'organisation de l'Église; si au contraire le christianisme a brisé le cercle de formes multipliées et immobiles dans lequel le judaïsme avait renfermé l'idée divine, s'il a voulu par l'absence de formes déterminées et établies d'avance se prêter à tous les mouvements, à tous les progrès de l'humanité; si enfin il s'est proposé pour fin suprême le culte

intérieur, celui qui vient des profondeurs de l'âme, si l'organisation qu'il avait adoptée à son origine a disparu avec les circonstances qui l'avaient motivée, par exemple les apôtres, les prophètes, les miracles, les dons de guérison, etc., ce n'est pas à dire pour cela qu'il n'y aura aucune communion de fidèles, qu'il n'y aura aucune marque à laquelle ils se puissent reconnaître, aucun lien sensible qui les réunisse. « Notre nature est faite pour la société, dit Channing. Nous ne pouvons vivre seuls; nous ne pouvons renfermer un grand sentiment dans nos cœurs, nous cherchons les autres pour le leur faire partager. Une âme pleine trouve tout à la fois du soulagement et de la force dans la sympathie : cela est surtout vrai de la religion, le plus social de tous nos sentiments, le seul lien universel qui existe sur la terre. » Il y aura donc une association; mais une association où rien ne sera forcé ni arbitraire, une union libre et spontanée, sortant des principes et du fonds même de notre nature. C'est cette association qui créera le culte, et, qu'on ne s'en préoccupe pas, elle saura trouver la forme la plus utile au but désiré, celle qui se prêtera le mieux suivant le temps et les lieux à l'esprit du Christ, esprit d'amour pour Dieu et pour l'humanité, d'autant plus salutaire que le ministre de l'Église aura plus de valeur morale, intellectuelle et religieuse, que le caractère spirituel de ses membres aura plus d'élévation et de pureté, plus de charité et de sainteté.

Channing était si peu contraire, ses réserves faites, à l'institution d'une Église, que le culte catholique lui-même trouvait en un grand nombre de choses grâce devant lui. La présence dans nos temples de peintures représentant les scènes touchantes de la vie et de la mort du Christ était bien loin de le choquer. Son titre surtout d'Église universelle lui plaisait au plus haut point, et il la félicitait, non du culte (le mot aurait mal sonné à ses oreilles) qu'elle rend aux saints, mais du pieux souvenir qu'elle garde des grands caractères et des âmes religieuses qui l'ont honorée, parce qu'elle « donne ainsi à ses membres l'idée de leur union

avec cette grande société spirituelle qui a existé dans tous les temps et s'est répandue sur toute la terre. » Tout en appartenant, comme il disait, à l'Église universelle, il n'était pas pourtant l'ennemi des Églises particulières. Mais il croyait que les observances extérieures, matérielles et rigides, étaient en général des entraves. Chez lui une voix intérieure protestait « contre la répétition perpétuelle des mêmes signes, des mêmes gestes, des mêmes paroles, comme chose indigne de notre intelligence, indigne de Celui qui a droit à l'hommage le plus élevé de la raison et du cœur. » L'Église telle qu'il l'entendait devait avoir un autre caractère, et avait une bien autre importance. « Envisagée dans sa véritable idée, dit-il, comme l'union de ceux qui ont part à l'esprit de Jésus-Christ, je la regarde comme la plus noble de toutes les unions. Nos associations ordinaires ne sont rien en comparaison. Dans le monde nous formons des liens d'intérêt, de plaisir, d'ambition. Créatures du temps et des sens, nous nous réunissons pour un amusement passager ou par ostentation; mais à l'église nous nous réunissons comme enfants de Dieu : nous reconnaissons en nous quelque chose de plus noble que cette vie mondaine. Nous allons au temple pour que la piété aille d'un cœur à l'autre. L'église, c'est un refuge contre le monde... On y entre pour adorer Dieu, pour ouvrir son âme à l'esprit divin, pour reconnaître un père commun, pour oublier toutes les distinctions, pour embrasser tous les hommes comme des frères... »

Ce que nous venons de dire donnera une idée suffisante du christianisme de Channing. La révélation divine sans révélateur divin, la révélation intérieure éclairée par l'autre, l'épurant à son tour et la dégageant de ce qui s'y est mêlé d'humain et de terrestre, le tout tendant à une élévation morale progressive et à une Église universelle dans son esprit, voilà en quelques lignes toute la pensée du nouveau réformateur. Nous sommes là bien loin, il faut l'avouer, de ce qui constitue aux yeux du catholique, par exemple, l'essence d'une religion, et sans quoi l'on n'est plus

qu'un membre de la congrégation des libres penseurs. Et cependant ce serait une grande erreur de croire qu'il n'y a pas là, je ne dis pas seulement les données d'une véritable religion, cela est évident, mais un appui solide et ferme pour le sentiment religieux, la foi dans l'idée fondamentale, *ce long espoir et ces vastes pensées* que le christianisme, plus orthodoxe ou plus antique, apporte avec lui. Personne n'a jamais osé élever le moindre doute sur la conviction de Channing, et l'on ne sait pas ce que l'on doit le plus admirer en lui de sa pensée ou de l'unité de son caractère, de la sincérité de sa foi ou de la beauté morale de sa vie. L'accent de la conviction est-il nulle part plus marqué que dans ce langage? « Les évangiles doivent être vrais; ils sont faits d'après nature; ils sont fondés sur la réalité. Jésus existe, il est dans le ciel, et ses regards sont toujours tournés vers la terre. Avec une foi claire et calme, je le vois dans cet état de gloire; plein de confiance, je m'attends à le contempler face à face dans un temps peu éloigné. Nous n'avons pas d'ami absent que nous soyons plus assurés de revoir. » Les hommes qui ont été nourris dans le giron des religions positives et qui y sont encore attachés, habitués qu'ils sont à incarner l'idée dans la forme, regardent ces éléments comme inséparables. Ils n'admettent pas que la foi subsiste quand on a déserté le culte, et ils pensent volontiers que, le seuil du temple paternel franchi, l'âme est comme la colombe qui aurait dépassé dans son vol les limites extrêmes de l'atmosphère et voudrait s'agiter dans le vide. Suivant eux, l'homme, une fois détaché des croyances de l'enfance, ne peut plus en avoir sérieusement de nouvelles; c'est tout au plus s'il aura des opinions, mais la foi est absente, et quoi qu'il dise et fasse, sa tête n'aura plus désormais d'autre oreiller que le doute. C'est bien mal connaître la nature humaine. Il n'y a rien de convaincu comme les novateurs, les réformateurs, et aussi comme les néophytes qui les suivent. Channing, l'honnête homme par excellence, celui dont la vie ne fut qu'un long apostolat, une mission sainte et toute désintéressée, avait, nous le répétons, une foi

ardente, et il y trouvait cette fraîcheur de bonheur, cette sécurité de la conscience, cette vivacité d'impressions morales que la foi seule peut donner. Il faut l'entendre s'écrier à la fin de sa carrière : « La vie me paraît un don qui acquiert chaque jour une plus grande valeur. Je n'ai pas trouvé que ce fût une coupe écumeuse et pétillante à la surface, et devenant insipide à mesure qu'on l'épuise... La vie est une bénédiction pour nous. Si je pouvais voir les autres aussi heureux que je le suis moi-même, quel monde serait le nôtre! Mais le monde est bon, malgré l'obscurité qui l'entoure. Plus je vis, plus je vois la lumière percer à travers les nuages. Je suis sûr que le soleil est au-dessus. »

Quoi qu'il en soit, et sans discuter la valeur de cette nouvelle réforme du christianisme, plus discutable que le caractère moral du réformateur, on ne peut disconvenir que dans le milieu où elle s'est produite elle n'ait de grandes chances d'avenir. Il est incontestable qu'elle répond à tous les besoins supérieurs de l'humanité, comme le disait hardiment Channing, et elle a de plus cet immense avantage de ne pas rompre d'une manière absolue avec le passé. Elle satisfait ainsi tout à fois les inclinations les plus opposées, l'amour de la nouveauté et l'amour des habitudes, le respect de l'autorité et la passion de l'indépendance, le besoin de croire et celui de voir; elle a en même temps le prestige du merveilleux et l'attrait de la libre pensée. Enfin, elle nous laisse le calme et la sérénité : la conscience est tranquillisée par ce qu'elle garde, et la raison par ce qu'elle apporte. C'est là une grande force, et il est permis de croire que la pensée de Channing fait vite son chemin dans l'Amérique du Nord au sein des classes éclairées. Que l'avenir le plus éloigné soit réservé à l'idée d'Emerson, je le veux bien; mais l'avenir immédiat appartient à Channing. Avant que l'aiglon, tombé de son berceau, puisse prendre un grand essor et mesurer le ciel de ses ailes, il aura encore bien des fois, après les premiers essais, à revenir à l'aire paternelle et à se reposer sur le solide rocher où il est né.

IV

Il y a loin des grandes tentatives d'unité des systèmes religieux que nous venons d'étudier dans leurs lignes dominantes, à la tentative ou au système que nous avons plus particulièrement en vue d'étudier. Nous avons au plus haut degré avec Emerson, à un degré moindre avec Channing, une religion entièrement rationnelle. Avec Joseph Smith nous allons nous trouver en présence de la forme la plus grossière du mysticisme. Comment peut-il se rencontrer, dans le même pays, de si profondes différences? Au premier abord, n'y a-t-il pas là un phénomène singulier et qui mérite d'être expliqué? Rien de plus simple cependant, quand on sait quelle profonde inégalité des intelligences et des lumières il y a au sein de la plus grande égalité politique et sociale qui fut jamais. L'Amérique du Nord est d'ailleurs partagée comme en deux grandes zones intellectuelles et morales, celle de l'Est et celle de l'Ouest; et il ne faut pas plus s'étonner d'y trouver des idées et des opinions différentes qu'on ne l'est de rencontrer dans les environs de Quito, par exemple, la végétation des pôles et celle de l'équateur. Le mormonisme, né sur les frontières de l'Est, s'est développé dans les vastes régions de l'Ouest. Si nous voulons comprendre les causes de sa naissance et de ses progrès avec quelque chance de voir les choses telles qu'elles se sont passées, il nous faut nous y transporter, et tâcher de découvrir

quel était l'état moral et religieux de cette partie de l'Union à l'époque où Smith y a prêché sa religion nouvelle. Par un concours extraordinaire de circonstances, c'était le seul milieu où il pût trouver des dieux cléments, si je puis ainsi parler, et une terre propice.

Il est évident, et à peine cela a-t-il besoin d'être indiqué, que le mormonisme n'aurait pu se produire en France, pour beaucoup de raisons fort inutiles à dire, indépendamment de celles qui tiennent à l'état actuel de nos lois et de notre esprit public. Il n'aurait rencontré ni plus de facilités ni plus de succès en Angleterre : tout au plus pouvait-il s'y recruter. Les fortes institutions religieuses d'outre-Manche, la puissance singulière de l'épiscopat, lui auraient opposé un rempart infranchissable, et nous dirons volontiers, avec un historien peu favorable, il est vrai, aux Mormons, que « s'il avait été prêché d'abord en Angleterre, il aurait rampé dans la poussière comme tant d'autres formes aussi impures de l'erreur, et les noms de ses prophètes et de ses docteurs seraient sur la même ligne que ceux des Southcote et des Muggleton. » Il n'aurait pas été plus heureux dans les États de l'Est de l'Amérique : il y aurait péri dans son germe, ou du moins il y serait resté à l'état de secte bizarre, cantonnée dans d'étroits espaces, comme les Shakers. Mais la partie de l'Amérique où il prit naissance était dans des conditions bien différentes. On eût dit un champ tout préparé pour recevoir la semence nouvelle, pour la faire germer et fructifier. Ce qui met obstacle à la naissance d'un culte nouveau, quel qu'il puisse être, ou du moins ce qui l'empêche de prendre de grands développements, c'est, avec les lois restrictives de la liberté religieuse, l'existence d'une Église prépondérante, puis la sollicitude et le contrôle d'une forte et puissante opinion publique. Or, rien de pareil n'existait dans l'Amérique de l'Ouest au moment de l'apparition du mormonisme, et même longtemps auparavant. Sur le littoral de l'Atlantique, la forte organisation du calvinisme qu'avaient apportée les premiers émigrants, ou plutôt le ferme

et sincère esprit puritain s'est maintenu pendant longtemps et résiste encore aujourd'hui, dans une certaine mesure, avec un certain succès, aux attaques incessantes de l'indépendance religieuse et de l'esprit novateur et remuant d'une grande démocratie pleine de verdeur et de vie. L'Ouest n'avait eu rien de pareil ou qui en fût l'équivalent. La Virginie, durant son existence coloniale, avait bien possédé un établissement qui prétendait relever de l'Église d'Angleterre; mais cet établissement n'avait eu aucune valeur réelle, même dès son origine, et l'épiscopat, qui est la base de l'Église anglicane, n'y était connu que de nom. Le clergé se recrutait difficilement. L'évêque de Londres, de qui on relevait, envoyait par fois des prêtres de la métropole; d'autres fois on allait prendre les ordres à Londres, mais tout cela était lent, précaire, sans force morale, incapable de tenir contre cette marée des opinions et des doctrines nouvelles, qui monte toujours là où l'esprit religieux souffle avec la liberté. Aussi voyait-on les sectes dissidentes pulluler et se développer de toutes parts, et l'Église, orthodoxe au moins relativement, sans discipline, sans clergé puissant et consacré, sans organisation officielle, perdre chaque jour du terrain, ce qui paraît être de nécessité toutes les fois que le principe d'autorité en vient aux prises avec le principe de liberté. Pour qu'une Église se maintienne, je ne parle pas, bien entendu, de sa période de fondation où elle a toute la séve et toute la vigueur de la jeunesse, il lui faut un centre visible et arrêté; il lui faut des moyens efficaces de remédier aux abus; il faut qu'elle puisse parer immédiatement aux coups qui lui sont portés, si elle veut résister avec quelque succès à l'antagonisme nécessaire qui provient de l'esprit de liberté. L'organisation du catholicisme et de l'anglicanisme est un élément puissant de durée pour ces deux grandes formes de christianisme, et, s'il était dans leur destinée de périr, on peut prédire que ce ne serait qu'après l'affaiblissement de leur organisation, ou par suite de l'amoindrissement graduel de leurs richesses, qui rendrait le recrutement du personnel et par

cela même l'organisation tout entière plus difficiles et finalement impossibles. Une religion livrée à ses propres forces, à moins qu'elle ne soit la vérité absolue, ne se suffit pas à elle-même. La pensée dominante, au premier moment des réactions, n'en est pas immédiatement ébranlée; mais ses dogmes secondaires, toutes ses parties accessoires qui offrent moins de résistance à l'esprit d'examen, et qui d'ailleurs ont moins de prise sur les âmes parce qu'elles ne plongent pas dans les profondeurs de la nature humaine, courent grand risque de ne pas pouvoir tenir longtemps contre les attaques dont elles sont l'objet. C'est ce qu'on vit se produire, sans grandeur, mais non sans profit pour l'indépendance définitive de la pensée humaine, dans l'État de Virginie. Quand éclata la révolution américaine, l'Église qu'y avait fondée le calvinisme, longtemps ébranlée et d'ailleurs peu solidement établie à l'origine, s'écroula sur elle-même; et, comme dit l'historien que nous avons cité, « fondée sur le sable, elle fut bientôt balayée et anéantie. » Le nouvel ordre de choses n'avait pas dans sa nature de quoi réagir contre une situation déjà ancienne et en quelque sorte régulière, qui au bénéfice de la prescription ajoutait celui de provenir du même principe que le gouvernement lui-même. Il ne pouvait songer à établir des institutions emportées par le temps, et auxquelles répugnait l'opinion populaire. Dès lors le principe absolu de la liberté religieuse s'établit sans conteste et passa des mœurs et des habitudes dans les lois et la constitution de la nouvelle République. Chaque religion se trouva ainsi livrée à elle-même, sans autre appui que la puissance de son principe, placée dans une carrière de triomphes, mais aussi de défaites sans limites.

Il n'y a pas de situation plus favorable pour les créations religieuses que celle qui résulte de la liberté illimitée de conscience et de la suppression de toute organisation ecclésiastique. Mais il n'en est pas non plus qui se prête aussi aisément à tous les caprices de l'imagination populaire, à toutes les aberrations de la

fantaisie mystique et de la passion religieuse. A moins que vous ne viviez au milieu d'une société éminemment éclairée et d'une haute culture intellectuelle, vous voyez la grande masse des fidèles, désormais privée de guides officiels, se précipiter au hasard du côté où souffle l'influence du jour, et arborer le drapeau qui s'offre le premier à elle, ou qui porte les couleurs qui vont le mieux à ses intérêts et à sa passion du moment. Cela ne se vit nulle part plus clairement que dans les États de l'Ouest de l'Amérique, à ce moment de l'histoire où nous nous sommes placé. Le prestige des Écritures n'avait pas complétement disparu, il s'en faut même, et le nom du Christ commandait encore le respect à la multitude. Mais le christianisme perdait de jour en jour de sa fermeté et de sa précision, pour ainsi dire. La figure du Christ ne se voyait plus qu'à travers je ne sais quoi de vague et de vaporeux, qui permettait de lui donner telle physionomie que l'on voulait et d'étendre ou de rétrécir le cercle de son auréole : situation excellente pour l'imagination populaire, et pour l'enfantement des superstitions et des sectes!

Aussi la fantaisie religieuse ne manqua-t-elle point de se donner carrière. Nous avons grand'peine, dans notre calme et tiède atmosphère d'Europe, où la passion elle-même conserve encore je ne sais quoi de décent et de régulier, à comprendre jusqu'à quel degré de vertige et d'exaltation l'esprit religieux s'est porté au commencement de ce siècle et se porte encore aujourd'hui dans l'Amérique de l'Ouest. De 1800 à 1804 surtout, ce fut comme une épidémie et une frénésie. Dans les États de Kentucky et de Tennessee, par exemple, on voyait se produire dans les *meetings* qui s'y tenaient alors fort fréquemment, comme aujourd'hui encore, les scènes les plus bizarres et les plus excentriques. La multitude restait sur place toute la durée des conférences, jour et nuit, prêtant l'oreille aux prédications les plus exaltées et se livrant à toute sorte de pieuses extravagances, dont celles de nos convulsionnaires du siècle dernier peuvent seules

donner une idée. Mais laissons parler ici un historien qui est bien informé :

« C'était une sorte de culte qui consistait principalement à crier, à rire, à chanter, à pousser des exclamations, le tout accompagné de gestes de la nature la plus extravagante. Souvent c'était une clameur extraordinaire, les uns éclatant en oraisons jaculatoires du diapason le plus élevé ; les autres exhortant ceux de leurs amis qui étaient indifférents à se tourner vers le Seigneur ; d'autres frappés de terreur et s'empressant de fuir, d'autres tremblant, pleurant, s'évanouissant jusqu'à ce que toute apparence de vie eût disparu, et que les extrémités du corps eussent pris le froid immobile du cadavre. Dans un seul meeting on vit plus d'un millier de personnes tomber à terre sans sentiment et sans mouvement au moins apparent. Il n'était pas rare d'en voir qui versaient des larmes en abondance pendant une heure avant de tomber. Ils étaient alors saisis d'un tremblement général, et quelquefois poussaient un ou deux cris perçants au moment même de la chute. Le dernier phénomène était commun aux deux sexes, aux divers âges, quels que fussent d'ailleurs les caractères des individus [1]. »

Vers la fin de cette épidémie religieuse, c'est-à-dire vers 1803, ce furent les convulsions qui prévalurent, et par un trait du génie méthodique des Américains, il s'établit peu à peu une sorte d'ordre dans le désordre, et la fantaisie, ou plutôt l'exaltation elle-même fut soumise à des lois. Ainsi les convulsions se classèrent d'elles-mêmes et se distinguèrent en catégories diverses dont les noms méritent d'être retenus : c'était l'*exercice roulant*, les *jerks*, les *barks*, etc. [2]

1. Caswall, THE PROPHET OF THE NINETEENTH CENTURY.

2. L'*exercice roulant* consistait à se mettre en double, la tête et les pieds se touchant, et à rouler de côté et d'autre comme un cerceau, ou à étendre le corps horizontalement, et à se rouler à travers la fange et la boue comme des pourceaux.

Le *jerk* consistait en spasmes violents et en contorsions du corps dans toutes

Dans un pays où l'on peut écrire sur la porte du théâtre où se jouent ces belles scènes, comme sur la porte du cimetière de Saint-Médard :

De par le Roi, défense à Dieu
De faire miracle en ce lieu,

la contagion est bientôt arrêtée ; mais là où rien ne fait obstacle, elle se répand partout comme un gaz dans l'air libre. C'est ainsi que l'on vit l'épidémie dont nous venons de parler s'emparer d'un grand nombre de sectes, et même de congrégations très-importantes par le nombre des fidèles, comme celles des baptistes et des méthodistes.

On comprend sans peine comment le christianisme, au moins dans sa forme, dans ses dogmes, dans ses cérémonies essentielles, dut se décomposer dans un pareil milieu, perdre de son autorité et de son prestige ; et comment tout pouvait être préparé pour l'apparition d'une religion, ou plutôt d'une superstition nouvelle. Parmi tous les prophètes que chaque jour voyait éclore, et qui poussaient comme des champignons par un jour d'orage, qui passaient, il est vrai, comme des ombres chinoises, mais pour repasser encore, il devait nécessairement tôt ou tard s'en rencontrer un qui prendrait son rôle au sérieux ou saurait le jouer sérieusement, qui aurait dans l'esprit et le caractère

ses parties. Quelquefois la tête se désarticulait jusqu'à tourner la face du côté du dos, et le visage se transformait tellement qu'il ne présentait plus un seul trait qui fût reconnaissable. Lorsqu'elles étaient attaquées par les *jerks*, les victimes de l'enthousiasme sautaient parfois comme des grenouilles, et le visage et les membres faisaient les contorsions les plus grotesques et les plus hideuses.

Le *bark* consistait à se jeter à quatre pattes, à grogner, à claquer des dents, et à aboyer comme des chiens. Quelquefois une foule de gens s'accroupissaient, et, regardant le ministre en face, continuaient longtemps à aboyer pendant qu'il les prêchait. Ces derniers étaient particulièrement en possession du don de prophéties, de songes, de rapsodies, de visions d'anges ; ils voyaient le ciel et la cité sainte.

de quoi saisir fortement ces esprits faibles et fixer ces imaginations vagabondes. L'usage et l'abus de la liberté religieuse, dans une société d'une culture intellectuelle peu élevée, devaient ramener rapidement le principe d'autorité et faire prévaloir, au moins dans la partie inférieure de la multitude, quelque chose d'analogue au catholicisme, et sans doute de moins respectable.

Ce résultat était inévitable. Pour la plupart, le poids de la liberté dans le monde moral est plus difficile à porter que celui de la servitude. Les hommes ont besoin d'idées arrêtées; quand celles de leurs pères ont été ébranlées, que l'autorité n'est plus dans l'ensemble des dogmes et des principes, ni dans les institutions qui les personnifiaient, où ils étaient habitués à les contempler comme dans un miroir, ils sont effrayés de la solitude qui règne tout autour d'eux, et ils ont hâte d'en sortir. Or, il n'y a pour cela que deux moyens : ou qu'ils se donnent eux-mêmes ces idées arrêtées qu'ils n'ont plus, ou qu'ils les reçoivent d'un autre. Il va sans dire que ce dernier parti est le plus commun, parce qu'il est le plus commode. Comment la multitude pourrait-elle trouver d'elle-même la vérité de l'ordre le plus élevé, sur laquelle les esprits supérieurs eux-mêmes ne sont pas toujours d'accord? Elle est réduite de toute nécessité à l'emprunter à d'autres; et telle est l'impétuosité de ce besoin, l'impatience de le satisfaire, que le premier qui s'offre à elle avec l'apparence de la conviction et de la bonne foi, avec l'assurance du maître et du docteur, elle est toute prête à se jeter dans ses bras, au risque de ne trouver qu'une vaine ou grossière pâture, et qu'elle se contente de cette pâture comme d'une nourriture saine et substantielle, et même y trouve les délices de la manne du désert.

Il y a dans M. de Tocqueville une remarque qui s'est souvent présentée à mon esprit dans mes voyages en Amérique, et dont j'ai eu plus d'une fois l'occasion d'apprécier la justesse : « L'égalité dispose les hommes, dit-il, à vouloir juger par eux-mêmes; mais d'un autre côté elle leur donne le goût et l'idée d'un pou-

voir social unique, simple et le même pour tous. Les hommes qui vivent dans les siècles démocratiques sont donc fort enclins à se soustraire à toute autorité religieuse. Mais s'ils consentent à se soumettre à une autorité semblable, ils veulent du moins qu'elle soit une et uniforme. Des pouvoirs religieux qui n'aboutissent pas tous à un même centre, choquent naturellement leur intelligence, et ils conçoivent presque aussi aisément qu'il n'y ait pas de religion que plusieurs. » Et M. de Tocqueville en conclut, non pas pour l'Amérique seulement, mais pour un horizon plus étendu, que « nos neveux tendront de plus en plus à ne se diviser qu'en deux parts, les uns sortant entièrement du christianisme, et les autres entrant dans le sein de l'Église romaine. » Sans discuter la conclusion dans sa portée générale, elle nous paraît vraie au fond en ce qui regarde les États-Unis. Le mouvement, la tendance des esprits à se diviser en deux parts, les uns sortant du christianisme comme Emerson et Channing, les autres attirés par le principe d'autorité, et y cherchant un abri, frappent partout les regards. Seulement, je me demande avec anxiété si dans ces vastes contrées c'est le catholicisme qui profitera de la part qui est réservée au principe d'autorité, ou si ce sera une institution nouvelle.

Quoi qu'il en soit des chances de l'avenir, le catholicisme en avait peu dans cette partie de l'Amérique que nous observons, dans ce milieu agité et vulgaire où le besoin d'unité pouvait et devait se faire sentir : les souvenirs du papisme étaient encore trop récents, les haines trop vivantes ou trop soigneusement avivées par les ministres des églises dissidentes. C'était sous une autre forme que le principe d'autorité devait se produire pour réussir. Présenter le catholicisme à la foule comme le remède au mal dont elle voulait, au moins instinctivement, guérir, eût suffi pour faire retomber le malade sur sa couche de douleurs, pour lui donner un redoublement de fièvre, et aggraver le mal. Si le catholicisme a fait des progrès dans les États-Unis, comme le constate M. de Tocqueville, c'est dans d'autres contrées

et dans un autre milieu que celui où nous rencontrons le mormonisme. Ici, il fallait une religion populaire, mais grossièrement populaire; il fallait aussi quelque chose de nouveau, d'étrange même, qui satisfît à la fois le besoin de croire en commun et l'imagination, non-seulement dans ses aspirations essentielles et légitimes, mais dans ses fantaisies extravagantes qui depuis longtemps dans ces contrées étaient habituées à se donner carrière. C'était ce à quoi la religion de Joseph Smith était admirablement propre.

Joseph Smith était un habile homme, il faut bien en convenir. Il connaissait parfaitement la masse à laquelle il s'adressait; il savait ce qui pouvait l'attirer ou la repousser, et dans quelle mesure et avec quel mélange il fallait lui verser l'erreur pour lui donner le goût et l'attrait de la vérité. Cet homme grossier et vulgaire aperçoit d'instinct cette vérité profonde, qui a été comme la règle de tous les réformateurs et même des fondateurs d'institutions politiques ou religieuses, qu'il ne faut pas rompre d'une manière absolue avec le passé, et que l'esprit humain ne passe jamais brusquement d'un ordre d'idées à un autre ordre d'idées différent et encore moins à un ordre d'idées contradictoire. On ne saurait assez admirer avec quel soin cet homme, qui devait porter de si profondes modifications dans les croyances et les habitudes d'une population chrétienne, ménage les choses et les mots du christianisme. Il se garde bien de se poser en fondateur d'une religion absolument nouvelle. La Bible est pour lui comme pour tout le monde le livre sacré par excellence. Il n'est qu'un apôtre du Christ, choisi par le Christ pour continuer son œuvre. Le nom du Christ revient sans cesse sur ses lèvres. La grande et sainte figure, toujours offerte aux regards et aux hommages, donne ainsi à la religion ennemie un air de ressemblance et un caractère de filiation propre à tromper la multitude, qui ne regarde jamais de bien près et croit assez volontiers que les choses restent quand les mots frappent encore ses oreilles. Dans les commencements surtout, le langage du nouveau prophète ne serait pas

renié du chrétien le plus orthodoxe. Quand il jette les premiers fondements de son Église, c'est au nom du Père, du Christ et du Saint-Esprit qu'il fait l'inauguration. Ce sont partout les vertus de l'Évangile qu'il invoque, la Foi, l'Espérance, la Charité. C'est le Christ qui sauve, c'est le Saint-Esprit qui manifeste la vérité.

Il a soin en outre de prendre à chaque secte ce qui lui est le plus caractéristique ou le plus cher, caressant les croyances communes et les croyances particulières, et les exploitant en quelque sorte l'une par l'autre. Il profite de toutes les illusions en vogue : c'est ainsi qu'il emprunte aux Campbellistes le baptême par immersion, qui dans ce moment attirait, je ne sais par quel charme, l'imagination populaire. Il avait compris d'instinct un des grands secrets de la politique romaine, qui consiste à prendre les armes à ses ennemis pour les battre. On trouvait réuni chez lui, de cette façon, si je puis ainsi dire, tout ce qu'on n'avait que dispersé ailleurs. C'était comme un bazar universel où il y en avait pour tous les goûts et pour tout le monde. Pour l'amateur du merveilleux, et c'était là le cas le plus général, il y avait des visions, des extases, des révélations, des miracles, des légendes singulières, comme, par exemple, celle qui concerne les premiers habitants de l'Amérique; des annales merveilleuses, comme celles qui représentent Jésus-Christ prêchant sur le continent américain après sa résurrection. Pour ceux, en si grand nombre alors, qui cherchaient dans les interprétations ardentes et passionnées des Écritures de quoi satisfaire l'appétit du mystère et de l'inconnu, et ce besoin de bonheur immortel qui gît dans les profondeurs du cœur de l'homme, il y avait un millennium prévu, une nouvelle Jérusalem sur la terre, un règne actuel des Saints, et, aux dernières limites de l'horizon, dans les profondeurs de la perspective, un état d'égalité avec le Rédempteur.

Smith ne donnait pas moins de place dans sa religion nouvelle aux passions humaines qu'aux passions religieuses elles-mêmes. Ce n'est pas lui, esprit terrestre s'il en fut, qui aurait

laissé à l'écart cet élément secondaire, mais qui réclame sa part dans toutes les institutions de la terre, alors même qu'elles regardent le ciel. Je ne parle pas de la polygamie, qui ne fut établie que plus tard et qui ne fit que se greffer, pour ainsi dire, sur l'arbre déjà formé. Il sut trouver longtemps auparavant des moyens vulgaires, mais certains d'attirer et de piper les hommes. Il n'y a rien qui parle aux yeux de la multitude et même au delà de la multitude, comme l'éclat des dignités et des titres, surtout quand elle croit pouvoir y atteindre elle-même et qu'on le lui montre comme le prix offert à son émulation et à son zèle. Les noms sonores de sacerdoce, d'apôtre, d'évêque, durent frapper et chatouiller agréablement les oreilles de gens qui en étaient déshabitués, en même temps que les titres eux-mêmes devenaient un appât pour la vanité, l'ambition, l'amour de la domination et même de la gloire. On se figure sans peine quelle attraction dut exercer sur ces masses que n'enchaînait aucune forte conviction, l'idée que, sans études préalables, sans enseignement préparatoire d'aucune sorte, un forgeron, un maçon, pourrait parvenir aux plus hautes dignités d'abord de l'Église, puis de l'État, quand l'Église deviendra un État, et que le fanatisme ou l'apparence du fanatisme tiendra lieu de toute lumière et de toute vertu. Pour des esprits flottants et indécis, qui ne savaient où se fixer et se prendre en fait de croyances religieuses, c'était un grand poids dans la balance que celui des passions auxquelles le mormonisme donnait carrière.

Cependant, il y aurait grande erreur à croire que ces moyens d'ordre inférieur eussent suffi pour former une grande association religieuse. L'humanité ne tombe jamais bas à ce point qu'elle ne soit dominée que par ses instincts inférieurs, et que dans la création des grandes choses la meilleure part appartienne aux petites passions et aux petits moyens. Le mormonisme n'aurait pas tenu un instant s'il n'avait donné satisfaction qu'à des besoins vulgaires, ou même aux fantaisies plus relevées de l'imagination. Il faut bien le remarquer, sauf

le point de la polygamie qui ne fut ajouté que plus tard au noyau primitif, le mormonisme n'a exclu aucune des conquêtes morales de la civilisation chrétienne. C'est un syncrétisme, souvent grossier au point de vue métaphysique et théologique; mais par le côté accessible à la foule et par lequel les religions ont réellement prise sur les âmes, par le côté moral et humain, il est loin de mériter l'anathème dont il a été et dont il est l'objet. L'esprit chrétien, l'esprit d'égalité et de charité y abonde et y coule pour ainsi dire à pleins bords. Je ne doute pas que ce ne soit par la puissance de cet esprit qu'il a pu d'abord prendre racine sur le sol tourmenté de l'Amérique de l'Ouest et se propager. On a dit que l'originalité du mormonisme, « c'est qu'il est essentiellement la secte des malheureux, que Smith a été le représentant des parias de la nature. » Cela est vrai, mais c'est là aussi qu'est le secret de son prestige sur les masses, de ses progrès à l'origine et de ceux qu'il fait dans toutes les parties du monde, au milieu des déshérités de la société et de la nature. C'est, si l'on veut, une sorte de socialisme, mais de socialisme religieux, évangélique, qui, un seul point écarté, ne serait pas à coup sûr sans valeur morale à défaut de grandeur.

Il faut insister sur ce caractère du mormonisme, non-seulement par esprit de justice et dans l'intérêt de la vérité, mais pour l'honneur même de la nature humaine. Que Joseph Smith fût animé réellement, sincèrement, de l'esprit de charité, ou qu'il en fît un instrument pour le succès de ses desseins et de son entreprise, toujours est-il que son langage en porte à tout instant la divine empreinte. Le sort des pauvres est l'objet constant de sa pensée et de sa sollicitude; sans cesse il fait appel à la charité des plus riches, et ici il mérite d'être cité: « Malheur à vous, riches, s'écrie-t-il, qui ne donnez pas votre substance aux pauvres; car vos richesses rongeront vos âmes comme un chancre, et cela sera votre lamentation le jour de la visitation, du jugement et de l'indignation. La moisson est passée, l'été est fini, et mon âme n'est pas sauvée! » Ailleurs, il fait dire à Dieu: « Si un

homme donne à quelqu'un de vous un habit ou un vêtement complet, prenez vos vieux vêtements et portez-les aux pauvres, et passez votre chemin le cœur joyeux..... Mais, en vérité, je vous le dis, instruisez-vous les uns les autres sur les devoirs que je vous ai imposés; que chacun *estime son frère comme lui-même* et pratique la vertu et la sainteté envers moi. Et encore, je vous le dis, que *chacun estime son frère comme lui-même;* car quel homme parmi vous qui ayant douze fils fait acception de personne quand ils le servent avec obéissance, et dit à l'un : toi, sois vêtu de belles robes de cérémonie, et sieds-toi ici; et à l'autre : toi, sois vêtu de haillons, et assieds-toi là; qui regarde ses fils et dise : je suis juste..... Si tu m'aimes, tu me serviras et garderas mes commandements. Et regarde, tu te *souviendras des pauvres,* et consacreras de ta propriété pour leur soutien ce que tu as à leur distribuer par un contrat qui ne peut être brisé; et en distribuant de votre substance aux pauvres, vous le ferez à moi-même..... Aimez-vous les uns les autres; cessez d'être avares; apprenez à partager avec les autres hommes comme le veut l'Évangile..... Regardez, ceci est un grand commandement et le dernier que je vous donnerai, car il suffira pour chaque jour et jusqu'au dernier jour de la vie..... Distribue une partie de tes biens, oui, même une partie de tes terres et tout, excepté ce qui est nécessaire pour le soutien de ta famille..... »

Je dois le faire remarquer en passant, Smith ne se borne pas à des préceptes généraux, à des recommandations banales ou simplement théoriques. En Américain qu'il est, il songe toujours à la pratique et donne des ordres précis à qui il a le droit de commander d'une manière plus spéciale. C'est ainsi que les évêques avaient pour mission expresse de s'occuper partout des pauvres et des nécessiteux, et d'employer à leurs besoins les fonds dont ils disposaient; et cette mission n'est pas encore abrogée. Partout, chez les Mormons, on s'enquiert des besoins des frères. Brigham Young ne croit pas descendre

en s'en préoccupant lui-même. Ce n'est pas de lui qu'on pourrait dire :

Se plaint de sa grandeur qui l'attache au rivage.

Le chef des Mormons ne craint pas de se porter lui-même sur le terrain, et pense que la grandeur est là où est le devoir.

Smith se donnait pour mission de continuer l'œuvre de de Jésus-Christ et d'achever la rédemption des pauvres et des faibles, et il savait bien que là était sa force. Voici comment il fait parler Dieu dans une révélation du mois de décembre 1830 : « J'ai fait appel aux êtres faibles du monde, à ceux qui sont sans instruction et qui sont méprisés, pour battre les nations par le pouvoir de mon esprit; et leur bras sera mon bras, et je serai leur égide et leur bouclier; et je ceindrai leurs reins, et ils combattront virilement pour moi; et leurs ennemis seront sous leurs pieds; et je laisserai tomber l'épée en leur faveur, et par le feu de mon indignation je les mettrai en sûreté. Et le pauvre et les hommes doux auront l'Évangile prêché pour eux. Et ils devront songer au temps de ma venue, car il est tout près; et ils apprendront la parabole du figuier, car déjà l'été approche, et j'ai décidé l'accomplissement de mon Évangile par la main de mon serviteur Joseph..... »

En même temps qu'il prêche en faveur des pauvres et des faibles, il se garde de porter atteinte à aucun des principes fondamentaux des sociétés civilisées. Il est loin de cette forme perfide et barbare du socialisme qui est le communisme. S'il veut que les riches viennent en aide aux pauvres, il veut que les pauvres travaillent à se passer des riches et cherchent en eux-mêmes les ressources dont ils manquent. « Tu ne seras point paresseux; car celui qui est paresseux ne mangera pas le pain et ne portera pas les vêtements de celui qui travaille. » Quand il prêche l'égalité, c'est l'égalité morale qu'il entend, et non l'égalité chimérique des communistes. Il prêche la solidarité de tous les membres de l'association, mais une solidarité qui n'a rien de forcé,

qui ne porte aucune atteinte à l'individualité, qui ne bouleverse pas les lois de la nature. « Que chacun reste dans sa charge et travaille dans la mission qui lui est confiée ; que la tête ne dise pas aux pieds qu'elle n'a pas besoin des pieds; car sans les pieds, comment le corps serait-il capable de se tenir debout? Le corps a besoin de chacun des membres, afin que tout se tienne et que le système soit parfait. » Ce langage que Smith tenait à ses coopérateurs à l'origine de sa révélation, il l'étendait à la communauté tout entière, et il ne se départit dans aucune circonstance de tels principes dans la constitution politique ou sociale qu'il donna à son peuple, et qui s'est développée après lui.

Il n'y a rien d'original dans la morale soit générale soit spéciale de Smith; mais il n'y a rien dans la morale universelle qui ne s'y rencontre, et rien chez lui qui soit opposé à la morale universelle. Il n'a pas apporté au monde un principe nouveau, ce qui est du reste une fortune bien rare; mais ses principes ne diffèrent en rien de ceux du christianisme et de la raison. « Nous croyons, dit-il dans son *Credo*, qu'on doit être honnête, vrai, chaste, bienveillant, vertueux, et qu'*on doit faire le bien à tous les hommes*. Nous pouvons en vérité dire que nous suivons l'avertissement de saint Paul : *Nous croyons toutes choses; nous espérons toutes choses*. Nous avons beaucoup souffert et nous espérons être capables de tout souffrir. Tout ce qui est vertueux, tout ce qui mérite d'être aimé, tout ce qui est digne d'éloges, tout ce qui est estimable, nous le recherchons. » Il n'a pas fallu un grand effort d'imagination pour trouver de pareilles choses, qui, grâces à Dieu, ne sont pas nouvelles, et sont assez répandues dans le monde, au moins quant à la théorie; mais il y a là un argument contre ceux qui prennent plaisir à faire du mormonisme une monstruosité de l'ordre moral, une sorte de sentine où se seraient accumulées toutes les dégradations, toutes les turpitudes, toutes les absurdités que peut enfanter une imagination déréglée, exaltée encore par les calculs d'un imposteur vulgaire. Il ne faut pas faire cet affront à la nature humaine de croire qu'elle puisse

créer quelque chose avec le mal; autant vaudrait-il dire que le néant est fécond et peut faire sortir quoi que ce fût du fond de ses abîmes. Le vrai, c'est que le bien seul est efficace. Dans les œuvres les moins pures même, le mal n'entre jamais que comme élément secondaire, ou plutôt comme un poison qui doit les dissoudre : c'est par ce qu'elles contiennent de bon et de vrai qu'elles peuvent naître et qu'elles peuvent durer, quand elles durent.

Quoi qu'il en soit de la part de bien qui règne dans la création de Joseph Smith, cette part eût-elle été considérable et d'une puissante originalité, il est permis de croire qu'elle n'eût pas suffi pour mener à bien l'entreprise. C'est une loi que le bien, pour être efficace, a besoin d'instruments d'une certaine puissance, et d'une puissance en quelque sorte étrangère. Il faut dans l'homme qui apporte une idée certaines qualités morales, des vertus de caractère surtout, s'il veut la faire accepter et lui faire une place dans le monde. Smith n'avait pas ces grandes qualités de l'apôtre, qui saisissent tous les esprits, de quelque ordre qu'ils soient, qui rayonnent au delà de l'espace et du temps présent, et frappent encore à des siècles de distance. Il n'avait pas dans l'âme cette vertu mystique et expansive qui fait les vrais prophètes et les grands révélateurs, et qui, mise au service d'une idée nouvelle, produit les merveilles du monde moral et les événements mémorables de l'histoire. Mais ce point excepté, il avait les grandes parties de son rôle, ou, si l'on veut, il avait beaucoup de ce qui était nécessaire pour faire réussir le rôle qu'il s'était imposé. Il avait confiance en lui. Il a dit quelque part de la foi religieuse, qu'*elle est le principe d'action des êtres intelligents;* qu'*il n'y a pas eu de changements ni de révolutions dans une création quelconque de Dieu, qu'ils n'aient été accomplis par la foi;* qu'*il n'y aura ni changements ni révolutions dans le vaste domaine de la divinité, sans la foi.* Ce qu'il pensait ou ce qu'il disait de la foi religieuse, il le pensait plus sincèrement de la foi appliquée à un but humain. Là, il la croyait réellement irrésistible. Comme tous les esprits, grands ou petits, chez qui il y a abondance de forces,

il avait l'humeur pleine de hardiesse et d'audace; il présumait toujours bien de lui et de sa fortune; il avait foi en son étoile, condition nécessaire, à ce qu'il semble, mais infaillible de la conquête, soit des empires, soit des âmes. Il avait de plus l'enthousiasme dont s'emplit à la longue l'âme de l'homme qui est exclusivement préoccupé du même objet. Cela lui avait permis de saisir le langage et jusqu'à l'accent d'une foi sincère. C'est par là aussi qu'il avait pu s'assimiler les formes de l'exaltation religieuse et du lyrisme de la Bible, si bien que parfois l'instrument sacré résonnait sous ses doigts avec un éclat et une pureté de ton qui pouvait, sans trop de peine, faire illusion aux simples et frapper même en dehors de ce cercle. Par une singularité morale qui mérite d'être notée, bien qu'elle soit moins rare qu'on ne pourrait être tenté de le penser, la passion qu'il mettait dans son rôle et qui venait bien plus de l'homme que du prophète, on peut le croire, lui faisait trouver des accents dignes de la meilleure cause. Sa confiance en lui-même lui donnait la confiance au succès, et il la communiquait aux autres comme un apôtre de l'Évangile, et d'une voix aussi ferme que si son inspiration fût descendue de la même source. Voici comment il faisait parler le Christ à ceux qu'il chargeait de prêcher la doctrine nouvelle : « Et aussi, je vous le dis, mes amis (car à partir de ce moment je vous appellerai mes amis), il importe que je vous donne ce commandement, que vous deveniez comme mes amis, les premiers apôtres, dans les jours où je voyageais avec eux pour prêcher l'Évangile : car je ne souffris pas qu'ils eussent ni bourse, ni sac, ni deux habits. Je vous envoie au loin pour éprouver le monde, et le travailleur mérite son salaire. Et quiconque ira et prêchera cet Évangile du Royaume, et restera fidèle en toutes choses, celui-là n'éprouvera ni fatigue, ni obscurcissement d'esprit, ni fatigues de corps ou de membres, et il ne tombera pas un cheveu de sa tête sans que je le sache. Et ils n'auront ni faim ni soif. Ainsi, ne pensez nullement au lendemain, ni comment vous mangerez, ni comment vous boirez, ni comment vous

serez vêtus..... Ne pensez pas non plus à ce que vous aurez à dire, mais gardez comme des trésors dans votre esprit les paroles de vie, et il vous sera donné à l'heure même la part qui doit être mesurée à chacun..... Voyez, je vous envoie au loin pour remontrer au monde ses iniquités et lui annoncer le jugement qui doit venir. Là où vous serez, je serai aussi, car je marcherai devant votre visage, je serai à votre droite et à votre gauche; mon esprit sera dans vos cœurs, et mes anges autour de vous pour vous porter en haut. »

On a dit qu'un des caractères du mormonisme et une cause de son succès, c'est que sa révélation était présentée comme spéciale à l'Amérique, et que les Gentils en étaient exclus. C'est une grande erreur qu'il importe de relever. Smith était trop habile pour être exclusif. Ce qui frappe, au contraire, dans le mormonisme, c'est son universalité ou du moins sa prétention à l'universalité. Chez lui, rien d'étroit ni de fermé comme dans la plupart des religions, même les plus larges et les plus flexibles. Il adopte tous les principes, toutes les doctrines qui paraissent porter la marque de la vérité. « La différence la plus saillante que je découvre entre les Saints du dernier jour et les autres sectes, disait Joseph Smith, c'est que celles-ci sont toutes circonscrites dans un *Credo* particulier, qui ôte aux membres le privilége de croire autre chose que ce qui y est contenu; tandis que nous, nous n'avons pas de symbole exclusif, mais nous sommes prêts à croire à tous les vrais principes qui existent à mesure qu'ils se révèlent..... Un des grands principes fondamentaux du mormonisme, c'est de recevoir la vérité de quelque part qu'elle vienne..... Les presbytériens, les baptistes, les méthodistes, les catholiques, les mahométans, etc., possèdent-ils quelque vérité? Oui, ils ont tous un peu de vérité mêlée à l'erreur. Nous devons recueillir tous les bons et vrais principes qui sont dans le monde et les garder, ou bien nous ne deviendrons pas de purs mormons..... » Cet éclectisme moral et religieux se retrouve encore dans le *Credo* où Smith a formulé le dogme de sa foi. Voici ce

qui semble assez significatif : « Tout ce qui est vertueux, tout ce qui mérite d'être aimé, tout ce qui est digne d'éloges, tout ce qui est estimable, nous le recherchons. »

Cette flexibilité est un des caractères les plus remarquables de la religion nouvelle ; et en vérité elle est si peu exclusive quant aux personnes, qu'elle appelle au contraire le monde entier dans ses bras. Channing ne cherche pas à comprendre un plus vaste horizon. Il semble même que son Église n'est pas aussi universelle, puisqu'il se renferme dans le déisme judaïque et chrétien. Smith, lui, a trouvé ce large terrain trop étroit ; il veut l'élargir encore, au risque même de tomber dans le vide. Il faut l'entendre dans un sermon du 9 juillet 1843 : « C'est l'amour de la liberté qui inspire mon âme, l'amour de la liberté civile et religieuse pour la race humaine tout entière..... Si par les principes de vérité je réussis à réunir les sectes de toutes les dénominations dans les liens de l'amour, n'aurai-je pas atteint un but excellent ? Les chrétiens devraient cesser de disputer et de se combattre, pour cultiver les principes d'union et d'amitié entre eux. »

Une chose qui a été remarquée, c'est qu'en général l'étendue du point de vue, la manière large de concevoir les choses, l'impartialité dans le monde des idées, sont rarement accompagnées de l'opiniâtreté dans le dessein, de la persévérance dans la poursuite d'un but. Pour s'attacher avec ardeur à la mission de répandre la vérité, il faut croire que l'on est seul à la posséder et ne voir partout ailleurs que ténèbres et erreurs. Dans les esprits d'une faible culture intellectuelle surtout, il semble que l'étendue et la flexibilité excluent le besoin d'imposer une idée, et qu'il faut être un peu roide et étroit pour être fanatique, ne le fût-on que dans les limites raisonnables. Cette observation, juste en général, serait contredite par l'histoire du fondateur du mormonisme, si le fondateur du mormonisme avait cru à quelque chose ; car jamais novateur religieux ne montra un fanatisme plus âpre, au moins dans l'apparence, avec des idées plus larges, et ne poursuivit son œuvre avec une persévérance plus remarquable.

Il faut songer au spéculateur pour comprendre une telle opiniâtreté dans un tel ordre d'idées et dans une telle cause. Quoi qu'il en soit, Smith était un homme d'une fermeté extraordinaire. On ne le voit qu'une seule fois dans toute sa carrière saisi de langueur et de découragement, et ce fut l'avant-dernier jour de sa vie. Jusque-là, pas un moment de lassitude ne se laisse entrevoir. Dès le premier jour, son dessein une fois conçu, il le poursuit sans relâche, avec une opiniâtreté, un acharnement que rien ne ralentit ni ne rebute; les obstacles l'irritent et augmentent ses forces; les persécutions l'animent et l'aiguillonnent. Il se plaît même aux persécutions; il s'en réjouit; il en félicite les siens; il sait que c'est une force de surcroît, que c'est même une condition essentielle de son entreprise. A le voir de loin, on dirait un fanatique ou un enthousiaste qui en allant à la mort croit aller à la gloire : c'est la même sérénité, la même passion, le même empressement. En réalité, il faut le répéter, c'est un marchand de religion, c'est un spéculateur qui s'est mis tout entier dans son entreprise et qui s'est juré à lui-même qu'il arriverait à son but ou qu'il mourrait à la peine. Ce n'est rien de plus, rien de moins : homme étrange, moins rare pourtant que l'on ne pense, mais dont les pareils, pour l'honneur de l'humanité, n'ont ni la même fortune ni la même puissance! Si j'osais, je dirais que c'est une sorte de Tartufe sauvage et gigantesque, plus curieux que l'autre, mais qui, pour avoir fait plus de mal, est peut-être moins digne de mépris.

V

Le spectacle que nous présente le mormonisme n'est pas, nous en convenons sans peine, un spectacle édifiant, et rien ne soulève plus le cœur, ne révolte plus la raison, que l'inspiration qui lui a donné naissance. L'impression que l'on rapporte des États-Unis d'Amérique n'en est pas moins une impression grande et salutaire : on en présume mieux de l'homme et de l'humanité. Ainsi, pour ne pas quitter l'ordre d'idées que nous avons choisi, il n'y a rien en Europe qui soit de nature à satisfaire à un aussi haut degré les âmes pieuses que ce qui se passe sur les rivages opposés de l'Atlantique; rien qui donne de meilleures espérances pour l'avenir religieux de l'humanité. Quand on parvient à percer au travers de cette foule empressée, agitée et en quelque sorte tumultueuse, qu'emportent le torrent des affaires et le mouvement d'une activité dévorante; quand on a l'oreille faite aux bruits des intérêts en jeu, au fracas des passions en lutte, on découvre dans les âmes des instincts d'une haute et et puissante moralité, des convictions religieuses d'une énergie et d'une profondeur que nous ne pouvons retrouver dans notre Europe qu'en remontant en arrière jusque dans notre héroïque XVIe siècle. En faveur de ce qui alors frappe nos yeux, nous excusons sans peine ce qui a pu choquer ailleurs ou notre goût ou nos habitudes d'esprit, et même les superstitions malsaines qu'une imagination dépravée a pu servir à une multitude infirme

t malade. Il nous semble alors voir des taches à un tableau agistral et splendide, ou des accessoires utiles dans un grand isemble, comme ces formes bizarres et fantastiques que le génie e Michel-Ange a jetées parfois au milieu de ses créations les lus grandioses et les plus sublimes. L'impression favorable se ortifie surtout quand on est transporté dans un milieu moral out différent, et que l'on passe presque sans transition, comme ela nous est arrivé, de Boston et de Baltimore à Naples et à ome. Il n'y a pas d'argument qui plaide plus éloquemment en iveur de la liberté absolue des cultes que le contraste dont esprit est frappé alors, et l'on se prend à penser, malgré qu'on n ait dit, et on le dit avec tristesse, que, si jamais le sentiment eligieux venait à s'éteindre dans l'humanité, ce serait, dans hypothèse heureusement impossible, qu'elle eût un jour pour tmosphère la lourde atmosphère où brûle le foyer destiné à en-retenir la flamme divine.

Du reste, je ne veux pas laisser croire que, si le mormonisme st une tache pour les États-Unis, la responsabilité en dût rejaillir ur la liberté : la liberté en est parfaitement innocente. Parmi les auses du développement de la religion nouvelle, il faut mettre n première ligne la persécution, et la persécution n'est pas la berté, j'imagine. Si elle n'avait trouvé d'autres obstacles que eux qui s'élèvent à l'encontre de toute secte nouvelle, elle aurait u se former sans doute en attirant, en groupant quelques-uns es éléments impurs qui fermentaient dans l'Ouest, mais elle 'aurait jamais formé qu'une communion restreinte, une église troite, comme les Campbellistes ou les Shakers, par exemple, et l est infiniment probable qu'elle se fût fondue peu à peu pour isparaître complétement, ou qu'elle eût pris un tout autre ca-actère. Les religions moralement inférieures ou même égales . celles qu'elles prétendent remplacer, à moins qu'elles ne portent n elles un principe nouveau, ce qui détruit l'infériorité ou l'iné-galité, ou qu'elles ne répondent à un besoin présent des âmes, ne euvent prendre racine au sein et à côté de religions supérieures

et ne peuvent avoir qu'une influence restreinte et une durée éphémère. Elles peuvent faire des tentatives de possession et de conquête, mais ces tentatives avortent. Elles avortent surtout là où l'on peut les discuter et les combattre par les armes de l'intelligence, les seules qui soient légitimes dans les luttes de la vérité et de l'erreur. La liberté est si peu propice au mormonisme, et il le sait si bien, qu'un de ses principaux efforts est d'arriver à constituer une nation, un peuple à part, et que s'il se maintient et se propage, c'est qu'il est dans les mains de l'autorité et d'une sorte de dictature armée en guerre. L'autorité a une grande puissance pour empêcher l'erreur de pénétrer dans une société, mais elle a une puissance égale pour l'y maintenir. Des observateurs ont vu des ours pousser avec leurs pattes dans le bassin de leur fosse les gâteaux empoisonnés qui leur étaient jetés, les agiter longtemps dans l'eau, puis les flairer attentivement, pour ne les manger qu'après s'être assurés que le poison s'en était dégagé. Les hommes n'ont pas cette fortune sous le principe d'autorité. Il leur faut avaler, comme une substance pure et saine, le gâteau qui leur est jeté. On peut être certain que si la liberté ou le besoin de liberté pénètre jamais dans l'Utah, et cela arrivera, je l'espère, quand le premier enchantement d'une foi nouvelle aura passé, le mormonisme ne résistera pas longtemps, ou s'il se maintient, il faudra qu'il se transforme, qu'il agite et perde dans les grandes eaux de la liberté le principe empoisonné qu'il porte dans ses flancs. Du jour où la discussion se sera introduite dans la société religieuse qu'il a formée, où l'on pourra porter le flambeau dans ses origines, il sera bientôt réduit en cendres, et sa poussière jetée aux vents. Car, si les hommes n'ont pas en Amérique la culture intellectuelle raffinée de certaines classes de ce côté-ci de l'Atlantique, en revanche tous savent lire et tous aiment l'éloquence parlée ou écrite; et il en résulte que la discussion libre y a une influence dont nous ne nous faisons pas facilement une idée dans la plupart de nos sociétés européennes, où la parole libre, sans portée et sans écho,

expire le plus souvent au seuil des ateliers et toujours au seuil des chaumières. Là, c'est une traînée de poudre qui s'étend au loin, ou mieux, une lumière immense qui se répand partout, qui inonde tout de ses rayons. Ainsi, il ne serait pas vrai de dire que le mormonisme est un fruit de la liberté. Il est né sur un terrain de liberté, mais ce n'est pas la liberté qui l'a fait naître, et c'est elle qui le fera mourir.

C'est une croyance universelle aux États-Unis, et cette croyance est le principe de leur grandeur, que la liberté est une force essentiellement salutaire et bienfaisante. Il serait aussi difficile de faire comprendre aux Américains que la liberté de la pensée, par exemple, pût avoir des suites funestes, qu'aux ultramontains qu'elle pût être bonne à quelque chose. Ceux-là mêmes qui admettent le dogme de la déchéance arrivent à des conclusions diamétralement opposées à celles que tirent du même principe nos théologiens d'Italie et de France. Ils ne peuvent pas croire que la liberté puisse être funeste à la vérité, et ils nous disent très-naïvement et avec ce bon sens qui ne les abandonne jamais, qu'il ne voient pas pourquoi la vérité aurait plus à craindre de la liberté que la bonne marchandise de la concurrence; et, Dieu merci, ils font mieux que de le dire, ils le prouvent par leur exemple. Ils ne peuvent pas se mettre dans l'esprit que l'homme ait été pourvu de la pensée pour ne pas s'en servir, ni que la raison soit une superfétation qu'il faille couper avec le fer et brûler avec le feu, ou une lumière à mettre sous le boisseau. J'ai entendu dire plus d'une fois chez ce peuple, que l'on accuse si facilement de je ne sais quel matérialisme pratique, que, si l'on devait retrancher de la vie la liberté de la pensée, ce n'était guère la peine de naître. En fait de religion surtout, la liberté leur paraît être la condition essentielle, et la raison la première puissance qui ait droit de se faire écouter. C'est, selon eux, une logique singulière que celle qui permet aux hommes de voir clair dans les affaires de ce monde, que l'on déclare les moins importantes, et qui leur interdit de regarder dans celles que l'on pro-

clame les premières dans leur destinée. Ils retournent volontiers le mot de Rousseau, et déclarent que l'homme qui ne pense pas est un être dépravé. Ils poussent la naïveté jusqu'à croire que s'il cessait un moment de penser, il cesserait d'être; et sans avoir lu Descartes ni Pascal, par instinct ou par réflexion, par nature ou par éducation, il n'est personne parmi eux qui ne croie que notre essence est dans notre pensée, que c'est de là que tout doit se relever; et pour eux, penser c'est croire d'abord à soi; les autres ne viennent qu'en seconde ligne, et ce qu'ils nous transmettent, fût-ce la vérité, n'est recevable que sous bénéfice d'inventaire. « Ne prendre la tradition que comme un renseignement, et les faits présents que comme une utile étude pour faire autrement et mieux; chercher par soi-même et en soi seul la raison des choses; tendre au résultat sans se laisser enchaîner au moyen, et viser au fond à travers la forme, tels sont les principaux traits qui caractérisent ce que j'appellerai la méthode philosophique des Américains[1]. » Rien de plus vrai que ces paroles de M. de Tocqueville; seulement il faut ajouter, ce que du reste l'éminent publiciste pensait lui-même, que ce n'est pas là simplement la méthode philosophique, mais le génie même des Américains. J'ajouterai encore que telle est la puissance de ce génie, sa force de résistance et d'absorption, que les éléments souvent impurs, ou du moins pénétrés d'un génie différent, qui lui viennent sans cesse de toutes parts, ces flots d'émigrants que lui verse chaque jour l'ancien monde, se brisent contre lui et s'y perdent comme les plus grands fleuves dans les plaines sans fond de l'Atlantique.

Certes, il n'est pas nécessaire de traverser l'Océan pour chercher les principes de la libre pensée et de l'indépendance de la raison. Le pays qui a donné naissance à Descartes et à Voltaire n'a rien à apprendre sous ce rapport, puisque c'est lui qui a eu le premier la gloire de les proclamer. Mais chez nous, outre

1. *De la Démocratie aux États-Unis*, par M. de Tocqueville, t. II, ch. 1.

que les principes n'ont pas pénétré la masse entière de la société, ils rencontrent, malgré tant de révolutions faites, ce semble, à leur profit, des restrictions et des limites en nombre infini, et cela nous place dans un état évident d'infériorité vis-à-vis des Américains. Ils vont, eux, jusqu'au bout de leur principe; nous restons, nous, à moitié chemin; en sorte que nous donnons tout à la fois le spectacle d'un peuple qui croit beaucoup à la raison et qui se défie beaucoup de la raison. Cette infériorité, cette inconséquence d'un peuple qui se pique d'être le premier logicien du monde, tient-elle à ce que nous sommes très-raisonnables dans la théorie, ou, comme on l'a dit, « la plume à la main, » et très-déraisonnables dans la pratique, parce que là c'est l'esprit et ici la passion qui nous inspirent? Ou la France serait-elle partagée en deux grandes zones intellectuelles, dont l'une serait gouvernée par la raison et l'autre par les préjugés? Ou bien sommes-nous à ce point de la religion de Voltaire que nous pensions comme lui-même parfois que *la paix est d'un prix aussi grand que la vérité?* Quoi qu'il en soit, il serait difficile d'échapper à l'accusation d'inconséquence qui nous est faite si souvent; et il est certain, pour nous arrêter aux choses religieuses et concentrer sur un seul point l'accusation, que les Américains ne peuvent se défendre de trouver étroite, ou pour mieux dire puérile, notre façon d'entendre la liberté religieuse. Un d'eux, homme d'esprit, me disait: « Vous autres, en France, vous avez le droit de n'avoir pas de religion, et vous n'avez pas celui d'en avoir. Vous dites aux religions: Quand vous serez nées, nous vous donnerons le droit de vivre, mais en attendant, nous devons vous empêcher de naître. C'est là une liberté bien originale. » Mon Américain avait, je crois, bien compris ce qu'est la liberté des cultes parmi nous, et il me semblait qu'on ne pouvait mieux dire.

Le système qui a prévalu parmi nous est-il le seul qui soit conforme à notre humeur et à notre génie, comme on le prétend quelquefois? Je ne veux pas examiner cette question qui nous

mènerait trop loin ; mais j'ai grand'peur que la solution adoptée ne soit qu'un *mezzo termine* d'une profondeur douteuse, et qu'il n'y ait là quelque chose de l'illusion de ce bon paysan, dont parlent les auteurs, qui s'imaginait que la lune de Corinthe était moins grosse que celle d'Athènes. Ce système est-il au moins le seul que comporte l'état actuel de nos opinions et de nos mœurs ? Je ne sais ; mais ce dont à coup sûr on sera obligé de convenir, c'est que, s'il en est ainsi, il faut déplorer le fait, au point de vue et des esprits religieux qui pensent qu'un culte est nécessaire au sentiment religieux lui-même, et des politiques qui croient qu'il est indispensable dans l'intérêt de la morale et pour le plus grand bien de la société. Là où règne le principe américain, il est peu de gens qui n'appartiennent pas à un culte, qui n'aient une Église, qui ne se trouvent ainsi en communion avec leurs semblables pour la manifestation, pour la satisfaction d'un des plus nobles instincts de l'humanité. Chez nous, il serait difficile de compter la multitude immense d'âmes qui sont jetées en dehors de toute communauté, sans lien, sans contact avec celles qui pensent comme elles, sans temple pour leur Dieu, et exposées sans doute à voir sa sainte image pâlir et s'effacer dans la solitude. On peut concevoir que les âmes supérieures, que les esprits d'une grande culture intellectuelle se suffisent à eux-mêmes : l'habitude de la réflexion leur rend Dieu comme toujours présent et ne permet pas que le feu sacré, si je puis ainsi dire, s'éteigne jamais dans leurs âmes. Mais ce sont là les privilégiés de l'humanité. Dans la majorité des hommes, la pensée religieuse a besoin d'être réveillée : il faut des vestales pour entretenir chez nous le feu sacré. Les grandes ombres que les passions humaines, les intérêts vulgaires, le spectacle du monde, peu édifiant à l'ordinaire, amassent et répandent sans cesse entre le ciel et la terre, il faut que de temps à autre une main divine ou consacrée vienne les dissiper et ramène la lumière. On a dit de nous : « peu de foi, beaucoup de routine, voilà le résumé de notre situation en religion et en presque tout le reste. » Et comment en saurait-il

être autrement? Il n'y a que la liberté, à un certain degré de civilisation au moins, qui mette la foi dans les âmes et qui l'y retienne. C'est un acte de liberté qui engendre l'acte de foi, en quelque ordre de croyances que ce soit; c'est la continuité de l'une qui perpétue l'autre; et les résistances elles-mêmes ne sont si fécondes dans le sein de la liberté que parce qu'elles en fortifient l'énergie. Mais là où elle manque, là où elle n'est pas encore née, il n'y a place qu'au mécanisme, à la tiédeur, à l'indifférence. L'indifférence est aujourd'hui le trait dominant de notre situation morale, comme au temps où Lamennais la flagellait d'une main si rude et si impuissante. Elle n'est absente que dans les sphères de l'activité humaine où quelque latitude est laissée à la liberté, dans la sphère de la spéculation philosophique et dans celle des intérêts matériels. Et comme il n'y a qu'un très-petit nombre d'esprits qui vivent dans la première, il en résulte que toute la foi, toute la vie sociale s'est concentrée dans la seconde. Telle est l'unique source du mal que l'on déplore aujourd'hui, je veux dire la passion du bien-être et des jouissances matérielles. Quand Dante place dans son enfer les âmes indifférentes[1], *celles qui vécurent sans infamie et sans gloire,* il les mêle au *chœur captif des anges qui ne furent pas rebelles et qui ne furent pas fidèles à Dieu, mais qui furent pour eux seuls.* Et pour qui en effet peut-on être, si ce n'est pour soi, quand la source des grandes passions est fermée? L'amour du bien-être et des jouissances de la vie matérielle n'est pas moindre ni moins général en Amérique que chez nous; mais cette passion, qui d'ailleurs n'est pas mauvaise en soi, y trouve un contre-poids qui nous manque. M. de Tocqueville, qu'il faut toujours citer quand on parle de ce pays, dit à la vérité que l'amour du bien-être y est devenu le goût « national et dominant; » mais il ajoute cette belle page : « Aux États-Unis, quand arrive le septième jour de chaque semaine, la vie commerciale et industrielle de la nation semble suspendue,

1. DANTE, *dell' Inferno,* c. III, v. 34-39.

tous les bruits cessent. Un profond repos ou plutôt une sorte de recueillement solennel leur succède, l'âme rentre enfin en possession d'elle-même, et se contemple. Durant ce jour les lieux consacrés au commerce sont déserts : chaque citoyen, entouré de ses enfants, se rend dans un temple ; là, on lui tient d'étranges discours qui semblent peu faits pour son oreille. On l'entretient des maux innombrables causés par l'orgueil et par la convoitise. On lui parle de la nécessité de régler ses désirs, des jouissances délicates attachées à la seule vertu, et du vrai bonheur qui l'accompagne. Rentré dans sa demeure, on ne le voit point courir aux registres de son négoce. Il ouvre le livre des saintes Écritures ; il y trouve des peintures sublimes ou touchantes de la grandeur et de la bonté du Créateur, de la magnificence infinie des œuvres de Dieu, de la haute destinée réservée aux hommes, de leurs devoirs et de leurs droits à l'immortalité. C'est ainsi que de temps en temps l'Américain se dérobe à lui-même et que, s'arrachant pour un moment aux petites passions qui agitent sa vie et aux intérêts passagers qui la remplissent, il pénètre tout à coup dans un monde idéal où tout est grand, pur, éternel. »

Après cela, qu'importent les Mormons, comme disait le spirituel et regrettable M. Rigault, à propos des *Promenades en Amérique,* de M. Ampère ? « Quel pays n'a pas ses Mormons ? N'avons-nous pas les nôtres clandestins et cryptogames, mais aussi Mormons que ceux du Far-West ? » En revanche, tout pays représente-t-il le spectacle que M. de Tocqueville vient de nous décrire ?

Rome, mai 1859.

LIVRE PREMIER

LIVRE PREMIER

RELATION DU VOYAGE DE CALIFORNIE EN UTAH[1]

CHAPITRE PREMIER

ROUTE DE SACRAMENTO A CARSON VALLEY

Départ de Sacramento. — Bords de l'American River. — Mœurs californiennes. — Mines. — Fête chez des mineurs français. — Placerville. — La Sierra Nevada. — Habitation sanglante. — Ours noir. — Forêt incendiée. — Colonie mormonne. — Eaux chaudes. — Une famille d'animaux.

Nous avions quitté San Francisco le 18 juillet 1855 pour aller achever à Sacramento les préparatifs du voyage que nous avions résolu de faire, M. Brenchley et moi, au pays des Mormons. Au lieu de deux jours que nous avions cru d'abord pouvoir suffire à ces travaux, il nous en fallut perdre dix, tant il était difficile de nous procurer les bêtes de somme dont nous avions besoin pour transporter nos vivres, nos munitions, nos instruments et les objets nécessaires aux études que nous avions en vue.

Peut-être n'est-il pas inutile de dire tout d'abord que le prix des mulets, des chevaux et de beaucoup de choses, quoique inférieur à ce qu'il avait été au début du mouve-

1. Prononcez Youtâ, comme les Indiens et les Américains

ment qui entraîna vers la Californie, était tel que nos prévisions de dépenses, largement calculées pourtant, étaient déjà dépassées avant que nous eussions terminé l'achat des objets indispensables pour notre expédition [1] ; ce qui nous mit dans la nécessité de recourir à l'obligeance de deux banquiers de San Francisco, MM. Touchard et Ritter, qui s'empressèrent, avec une générosité dont le souvenir nous est toujours présent, de nous avancer des sommes considérables.

Nous étions au début décidés à ne pas prendre de domestiques, l'expérience de nos précédentes excursions nous ayant démontré que ce n'était là qu'un luxe inutile, embarrassant, et parfois même dangereux. Cependant, un jeune homme du Havre, du nom de George, capitaine marchand qui avait eu le malheur de perdre son navire dans l'Océan Pacifique, était venu nous supplier de l'engager à notre service, ne réclamant que sa nourriture pour tout salaire. En présence de ses instances et de la misère dans laquelle il se trouvait, réfléchissant d'ailleurs qu'un homme bien élevé et habitué aux fatigues ne nous donnerait pas les mêmes ennuis qu'un serviteur à gages, nous nous laissâmes aller et nous consentîmes à le prendre pour soigner nos animaux et faire la cuisine. Cette nouvelle disposition retarda encore notre départ de deux jours, par la nécessité où elle nous mit de nous procurer une autre mule de selle.

Ce ne fut donc que le 30 juillet, à midi, que nous partîmes de Sacramento. La saison était bien avancée pour entreprendre un pareil voyage, avec l'intention de revenir

1. Pour avoir une idée de nos dépenses dans les circonstances où se trouvait alors la Californie, et principalement l'Utah, il suffira de savoir que ce voyage de cinq mois nous coûta plus de 40,000 francs.

vant l'hiver; mais, mal renseignés par les gens du pays, ous comptions que nous avions tout le temps nécessaire our être de retour en Californie au commencement d'octore. On verra combien nos calculs étaient erronés.

Pour ne pas attirer l'attention des malfaiteurs, nous vions adopté un costume qui pouvait aisément nous faire egarder comme des mineurs en train de chercher de noueaux placers. Chapeaux de feutre à larges bords, chemises e laine, pantalons de peau, bottes américaines : tel était otre accoutrement. Personne ne soupçonnait la nature de otre entreprise, et n'eussent été nos nombreux animaux hargés de bagages, nous eussions certainement passé pour le très-pauvres diables.

Nous savions que les Indiens, pleins de ressentiment ontre les Américains, avaient déclaré la guerre aux Peaux-Blanches (*pale faces*). Nos amis de San Francisco avaient nême cherché à nous détourner de ce voyage, en nous faisant es plus sinistres prédictions, qu'ils appuyaient de nombreux xemples. Quoique nous fussions loin de nous dissimuler les langers que nous avions à courir, nous persistâmes dans otre projet, non toutefois sans nous munir de moyens de défense. Nous emportions deux excellents fusils à deux coups, le Lepage, un double *rifle* (carabine américaine) et cinq *révolvers* à six coups. Ainsi armés nous nous sentions de force à utter contre un ennemi bien supérieur en nombre. Puis nous omptions sur l'étoile qui nous avait tant de fois protégés, M. Brenchley et moi, pendant cinq années de voyages antérieurs. M. Brenchley avait d'ailleurs acquis une grande expérience des pays indiens, dans le cours de l'admirable voyage[1] qu'il avait fait des bords du Mississipi jusqu'en

1. Voyez la note 1, à la fin de l'ouvrage.

Orégon, en 1850. Cette expérience devait être pour nous d'un secours immense, et nous en attendions plus de profit que de nos armes. Nous partions donc, sinon sans inquiétude, au moins sans peur, avec des espérances de succès raisonnablement fondées.

Nous suivîmes en sortant de Sacramento une route large et belle, mais couverte d'une couche de poussière de six pouces de profondeur, que les pieds de nos animaux soulevaient en nuages épais fort malsains pour les yeux. L'American River coulait à notre gauche. Dans la vaste plaine qui s'étend jusqu'au pied de la Sierra Nevada, tout était desséché et recouvert d'un manteau de sable fin. Nous ne voyions çà et là que quelques plantes altérées, le *Centaurea solstitialis*, un *Erigeron*, deux maigres composées à fleurs jaunes, une borraginée hispide, une autre glabre, une caryophyllée dépourvue de ses feuilles, une euphorbe hérissée de poils blanchâtres, et un grand *Rumex*.

Nous n'avions point encore fait deux lieues que déjà plusieurs de nos mules nous causaient des embarras sans cesse renouvelés. L'une s'écartait de ses rangs et prenait le galop à travers la plaine, nous obligeant à courir les champs pour la ramener. Une autre se roulait voluptueusement dans la poussière, sans pitié pour les bagages qu'elle portait sur son dos. Une troisième s'affaissait sous sa charge, et semblait ne pouvoir se relever. Celle-ci, la plus vieille de toutes, tomba de la sorte plusieurs fois. Il nous fallait pour la remettre sur ses pieds la tirer par la longe et par la queue à la fois. Ces accidents, généralement communs au début d'un voyage, non-seulement nous causaient de la fatigue, mais encore ralentissaient beaucoup notre marche, par la nécessité où ils nous mettaient de réparer les courroies cassées et de replacer les bagages sur les bâts.

Si multipliés que fussent ces incidents, ils ne nous empêchaient pas de remarquer l'aspect des campagnes que nous traversions. Des chênes épars se présentaient à nous sous la figure de gros pommiers. Bientôt le pays devint plus boisé. Les mêmes arbres se couvraient de longs *Usnea* et d'un *Viscum* à larges feuilles. La route devenait un peu moins poudreuse sur les bords de la rivière que nous longions et que nous suivîmes jusqu'à American Fork, où nous arrivâmes à six heures du soir. Là, notre vieille mule tomba de nouveau sans pouvoir se relever. Nous comprîmes que son fardeau était au-dessus de ses forces, et nous résolûmes de nous en procurer une autre pour partager sa tâche.

Cette mésaventure, dont la gravité sera comprise seulement de ceux qui ont fait des voyages de la nature du nôtre, nous contrariait presque jusqu'au découragement, et déjà s'offraient à notre esprit les pronostics fâcheux qui avaient accompagné notre départ. Heureusement qu'une lettre bien affectueuse, que nous avions reçue le matin sans avoir le temps de la lire, remonta nos esprits abattus. Elle était du commandant Souville, le meilleur des hommes, qui, à son passage à San Francisco, nous envoyait ses vœux et ceux de l'amiral Fourichon, avec lequel il revenait de la campagne lointaine de Pétropolowski. Cette lettre nous fit d'autant plus de bien, que c'était la première fois que nous trouvions quelqu'un qui approuvât notre voyage. M. Brenchley partit donc plein d'ardeur, à neuf heures du soir, pour Sacramento, dans le but d'acheter une mule et avec l'intention de venir me rejoindre le plus tôt possible.

L'auberge où nous avions fait halte était de fort bonne apparence. Le propriétaire en était absent, et sa fille, charmante personne de dix-huit ans, faisait à merveille les honneurs de la maison. L'homme qui tenait la buvette répondait

au titre de docteur, qui se donne aux États-Unis aussi bien aux épiciers qu'aux médecins. Notre hôtesse chanta pour nous dans la soirée en s'accompagnant du piano. Je me croyais dans un salon de bonne société, et l'illusion eût été durable si le lendemain, au déjeuner de la table d'hôte, je n'avais pas été témoin d'une scène assez singulière pour que je croie devoir la rapporter ici comme un spécimen des mœurs américaines.

Un convive yankee, en se mettant à table, avait déposé son chapeau sur le parquet de la salle à manger. Notre hôtesse aux beaux yeux fait d'un coup de pied voler le chapeau à l'autre extrémité de la salle; et le propriétaire de l'innocent couvre-chef, gentleman en apparence, de rendre aussitôt la politesse à l'espiègle jeune fille, en lui appliquant un coup de pied à elle-même. Le jeu semblait fini, les champions s'étant assis à table l'un à côté de l'autre. Mais alors le gentleman yankee, ne se croyant pas assez vengé, prit à son tour le rôle d'agresseur. Saisissant un morceau de tarte aux fruits, il le jette sur le rosbif de son adversaire qui le prend aussitôt de sa blanche main pour le rejeter sur l'assiette ennemie. Le projectile bénin fait jaillir, au grand ébahissement des convives, des flots de sauce sur le pantalon du galant chevalier. Et tous, la victime comme les autres, de rire aux éclats de ces jeux distingués.

Pour compléter cette peinture de mœurs, on me permettra d'ajouter qu'à la même table, un homme fort richement vêtu se servit de ses doigts en guise de mouchoir, soit qu'il eût oublié d'en mettre un dans sa poche, soit que, par excès de propreté, il le trouvât trop élégant pour un usage aussi profane. En présence de pareilles scènes, on est parfois tenté de dire des Américains, si recommandables d'ailleurs, ce que Napoléon

disait d'Alexandre : *Grattez le Russe, vous trouverez le Tartare.*

En attendant le retour de M. Brenchley, j'errais dans les bois et sur les bords de la rivière, où une simple plante, un pavot, me fit plus de plaisir que toutes les autres fleurs, parce qu'elle me rappelait la patrie et parce que depuis six ans je n'en avais pas vu. La yedra (*Rhus toxicodendrum*) est abondante dans ces parages comme dans toute la Haute-Californie. Les mineurs redoutent cet arbrisseau comme la peste à cause des inflammations douloureuses qu'il détermine sur certaines parties du corps. Cette propriété de la yedra ne paraît pas agir sur tout le monde. J'en ai plusieurs fois broyé les feuilles dans mes mains sans en ressentir absolument rien. J'ai vu aussi très-souvent les vaches en manger les jeunes rameaux. Une petite espèce d'*Eriogonum*, dont les tiges et les feuilles paraissaient toutes sèches, ne faisait que commencer à se couvrir de fleurs. Un grand *Usnea*, dont on fait des matelas aux États-Unis, habillait de ses longues barbes les branches des arbres et surtout des chênes et des aunes.

On nous prenait à l'auberge pour des Havaiiens qui avaient fait quelque argent dans les mines, et qui avaient employé leurs bénéfices à acheter des mules et des vivres afin d'aller tenter la fortune dans quelque placer inconnu. Voici à quelle occasion cette opinion s'était formée. On nous avait entendus parler, M. Brenchley et moi, dans la langue de Havaii, et les sons étranges de ce langage avaient assez excité la curiosité pour qu'on nous en demandât le nom. En apprenant que c'était le parler des Sandwich, on crut que c'était notre idiome maternel, d'autant plus qu'à cette époque nous avions l'habitude de converser entre nous dans cette langue. Nous nous gardâmes bien de dénier la nationalité qu'on

nous prêtait, car elle nous servait à merveille, surtout en faisant croire que nous n'avions pas d'autre richesse que nos animaux.

Il est assez singulier que cette méprise ait été partagée par un de mes compatriotes. Vers le crépuscule arriva à l'auberge un Français du nom de Vaillant, espèce de misanthrope, qui n'était pas sans instruction, mais qui, se croyant et se disant victime de la jalousie des hommes, avait réalisé à la lettre le projet que Molière prête à Alceste, et s'était enfui dans le désert pour échapper à la perversité humaine. S'il faut l'en croire, il aurait été gouverneur de l'Élysée national, gouverneur des îles de la Société, chargé par le ministre de l'intérieur d'une mission à la Nouvelle-Zélande. Il aurait de plus inventé un projectile incendiaire à l'aide duquel il aurait pu réduire Sébastopol en quelques heures. Enfin c'est à lui que reviendrait l'honneur de la découverte de l'or en Australie. Quoi qu'il en soit de ces prétentions et d'autres encore, M. Vaillant n'est pas heureux aux mines de Californie, mais il vit en philosophe, et il lui suffit pour trouver la vie supportable de se sentir supérieur à ses voisins des placers. Nous passâmes ensemble plusieurs heures amusantes, lui à me raconter ses illusions, moi à l'écouter et à rire un peu, je l'avoue, de ce qu'il me prenait pour un Havaiien élevé en France.

M. Brenchley me rejoignit le 1er août à trois heures du matin, avec la nouvelle mule qu'il avait achetée. Nous nous occupâmes de préparer nos équipements, et à neuf heures nous nous mîmes en route dans d'excellentes dispositions. Nous avions toujours le même chemin poudreux et la même plaine, seulement la végétation n'était point aussi rare qu'au départ de Sacramento. La campagne se montrait couverte d'un *Eriogonum* à fleurs rose blanchâtre, et d'une autre

espèce du même genre, plus grande, à port de *Statice*, haute de cinq à six pieds. Les bois peu touffus que nous traversions de temps en temps, et où le chêne dominait les autres essences, nous rappelaient l'aspect de nos vergers et quelquefois des parcs d'Angleterre. D'agiles écureuils prenaient leurs ébats pleins d'espièglerie sur les troncs des arbres, et souvent traversaient la route devant nous, la queue relevée en trompette.

Au delà de Monte Cristo, cabaret situé à neuf milles de notre point de départ, se trouvent des mines auxquelles on ne travaille presque plus. C'étaient les premières que nous rencontrions sur notre chemin. Elles consistent en excavations faites dans le lit d'un petit ruisseau. D'énormes masses de terre ont été remuées et passées au lavage pour en extraire les parcelles d'or qu'elles contiennent.

A partir de ces mines, le pays change de physionomie. Le sol est plus accidenté, le paysage plus varié et plus pittoresque. Différentes espèces de conifères commencent à se montrer. Sur une de ces grandes espèces résineuses se développe un joli petit *Viscum*, que sa forme ferait prendre à distance pour l'inflorescence mâle de l'arbre.

Bientôt nous arrivâmes à Texas-Hill, bureau de poste aux lettres situé au milieu des bois, et dans les environs duquel habite M. Vaillant. Notre intention était d'y laisser reposer nos animaux pendant deux heures, et de continuer notre course jusqu'au soir. Mais quand mon compatriote fut informé de notre présence, il accourut nous supplier de lui accorder un jour : sa misanthropie n'était pas telle qu'il ne sût parfois s'humaniser. Nous fûmes obligés de nous rendre à ses instances et à celles de plusieurs autres Français qui vivaient avec lui, MM. Marius et Armand. Laissant nos animaux et nos bagages à la charge du maître de poste, nous nous ren-

dîmes à pied à Vaillantville, petite baraque située à un mille du point de notre halte. M. Marius et sa femme avaient habité Tahiti sept ans auparavant. Ils étaient heureux de fraterniser avec des Océaniens qui connaissaient cette belle île et qui en parlaient l'idiome. On nous fit une ovation. Pendant qu'on nous préparait un festin, nous allâmes visiter la mine de M. Vaillant. L'humidité du sol et l'ombrage conservaient sur notre chemin plusieurs plantes en fleurs, entre autres de jolies labiées odorantes, des *Escholtzia*, une superbe gentianée à fleurs roses, des *Mimulus* et d'autres scrophulariées.

Arrivés sur le terrain aurifère que M. Vaillant se propose d'exploiter dès qu'il aura un capital suffisant, nous constatons la présence de galets roulés à une grande profondeur et sur une étendue considérable. Ces terrains d'alluvion, formés par l'American River qui a plusieurs fois changé de lit, ont été superficiellement retournés déjà, mais n'ont pas été dépouillés de la centième partie des paillettes d'or qu'ils renferment. C'est un fait bien constaté aujourd'hui, que l'or existe partout en Californie dans les terrains d'alluvion. On s'y explique facilement sa présence. L'or, dans son gîte normal, se trouve au milieu des rochers de quartz qui abondent dans les montagnes de la Sierra Nevada. Ces rochers déplacés, entraînés, frottés par l'action des eaux, se brisent, se divisent, et leurs fragments, quand ils sont devenus assez ténus, laissent détacher les veines d'or qu'ils englobent. De là, la présence des paillettes dans le lit des rivières. De là aussi deux manières de recueillir l'or, l'une dans les terrains d'alluvion, l'autre dans la roche elle-même qu'il s'agit de broyer à l'aide de machines puissantes. On peut prévoir dès aujourd'hui, après la connaissance qu'on a acquise du gîte de l'or, que l'avenir est réservé à l'exploitation des quartz. Les terrains d'alluvion seront abandonnés comme requé-

rant trop de travail, et des moulins seront établis pour le broiement des roches aurifères.

En nous promenant sur les galets, nous arrivâmes à un petit camp d'Indiens composé de cabanes faites de branches de saules piquées dans la terre et n'abritant pas complétement contre les rayons du soleil. Ces sauvages, qui appartiennent à la tribu désignée par les Californiens sous le nom de Diggers (fossoyeurs), étaient occupés à faire la cuisine. Ils sont taciturnes, surtout les femmes qui, en outre, sont laides et malpropres. La nourriture qu'ils préparent consiste en baies de sureau et en tout petits poissons plats qu'ils font sécher après les avoir salés. Un jeune enfant était emmaillotté dans du gazon, de façon à ne pouvoir remuer ni bras ni jambes. Un de ces sauvages parlait un peu l'anglais. Il nous montra avec une sorte d'orgueil une bouteille de mauvaise eau-de-vie, liqueur dont tous les peuples barbares sont très-avides, et dont l'usage est un obstacle sérieux à leur civilisation. Les flèches de ces Indiens sont ornées de plumes et armées d'un silex tranchant. Ils se servent de ces armes pour tuer les lièvres qui abondent dans les environs. Les Diggers ont les oreilles percées d'un large trou dans lequel passe un bâton orné de grains de porcelaine ou de faïence de toutes les couleurs. Cet ornement donne un caractère singulier à leur physionomie. Parmi les aliments qui servent à ces sauvages, je vis une pâte de farine, des graines de conifères et différentes espèces de fruits peu ragoûtants.

Nous ne quittâmes pas le terrain des mines sans laver quelques plats de terre où nous recueillîmes une petite quantité de paillettes aurifères.

La nuit venue, nous rentrâmes à Vaillantville pour nous asseoir au banquet qu'on nous avait préparé. Des mineurs français et un Portugais des environs passèrent avec nous la

soirée qui se prolongea jusqu'à près de minuit, au milieu des toasts et des chansons de Béranger dont M. Armand, ex-étudiant en médecine, semblait posséder le répertoire complet.

Le lendemain, dès le matin, nous avions pris congé de nos aimables hôtes, et déjà nos mules étaient chargées, quand M. Vaillant vint nous prévenir que notre présence avait attiré des visiteurs, et même des dames, de dix milles à la ronde, et que nous serions bien cruels si nous refusions la fête qu'ils nous offraient ce jour-là. Nous consentîmes à accepter seulement le déjeuner, et nous laissâmes nos animaux chargés pour être plus tôt prêts à partir ensuite. Mais le repas fut si gai, la société si charmante, que nous nous déterminâmes à consacrer encore le reste de la journée au plaisir, nous disant, pour l'acquit de notre conscience, qu'un peu de repos et de bon pâturage ne nuiraient pas à nos animaux au début de notre long pèlerinage. Un violon américain raclait toutes les polkas surannées, et tout le monde dansait, valsait et chantait. On nous laissa seulement un moment de répit pour soigner nos animaux. M. Brenchley en profita pour aller chercher, à un mille de l'habitation, de l'avoine en herbe, dont il rapporta une charge de voiture, à l'admiration universelle. En présence de faits semblables, qui douterait que nous ne soyons d'excellents mineurs! Les danses recommencent. De nouveaux visiteurs arrivent, Américains, Suisses, Français. L'un d'eux, enfant de Paris, nous dit gravement qu'il est descendant de La Vallière, qu'il a un petit prodige de fils, et qu'il fait des économies merveilleuses aux mines. Quatre dames françaises, fort respectables pour des Californiennes, s'empressent autour des deux Havaiiens pour essayer de leur faire oublier qu'on n'arrive pas au Lac Salé en dansant dans les mines. Elles y réussissent provisoirement, et ce n'est qu'à deux heures

matin que le silence du violon nous invite à nous retirer.

Vaillant, qui couche auprès de moi, s'est tellement iché de nos îles depuis qu'il me connaît, qu'il parle de e cadeau au gouvernement havaiien de son projectile minant, à l'aide duquel, dit-il, le pays pourra se défendre itre un ennemi dix fois plus puissant.

Le matin du 3 août nous surprit dans les fatigues que is avaient causées les plaisirs de la veille. Nous croyions ivoir partir de bonne heure, mais nous avions à prendre igé de tant de monde que l'heure du déjeuner arriva sans e nous fussions prêts. Nous avions conquis bien des itiés dans le pays : au lieu de l'indifférence que nous ions nous attendre à y rencontrer, nous avions été l'objet n empressement dont le souvenir nous touche encore le ur. A trois heures et demie, quand nous fûmes enfin prêts rendre l'étrier, nous jetâmes un regard de tristesse sur te humble cabane que nous n'espérions jamais revoir, que nous revîmes cependant au printemps suivant, heureux rs de pouvoir dire à ces aimables compatriotes qu'ils aient trompés sur notre nationalité.

M. Vaillant vint nous accompagner jusqu'à la route. En is quittant, ses yeux étaient baignés de larmes. Il pensait, nme nous, qu'il était bien triste de se séparer d'êtres npathiques sans espoir de se revoir jamais. Cet homme, e, selon toute apparence, des opinions politiques et peut-e des malheurs privés qui s'en étaient suivis, avaient cé à quitter la France, a, en dépit de sa profession de de misanthrope, un cœur excellent, en faveur duquel lui passe sans peine ses manies et ses originalités.

Notre route courait à travers des collines couvertes de issière. Les mêmes espèces d'*Eriogonum* que nous avions contrées précédemment couvraient des espaces considé-

rables. Nous passâmes au milieu de quelques petits marais fangeux, avant d'arriver à Mormon Island, bourgade assez peuplée, située au milieu d'un bassin enfoncé d'où l'on voit un beau pont en fer jeté sur une vallée entre deux collines. Ce pays doit son nom à une colonie de Mormons qui s'y étaient fixés après y avoir les premiers découvert une mine d'or. Nous n'y fîmes qu'une courte halte pour donner le temps à nos animaux de rafraîchir leurs bouches poudreuses à l'eau d'un puits situé sur la place. La nuit était venue, nous continuâmes notre marche dans l'obscurité jusqu'à Green Valley où nous arrivâmes à neuf heures du soir, après avoir franchi une distance de quatorze milles.

Trompés par les apparences extérieures, nous étions descendus à Green Valley dans un hôtel, où les garçons nous laissèrent faire toute leur besogne sans même se déranger pour nous enseigner les écuries, tant ils étaient attentifs au discours de l'un d'eux qui décrivait tous les divertissements qui devaient avoir lieu dans la journée du lendemain. Nous fûmes réduits à attacher nos mules autour d'une meule de foin. Le dîner qu'on nous servit était si détestable que nous n'y touchâmes pas. On nous fit coucher dans un grenier où se trouvaient huit lits trop étroits et trop courts, de façon à nous faire regretter de n'avoir pas campé à la belle étoile. Il n'y a que deux manières d'être bien couché : ou un bon lit bien propre, ou le simple gazon des champs. Ce soir-là devait être pour moi marqué au coin des infortunes. George m'avoua qu'il avait perdu depuis deux jours la pipe que je lui avais prêtée, une pipe en bois de Lama, faite pour moi à Havaii, une pipe à laquelle s'attachaient mille souvenirs, une pipe qu'un roi et une reine avaient portée à leurs augustes lèvres. Ce qui me fâchait le plus dans la perte de cet objet, c'était que George ne m'en eût pas prévenu dès qu'il

s'en était aperçu, comme s'il eût voulu m'enlever toute chance de le retrouver. Mais un voyageur se console de tout et oublie bien vite dans ses nombreuses distractions les causes de ses petites infortunes.

Le 4 août, nous étions en route à six heures et demie. Nous rencontrâmes partout une poussière suffocante comme les jours précédents. Le pays était onduleux. Nous escaladâmes quelques monticules. Dans les vallées et sur les montagnes qui nous environnaient, nous voyions des sapins pyramidaux qui donnaient au pays une physionomie alpestre. Les ruisseaux, bordés de marronniers, roulaient une eau jaunie qui annonçait les travaux des mineurs. La chaleur fut étouffante vers midi. Une suite de petites vallées nous conduisit à Placerville, où nous arrivâmes à une heure.

Placerville est un bourg assez important et très-peuplé, situé au fond d'une vallée dominée par des mamelons couverts de sapins. Les rues en sont tortueuses, irrégulièrement percées, coupées en différents endroits par les excavations des mineurs. Cette ville porte plus communément parmi les habitants le nom de Hangtown, en souvenir de deux Français[1] qui y ont été pendus pour leurs crimes. Il se fait dans la rue principale de cette ville un commerce très-actif. La population peut s'élever à trois mille âmes. On n'y voit aucun monument public remarquable, mais il y a plusieurs maisons bien bâties en brique et en pierre. Les Américains y publient un journal quotidien. La plupart des cabarets sont tenus par des Français.

Tous nos animaux étant atteints du lampas, nous résolûmes de passer le reste du jour à Placerville pour les lancer, opération que nous avons toujours préférée à l'action du fer rouge.

1. Voyez la note 2, à la fin de l'ouvrage.

Quoique levés de bonne heure le lendemain, nous ne pûmes nous mettre en route avant dix heures et demie. La chaleur était cuisante. Un Irlandais du nom de Murdoch, fermier aux environs de Marysville, nous rejoignit et chevaucha avec nous. Nous apprîmes qu'il allait au-devant de son frère, qui revenait en ce moment des États-Unis par les plaines, avec un convoi de bétail. Murdoch supposant qu'il manquerait de farine avant d'arriver en Californie lui en portait une charge de six chevaux. Nous cheminâmes ensemble. Nous commencions à gravir les premiers gradins de la Sierra Nevada. Nous traversions de grandes forêts dont l'essence se compose principalement d'espèces résineuses et de chênes. Je mesurai sur les bords de la route un sapin qui avait vingt-six pieds de circonférence. A chaque pas il nous était donné d'admirer les beaux troncs élancés des arbres. Un *Rubus* à feuilles délicatement découpées comme celle de la Tanaisie, à odeur de musc très-prononcée, formait une petite forêt compacte sous le dôme des grands bois. Une autre espèce de *Rubus* à grandes feuilles anguleuses étalait fièrement ses larges corolles teintées de rose. Parmi les onagrariées diverses qui peuplent les bords du chemin, la plus abondante était un *Jussiaea* grêle, semblable à celui du Chili. Des *Monotropa* et de petites orchidées insignifiantes percent à travers le tapis de feuilles mortes qui recouvre le sol. Un *Symphoricarpus* forme çà et là de petits massifs. On voyait également un *Polygala* bleu.

En cheminant sous ces forêts ombreuses, au milieu de cette végétation peu variée mais puissante, nous arrivâmes à six heures du soir à l'embranchement de la route de Carson Valley. Une misérable taverne suffisamment pourvue d'eau nous décida à fixer là notre étape. Mais la saleté du bouge, la mauvaise apparence de nos hôtes, nous déterminèrent à

faire nous-mêmes notre cuisine et à coucher dehors sur le bord de la route, avec nos armes à nos côtés.

Nous nous levâmes à quatre heures le 6 août. Quoique le thermomètre accusât 14 degrés centigrades, nous étions en quelque sorte saisis par le froid, tant nous étions habitués à la chaleur presque égale des tropiques. C'est un fait bien remarquable que l'habitude de vivre sous un ciel d'une température constamment égale nous rend sensibles au froid, lorsque le thermomètre baisse seulement de quelques degrés. La nuit, sur la rivière du Guayas, nous étions littéralement transis par 18 degrés, habitués que nous étions à une chaleur constante de 28 degrés nuit et jour. En attendant que nos animaux eussent brouté un peu d'herbe, j'examinai la végétation des alentours et récoltai un *Arum*, une orchidée, un *Polygonatum*.

A huit heures un quart nous nous mîmes en marche. Fatigués de conduire nos mulets par la longe, nous les laissâmes en liberté dans l'espérance qu'ils suivraient nos chevaux. D'abord ils nous donnèrent de l'embarras en s'enfonçant dans les broussailles et en se précipitant dans un ravin pour y chercher de l'eau. Ensuite ils se montrèrent plus dociles et nous en vînmes complétement à bout. Nous arrivâmes dans le fond d'une vallée alpine, étroite, profonde, où coule l'American River que nous traversâmes sur un pont de bois à neuf heures et demie. Ces eaux limpides, murmurantes, encadrées de rochers entassés et dans lesquelles se mirent des arbres et des plantes grimpantes, nous faisaient regretter de n'avoir pas poussé notre course de la veille jusqu'à la cabane où vit le percepteur du pont. Cet homme, charpentier, daguerréotypiste, semblait jouir d'un vrai bonheur en cet endroit qu'il habitait avec une jeune femme fort aimable. Une liane pénétrait dans la maison par le mur de planches et ta-

pissait l'intérieur d'une verdure gaie et fraîche. Le jeune enfant de cet heureux couple cachait sa tête dans le sein maternel pour ne pas voir nos barbes qui l'effrayaient. Il y avait quelque chose de si doux à contempler ce tableau de famille dans un tel lieu, que nous éprouvâmes de la peine à nous en éloigner. La nature du site contribue puissamment à donner du charme à la contemplation du beau moral. C'est ainsi qu'une physionomie sympathique est d'autant plus séduisante qu'elle est relevée par ces deux choses : l'isolement et la beauté du paysage.

La chaleur était devenue accablante pendant que nous gravissions des côtes rapides où croissait en abondance un lupin à fleurs bleues. Dans l'après-midi, au milieu de la forêt, nous traversâmes un petit marais qui se présentait à nous sous l'aspect d'une oasis. Des *Veratrum*, des *Rudbeckia* et des *Ranunculus* s'élevaient au-dessus du gazon de cette prairie humide. Rencontrant un peu plus loin, sous les grands sapins, un filet d'eau qui sortait d'un rocher, nous y campâmes. Notre repas de riz et de jambon fut bientôt cuit sur le grand feu que nous avions allumé. Légèrement fatigués, c'était pour nous un palais bien voluptueux, un séjour enchanteur que celui de ces bois où nous étions étendus sur un tapis de mousse, au milieu des *Monotropa*, des *Pyroles*, des *Asarum*, des *Paris*, des lis orangés, et ayant autour de nous des *Ribes* de différentes espèces. La nuit venue, nous établîmes nos couches au pied des sapins, à quelque distance l'une de l'autre, de façon à pouvoir placer nos bagages entre les deux lits. Nos animaux, attachés le long de la rigole, broutaient avidement les herbes sans songer au repos.

Le lendemain, à quatre heures, nous étions debout, et nos animaux nous occupaient jusqu'à neuf heures pour leur chargement. Nous eûmes toute la journée à franchir des

montées et des descentes assez rapides. L'eau n'était point aussi rare que les jours précédents; nous rencontrions çà et là de petits ruisseaux où nous étions heureux d'éteindre notre soif. La forêt, indépendamment des chênes et des conifères, nous présentait souvent des aunes et des peupliers. De temps en temps, des clairières nous offraient des tapis de fleurs sur un beau gazon, et parmi elles une *Pinguicula* à corolles jaunes. Nous croisâmes des voyageurs à mine suspecte, qui eurent l'air de passer volontairement à distance respectueuse. Peut-être étaient-ce nous qui leur étions suspects dans notre étrange costume. Notre chemin devint bientôt si escarpé que nos mules de charge en souffraient beaucoup. Les bagages glissaient sur leur dos par l'effet de l'inclinaison et de leurs efforts. Il nous fallut plusieurs fois les rajuster et même les recharger complétement lorsqu'ils vinrent à tomber. Sans l'avoir vu, on ne saurait guère se faire une idée de l'ennui et du travail que donne la charge d'un animal quand elle a passé sous son ventre, ou qu'elle est simplement penchée d'un côté plus que de l'autre. Il faut perdre beaucoup de temps et dépenser beaucoup de force pour remettre le tout en ordre, heureux encore quand rien n'est avarié et que le dos des mules n'en reçoit pas d'écorchures. Bientôt nous découvrîmes, dans un lointain dont il était difficile d'apprécier la distance, les sommets neigeux de la Sierra Nevada.

Nous passâmes près d'une cabane dont les habitants, à mine fort peu rassurante, nous dirent qu'ils se livraient d'habitude à la chasse de l'ours. On sentait comme une odeur de crime dans ce sombre réduit, et l'on n'y voyait pas la moindre dépouille d'animaux féroces. Un immense rocher de granit, haut de plus de mille pieds, s'élevait de l'autre côté d'une petite rivière dont nous remontions le cours. Un humble

toit inhabité pour le moment était assis sur les bords du ruisseau. Le propriétaire absent l'avait entouré de quelques fleurs d'agrément et avait laissé voguer sur l'eau une frégate et deux pirogues lilliputiennes, qu'il avait sans doute taillées lui-même dans la forêt, et qui semblaient indiquer que, séduit par l'appât de l'or, il avait déserté quelque navire sur lequel il servait comme matelot.

Nous gravîmes des rochers granitiques fort dangereux et glissants pour les pieds des animaux. Un immense précipice, au fond duquel coule la rivière, s'ouvrait béant à notre droite, sur toute la ligne que nous étions obligés de suivre pour escalader la montagne. Dans quelques années, lorsque le génie américain aura percé une route au milieu de ces abîmes, le voyageur ne s'imaginera guère les dangers et les fatigues qui lui auront été épargnés. Sortis sans accident de cet affreux passage, nous traversâmes une prairie dans laquelle était campée une famille d'émigrants.

A cinq heures et demie, nous nous arrêtâmes sur les bords d'une petite rivière, dans laquelle nous nous baignâmes malgré le froid de ses eaux. Des moustiques voraces s'emparèrent de nos personnes et nous saignaient avec acharnement pendant que nous écrivions nos notes. La nuit même ne nous débarrassa pas de ce terrible voisinage, et le feu que nous entretenions pour les chasser était presque inutile, tant ils étaient pleins d'audace. George, peu habitué à cette vie de travail, s'endormit sur l'herbe sans nettoyer sa vaisselle, plus heureux que nous qui, ne pouvant fermer l'œil, étions réduits à appeler à notre secours nos souvenirs et nos espérances pour tromper la longueur du temps.

Le 8 août, à quatre heures du matin, le thermomètre accusait un degré au-dessous de zéro, sur les bords de la rivière, et à six heures, dans le bois, il n'était encore qu'à

trois degrés au-dessus. La gelée se faisait voir partout sur les herbes. Cette dure température ne nous avait pas permis de dormir un instant sous l'unique couverture de laine qui nous servait de lit. Le froid était surtout sensible aux pieds. Comme on ne put réunir nos animaux dispersés avant sept heures, j'eus quelque temps pour herboriser dans les alentours. A l'exception du genre *Eriogonum* et d'un très-petit nombre d'autres, toutes les plantes que je recueillis appartiennent à des genres du nord de l'Europe, ce qui s'explique très-bien par l'altitude à laquelle nous étions. C'étaient des *Populus, Salix, Corylus, Alnus, Ribes, Rubus, Symphytum, Potentilla, Angelica, Heracleum, Epilobium, Viola, Aconitum, Lilium, Polygonatum, Polygonum, Ranunculus, Pinguicula, Scrophulariées, Hypericum, Rumex,* etc. Dans la rivière, il y avait des *Fontinalis, Jungermannia, Marchantia* et des *Ranunculus aquatilis.*

Nous nous mîmes en marche à sept heures et demie. Le terrain était d'abord assez plat et il n'y avait pas de chemin. D'énormes troncs de sapins à moitié brûlés jonchaient partout le sol et embarrassaient notre marche, tout en nous indiquant la direction que les colons suivent pour se rendre à Carson Valley. De tout petits écureuils, ravissants par leur vivacité et par leurs formes gracieuses, couraient par centaines devant nous sur la terre et sur les troncs renversés. Quelquefois nous rencontrions des voitures brisées, indices des efforts que les émigrants avaient faits pour transporter leurs pénates sur le terrain des mines. Les sommets neigeux de la Sierra Nevada s'élevaient devant nous à très-peu de distance. L'*Epilobium spicatum* montrait ses belles fleurs roses partout sur les bords des ruisseaux. De gros blocs de granit se voyaient à chaque pas, et nous foulions une terre où les fragments de mica brillaient comme de l'or.

Nous arrivâmes, en cheminant ainsi, sur le point le plus élevé que nous eussions à escalader dans la Sierra, d'une hauteur absolue d'un peu plus de 3,000 mètres. Nous apercevions sur notre gauche, à une assez grande distance, le point culminant de la chaîne. Notre vue sur les montagnes et sur les vallées s'étendait fort loin et plongeait avec satisfaction dans des profondeurs richement boisées. Des blocs de granit, de schiste et de quartz se montraient de tous côtés.

De ce point élevé, nous descendîmes une pente à pic, rocailleuse, de plus de mille pieds de profondeur verticale. L'inclinaison était si abrupte et les cailloux si roulants que nous dûmes opérer la descente à pied. Un *Arbutus* en buissons compactes s'élevait du milieu des rocailles, et une jolie petite Eriogonée à fleurs d'un jaune d'or tapissait les rochers sur lesquels il nous fallait glisser. Nos animaux souffrirent beaucoup dans cette descente escarpée. Plusieurs avaient les pieds ensanglantés par les entailles que les pierres avaient faites dans leurs sabots. Nos mulets de charge, couverts de sueur et maigris par la fatigue, avaient vu glisser leur faix sur leur cou, et il était impossible de trouver un endroit pour faire la moindre halte qui eût pu nous permettre de les sangler plus sévèrement.

Nous arrivâmes enfin sans trop d'infortune au bas de la descente, où une plaine parfaitement unie formait tout le fond de la vallée. Une petite rivière bordée de peupliers et de saules arrosait en serpentant le gazon de ce pittoresque bassin. Une cabane en bois, assez élégamment construite, et dans une belle situation, nous frappa par l'air d'abandon sous lequel elle se présenta à nos yeux, et qui paraissait contraster avec son élégance même. Nous y voyions bien sur la terre des alentours quelques instruments de travail et des restes de chariots, mais pas un être vivant, et toutes les ou-

rtures étaient béantes. Nous y pénétrons. Des macules de ng se voyaient sur le plancher et sur une table. Les meubles ient en désordre et il restait seulement quelques ustensiles ménage. Nous comprîmes qu'un crime avait été commis ns ce lieu, et nous nous rappelions en effet avoir entendu rler sur la route d'un double assassinat consommé dans les virons. Cette maison avait été habitée par deux blancs qui aient été égorgés quelques jours auparavant, sans qu'on t connaître les auteurs du crime. On savait seulement e ces infortunés possédaient un petit pécule de 300 dol-s, et l'on présumait que c'était l'appât de cet argent qui ait alléché des malfaiteurs du voisinage. Nous apprîmes ıs tard que ces pauvres gens étaient seulement depuis ux ans fixés en cet endroit, où ils vivaient honnêtement élevant du bétail et en vendant aux émigrants des rafraî-issements et du fourrage. Nous aurions pu trouver là un ri excellent pour la nuit, mais ces images d'assassinat us inspiraient trop d'horreur, et nous préférâmes aller nper à la belle étoile, hors de la vue de ces lieux souillés : le crime.

Il n'était pas encore midi. Les charmes de ce séjour ·este et la fatigue éprouvée par nos animaux dans la des-ıte nous déterminèrent à prolonger notre halte jusqu'au demain. Nous nous établîmes donc sous un bois de sapins ı rapprochés, d'où il nous était facile d'apercevoir l'en-ni à quelque distance, car en pareil lieu tout est ennemi, animaux, les Indiens, les blancs même. Nos animaux uvèrent un excellent pâturage dans la prairie, et nous ons toutes les commodités pour faire du feu et pour nous er un abri contre le froid.

La prairie m'offrit une abondante moisson de fleurs ticulières à ces montagnes. Quoique nous fussions au mois

d'août, ce n'était guère là que le commencement du printemps à raison de l'altitude. La petite quantité de papier que j'avais emportée fut bientôt insuffisante pour contenir mes récoltes, mais j'avisai aux moyens de doubler ma provision de façon à ne rien laisser de côté. Parmi les plantes les plus répandues ou les plus remarquables, je récoltai des *Senecio, Neottia, Viola, Nasturtium, Fragaria, Cirsium, Trifolium, Achillea, Solidago, Gentiana, Artemisia, Aster, Sisyrinchium, Veronica, Castilleja*, et de jolies *Scrophulariées* en épi, etc., etc.

Pendant que je me livrais à ces recherches, M. Brenchley ne restait pas oisif. Il passait en revue tous les objets de nos équipages, modifiait et recousait ceux de nos harnais qui avaient été reconnus mauvais ou qui s'étaient déchirés dans la route. Le loisir lui manqua même pour charger sa pipe. George seul prenait du bon temps : il s'était endormi auprès de son feu en faisant cuire des pommes sèches et du jambon.

Nous avions plusieurs fois depuis deux jours aperçu, empreintes sur la terre, des traces de la présence des ours, et nous savions bien que ces contrées en nourrissent en grand nombre. Cependant je ne pus éviter un sentiment de frayeur quand j'en aperçus un énorme qui buvait au ruisseau sur la rive opposée à celle où j'étais en train de ramasser des plantes. Je n'avais pas d'armes, ce qui me contrariait infiniment de manquer une si belle proie. Je retournai à la hâte au campement pour prendre mon fusil et donner l'alarme; mais quand je revins à la rivière, l'ours s'en était éloigné. Je l'entendais encore dans l'épaisseur du bois, faisant craquer sur sa route les branches des sapins morts. L'abondance des lianes ne me permettait pas de le poursuivre sans m'exposer beaucoup. Je suivis sa trace lentement

et me convainquis que c'était une mère, car de petites pattes avaient laissé leurs empreintes à côté des siennes. La prudence me fit rétrogader, et lorsque M. Brenchley arriva avec des armes, trop de temps s'était écoulé pour qu'il nous fût permis de songer à poursuivre cette proie magnifique, et qu'il nous eût été agréable d'atteindre.

Un peu avant la nuit, cinq Américains, arrivant de Carson Valley, campèrent à côté de nous. Ils venaient de faire la poursuite à des maraudeurs qui leur avaient enlevé dix chevaux. Ils étaient parvenus à ressaisir leurs animaux, mais les voleurs leur avaient échappé, grâce aux difficultés du terrain. Nous fûmes assez disposés à croire que les trois fuyards que nous avions entrevus le matin, en quittant notre camp, étaient les coupables. Nous allumâmes un grand feu et nous endormîmes sur la terre en récapitulant toutes nos aventures de la journée.

Le froid nocturne de ces hautes régions nous permit à peine de prendre quelque sommeil. Nous nous levâmes à quatre heures pour allumer du feu. Pendant que je débitais un tronc de sapin pourri, je me sentis tout à coup blessé au front par un serpent qui s'élançait hors de l'arbre dont il avait fait son domicile. J'en éprouvai une douleur cuisante qui perdit de sa force au fur et à mesure que l'inflammation s'étendait. Il se trouva heureusement que le venin de ce serpent n'était pas très-dangereux.

A six heures du matin, le thermomètre était à 6°. Le ciel était beau et pur de nuages. On voyait seulement dans la vallée une ligne de vapeurs très-nettement limitée, et qui disparut bientôt. Tandis que nous achevions nos préparatifs de départ, trois Indiens tombèrent sur nous à l'improviste, sans que nous eussions entendu le moindre bruit, ce qui nous surprit d'autant plus que nous étions continuelle-

ment sur le qui-vive. C'est un caractère général chez les Indiens de cette partie de l'Amérique, de marcher sans frapper la terre le moins du monde et de parler toujours à voix basse ou par signes. Ces Indiens étaient vêtus de peaux mal cousues et portaient des arcs et des flèches. L'un d'eux était même armé d'un vieux grand rifle que son mauvais état de conservation rendait plus dangereux pour son propriétaire que pour ses ennemis. Ces sauvages nous demandèrent par signes du tabac, des pipes, des allumettes et de la poudre. Ils obtinrent seulement les deux premiers objets. La présence de ces gens au moment de notre départ nous donnait des inquiétudes. Il leur était si facile de nous dérober quelques objets sans que nous nous en aperçussions ! Cependant il ne nous arriva rien d'autrement fâcheux que de les voir peu satisfaits de nos présents.

Nous nous mîmes en marche à sept heures et demie. D'abord nous suivîmes la vallée, où nous vîmes avec surprise une grande Conifère à petites feuilles imbriquées et à petits fruits semblables à ceux du Genièvre. Ensuite nous escaladâmes le contre-fort de la vallée au milieu de grands bois où nous distinguâmes de beaux *Sequoia gigantea*, mais qui étaient loin d'avoir les colossales dimensions de ceux de Murphys[1]. De petits cours d'eau barraient çà et là notre route. L'*Inula Helenium* se montrait partout dans les endroits humides et découverts, au milieu du gazon.

Parvenus sur le sommet, nous cheminâmes pendant quelque temps au milieu d'une forêt sur un terrain plat. Les daims fuyaient devant nous sous les grands arbres et disparaissaient sans nous donner la chance de les atteindre de nos balles. Un lac se laissait voir sur la gauche, au milieu

1. Voyez la note 3, à la fin de l'ouvrage.

les montagnes. Du sommet de ce plateau élevé, on découvre la vallée de Carson, qui forme une plaine égale au fond d'un grand bassin. Nous passâmes près d'un parc en bois où nous vîmes en quantité des chevaux morts. Nous ne rencontrâmes personne qui pût nous expliquer le but de ce parc.

Nous eûmes ensuite à descendre rapidement pour arriver de l'autre côté de la Sierra Nevada, qui se termine, en cet endroit, à la vallée de Carson. Des malfaiteurs ou des insensés avaient mis le feu à la forêt. Les grands sapins tombaient avec fracas lorsqu'ils étaient suffisamment minés par la flamme, et les troncs qui jonchaient le sol continuaient à brûler et à développer une fumée étouffante. La mule de George, qu'il tenait par la bride, s'effraya de ce spectacle. Elle cassa ses rênes et obligea son cavalier à courir longtemps après elle pour la ressaisir sur des escarpements. La descente devint surtout rapide à mi-côte. Il fallait suivre le penchant sinueux d'une colline par un sentier étroit et sablonneux, où mille dangers étaient sans cesse présents. Des blocs de granit encombraient à chaque instant le passage. Des fragments de cette roche contenaient des cristaux verts comme du péridot et paraissaient aussi lourds que du fer. Un petit Asplenium se montrait par intervalle sur les rochers, et sa présence doit être d'autant mieux signalée que les fougères avaient été partout très-rares sur notre route. Nos animaux nous donnèrent beaucoup d'embarras dans la descente. Leurs fardeaux venaient-ils à se détacher ou leurs bâts à tourner, ils s'en effrayaient et s'élançaient aveuglément au milieu des précipices où nous avions toute la peine du monde à les ressaisir. Nous en vînmes cependant à bout sans conséquences plus fâcheuses, et nous arrivâmes enfin dans le bas de la vallée où coulait dans le fond d'un

ravin un filet d'eau qui fut bien accueilli par nos gosiers desséchés. Une Antilope partit sous nos pieds au moment où nous débouchions dans la plaine de Carson. Une sorte d'*Ephedra* frappa nos regards au bâs de la Sierra Nevada que nous venions de laisser derrière nous.

Nous découvrions des fermes et des hameaux dans la plaine; un parc de bétail devant lequel nous eûmes à passer attira nos mules de charge qui voulaient y manger du foin, ce qui nous donna un quart d'heure de travail pour les en éloigner. Nous allumâmes en passant un cigare dans un cabaret américain, à la porte duquel se trouvaient des Indiens armés de flèches. Nous chevauchions dès lors sur un beau chemin plat, qui longeait un marais rempli de joncs et de massettes. Alléchées par la vue de l'eau, nos mules s'y précipitent et se retirent aussitôt avec la bouche brûlée : c'étaient des sources thermales. A quatre heures nous établîmes notre camp sur un terrain uni, situé tout près de l'établissement que les Mormons ont formé dans cette vallée. Un ruisseau du voisinage nous fournit l'eau nécessaire pour la cuisine. Notre camp était situé à environ cinq cents pas du groupe principal des habitations mormonnes, entre autres d'une scierie mécanique élevée au pied de la colline. Nous laissâmes nos animaux en liberté afin qu'ils pussent se reposer un peu avant d'entreprendre la plus difficile et la plus longue partie du voyage. Nous allâmes acheter chez le colonel Reese, magasinier de la colonie mormonne, du pain et de la viande. Le pain, à vingt-cinq sous la livre, était fort mauvais. Un missionnaire mormon, que nous rencontrâmes, nous dit qu'il existe une route secrète par laquelle on peut se rendre de Carson au Lac Salé en treize jours, et qu'il faut trente-cinq jours par la route ordinaire. Il nous dit également que la population mormonne d'Utah s'élève à cinquante mille

âmes et celle de Carson à cinq cents. Tandis que nous causions du Lac Salé, une femme indienne, salement vêtue, mangeait des baies de sureau à la porte sans paraître occupée de notre présence. Quand nous eûmes mis nos notes en ordre et pris notre repas, nous nous étendîmes sur la terre autour de nos bagages, dans l'espérance de réparer dans un bon sommeil les mauvaises nuits précédentes.

Nous ne fûmes pas trompés. La nuit fut excellente et nous nous levâmes à quatre heures fort dispos. Je me dirigeai à pied vers les sources d'eau chaude que nous avions observées la veille, et dont je désirais connaître la température exacte.

Pour me rendre à ces eaux chaudes, j'eus à m'éloigner de notre campement d'environ trois milles. Un grand marais occupe cette partie de la vallée et semble entretenu par les sources elles-mêmes. On y voit des *Scirpus lacustris, Typha, Potentilla, Chenopodium, Amarantus, Trifolium, Rumex, Lemna, Aster.* J'y remarquai surtout une Crucifère dépouillée de feuilles, qui ressemblait à une Asphodèle par son épi de fleurs bleu tendre. J'y vis aussi un oiseau-mouche qui me parut de la même espèce que ceux qu'on voit aux environs de San Francisco. Des lézards et des serpents en grand nombre se cachaient dans les roseaux. On y voyait enfin des *Hippuris* et des *Veronica.*

Ces sources remarquables sont situées au niveau de la plaine, et sortent du pied d'une colline qui sert de contre-fort à la chaîne de la Sierra Nevada. Elles existent sur une longueur non interrompue d'environ un mille, et forment plusieurs flaques d'eau assez profondes avant de se répandre dans le marais. Elles sont fumantes et exhalent une odeur de soufre. Elles déposent sur la terre des alentours des incrustations blanchâtres, salines, fondantes, ressemblant à

une couche interrompue de neige. Des *Scirpus*, des *Typha* et une grande Ombellifère croissent dans l'eau chaude, mais déjà refroidie par l'éloignement de la source. Le thermomètre, plongé dans la première eau dont je fis l'examen, accusa 64° centigrades. Une autre flaque d'eau assez grande mesurait 53° à distance égale des bords. Un peu plus loin, la chaleur était de 82°. Il était impossible de tenir la main dans cette eau. J'arrivai enfin à une source bouillonnante qui accusait 96° de chaleur, c'est-à-dire la température de l'eau en ébullition à cette hauteur[1]. Ce qui frappait le plus dans cette eau brûlante, c'était d'y voir croître des Conferves qui s'y développaient à merveille, comme pour attester qu'il n'est rien que ne puisse envahir la végétation. Je distinguai dans le fond un grand nombre de coquilles paludéennes, mais il me parut qu'elles étaient toutes mortes, rendant ainsi les armes devant la puissance de la vie végétale. Il y avait en certains endroits du marais des tapis de *Marsilea*, puis des *Erigeron*, *Gnaphalium* et *Lepidium*.

En retournant au camp, j'admirais les belles collines montagneuses qui encadrent la vallée de tous côtés. Elles sont couvertes de sapins rabougris qui ne laissent pas de produire un certain effet à distance. La plaine immense qui forme la vallée n'est cultivée que sur les côtés, le reste formant une vaste prairie traversée par une rivière dont les bords sont garnis de buissons de saules. Le terrain est rempli de fragments de mica qui brillent à la vue comme des paillettes d'or.

Le colonel Reese, chef de la colonie mormonne de Carson, nous ayant conseillé d'ajouter un cheval à notre caravane, M. Brenchley se décida à en acheter un que nous nommâmes Riley, de race indienne, très-fort, mais au regard effrayant.

1. Voyez la note 4, à la fin de l'ouvrage.

Il devait servir à mon compagnon pour laisser reposer sa mule de loin en loin. Cette acquisition portait à dix le nombre de nos animaux. Riley était seul de son espèce, mais tout vigoureux qu'il fût, il était loin de valoir la dernière de nos mules. Dans le désert, sous les étreintes de la fatigue, de la faim et de la soif, le meilleur cheval dépérit à vue d'œil et succombe; la mule, au contraire, se soutient et résiste : elle est le dromadaire des solitudes américaines. Cependant Riley n'eût-il eu d'autre mérite que d'attirer comme un aimant et de retenir autour de lui le reste de nos animaux, ce mérite était important. Était-il attaché, les mules ne s'écartaient pas sensiblement de lui, et nous les avions toujours sous la main; mais s'il parvenait à se débarrasser de ses entraves, toute la troupe prenait la fuite avec lui. Cette attraction du mulet vers le cheval une fois constatée, l'explique qui voudra. Est-ce la voix du sang? Est-ce un hommage rendu par la roture à la noblesse? Est-ce en vertu des mêmes lois qui font les courtisans?

Nos mulets avaient chacun leur nom, auquel ils s'étaient habitués bien vite. La mule que montait ordinairement M. Brenchley s'appelait Jack : elle était noire, haute comme un cheval, et elle avait de beaux grands yeux limpides, pleins d'une expression extraordinaire. On eût dit qu'une âme tendre était entrée en elle de par la métempsycose. C'était la plus douce et la plus intelligente de toutes : elle venait souvent mendier du biscuit et du riz, elle buvait même nos restes de thé et de café. Ma mule s'appelait Campora; elle était de taille moyenne, mais robuste, et elle avait le poil fauve. Quand elle n'était pas trop éloignée de moi, elle venait à mon appel. La mule de George avait nom Jane; elle était forte et inoffensive. Nos autres mules étaient la vieille et laborieuse Kate, Péké, la fière Djémi, Flora, Dick

et Piula. Djémi était un prodige de mule. C'était la plus petite : on eût dit une souris gigantesque, tant son pelage, ses formes arrondies et faites au moule, ses allures gracieuses et vives, ses jambes fines et élégantes lui donnaient, proportion à part, une ressemblance avec cet animal. Djémi portait 250 livres avec une facilité et une désinvolture qui attiraient nos regards et notre admiration. Si la mignonne était la plus forte, c'était elle aussi qui nous donnait le plus d'embarras. En vraie coquette, elle avait des caprices : elle savait admirablement se débarrasser de son fardeau et le jeter dans la campagne pour prendre, libre de tout bagage, un galop de fantaisie.

Tous ces animaux formaient en quelque sorte une famille pour nous. Nous les soignions avec autant d'amour que des enfants. Ils ne se montraient pas toujours dignes de notre sollicitude; souvent ils nous oubliaient pour s'évader sur les pas du cheval, leur ami par excellence. Malgré leurs escapades et leurs infidélités, notre attachement, au lieu de se refroidir, devenait plus fort de jour en jour.

Quand les formalités du marché qui nous mettait en possession de Riley furent remplies, à onze heures et demie nous levâmes notre camp en présence d'Indiens Paiulis très-inoffensifs qui étaient accourus pour nous voir, en présence aussi de quelques Américains qui pariaient devant nous que les Chochonès nous empêcheraient de jamais revoir un pays civilisé. C'est sous de tels augures que nous quittâmes le dernier point habité, avant de nous lancer dans le grand désert d'Utah.

CHAPITRE II

DE CARSON VALLEY A HAWS'S RANCH

Cours du Carson River. — Indiens Paiulis. — Serpents. — La Cité des Chiffons. — Le Grand Désert. — Le Humboldt River. — Détresse. — Le Lac Humboldt. — Mort d'une mule. — Les Chochonès. — Meurtre. — Alerte. — La Guerre. — Absence d'eau. — Plus de traces de chemins. — Une Ferme chez les Indiens. — Un mormon schismatique. — Mœurs des Chochonès. — Funérailles. — Musique sauvage. — Naissances.

En partant de Carson Valley, nous suivîmes un chemin que coupaient différents petits cours d'eau, et qui reliait entre elles plusieurs fermes de création récente. Nous eûmes bientôt laissé la grande vallée derrière nous, après nous être engagés dans une dépression qui nous conduisit sur un terrain hérissé de monticules arides, secs, véritable vestibule du désert. Çà et là des chariots brisés, abandonnés par les émigrants, marquaient les bords de la route, et on voyait, dispersés dans toutes les directions, des timons, des roues, des planches. C'étaient aussi de tous côtés des squelettes et des peaux de bœufs, dépouilles lugubres des pauvres animaux que le désert avait épuisés et frappés de mort au moment où ils touchaient au terme de leurs privations. La végétation était fort maigre autour de nous et excessivement peu variée. On ne voyait qu'un *Artemisia* et un *Atriplex* frutescent, épineux, semblable à celui qu'on rencontre sur plusieurs plages marines. On sentait le désert, et en effet

déjà c'était le désert. La chaleur desséchait nos gosiers; cependant nous trouvions encore de l'eau de temps en temps pour nous rafraîchir. Arrivés sur un vaste terrain plat couvert d'armoises complétement sèches, nous fûmes invités à la chasse par de nombreux lièvres que le passage de notre caravane troublait dans leurs gîtes. Nous les poursuivions tout en marchant, afin d'habituer nos mules rétives au bruit et à l'odeur de la poudre.

A cinq heures, nous campâmes sur le Carson River dont l'eau était tiède et assez profonde pour nous être une tentation irrésistible. Nous nous empressâmes de nous jeter à la nage, au milieu de *Potamogeton* à feuilles linéaires et abondantes. Nous fîmes ensuite la lessive de toutes nos hardes, en gens versés depuis longtemps dans cet art si utile aux voyageurs. Au milieu d'un marais situé tout près de notre camp, et où croissait un *Alisma* dans la vase desséchée, nous vîmes avec un certain plaisir de nombreux signes du voisinage des ours, et nous tînmes nos armes toutes prêtes dans l'espérance de réparer le coup que nous avions manqué dans la Sierra Nevada. Mais les ours ne se montrèrent pas, et nous dûmes nous contenter de ramasser dans la vase de grosses Limnées qui y vivaient par milliers. Une Lobéliacée rampante, bizarre, frappa pour la première fois nos regards sur les bords de ce marais, qu'elle embellissait par ses fleurs bleues, semblables à des pensées.

Notre cuisine en plein vent fut bientôt faite, et nous dînâmes avant que la nuit fût tout à fait venue. Quand les ombres se furent répandues sur la terre, nous entendions de tous côtés des cris qui rappelaient la voix humaine au point de faire illusion. C'étaient les cris des cayotes, sorte de loups très-communs dans ces contrées, et que notre présence attirait comme une proie. Ces animaux voraces, joints aux ours, aux

aigles, aux serpents et aux mouches terribles qui sucent le sang des chevaux et des mulets, donnaient à ces parages et à notre position un charme de sauvagerie, si je puis ainsi dire, que l'image du péril possible et présent faisait savourer davantage. Nous étendîmes nos couvertures sur la terre, à l'abri de petits saules, et nous nous couchâmes avec le sans-façon des Indiens, fumant la pipe, en attendant que le sommeil vînt s'emparer de nos membres fatigués. Si le tabac, ce luxe moderne dont le mérite est souvent contestable, peut quelquefois être considéré comme une acquisition utile, c'est après ces longues journées de travaux durs et incessants, où nous avons besoin d'adoucir par des rêves bienfaisants, faute de réalités, le sentiment des fatigues présentes et le pressentiment de celles qui doivent suivre; et c'est ce que produit merveilleusement l'action des vapeurs narcotiques, de la même façon que ces baumes enchantés que nous voyons dans les contes opérer de si magiques effets. Les anciens, qui ont fait du sommeil un dieu, n'auraient pas manqué de diviniser le tabac, s'ils l'avaient connu; et sans doute ils auraient prêté à ce nouveau dieu des passions qui expliqueraient comment il se montre toujours favorable au voyageur, tandis qu'il est si souvent hostile aux sociétés. Il serait superflu de nous étendre sur ce sujet; nous en avons dit assez pour faire comprendre comment nous avons dû plusieurs fois parler de notre pipe dans le cours de notre récit. Puisque nous trouvions soulagement et plaisir à fumer, pourquoi n'indiquerions-nous pas cette source de jouissances réelles à ceux qui voudraient nous suivre dans le désert? Si l'apologie sérieuse du tabac doit être faite un jour, elle sera due, nous n'en saurions douter, à la plume d'un voyageur. Laissons cette digression pour continuer notre voyage.

Le 11 août, nous ne nous levâmes qu'à cinq heures,

tant nous avions goûté un sommeil bienfaisant. La nuit avait été parfaitement étoilée et la voix lactée s'était montrée dans toute sa beauté. Le matin fut assez frais pour nous débarrasser des moustiques qui nous avaient persécutés d'abord, pendant les concerts discordants des cayotes. A six heures et demie du matin, le thermomètre était à 13°,0. Au moment où nous prenions notre déjeuner, un Indien accompagné d'un chien, armé d'un fusil et d'un trident pour la pêche, vint nous surprendre en faisant si peu de bruit que nous ne nous aperçûmes de sa présence que lorsqu'il était déjà appuyé contre nos bagages.

A sept heures et demie, en partant, nous tirâmes trois coups de fusil sur des canards qui disparurent aussitôt dans la mare, sans que nous pussions savoir si nous les avions frappés. Nous descendîmes pendant quelque temps le cours de la rivière, jusqu'à ce que nous eûmes retrouvé la trace du chemin des émigrants, que nous indiquaient les cadavres des bœufs. Nous vîmes à une faible distance une cayote que nos balles ne purent atteindre. Nous avions fait quelques milles quand nous arrivâmes à une cabane située sur les bords de la rivière, habitée par le docteur Winter, fils d'un Français et d'une Hollandaise. Cet homme, qui ne parle que l'allemand et un peu l'anglais, nous dit qu'il était venu se fixer dans cet endroit pour cause de santé, après avoir eu la jambe cassée. Il faisait un petit commerce avec les Indiens. Un sauvage, son ami, lui pêchait tous les jours dix livres de truites dans le Carson. Le docteur Winter se montra poli envers nous; il nous offrit même un verre de vin de Porto, sans doute pour nous faire oublier que nous lui avions payé son riz 30 sous la livre, prix élevé, mais qu'il serait peut-être injuste de taxer d'exorbitant. Après une demi-heure de halte en cet endroit, nous rejoignîmes notre

caravane qui avait continué sa marche. Nous cheminions sur un terrain inégal, pierreux, où croissaient des buissons d'*Artemisia* et d'*Atriplex*. De temps en temps nous voyions des conifères sans fruits, qui nous parurent appartenir au genre *Juniperus*. Des aigles noirs planaient autour de nous. Souvent nous troublions le repos des lièvres, et nous voyions courir sur la terre de tout petits mammifères marqués de zébrures longitudinales blanches et fauves, semblables par leur forme et par leur agilité à des écureuils nains. Nous croisâmes ce jour-là deux convois d'émigrants qui avaient quitté le Mississipi le 1er mai. Leurs animaux étaient dans un piteux état; quelques-uns avaient de la peine à se traîner derrière le convoi et semblaient à chaque instant près de rendre le dernier soupir. Partout des cadavres de bœufs jonchaient le sol, plusieurs étaient encore recouverts de leur peau qu'on voyait percée de trous parfaitement ronds, par lesquels les cayotes étaient entrés pour dévorer les entrailles. Ces dépouilles infectes effrayaient nos mules, la mienne surtout qui bondissait à leur vue et manquait à chaque instant de me désarçonner dans ses brusques écarts.

Nous nous retrouvions souvent sur le Carson River, dont le cours est fort sinueux, et dont les bords étaient escarpés sur la rive que nous longions. Le terrain d'alluvion sur lequel nous chevauchions était à peu près stérile et se reliait au désert. On ne voyait d'arbrisseaux que sur les bords de la rivière. C'étaient des saules et des peupliers rabougris. Cette stérilité désolante nous attristait dans les premiers jours, et faisait contraste avec la végétation variée que nous venions de voir dans la Sierra Nevada. Heureusement, et comme compensation, nous avions un ciel constamment serein, une atmosphère limpide qu'il était délicieux de respirer. Notre horizon, à droite et à gauche, était

borné par des montagnes basses et arides, qui rachetaient leur nudité par leurs silhouettes, dont l'aspect variait avec les progrès de notre marche.

Nous fîmes une courte halte auprès d'une pauvre habitation construite d'arbres superposés dans leur longueur et reliés dans leurs interstices par un mastic de boue. Ce genre de maisons est désigné par les Américains sous le nom de *loghouse*. Nous continuâmes ensuite notre course en suivant la rivière où nous nous désaltérions de temps en temps pendant la forte chaleur du jour. Nous rencontrâmes, se dirigeant vers la Californie, une petite caravane composée de quatre wagons. Plusieurs nègres et une négresse faisaient partie du convoi. Sur les derrières de la caravane, un Français était arrêté auprès d'un bœuf qui se mourait. Nous échangeâmes quelques paroles avec ce compatriote, qui ne pouvait se décider à abandonner l'animal agonisant. Il nous dit qu'il était de la Franche-Comté et qu'il allait chercher fortune aux mines. Il nous raconta que le convoi auquel il appartenait avait été attaqué par une centaine d'Indiens, à la hauteur du Lac Salé. Les Indiens avaient fait feu sur eux d'une très-grande distance et s'étaient retirés devant la ferme contenance des émigrants, après avoir essuyé une charge exécutée en bon ordre. Deux chevaux du convoi furent volés par des sauvages qui s'étaient présentés sous des dehors bienveillants. Il ajouta enfin que la perte d'une partie de leurs bœufs d'attelage les avait obligés d'abandonner sur la route plusieurs de leurs wagons.

Nous continuâmes tout le reste de notre marche à suivre les bords de la rivière, à l'un des coudes de laquelle nous vîmes une petite case qui nous parut inhabitée. A trois heures et demie nous fîmes halte pour camper sous un gros peuplier. Le terrain était sec, malgré le voisinage de l'eau. La

végétation se bornait à des laiterons bleus, *Œnothera* jaune, *Equisetum*, *Marsilea* en fructification, *Atriplex*, *Chenopodium*, *Polygonatum*, des saules buissonnants, une composée touffue à fleurs jaunes et odorantes, un *Artemisia*. Passablement fatigués, nous nous étendîmes sur le sable pour prendre notre dîner, dès que nous eûmes achevé nos travaux de campement. Trois Indiens vêtus de haillons, armés de flèches, l'un d'eux portant même un fusil, vinrent s'asseoir auprès de nous. Ils étaient d'une tribu alliée à celle des Paiulis, et parlaient une langue dont nous ne pûmes apprendre le nom. Voici quelques mots de cet idiome, tels que j'ai pu les saisir [1] :

Soko, cheval.	Anga, bouche.
Pacha, un livre.	Chuiep, nez.
Taui, couteau.	Tatu, main.
Paloat, fusil.	Och, chapeau.
Etmokapau, capsule de fusil.	Opele, eau.
Taiuch, cheveux.	Uikes, pantalon.
Tiak, dents.	Melio, ceinture.
Uike, yeux.	Atago, non.
	Ape, oui.

L'un de ces sauvages nous dit dans un langage moitié mimique, moitié anglais, qu'il nous avait vus à Sacramento. Si cela était vrai, il faudrait convenir que le gaillard est un excellent marcheur. La visite de ces gens nous fatigua bientôt. Ils voulaient que nous leur vendissions des capsules et une couverture de laine, et ils nous laissaient voir, pour nous tenter, une pièce de dix dollars. Mais nous n'aurions pu nous défaire de ces objets que par la force, et nous les

1. L'*u* doit toujours se prononcer *ou*, à l'italienne.

leur refusâmes. Ils s'éloignèrent enfin après nous avoir obsédés de leurs importunes demandes.

A la brune, pendant que nous coupions des herbes pour amollir un peu notre couche, nos animaux avaient complétement disparu, soit qu'ils eussent été chassés par les Indiens, soit qu'ils se fussent éloignés d'eux-mêmes pour retourner vers les pâturages plus abondants de Carson Valley. Tandis que George et M. Brenchley se mettaient à leur poursuite dans l'obscurité, j'allumai un feu de ralliement que j'entretins tout en faisant bonne garde autour de nos bagages, pour éviter les voleurs indiens aussi bien que les cayotes. Les grenouilles coassaient d'une façon étourdissante, comme si elles fussent restées muettes pendant huit jours et qu'elles eussent voulu regagner le temps perdu. Au bout de deux heures, mes compagnons rentrèrent au camp sans avoir pu trouver la trace de nos animaux, dont la recherche était rendue impossible par l'obscurité.

Le lendemain, après une bonne nuit de sommeil sous notre peuplier, mes compagnons se mirent à cinq heures à la poursuite de nos animaux qu'ils trouvèrent à dix milles de notre camp, dans un endroit un peu plus fourni en pâturage. Je m'aperçus, le matin, qu'un serpent était endormi sous ma tête. Je le tuai d'un coup de bâton et me remis de la peur que le danger m'avait inspirée, quand j'eus découvert que le reptile était privé de dents. Je préparai du chocolat et du riz pour notre déjeuner, et à dix heures, quand tous les animaux furent rentrés, nous nous mîmes en route.

Nous suivîmes les bords de la rivière par une chaleur accablante, qui, à deux heures et demie, à l'ombre, ne dépassait cependant pas 33°,0. Une *Cleome* à fleurs jaunes, une Crucifère très-grande à fleurs bleuâtres, une autre plus petite à fleurs jaunes, un *Chenopodium* ligneux, épineux, un

Salicornia, une sorte d'*Ephedra*, un *Malva* à fleurs blanches, un *Mesembryanthemum* à petites fleurs rouges, un *Portulaca* à fleurs jaunes, telles sont les plantes que nous observâmes dans les terrains salés. Sur les bords de la rivière, il n'y avait que des Saules, des Peupliers, des *Typha* et des *Scirpus lacustris*. Les collines rocailleuses au pied desquelles nous passions étaient formées de roches qui avaient l'aspect de terrains volcaniques. Le sol que nous foulions était couvert d'efflorescences blanchâtres, sur lesquelles couraient de gros lézards et d'autres tout petits, de couleur de terre, à corps plat, à queue épineuse. Des aigles et des oiseaux semblables à nos pies volaient à nos côtés.

Pour ne pas harasser nos animaux qui avaient fait dans la nuit un chemin inutile, et qui paraissaient abattus par la chaleur du milieu du jour, nous résolûmes de ne point prolonger notre étape et nous nous arrêtâmes à une heure et demie pour camper dans une prairie sur les bords de la rivière. Cette halte prématurée, si je puis ainsi dire, nous laissa un peu de temps pour mettre de l'ordre dans nos affaires, écrire nos notes, soigner nos collections, et même pour nous livrer à la chasse et à la pêche. Notre herborisation fut bientôt faite : il n'y avait qu'un *Mentha*, un *Sonchus* bleu et quelques Graminées. Je pris à la mouche de tout petits poissons dans la rivière. Un serpent orné de longues lignes jaunes semblait se complaire dans l'eau. Des sauterelles en grand nombre rongeaient les feuilles des saules, et les moustiques bourdonnaient autour de nous d'une façon énervante. Pendant que nous lavions notre linge, nous vîmes passer de l'autre côté de la rivière un lièvre dont les oreilles étaient prodigieusement longues et le corps tout efflanqué. Nous nous endormîmes sur le gazon, à la tombée de la nuit.

Le 13 août, à quatre heures et demie, nous étions debout. De beaux nuages étaient artistement rangés sur la ligne de l'horizon et reposaient délicieusement nos yeux; bientôt ils disparurent comme en fuyant à la file derrière les montagnes. La chaleur commençait déjà à se faire sentir; nous nous hâtâmes de préparer du riz pour notre déjeuner, afin de partir de bonne heure. Nous étions prêts, nos animaux étaient chargés, quand un de nos chevaux, attaché à un vieux tronc renversé, s'effraya on ne sait pourquoi, et s'enfuit entraînant l'arbre dans sa course. Il traversa la rivière et parvint ainsi jusque sur une montagne assez élevée. Cet incident nous retarda beaucoup et nous ne pûmes nous mettre en route avant dix heures moins un quart.

Nous nous éloignâmes des bords de la rivière pour faire route au nord. La plaine que nous suivîmes paraissait être d'alluvion. Elle avait probablement été le fond d'un lac, et encore de nos jours, dans l'hiver, elle était inondée en certains endroits. La terre en était blanche, sablonneuse, fatigante pour les yeux. Une Malvacée rouge, et une sorte de *Dalea* buissonnante, épineuse, à fleurs rosâtres, sont les seules plantes que nous y vîmes. De tous côtés, au loin, nous apercevions des collines toutes nues. Après trois heures et demie d'une marche précipitée, nous rejoignîmes un nouveau coude de la rivière, où nous nous décidâmes à camper, dans la crainte d'avoir trop de chemin à faire pour trouver une nouvelle position qui nous offrît des pâturages et de l'eau. Cette manière de voyager, si lente qu'elle paraisse, est cependant la plus prudente et la plus sûre, mais c'est aussi la plus ennuyeuse, car il faut se résoudre à prolonger indéfiniment un séjour fort peu attrayant, pour s'assurer les meilleures chances de conserver en bon état des animaux

qui sont au pèlerin du désert ce que le navire est au matelot.

Notre campement, établi sous des saules, était un des plus agréables que nous eussions eus jusque-là. La rivière était profonde à l'endroit de son coude, et des prairies assez étendues la bordaient de chaque côté. L'eau en était assez belle pour nous offrir une tentation; aussi nous y jetâmes-nous à la nage, malgré la présence de nombreux serpents qui s'y baignaient la tête hors de l'eau, et dont on voyait le corps gracieusement onduler. C'était certainement plaisir à voir ces jolis mouvements de natation des serpents, et l'on oubliait, pour les admirer, la frayeur que ces reptiles inspirent généralement. Pendant que George, déjà bien abattu depuis notre départ de Carson Valley, préparait nonchalamment notre dîner, nous herborisions et faisions la lessive.

George, couché quelques minutes avant nous, allait s'endormir sur un tas de branchages, quand il sent tout à coup quelque chose de froid sur son bras droit. Il y pose instinctivement la main gauche et saisit un serpent qui s'y enroulait. Cet événement nous causait encore de l'émotion quand M. Brenchley, qui venait de s'étendre sur le lit de feuillage qu'il s'était préparé, sent à son tour un serpent sous ses pieds. Il le secoue avec violence et le malheureux reptile vient tomber sur moi pour aller de ma main se briser contre un arbre. L'émotion fait bientôt place à la gaieté et nous nous endormons fort tranquillement malgré les compagnons venimeux qui partagent notre lit.

Nous nous levâmes le lendemain à quatre heures et demie après un sommeil qui, quoique très-satisfaisant, ne nous avait pas empêchés d'entendre toute la nuit les cris des cayotes. En repliant nos couvertures, nous trouvâmes quelques serpents dont les intentions étaient très-pacifiques, à en

juger par la lenteur qu'ils mettaient à s'enfuir. Je poursuivis dès le matin quelques cayotes, mais quoiqu'elles n'eussent pas la rapidité des lièvres, je ne pus les approcher à portée de fusil. Ces animaux, que nous vîmes très-bien ce jour-là pour la première fois, ressemblent plus aux renards et aux loups qu'à toute autre chose. C'est le *vulpes macrurus* des zoologistes. Nous ne pûmes nous mettre en route qu'à dix heures cinq minutes à cause de la deuxième rencontre que nous avions faite de Murdoch, qui était loin d'être aussi pressé que nous, et dont les animaux, tous chevaux, étaient déjà fort épuisés par l'insuffisance de nourriture. Nous rencontrâmes des émigrants qui venaient de l'Ohio. Ils avaient suivi une route tracée sur laquelle ils n'avaient point aperçu d'Indiens. Le terrain que nous foulions était fort inégal. On y voyait une sorte de lave moulée très-curieuse par les formes bizarres qu'elle affectait. Nous arrivâmes bientôt à un cabaret isolé qu'on appelle « Perrin's station. » Nous nous y arrêtâmes une minute pour goûter un détestable vin d'Oporto, et nous continuâmes à battre les rocailles de la route. La poussière était parfois assez abondante, et lorsque le vent soufflait nous en étions gênés. M. Brenchley, qui avait eu le malheur de casser le tuyau de sa pipe pendant son sommeil, s'occupait, chemin faisant, à en tailler un nouveau dans la pointe d'une corne de bœuf, et il y réussit en véritable artiste après deux heures de travail et de patience. Nous retrouvâmes bientôt un sol couvert d'efflorescences blanchâtres, et à une heure nous traversâmes la rivière pour faire une halte de l'autre côté, parmi des herbes qui promettaient un bon repas à nos animaux. Murdoch, qui nous accompagnait, insista beaucoup pour que nous campassions là une nuit, mais le pâturage s'était épuisé vite sous la dent affamée de nos mules, et d'ailleurs nous jugeâmes que cette halte leur

avait procuré assez de repos pour les mettre en état de faire une seconde étape. A cinq heures vingt-cinq minutes, nous laissâmes donc Murdoch à ses quartiers et nous repassâmes la rivière avec l'espérance de gagner vers la nuit la ville de Ragtown (littéralement *ville des chiffons*), que nous pensions être au moins un grand village. Sur notre passage, un Indien tua un lièvre d'un coup de fusil à balle. Nous passâmes devant un convoi d'émigrants campés sous des tentes, et un peu plus loin nous vîmes des Peaux-Blanches suspects, campés en compagnie d'Indiens sous un abri de feuilles mortes. Un serrement de cœur nous prit à la vue de trois tombeaux placés sur les bords de la rivière et surmontés chacun d'une petite planche qui portait une épitaphe. C'étaient de malheureux émigrants qui avaient quitté les États-Unis, où ils vivaient dans le bien-être, pour aller courir après une fortune incertaine sur la terre de l'Eldorado. De ces trois tombes, l'une était celle d'une femme que ses enfants avaient peut-être eu la douleur d'ensevelir sur cette terre inhospitalière. L'aspect désolé du paysage, les ombres du crépuscule qui commençaient à se répandre sur la nature, donnaient à ces tombes en quelque sorte exilées une couleur lugubre qui se reflétait douloureusement sur nos âmes :

Sunt lacrymæ rerum, et mentem mortalia tangunt.

La nuit venue, nous fûmes rejoints par deux Indiens, qui nous accompagnèrent en gardant le plus grand silence. George s'endormait sur sa mule et semblait tout à fait épuisé. Son corps, depuis quelques jours, ne paraissait autre chose qu'une machine inerte. On eût dit que le désert l'avait paralysé. Il était incapable d'avoir une pensée, et il ne proférait pas deux paroles dans toute une journée. Quand il sut que nous approchions d'une ville, il se ranima un peu, comme s'il se fût

imaginé que toutes ses misères allaient finir. Il cessa de se balancer sur sa mule et se mit à lui donner du nerf. Nous marchions avec toute la vitesse dont nos animaux étaient capables.

Il était huit heures vingt-cinq minutes quand nous fîmes notre entrée à Ragtown. La nuit était fort obscure. Nous nous dirigeâmes vers une habitation qui nous était indiquée par une lumière. C'était la demeure d'un vieillard du nom de Brown, sorte de solitaire américain qui faisait un petit commerce d'épiceries. Nous enfermâmes nos animaux dans un petit parc où ils trouvèrent du foin en abondance. Cela fait, nous nous attablâmes autour d'une boîte de sardines qui dut suffire à notre souper, et nous nous couchâmes tous à même au pied d'un tas de foin qui nous servit de matelas.

Le matin du 15 août nous surprit dormant sur la meule de foin, en plein air. Le besoin de repos ne m'avait pas laissé sentir un os de cheval qui était sous moi dans le fourrage, et qui m'avait à moitié brisé l'omoplate droite. Un chien dormait couché sur mes jambes quand je m'éveillai, à cinq heures, et paraissait dès lors m'avoir adopté comme un maître.

Cette brillante ville de Ragtown, que nous n'avions pu voir à notre arrivée, se composait dans son entier de trois cabanes formées de bâtons recouverts de toiles pourries et à jour. L'une était la propriété de notre hôte, la seconde appartenait à un forgeron américain, père de quatre jeunes enfants, et la troisième était habitée par un Polonais arrivé seulement depuis trois jours, et dont le commerce consistait à faire des échanges avec les Indiens et à vendre aux émigrants quelques objets de ravitaillement. Les édifices de la cité sont dignes du pays dans lequel elle est établie. Le Carson River

n'arrose en cet endroit qu'un terrain desséché et aride, où rien ne croît, si ce n'est quelques peupliers sur les bords de l'eau, des Rosiers sauvages, l'*Erigeron canadense* et un *Helianthus*. Le puits creusé par les habitants sur la grande place de la *ville* ne donne qu'une eau blanchâtre, saumâtre, d'une saveur alcaline plus prononcée encore que celle de la rivière. Des plaines stériles se voient à perte de vue aux environs. Nous prîmes dès le matin un bain dans la rivière, qui est peu profonde et nourrit en quantité des serpents et des grenouilles.

L'avenir de cet embryon de cité repose tout entier sur l'émigration américaine. Placée à l'entrée d'un désert de 40 milles d'étendue dans son plus petit diamètre, Ragtown est appelée à prendre un certain développement, qu'elle acquerra à coup sûr, si les émigrants adoptent cette route. Les humbles débuts de la cité ne doivent rien faire préjuger contre ses destinées : en ne voyant d'un fleuve que la source, le voyageur ignore les proportions qu'il peut prendre à son embouchure.

Quand nous eûmes fait notre déjeuner d'une boîte d'huîtres, nous nous occupâmes de ferrer nos animaux, opération qui fut longue en raison du peu de ressources que le forgeron avait à sa disposition. La chaleur et les mouches nous empêchèrent de nous livrer au sommeil qui nous accablait et par lequel nous aurions désiré nous préparer au passage du grand désert, fixé à la nuit prochaine.

Un vieux chef indien, dont la figure était respectable et honnête, vint nous trouver. J'obtins de lui les mots suivants de sa langue, où l'*u* se prononce à l'italienne :

Pihi, sein.	Paa, eau.
Arapp, joue.	Tabiui, couteau.
Kima, viens-ici.	Toich, pipe.

Nobi, maison.
Noregua, femme.
Apio, dormir.
Henhen, oui.
Aza, non.
Cocho, allumette.
Muchu, barbe.
Mubi, nez.
Neumenga, ventre.
Uo, cheveux.
Naka, oreille.
Mai, main.
Tama, dents.
Iecho, langue.
Kuta, cou.
Noro, gorge.
Kegu, pied.
Uicha, jambe.
Chotua, chapeau.
Pichè, bon.

Le vieil Indien répétait le nom de sa nation (Paiuli) devant chaque mot, de façon à me faire croire d'abord que c'était une expression que l'on plaçait devant chaque phrase; mais je compris bientôt qu'il ne voulait dire autre chose que: *nous autres Paiulis nous disons dans notre langue*. Je le fis dîner avec nous. Il fut si sensible à cet honneur et à quelques autres témoignages d'amitié, que les larmes lui en sortaient des yeux à notre départ. Ce qui paraissait surtout l'avoir frappé, c'était de me voir écrire ses paroles et de m'entendre les répéter longtemps après sans me tromper.

Nous ne pûmes être prêts avant six heures du soir. Le Polonais nous servit le coup de l'étrier qui consistait en wiskey, et nous partîmes pleins de feu avec l'espoir de franchir les 40 milles de désert dans la nuit.

La plaine que nous traversâmes était stérile et recouverte de sable. Nous vîmes au début quelques buissons d'*Atriplex* et de *Salicornia*, puis plus rien. Nous laissâmes sur la droite, à une lieue environ, un lac profond, dont le diamètre est à peu près d'un mille et demi. Les Indiens, qui croient que ce lac est sans fond, racontent qu'à de certaines époques un poisson phénoménal apparaît à sa surface et fait jaillir l'eau à une hauteur prodigieuse.

Nous hâtions notre marche de toute la force de nos animaux bien repus. Quand la nuit nous surprit, la lune, qui n'était qu'au commencement du premier quartier, nous laissa dans une obscurité profonde. Nous nous jetâmes, sans accident heureusement, sur un convoi de huit cents bœufs arrivant de l'Ohio, qui étaient couchés partout sur l'endroit de notre passage, à environ 12 milles de Ragtown. Le sol était devenu si dur qu'il retentissait comme du fer sous nos pas. Plusieurs fois nous craignîmes de nous égarer, et le seul moyen que nous avions de conserver notre direction était de nous assurer que la terre était jonchée d'ossements. Le son des ferrailles soulevées par les pieds de nos animaux servait aussi de temps en temps à nous prouver que nous étions sur la voie suivie par les caravanes qui traversent le désert. M. Brenchley marchait en tête de notre escadron, monté sur un mulet et conduisant son cheval par la main. George, que vingt heures de sommeil semblaient d'abord avoir un peu retrempé, se laissa abattre de nouveau par une indolence maladive, et il s'endormit sur sa mule après s'être amarré au pommeau de sa selle au moyen d'une longe qui lui passait autour des reins.

Toute la nuit nous eûmes à chevaucher sur un terrain inégal, couvert de rocailles, ou le plus souvent sablonneux. Le silence et l'obscurité nous assoupissaient; pour éviter la somnolence, j'étais obligé quelquefois de sauter à bas de ma mule et de suivre à pied notre caravane. Vers deux heures du matin, nous éprouvâmes un effet de mirage nocturne fort singulier. Quoique l'obscurité fût toujours à peu près aussi intense, le ciel sembla se confondre avec la terre de tous côtés, sans la moindre démarcation de l'horizon réel, dont le rapprochement apparent était tel que son rayon n'aurait pas dépassé trois à quatre mètres.

Le 16 août, à trois heures du matin, nous fûmes arrêtés par une rivière aux bords marécageux, qu'il ne nous fut pas possible de traverser dans les ténèbres. Nous fîmes une halte d'une demi-heure pour attendre l'aube en fumant la pipe. A trois heures et demie, quand le jour commençant à poindre nous permit d'entrevoir les silhouettes des montagnes voisines, nous nous décidâmes à passer la rivière à gué. C'était le Humboldt River qui, de même que le Carson, disparaît tout à coup dans le désert après un cours de plus de cent lieues. Il est bien remarquable que ces deux rivières se perdent dans le même bassin, après avoir formé chacune un lac à quelques milles en amont de leur point de complète disparition[1]. L'une, le Carson, vient de l'ouest, et l'autre, le Humboldt, de l'est, toutes deux pour engloutir dans le même océan de sables les eaux des Montagnes Rocheuses et celles de la Sierra Nevada.

Nous marchâmes jusqu'à six heures sur des terrains fort arides et d'une tristesse désolante, dans une sorte de bassin large, bordé de montagnes évidemment volcaniques à en juger par la forme et par la couleur. Des efflorescences blanchâtres, pareilles à celles que nous avions précédemment observées, couvraient le sol comme d'une croûte de givre, qui criait sous nos pieds. Une prairie étroite s'étendait sur les bords de la rivière et en suivait les contours sans augmenter de largeur. Là nous rencontrâmes des Américains campés avec un troupeau de sept à huit cents bœufs. Le chef et propriétaire de ce convoi, M. Gibson, avait été tué dans la route par des Indiens qui venaient lui offrir des poignées de main. Nous nous éloignâmes un peu de ces gens et nous établîmes nos quartiers à huit heures, tout à fait sur les bords de la

1. Voyez la note 5, à la fin de l'ouvrage.

rivière Humboldt, au milieu de maigres pâturages salés qui nous parurent les moins mauvais des environs. Nos mules se roulèrent, avec une satisfaction capable de rendre jaloux, sur la terre sablonneuse du bord du marais, dès qu'elles furent débarrassées de leurs fardeaux.

La chaleur devint si atroce vers le milieu du jour que nous ne pouvions rester au camp sans abri. Il n'était pas possible de trouver dans les environs la moindre branche d'arbre pour tendre une couverture qui nous protégeât contre les ardents rayons du soleil. Nous parvînmes cependant à nous donner un peu d'ombre en fixant une pièce d'étoffe par les quatre coins aux bâts de nos équipages, ce qui ne laissait pas de nous conserver une chaleur de 37° 5, quoique l'air pût nous caresser des quatre points cardinaux. George n'avait pas attendu que cette tente fût installée; à peine arrivé, il s'était endormi sur le gazon, la tête recouverte d'un foulard.

Les eaux du Humboldt, à ce point de son cours, situé un peu au-dessous du lac du même nom, étaient limoneuses, infectes, rendues blanches comme de l'eau de savon par la soude qui incrustait les *Potamogeton* flottants. Le courant de la rivière était si lent qu'il paraissait nul. Des milliers de poissons morts, tués par l'abondance des sels alcalins, flottaient à la surface des eaux, qu'ils contribuaient à rendre plus infectes. D'immenses volées de gros oiseaux pêcheurs de plusieurs espèces battaient sans cesse l'air de leurs ailes sonores. Des rats musqués, de la grosseur d'un lièvre et semblables à de petits castors, sillonnaient continuellement le lit de la rivière, s'aidant de leurs queues déprimées comme d'un gouvernail.

Ce qu'il y avait de plus désavantageux dans la position de notre camp, c'est que tout en étant assis sur les

bords d'une rivière profonde, nous étions absolument privés d'eau potable. Il fallut cependant bien à la longue, pressés par la soif, vaincre notre répugnance et nous contenter de ce que nous trouvions. Nous rendions l'eau un peu moins nauséabonde en y mêlant quelques cuillerées de haricots torréfiés et réduits en poudre, qu'on nous avait vendus à Sacramento pour du café moulu. Quand le troupeau de bœufs arrêté en aval de nos quartiers se fut mis en mouvement pour traverser le désert, nous vîmes venir à nous deux Américains à mine fort suspecte, qui vivaient dans les environs au milieu d'Indiens rapaces, dont ils se servaient pour enlever aux émigrants les objets de leur convoitise. Ces hommes avaient la prétention d'inspecter notre bagage et nous importunaient pour que nous leur cédassions des objets uniques qui nous étaient indispensables pour continuer notre voyage. Leur indiscrétion fut même si insolente au sujet d'une flamme de vétérinaire qu'ils avaient saisie et qu'ils voulaient emporter, que nous fûmes obligés de les menacer d'user de violence s'ils ne nous rendaient pas cet objet et s'ils ne s'éloignaient pas aussitôt. Ils s'en furent en cherchant à nous faire croire qu'ils avaient voulu plaisanter. Après leur départ, quelques Indiens armés nous approchèrent avec une familiarité calculée; nous les tînmes à distance, et ils disparurent.

Comme nous désirions ne donner qu'un jour de repos à nos animaux et partir le lendemain, je me hâtai de courir dans les environs pour récolter les plantes du désert et du rivage, tandis que M. Brenchley veillait sur les animaux, en les suivant de façon à ce qu'ils pussent se repaître aisément, mais non se disperser.

Tout était à peu près desséché autour de nous. On voyait seulement dans les terrains alcalins et sablonneux, des *Atriplex*, *Chenopodium*, *Salicornia*, un *Dalea* glandu-

leux, odorant, épineux; une capparidée aphylle, raide, puante, à fleurs jaunâtres; et sur les bords de la rivière, des *Scirpus*, *Chenopodium*, *Atriplex*, *Ficaria*, *Mesembryanthemum*, et une Borraginée glabre pareille à celle qui croît sur les bords de la mer aux îles Sandwich (Steenhammera?). La prairie ne paraissait être si pauvre que parce qu'elle avait été dévorée par des sauterelles, dont on voyait encore des nuées nombreuses dans le voisinage.

Vers six heures du soir, j'avais fini mon exploration et rentrais au camp. Pendant que j'y mettais mes plantes sous presse, M. Brenchley revint avec les animaux, éveilla George pour lui en confier la garde, et se mit à raccommoder son pantalon déchiré par un accroc dans la moitié de sa longueur. A la brune, pendant que je m'occupais de cuisine, il alla rejoindre George qu'il trouva endormi de nouveau et ayant laissé les animaux errer à l'aventure. Tous s'étaient enfuis on ne savait dans quelle direction, et deux heures de recherche dans les ténèbres n'aboutirent à rien. On soupa tard et sans la gaieté ordinaire, à cause de l'humeur que nous donnait l'apathie coupable de George, qui déjà ronflait stoïquement quand nous avions à peine commencé notre repas.

M. Brenchley, que le soin de nos animaux empêchait de dormir, se leva à deux heures du matin, fuma sa pipe avant le jour et partit vers trois heures, sans avoir rien bu ni mangé, pour se mettre accompagné de George à la poursuite des fuyards. Je restai au camp sans dormir jusqu'à quatre heures, rêvant au pays et à ma situation, tandis que les cayotes poussaient leurs derniers glapissements avant l'apparition du jour. J'eus beaucoup de peine à me procurer du combustible pour la cuisine, tant la terre était pauvre et stérile. A cinq heures, quand le soleil se leva, le thermomètre accusait 12°, 3; et à midi, sous mon abri, il marquait

38°, 5, tandis qu'en plein air il montait à 45°. Je trouvai sur la terre un scorpion blanc, assez gros, que j'écrasai instinctivement. Le ciel était diapré de quelques beaux nuages blancs. J'apercevais des tourbillons de poussière dans le lointain. Les rafales de vent qui les soulevaient étaient bizarres et irrégulières. Elles venaient quelquefois jusqu'à moi en suivant le cours sinueux du Humboldt, dont elles ridaient la surface en faisant entendre de loin leurs mugissements. Vers midi, comme M. Brenchley n'était point revenu et que je ne le voyais pas apparaître, je compris que la journée se passerait encore dans cet endroit, et je me décidai à établir mes instruments dans un observatoire en plein vent, puis j'essayai de me distraire par la chasse. Je tuai d'abord un palmipède que je fus obligé d'aller prendre à la nage dans le lit de la rivière où il était tombé. Cet oiseau ressemblait à un joli canard, quoiqu'il n'en eût pas le bec. L'eau de la rivière me parut si agréable que j'y prolongeai mon bain. Des oiseaux de la grosseur et de la blancheur des cygnes volaient au-dessus de ma tête en faisant un grand bruit *remigio alarum*. Je ramassai quelques coléoptères qui me parurent remarquables. Assis dans le plus grand silence sur les bords de la rivière, je vis sortir de l'eau des rats musqués dont la queue aplatie était aussi longue que le corps. J'en tuai plusieurs qui retournèrent mourir dans l'eau où je fus obligé d'aller les chercher à la nage. Leur poil est gris et très-touffu, soyeux comme chez le castor. Leurs oreilles sont petites, leurs dents fortes ; leurs pattes, un peu élargies, sont armées de longues griffes. Un oiseau noir criait autour de moi comme un corbeau, tandis qu'un oiseau d'un autre genre aboyait comme un chien. En pénétrant dans les marais, je tuai quatre petits oiseaux qui volaient en compagnie, et qui avaient des plumes jaunes sous la gorge. Ces jolis

petits êtres bâtissent leurs nids, qui sont assez grands, à l'aide de feuilles de graminées qu'ils suspendent à la hampe flexible du *Scirpus lacustris,* à côté et pour ainsi dire à l'ombre d'un grand *Phalaris.* Je tuai sur l'autre bord de la rivière deux grands oiseaux à longues pattes, à très-long bec légèrement spatulé, à plumage brillant et bronzé. Ce sont des pêcheurs non palmipèdes. Ils volent par bandes et se laissent surprendre assez facilement. Je me jetai une troisième fois à la nage pour les aller ramasser. L'eau était profonde et bourbeuse, et ne paraissait pas courir plus d'un mille en vingt-quatre heures. Quelques Indiens que j'aperçus à distance sur le haut d'une dune placée en face de notre camp, me firent rapprocher de mes bagages, et leurs mouvements suspects m'engagèrent à ne plus m'éloigner. Je coupai des roseaux (*Scirpus lacustris*) pour adoucir un peu ma couche. Ces herbes sont très-grosses, il y en a de dix pieds de hauteur. Je ramassai ensuite des racines pour faire chauffer le café en attendant M. Brenchley, mais il ne revint pas. Au loin, dans l'est, j'apercevais des éclairs de chaleur. L'air était infecté de miasmes désagréables, développés par les émanations putrides des nombreuses dépouilles bovines et des poissons morts qui flottaient parmi les Potamogetons sur les deux rives du Humboldt. Ce pays est si malsain qu'il serait dangereux d'y passer seulement une semaine. L'odeur des marais, les miasmes, l'eau putride, la cuisante chaleur, le défaut de vivres frais, l'absence de légumes, engendreraient bien vite des fièvres malignes.

En vain j'attendis jusqu'à dix heures, en montant la garde, mes compagnons absents, que je commençais à plaindre sérieusement. Je me résignai à m'étendre sur ma couverture pour veiller encore, mais dans une position moins fatigante. Je trouvai un nouveau scorpion, blanc comme le

premier, dans un pli de mon couvre-pied, et j'entendis tout près de moi le son parchemineux des grelots du serpent à sonnettes. Ma solitude était absolue, et quoique j'eusse déjà passé bien des nuits à la belle étoile, je ne m'étais jamais vu dans une position aussi critique et aussi pénible. Les cayotes hurlaient de tous côtés. Dans l'eau, des animaux invisibles prenaient par intervalles des ébats saccadés. Des oiseaux arpentaient les airs en battant des ailes sans pousser le moindre cri. D'autrefois, ils laissaient entendre des sons rauques et saisissants. A tous ces bruits étranges se joignait la crainte d'être surpris par des Indiens pillards, et, dans la pensée que je les tiendrais ainsi à distance respectueuse, je tirais de loin en loin un coup de fusil. Mais ce que je craignais par-dessus tout, c'étaient les deux Américains, mauvais plaisants qui avaient pu s'apercevoir de mon isolement et que je redoutais sur leur mine. Je songeais en ces moments critiques que si mes parents et mes amis pouvaient voir ma position, ils éprouveraient encore plus de frayeur que moi et me croiraient perdu. Je m'efforçai bientôt de changer le cours de mes pensées et ne tardai pas ensuite à m'endormir au milieu de rêves qui ne furent pas tous couleur de rose.

Le 18 août, je m'éveillai à quatre heures du matin après avoir pourtant assez bien dormi sous les auspices de l'Esprit du désert. J'allai d'abord chercher une provision de racines pour cuire le déjeuner. Ensuite je fis une lessive complète et mis en peau les animaux que j'avais tués la veille. M. Brenchley n'arrivait pas. Pour donner moins de prise à mes inquiétudes, j'allai chasser dans les environs, en évitant de perdre de vue mon campement. Je tuai des rats musqués et deux grands oiseaux pêcheurs, de la couleur de notre hibou, montés sur de longues pattes, armés d'un gros bec long et pointu, emmanché d'un long cou. Ces oiseaux

se tenaient droits comme des *i* sur les bords de la rivière. Ils avaient la peau du cou très-développée et flasque, ce qui me fit supposer qu'ils avalent de gros poissons. Ils étaient si bien emplumés qu'ils me paraissaient gros et gras, cependant ils étaient fort maigres. Leur vol était embarrassé, gauche, lent. Je vis un autre oiseau pêcheur gros, blanchâtre, ramassé comme un pingouin, à cou et bec courts. Il volait continuellement au-dessus de la rivière, mais ne m'approchait pas. Je lançai inutilement une balle sur un grand aigle noir qui se tenait à distance. Je vis en outre des espèces de canards, des poules d'eau et d'autres oiseaux plus petits. Je rentrai à mon camp chargé d'une riche collection que je me hâtais de mettre en peau quand, vers deux heures et demie, le tonnerre gronda et des éclairs se montrèrent dans l'ouest. Un orage s'annonçait. Je me hâtai de ramasser tous mes objets pour les mettre à l'abri avec nos bagages sous des couvertures. J'étalai toutes nos marmites pour recueillir l'eau du ciel. La pluie tomba, mais pas aussi abondante que je l'aurais désiré pour ma provision d'eau. Cependant, comme elle se prolongea, je recueillis de quoi me désaltérer et au delà. Bientôt l'abri où je m'étais retiré en fumant ma première pipe de la journée, tant j'avais été affairé jusque-là, ne me protégeait plus. La couverture de laine qui me servait de tente était toute trempée et laissait dégoutter l'eau de toutes parts comme un crible. Il me fallut dénicher et braver fièrement les éléments. De nombreux tourbillons, formés par de fortes rafales, se voyaient de tous côtés. Les grenouilles, les poissons, les rats, les oiseaux s'évertuaient à qui ferait le plus de tapage dans la rivière.

Vers six heures du soir, des cris lointains m'annoncèrent l'arrivée ou la présence d'êtres humains. Je crus d'abord que c'étaient mes compagnons, mais je reconnus bien-

tôt que c'étaient des émigrants qui descendaient la colline et se dirigeaient vers la prairie que j'occupais. Prenant mon fusil, je me dirigeai vers eux et tuai un lièvre aux longues oreilles au milieu des buissons d'*Atriplex*. Ces émigrants étaient au nombre de vingt-huit, hommes, femmes, enfants. Ils avaient cinq wagons et soixante bœufs pour les traîner. Leur capitaine avait été massacré par les Indiens sur les bords de la Platte. A la nuit ces émigrants campèrent à un mille au-dessous de moi, sur les bords du marais.

La pluie continuait à tomber lentement, mais sans interruption. Je me tins en mouvement le plus longtemps possible, afin d'éviter un refroidissement, et espérant toujours voir d'un moment à l'autre apparaître M. Brenchley. Hélas! il ne parut pas encore! Lui serait-il donc arrivé malheur? Je finis par me décider à m'étendre sur mon lit de joncs tout trempés. Ne pouvant dormir, comme il était assez naturel, je rêvais à ma situation, à mon pays, et, par ce besoin d'espérer qui ne nous quitte jamais, au plaisir que j'aurais un jour à me rappeler ces moments de solitude terrible,

.... Forsan et hæc olim meminisse juvabit.

Je songeais surtout à mon ami parti à pied le matin de la veille, sans avoir emporté de provisions ni d'autres armes que son couteau. « Qu'auront-ils pour apaiser leur faim, étancher leur soif? Leur position n'est-elle pas aussi pénible que la mienne est dangereuse? N'ont-ils pas eux aussi des dangers à courir? Et que ferons-nous si nous ne pouvons retrouver nos mules? Il n'est pas possible de songer à continuer notre route à pied, il y a trop de distance jusqu'au Lac Salé pour que nous puissions emporter sur nos épaules les vivres nécessaires au voyage. Mon plus grand chagrin cependant serait de retourner sur nos pas et de renoncer à voir le curieux

pays des Mormons; mon chagrin et mes regrets en seraient plus grands que la peur de me trouver seul ici pendant plusieurs jours encore, quoique j'y aie bien lieu de craindre pour ma vie. » En roulant toutes ces pensées dans mon esprit, je finis par m'endormir sur ma couche humide.

Le lendemain je m'éveillai transi par la pluie qui avait continué toute la nuit et qui redoubla au point du jour pour ne cesser que vers sept heures. Pour me sécher, je me promenais en fumant la pipe. La terre était devenue si boueuse que j'y perdais mes souliers. Les émigrants mes voisins levèrent leur camp à huit heures et reprirent leur course vers la Californie. Je fis une seconde lessive pour me distraire autant que pour réparer les dégâts de la pluie.

Le ciel s'éclaircit bientôt, le soleil se montra, et un vent vint à souffler qui sécha rapidement la prairie. J'étalai tous nos équipages en plein air, et je me mis à faire cuire mon lièvre que je trouvai délicieux et tendre au delà de toute expression. Pendant que je prenais mon repas dans un triste silence, des rats musqués se tenaient accroupis au milieu d'un marais, où ils paraissaient se nettoyer les pattes à la manière des chats et des lapins. Vers midi un wagon accompagné de quatre personnes, parmi lesquelles se trouvait une vieille femme, passa à quelque distance de moi. J'allai les joindre. Ils me racontèrent que, partis du Missouri dans les premiers jours de mai, ils avaient voyagé sans accident jusque sur les bords du Platte River, mais que là ils avaient été attaqués par les Indiens qui les avaient cruellement rançonnés.

Et M. Brenchley n'arrivait toujours pas!

Pour avoir à plonger mes regards sur un horizon plus étendu, je remontai le cours de la rivière et ensuite escaladai une sorte de dune élevée. La colline était couverte de petites pierres bleues, noires, rouges, tantôt réunies en

conglomérats, tantôt détachées. Je vis là une Composée frutescente, desséchée, à rameaux hérissés de fortes épines et qui n'offrait que ses involucres pour faire reconnaître sa famille. Je pris un magnifique lézard, gros, aplati, avec des espèces de cornes sur la tête [1]. Du haut de la colline, je découvris le lac Humboldt, qui se présentait comme une petite mer bordée de montagnes à droite et à gauche, mais principalement vers le sud-est. La rivière qui traverse ce lac et qui probablement l'alimente, en sort par une dépression de la colline, qui ressemble à un défilé. Le sommet de cette colline forme un petit plateau étroit où se trouvent des conglomérats de petits cailloux noirs, unis entre eux par une sorte de quartz ou de silice. On y voit aussi un schiste en prismes irréguliers. Tout près de moi, en avant, je découvris une cabane en planches, sur laquelle flottait un pavillon américain. Je m'y rendis. Là je reconnus deux Peaux-blanches occupés à jouer aux cartes. C'étaient les visiteurs qui nous avaient importunés à notre camp. L'un d'eux, à figure de bandit italien, n'habitait pas cette case; il était en visite chez son compatriote et il vivait de l'autre côté des montagnes depuis le printemps dernier. Il se retira à mon arrivée et me laissa avec le propriétaire du bouge. Celui-ci m'offrit la seule chaise qu'il possédât, et alla s'asseoir sur son lit après m'avoir pris mon fusil pour l'examiner. Je n'étais pas à mon aise, mais quand il voulut essayer la batterie, je l'arrêtai en lui disant qu'il y avait un secret pour les détentes et qu'il s'exposait à les casser sans pouvoir les faire obéir. Rentré dans la possession de mon arme, j'étais bien résolu à ne plus m'en dessaisir. Mon hôte passa alors la main sous son oreiller et en tira un énorme revolver chargé, dont il dirigea le canon

1. Voyez la note 6, à la fin de l'ouvrage.

sur moi en faisant jouer le chien. Voyons, lui dis-je, cette excellente arme, et je la saisis d'un air d'indifférence, malgré mon agitation intérieure. Après avoir fini d'examiner son arme, je la lui rendis, tout en conservant mon fusil debout entre mes jambes. Comme l'Américain faisait encore mine de me mettre en joue avec son revolver, j'armai mon fusil et dirigeai mes canons sur lui avec l'intention arrêtée de faire feu avant lui. Il retira heureusement son arme, et affecta de rire comme s'il eût voulu me faire croire à une plaisanterie. La réflexion me vint plus tard que j'aurais couru de grands dangers en tuant cet individu, car son camarade, qui s'était retiré derrière la cabane, pouvait me viser sans que je l'aperçusse. Je m'éloignai de ce coupe-gorge à reculons et regagnai le sommet de la colline avec quelque doute encore sur les véritables intentions de ces gens. Mais je me convainquis bientôt que mon imagination n'avait joué aucun rôle dans ce guet-apens, en songeant que ce sont jeux inacceptables de la part d'étrangers fuyant la société pour venir impunément détrousser les voyageurs dans le désert. Du reste ce que nous apprîmes plus tard sur le compte de ces individus, me prouva que j'avais échappé à un danger réel.

Du haut de la colline où je m'étais rendu, j'aperçus une autre hutte plus petite sur un sentier qui longeait les bords du lac au nord. Au delà de cette cabane, j'entrevis des Indiens qui chassaient le lièvre à l'arc. Revenu à mon camp en suivant les bords de la rivière, je me mis à écrire à ma mère comme si j'avais eu un pressentiment que je ne la reverrais plus; mais en lui envoyant de si loin mes derniers adieux, je m'efforçais de lui faire concevoir des espérances auxquelles je ne croyais pas moi-même. Il me paraissait probable, sinon évident, que les deux Américains profiteraient de la nuit

pour se débarrasser d'un homme qui pouvait les compromettre.

Bientôt je vis arriver Murdoch qui, indépendamment du secours dont il pouvait m'être au besoin, m'apportait une nouvelle trois fois bien venue. Il avait laissé la veille au soir à Ragtown M. Brenchley et George en bonne santé, mais épuisés de fatigue, et se disposant à ramener les mules dont ils avaient suivi la trace. Cet excellent message suffit pour me rendre tout à fait heureux, et je me livrai à mes travaux en chantant.

La chaleur avait été excessivement forte dans le milieu du jour. Vers quatre heures, le tonnerre gronda dans le sud-ouest et les éclairs brillèrent. Un nouvel orage se préparait. Je me hâtai de recueillir tous les effets que j'avais étalés pour le séchage, mais ma peine fut en pure perte. Il tomba seulement quelques gouttes, l'orage s'étant partagé en deux branches qui suivirent les montagnes. Je continuai à écrire, mais dans des dispositions beaucoup moins noires.

Les montagnes dont j'étais environné présentent l'aspect volcanique de celles de l'archipel havaiien. Elles paraissent avoir été formées par les affaissements successifs et irréguliers des plaines qui s'étendent en larges vallées alluviales à leur base.

Quelques minutes avant le coucher du soleil, des miasmes, si fétides qu'ils étaient presque insupportables, se répandirent autour de mon campement. J'en avais la fièvre. Une soif excessive me dévorait, mais la prudence m'empêchait de boire pure l'eau de la rivière, et l'infusion de café que j'avais préparée le matin avait été absorbée par Murdoch à son arrivée. La nuit venue, pendant que je me faisais une nouvelle infusion, j'allai un instant au camp de mon messager de bonheur et revins ensuite me coucher sur mon lit,

qui ne paraissait pas s'être séché le moins du monde. Je ne parvins pas à trouver de repos, tant l'humidité jointe aux émotions de la journée entretenait ma fièvre. Les cris affreux des cayotes et des oiseaux m'agaçaient horriblement. J'entendis aussi un cri humain souvent répété. Cependant je finissais par m'assoupir vers minuit, quand M. Brenchley et George arrivèrent mourants de faim, de soif et de fatigue. Ils burent abondamment de l'infusion de café, mais ils ne purent manger, quoique mon lièvre rôti fût fort appétissant. Bien qu'abattu par la fièvre et très-faible, M. Brenchley ne voulut pas essayer de dormir avant de m'avoir raconté l'histoire de sa campagne.

Il y avait soixante-dix heures qu'il m'avait quitté pour courir après nos animaux. Le premier jour il avait marché jusqu'à dix heures du matin, puis, épuisé par la fatigue, la chaleur et la soif, il s'était couché sur la terre sans pouvoir se relever. George, qu'il avait longtemps soutenu de son bras pendant la marche, n'était plus qu'une machine insensible. Les oreilles des deux voyageurs entendaient ou plutôt rendaient des sons éclatants, pendant qu'ils étaient sous l'influence du soleil d'un désert qu'on dit infranchissable à pied dans le jour. Ils n'avaient pu gagner Ragtown que le lendemain dans la matinée, sans avoir bu ni mangé depuis l'avant-veille et ayant fait quatre-vingts kilomètres à pied. Le soleil les avait tellement frappés qu'il leur était impossible de se tenir sur leurs jambes, ni de se lever s'ils étaient couchés. Parti avec des bottes qui le blessaient, M. Brenchley avait été obligé de les cribler de fentes pour soulager sa douleur. Nos animaux étaient arrivés à Ragtown le 17 avant le jour, ayant ainsi traversé le désert en moins d'une nuit, tant l'appât de la bonne chère leur avait donné du courage. Les honnêtes habitants de Ragtown avaient déjà fait main basse

sur eux, et ne les rendirent que de mauvaise grâce, tout en exigeant comme indemnité de nourriture une prime de soixante-quinze francs, pour laquelle Murdoch servit de caution. Les débats à ce sujet durèrent quelque temps, et ce ne fût que dans l'après-midi du 19 que les affaires furent réglées. On partit donc vers deux heures, et comme on était sans charge, on mit les animaux au trot. L'absence de selles rendait l'équitation difficile sur des mules qui tournaient à contre-cœur le dos au gras pâturage. Vers dix heures du soir, par une grande obscurité, il y eut une bagarre dans laquelle M. Brenchley reçut sur la tête un coup de pied de cheval qui lui fractura l'os du nez et le jeta à bas de sa mule. George, endormi sur sa monture, ne put retenir les animaux qui s'enfuirent, laissant le blessé par terre. Quoique couvert de sang, M. Brenchley comprit qu'il n'y avait pas de temps à perdre. Avec un courage surhumain, si je puis ainsi dire, il se mit à la poursuite des fuyards, les atteignit, les rassembla avec difficulté et parvint à les ramener, tout en murmurant contre la désolante apathie de George.

L'accident arrivé à M. Brenchley, et dont je ne m'étais pas aperçu dans les ténèbres, était grave en ce qu'il se compliquait de fièvre et d'épuisement causés par la fatigue et par la perte du sang. J'allumai une chandelle, et ne pus retenir un cri de désespoir en voyant toute sa figure ensanglantée. La plaie fut soigneusement lavée et nous reconnûmes avec bonheur que le coup n'avait atteint que l'os du nez. Pour tout pansement on recourut à des lavages fréquents, et la fracture se remit d'elle-même en six semaines.

Nous nous levâmes à cinq heures le 20 août sans avoir pu dormir, tant à cause de l'humidité qu'à cause des bruits étranges, multipliés à l'extraordinaire, que faisaient les animaux du désert.

Je disséquai un poisson que j'avais pris mourant sur les bords de la rivière, pour tâcher de découvrir les causes de son état morbide. Les viscères étaient gonflés, boursouflés, enflammés. C'était le seul symptôme que je pusse constater, et je l'attribuai à l'action de la grande proportion d'alcali que renferment les eaux du Humboldt.

Murdoch, ayant appris indirectement que le convoi de son frère avait été attaqué par les Indiens, vint nous faire ses adieux de bonne heure, et prit les devants sur nous. M. Brenchley se trouvait encore de la fièvre, ce qui ne l'empêcha pas pourtant de se baigner immédiatement après avoir largement fait honneur au déjeuner que j'avais préparé. Quatre Indiens en guenilles vinrent nous importuner. Quoique nous fussions tous dans un état plus ou moins fébrile, nous résolûmes de ne pas prolonger notre séjour sur cette rive malsaine. Nous repliâmes donc nos bagages. Nous eûmes beaucoup de peine, à cause de notre faiblesse, à charger nos animaux. Nous en vînmes à bout cependant, et à dix heures un quart nous nous mîmes en marche avec une vive satisfaction de quitter un campement qui nous avait été si funeste.

Nous longeâmes le lac Humboldt par sa rive orientale, le laissant à notre gauche. De grandes montagnes arides flanquaient les deux côtés de la vallée. Des milliers d'oiseaux blancs, plus grands que des cygnes, nageaient majestueusement sur les eaux calmes et huileuses du lac. Ils avaient le bec gros et assez long. Leurs ailes étaient bordées d'une ligne noire à l'extrémité des pennes. Avant de pouvoir prendre leur vol, ils étaient obligés de courir quelque temps sur l'eau. Nous étions tout entiers à ce spectacle, qui semblait nous reposer de nos tribulations précédentes, quand nous nous aperçûmes qu'une de nos excellentes mules de

charge, celle que nous nommions Péké, ne montrait pas sa vigueur ordinaire, et ne pouvait plus suivre le pas des autres. Comme elle paraissait souffrir de tranchées, je la déchargeai pour la soulager. Bientôt elle s'affaissa sur elle-même, et son ventre de se gonfler. M. Brenchley, qui était en avant, revient sur ses pas, veut saigner le pauvre animal, casse sa flamme et n'obtient qu'un sang noir et épais, peu abondant. Vers une heure et quart, Péké rend le dernier soupir, nous privant ainsi brusquement de ses utiles et importants services. Pour éviter plus de retard en composant les bagages d'une autre manière, nous mîmes le fardeau de la défunte sur Jack, mulet puissant que M. Brenchley montait alternativement avec son cheval. Mais ce mulet, nullement habitué à porter un bât qu'il trouvait sans doute indigne de lui, résista à nos efforts et prit la fuite. George, qui tenait ma mule pendant que j'aidais M. Brenchley à charger Jack, eut la maladresse de casser ma bride, en sorte que je n'avais pas de monture pour courir après le fuyard. Nous perdîmes donc du temps, et il fallut, pendant que nous retenions les autres animaux, que George montât le cheval et poursuivît Jack ; mais comme il allait en trottinant avec nonchalance derrière le mulet qui fuyait au galop, je dus enjamber ma mule dont le poignet puissant de M. Brenchley avait renoué la bride, et je ramenai Jack quand George le cherchait encore. A deux heures enfin, nous pûmes continuer notre route. Je m'aperçus en partant que ma poudrière s'était détachée du pommeau de ma selle pendant le galop forcé que j'avais fait faire à Campora, mon excellente mule. Il me fallut retourner sur mes pas et j'eus la chance de retrouver l'objet perdu. Quand je repassai auprès du cadavre de Péké, les corbeaux s'étaient déjà jetés dessus, et les cayotes s'apprêtaient à leur disputer cette proie. Je remarquai avec sur-

prise l'astuce avec laquelle ils se dissimulaient derrière les rochers, pour que je ne découvrisse pas leur présence.

Le niveau du lac avait baissé depuis quelques jours, comme on pouvait s'en convaincre par les *Potamogeton* desséchés qui gisaient sur les petits galets de la rive. La végétation était à peine représentée par quelques *Atriplex, Chenopodium* et *Poa*. Depuis notre départ de Ragtown, nous n'avions pas rencontré le plus petit arbrisseau. Arrivés à l'extrémité nord-est du lac, nous marchâmes sur les bords d'une prairie large et vaste, traversée par le Humboldt et remplie de joncs, de roseaux et de *Scirpus*. Nous fîmes une courte halte sans décharger, pour laisser manger nos animaux dans un petit coin où le pâturage était exceptionnellement bon; puis nous continuâmes à chevaucher jusqu'à sept heures du soir sans trouver d'eau et sans découvrir la moindre trace de Murdoch. Nous campâmes dans un marais spongieux, près d'une véritable forêt de *Scirpus lacustris* et de *Phalaris* gigantesques. Nous mîmes des entraves aux pieds de nos animaux, afin qu'ils ne pussent pas s'éloigner hors de notre vue, et, pour plus de sûreté encore, j'amarrai ma mule à un piquet autour duquel elle pouvait décrire un rayon de 25 pieds. Comme il nous était impossible de nous procurer de l'eau, nous nous couchâmes sans manger. M. Brenchley avait toujours la fièvre et se sentait bien faible. L'endroit où nous étions campés, humide, marécageux, et par conséquent malsain, ne contribuait que trop à entretenir la disposition fébrile de mon pauvre ami; mais il fallait y rester sous peine de n'avoir rien à faire paître à nos animaux. Nous songions avant de nous endormir au lac pittoresque que nous venions de côtoyer. Nous pensions surtout qu'en plantant quelques *Pandanus* sur ses bords, s'ils pouvaient

y croître, on en ferait un endroit délicieux, comparable aux charmants paysages des tropiques.

Nous passâmes une mauvaise nuit, pendant laquelle George ne cessa de rêver de brigands, ni de pousser des cris sans s'éveiller. Nous nous levâmes à trois heures et demie, tout trempés par la rosée. Je m'avançai jusqu'à trois milles de notre camp pour ramasser quelques plantes. Des efflorescences blanchâtres couvraient partout le sol spongieux sur lequel j'avais à marcher. Un *Salicornia* articulé, formant de petits buissons d'un vert violacé, était avec un *Chenopodium* la seule plante qui frappât mes regards. Je pénétrai au milieu des joncs en enfonçant jusqu'à mi-jambes dans la boue. Ces joncs avaient huit pieds de hauteur, et formaient comme une forêt; des oiseaux criards s'ébattaient dans les clairières et des serpents glissaient partout sur la vase, au milieu de coquilles mortes. En creusant dans ce marais, je trouvai de l'eau assez potable, quoiqu'elle fût légèrement boueuse. Je rentrai au camp parfaitement rafraîchi et avec la persuasion que mes compagnons s'étaient aussi bien desaltérés que moi. Il n'en était rien cependant. George, que j'avais envoyé dès le matin à la recherche de l'eau dans le marais, était revenu au bout de quelques minutes et s'était recouché, disant qu'il n'avait pu pénétrer dans les roseaux. De la sorte, M. Brenchley, qui souffrait encore de sa blessure et de la fièvre, n'avait pu étancher sa soif. Je pris un seau et me hâtai de courir à la précieuse source que j'avais découverte. George se décida à me suivre. Le malheureux capitaine craignait les serpents, et c'est là ce qui l'avait empêché de pénétrer dans les hautes herbes, aimant mieux souffrir la soif que de fouler quelques reptiles. Comme toute espèce de combustible nous manquait entièrement pour faire la cuisine, nous assouvîmes notre faim avec du biscuit et du

lard cru que nous arrosâmes d'une infusion de café à froid.

A dix heures, nous partîmes. En suivant la prairie, nous rencontrâmes deux Indiens, et nous en aperçûmes trois autres qui se cachaient dans les hautes herbes. Nous vîmes quelques habitations de ces sauvages. Elles consistaient uniquement en quelques roseaux fichés en terre, de façon à projeter un peu d'ombre pour protéger contre le soleil de midi. Arrivés à un endroit où je supposais que nous pouvions trouver assez d'eau pour nos mules, je m'enfonçai dans le marécage au milieu des grandes herbes, et quoique je me fusse avancé jusqu'à plus d'un mille, je ne trouvai que de la boue. De grands *Typhas* mêlés à une haute Ombellifère formaient une masse compacte presque impénétrable. Dans une clairière, je vis une petite prairie circulaire où croissaient des *Scirpus lacustris*, des *Phalaris*, un petit *Juncus*, un *Schœnus*, un *Alisma*, une *Lemna* assez bizarre et un *Castilleja* à fleurs jaunes. J'eus beaucoup de peine à revenir sur mes pas, et je ne rapportais dans mes deux seaux que quelques gouttes d'eau qui suffirent à peine à calmer l'ardeur fébrile de M. Brenchley. La chaleur était étouffante au milieu des herbes. J'étais tout en nage. Nous reprîmes notre course en continuant à côtoyer le marais, sur un sol que les sabots des bœufs avaient rendu très-raboteux. Aussi loin que nos regards pouvaient se porter, nous n'apercevions pas le plus petit arbre. Les montagnes, qui avaient toujours une physionomie volcanique, étaient nues de la base au sommet. Nous suivîmes le marais jusqu'à son extrémité nord, et nous nous en éloignâmes ensuite pour gravir une petite digue sablonneuse, au haut de laquelle se trouvaient six cabanes indiennes habitées par une foule de femmes et d'enfants nus. Ces cabanes se composaient uniquement de joncs dressés sur une ligne formant un abri contre le soleil du midi, sans toit

et sans la moindre clôture au sud, à l'ouest et à l'est. Un paillasson dressé dans la ligne d'un parallèle peut donner une idée juste de ces maisons primitives. Nous demandâmes de l'eau aux habitants du village. Les femmes se levèrent et nous indiquèrent du doigt la direction dans laquelle nous en pourrions trouver. En effet, à une faible distance, nous entendîmes comme le bruit d'une cascade. C'était l'eau des marais qui tombait à pic dans un petit trou au milieu des *Typha*. Là se tenait un Indien qui, pour un peu de tabac, descendit dans le réservoir et puisa avec un seau l'eau qui était nécessaire pour rafraîchir seulement nos animaux. Nous pêchâmes au fond de l'eau des *Unio* vivants, d'une assez belle taille. L'Indien, qui savait quelques mots d'anglais, nous fit comprendre qu'à cinq milles de là nous trouverions la rivière. Nous chevauchâmes ensuite sur le sable à travers un pays inégal et stérile. Sous les buissons de *Salicornia*, nous vîmes courir de petits mammifères noirs et blancs de la grosseur d'un rat, mais plus ramassés, et si vifs que nous ne pûmes nous en procurer un seul. Nos animaux étaient dévorés d'une soif si ardente qu'il ne fallait pas songer à les empêcher de boire la boue épaisse que les dernières pluies avaient formée dans les inégalités du sol.

La perte que nous avions faite de notre pauvre Péké se faisait sentir très-vivement en ce que nos animaux étaient surchargés de bagages; et cependant nous ne pouvions encore nous décider à abandonner nos collections pour diminuer le poids de nos effets. Le cheval indien de M. Brenchley ne pouvait plus porter son maître. Comme j'étais moins pesant, je le montai et donnai Campora en échange; mais Riley (le cheval) devint tellement rétif et insupportable, dès qu'il sentit qu'il avait changé de cavalier, que j'avais toute la peine du monde à le gouverner. J'en étais exténué de fatigue et même

tout écorché. Aussi, cette journée fut-elle pour moi une des plus fatigantes.

Les nouvelles montagnes que nous avions à droite et à gauche étaient tout aussi arides que les précédentes, mais les teintes diverses de leurs rochers ne laissaient pas d'occuper agréablement notre attention. Nous arrivâmes à un endroit de la rivière dont les bords étaient escarpés, sablonneux, formés de couches alluviales. Quoique peu claire, l'eau y était courante et très-potable. Nos animaux s'y désaltérèrent largement et avec un élan qui ressemblait à de la férocité. Nous passâmes à gué cette rivière pour chercher des pâturages sur l'autre rive, mais n'y ayant vu que de petits saules très-rares, nous revînmes sur nos pas et continuâmes notre route dans le désert.

La nuit vint sans que nous eussions aperçu le moindre brin d'herbe. Partout des squelettes de bœufs et quelquefois de chevaux nous indiquaient que nous étions bien encore sur la ligne suivie par les émigrants. Nous hâtions le pas de nos mules. Au coucher du soleil, les montagnes revêtirent de très-belles teintes. Celles qui étaient éclairées par le crépuscule présentaient des nuances délicates de rose, tandis que les autres étaient admirablement bleuâtres. Il y avait surtout dans le lit du soleil des nuages magnifiquement dorés et d'autres d'un rose inexprimable. La lune nous éclaira assez pour nous laisser apercevoir, dans le désert que nous traversions, quelques buissons desséchés d'*Artemisia* et d'*Atriplex*. Nous retrouvâmes la rivière à un endroit où elle coulait dans un bassin profond, limité par des escarpements à pic, semblables à des murailles, et qu'il nous était impossible de descendre. Nous continuâmes notre route dans le sable. J'en éprouvais pour ma part une fatigue affreuse. Enfin, à neuf heures du soir, après nous être engagés dans un ravin

étroit, à pente rapide, nous rejoignîmes le Humboldt, près duquel nous campâmes sur un mauvais gazon, dont il fallut pourtant que nos animaux se contentassent. Un beau clair de lune éclaira nos travaux de campement. M. Brenchley, bien qu'encore sous l'empire de la fièvre, nous donna ce soir-là une leçon de courage. Il se mit à faire la cuisine après que George se fut déclaré trop exténué pour faire autre chose que dormir, tandis que moi de mon côté j'opinais pour qu'on remît le souper au lendemain matin. L'exemple de M. Brenchley me piqua d'honneur, et je voulus faire le thé. Les faibles rameaux de saule que nous avions pour le feu ne nous permettaient pas d'aller rapidement dans notre cuisine; aussi ne nous couchâmes-nous qu'à onze heures; encore notre boisson avait-elle par accident reçu autant de poivre que de thé! Les voyages, comme la vie, ont leurs petites misères.

Le 22 août, nous nous levâmes à cinq heures, après une nuit bonne, mais un peu humide de rosée. Le thermomètre accusait 16°,5 à six heures et demie. Nous nous décidâmes enfin à diminuer nos bagages de tout ce qui ne nous était pas absolument nécessaire, et cela parce qu'il nous était impossible de remplacer la mule que nous avions perdue. Toutes nos peaux d'animaux furent abandonnées avec la caisse qui les contenait. Nous abandonnâmes également tous nos échantillons de roches, les trois quarts de notre savon arsenical et tout notre alcool, moins une fiole. C'était un sacrifice pénible, mais qu'il fallait faire pour pouvoir marcher et surtout pour pouvoir conserver notre collection de plantes, la plus importante à notre goût, et qui commençait à prendre du volume. Ainsi soulagés d'un poids d'environ 150 livres, nous pouvions avancer à peu près comme si nous n'avions pas perdu l'utile Péké.

Pendant que nous nous occupions de ces arrangements, nous reçûmes la visite de deux Indiens et de trois *squaws*, c'est le nom qu'on donne aux femmes indiennes. L'un de ces sauvages, armé d'un vieux rifle rouillé, désirait que nous lui donnassions une paire de bottes qu'il voyait parmi nos bagages, et qui était précisément celle que M. Brenchley avait criblée de coupures pour soulager ses pieds. Nous lui dîmes qu'il les aurait à la condition d'aller chercher un seau d'eau à la rivière, ce qui n'était pas très-facile à cause des escarpements, mais ce qui n'était pas impossible, puisque nous l'avions fait même de nuit. Il regarda longtemps l'objet de sa convoitise avant de se décider à accepter le marché. Il s'exécuta à la fin, et dès qu'il eut reçu les vieilles chaussures, il les chaussa, et se fit amener par une de ses femmes un cheval sec, petit, qu'il monta à poil et sur lequel il s'enfuit au grand galop à travers les escarpements. Ces Indiens se logent sur la crête des collines, afin de pouvoir plonger les yeux sur ce qui se passe autour d'eux. On dirait des aigles qui guettent une proie, et il est bien difficile d'échapper à leurs perçants regards. Ils vendent pour des chevaux leurs femmes, qu'ils paraissent traiter comme des esclaves. Leurs mœurs sont très-sévères. La fidélité des femmes est sous la sauvegarde de la vengeance des maris et des parents. Elles ne se prostituent pas aux émigrants comme le font les femmes dans d'autres pays sauvages.

La rivière coulait entre deux hauts remparts d'alluvion. Sur ses bords, je vis quelques petits saules, un *Artemisia*, un *Rosa*, une *Légumineuse* à fleurs d'indigo, un *Helianthus*, un *Atriplex*, un *Salicornia*, une Composée frutescente en buisson. Tandis que je récoltais celles de ces plantes que je ne possédais pas encore, j'aperçus trois jeunes Indiens, qui s'éloignèrent à mon approche, sans prononcer la moindre

parole, et en affectant de ne pas jeter les yeux sur moi.

Nous nous mîmes en marche à dix heures et demie. A peine étions-nous partis que George, déjà endormi, tombait de sa mule, qui s'enfuit de peur et qu'il eut beaucoup de peine à ressaisir. Nous cheminâmes pendant quelque temps dans le lit profond, encaissé d'une rivière entièrement à sec. Nous y vîmes un Ribes et y soulevâmes beaucoup de poussière. Nous nous retrouvâmes ensuite dans un désert qui n'était que la continuation de celui de la veille. Nous foulions sans cesse des cadavres de bœufs et de chevaux, et nos regards fatigués de cet immense charnier s'arrêtaient de préférence sur les hautes montagnes qui nous entouraient, bien qu'elles fussent d'une aridité désolante. Le Humboldt coulai à quelques milles sur notre gauche dans un ravin profond e étroit, qui ne nous permettait pas d'apercevoir ses eaux. D nombreuses *quebradas* (fissures), stériles comme tout ce qu nous environnait, se rendaient à angle droit dans le ravi principal creusé par la rivière. La chaleur était étouffante insupportable. Vers quatre heures, alors qu'elle était encor très-forte, nous quittâmes la direction que nous suivions pou nous rapprocher du Humboldt où nous espérions trouver u peu de pâturage. Mais, hélas! la prairie était presque entièrement desséchée. On ne voyait sur les bords tortueux de rivière que quelques petits saules, un *Helianthus* et plusieu espèces d'*Artemisia*. Après nous être assurés que nous r trouverions rien de mieux ailleurs, nous établîmes not camp en cet endroit. Nous prîmes un bain dans une e claire séparée de nous par une épaisse couche de fange, q nos animaux eurent beaucoup de peine à franchir pour all boire. Il n'y avait guère que deux pieds d'eau dans la rivière. Le fond était couvert d'un sable cendré, qui recouvr it un gravier formé de toute sorte de roches concassées, par mi

lesquelles brillaient des fragments très-minces qui avaient un éclat vitreux. Des serpents et des grenouilles en grand nombre habitaient partout dans les environs. Nous prîmes un beau lézard elliptique, aplati, qui portait des cornes sur l'arrière de la tête. Le feu prit au gazon pendant que nous faisions des crêpes pour notre dîner, et nous eûmes beaucoup de peine à l'éteindre à cause de la sécheresse. Tout fatigués, nous nous couchâmes de bonne heure sur des herbes si dures et si acérées qu'elles nous piquaient à travers nos couvertures de laine comme de véritables épines. L'infortuné George surtout en était tourmenté et, ayant par surcroît perdu sa deuxième pipe, on l'eût pris pour une âme en peine.

Nous passâmes une assez bonne nuit et nous nous levâmes à quatre heures pour faire la lessive. L'Indien de la veille, aux bottes lacérées, vint nous surprendre dès le matin. Il se rendait à cheval chez un certain capitaine Jones qui tenait un *trading post* (boutique) à quelques milles de là. Nous le vîmes continuer sa route l'arme au bras en suivant le ravin principal. Nous craignîmes un instant qu'il n'allât chercher des amis pour nous détrousser. Je ramassai quelques potentilles, *Rumex*, *Rosa*. L'atmosphère était si sèche que mes herbes se brisaient dans le papier. En préparant nos bagages, nous trouvâmes des serpents voluptueusement étendus sur nos couvertures. Ce spectacle, qui nous causait quelque émotion dans les premiers jours, nous était devenu familier, et nous y étions insensibles. Au moment du départ, une mule de charge, celle qui avait nom Djémi, se débarrassa de ses entraves, jeta son bagage dans la boue et s'enfuit à travers monts et vaux. Nous eûmes tant de peine à la retrouver qu'il était quatre heures moins un quart de l'après-midi quand nous pûmes nous mettre en route. Nous remontâmes la digue de la rivière et traversâmes un désert

qui avait dû être assez verdoyant au printemps, mais qui se trouvait alors entièrement nu. On n'y distinguait que de petits *Eriogonum* desséchés, des *Malvacées* mortes, et çà et là un *Cactus* du genre *Opuntia*. La chaleur, qui avait été de 37° à deux heures, continuait d'être forte et accablante. Nous lui attribuâmes la petite espèce de brume qui couvrait les montagnes. Nous vîmes en passant le comptoir du capitaine Jones. C'était tout simplement une cabane en branches de saule, située dans un endroit excessivement aride. Le propriétaire était absent. Deux Américains gardaient la *barre* (comptoir) et vendaient aux émigrants une contrefaçon de wiskey. Quatre Indiens, à mine peu rassurante, paraissaient être des habitués de cette case. Nous nous éloignâmes de la baraque à six heures et demie, après une halte d'une demi-heure. Nous marchâmes aussi vite que possible au milieu du désert pendant que la lune nous éclairait à travers une brume sèche. Vers onze heures, nous descendîmes sur les bords du Humboldt et campâmes dans un endroit fort raboteux. Nous eûmes de la peine à trouver le lit de la rivière dont nous nous croyions très-rapprochés; aussi ne pûmes-nous que très-difficilement nous procurer de l'eau. Nous nous endormîmes en dépit des cris agaçants des cayotes.

Nous passâmes une mauvaise nuit sur les inégalités du sol qui nous brisaient le dos. Le matin fut froid. Quand le jour parut, nous découvrîmes que notre campement était assez agréablement situé près d'un bois de saules et d'une prairie verdoyante. Nous résolûmes d'y passer la journée pour soigner nos collections et fortifier nos animaux. Nous avions autour de nous des *Œnothera*, *Polygonum*, *Artemisia*, *Potentilla*, *Phalaris*, *Scirpus lacustris* et un *Castilleja* à bractées rouge orangé, qui me parut le même que celui de

a Sierra Nevada. Trois Indiens à cheval s'approchèrent de ious pour s'éloigner ensuite sans dire une parole. Je chassai lans les environs où il y avait des oiseaux de la forme et de la grosseur des pigeons. Une compagnie d'émigrants passa près le nous dans la matinée, comme j'herborisais à l'entrée du déert. Les gens du convoi, parmi lesquels se trouvait un Alsaien, nous prirent pour des marchands qui allaient faire du ommerce au Lac Salé. Je ramassai à l'entrée du désert un etit *Eriogonum*, un *Cleome* à fleurs jaunes, et une grande lante entièrement desséchée qu'il m'est impossible de rapporter à son genre. Je rejoignis ensuite M. Brenchley qui êchait à la ligne dans la rivière. Il me céda sa ligne, et en noins d'une heure je pris avec des sauterelles, et quelquefois avec l'hameçon seulement, soixante-quatre poissons. Je coninuai ma pêche miraculeuse jusqu'à ce que j'eusse perdu non hameçon dans les branches des saules. Tous ces poisons appartenaient à la même espèce, et les plus gros atteignaient à peine une demi-livre. Il y avait autour de nous une éritable armée de sauterelles. Ces insectes semblaient vivre le préférence sur les joncs dont ils ne laissaient que la noelle intacte, ce qui donnait à certaines parties de la prairie un aspect fort bizarre. Nous fîmes un repas d'autant lus délicieux que nous n'avions mangé que des viandes alées depuis fort longtemps. Ce n'est pas cependant que le oisson fût exquis, il sentait un peu trop la vase. Vers le soir, 'allai pêcher dans un autre endroit où je pris quarante oissons en très-peu de temps, mais je finis bientôt par me atiguer de cette chasse trop facile que j'avais commencée avec un bonheur qui tenait du délire.

George poursuivait son sommeil de toute la journée; ios animaux se repaissaient avec volupté, tandis que nous rolongions, M. Brenchley et moi, notre soirée jusqu'à mi-

nuit, occupés à nous communiquer nos impressions. Il nous semblait que nous aurions pu passer notre vie dans un endroit qui fournissait à si peu de frais de quoi suffire à la nourriture de l'homme. Il nous semblait aussi, vu la brièveté de la vie, qu'il n'y a pas lieu de s'inquiéter de ce qui arrive, ni de l'endroit où s'écoule l'existence. Rien ne porte à la philosophie et ne dispose à se contenter de peu comme ces rencontres heureuses qui suivent une longue série de privations et de circonstances pénibles.

Le 25 août, nous nous levâmes à trois heures, après un sommeil beaucoup meilleur que celui de la nuit précédente. Les cayotes se livraient avec enthousiasme à leurs concerts nocturnes, et semblaient se répondre de différents points de l'horizon. Par suite de la lenteur que George mit à préparer son café pendant que nous chargions nos animaux, nous ne pûmes nous mettre en marche qu'à six heures et demie. Nous suivîmes le désert quelque temps, puis nous rejoignîmes la berge du Humboldt dont le cours était sinueux et le lit toujours encaissé. Une sorte de brume, répandue dans les hautes régions de l'air, donnait au firmament une teinte grisâtre, à laquelle nous n'étions pas accoutumés. Nous aperçûmes une case indienne sur une éminence. Chemin faisant, nous trouvâmes un paquet de sauterelles vivantes renfermées dans un linge noué. C'était sans doute la provision de bouche de quelque chasseur, car les Indiens de même que les insulaires de l'Océanie, ne font pas difficulté de se nourrir de sauterelles[1]. A midi, nous fîmes une halte pour laisser paître nos animaux. Je pris quarante poissons en une demi-heure, et parmi ces poissons se trouvait une truite du poids de quatre onces environ. Nous nous remîmes

1. Voyez la note 7, à la fin de l'ouvrage.

en route à une heure. Je tuai sur un sol aride un oiseau (tétraonide) semblable à une poule, aux pattes emplumées, pesant dix livres et que les Américains appellent *grouse*. Cette heureuse chasse fut la cause d'une mésaventure pour le pauvre George qui avait attaché mon gibier derrière sa selle. L'oiseau, en rendant le dernier soupir, battit de l'aile, ce qui effraya si bien le mulet qu'il en fit un bond et lança son cavalier par terre de la manière la plus comique du monde. Nous eûmes ensuite quelque peine à ressaisir le mulet épouvanté. Bientôt nous rencontrâmes un nombreux convoi d'émigrants de qui nous apprîmes que le capitaine Jones avait été traîtreusement assassiné trois jours auparavant par des Indiens de la tribu des Chochonès, sur le territoire desquels nous allions entrer. Mackay, le compagnon du capitaine Jones, qui avait été recueilli par le convoi, nous raconta qu'il était à côté de son associé quand il tomba sous les coups des Indiens. Il ajouta que lui-même avait reçu plusieurs balles tirées presque à bout portant par quatre Indiens à cheval, armés de rifles. Il donnait sur cet attentat des détails incroyables. A l'entendre, les Indiens avaient offert, la veille du meurtre, un bal au capitaine Jones qu'ils connaissaient depuis longtemps et qu'ils traitaient en ami. Le lendemain, alors qu'ils retournaient à leur comptoir, le capitaine et Mackay avaient été soudainement attaqués par les Chochonès au moment où ils traversaient le Humboldt River. Les Indiens n'avaient pas prononcé un seul mot, mais ils s'étaient emparés du cheval de Mackay, qui avait pu s'élancer sur celui de son ami pour fuir plus rapidement. Ce dernier fait surtout jetait du doute sur la véracité de Mackay, car il était difficile de comprendre qu'il eût pu fuir, avec plusieurs blessures, les ennemis qui le cernaient. Il est vrai qu'il s'appuyait sur la lenteur des Indiens à recharger leurs

armes, pour expliquer comment il avait eu le temps de trouver son salut dans la fuite. Quoi qu'il en soit, la vérité était que le capitaine Jones avait été trouvé mort par les émigrants, qui lui avaient rendu les derniers honneurs. Mais il y avait un autre fait à noter. Le chef du convoi nous rapporta que soixante Indiens s'étaient présentés à lui et avaient examiné toute sa troupe et tous ses chariots sans proférer une parole, et faisant mine de chercher quelqu'un. N'était-ce pas Mackay qu'ils cherchaient? Et Mackay, qui, à ce moment, était de plusieurs milles en avant du convoi, n'avait-il pas été le complice du capitaine dans quelque faute commise vis-à-vis des Indiens? Dans ce bal donné la veille de la catastrophe, les deux étrangers ne s'étaient-ils pas permis des libertés avec les femmes indiennes? Tels étaient les doutes qui nous traversaient l'esprit en entendant cette histoire. Cependant les émigrants nous engageaient fortement à nous joindre à leur corps pour retourner en Californie, plutôt que d'exposer notre faible caravane à devenir une proie trop facile pour les sauvages. Nous étions sans doute émus par tout cela, mais nous ne pûmes nous résigner à reculer devant une hostilité douteuse, et nous laissâmes les émigrants continuer leur route vers l'ouest, tandis que nous poursuivions la nôtre à l'est. Ils nous virent partir à regret, Mackay surtout, qui jura solennellement que nous ne verrions jamais la source du Humboldt.

La rivière, que nous suivions d'assez près, était bordée de bois de petits saules, qui pouvaient très-bien dissimuler la présence d'Indiens malintentionnés. Nous n'étions certes pas rassurés, mais nous avions confiance en nos armes, que nous tînmes dès lors toujours prêtes. Les montagnes arides que nous avions laissées derrière nous, étaient remplacées par des collines où se voyait quelque végétation, et qui affectaient

des formes océaniennes. Un *Aster*, un *Eriogonum* et une petite plante grasse furent les seuls végétaux que nous remarquâmes sur ce point. Un Indien à cheval, qui sortait des broussailles, tourna bride et s'enfuit au galop dès qu'il nous eut aperçus. Cela signifiait certainement la guerre. Nous le comprîmes, et nous nous décidâmes à camper à cinq heures dans l'endroit le plus favorable à nos opérations stratégiques. Nous nous établîmes sur le gazon à vingt pas de la rivière, dans une petite plaine bornée au sud-est par une colline qui nous dominait, mais dont le sommet était trop distant pour que les balles pussent arriver jusqu'à nous. Pendant que M. Brenchley veillait sur les animaux l'arme au bras, je pêchais, le fusil à mes côtés, dix poissons dans la rivière. Je plumai ensuite ma grouse et préparai un dîner de deux plats de viande fraîche. La poule du désert, à chair rouge, fut trouvée délicieuse. Quand la nuit vint, George, paralysé par la frayeur, ne put nous donner la moindre assistance. Nous convînmes alors, M. Brenchley et moi, de partager la nuit en deux gardes. La première m'échut. Je veillai solennellement jusqu'à minuit par un beau clair de lune et sans être troublé autrement que par les cris des cayotes. A minuit, je réveillai M. Brenchley, qui prit la garde à ma place.

A trois heures du matin, je me levai et nous nous disposâmes à partir pour voyager avant la grande chaleur. Il régnait une grande fraîcheur. Pendant que nous préparions les animaux, nous pensions que George avait apprêté le déjeuner, mais sa frayeur, sa torpeur étaient si grandes, qu'il n'avait pas même osé aller jusqu'à la rivière pour prendre de l'eau. Il n'était plus seulement un être inutile, il était devenu dangereux dans les circonstances où nous nous trouvions. Même il ne pouvait pas allumer le feu comme tout

le monde. Il semblait n'avoir plus de pensée. Il n'avait pas seulement perdu nos pipes, mais encore des fourchettes, des cordes, la poudrière de M. Brenchley, une gourde, etc. Il se serait perdu lui-même, si nous n'eussions été là pour l'attendre et le guider, et tout cela sans mauvaise volonté, mais par suite des impressions continues que faisaient sur lui les privations et les dangers de la vie du désert. Nous commençâmes, trop tard, hélas! à nous repentir d'avoir abandonné notre premier plan, qui était de partir seuls.

Nous ne pûmes nous mettre en route qu'à six heures, pleins d'humeur contre ce pauvre George, qui, à vrai dire pourtant, était moins coupable que victime d'une trop grande confiance dans ses propres forces. Nous quittâmes les bords trop dangereux de la rivière, pour marcher dans le désert. De grands corbeaux se voyaient çà et là sur les carcasses des bœufs, qu'ils déchiraient de leurs becs puissants. Nous croisâmes une caravane de 130 Américains qui nous apprirent que les Indiens ne commençaient à être paisibles que quarante lieues au delà du point où nous étions parvenus. Ils connaissaient la mort du capitaine Jones et ils avaient été la veille abordés par un nombre considérable d'Indiens armés, qui s'étaient retirés sans laisser connaître leurs intentions, ayant sans doute jugé qu'ils n'étaient pas en nombre pour attaquer avec chance de succès. Ces émigrants nous engagèrent fortement à revenir sur nos pas. Quand ils connurent que notre parti d'aller de l'avant était bien arrêté, ils nous conseillèrent de ne voyager que la nuit sans faire de feu, et nous virent continuer notre route d'un air qui voulait dire : Pauvres fous, vous êtes perdus. Ils avaient peut-être raison, mais si l'homme reculait devant les premiers obstacles qui barrent son chemin, viendrait-il jamais à bout de la moindre entreprise?

Nous poursuivîmes donc notre voyage, non sans quelque

inquiétude, il faut bien l'avouer. Des Indiens à pied passèrent perpendiculairement devant nous. Nos mules semblaient les sentir et flairer en eux des ennemis, car elles essayèrent de fuir, et cette disposition, nous l'avons vue se reproduire constamment chez elles en pareille circonstance jusqu'à notre arrivée au Lac Salé. C'est une remarque qui nous a souvent frappés. Nos mules n'ont jamais souffert le voisinage ou l'approche des Indiens à partir de la rencontre que nous venons de signaler. Il semble que les animaux ont à un plus haut degré que l'homme l'instinct du péril et de l'ennemi. Comme j'avais tiré un coup de fusil sur de gros corbeaux noirs, deux Indiens sortirent des broussailles de la rivière pour s'enfuir. Je compris que la chasse nous était dorénavant interdite, sous peine d'attirer l'attention des Indiens. Les montagnes qui se trouvaient à quelque distance des deux côtés de notre route, quoique généralement arides, laissaient voir un peu de végétation dans le fond de grands ravins. Nous rencontrâmes non loin de la rivière des traces de culture indienne. C'était un *Atriplex* à feuilles roses-blanchâtres, d'un goût salé. Nous en vîmes dans le désert des monceaux ramassés par les Indiens. Les graines de cette Chénopodée servent à faire une pâte qui remplace notre pain et qui ressemble au *Quinoa* des Cordillères équatoriales. Nous traversâmes au milieu de la poussière un désert de quelques milles, où des buissons d'*Artemisia* s'élevaient jusqu'à quatre ou cinq pieds.

Les montagnes que nous avions à droite et à gauche faisaient du désert que nous suivions une large vallée plate, traversée à peu près vers son milieu par le Humboldt, dont le cours était indiqué par des saules qui formaient çà et là des bouquets assez touffus. Nous nous tenions plus rapprochés de la rivière que de la base des montagnes. Dans cette situation, nous nous convainquîmes bientôt que nous étions

l'objet de la surveillance des Indiens. Au fur et à mesure que nous avançions, ils indiquaient notre position par des feux allumés à droite et à gauche sur la crête des montagnes. Ces feux, qui ont un aspect si lugubre pour le voyageur traqué comme une bête fauve, outre qu'ils indiquent aux guerriers la position de l'ennemi, ont encore pour but d'appeler d'autres guerriers éloignés sur le lieu qu'on doit attaquer. Il était évident que nous étions menacés. La rivière, en cet endroit, s'engage dans un de ces défilés que les Américains désignent sous le nom de *cañon*. C'était là que les Indiens, qui ne voyaient pas d'autre chemin pour nous, songeaient à nous surprendre et à nous attaquer. Un petit bois de saules leur fournissait un excellent abri pour se dérober à nos regards. Nous découvrions leur village à distance, de l'autre côté de la rivière, au milieu d'une prairie. Quelques Indiens galopaient en se tenant couchés sur leurs chevaux. L'un d'eux, caché derrière un buisson, nous surveillait sans se douter que nous l'avions aperçu. Profitant de l'expérience que M. Brenchley avait acquise en traversant le pays des Sioux, nous nous éloignâmes de la rivière où l'ennemi se tenait en embuscade, et nous appuyâmes à droite sans toutefois nous approcher assez de la montagne pour être sous le feu plongeant des sauvages. Quand les Indiens virent notre manœuvre, ils poussèrent des cris et ne parurent pas disposés à nous inquiéter. Nous étions cependant peu rassurés. L'espace entre la montagne et la rivière se resserrait de plus en plus, et quoique nous eussions pris à dessein le milieu pour être moins à portée des balles et des flèches, nous ne laissions pas de voir que nous étions entre deux feux, éloignés sans doute, mais qui pouvaient nous atteindre si les rifles des Indiens n'étaient point trop usés. Il ne nous restait que l'espérance d'arriver au bout de ce dé-

troit avant que les sauvages se fussent décidés à nous attaquer. Nous tenions nos armes toutes prêtes et plongions ardemment nos regards sur les endroits couverts. George ne voyait rien, n'entendait rien, la peur l'avait endormi. Il se laissait aller au pas de sa mule, qui suivait le corps d'équipage. M. Brenchley marchait en avant et moi en arrière, de façon à avoir nos animaux entre nous. Les Indiens n'attaquent généralement que par surprise et lorsqu'ils sont abrités. C'est ce qui nous faisait tant souhaiter d'arriver promptement dans la plaine que nous avions en perspective à un mille environ. Nous étions fort inquiets; cependant chaque minute nous apportait un peu plus d'espérance. On ne voyait plus de mouvements de la part de l'ennemi; seulement, à la longue-vue, nous apercevions les femmes du village toutes dirigeant leurs regards vers un point qui était presque en conjonction avec nous. Tout à coup une décharge se fait dans les broussailles; nous y répondons par quatre coups. Quelques cris se firent entendre et une vingtaine de chevaux de fuir au galop vers le village. Nos coups avaient-ils porté? Nous l'ignorerons toujours. M. Brenchley avait reçu une flèche dans le cou, j'avais été atteint de cinq chevrotines dont une seule paraissait avoir pénétré assez profondément. Les armes des Indiens étaient trop mauvaises pour la distance : nos blessures n'avaient rien de dangereux. La flèche qui avait atteint M. Brenchley n'était pas empoisonnée et le fer n'avait pénétré que d'un pouce, sans léser aucun vaisseau important. Nous nous pansâmes réciproquement nos plaies avant de continuer notre marche. Ma mule avait reçu dans la région de l'abdomen une petite balle qui faisait couler le sang; je parvins à l'extraire, et elle ne parut pas en souffrir.

Ce baptême de feu nous avait aguerris. A peine sortis de

cet affreux péril, nous regrettions de n'avoir pas à continuer le combat. La fuite de nos ennemis, la mort à laquelle nous venions d'échapper avec tant de bonheur, nous donnaient de l'orgueil. Nous aurions volontiers poursuivi les Indiens si la prudence ne nous eût retenus. Il y a comme de secrètes délices dans le péril, et il semble que l'homme soit ainsi fait qu'à peine échappé au danger qu'il redoutait, il veuille le faire renaître encore.

George seul n'avait pas reçu de blessure. Il devait cette chance à la position qu'il occupait dans le groupe de nos animaux de charge, avec lesquels sans doute les sauvages l'avaient confondu à distance. Il ne parut même pas avoir conscience de ce qui s'était passé, et nous évitâmes de lui en parler. Nous reconnûmes avec peine que la surdité dont il était légèrement atteint depuis notre entrée dans le désert, avait fait des progrès effrayants. Nous le crûmes aliéné, et il nous inspira dès lors plus de pitié pour sa faiblesse que de mécontentement pour son peu d'énergie et de courage. Nous ne perdîmes pas beaucoup de temps dans cette halte nécessaire, et nous nous dépêchâmes de gagner la plaine où nous voyions notre salut. Nous y campâmes à une heure, au milieu d'une prairie très-maigre, d'où nous pouvions voir arriver l'ennemi de tous côtés, s'il n'était pas déjà embusqué dans les saules qui bordaient çà et là la rivière. Nous espérions pouvoir dormir quelque peu, mais avant de se laisser aller au sommeil, M. Brenchley s'aperçut que George, sur qui nous avions compté pour veiller sur les animaux puisqu'il avait dormi tout son soûl les jours précédents, ne pouvoit résister à une somnolence maladive, et il dut se tenir éveillé malgré sa fatigue. Inquiet moi-même pour nos animaux, je ne prolongeai pas mon sommeil. Je lavai mon linge dans la rivière, puis nous dînâmes à six heures de crêpes et de jambon.

La nuit venue, nous assistâmes à un magnifique lever le la lune. Les buissons de saules qui bordaient la rivière ıous faisaient peur; ils pouvaient servir aux Indiens à s'a-›riter pour nous surprendre. Nous comprîmes que nous ıe pouvions pas passer la nuit dans ce pays dangereux. Nous résolûmes de faire une étape de 23 milles à la faveur le l'obscurité. Nous nous mîmes en route à huit heures, ›ar la pleine lune, laissant un feu sur lequel nous entas-sâmes force broussailles afin de faire croire aux Chochonès que nous étions toujours à notre camp. George ne put seller son cheval, il fallut le faire pour lui. Nous entrâmes dans ıne nouvelle vallée, plus à l'est. Tout était tranquille autour le nous. A dix heures et demie nous nous engageâmes à lroite sur des traces d'émigrants, qui nous conduisirent au nilieu d'un désert dans la direction de deux éminences, et qui s'arrêtaient brusquement là. Nous passâmes à travers les rocailles couvertes de quelques buissons. Nous étions égarés. Nous chevauchâmes à travers le pays dans le dessein le rejoindre quelques traces d'émigrants, mais comme nous ıe connaissions pas le cours de la rivière, nous nous trom-›âmes de direction. Nous traversâmes un ruisseau à sec et eûmes une colline à pic à franchir. M. Brenchley marchait en tête de la colonne, et George, qui ne pouvait pousser assez rigoureusement sa monture, était à chaque instant tellement listancé, que nous étions obligés de l'attendre. Nous eûmes ı traverser des broussailles. Si nous allions tomber dans la gueule du loup! Des oiseaux et des cayotes criaient à l'envi. Nous craignions, comme il arrive souvent, que ces cris de cayotes ne fussent que des cris d'Indiens espérant nous tendre des piéges. Le sol était mauvais pour le pied des mules, que des rochers mouvants faisaient souvent trébu-cher. Nous distinguâmes quelques sentiers des Indiens et

crûmes découvrir des huttes à quelque distance. Nous eûmes aussi des fossés naturels à franchir. De grands *Artemisia* embarrassaient quelquefois notre marche. Nous remarquâmes une composée à port de *Spartium*, dont les capitules nous parurent jaunes et petits.

A une heure du matin nous retrouvâmes enfin les traces des émigrants. Nos animaux gravirent avec difficulté une montagne couverte d'*Artemisia* et d'*Atriplex*. Le sommet de cette montagne était coupé par une petite vallée, dont nous escaladâmes les bords à droite, pour chercher un poste où les Indiens ne pussent nous apercevoir. A quatre heures du matin, nous établissions notre camp dans un entonnoir sur le sommet de la montagne, très-élevé au-dessus des eaux du Humboldt. Le soleil se leva bientôt. Nous découvrîmes avec peine que nos animaux n'avaient autre chose à manger qu'un *Artemisia* ligneux et desséché, que les Américains appellent *Sage-Bush*, et quelques rares *Crucifères* et *Caryophyllées* mortes depuis longtemps. La terre était couverte de cailloux. Je ne pus trouver pour me coucher de meilleur endroit que le fond d'un torrent à sec, où le gravier était assez fin. Je dormis un peu jusqu'à ce que la chaleur cuisante vînt m'éveiller. Je mourais de soif; une forte fièvre m'abattait singulièrement; une sorte de désespoir s'était emparé de moi. Nous n'avions pas une goutte d'eau à espérer. J'essayai de donner le change à mon esprit en me rappelant des épisodes agréables de mes voyages. Mais la fièvre triompha. J'avais peine à me lever, et mes genoux pliaient sous le poids de mon corps quand j'essayais de me tenir debout. Ma bouche était sèche, des crampes me déchiraient les mollets et mes oreilles faisaient un bruit étrange. M. Brenchley me raconta que c'étaient absolument les symptômes qu'il avait éprouvés dans le désert de Ragtown. La journée se passa ainsi. Le soir je

laissai faire à M. Brenchley tout le travail des bagages. Il fut même obligé de me mettre sur ma mule, et à huit heures nous reprîmes notre marche, éclairés par la pleine lune.

Nous suivîmes la vallée du sommet et remarquâmes, sur la gauche à plus de cent pieds au-dessus de nous, une cave naturellement creusée. Nous descendîmes ensuite la montagne et trouvâmes une plaine longue et aride, sablonneuse, où croissaient des *Salicornia*. J'éprouvais une fatigue terrible qui était augmentée par la privation d'eau et l'absence de sommeil. Après avoir marché pendant plusieurs heures, nous vîmes sur la gauche une petite prairie traversée par le lit desséché d'une rivière. Nous nous écartâmes un peu de notre route dans l'espérance de trouver de l'eau. Nous en trouvâmes en effet dans un marais, mais elle était affreusement saturée d'alcali et d'odeurs de plantes marécageuses. Nous en bûmes cependant chacun deux litres sans pouvoir étancher notre soif. George qui dormait sur son cheval, selon son habitude, ne vit rien. Il nous fallut le secouer fortement pour l'éveiller et lui faire partager notre bonne fortune. Nous imaginâmes, pour tirer parti de ce garçon et le délivrer de sa somnolence, de le faire marcher en avant de la colonne, ce qui nous permettrait, à M. Brenchley et à moi, de marcher côte à côte, de deviser en cheminant, et même de nous écarter tour à tour pour explorer les bords de notre route sans perdre de temps. Dans ses nouvelles fonctions, George nous fit faire plus de mauvais sang que jamais. A chaque instant il déviait de la direction que nous lui avions indiquée, et il fallait galoper en avant pour le rappeler à l'ordre ; car soit qu'il dormît, soit qu'il fût réellement très-sourd, il n'entendait pas nos sifflets. La femme la plus délicate ne nous eût pas été plus à charge que lui. Combien nous aurions voulu pouvoir l'abandonner ! Mais l'humanité s'y opposait.

A une heure du matin, nous retrouvâmes les traces très-frayées du chemin suivi par les émigrants. Nous y chevauchâmes jusqu'à trois heures un quart, ensuite nous détournâmes à gauche pour chercher un herbage dans les environs du petit bois que nous découvrions. Nous campâmes à trois heures du matin sous de petits saules, à côté d'un marais où il y avait de l'eau assez claire, froide, mais désagréable au goût, alcaline, remplie de *Ceratophyllum*, d'insectes, de grenouilles et de serpents. La profondeur de la vase ne permettant pas à nos animaux d'approcher de cette eau, nous les abreuvâmes lentement au seau. Il faisait froid. Je me couchai fatigué et brûlé par la fièvre, pendant que M. Brenchley montait la garde. Mon sommeil finit à cinq heures. J'explorai les environs. Il me sembla que nous ne pourrions être aperçus des Indiens dans cet endroit, qui était un peu éloigné de la rivière. Je pris la garde à neuf heures. M. Brenchley se fit un abri à la manière indienne, avec des branches de saules, et se coucha avec l'espérance de bien dormir; mais il n'y parvint pas. Les miasmes de l'endroit, l'eau putride que nous avions bue, nous donnaient la fièvre. La matinée fut très chaude. Malgré la répugnance que m'inspirait la puanteur de l'eau, je ne pus résister au désir de prendre un bain. Le voyageur poudreux éprouve tant de volupté à se rafraîchir le corps et surtout la tête! Il y avait quelque variété de végétation autour de nous. C'étaient une *Potentille* de la forme *Anserina* sans fleurs, une petite *Caryophyllée* à fleurs roses, un *Gaura*, un *Hordeum*, *Polygonum*, un *Phalaris*, *Castilleja*, deux *Astérées*, le *Scirpus lacustris*. Des *Gyrins* patinaient sur l'eau, et de gros *Dytiques* verts sur les élytres, rougeâtres sous l'abdomen, nageaient dans le fond. Des *Libellules*, des moustiques et de grosses mouches, voltigeaient autour de nous et complétaient avec les serpents et les grenouilles la

'este de notre société. Il y avait aussi dans l'eau du marais [uelques poissons très-petits, semblables à des épinoches.

A trois heures un quart, nos mules brisèrent tout à coup ›urs amarres et s'enfuirent épouvantées. Nous ne pouvions ous expliquer cette frayeur, quand j'aperçus deux Indiens ans les broussailles. Ces visiteurs malencontreux rebroussent hemin dès qu'ils reconnaissent que le mouvement des mules attiré mon attention. Nous nous étions abstenus de faire du ›u dans la crainte que la fumée ne révélât notre présence, ıais voyant que nous étions découverts, nous fîmes la cuisine. 'eau avait communiqué un goût si désagréable à nos aliıents que nous ne pûmes pas manger. Heureux les mortels ui n'ont que de l'eau dans leur cave, mais qui en ont tou›urs! La nôtre était un poison. D'abord elle ne désaltérait as, puis elle avait mauvais goût et mauvaise odeur, puis ncore elle donnait la diarrhée, enfin elle causait des renvois lcalins. Cependant nous en fîmes du thé acceptable faute .e mieux.

Le soir je me trouvai presque bien portant. De son ôté M. Brenchley avait repris peu à peu toutes ses forces. Nous préparâmes nos animaux, y compris le cheval de ieorge qu'il fallut seller pour lui, et à huit heures un quart ıous abandonnâmes notre campement, bien persuadés que es Indiens se disposaient à venir nous y attaquer. Nous aissâmes un bon feu pour leur servir de point de mire, et ıous nous hâtâmes de nous éloigner des broussailles. Nous ıe tardâmes pas à découvrir sur la gauche, assez rapproché lu nôtre, un feu autour duquel les Indiens fumaient le *kinikinik* (tabac d'une espèce particulière). Nous marchâmes rès-vite, parallèlement au cours du Humboldt, qui se trouvait environ à une lieue de nous. Le désert était couvert de ›uissons de *Sage-Bush* et de *Salicornia*. A quelque distance,

sur la gauche, étaient des bois qui nous effrayaient. Nos regards plongent de tous côtés, nos armes sont toutes prêtes. Nous approchions du point que nous regardions comme le plus dangereux, celui où les Chochonès avaient assassiné le capitaine Jones cinq ou six jours auparavant. A minuit, nous fûmes forcés par la nature du terrain de passer tout près de la rivière, qui était, en cet endroit, bordée de saules assez touffus. C'était là précisément le point fatal qui nous avait été indiqué par les émigrants. Nous voulûmes éviter ce passage comme on fuit la peste, et nous prîmes sur la droite avec l'intention de ne traverser le Humboldt que dix milles en amont. Mais nos mules de charge, qui avaient flairé l'eau. s'y précipitèrent d'un bond, et pour ne pas augmenter le bruit qu'elles firent dans ce mouvement, nous n'essayâme pas de les retenir. Nous les surveillâmes l'arme au bras. Tou se passa bien. Quand nos animaux se furent désaltérés, i reprirent leur position, et nous nous éloignâmes en retenar notre respiration. Nous marchâmes sur une croûte d'alca qui ressemblait à une route glacée, et qui s'écartait des bois Peu à peu nous commencions à respirer, comme si nous nou fussions sentis délivrés d'un grand péril, en voyant derriè nous le lieu du massacre. Il faisait très-froid. Mes pie étaient en quelque sorte gelés, et une violente envie de do mir me permettait à peine de me tenir sur ma mule. Je co tinuai la route à pied pour combattre le sommeil, admira M. Brenchley que rien ne semblait pouvoir dompter, ni fatigue, ni les éléments.

Le 29 août à quatre heures et demie du matin, craign d'être surpris par le jour, nous nous détournâmes de d milles à travers une prairie coupée de torrents à sec, afin d camper aussi près que possible de l'eau. Nous nous arrêtâ à cinq heures près de la rivière, de l'autre côté de laqu

se trouvait un bois de grands saules assez touffus. Il y avait à côté de nous des huttes indiennes abandonnées. On y voyait des poils et des cornes d'antilopes. Croyant n'avoir plus rien à craindre des Chochonès, nous fîmes un bon feu pour la cuisine. Mais bientôt de nouvelles inquiétudes vinrent nous assaillir. Nous nous demandions si des bois aussi épais et une prairie si large n'abritaient pas de nombreux ennemis. Le pâturage était excellent, mais c'était tout. Jamais campement ne nous avait paru si lugubre. Nous en étions surpris et effrayés, au point que nous ne pouvions comprendre le moment d'illusion qui nous l'avait fait accepter avec plaisir. Cependant nous ne jugeâmes pas nécessaire de nous éloigner, et nous nous confiâmes en la Providence.

Les montagnes qui fermaient l'horizon de l'autre côté du Humboldt présentaient un aspect bizarre. On eût dit de vieux cratères croulés, ou des monuments en ruine. On y voyait courir quelques antilopes. Malgré les remontrances de M. Brenchley, qui me trouvait imprudent de pénétrer dans les bois, je ne pus résister au désir de récolter quelques plantes. Je vis une Labiée assez curieuse, un *Epilobium*, deux *Œnothera*, l'une acaule, l'autre pareille à celle que nous avions déjà vue sur notre route ; une Asclépiadée à filasse, à fruits binaires remplis d'une longue soie blanche ; un *Helianthus* à tiges dressées, à belles fleurs jaunes, une autre espèce à tige plus simple, à peine ramifiée ; un *Polygonum* sans fleurs ni fruits, etc.

L'eau de la rivière était devenue plus claire et plus agréable à boire que nous ne l'avions encore vue. J'essayai de pêcher, mais aucun poisson ne mordit à ma ligne. De nombreux serpents rampaient dans la prairie, et dans certains endroits le sol était jonché des peaux qu'ils avaient abandonnées dans la mue. Nous crûmes plusieurs fois entendre les Indiens casser

du bois près de nous. Cela faisait frissonner. Peut-être était-ce simplement le vent qui agitait les grands rameaux morts des saules.

Vers deux heures, l'alerte se mit dans notre camp à l'apparition d'un cavalier qui se dirigeait sur nous. C'était le frère de Murdoch, devançant son convoi formé de bœufs, de wagons et de trente personnes. Il fut heureux d'apprendre des nouvelles de son frère et nous dit que les Indiens se montraient amis sur la route, mais qu'il fallait peu s'y fier et les tenir à distance. Nous lui fîmes connaître les dispositions hostiles des Chochonès, mais il crut avoir assez de monde pour leur imposer. Il nous laissa après nous avoir recommandé la surveillance la plus active, nécessaire à cause de notre petit nombre.

La journée se passa sans que nous eussions pu dormir, à l'exception de George qui semblait se faire un devoir de prendre du sommeil pour tous. Cependant nous nous sentions plus forts et plus courageux, résultat obtenu par la qualité de l'eau, par une cuisine meilleure et un air plus sain que dans les campements précédents. Nous déguerpîmes à cinq heures et demie du soir. Nous repassâmes à travers la prairie pour nous remettre sur la trace des émigrants. Nous gravîmes des collines rocailleuses et quelquefois couvertes de beaucoup de poussière. Nous passâmes sur un point assez curieux par sa bizarre conformation, et la nuit nous surprit au milieu d'un paysage nouveau. Nous marchions vite, laissant toujours à gauche la rivière que nous rencontrions par intervalles. M. Brenchley laissa tomber son briquet sur la terre et malgré la clarté de la lune, il ne parvint pas à le retrouver. Cet accident, causé par la paresse de George qui laissait éteindre sa pipe à chaque instant en dormant, et qui aimait mieux qu'on lui donnât du feu que de battre son propre bri-

quet, fit sortir mon ami de son calme ordinaire. Se rappelant à cette occasion tous les ennuis que George ne cessait de lui donner, il réveilla son apathie en lui disant des choses dures, très-méritées, auxquelles il n'avait rien à répondre, et qu'il oublia bientôt dans un nouveau sommeil.

Le froid était devenu très-sensible, j'étais obligé de marcher pour m'échauffer. Le paysage avait encore changé. Nous nous étions beaucoup élevés et les montagnes nous paraissaient moins hautes et moins accidentées. Débarrassé de la fièvre qui m'avait tourmenté plusieurs jours, je me trouvais dans une disposition d'esprit excellente, et tout en marchant je me nourrissais de mille images poétiques. Je pensais aussi à ma pauvre mère, à son amour pour moi, à sa vieillesse qui avait sans doute blanchi ses cheveux, à la peine que devait lui causer ma longue absence. Ces images, ces souvenirs, ces élans d'affection cessèrent bientôt de m'occuper en présence d'une irrésistible envie de dormir. Sur ma mule, comme à pied, je dormais. Je dormais en marchant, c'est un fait; je dormais en fumant sans laisser éteindre ma pipe, et quelque volonté que j'y opposasse je retombais toujours dans le sommeil. Cela me surprend moins aujourd'hui, en songeant qu'il y avait huit jours que je n'avais fermé les yeux.

A mesure que le jour approchait, la sensation du froid était plus vive et l'envie de dormir plus violente. M. Brenchley cependant résistait avec plus d'avantage que moi. A quatre heures du matin, nous nous arrêtâmes sur les bords du Humboldt, dont les eaux étaient devenues tout à fait claires, courantes et potables. Nous nous établîmes sur un maigre gazon, près d'un petit bois de saules, dans une vallée circonscrite par des collines basses. Aussitôt que nos animaux furent déchargés et entravés, nous nous mîmes, M. Brenchley et moi, à chercher du bois pour la cuisine, ayant tout

à fait pris notre parti de ne plus rien attendre de George. Nous fîmes un excellent déjeuner, et nous nous trouvâmes un peu soulagés des inquiétudes des jours précédents. A sept heures je m'endormis sur le gazon où je m'étais assis pour fumer ma pipe, et je ne me réveillai qu'à onze heures. Je pris alors la garde, et M. Brenchley se mit à dormir à son tour. Un assez grand vent soufflait de l'ouest. Dans l'après-midi, il redoubla de violence et emporta le chapeau de M. Brenchley, auquel se trouvait attachée l'unique ligne qui nous restât, et qui fut ainsi perdue en même temps que tout espoir de pêche future. De nombreux tourbillons se voyaient dans le lointain, et des oiseaux voltigeaient autour de nous. La chaleur du soleil n'était point brûlante comme auparavant. Tout conspirait à nous reposer de nos fatigues. En même temps que je montais ma garde, je cousais, raccommodais, lavais. Je tuai même un serpent à sonnettes, que nous fîmes cuire pour notre dîner après avoir soigneusement enlevé la tête, et qui fut trouvé délicieux comme de l'anguille. Vers le soir, le froid se fit sentir d'une façon désagréable. M. Brenchley surtout paraissait en souffrir et ne pouvait parvenir à se réchauffer, même auprès d'un assez bon feu. Nos animaux nous ayant donné quelque embarras, nous ne pûmes lever notre camp qu'à dix heures vingt minutes du soir.

Nous continuâmes à marcher sur la rive gauche du Humboldt, tout en voyant bien que les traces les plus nombreuses d'émigrants se trouvaient sur la rive droite. Nous gravîmes des collines assez rocailleuses, sur lesquelles il ne nous parut pas que les voitures pussent facilement s'aventurer. Nous aperçûmes sur ces collines rapides une sorte de *Juniperus* qui formait un grand buisson arborescent. George qui dormait en tête de notre caravane, en se laissant con-

duire au gré de sa mule, nous dévoya et nous fit nous engager sur des traces de campement qui se perdaient aux bords d'une rivière, dans une sorte de cul-de-sac. Nous pensâmes d'abord qu'on traversait le Humboldt en cet endroit, mais nous ne trouvâmes de l'autre côté que des collines à pic, tout à fait infranchissables. Nous suivîmes les bords de la rivière pendant un mille et fûmes arrêtés par une montagne, sur laquelle se trouvait un sentier indien où nos mules s'engagèrent fatalement, et d'où nous ne pûmes les retirer qu'après avoir défait notre bagage, dont une partie roula sur la pente. Nous reconnûmes que nous aurions dû passer la rivière plus tôt, et nous retournâmes sur nos pas pour chercher une issue. La lune nous éclairait mal. Quand nous fûmes revenus au fond du cul-de-sac, nous crûmes voir sur la gauche des traces de chariots, et nous les suivîmes.

Bien que nous éprouvassions quelque regret d'avoir abandonné la direction généralement suivie par les émigrants, nous nous décidâmes à aller de l'avant, plutôt que de nous exposer à perdre notre temps en revenant sur nos pas. Les traces que nous avions vues d'abord devenaient de moins en moins apparentes. Nous étions engagés sur des pentes assez rapides. Nous passâmes à travers plusieurs petits fossés légèrement humides, où se trouvait quelque végétation dont l'obscurité ne nous permit pas de déterminer la nature.

Le 31 août, après avoir triomphé d'une montée longue et assez rapide, nous arrivâmes sur l'un des principaux sommets qui nous environnaient. Il était quatre heures du matin. Nous fîmes une halte pour laisser souffler nos animaux. Le soleil se leva avec une majesté qu'on ne voit bien que dans les montagnes. Notre anéroïde était depuis longtemps à 640, point auquel malheureusement notre instrument restait muet, et nous n'avions pas le temps d'aveindre nos

baromètres. Nous allumâmes un grand feu de *Sage-Bush* [1]. Quelques troncs de cette plante étaient énormes. Je comptai cinquante couches sur l'un d'eux, ce qui portait son âge à un demi-siècle. Ce bois brûle avec une rapidité et une chaleur surprenantes, sans doute à cause de l'huile essentielle aromatique qu'il contient. Toute la végétation aux alentours était desséchée. Le sol présentait du quartz et du schiste. Après deux heures de halte, nous continuâmes notre course. Nous descendîmes par des côtes assez rapides. La chaleur devint forte. Nous eûmes le bonheur de rencontrer de petits cours d'eau au fond des gorges. Nous foulions des rocailles où se voyaient beaucoup d'espèces de roches. Il y avait aussi une grande variété de plantes, mais elles étaient toutes mortes. Je remarquai cependant une Composée dont les capitules étaient environnés de trois ou quatre ligules blanches, élargies. Nos mules, fatiguées sans doute, s'écartaient à chaque instant et nous donnaient beaucoup de travail. Sur les bords d'un filet d'eau, nous vîmes de beaux *Aster* en fleurs, des joncs, des *Epilobium spicatum*, une belle *Œnothera* à grandes fleurs blanches. Après avoir suivi le faîte d'une colline allongé en pente, nous descendîmes dans une vallée assez étendue, arrosée par une petite rivière. Les montagnes nous paraissaient couvertes, comme d'une forêt, de l'espèce de *Juniperus* que nous avions déjà signalée. En reconnaissant que nous n'étions pas dans la vallée du Humboldt, nous éprouvâmes un léger découragement. Nous remontâmes le ruisseau que nous avions à notre gauche. Nous aperçûmes çà et là sur le sable des empreintes de pas qui paraissaient toutes fraîches, et nous en éprouvâmes quelque inquiétude. Après avoir longé la rivière pendant trois milles, nous la tra-

1. *Artemisia tridentata*, Nutt.

ersâmes à un point où elle n'avait qu'un filet d'eau, et nous ι descendîmes en suivant la rive droite, pour pénétrer perendiculairement dans la montagne, par une vallée étroite ù se trouvait un ruisseau desséché, bordé de saules et '*Helianthus annuus*. On voyait çà et là sur le gravier des ges fraîchement coupées d'*Helianthus*, toutes affectant la ıême disposition sur le sol, de façon à nous faire présumer ue c'était un signal des Indiens. Quelques oiseaux sur notre assage ne paraissaient pas très-timides. Nous entrâmes ans un nouveau vallon flanqué de rochers bizarres, imitant es ruines antiques, et pour la plupart formés de congloıérats.

Nos animaux étaient fatigués, principalement la mule ue montait M. Brenchley; cependant nous ne pouvions pas onger à camper dans un coupe-gorge. Quand nous fûmes arvenus au fond de la vallée, nous nous trouvâmes arrêtés ar une montagne à pic que nous désespérâmes tout d'abord e pouvoir franchir. Nous tînmes conseil pour décider si ous retournerions sur nos pas. L'espoir de retrouver le Iumboldt de l'autre côté de la montagne nous fit arrêter u parti de l'escalader à tout prix. Après une halte de quelues instants, nous nous mîmes à pied et chassâmes vigouəusement nos animaux devant nous. Une mule roula sur la ente avec son fardeau, puis elle se releva fièrement et rerit la montée avec une ardeur admirable. Nous parvînmes près mille difficultés au haut de cette montée diabolique, ans de trop graves avaries. Les sangles de nos animaux vaient glissé sur leurs cuisses avec les bagages, nous en ûmes quittes pour les rétablir; mais il était temps d'arriver, ar tous nos colis auraient roulé sur les escarpements et se eraient abîmés en bondissant. Nous fûmes étrangement surris de trouver au haut de cette montée des caisses brisées et

des restes de chariots. Il était évident que des émigrants avaient tenté avant nous de franchir ce passage.

... Quid non mortalia pectora cogis,
Auri sacra fames?

Nous eûmes encore à gravir une longue côte, mais peu rapide, avant de parvenir sur un vaste plateau qui était dominé sur la droite par un énorme pic très-élevé, qu'une forêt de *Juniperus* couvrait d'un manteau noirâtre. Nous essuyâmes un orage sur ce plateau. Le tonnerre gronda avec un fracas effrayant, et nous fûmes bientôt tout trempés. Un vent violent ne tarda pas à souffler qui chassa la pluie et finit par nous sécher. Tout autour de nous, la terre était couverte d'*Inula Helenium*, dont nos mules mangeaient les feuilles jaunies. Nous fûmes pris en cet endroit d'une diarrhée soudaine et passagère. Quand nous eûmes cheminé pendant quelques heures sur ce plateau, nous découvrîmes devant nous une vallée immense, à perte de vue, qui était limitée d'un côté par de curieux mamelons échelonnés en montagnes. Était-ce la vallée du Humboldt? Nous commençâmes à descendre graduellement le plateau, avec un peu d'espoir rallumé dans nos cœurs. A quatre heures, nous étions parvenus près d'un ruisselet qui coulait dans une petite gorge, au milieu d'un assez bon pâturage. Nous y campâmes avec l'intention d'y établir un observatoire et de passer la journée du lendemain à déterminer notre position géographique; car la boussole, qui nous avait seule servi jusque-là à nous orienter, ne suffisait plus à nos esprits inquiets pour nous diriger sur le Lac Salé. Nous employâmes le reste du jour à nous construire un abri avec les branches de deux espèces de saule qui nous entouraient, et à préparer nos instruments pour les observations du lendemain. Accablés de fatigue, nous

nous couchâmes de bonne heure, laissant nos animaux paître autour de nous sans les attacher, mais les pieds de devant pris dans des menottes.

Nous nous levâmes de grand matin, le 1er septembre. Le froid, l'humidité de la nuit et une mule importune nous avaient à peine permis de goûter quelque sommeil. Cette mule rôdait sans cesse autour de nos couvertures pour ramasser quelques miettes de biscuit, et revenait continuellement à la charge, malgré les corrections que nous lui infligions. Nous nous hâtâmes de faire une large provision de bois d'*Artemisia*, et nous allumâmes un grand feu pour nous réchauffer. Puis nous commençâmes nos observations astronomiques que nous poursuivîmes tout le long du jour. Elles nous plaçaient par 40°25′ de latitude nord, et par 118°30′ de longitude ouest. Le baromètre se tenait à 638. En admettant une erreur de quelques minutes, et même d'un degré, dans nos observations, nous étions parfaitement sur la ligne à suivre pour arriver au Lac Salé, et nous devions avoir les sources du Humboldt au nord. Nous résolûmes de ne plus perdre notre temps à rechercher les traces des émigrants, mais de nous diriger en partant de là sur la pointe sud du Lac Salé.

Le filet d'eau qui nous avait déterminés à établir nos quartiers dans cet endroit prenait sa source tout près de nous; mais il était si faible que nous eûmes à creuser un petit puits pour pouvoir puiser l'eau qui nous était nécessaire. M. Brenchley s'éloigna un instant pour la chasse, et rapporta une fort belle grouse qui, préparée par lui avec du riz, nous fit un dîner copieux et succulent. Ce tétraonide se nourrissait de sauterelles, à en juger par la quantité de ces insectes que nous trouvâmes dans son large estomac parchemineux.

Dans les promenades que je fis autour de notre camp, je récoltai une assez grande variété d'espèces, entre autres

deux *Helianthus*, deux *Sium*, deux *Epilobium*, deux *Artemisia*, un *Aster*, un *Rosa*, *Hypericum*, *Populus*, *Viola*, *Nasturtium*, *Gentiana*, *Geranium*, *Carex*, *Prunus*, *Eriogonum*, *Solidago*, *Ribes*, *Œnothera*, *Mimulus*, une Liliacée desséchée, une Borraginée, des Crucifères, des Caryophyllées et des Scrofulariées mortes, un chardon desséché et un *Juniperus*. Notre ruisselet était rempli de *Fontinalis*, d'*Epilobium* et d'Ombellifères.

Nous rîmes beaucoup d'un accident arrivé à George. Il avait perdu son couteau de chasse depuis deux jours, et depuis deux jours il avait été obligé, n'osant l'avouer, de se passer de fumer faute d'une lame pour couper son tabac.

Nous nous levâmes à cinq heures, le 2 septembre, sans avoir pu dormir depuis minuit, à cause du froid aux pieds. Le thermomètre n'accusait que 7 degrés à huit heures et demie, par un temps clair. Après que nous eûmes remballé nos instruments et que M. Brenchley eut cousu deux larges pièces sur les genoux de ses pantalons déchirés, nous nous mîmes en route à dix heures moins un quart, presque tristes d'abandonner la jolie hutte que nous nous étions construite. Nous continuâmes à descendre la petite vallée au haut de laquelle nous étions campés. Nous vîmes notre ruisselet disparaître dans la terre, et nous observâmes quelques plantes, telles que *Aster*, *Solidago*, *Chenopodium*, et, dans les endroits mouillés l'hiver, une Paronychiée rougeâtre glabre, à rameaux couchés, étalés. Nous traversâmes ensuite un immense bassin rempli d'inégalités, et même de petites éminences que nous eûmes à gravir. De hautes montagnes s'élevaient devant nous. Les *Juniperus* devenaient communs, et ils avaient pris une taille beaucoup plus considérable. Nous gravîmes une colline sablonneuse, qui en était couverte au point que nous étions souvent obligés de hacher les branches

pour nous frayer un passage. Nous tombâmes sur une petite rivière que nous suivîmes quelques centaines de pas, jusqu'à un pont fait de troncs de peupliers jetés en travers. A ce pont aboutissaient des ornières presque effacées, que nous suivîmes, et qui nous ramenèrent, à travers un désert d'*Artemisia*, au point de la rivière d'où nous étions partis. Nous renonçâmes à suivre ce spectre de chemin, et nous nous écartâmes à angle aigu de la rivière. Une mule dont le bagage s'était défait nous donna une peine incroyable pour la recharger. Elle se révolta si obstinément que M. Brenchley fut obligé de la jeter par terre pour la corriger. Cette punition la rendit docile. Après quelques minutes de marche et d'hésitation, nous décidâmes de rejoindre la rivière et de la descendre en suivant ses bords. Nous traversâmes un affluent dont le cours était interrompu et que bordait une ligne sinueuse de saules et de peupliers. Pendant quelque temps, nous suivîmes une prairie assez verte, mais qui aboutissait à un précipice. Nous nous dirigeâmes alors à l'est, à angle droit sur les montagnes. Nous marchions sur un terrain sec, sablonneux, entre deux lignes de coteaux couverts d'*Artemisia*. Il semblait que nous n'avancions pas et que le pied des montagnes était toujours dans le même éloignement. Quand nous arrivions au bout d'une dépression, une autre semblable se présentait, qu'il fallait encore franchir. C'était décourageant, et nous regrettions sérieusement de n'avoir pas pris le parti de retourner sur nos pas pour nous remettre sur les traces des émigrants. Nous songeâmes un instant à refaire le lendemain le chemin des deux journées précédentes, plutôt que de continuer à perdre notre temps à chercher un passage qui n'existait peut-être pas. Quand la nuit fut venue, nous aperçûmes des feux dans les montagnes, et nous résolûmes de camper pour ne pas nous jeter dans un voisinage

trop rapproché de l'ennemi. Il était sept heures. Nous n'avions autour de nous qu'une terre aride, sans pâturage et sans eau. Nous fîmes un feu de *Sage-Bush*, et nous nous couchâmes un peu abattus sur la terre inégale et bosselée.

Nous passâmes une bonne nuit, et nous ne quittâmes nos couches qu'à huit heures du matin, ayant écrit nos journaux au lit comme des paresseux. Je songeais que c'était mon anniversaire de naissance, et cela m'amusait infiniment, si j'ose ainsi parler, de n'avoir pas un verre d'eau pour le célébrer. Un furoncle, qui m'était survenu au genou, me donnait la fièvre, tant il était brûlant. Nous décidâmes que nous ne nous inquiéterions définitivement plus de rechercher les traces des émigrants, et que nous dirigerions notre course à l'est-nord-est, prenant tout notre temps pour vaincre les obstacles que nous pourrions rencontrer, et cherchant nos aliments dans la chasse si nos provisions venaient à s'épuiser avant que nous les pussions renouveler.

Nous nous mîmes en route à dix heures, sans avoir eu le temps de déjeuner. Mon furoncle me rendait presque invalide, je ne pouvais marcher qu'en boitant, et je n'étais pas solide en selle. Nous suivîmes le pied des montagnes, dont la forme est très-curieuse. On eût dit de vieux châteaux avec bastions, tours, créneaux et cheminées. Nous apercevions de la neige dans quelques anfractuosités du sommet. Un grand feu semblait marcher sur les hauteurs. Nous rencontrâmes quelques petits cours d'eau bordés de buissons et de prairies où croissaient des Ombellifères, un *Géranium*, des *Equisetum*, *Viola*, *Epilobium spicatum*. Nous nous désaltérâmes avec empressement aux eaux de la prairie. Nous avions devant nous une grande vallée obscurcie par une sorte de brume. Au loin, sur la gauche, nous distinguions une ligne sinueuse de petits arbres qui indiquaient sans

doute le cours d'une rivière. Nous eûmes ensuite un assez grand espace désert à traverser. De vastes étendues de terrain étaient ravagées par l'incendie. C'est pour s'aider à la chasse que les Indiens brûlent ainsi la végétation jusque sur le sommet des montagnes. Nous aperçûmes des empreintes de pieds indiens, et nous vîmes sept chevaux paissant en liberté près d'un petit bois sur la gauche. Cette découverte nous mit sur le qui-vive. Il y avait là des Indiens : étaient-ce des ennemis? Nous étions certainement fort peu rassurés. Bientôt, en descendant une petite éminence, nous aperçûmes une longue cabane en bois, surmontée de deux larges cheminées. Puis on voyait deux cases plus petites dans le voisinage. Qu'était-ce? La demeure d'un chef ndien? Une mission peut-être? N'était-ce pas plutôt quel-ue misérable Peau-Blanche fixé au milieu des sauvages, our leur faire commettre des déprédations à son profit? Tous étions naturellement fort intrigués. Nous nous diri-eâmes cependant vers cet établissement, et nous nous ouvâmes bientôt sur un petit chemin qui y conduisait. ous passâmes près d'un jardin entouré d'une palissade euve; on voyait un champ de maïs. Ce ne pouvait être l'œu-re que d'un homme civilisé. Un petit bois, des prairies fau-hées, des ruisseaux nettoyés, un troupeau de bœufs : cela essemblait à un rêve. Nous étions assez rapprochés déjà our distinguer des Indiens accroupis sur le toit de la mai-on. Nous ne voyions rien qui indiquât des dispositions ostiles. Nous abordâmes l'habitation. Un gros bonhomme, 'une cinquantaine d'années, d'une physionomie assez oble, sortit de la case, et nous dit que nous étions à trente milles de la source du Humboldt, et que la route que nous vions prise, loin de nous éloigner du Lac Salé, nous avait ait gagner du temps.

Cet homme, qui s'appelait Peter Haws, était fixé dans ces lointains parages depuis quinze mois. Sa bonhomie nous inspira de la confiance,et nous lui demandâmes l'hospitalité, ce qu'il nous accorda avec beaucoup de bonne grâce. Il était trois heures; nous laissâmes nos mules paître en liberté dans la prairie avec le bétail de notre hôte, qui s'en rendait responsable. Une chambre nue, sans carreaux, remplie de poussière et ouverte à tous les vents, fut mise à notre disposition à l'extrémité du grand corps de logis. Mistress Haws, qui paraissait avoir atteint le même âge que son mari, nous prépara très-promptement un festin auquel nous fîmes le plus grand honneur. C'était du pain, du bœuf salé, du beurre, du fromage, du thé à la crème, des pommes de terre, une tarte aux fruits, des navets. Heureux ceux qui ont faim et qui peuvent se rassasier!

Notre hôte était père de trois enfants, mais il n'avai auprès de lui qu'une petite fille de dix ans, du nom de Harriet Une autre fille était mariée à un Américain, et un fils cherchait fortune en Californie. M. Haws faisait le commerce de peaux avec les Indiens, s'occupait de jardinage et élevait d bétail. Il se louait de la conduite des Indiens de la vallée qui étaient tout à fait inoffensifs, grâce aux bonnes disposi tions d'un jeune chef, actuellement parti pour la chasse. Ce Indiens, de la tribu des Chochonès ou Serpents, qui s'éten fort au loin vers le nord, sont, au rapport de nos hôte honnêtes et sincères, mais paresseux et sales. M. Ha affirme solennellement que les femmes sont très-vertueuse Les Chochonès sont nomades; ils couchent sur la terre so des feuillages, et se nourrissent de fruits sauvages, de racin et de gibier. Ils sont habillés de haillons, et quelques-uns d peaux sales d'antilope. Leurs cheveux sont longs, généralement noirs, durs, gros, souvent tressés et ornés de colifi-

chets en acier, en cuivre, en fer, en verre. Ils ont la bouche grande, la figure mâle, moins bronzée que les Océaniens, et leurs traits sont plus délicats, leur nez plus fin. Ils sont généralement silencieux, cependant on les entend souvent chanter dans la nuit.

Le jour même de notre arrivée je voulus dessiner un jeune Indien qui m'avait paru le plus intéressant parmi ceux que notre présence avait attirés chez Haws. Mais ne pouvant pas comprendre l'art diabolique du dessin, le pauvre sauvage tremblait si fort que je dus renoncer à faire son portrait.

Les Chochonès ont fait un traité d'alliance avec le gouvernement américain par l'intermédiaire du docteur Hurt, intendant des affaires indiennes pour le département d'Utah. M. Haws nous dit qu'il avait été autorisé par cet agent à réunir les Indiens pour poursuivre les émigrants qui commettraient des actes coupables envers les indigènes. Les rapports de l'agent avec les Indiens sont illusoires; ils se bornent presque uniquement à faire des traités avec les chefs et à leur distribuer, au nom du gouvernement américain, des présents qui consistent le plus souvent en effets d'habillement.

La langue des Chochonès est difficile à saisir pour une oreille européenne. M. Haws n'en sait pas dix mots: il ne peut converser avec eux que par l'intermédiaire de sa fille, qui lui sert d'interprète. Voici quelques mots pris au hasard, et que j'ai écrits après m'être consciencieusement assuré que j'en avais saisi la prononciation. On observera que l'*u* se prononce toujours *ou*.

Us, oui.
Kê, non.
Devitichante, bon, très-bon,
Choapé, homme.
— angua, femme.
Umbôi, yeux.

Môpi, nez.
Dempe, bouche.
Nanki, oreilles.
Bambi, cheveux.
Moazo, barbe.
Nangoch, tête.
Masoaki, main.
Nampi, pieds.
Dauap, genoux.
Oo, mollet.
Pâ, eau.
Takapi, neige.
Toiabi, montagne.
Poe, chemin.
Hôpi, arbre.
Apoidoe, dormir.
Baonawikk, manger.
Mahan, marcher.
Mabun, attention !
Kima, viens-ici.
Kona, feu.
Kuipi, fumée.
Dooia, cheval.
Uidhop, pantalon.
Ongoa, bœuf.
Detsoae, chapeau.
Manpa, souliers.
Bajo, tabac.
Loe, pipe.
Sohividoe, boire.
Sooguaio, lièvre.
Guahât, antilope.
Ondoati, enfant.
Heubitichi, vieillard.
Kapita, chef. (Il est probable que ce mot vient de l'anglais.)
Tukane, nuit.
Dabhe, jour.
Chimahapi, demain.
Kehapi, hier.
Chemiti, un.
Uato, deux.
Baite, trois.
Uatchuiti, quatre.
Manikt, cinq.
Navait, six.
Datsuiti, sept.
Uosuiti, huit.
Sééuomhent, neuf.
Séémanut, dix.

Il ne m'a pas été possible de découvrir le nom de Dieu dans la langue des Chochonès, et M. Haws m'a affirmé qu'ils n'ont aucune espèce de culte. Cependant, j'ai quelque répugnance à admettre cette assertion en présence des longues phrases qu'ils débitent aux esprits, quand ils sont malades ou qu'ils souffrent de la famine. M. Haws m'a également affirmé que les femmes ne portent pas de noms, assertion d'ailleurs confirmée par Harriet, qui comprenait assez le langage ordinaire pour savoir le nom des femmes, ses amies, si elles en avaient eu.

Comme chez les Havaiiens, les accouchements se font sans peine chez cette race, et sans le secours de gens de l'art. Quand une femme se sent sur le point de mettre au monde, elle se retire à l'écart, accouche dans un isolement absolu, et reste pendant cinq jours entièrement séquestrée, devant elle-même pourvoir à ses besoins et chercher les racines pour sa nourriture. Son mari, pendant ce même nombre de jours, doit également se tenir à l'écart, séparé de tout le monde, et même de sa femme.

J'eus l'occasion de constater l'existence de ces singuliers usages, en pénétrant un jour, malgré la consigne, dans un bois où j'avais appris d'Harriet qu'une squaw s'était retirée le matin en travail d'enfant. Je surpris la jeune mère faisant cuire des racines sur un feu qu'elle entretenait avec des broussailles. Elle me fit signe de ne pas approcher, et me montra du doigt son enfant couché par terre, à côté d'une mare de sang, sur une claie triangulaire à laquelle il était solidement fixé dans un maillot de peau de cerf. La claie était encadrée par deux lattes qui soutenaient un petit treillis de bois, destiné à faire un auvent sur la tête du poupon. A ce berceau primitif était attachée une courroie qui servait à le porter sur le dos comme un havresac. Rassurée sans doute par l'intérêt que je mettais à regarder son bambin, l'Indienne le démaillotta et me fit voir, toujours à distance respectueuse, qu'il était né avec une seule main. Je cherchai ensuite le mari, que je trouvai à deux milles de là, accroupi sur la terre, me faisant signe en se levant et en reculant, de ne pas l'approcher.

Les enfants restent nus jusqu'à l'âge de puberté, excepté lorsqu'il fait froid; et alors, comme les hommes et les femmes, ils se couvrent simplement d'une peau d'antilope qu'ils se lient autour du corps. Dans les jours de fête ou de bal,

les Chochonès portent souvent comme ornement une ceinture de plumes de différentes couleurs. Ils aiment, les hommes aussi bien que les femmes, à se peindre en rouge, à se barioler affreusement la figure et le tour des yeux, ce qui leur communique une expression terrible. Souvent ils s'enfarinent une partie des cheveux, et taillent le reste suivant leur fantaisie; généralement ils les coupent carrément sur le front, laissent tomber ceux des tempes jusque sur le cou, et les ornent de toute sorte de ferrailles, comme pour se donner à dessein un air singulièrement burlesque.

Les Chochonès négligent les vieillards et les malades. Ils n'estiment que les gens qui peuvent chasser, et c'est là leur unique occupation. Les femmes font tous les autres travaux. Ce sont elles qui rapportent sur leurs épaules le gibier tué par leurs maris; ce sont elles qui vont chercher les fruits, les racines; qui préparent la nourriture, tannent les peaux, broient le grain, font les habillements et les mocassins, vont prendre les chevaux au pâturage et les sellent pour leurs seigneurs. Et, quoique considérées comme esclaves, elles paraissent être assez à l'aise avec leurs maris. Elles ont la liberté de s'accoupler à un mari nouveau quand le premier leur déplaît, et cependant, elles sont comme une propriété mercantile dans les mains de leurs maîtres. La polygamie est pratiquée par les chefs, mais le nombre des femmes n'est jamais illimité.

Il ne paraît pas que les Chochonès professent beaucoup de respect pour leurs chefs. Ils leur obéissent seulement à la guerre. La nation des Chochonès forme comme une république fédérale divisée en nombreuses tribus qui reconnaissent chacune des chefs indépendants.

Les Chochonès emploient pour la chasse, qu'ils font à cheval ou à pied, des flèches armées d'une lame en fer-

Quelques-uns, les chefs par exemple, se servent aussi de carabines qu'ils achètent au moyen d'échanges. On ne chasse pas seulement pour la nourriture, mais aussi pour les pelleteries. L'animal le plus difficile à atteindre est l'antilope. On le prend par la ruse, en se coiffant d'une tête du même animal ornée de ses cornes, et en se couvrant d'une étoffe rouge : attirée par la curiosité, l'antilope s'approche à portée de la flèche ou de la balle. On tue des cerfs, des daims, des lynx, des renards, des loups, des mink (*Putorius vison*, Lin.), des hermines blanches, des *Mountain-sheeps* (*Ovis montana*, Desm.), des grouses (Tetrao), des corbeaux, des pies, une sorte de tourterelle, et d'autres animaux encore. Les ours ne sont pas communs dans la vallée [1].

Les Chochonès sont nomades; ils n'ont pas de centre d'habitation ou de campement. Ils sont sans cesse en mouvement et trouvent leur vie à la chasse, tout en marchant; ils ne font des haltes prolongées que dans les endroits qui leur plaisent, et ils ne se construisent pas de cabanes. L'hiver, ils cherchent un abri dans les cavernes.

Ils mangent les graines de deux espèces de Conifères, l'une de la grosseur d'une noisette, l'autre beaucoup plus petite. Ils mangent aussi un petit fruit à noyau, rougeâtre ou noir, assez fade; différentes baies, entre autres celles d'un *Vaccinium*. Ils récoltent des graines d'*Atriplex* et de *Chenopodium*, et quelquefois des graminées. Parmi les racines, ils estiment celle d'une Orobanche rameuse, jaunâtre, assez grosse, qu'ils font cuire ou sécher avec la base ou rhizôme, qui est renflée, et constitue la principale partie alimentaire. Ils récoltent aussi la racine napiforme d'un *Cirsium acaule*, qu'ils mangent cuite ou crue : cuite, elle de-

1. Voyez la note 8, à la fin de l'ouvrage.

vient toute noire, résineuse comme de la poix et est asse succulente; crue, elle est blanchâtre, tendre et a bon goût En outre, ils comptent parmi leurs aliments les truites les sauterelles et le gibier. Leur appétit est très-vorace Mistress Haws m'a assuré qu'elle avait vu un Indien con sommer cinquante livres de bœuf dans l'espace d'un jour, c qui me surprenait peu, moi qui avais vu mes sept domes tiques havaiiens dévorer en un jour un bœuf tout entier.

Les Chochonès sont friands de notre tabac; ils l trouvent cependant un peu fort, et préfèrent leur kinikinil qui est beaucoup plus doux. Celui-ci leur est fourni pa trois végétaux différents. L'un est un *Cornus* semblable notre *Cornus sanguinea :* après avoir détaché la cuticul épidermique, on racle l'écorce que l'on fait sécher avant d la fumer. Le deuxième est un *Vaccinium* à baies rouges, doı on ramasse les feuilles pour les fumer sèches. Le troisièm est un petit abrisseau dont je n'ai vu ni fruits ni fleurs, ma qui ressemble à certaines espèces de Daphné (particulière ment à celle de Kauai), et dont on ramasse les feuilles po les fumer dans la pipe. Les pipes de ces Indiens sont bois ou en terre rouge. Quelquefois ces pipes en terre o une très-grande valeur, et l'on a vu des Indiens donner cheval pour s'en procurer une. Ils aiment à rejeter la fum du tabac par les narines.

Les Chochonès emploient une grande partie de le temps, surtout les nuits, à des jeux de hasard, qu'ils aim avec passion. Ils jouent tout ce qu'ils possèdent, jusq leurs femmes, et ils paient immédiatement leurs det de jeu. Un de leurs jeux favoris se joue à quatre p sonnes. Ils s'asseyent à la manière des Kanaks, de vis-à-vis de deux, exécutent des mouvements brusques bras et des jambes, et psalmodient, sur différents tons,

passant du grave à l'aigu, agitant dans leurs mains des bâtons de deux sortes, les uns grands, irréguliers, non taillés, les autres petits travaillés au couteau, pouvant être cachés dans la main fermée. Ils sont en jouant d'un sérieux imperturbable. Il est difficile de comprendre leur manière de jouer ce jeu : peut-être tout le secret se borne-t-il à deviner dans quelle main est caché le bâton, qu'ils agitent sous la couverture ou sous la peau qui recouvre leurs genoux.

Leurs usages funéraires ont quelque chose de touchant et de terrible à la fois. Nous assistâmes, pendant notre séjour chez Haws, à l'enterrement d'un petit chef. Selon la coutume on immola sur sa tombe une de ses femmes et deux de ses chevaux, qui devaient, disent les Indiens, lui tenir compagnie sur la terre lointaine où son âme était allée chasser des animaux inconnus. Le défunt avait désigné la plus jolie de ses femmes pour faire avec lui le voyage suprême. Après que les deux chevaux eurent été sacrifiés, la malheureuse jeune femme s'avança sans sourciller sur la tombe de son mari, dont le frère lui coupa les cheveux d'abord et ensuite lui logea une balle dans le cœur. Nous frissonnions à ce spectacle, mais les Indiens restaient impassibles : tant l'habitude, secondée par les préjugés, nous rend indifférents à tout, même à la mort! On jeta de la terre sur les deux cadavres, on enterra les chevaux à côté, puis on enfouit à quelque distance la chevelure de l'immolée, et tout fut dit. Le soir, M. Brenchley alla déterrer la chevelure qu'il conserve encore aujourd'hui dans son musée. Ces usages funéraires rappelèrent naturellement à notre esprit d'autres usages analogues des Germains, dont Tacite nous a transmis le détail[1].

1. Voyez la note 9, à la fin de l'ouvrage.

La mère du chef défunt paraissait seule inconsolable de la perte de son fils. Nous la vîmes tous les soirs aller se prosterner sur la fosse, et nous l'entendions chanter un air sauvage, qui exprimait certainement la douleur. C'était un spectacle déchirant pour tout homme sensible que celui de cette vieille femme décharnée, ne portant pour tout vêtement qu'une étroite ceinture, se déchirant la figure avec les mains, baisant la terre qui recouvrait la fosse de son fils, et fredonnant d'une voix tremblotante, en pleurant, un chant dont il était impossible de saisir les paroles, mais dont voici l'air :



L'indifférence des Indiens d'alentour, qui continuaient leurs jeux pendant que cette pauvre mère épanchait ses regrets avec sa douleur, formait un contraste navrant qui portait à l'âme les impressions les plus pénibles.

Les Chochonès ont le sentiment de la justesse des sons, ce qui est extrêmement rare chez les peuples sauvages[1]; mais leur musique se borne, à part deux ou trois airs, à imiter les hurlements des animaux sauvages, et c'est généralement au milieu de la nuit qu'ils font entendre leurs affreux concerts, et qu'ils se livrent à leurs danses. On est saisi alors, au milieu du sommeil, par l'éclat de ces voix puissantes qui rendent les beuglements du buffalo, les rugissements des tigres, les bêlements des moutons sauvages, les hurlements des loups, les cris des cayotes, les hennissements du cheval, les croassements du corbeau, les aboiements des chiens, les

1. Voyez la note 10, à la fin de l'ouvrage.

glapissements des renards, en un mot, la voix de tous les animaux, imitée avec une vérité qui épouvante. On a d'autant plus lieu d'être étonné et effrayé de ces concerts infernaux, que c'est dans ces occasions seulement que l'on peut s'apercevoir que les Chochonès ont une voix, car entre eux ils parlent extrêmement bas, comme s'ils craignaient continuellement d'attirer l'attention de l'ennemi.

Le sentiment de la reconnaissance paraît être inconnu des Chochonès : si on se montre généreux et bienveillant envers eux, ils en abusent vite et ils exigent bientôt par la force ou par les menaces la continuation du bienfait. Mistress Haws fut une fois, en l'absence de son mari, mise en demeure par un Indien de lui accorder toute la nourriture qu'il désirait ou de recevoir une balle de rifle dans la tête. L'intrépide femme ne choisit ni l'un ni l'autre; mais, saisissant un revolver, elle mit le sauvage en joue en lui disant qu'au premier mouvement elle ferait feu, et l'Indien de décamper pour ne jamais reparaître.

La vallée dans laquelle M. Haws était venu établir ses pénates était bordée de l'est à l'ouest, du côté du nord, par de hautes montagnes qui conservent presque toute l'année de la neige sur leurs sommets. De grands rochers de granit, de porphyre et de schiste surplombent en certains endroits, et leurs cimes sont recouvertes de sapins de l'espèce comestible. Au sud, les montagnes qui forment l'autre flanc de la vallée sont moins hautes et moins abruptes. Cette vallée est fort longue et n'a pas moins de trois lieues de large en plusieurs endroits. Une rivière l'arrose dans toute sa longueur, et ses bords, vus de loin, se détachent d'un fond plat par une ligne étroite et sinueuse de verdure. Peter Haws avait placé sa ferme au pied des plus hautes montagnes, sur un petit ruisseau d'eau limpide, qui allait se jeter à angle droit dans

la rivière principale, en courant au milieu d'une prairie où se voyaient çà et là quelques bouquets de saules et de peupliers. Le sol est fertile sur plusieurs lieues carrées. Le climat de cette vallée est sain, mais froid en hiver. Souvent, quand la neige étend sur le paysage son manteau de glace, les loups descendent des montagnes et font des ravages terribles parmi les bestiaux de Peter. Il faut alors veiller jour et nuit avec des chiens pour éloigner l'ennemi des abords de la maison.

Les torrents des environs roulent quelques paillettes d'or. Nous avons eu plusieurs fois l'occasion de voir ce précieux métal, ainsi que des grenats et de petits rubis de peu de valeur. Parmi les plantes qui croissent dans la prairie, les plus communes sont : un *Parnassia*, un *Geranium*, un *Cistus* à fleurs jaunes, deux *Epilobium*, le *Cirsium Virginianum* sans tige, mais à racine succulente; une Crucifère, des *Carex*, un *Euphrasia* à fleurs jaunes, *Rosa*, *Scorzonera*, *Œnothera*, *Artemisia*, *Juncus*, Borraginée, *Polygonum aviculare*, Lupin bleu, *Galium*, *Mahonia*, deux Asclépiadées, *Ranunculus aquatilis*, *Solidago*, *Potentilla*, *Lemna* à feuilles lancéolées, deux *Salix*, *Cornus*, deux *Aster*, *Vaccinium*, deux *Ribes*, *Cyperus*, *Gentiana*, quelques Scrofulariées, *Hypericum*, *Achillea*, *Sambucus*, *Viola*, *Eriogonum*, *Castilleja*, *Symphoricarpus*, *Fontinalis*, *Marchantia*, des Graminées, etc. Toutes les Monocotylées étaient mortes, ainsi que beaucoup d'autres plantes, à l'époque de notre passage. On voyait encore çà et là le *Valeriana edulis* dont les Chochonès mangent la racine sous le nom de *Kuia*. Au printemps on trouve en abondance une *Liliacée* (*Camassia esculenta*) dont les Indiens mangent l'oignon qu'ils appellent *Camash*. Sur la montagne, la végétation présentait encore un *Veratrum*, un *Symphytum* à fleurs bleues, trois *Ribes*, plusieurs Composées à fleurs jaunes, un *Actæa* à fruits rouges, une Ombellifère,

un *Sambucus*, un *Cactus* globuleux, épineux, etc. La Conifère dont les graines sont comestibles (*Pinus monophyllus* de Torrey) est très-commune sur les montagnes. Les Indiens en récoltent les cônes pour leur provision d'hiver et les conservent dans des cavernes.

Les peupliers qui couvrent les bords du ruisseau sont assez forts pour permettre d'en faire du bois de charpente. Aussi Haws en a-t-il bâti son établissement. Un de ces peupliers, coupé horizontalement à trois pieds du sol, donnait naissance à une couronne de rameaux qui sortaient d'entre l'écorce et le bois. Je détachai soigneusement l'écorce, et vis à la racine de chaque rameau un amas de fibres en faisceau irrégulier, tendant à descendre vers le bas de l'arbre, fait intéresssant qui semblerait militer en faveur de la théorie des phytons de M. Gaudichaud.

Haws a bâti près de sa maison une cabane en pierres, qu'il destinait au chef de la vallée, pensant par là s'attacher l'Indien nomade et changer petit à petit ses mœurs. Mais le désert et le gîte en plein air ont des charmes puissants pour l'homme de la nature. Le roi croyait étouffer, quand il couchait dans cette cage; aussi y a-t-il renoncé.

Le jardin de notre hôte était assez soigné et très-grand. Il était entouré d'une forte palissade, et une rigole y amenait l'eau du ruisseau. On y voyait des pommes de terre, du maïs, des cornichons, des concombres, des pastèques, des potirons, des melons, des giraumons, des pois, des haricots, des navets, des oignons, du blé, de la salade, etc. J'y vis aussi l'orobanche comestible, qui croissait spontanément. Cette espèce est rameuse et très-grosse vers la racine, qui est la partie mangée par les Indiens. Il y avait sur le sol une couche d'alcali qui paraissait nuisible à la végétation. Des nuées de sauterelles causaient de grands dommages à la

plantation du colon, qui prenait son mal en patience et espérait mieux pour l'année suivante.

Un grand parc situé derrière la maison servait à renfermer les bœufs et les moutons pendant la nuit. Les chevaux restaient toujours en liberté dans la plaine. Il y avait, autour de cette ferme, un air de bien-être et d'aisance qui faisait plaisir à voir dans un pays situé à cent lieues de la maison la plus rapprochée. En voyant ce que Peter avait fait en deux ans, on pouvait lui prédire un succès merveilleux, et il méritait de réussir. Mais il n'est pas plus sûr dans le désert qu'ailleurs de faire des projets et de former des désirs. Cette maison que nous avions laissée en si belle prospérité, et qui avait été pour nous un bienfait inappréciable, fut abandonnée après notre passage. Sans doute à l'heure qu'il est, il serait difficile d'en retrouver les traces sous les ravages des Indiens. Voici à propos de quelle terrible histoire Peter Haws fut obligé d'abandonner sa création du désert, et de se réfugier en Californie.

Il avait une fille, grosse, courte, à hanches énormes, à figure assez laide, et dont les yeux avaient une expression désagréable. Un Américain, du nom de Carlos Murray, jeune homme de petite stature, au teint frais et vermeil, à barbe presque rouge, vit cette fille, s'éprit de ses charmes et l'épousa. Le jeune couple vivait sous la tente, à l'extrémité de la vallée, dans le but avoué de faire des échanges avec les émigrants. Carlos, à l'époque de notre passage, s'était rapproché de son beau-père, sous prétexte de faire du fourrage, et campait dans la prairie à neuf milles de nous. Il avait de nombreux rapports avec les aborigènes, dont il parlait assez couramment la langue, et auxquels il avait su inspirer sinon de l'attachement, au moins du respect, au point qu'il avait, pour une cause futile, tué un Chochonès, sans la

moindre conséquence fâcheuse pour lui. Mais Carlos, ainsi que nous l'avons appris au Lac Salé, ne se bornait pas à tuer les Indiens; il avait assassiné deux Peaux-Blanches pour s'emparer de leur argent, et l'on soupçonnait, parmi les Mormons, que plus d'une autre victime qu'on attribuait aux Chochonès, devait lui être imputée. Nous-mêmes, quand on ne nous vit pas paraître au Lac Salé à l'époque calculée pour notre arrivée, on supposa que nous avions été tués par le redoutable Carlos. Vers la fin de 1855, après notre départ pour la basse Californie, vingt-cinq Mormons furent envoyés à la poursuite de Murray. On le surprit sans qu'il eût été averti, et il fut traduit devant la cour d'assises de Fillmore. Convaincu de plusieurs assassinats, mais sans preuves légales, il obtint sa grâce par l'influence de Heber Kimball, son oncle, deuxième président de l'Église. A cette grâce n'était attachée qu'une condition, celle de se faire mormon. Carlos consentit et retourna sous sa tente. A peine y fut-il arrivé que les Chochonès le massacrèrent lui, sa femme et son associé. Peter Haws, épouvanté et menacé par les mêmes sauvages, réunit tout son butin sur son wagon et se retira, avec sa femme et Harriet, dans l'État de Californie, où il doit être établi en ce moment. Tout porte à croire qu'il avait ignoré, jusqu'au jour du jugement, que son gendre fût un si grand scélérat.

Haws était dans le désert comme une sentinelle avancée du mormonisme; car il était mormon, ainsi que nous le découvrîmes. Tous les soirs il nous faisait la prière, et il employait certaines expressions qui ne pouvaient se rapporter à aucun culte connu de nous. Cela nous fit supposer qu'il appartenait à la religion nouvelle. Nous lui fîmes part de nos pensées à ce sujet, et il nous déclara qu'en effet il avait le bonheur d'être un Saint du dernier

jour. Son histoire n'est pas longue; il n'est peut-être pas sans intérêt de la raconter ici.

Haws était né au Canada, à Kingston. Dans sa jeunesse, il avait vécu à Montréal, pays où plusieurs sectes protestantes se trouvent en contact avec le catholicisme. Ce voisinage lui avait fait contracter cette indifférence que communiquent quelquefois les débats religieux ou théologiques. Il se disait alors que toutes les religions étaient des inventions humaines et il ne respectait plus que la Bible, qui, selon lui, n'était pas mieux pratiquée que comprise. Il en était là de ses croyances quand les premiers missionnaires mormons se répandirent au Canada. Il les entendit, médita leurs instructions, et pour répéter le langage à la fois ironique et pittoresque dont il se servit avec nous, *il fut assez fou pour croire que toutes les vérités mormonnes sont claires comme les cinq doigts de la main*. Il reçut donc le baptême, et bientôt vint demeurer auprès du prophète Joseph Smith, qui l'employa d'abord en qualité de missionnaire, et ensuite le rappela auprès de lui quand il eut donné des preuves suffisantes de son zèle. Haws vécut avec le prophète jusqu'à sa mort, partagea toutes les misères de sa secte, émigra l'un des premiers pour le Lac Salé, où il vécut pendant quelques années en fabriquant du wiskey. Une discussion qu'il eut avec le nouveau prophète, Brigham Young, l'indisposa, et il prit le parti de s'éloigner de la société pour méditer à sa guise les saintes doctrines, sans avoir à se courber devant l'autorité du président de l'Église. Cependant, Haws n'était pas apostat, tant s'en faut. Il restait fidèle aux doctrines du fondateur; mais il refusait une obéissance aveugle à son successeur. Il était même mormon jusqu'au fanatisme, et ses discours de chaque soir nous le prouvaient surabondamment. Quoi qu'il en soit de la portée de ses croyances, Peter Haws était admirable par l'onction qu'il donnait à ses ser-

s, quand il nous exposait les dogmes de sa religion. Il ne
ait pas seulement, mais encore il pratiquait ses devoirs
un scrupule digne d'une meilleure théologie. Sa sincérité
évidente ; elle nous touchait et nous inspirait du respect.
s l'écoutions avec une sorte de recueillement quand il
exposait ses croyances et ses opinions, que nous allons
quer rapidement, comme un préambule à l'exposition
rale que nous aurons l'occasion de faire plus tard.
« Il soutenait que les Saints possèdent seuls la vérité, que
s ils ont le privilége d'être parfaitement intelligents, intel-
nts au point de comprendre et expliquer tout ce qui nous
ît obscur dans les Écritures sacrées. Il était disposé à ad-
re que chaque religion a une parcelle de la vérité, mais
ucune ne l'a entière, à l'exception du mormonisme, au-
les dieux, ce sont ses expressions, ont révélé toutes les
tés. La religion catholique, d'après lui, est celle qui est la
ns fausse, parce qu'elle connaît un plus grand nombre de
tés qu'aucune des autres ; mais elle n'en est pas moins
se, parce qu'elle ne les connaît pas toutes, et que d'ailleurs
s'est écartée de la tradition en ne conservant ni apôtres, ni
nds prêtres, ni prophètes. Toutes les prophéties anciennes
ent accomplies, et, comme le monde ne peut pas rester
s prophéties, il fallait des prophéties et des prophètes
veaux. C'est pour cela que les dieux avaient suscité
eph Smith. Haws prophétisait qu'avant trente ans il y au-
un roi à Jérusalem ; que les indigènes d'Amérique, qui sont
iellement le peuple privilégié des dieux et les successeurs
Israélites, reprendraient bientôt leur puissance dans le
nde ; qu'ils se réuniraient aux Mormons pour former l'Église
ivelle de Jésus-Christ et le peuple dominateur du monde.
s plaques d'or trouvées et traduites par Joseph Smith ne
ent pas le dernier mot de la volonté des dieux. On en

trouvera encore d'autres qu'on traduira à l'aide de l'Urim et Thummim. A cette occasion, Peter Haws, qui nous avait vus nous servir d'instruments hypsométriques, disait, dans son langage pratique : « A l'aide de l'Urim et Thummim, il est aussi facile au premier venu de lire toutes les langues et de déchiffrer tous les grimoires imaginables, qu'à vous de mesurer les montagnes à l'aide du baromètre. » La manifestation de la vérité que possède l'Église mormonne avait frapppé tous les esprits sensés dans ces derniers temps, et le prophète Joseph Smith avait mis le comble par sa mort à l'accomplissement des prophéties, qui disent que les prophètes sont massacrés parce qu'ils sont prophètes. Les meurtriers du saint homme sont bien connus. Ils étaient dernièrement en Californie; mais les chefs mormons ont défendu à leurs coreligionnaires de jamais chercher à venger sa mort, parce que les choses ne sont arrivées ainsi qu'avec le consentement des dieux. Tous les hommes sont éternels, mais sujets à des changements, transformations. Nous existions avant d'habiter nos tabernacles ou corps charnels. Quiconque est humble et simple de foi peut invoquer les esprits et faire des prodiges. »

Peter disait que les dieux lui avaient permis, à lui, le plus humble des missionnaires, de faire des miracles pour la défense de la vérité. Il disait aussi, quand nous le taquinions à cet égard, que les anciens ayant pratiqué la polygamie avec l'assentiment de Dieu, il n'y a aucune raison pour qu'on ne fasse pas de nos jours ce qu'on faisait autrefois. M. Haws cependant ne veut pas pratiquer la polygamie et il ne la croit pas nécessaire. Il interprétait les songes, et un jour, comme je lui racontais un rêve dans lequel j'avais vu des nymphes me verser du vin de Champagne, il me dit que cela signifiait que la doctrine mormonne s'infiltrait comme

un doux nectar dans mon âme, et que bientôt je me ferais baptiser.

M. Haws, qui avait renoncé à sa qualité d'Anglais pour se faire naturaliser Américain, n'avait dans le fait d'autre nationalité que celle que lui donnaient ses croyances, c'est-à-dire qu'il n'était ni Anglais, ni Américain, mais uniquement et simplement mormon. Loin de vanter la nation américaine comme la première du monde, il se plaisait à la ravaler et prédisait la division de l'Union, à cause de la corruption de son gouvernement. Il n'y avait de possible et de bon sur la terre qu'un gouvernement théocratique, et les Mormons seuls le possèdent; en sorte qu'ils ont à la fois la vérité parfaite et le système de politique par excellence. Il est bien entendu qu'en parlant ainsi, Peter faisait abstraction de ses querelles avec Brigham Young.

Le portrait que notre hôte nous faisait de Joseph Smith était très-flatteur. Il n'en parlait qu'avec enthousiasme, avec une vénération profonde. Mistress Haws, quand son mari parlait du prophète, entrait dans une sorte d'extase et remerciait les dieux de lui avoir fait connaître un homme parfait sur la terre. Elle était si sincèrement pénétrée d'admiration pour son prophète qu'elle laissait éteindre sa pipe en parlant de lui, ce qui ne lui arrivait jamais autrement que pour se mettre à table. Cette espèce d'adoration nous paraissait exagérée, mais quand nous entendîmes au Lac Salé tous les gens qui avaient connu le prophète en parler de la même manière, nous admîmes que Joseph Smith devait être tel qu'on nous le dépeignait, et cela d'autant plus volontiers qu'il répugnerait à la raison de croire qu'un homme qui a fait des choses très grandes, sinon très-bonnes, n'eût été qu'un esprit ordinaire. Voici le portrait que nos entretiens avec nos hôtes nous ont permis de faire du prophète.

Joseph Smith était un colosse : il avait plus de six pieds et il pesait 212 livres américaines. Bien proportionné, beau, jeune, aimable et simple, il captivait les cœurs de tous ceux qui l'entouraient. Doux et naïf comme un enfant, il était d'une bonté paternelle pour ses amis, d'une magnanimité remarquable à l'égard de ses ennemis. Intelligent et spirituel, il était doué à la fois du courage civique et religieux, et possédait une connaissance approfondie du cœur humain. Il avait une activité infatigable. Tous les jours il consacrait quatorze heures au travail de cabinet, dictant à son secrétaire des commandements, des révélations, des lettres, des traductions. Tous les jours aussi il employait deux heures à la récréation. Son passe-temps favori était de jouer à la balle avec des enfants. Toutes les qualités lui avaient été départies, il ne lui manquait que de l'instruction, mais sa foi était si grande qu'elle y suppléait. D'ailleurs il passait pour l'inspiré des dieux. On se sentait attiré vers lui comme par un aimant irrésistible, quand on l'avait une fois approché. Souvent on a vu des gens qui s'étaient rendus auprès du prophète avec des intentions coupables, se retirer en lui jurant une affection éternelle, et en se demandant comment ils avaient pu nourrir de la haine pour un homme qu'ils trouvaient si digne d'être aimé.

Le portrait que nous venons de tracer d'après le sentiment de nos Mormons est-il la vérité ? Beaucoup de faits sont acquis à l'histoire, qui prouvent l'exactitude de leur rapport.

Lorsque Haws, dans ses conférences du soir, au coin de son feu de bois de peuplier, nous développait sa doctrine, il s'animait comme un prédicateur en chaire ; sa voix avait des éclats qui retentissaient jusque dans les alentours et frappaient de stupeur les Indiens campés dans le voisinage.

va même une nuit qu'emporté par l'ardeur de son
Peter prêcha de toute la force de ses poumons, comme
t eu à se faire entendre de dix mille auditeurs ; et les
s, croyant qu'il était devenu fou, s'agitaient autour
case comme des démons déchaînés. Il fallut pour les
r leur faire dire par Harriet que notre orateur était en
de conjurer les mauvais esprits.

Nous étions disposés à quitter le toit hospitalier de
le 7 septembre, quand, à l'heure de notre départ,
ge se trouva pris d'une indisposition subite qui ne nous
it pas de partir. Le soir de ce même jour, nous apprî-
l'un vieux sauvage que les Indiens, poussés par l'esprit
illage et encouragés par le petit nombre d'émigrants
raversaient les plaines cette année, attaquaient impi-
blement tous les blancs de passage et bloquaient la route
ac Salé. Ils avaient cherché à piller tous les convois d'é-
ants du côté de Goose Creek, et ils venaient de dépouiller
plétement une caravane de dix-sept Mexicains. Ils avaient
i assassiné plusieurs Américains. Ces nouvelles peu ras-
ntes nous déterminèrent à différer indéfiniment notre
rt. Haws envoya un exprès au chef de la vallée, Sòkô-
pour le prier de revenir auprès de lui. Le chef arriva
ôt avec sa troupe de chasseurs. C'était un homme d'en-
vingt-cinq ans, assez petit, maigre, bien fait pour sa
et doué d'intelligence. Il y avait de la profondeur et de
ocité dans son regard, cependant M. et mistress Haws
uaient de sa douceur. Il n'avait rien qui le distinguât,
n'est peut-être encore plus de réserve que les gens de
ce. Ses cheveux, longs selon la coutume, étaient tressés
es faces. Il portait pour tout vêtement une chemise de
ur, un pantalon noir et un chapeau de feutre. Un re-
r pendait à sa ceinture. Il était le mari des deux fem-

mes les mieux faites de la tribu. Il savait quelques m d'anglais et répondait invariablement à madame Haws : Y *sir! oui, monsieur!* Les autres Indiens ne paraissaient] avoir la moindre idée d'étiquette en sa présence. Il était s cesse accompagné d'un frère plus jeune que lui et d'un emb point remarquable. Des trappeurs canadiens avec lesquels frère avait passé quelques années à la chasse du castor, avaient donné le nom de Bourgeois, et on ne lui en conna sait pas d'autre. Plus vaniteux que son aîné, il était hab d'une couverture de laine bleue et d'un pantalon de peau. chevelure était ornée de colifichets et d'un disque en cuiv marque de son rang. Son cheval blanc était aussi plus be que les autres. Souvent il portait pour chapeau un bonnet peau de lapin, auquel pendaient plusieurs queues du mê animal. Il aimait excessivement à se peindre la figure.

M. Haws proposa à Sôkôpitz de lever une petite arm et d'aller châtier les Indiens maraudeurs et assassins. Il r pondit qu'il n'avait rien à faire avec les Chochonès coupabl qu'il était sûr des Indiens de son district. Nous lui dema dâmes alors s'il ne voudrait pas nous accompagner jusqu' Lac Salé. Il désira qu'on lui laissât deux jours pour réfléch Nous les lui accordâmes, et ce terme expiré, il nous fit sav qu'il profiterait de notre caravane pour aller voir l'intenda américain, quoiqu'il ne songeât d'abord à faire cette vis qu'au printemps suivant. C'était pour nous une bonne f tune que la compagnie du chef, d'autant plus qu'il dev nous protéger par sa présence.

Nous fûmes encore retenus chez Haws par des indisp sitions subites et inexplicables. George pensa mourir d' mal qui ressemblait à une attaque de choléra foudroyant. avait des coliques qui lui faisaient pousser des cris affreu Ses traits étaient fortement contractés, on eût dit qu'il av



SÒKÒPITZ

fait une maladie de deux mois. J'eus moi-même un commencement de dyssenterie, et un soir je fus trouvé évanoui par mistress Haws, qui me rappela à la vie en me prodiguant ses soins. M. Brenchley paya son tribut par une diarrhée sans douleur. L'*Ipécacuanha*, dont nous avions plusieurs fois déjà constaté la merveilleuse efficacité pendant notre voyage dans la Polynésie, et dont notre pharmacie était toujours pourvue, nous sauva encore cette fois.

M. Haws, voulant profiter de notre caravane et de l'escorte que nous faisait Sôkôpitz, se décida à venir avec nous. On se mit à réparer un vieux chariot, et nous résolûmes d'aller en droite ligne sur la pointe sud du Lac Salé, sans nous occuper de chercher les traces des émigrants. Nous espérions par là éviter les Indiens hostiles et même abréger de beaucoup notre route. S'il faut en croire M. Haws, un Américain aurait fait avec trois mules le chemin de Sacramento à Haws's-Ranch en huit jours, et serait allé de là au Lac Salé en quatre jours. Dans ce trajet phénoménal, l'Américain n'aurait jamais fait de halte de plus de deux heures et ne se serait pas inquiété de suivre les traces de ses devanciers.

Nous passâmes onze jours sous le toit de l'estimable et honnête mormon, onze jours pendant lesquels nous pûmes nous reposer de nos fatigues, achever de guérir nos blessures, mettre nos notes en ordre, étudier autant que faire se pouvait les mœurs des Indiens, nous initier aux habitudes des Mormons et faire une série d'observations météorologiques et géographiques. Le temps passa vite malgré l'épidémie qui était venue fondre sur nous, et à laquelle il faut ajouter l'apparition de furoncles douloureux et les premiers symptômes de rhumatisme, qui heureusement ne se sont pas reproduits depuis. Quoiqu'un peu altérés par la connais-



sance que nous avons plus tard acquise des dangers que nous courions dans le voisinage de l'assassin Carlos Murray, nos souvenirs du séjour que nous avons fait chez Haws sont encore chers et agréables à notre cœur, et nous compterons toujours le nom de Haws parmi ceux des plus honnêtes gens que nous ayons rencontrés dans le cours de notre vie errante.

Ce n'est pas seulement au bon Haws que nous devons rendre hommage, c'est aussi un besoin pour nous de remercier Dieu dont la Providence nous sauve souvent par les contre-temps mêmes qui nous assaillissent, et qui nous font parfois aveuglément accuser. Quand nous nous égarions à travers les montagnes, nous pouvions considérer ce fait comme un malheur : et pourtant c'était par là que le ciel nous éloignait des Indiens attroupés vers les sources du Humboldt, où nous avions projeté de passer.

Si nos projets n'avaient point été contrariés, nous eussions certainement été dévalisés par ces hordes rapaces et en supposant qu'elles eussent épargné nos jours, nous n'aurions pu probablement résister aux privations qui nous eussent attendus dans un désert immense, où nous aurions manqué des choses les plus indispensables à la vie. Quelle que soit la philosophie qu'on admette, il faut bien reconnaître que les événements regardés comme malheureux tournent souvent à notre bien. Sans la maladie de George, qui se déclara au moment de notre départ, nous aurions quitté le toit hospitalier de Peter le 7 septembre, ne nourrissant pas la moindre inquiétude du côté des Indiens que nous croyions à cette époque tout à fait inoffensifs, et nous serions tombés comme de faibles moutons dans la gueule du loup. La maladie de George, qui retarda notre départ, donna le temps aux funestes nouvelles de nous parvenir, et ainsi

nous pûmes aviser aux moyens de conjurer les dangers dont nous étions menacés. Aussi cette nouvelle expérience vint-elle confirmer ce principe de notre philosophie du voyageur : les contre-temps doivent être supportés sans murmure, ils nous amènent souvent le bien et nous font éviter le mal. Notre vie est remplie de faits qui corroborent cet axiome.

Il est des réflexions d'un autre genre qu'il nous serait difficile de ne pas faire, parce qu'elles résultent des impressions que nous emportions de la demeure de l'honnête Haws. Nous n'oublions pas que nous sommes nés dans la vieille Europe, et que notre pays a des vertus qui lui sont propres, et qui ne le cèdent à celles d'aucun autre. Mais ne nous sera-t-il pas permis de constater encore une fois cette énergie, cette puissance d'initiative et, si je puis ainsi dire, de *self-government*, qui caractérise la race anglo-américaine? Haws en est un rare exemple, qu'il faut citer et aussi admirer. Voilà un homme qui, emportant dans sa conscience une religion et une foi nouvelles, va, seul avec une femme et une fille, s'emparer du désert, s'exposer au milieu de tribus sauvages à toute sorte de dangers, et qui jette, loin de toute habitation civilisée, les fondements d'une colonie qui pouvait se développer, si des événements imprévus n'étaient pas venus se jeter à la traverse! Il faut admirer le soldat qui le jour de la bataille affronte la mort pour l'honneur de son drapeau : mais n'est-ce pas aussi un courage digne d'éloges que celui de ces pionniers simples et fermes, qui, sans s'effrayer des périls que leur font courir chaque jour la nature et les hommes, s'ouvrent des voies nouvelles et se font une destinée à part, loin de toute société, sous la seule sauvegarde de leur conscience et de leur Dieu?

Dans les immenses plaines et dans les nombreuses val-

lées de l'Amérique, où un sol vierge et fécond n'attend que le travail de l'homme pour prodiguer ses largesses; où des millions d'individus, que l'encombrement des villes transforme en parias de la société, pourraient trouver leur place au soleil de l'indépendance et du bonheur, on retrouve çà et là des tableaux qui nous remettent en mémoire la vie des antiques patriarches de l'Asie. Haws était dans son désert le roi de la création, et il s'y estimait plus heureux que sur un trône. On se rappelait, à sa vue, le bon vieillard d'Œbalie que Virgile nous a dépeint sous des couleurs si charmantes.

Regum æquabat opes animo; seràque revertens
Nocte domum, dapibus mensas onerabat inemptis.

CHAPITRE III

DE HAWS'S RANCH A LA NOUVELLE JÉRUSALEM

Par monts et par vaux. — Construction d'un pont. — Une rencontre. — Désert salé. — Mirage. — Passage dangereux. — Encore des serpents à sonnettes. — Grantsville. — Le Lac Salé. — Vue de la Cité sainte. — Le Jourdain.

Le 15 septembre, à dix heures et demie du matin, après avoir reçu les adieux touchants et les bénédictions de mistress Haws, nous nous mîmes en route pour continuer notre voyage. Notre caravane se composait du wagon de Haws, attelé de deux chevaux et d'une mule; de six chevaux de selle et de huit mules de charge et de selle. Haws, Sôkô-pitz, Bourgeois nous accompagnaient, ainsi que George que nos hôtes avaient refusé de garder chez eux. Carlos Murray vint nous servir de guide pour franchir la montagne par le passage le moins difficile. Le cheval de bataille de M. Brenchley, horriblement blessé sur l'épine du dos, nous suivait en liberté, et George montait un cheval que Haws lui avait donné en échange d'une de nos mules, qui aidait à tirer son wagon.

Nous traversâmes plusieurs ruisseaux en suivant le pied de la montagne, et nous côtoyâmes des prairies toutes desséchées. Nous vîmes des grouses que les balles de nos Indiens ne purent atteindre. Arrivés à un vallon sur la droite,

nous commençâmes à gravir une côte rapide, où jamais voiture n'avait passé. Les montées étaient aussi difficiles que les descentes, et il nous fallut souvent nous mettre aux roues du chariot, soit pour le retenir, soit pour le pousser en avant. Indépendamment des difficultés inhérentes à la proclivité, la pente des montagnes était couverte de pierres qui roulaient sous les pieds des animaux et secouaient singulièrement notre attelage. Nous crûmes pour un instant qu'il serait bon de l'abandonner, dans la crainte qu'il ne pût franchir d'autres obstacles que nous prévoyions devoir rencontrer sur notre route.

A quatre heures, nos animaux étant épuisés, nous campâmes dans une gorge, sur les hauteurs, où coulait un tout petit ruisseau et où se trouvait un peu de gazon. Un bosquet de peupliers et de saules nous fournissait un abri. Des *Helianthus* et des *Epilobium* croissaient autour de nous. On entendait dans le voisinage les gloussements des grouses. Carlos Murray voulu tleur faire la chasse, et sous ce prétexte il m'emprunta mon fusil de Lepage, bien qu'il eût lui-même une excellente arme. Je lui livrai mon fusil sans réfléchir, puis ses mouvements me devinrent suspects. Au lieu de s'éloigner pour poursuivre le gibier, il s'était caché dans un fourré très-rapproché et semblait nous observer. Je saisis alors sa carabine qu'il avait laissée dans le wagon, et je le mis en joue. Il comprit qu'il était découvert et s'éloigna pour la chasse. Quoique nous ne sussions pas alors que Carlos était un assassin dangereux, et quoique rien ne nous l'eût donné à penser auparavant, nous éprouvâmes dès ce moment une aversion inexplicable pour cet homme, qui semblait toujours épier nos mouvements, et qui nous avait dans la journée soustrait un lasso que nous lui avions refusé parce qu'il était pour nous d'un grand prix historique. Carlos revint

camp sans gibier et sans vergogne. Nous nous gardâmes bien de parler du fusil. On prépara le souper. Les deux chefs indiens se rendirent utiles et Haws fit la cuisine très-rapidement, tout en accablant de sarcasmes le pauvre George qui était décidément, aux yeux des sauvages eux-mêmes, un être inerte. Ce sentiment, tout en nous affligeant à cause de l'intérêt que nous portions à cet honnête garçon, nous causait quelque satisfaction en ce qu'il nous prouvait que ce n'était pas notre mauvaise humeur qui nous avait fait regarder le pauvre naufragé comme un homme inutile, nuisible même. Nous nous endormîmes d'un œil sur le gazon, au pied de la montagne Ketengua, qui élançait dans le firmament étoilé son cône pointu et crénelé.

Le lendemain, nous nous mîmes en route à sept heures, après avoir tué deux oiseaux noirs à épaulettes rouges. A peine étions-nous en marche que George tomba de cheval sur une pente escarpée, laissant échapper sa monture ainsi qu'un autre cheval qu'il tenait en laisse. Le cavalier démonté n'était point blessé, mais perdant la tête, il ne put retrouver son cheval, et nous fûmes obligés de suspendre notre marche pour courir après les animaux effrayés. Pour atteindre le sommet de la passe, nous eûmes à pousser le wagon de toute la force de nos bras. Nous descendîmes ensuite par une pente rapide vers une assez belle prairie arrosée par un ruisseau. George, qui avait de la peine à suivre le gros de la caravane, était resté en arrière, conduisant par la longe le cheval blessé, auquel il ne pouvait faire passer le filet d'eau. Comme le cheval qu'il montait était bon et doux, nous nous inquiétions peu à son sujet. Mais quand nous eûmes mis plusieurs milles de distance entre nous et lui, nous nous avisâmes de le chercher des regards. Il était bien loin au delà du ruisseau, trottinant sur les der-

rières du cheval qu'il avait lâché et qu'il faisait avancer à contre-route en le poursuivant en droite ligne. M. Brenchley, qui vit son embarras, s'élança sur le fuyard et le ramena au bout d'une heure. George, au lieu de suivre le pas de M. Brenchley, continua son chemin au petit trot et perdit notre caravane de vue, sans avoir même l'idée de se guider par les traces de notre wagon. Il s'égara pendant quatre heures, et déjà nous pensions qu'il avait pris le parti de retourner à la ferme de Haws, où nous l'aurions laissé avec plaisir, quand nous l'aperçûmes à très-grande distance sur le haut d'une colline. Émus de compassion, nous l'attendîmes et il nous rejoignit, à notre regret, il faut bien l'avouer.

Le temps s'était couvert; de gros nuages assombrissaient le jour et aussi nos esprits. Nous nous arrêtâmes à trois heures un quart à l'extrémité de la prairie, décidés à camper là avant de nous lancer dans le désert qui était devant nous. L'eau nous manquait, mais en creusant un puits dans le lit desséché d'un torrent, nous en trouvâmes une quantité suffisante pour nos besoins. Nous fûmes visités là par trois chasseurs indiens qui nous vendirent trois cuisses d'antilope pour la somme de huit balles de rifle. L'un de ces chasseurs portait un casque fait de la tête d'une antilope ornée de ses cornes, ce qui lui donnait un air à la fois comique et farouche. Une forte pluie accompagnée de tonnerre et d'éclairs vint bientôt nous surprendre dans notre camp. Elle se dissipa au bout d'une demi-heure sous l'influence d'un vent violent et glacial. Nous abritâmes le wagon derrière quelques saules, et nous eûmes toute la peine du monde à allumer un feu de broussailles. Je fus atteint presque subitement d'une inflammation de la gorge qui m'empêchait de parler et qui était accompagnée d'une grande douleur des amygdales.

La pluie recommença vers neuf heures du soir et continua de tomber presque jusqu'au jour. Couchés sur la terre, nous nous trouvâmes tout trempés sous nos couvertures. Le matin il gela fortement et nos habits furent tout roidis par la glace. Nous ne pûmes dormir sous une atmosphère aussi sévère : nous grelottions dans nos habits tout pleins d'eau. Nous nous levâmes à cinq heures. George, plus privilégié que nous sous le wagon où il s'était endormi, avait à peine senti l'humidité. A six heures le thermomètre accusait 2°,1 au-dessous de zéro. Nous nous empressâmes de faire un grand feu pour sécher nos vêtements qui étaient entièrement mouillés. Carlos, qui ne pouvait plus nous être d'aucune utilité, s'en retourna après nous avoir singulièrement importunés par ses demandes d'objets dont ne nous pouvions nous défaire. Nous éprouvâmes un grand soulagement quand nous le vîmes parti, et nous restâmes bien convaincus que la tempête nous avait favorisés en ne nous permettant pas de fermer l'œil pendant cette nuit, où sans doute il avait songé à nous dévaliser.

Les hautes montagnes qui nous environnaient étaient toutes blanches de grésil et de neige. Sur le sommet de la montagne qui se trouvait à l'ouest de nous, était un grand lac rempli de poisson, où les Indiens vont de temps en temps pêcher. A quelque distance de là, au pied de la montagne, une source d'eau chaude nous fut indiquée par le chef Sôkôpitz.

A huit heures, nous nous mîmes en marche après avoir déjeuné de jambon. Nous suivîmes la plaine et traversâmes un désert où l'on ne voyait que des *Artemisia* et quelques *Atriplicées* parmi lesquelles un *Fremontia*. Nous coupâmes à angle droit une charrière où il était évident que des wagons avaient passé quelques années auparavant. A peine étions-nous entrés dans une nouvelle vallée égale-

ment aride que nous étions saisis par une petite pluie glaciale. Le fond de cette vallée était large et plat. On voyait, partout sur le sol, de longues lignes de pierres ou d'herbes desséchées, semblables à des sillons séparés les uns des autres par des espaces d'environ dix mètres. Nous coupions ces sillons à angle droit sans pouvoir nous expliquer leur formation. Le froid était excessif et nous glaçait des pieds à la tête. George surtout paraissait en souffrir, et il se dispensait de fumer comme à son ordinaire, sous prétexte qu'il avait les mains trop engourdies pour couper son tabac. Nous chevauchâmes sans relâche toute la journée, et à six heures et demie, lorsque la nuit fut tout à fait venue, nous campâmes près d'un marécage où nous prîmes de l'eau parmi les joncs. Nous fîmes un feu de *Grease-Wood* (Composée) pour nous réchauffer et préparer nos vivres. M. Haws, qui se trouvait indisposé, se coucha sans manger. Il tombait toujours quelques gouttes de pluie glaciale. Mon inflammation de la gorge continuait et j'avais le nez dans un état sanguinolent et douloureux. M. Brenchley grelottait péniblement et nous commencions à craindre sérieusement que la saison ne fût trop avancée pour nous permettre d'exécuter nos travaux chez les Mormons. Nos deux Indiens seuls paraissaient être dans leur état normal. Nous secouâmes à la fin le malaise moral que nous éprouvions sous les influences physiques, et nous nous mîmes gaiement à faire sécher nos couvertures en fumant la pipe.

Quoique couché dans le wagon, je ne pus dormir à cause du froid, mais je n'eus pas à me plaindre de l'humidité. Nous nous levâmes à cinq heures. La pluie avait cessé le ciel était devenu serein. George, à qui il revenait de veiller sur les animaux dans la matinée, négligea sa garde, les laissa s'éloigner de l'autre côté des joncs où nous eûmes

de la peine à les aller chercher. Il y avait dans l'eau du marais un petit *Aster*, deux Chicoracées à racine fusiforme, un *Viola*, un *Lemna*, un *Gentiana*. Nous nous mîmes en route à neuf heures. Nous escaladâmes une colline et entrâmes ensuite dans une immense vallée. Il y avait des *Juniperus* et des *Pinus* sur toutes les collines d'alentour. La neige brillait sur le sommet des montagnes. Du désert où nous marchions, nous vîmes sur notre droite une belle et grande plaine à perte de vue, couverte d'un gazon égal, où paissaient des troupeaux d'antilopes.

Dans le désert, on voyait çà et là un petit *Cactus* de la forme *Opuntia*, et de temps en temps, sur les éminences, nous traversions des bouquets de *Juniperus*. Ces arbres, dont les plus hauts ne dépassent pas sept mètres, croissent très-lentement; aussi leur bois est-il très-dur à raison de la minceur des couches ligneuses. Ils sont rameux et les plus gros troncs n'atteignent pas deux pieds de diamètre. Nous comptâmes cinq cent neuf couches sur le rayon d'un de ces arbres qui n'avait qu'un pied de diamètre et dix-huit pieds de haut : il était par conséquent âgé de cinq cent neuf ans.

A deux heures et demie nous arrivâmes à un petit ruisseau qui murmurait dans les herbes, arrosant des Saules, des Rosiers, une *Gentiane* à grandes fleurs bleues, des Composées jaunes, un *Heuchera*, un *Lemna*, un *Linum* à pétales bleus, et une petite plante grasse de la forme des Primulacées palustres. Nous laissâmes boire en passant nos animaux altérés. Des éclats de tonnerre se firent entendre dans le lointain, mais l'orage passa sans nous envoyer de pluie. Nous traversâmes ensuite trois petits ruisseaux assez rapprochés, sur les bords desquels nous vîmes une Rosacée à petites fleurs blanches, à feuilles bi-pinnatiséquées à la manière des *Achillea*, et à grosse racine pivotante, fusiforme.

George nous causa un moment de folle gaieté en franchissant un de ces ruisseaux qui n'avait que trois pieds de large, mais dont le lit était boueux. Après avoir éperonné son cheval, il lui serra la bride au milieu de son élan et tomba avec lui au beau milieu de la vase. Nous entrâmes de nouveau dans un désert sur les bords duquel se voyait une plaine unie comme la mer. Nous marchions très-vite, et même souvent nous faisions trotter nos animaux. Le sol était irrégulièrement fendillé par la pluie. On voyait sur les fissures de petites pierres semblables à du gravier roulé, qui étaient jetées hors du sol par de petits mammifères fossoyeurs. A huit heures du soir, après avoir fait plus de quarante milles dans cette excellente journée, nous campâmes au milieu de buissons de Sage-Bush (*Artemisia*). Nous allumâmes sur-le-champ un bon feu, tandis que Bourgeois s'avança dans les environs pour aller à la recherche de l'eau, mais il ne revint pas, et nous n'eûmes rien à boire, non plus que nos animaux. Nous n'en dînâmes pas moins avec un bon appétit et avec plaisir, un peu ragaillardis que nous étions par la température devenue plus douce, et satisfaits de la route rapide que nous avions faite. Étendus sur le sable autour d'un feu pétillant, nous écoutions, en fumant voluptueusement la pipe, les dissertations théologiques de Haws.

Le bon vieillard nous racontait d'un air étonnant de sincérité les miracles qu'il avait faits dans l'État d'Alabama, lorsqu'il allait prêchant sa doctrine en qualité de missionnaire de Joseph Smith. Par la vertu de ses prières, et par la simple application de l'huile d'olive, il avait guéri plusieurs malades, rendu la vue à un vieillard aveugle, et l'usage de ses membres à une vieille femme estropiée depuis des années. « C'est ainsi, nous disait-il naïvement en forme d'épiphonème, que les dieux permettent qu'un homme simple et humble

puisse par la seule vertu de sa foi, invoquer les esprits et faire des prodiges. » Haws m'avait pris en affection, et déjà il me parlait de la peine qu'il éprouverait dans l'éternité, s'il ne m'y rencontrait pas à côté de lui. Puis, du ciel où il s'était transporté en imagination, il redescendait sur la terre, et me disait : « Que la contemplation de la vie future a d'attraits pour le vrai croyant! Voyez, je vous entretiens dans ce désert des choses que Dieu m'a révélées, et ce faisant, j'éprouve comme un avant-goût du bonheur qui m'attend sur la planète inconnue où les dieux me réservent un trône. Ouvrez donc les yeux à la lumière, et donnez-moi la satisfaction dès ce monde de pouvoir vous contempler dans la vie future, au milieu de toutes les jouissances célestes... Vous serez des nôtres, l'Esprit saint me l'a dit en songe, et vous verrez alors quelles inénarrables consolations inonderont votre âme sur cette terre d'exil. » La conversation de notre pieux mormon était si amusante et si instructive qu'elle nous tint éveillés jusqu'à minuit.

Le 19 septembre, nous étions sur pied avant le jour, n'ayant pu, à cause du froid, dormir dans nos couvertures, qui n'étaient pas encore parfaitement séchées. A quatre heures du matin, par un ciel clair, le thermomètre s'était abaissé à 2°,1 au-dessous de zéro, et une légère croûte de gelée recouvrait le sol. Bourgeois vint nous rejoindre à cinq heures, après avoir passé la nuit près d'un filet d'eau où il pensait que nous irions le trouver, ce qui était doublement impossible puisque nous ne connaissions pas l'endroit et qu'il était d'ailleurs trop éloigné. Quand le jour fut venu, aucun de nos animaux n'était visible à l'horizon. M. Brenchley se mit à leur recherche, accompagné de Sòkò-pitz. Pendant ce temps, je fis une exploration dans les environs. Sur une colline du voisinage se trouvaient. peu serrés,

des *Juniperus* assez grands. Un ramassis de branchages qu je vis dans la bifurcation d'un de ces arbres attira mo attention. J'y montai et découvris un singulier nid, plat (frayé, assez grand et assez fort pour permettre à un homm de petite taille de s'y coucher. Il était évident que c'éta la demeure nocturne d'un animal, mais il me fut impos sible de découvrir de quelle espèce en était l'habitant. U peu plus loin, je vis deux autres nids semblables. Je chei chai, mais en vain, des reliques qui eussent pu me fai connaître le propriétaire de ce logement aérien. Assurémei ce ne pouvait être qu'un oiseau, sans doute un aigle.

A neuf heures, le temps étant très-beau avec un vei de nord-ouest, le thermomètre était remonté à 13°,0 et baromètre se tenait à 630. George dormait encore sans s'êti éveillé depuis la veille. Il fallut le secouer fortement pour décider à prendre part à nos travaux. M. Brenchley et Sôk(pitz rentrèrent une heure plus tard, avec nos animaux q s'étaient éloignés d'environ dix milles pour trouver quelqu(herbes à brouter. Nous nous mîmes en route à onze heur(et traversâmes d'abord des buissons de *Grease-Wood,* to couverts de belles fleurs jaunes. George perdit bientôt ur mule qu'il tenait en laisse et qu'il me fallut aller chercher a loin, ce qui me donna un peu de mauvaise humeur à cause c la fatigue inutile que cette maladresse imposait à ma montur Nous nous engageâmes dans une sorte de ravin, avant d'ai river à la petite source où Bourgeois avait passé la nui Nous y abreuvâmes nos animaux, que nous laissâmes ensui paître sur les bords pendant une heure. Nous vîmes là d(*Urtica, Aster, Chara, Lemna, Epilobium, Rosa, Solidag(Linum, Hypericum.* De toutes petites sangsues nageaiei dans le fond du filet d'eau.

Nous reprîmes notre course à une heure vingt-cir

minutes. Nous gravîmes de petites collines sur lesquelles croissait le *Juniperus*. Arrivés au pied de montagnes assez élevées, nous trouvâmes un passage facile dans une gorge ou cañon formé par un assemblage de rochers fort curieux. On eût dit que ce passage avait été coupé par la mine, tant les remparts naturels qui le formaient étaient régulièrement taillés ; tant la chaussée, couverte de sable et de galets très-fins, était plate et bien nivelée. Nous aurions voulu nous expliquer la formation du défilé par l'action des eaux, comme dans les gorges de la Chiffa, mais rien n'indiquait qu'elles eussent présidé au percement de ce passage, et il semblait que la nature prévoyante l'eût ménagé, dès le commencement, par des moyens qu'elle tenait à ne pas révéler. Une Rosacée sans fleurs, mais remarquable par ses feuilles, croissait sur les rochers. Nous eûmes ensuite une grande plaine aride à traverser, puis des collines sèches à gravir. Devant nous s'élevaient de hautes montagnes escarpées, semblables par leurs masses rocailleuses aux précipices ou *palis* de Koolau (île d'Oahu), et dont les sommets étaient couverts de neige. A sept heures du soir, fatigués par notre marche, nous campâmes sans eau ni pâturage dans un endroit excessivement aride, où nous eûmes cependant la chance de trouver du bois de *Juniperus* en quantité suffisante pour entretenir un feu nécessaire contre l'abaissement de la température. Nous soupâmes tous d'un bon appétit. La lune était belle et le froid vif. Nous écoutâmes les discours de M. Haws jusqu'à une heure assez avancée de la nuit. Il nous donna une description complète et détaillée de l'église construite à Nauvoo par Joseph Smith, et dont les dieux avaient donné le plan par une révélation. C'était, au dire de notre orateur, le plus bel édifice du monde, et ce fut une perte irréparable pour l'architecture que sa destruction.

Le 20 septembre, nous nous levâmes à cinq heures après une nuit qui fut bonne malgré la gelée, et malgré le bruit que les mules faisaient en tournant autour d'un pot où étaient jetés les reliefs de notre souper. George, qui avait dormi les pieds dans le feu, se plaignit le matin de les avoir gelés. Pour le réchauffer, nous l'envoyâmes courir après les animaux qui étaient dispersés dans les alentours, à petite distance. On voyait sur le sol, dans les environs de notre campement, une pierre blanche qui ressemblait à une incrustation. Le pays était très-accidenté autour de nous, mais partout l'œil n'avait à contempler qu'une désolante stérilité.

Nous nous mîmes en route à sept heures sans avoir déjeuné. Nous montâmes et descendîmes des collines couvertes de rocailles. Le temps était beau. Nous traversions une grande plaine inégale, où l'on ne voyait pas la moindre verdure. A midi, nous arrivâmes à une rivière profonde, à bords escarpés, que nous ne pouvions franchir ni avec le wagon ni avec les mules, quoiqu'elle ne fût pas très-large. Je la passai à la nage, et comme je voulais la faire sauter par ma mule, la pauvre bête tomba au milieu du courant, où elle faillit se noyer. et j'eus grand'peine à lui faire escalader l'un des bords. Il nous fallut chercher un endroit guéable, mais nous y renonçâmes bientôt, après nous être assurés que l'eau était trop profonde pour le chariot. Nous laissâmes paître nos animaux en liberté dans un excellent pâturage, et nous nous hâtâmes de couper toutes les plus grandes branches des saules qui nous environnaient. Nous plaçâmes ces branches dans la largeur de la rivière, d'un bord à l'autre, et nous en croisâmes d'autres par-dessus, dans le sens du courant. Quand nous eûmes entassé ainsi une effrayante quantité de branchages, nous poussâmes nous-mêmes rapidement le wagon, qui parvint sans accident sur l'autre bord. Nous

ïmes passer ensuite nos animaux, puis nous transportâmes
notre pont sur un bras de la rivière qui nous restait à franchir. Nous eûmes un peu plus de peine cette seconde fois avec
e chariot, qui faillit rester dans l'eau, les roues ayant repoussé les branches longitudinales et s'étant engagées entre
elles qui allaient d'un bord à l'autre. Un bon coup d'épaule
onné à temps nous sauva d'un péril imminent. Ce travail
nous occupa activement jusqu'à cinq heures. Nous reprîmes
otre course ensuite, après avoir tué quelques canards sur les
ords de la rivière, où ils abondaient.

Nous montâmes lentement, par une pente très-longue, ur un sol aride et rocailleux, où nous vîmes quelques lièvres uir devant nous. La température, qui avait été douce lans le jour, devint très-froide à mesure que la nuit approhait et que nous nous élevions sur la montagne. Nous nous engageâmes dans une sorte de grand ravin, avec l'idée de découvrir le Lac Salé du sommet des hauteurs, ainsi que M. Haws nous le faisait espérer. Alléché par les paroles de Haws, je pris les devants à la nuit, mais arrivé au haut des ollines, je ne découvris qu'une vaste plaine, qu'il nous fallut anchir. Sôkôpitz me suivait. Après avoir laissé la plaine errière nous, nous cheminâmes le long d'une gorge où horizon était très-borné. Nous descendîmes assez longtemps u milieu de l'obscurité en suivant un dédale sinueux, plein e rochers et d'escarpements. Nous escaladâmes ensuite une ôte rapide du haut de laquelle je voyais, sur la gauche, un aste espace blanchâtre que je supposais être le Lac Salé. ier d'avoir pu le premier découvrir les eaux de ce lac merveilleux, je redescendis la côte pour aller porter la nouvelle notre caravane, qui n'avait pu me suivre dans ma marche précipitée.

Nos animaux étant trop épuisés pour que nous leur

fissions franchir la côte que je venais d'explorer, nous campâmes à dix heures un quart, dans le fond de la gorge, sur des rocailles, où ne se trouvaient ni eau ni gazon. A peine étions-nous au bivac que nous fûmes surpris par deux voyageurs accompagnés de deux mules de charge. C'était M. Egan, qui avait, disait-il, quitté le Lac Salé la veille au matin, et qui espérait être à Sacramento au bout de dix jours. La manière de voyager de cet homme était surprenante. Il ne suivait de chemins tracés que quand il savait qu'ils étaient directs. Il ne faisait que trois haltes en vingt-quatre heures, de deux heures seulement chacune ; lui et son domestique veillaient tour à tour. Ils étaient montés sur des mules gigantesques, qui allaient toujours au trot et qui se contentaient d'une livre de biscuit quand elles n'avaient pas d'herbe. Ces voyageurs nous apprirent que je n'avais pu découvrir le Lac Salé du haut de la côte, parce que nous en étions encore à soixante lieues, ce qui nous surprit peu agréablement. Ce M. Egan était précisément le mormon qui avait tué Monroe, parce que cet américain avait séduit sa femme pendant son absence. Quoique Egan eût satisfait sa vengeance un an après la perpétration du crime d'adultère, il n'en fut pas moins absous par le jury des Mormons, qui déclara que l'adultère méritait la mort[1].

Il faisait bien froid à notre campement; aussi nous hâtâmes-nous d'allumer un feu d'*Artemisia* et d'*Atriplex*. Puis nous nous couchâmes sur la terre sans prendre le temps de manger.

Le 21 septembre, nous nous levâmes à cinq heures, après avoir bien dormi en dépit du froid. Nous nous hâtâmes de préparer nos animaux et nous partîmes, sans déjeuner,

1. Voir la procédure de G. Smith, dans le *Journal of Discourses*, *Brigham Young*, vol. 1, page 95, octobre 1851.

six heures et demie. Nous descendîmes la vallée sur une longueur d'un mille environ, et nous montâmes ensuite la côte qui s'élevait à notre droite. Arrivés sur le sommet, un vaste panorama se présenta à notre admiration. De hautes montagnes curieusement découpées s'élevaient de l'autre côté d'une plaine immense, que sa teinte blanche faisait ressembler à un lac. Nous suivîmes, pour descendre dans ce désert, la cîme en pente douce d'une longue colline. A neuf heures et demie, nous arrivâmes à l'entrée de la plaine, au pied de la chaîne de montagnes que nous venions de laisser derrière nous. Nous fîmes là une halte pour déjeuner auprès de puisards naturels, dont l'eau était admirablement claire, mais d'une saveur légèrement saline et très-fade. Des serpents nageaient dans cette eau profonde. Un marais spongieux, recouvert de larges cristallisations de sel, nourrissait des roseaux, des *Salicornia*, une *Asclépiadée*, un *Hypericum*, un *Viola*, un *Aster*. Nos animaux y trouvèrent de quoi compenser le jeûne de la nuit précédente. Nous déclarâmes la guerre aux canards qui se réfugiaient dans les roseaux, et nous en tuâmes plusieurs d'une espèce petite, mais excessivement jolie. Sôkôpitz abattit d'une balle de rifle un de ces élégants oiseaux.

Après deux heures de repos, nous nous éloignâmes de cette oasis pour pénétrer dans le plus grand désert que nous eussions encore eu à traverser. C'était comme une mer calme qui se déroulait devant nous. Nous vîmes au début quelques buissons de *Salicornia* et d'*Atriplex*, puis ensuite pas la moindre trace de végétation, absolument rien. Ce n'était qu'un immense tapis de sel et de boue dont la blancheur faisait mal aux yeux. De loin en loin, mais très-rarement, on voyait la croûte saline présenter quelques cassures; du reste elle était parfaitement intacte. Rien n'était étrange comme l'aspect de cette plaine vaste et brillante, qui se pro-

longeait à perte de vue entre de hautes montagnes à contours bizarrement découpés. Les pieds de nos animaux enfonçaient dans un sol semblable à de l'argile, et faisaient voler des plaques de sel en cassant la croûte de la surface. A droite et à gauche, le désert n'était limité par rien, et se confondait avec le ciel comme un horizon marin. Il y avait dans cette immense solitude quelque chose de si inaccoutumé, si étrange, si imposant, si solennel, que nous en éprouvâmes une de ces impressions connues de ceux-là seuls qui ont assisté aux grands spectacles de la nature, où l'âme se sent comme anéantie devant la majesté divine.

Nous chevauchions en silence, dans un recueillement profond, écrasant, irrésistible. Les deux chefs indiens paraissaient partager nos impressions. Ils cheminaient silencieux et rêveurs, laissant flotter négligemment les lanières de cuir qui leur servaient de brides. Tout à coup ils appelèrent notre attention sur un point de l'horizon qu'ils indiquaient des bras.

Devant nous coulait un fleuve majestueux, dont les bords étaient plantés d'arbres pyramidaux, semblables à des peupliers. L'eau en était si belle et si pure, les allées verdoyantes paraissaient si fraîches, que nous donnâmes instinctivement de l'éperon pour atteindre plus vite ces ondes magiques et nous y désaltérer. Bientôt le fleuve s'élargit, déborda ses eaux de tous côtés et forma une mer qui baignait le pied de fantastiques montagnes. Des îles à contours festonnés sortirent du sein de cet océan inconnu, que sillonnaient des vaisseaux de toute forme, dont les blanches voiles se gonflaient sous une brise invisible. Des caps à crêtes sinueuses, déchiquetées, aux flancs creusés de grottes mystérieuses, se détachaient des montagnes comme les arcs-boutants d'une antique cathédrale. Dans une petite anse, sur un

coin de ce tableau, d'énormes cétacés prenaient leurs ébats à la surface, et faisaient jaillir l'eau en gerbes argentées, pareils aux souffleurs que l'on voit se jouer par un beau soleil sur la côte pacifique du Pérou. Sur le premier plan de ce paysage maritime, s'élevaient d'élégantes habitations, dans le style italien, qui semblaient enchâssées dans des massifs d'arbres touffus. Puis c'était une armée en marche, avec son état-major pompeusement équipé, son corps de musiciens, son artillerie, ses escadrons commandés par des chefs ornés de panaches flottants. C'étaient aussi des troupeaux de bœufs qui paissaient gravement en compagnie de moutons potelés et de chèvres pétulantes. Des tourbillons de poussière montaient en hautes colonnes vers le ciel, et se reflétaient dans le miroir des eaux.

Ce mirage extraordinaire dépassa tous ceux que nous avions vus auparavant et tous ceux que nous avons vus depuis soit en Afrique, soit en Amérique, soit en Océanie. Nous en étions transportés d'enthousiasme. Il ne laissait rien à désirer pour le plaisir des yeux, et ses détails se métamorphosaient si brusquement que le crayon ne pouvait les reproduire.

Omnia transformat sese in miracula rerum.

La magnificence d'un tel spectacle nous arracha des cris d'admiration, et nous fûmes d'avis qu'il suffisait à lui seul pour nous indemniser des contrariétés et des misères de notre voyage. Tout le personnel de notre caravane vit les images de la même manière, les Indiens aussi bien que nous, et ces images étaient si nettes, que nous fûmes d'abord sous le charme de l'illusion, et qu'il nous fallut quelques instants avant de reconnaître que c'était un mirage. Le phénomène avait commencé à une heure de l'après-midi; le vent soufflait

du sud, nous faisions route à l'est. C'était au nord surtout que le mirage était le mieux marqué et le plus vivant. Le soleil brillait et le ciel était sans nuages, mais l'atmosphère ne paraissait pas avoir la limpidité dont nous avions joui quelquefois précédemment. A trois heures, le rideau tomba sur cette scène féerique et nous fûmes rendus à la réalité d'un horrible désert salé.

Nous continuâmes rapidement notre traversée du désert. A six heures du soir, nous arrivâmes au pied d'une montagne affreusement aride, que nous côtoyâmes jusqu'à une nouvelle plaine dont l'aspect rappelait en tout la première, avec laquelle, du reste, elle se reliait. Nous fîmes une halte à huit heures pour nous reposer un peu sur le sel, puis, à onze heures du soir, nous nous remîmes en marche. L'obscurité nous fit craindre de nous égarer; aussi nous décidâmes-nous à camper à une heure du matin dans un endroit sablonneux, où il n'y avait ni bois, ni herbe.

Nous dormîmes assez bien sur la terre. Quand le jour fut venu, nous cherchâmes dans les alentours quelques racines de *Salicornia*, mais il nous fut impossible d'en faire un feu, et nous nous décidâmes à déjeuner de jambon cru. A sept heures et demie, nous reprîmes notre course à travers un désert de sable et de sel. Nous avions à peine marché quelques heures, quand nous croisâmes une compagnie d'explorateurs mormons qui allaient à la recherche d'un emplacement pour établir une nouvelle colonie. Nous apprîmes d'eux que la ville du Lac-Salé était à cent milles de là et que nous n'avions plus qu'un endroit montagneux qui fût difficile à franchir. Ces explorateurs avaient deux wagons traînés par des mules et des chevaux. Deux Indiens les accompagnaient pour les guider et les renseigner. Après les avoir quittés, nous eûmes à traverser une digue de sable profond qui fatigua beaucoup

nos animaux. Une longue plaine ascendante se présenta ensuite devant nous. Il n'y avait pas le moindre brin d'herbe, et nos animaux n'avaient rien mangé depuis vingt-quatre heures. Je m'engageai en avant avec Sôkòpitz et Bourgeois, dans l'espérance de découvrir quelque pâturage. Ma mule laissait voir qu'elle était fatiguée et épuisée par le besoin. Cependant, il nous fallait gravir une montée assez rapide, sur un sol rocailleux. Parvenu au milieu des montagnes à midi un quart, je m'arrêtai pour attendre la caravane. Il n'y avait pas une goutte d'eau dans les environs, mais on voyait quelques brins d'un gazon sec qui pouvait être agréable à nos animaux affamés. Je fis un feu de *Juniperus* pour indiquer ma position, et je descendis dans un ravin flanqué de rochers basaltiques. J'y vis un arbrisseau que je pris d'abord, à cause de son feuillage, pour un *Ribes* glanduleux, mais que ses fruits me firent bientôt reconnaître pour appartenir au genre *Cowania*.

Le gros de notre caravane ne me rejoignit qu'à deux heures. On décida que la pitance du lieu était trop maigre pour faire une halte et on résolut d'aller chercher plus loin. Nous avions un point excessivement escarpé à franchir, et, pour comble de difficulté, le passage au milieu des rochers n'offrait pas assez de largeur pour le wagon. Nous mîmes tous les bagages sur le dos des animaux et nous tirâmes le chariot à bras. La montée était aussi dangereuse que rapide. Un précipice immense s'ouvrait béant à notre droite, et ses bords ne dépassaient pas d'un pouce la largeur de notre véhicule. Nous parvînmes cependant sans accident sur le sommet de la montagne et nous descendîmes en suivant un ravin, dont le fond était de sable et de rocailles. Le ciel s'était couvert et la pluie menaçait. A quatre heures du soir, nous nous décidâmes à camper près d'un trou qui contenait

de l'eau salée verdâtre et où se trouvait un peu de gazon. L'endroit n'était certes pas très-avantageux, mais le soin de nos animaux exigeait que nous finissions là notre journée, car ils étaient entièrement épuisés. Quoique l'eau fût affreusement dégoûtante, nous ne la méprisâmes pas plus que nos animaux. Je m'en servis même pour préparer du chocolat qui fut trouvé délicieux par tout le monde. M. Brenchley, à qui une activité sans relâche et les travaux les plus pénibles semblent communiquer une vigueur toujours croissante, délaya de la farine et pétrit du pain qu'il fit cuire habilement sur la cendre. Nous éprouvions un sentiment de satisfaction en pensant que nous venions de traverser trente lieues de désert sans eau, et qu'il ne nous restait plus de difficultés sérieuses à vaincre avant d'arriver à la capitale des Mormons. Le froid était vif, mais nous pouvions ramasser assez de broussailles pour entretenir un bon feu. Tel était notre orgueil d'avoir triomphé du désert, que nous chantions très-gaiement malgré le peu de confortable de notre position. La végétation était morte autour de nous, nous ne voyions que les restes d'une jolie Onagrariée à petites fleurs d'un blanc rosé.

Il gela dans la nuit. Afin de donner un peu plus de repos à nos animaux, nous ne partîmes qu'à neuf heures. M. Haws s'étant aperçu que George avait blessé son cheval par maladresse et par indolence, le lui retira et le condamna à faire la route à pied. Nous traversâmes un petit désert sur une longueur d'environ quinze milles, avant d'arriver à un ruisselet sur les bords duquel nous fîmes une halte pour dîner, à une heure et demie. George ne nous rejoignit qu'une heure plus tard. Des bœufs paissaient à quelque distance dans une prairie. Nous étions de la sorte assurés que nous n'étions pas loin des premiers établissements des Mor-

mons. Un *Helianthus*, un *Solidago*, un petit *Euphorbia*, un *Salix* et un *Urtica* croissaient autour de nous. Pendant que nous dînions, un bruit de parchemin froissé nous révéla la présence de serpents à sonnettes. Je leur fis la chasse et ne tardai pas à m'en procurer un. Après lui avoir coupé la tête d'un coup de sabre, je découvris qu'il n'avait qu'un an par l'unique sonnette qu'il portait à la queue. Nous en vîmes plusieurs dans l'après-midi qui étaient plus âgés. Ces reptiles dangereux paraissent très-communs dans cette localité.

A quatre heures, nous reprîmes notre course. Nous passâmes entre la montagne et une prairie salée. George restait en arrière, conduisant par la bride le cheval qu'il avait éreinté. Nous le vîmes à distance se mettre en selle et s'y tenir à l'insu de Haws. Mais ayant aperçu des Indiens, la peur le fit se rapprocher de nous de façon que Haws le découvrit et le fit mettre à pied en lui enlevant son cheval, ce qui fit que George trouva, dans sa frayeur puérile, la punition de sa paresse et de sa désobéissance. La peur que George manifesta à l'aspect de quelques Indiens dispersés au loin nous le fit regarder comme aussi poltron qu'inerte, et nous nous demandâmes si ce n'était pas un sentiment de crainte qui avait paralysé toutes ses facultés dans le cours du voyage. Dans la prairie qui était sur notre gauche, nous découvrîmes çà et là de l'eau transparente, mais trop salée pour être potable. Nous vîmes dans cette eau de petits poissons noirs. Le *Salicornia* et un *Ceratophyllum* croissaient dans les marécages. Nous rencontrâmes quelques Indiens qui revenaient de la chasse et qui nous disaient en passant, en signe d'amitié : *How do you do?* Je m'écartai de notre direction pour examiner un grand rocher isolé au milieu d'une prairie salée, puis je continuai ma route en avant

de la caravane. A dix heures du soir, nous campâmes dans un endroit aride entre la montagne et une flaque d'eau salée. Nous entendions crier les cayotes et les pélicans blancs. M. Haws nous ayant dit que nous n'étions qu'à quatre ou cinq milles de la première colonie mormonne, nous émîmes le vœu de nous y rendre pour coucher, mais il s'y opposa en disant qu'il ne se sentait pas la force d'aller plus loin et que, d'ailleurs, un village n'était pas un bon endroit pour faire paître des animaux affamés, à cause du nombreux bétail que les habitants nourrissaient autour d'eux.

La nuit fut froide, et une rosée abondante et glaciale couvrait le sol quand nous nous levâmes. Nous n'avions rien pour faire du feu. George grelottait comme un mendiant fripé. Nous partîmes à sept heures, sans déjeuner, nos provisions étant épuisées de la veille. Nous passâmes entre des montagnes arides et un marais tout blanc de sel. Nous vîmes une source profonde qui bouillonnait au milieu d'un puisard. C'était de l'eau salée. Des *Arundo* croissaient sur les bords. Nous vîmes des renards tout près de nous, et nous en blessâmes plusieurs. Nous nous trouvions alors sur un chemin assez frayé. Un troupeau de bœufs paissait à côté d'un petit bois sur un ruisseau. Ce bois nous cachait le village de Grantsville, où nous arrivâmes à onze heures et demie. C'était de ce côté le *settlement* (établissement) le plus avancé des Mormons. Le village était entouré d'une muraille en *adobes,* percée de deux portes diamétralement opposées. Les habitations de Grantsville, au nombre d'environ cinquante, sont presque toutes contiguës, et si mesquines qu'elles ne permettent pas de croire à une grande aisance. Elles se composent d'un rez-de-chaussée sous grenier, et sont bâties de troncs d'arbres couchés les uns sur les autres, et reliés entre

eux par un mortier de sable. Soixante-quinze familles vivent dans ces cabanes, petites, basses et obscures. Nous y vîmes beaucoup d'enfants qui paraissaient pleins de santé. La physionomie des hommes est hébétée et grossière; celle des femmes est moins commune et moins repoussante. Nous fûmes plus vexés qu'étonnés de la curiosité avide des Saints de Grantsville, qui, nous prenant sans doute pour des marchands, se précipitaient littéralement sur nos bagages, et voulaient impudemment savoir ce que contenait chacun de nos sacs, et quel était l'usage et la valeur de chacun de nos objets. Haws nous conduisit à la maison de l'évêque, dont les trois femmes consentirent à nous préparer pour de l'argent un repas qui consistait en lard, lait et pommes de terre. Cet évêque avait plusieurs filles assez jolies et d'un air décent. Son palais se composait de deux pièces seulement, ce qui était assurément fort peu pour une aussi nombreuse famille. Quelques Indiens flânaient sur la place publique, ou jouaient avec de jeunes garçons, dont le langage était fort peu correct. George n'étant pas arrivé à trois heures et demie, nous supposâmes qu'il s'était endormi à l'entrée du village, et nous partîmes sans l'attendre.

Nous fîmes rapidement, dans une plaine et sur un chemin superbe, les douze milles qui nous séparaient d'un autre village, où nous vîmes en passant une scierie mécanique toute neuve, mue par un pouvoir hydraulique. Nous laissâmes ce village sur notre gauche, et continuâmes notre route en nous rapprochant de la montagne. Une belle pleine lune nous éclairait. A trois milles, nous passâmes également près d'un autre village, à quatre milles duquel nous allâmes, en suivant un chemin bordé de rochers, nous établir à côté de la pauvre cabane d'un mormon connu de Haws. Il était huit heures du soir. La maîtresse du logis nous pré-

para un souper de crêpes soufflées au lait et au *salæratus*[1], avec du café et du beurre. Nous étions arrivés au bord du grand Lac Salé, dont la surface était éclairée par les rayons argentins de la pleine lune. Une légère brise agitait les eaux qui venaient clapoter sur le rivage avec le même bruit que la mer. Nous couchâmes en plein air, sur la plage, heureux, enthousiasmés d'avoir enfin atteint le but de notre longue course. Une quantité d'écume, blanche, salée, était déposée sur les cailloux roulés qui jonchaient la rive. Les habitants de la case étaient venus se fixer là pour recueillir le sel dont ils faisaient le commerce avec la ville du Lac Salé. Ils nous dirent que le lac avait monté de sept pieds depuis trois ans qu'ils étaient fixés sur ses bords, et que ses eaux étaient devenues moins salées, ce qu'ils prouvaient en disant qu'autrefois ils retiraient un tiers de sel pur, tandis qu'à présent de quatre litres d'eau ils n'extrayaient guère plus d'un litre de sel.

Nous nous levâmes de bonne heure, le lendemain, pour contempler le lac, dont les eaux sont bleues comme celles de l'Océan. Tout près de notre campement, se trouvait un grand rocher adossé contre des montagnes couvertes d'un arbrisseau jaune à leur base, de gazon et de sapins à leur sommet.

Le lac est une véritable mer Méditerranée, sans aucune communication avec l'Océan. Il n'a pas moins de cent lieues de pourtour, et devait, dans les siècles précédents, occuper une superficie beaucoup plus étendue; car l'aspect géologique du sol sur notre route nous porte à croire que ses ramifications s'étendaient au loin dans les vallées de l'Utah. L'existence du Lac Salé était soupçonnée dès 1689, ainsi qu'on

1. Les Américains appellent *salæratus* le carbonate de soude qu'ils emploient dans la fabrication du pain en guise de levain.

peut le voir par les mémoires du baron La Hontan. Cependant ce n'est que dans ces dernières années que l'on a acquis la connaissance certaine de sa position. Lorsque M. de Humboldt visita le Mexique, le Lac Salé était encore une sorte de mythe, et le célèbre voyageur n'en assigna la position que par une induction très-savante, mais qui laissait un libre champ aux hypothèses. Il est situé entre les 40 et 42° de latitude nord et les 114 et 116° de longitude ouest. Au nord-est ses eaux s'étendent si loin, que l'œil, ne distinguant plus les montagnes qui le bornent, croit qu'elles se prolongent à l'infini comme une vaste mer. La profondeur n'en est pas considérable; elle ne dépasse pas 10 mètres, et en moyenne n'est que de sept à huit pieds. Au milieu du Lac, plusieurs îles d'une certaine étendue s'élèvent jusqu'à 1,000 mètres et davantage au-dessus du niveau des eaux[1]. On ne voit pas actuellement la moindre barque sillonner cette mer du désert. Cependant, une tradition des aborigènes rapporte qu'autrefois les Indiens Utahs y faisaient voguer de grandes pirogues. L'eau est si dense que le corps d'un homme ne peut y sombrer. Pendant notre séjour chez les Mormons, nous allâmes plusieurs fois nous y baigner; nous nous couchions sur la surface, et nous pouvions y rester indéfiniment sans le moindre effort et sans mouvement. Il nous parut qu'on pourrait y dormir sans courir le danger de se noyer. Cette densité

1. Ces îles sont au nombre de neuf, savoir: Antelope, Stansbury, Frémont, Carrington, Gunnison, Egg, Dolphin, Mud, Hat. La plus grande de toutes est Antelope Island, qui a 16 milles de longueur sur 5 de large, et 1,000 mètres d'altitude au-dessus du Lac; on y élève du bétail. Vient ensuite Stansbury's Island, de 12 milles de longueur et de 27 milles de circonférence. Frémont's Island, que Frémont appelait Disappointment et que les Mormons appelaient Castle Island, a 14 milles de circonférence: on y voit un beau gazon, quoiqu'il n'y ait pas d'eau. Les autres îles sont beaucoup plus petites.

extraordinaire de l'eau explique comment les animaux ne peuvent vivre dans le lac. On n'y voit ni poissons, ni mollusques. Le seul représentant de la nature vivante qu'on y ait vu, mais rarement, est un petit ver qui se trouve dans le sable de la plage. Les truites qui y descendent quelquefois par les ruisseaux y meurent immédiatement. Le règne végétal n'y est représenté que par une Algue, de la tribu des Nostochinées. Les bords du lac, surtout au nord, sont couverts d'une couche considérable du plus beau sel, qu'on exploite pour les besoins du pays. Au moment de notre passage, on observait sur la rive, par-dessus le dépôt de sel, une couche d'un pied de profondeur entièrement formée de sauterelles mortes. Ces insectes, qu'un vent violent avait chassés en nuées prodigieusement épaisses, s'étaient noyés dans le lac, après avoir, dans le courant de l'été, détruit les semailles et jusqu'à l'herbe des prairies. Une disette s'ensuivit, et les Mormons ne virent dans ce fléau qu'une nouvelle preuve de la vérité de leur religion, parce qu'il était survenu, comme chez les Israélites, la septième année après leur établissement dans le pays.

Le lac n'a pas de marées; mais, sous le souffle variable des vents, la surface de l'eau se ride, et de petites vagues déposent sur le rivage une écume floconneuse. Il n'y a pas d'arbres sur les bords du lac, ni dans aucune des plaines adjacentes. Il faut monter jusque vers le sommet des montagnes environnantes pour trouver du bois de chauffage, tel que des arbres verts, des *Acer* (maple), des *Salix, Populus, Quercus*. On ne voit près de la plage que quelques plantes à moitié desséchées, telles que des Composées jaunes, un *Œnothera* jaune, et principalement un grand Cléome à fleurs roses.

Quelle qu'ait été dans l'origine la nature du Lac Salé,

et quelle que soit encore de nos jours l'origine du sel[1] qui se trouve en abondance à la surface du sol dans presque toutes les vallées de l'Utah, il n'est pas difficile de s'expliquer la présence de cette vaste nappe d'eau salée qui forme ce qu'on appelle le Grand Lac Salé d'Utah. Elle n'est point le reste d'un océan qui se serait retiré à la suite d'une énorme commotion géologique, mais elle est formée par l'eau du lac Timpanogos, qui s'y déverse, ainsi que par des ruisseaux qui y affluent de plusieurs points. Quoique ces différentes eaux soient douces et très-limpides, elles se saturent de sel par leur séjour dans le grand bassin, qui est le cloaque d'où elles ne peuvent s'échapper. On peut donc considérer le Lac Salé comme une petite mer intérieure qui reçoit tous les cours d'eau des environs, pour ne les déverser que par l'évaporation. Cette explication doit tranquilliser les Mormons, qui craignent de voir le lac se dessécher un jour. Il ne saurait disparaître sans que tous les cours d'eau du grand bassin ne se soient préalablement taris. Notre explication satisfait également les esprits qui, avec nous, croient que le Lac Salé a occupé une plus grande superficie. Un changement de climat, amenant la diminution de la production de l'eau, a suffi pour concentrer les eaux salées dans le lit actuel du lac. Un changement de climat en sens inverse ferait reprendre au lac ses domaines antérieurs, ce qui est très-bien prouvé par la recrudescence des eaux depuis quelques années. C'est donc le séjour prolongé des masses d'eau douce dans les cloaques salins d'où elles ne peuvent sortir, qui forme le Grand Lac Salé et les autres lacs plus petits qu'on voit dans le vaste pays d'Utah.

Nous quittâmes à sept heures du matin notre campement du Lac Salé pour nous acheminer vers la capitale des

1. Voyez la note 11, à la fin de l'ouvrage.

Mormons. Nous suivîmes un très-beau chemin resserré entre le lac et une montagne couverte d'une végétation herbacée. De gros oiseaux noirs, que nous ne pûmes atteindre, se tenaient perchés sur les hauteurs. Nous traversâmes au niveau du lac plusieurs petits filets d'eau courante et salée, qui prenaient leur source sur les bords du chemin dans une terre imprégnée de sels. Il y avait dans ces eaux courantes des milliers de petits poissons, qui ne descendent jamais dans le lac, dont l'eau est beaucoup trop saturée pour eux. Nous laissâmes sur notre droite une grotte dont l'entrée était très-vaste. Une Composée curieuse, à fleurs jaunes, croissait sur le rocher dans lequel se trouvait cette grotte. Nous vîmes trois petites fermes à peu de distance l'une de l'autre. Dans l'une de ces fermes, les femmes filaient la laine au rouet, et d'autres tricotaient des bas.

Vers neuf heures et demie, nous nous arrêtâmes à un angle du lac, dans une métairie très-propre, où une femme très-active et d'une physionomie distinguée nous prépara en peu d'instants le déjeuner le plus aristocratique que nous eussions vu depuis notre départ de Californie. C'étaient des crêpes, du dindon, du beurre, du lait, du café, des pommes de terre et une excellente tarte aux fruits de conserve. Pour tout cela nous ne payâmes que cinquante sous par tête. Le mari de cette femme travaillait à la ville, et ne venait la voir que le samedi. Il possédait une grande terre de 8,000 acres, sur laquelle il élevait du bétail et gardait celui des autres à raison de trois *cents*[1] par tête et par jour. Nous laissâmes là notre cheval blessé, qui ralentissait notre marche et nous donnait beaucoup d'embarras.

1. Le *cent* américain est la centième partie d'un dollar et vaut par conséquent environ cinq centimes.

A onze heures et demie nous quittâmes notre hôtesse pour faire les cinq lieues qui nous restaient avant d'atteindre la capitale des Mormons. Nous laissâmes le lac sur la gauche et suivîmes un chemin tracé dans le sable, au milieu d'une vaste plaine parfaitement unie et inculte, où ne croissaient que le *Sage-Bush* et le *Grease-Wood*. A notre droite, dans le lointain, se trouvait le lac Timpanogos dont nous ne pouvions découvrir les eaux, à cause de leur niveau avec la plaine que nous franchissions. Devant nous s'élevaient les montagnes Wahsatch, profondément découpées par de larges ravins et offrant sur leur premier plan des pics élevés et anguleux. La ville sainte s'offrait à nous sous la forme de rochers blanchâtres adossés à la montagne, et nous paraissait si rapprochée que nous croyions n'en pas être à plus d'une lieue. Cette remarquable illusion d'optique est fréquente dans ces climats, où la limpidité de l'atmosphère rapproche singulièrement les distances. On doit à ce phénomène de jouir souvent de panoramas immenses, les objets les plus éloignés se détachant nettement et n'indiquant leur position relative que par de légères nuances, qui au coucher du soleil prennent tous les tons enchanteurs du rose et de l'azur. A notre gauche, les îles du lac sortaient comme des pyramides du milieu des eaux bleues, et leurs sommets stériles se détachaient admirablement sur un ciel parfaitement pur.

Nous traversâmes un terrain salé dont le niveau était à quelques pieds au-dessous de celui de la plaine. Nous nous trouvâmes ensuite sur un sol un peu plus élevé, d'où nous pûmes distinguer les habitations qui s'étaient présentées à nous auparavant sous la forme de rochers blanchâtres. L'état de l'atmosphère, l'étrangeté du site, la joie d'avoir atteint le terme de notre course, tout cela nous jetait dans une disposition heureuse qui nous faisait presser le pas. Malheu-

reusement nos animaux ne partageaient point notre ardeur : fatigués par un long voyage et par de dures privations, ils avaient peine à trotter sur le sable du chemin.

Nous commencions à apercevoir nettement les rues et les maisons, et déjà nous avions perdu de vue les eaux du lac, dont la position cependant nous restait indiquée par les sommets toujours visibles et pittoresques des îles. Vers trois heures, nous arrivâmes en suivant une chaussée fangeuse et couverte d'une croûte alcaline, à une petite rivière profonde dont les eaux étaient limoneuses et courantes. C'était le Jourdain des Mormons, par lequel le lac Timpanogos se déverse dans le Grand Lac Salé. Nous le franchîmes sur un pont de bois à deux passes, surmonté d'une haute charpente solide, mais peu gracieuse. Un bateau de plaisance, ponté et assez grand, était amarré sous cette étrange charpente. Haws se découvrit gravement la tête quand nous eûmes passé le Jourdain, et salua la ville sainte, sur le terroir de laquelle nous venions de mettre les pieds. Il y avait dans cet hommage de notre compagnon tant de dévotion et de simplicité, que nous ne pûmes nous empêcher de le trouver respectable. Nous apprîmes plus tard que c'est la coutume pour les Saints qui arrivent de l'Europe ou des États de l'Est, de se prosterner la face contre terre d'aussi loin qu'ils aperçoivent la cité sacrée, comme les pèlerins musulmans lorsqu'ils découvrent les édifices de la Mecque. Nous étions nous-mêmes saisis d'un sentiment de surprise et en quelque sorte de vénération, à l'aspect d'une ville plus jeune que nous et déjà si importante, établie au milieu du désert par une poignée d'hommes persécutés, qui jetaient ainsi un défi superbe à une grande nation, aux États-Unis, et donnaient au monde un nouvel exemple de ce que peut opérer le courage aidé par l'industrie, excité par la foi. Nous ne pouvions également

nous empêcher d'admirer par quels enchaînements, par quelles voies ignorées s'accomplissent les secrets desseins de la Providence à l'égard de l'occupation du globe par la race européenne, la race civilisatrice par excellence. Cette ville, point perdu entre deux Océans qui vont expirer à l'ouest et à l'orient du vieux monde, est la clef de voûte de la grande arche sociale qui doit réunir l'Atlantique au Pacifique. Le fanatisme des Mormons, qui leur a fait jeter les fondements d'une ville au milieu du désert, aura servi l'humanité et la civilisation d'une manière dont l'histoire rendra témoignage, en avançant d'un siècle l'exécution de la chaîne qui doit relier le Mississipi au Sacramento, puis ensuite l'Europe à la Chine par San Francisco et les îles Sandwich.

Nos deux Indiens ne restaient pas non plus étrangers à un spectacle nouveau pour eux, qui n'avaient jamais vu d'autre maison que la cabane de Haws. Leurs pensées étaient sans doute fort différentes des nôtres, et on aurait pu y démêler plus de peur que de profondeur. Frappés d'étonnement à la vue de ce groupe immense de maisons alignées qui se présentaient soudainement à eux, ils passèrent par un mouvement instinctif de l'avant-garde à l'arrière, comme s'ils avaient craint de s'aventurer les premiers dans ce dédale inconnu, dans ce désert peuplé, sans doute plus effrayant pour eux que ne fut pour nous le désert lui-même. Il y avait là un singulier contraste avec ce qui se passait dans l'âme de George, et un psychologue aurait pu s'y complaire. La traversée du désert avait comme anéanti notre marin, l'aspect d'une ville le ressuscita en quelque sorte. A peine avions-nous franchi les portes de la Jérusalem nouvelle, que nous le vîmes apparaître et accourir vers nous avec un air tout resplendissant, tout gaillard. Ce n'était plus le même homme que nous avions vu durant notre voyage. Et cependant il

n'avait pas mangé, nous disait-il, depuis qu'il nous avait perdus, depuis environ vingt-quatre heures. Il était arrivé dans la ville le matin, à huit heures, après avoir marché toute la nuit, bien persuadé que nous étions en avant et qu'il nous suivait de près. Sans notre présence peut-être George n'aurait-il pas éprouvé une aussi heureuse impression en se retrouvant à la portée d'un pays civilisé, car au lieu d'entrer à Grantsville, où il aurait dû penser que nous l'attendions pour dîner, il avait eu la précaution de passer en dehors, et il avait continué son chemin sans oser demander sa nourriture dans les habitations.

CHAPITRE IV

LA NOUVELLE JÉRUSALEM

Arrivée à Great Salt Lake City. — La Taverne du Grand-Juge fédéral. — L'enceinte du temple. — Activité mormonne. — Diversité des races. — Première visite à Brigham Young. — Un bienfait n'est jamais perdu. — La magistrature fédérale en Utah. — Deuxième visite à Brigham Young. — Hospitalité des Saints. — Les Gentils. — Les médecins. — Un Français.

La ville sainte des Mormons, qui porte le plus souvent le nom de Great Salt Lake City (cité du Grand Lac-Salé), est aussi appelée la nouvelle Jérusalem, la Sion moderne, et Deseret (terre ou pays de l'abeille). Située dans une plaine au pied des montagnes Wahsatch, elle est limitée par ces montagnes et par le Jourdain. La partie haute de la ville s'élève légèrement en amphithéâtre sur la pente d'une colline. L'œil en saisit d'un regard toute la vaste étendue, sans avoir à s'arrêter sur aucun monument remarquable : les superbes clochers qui doivent percer les nues de leurs flèches aériennes ne sont point encore sortis de leurs fondements. Les rues de la cité sont perpendiculaires au cours du Jourdain, et coupées à angle droit par autant de rues parallèles au cours du même fleuve. Un mur de terre, peu élevé et peu solide, construit uniquement pour repousser les attaques des Indiens, fait presque en entier le tour de la cité naissante, à laquelle il sert de rempart.

C'est dans cette ville que nous fîmes notre entrée le 25 septembre 1855, à trois heures un quart de l'après-midi, cinquante-huit jours après notre départ de Sacramento. Nous y pénétrâmes en nous engageant dans une des rues principales, où nous voyions à droite et à gauche des jardins et des vergers, dont les arbres, surtout les pêchers, étaient chargés de fruits. Les habitants nous prirent pour le courrier qui fait le service mensuel de la poste, et nous dûmes à cette supposition de ne pas exciter la curiosité publique. Nous nous dirigeâmes tout d'abord sur l'hôtel de ville, où Haws voulait prier le gouverneur de nous indiquer un logement. Nous ne trouvâmes pas Son Excellence, et, sur des renseignements qui nous furent donnés par des commis, nous nous rendîmes à l'hôtel de l'Union, situé vers l'extrémité nord de la ville. Un homme gros et court, décemment vêtu, d'une apparence respectable, fumait une longue pipe en porcelaine devant la porte de l'hôtel. C'était le propriétaire, l'honorable Kinney, juge suprême du territoire d'Utah au nom du gouvernement fédéral. Il nous aborda avec une aisance pleine de politesse et nous introduisit dans sa demeure, où il nous donna à choisir ses meilleures chambres. Il nous abandonna même son grand salon de famille. Du vin de Porto et du brandy américain nous furent offerts avant le thé, qu'on prit à six heures. Nous envoyâmes George loger à l'hôtel de Deseret, tenu par un mormon du nom de Townsend. La maison du juge Kinney était fort grande et même fort belle. Après le désert, c'était comme un palais féerique. Un jeune mouton sauvage (*mountain-sheep*), qui ressemblait plus à un daim qu'à un mouton, jouait autour de nous avec un grand oiseau du pays qui rappelait par sa taille l'autruche d'Afrique, mais qui s'en distinguait immédiatement par un long bec. La présence de ces animaux nés dans les immenses solitudes

de l'Utah, et déjà si bien apprivoisés, donnait à notre appartement une physionomie originale, qui nous causait un véritable plaisir.

Le jour même de notre arrivée, un peu avant la nuit, un convoi de Mormons anglais, que la musique de l'église vint sérénader en grande cérémonie, bivaqua sur la place de l'Union, où nous étions établis. Les nouveaux arrivés campèrent à même sur la place avec leurs chariots, en attendant que l'autorité leur assignât une résidence et des terres. Quelques Indiens Utahs erraient dans les rues, et il nous parut tout d'abord qu'ils étaient fort bien traités par les habitants.

Nous reçûmes, dès la première soirée, la visite du général Burr, chef du bureau topographique des États-Unis pour le territoire d'Utah, vieillard aussi intelligent que respectable. Nous eûmes également la visite du docteur Hurt, sous-intendant des affaires indiennes, homme d'un caractère aimable, mais malheureusement d'une santé fort délicate. Nous nous trouvions donc, dès notre arrivée, dans un petit cercle convenable et instruit. Ces fonctionnaires fédéraux, qui n'appartenaient point au culte de Joseph Smith, nous parlèrent longuement de la situation du pays, telle qu'ils la concevaient. Ils nous donnèrent à penser que nous ne tarderions pas à découvrir les plaies intérieures qui rongent les Mormons d'Utah, dont la vie publique serait assez décente, mais qu'il fallait voir derrière le rideau. Ils nous firent l'éloge de Brigham Young, le gouverneur, qu'ils nous dépeignirent comme un homme si intelligent, qu'il était difficile de comprendre comment il pouvait abuser si étrangement des pauvres fanatiques réunis sous sa bannière. Ils ajoutaient en outre que plusieurs Mormons venus d'Europe murmuraient contre le despotisme de l'Église, et, entre autres exemples, ils citaient une Française bien élevée, respectable

à tous égards, qui se trouvait abandonnée de son mari et sans ressources, parce que sa foi au mormonisme s'était ébranlée au contact de la société des Saints d'Utah. On verra, dans la suite de notre narration, qu'il ne nous fut pas donné de partager complétement les opinions du géomètre et du docteur, sous peine de juger une société considérable d'après quelques faits isolés et dès lors fort peu concluants.

Peter Haws et les deux chefs Chochonès, dont les services nous avaient été d'un grand secours dans la dernière partie de notre voyage, restèrent quelques jours avec nous avant de regagner leurs pénates lointains, où nous les renvoyâmes après les avoir comblés des témoignages de notre reconnaissance. Un fait remarquable à noter, c'est que les deux Indiens non-seulement ne nous demandèrent pas la moindre indemnité pour leur déplacement et pour leurs peines, mais encore restèrent absolument impassibles à la vue de nos présents. Quel contraste avec les sauvages de l'Océanie, que nous ne pouvions jamais satisfaire, et qui nous auraient vus sans remords nous dépouiller pour eux de notre dernier linge !

Le lendemain de notre arrivée, nous parcourûmes la ville pour en étudier le plan. Toutes les rues ont 40 mètres de largeur et courent du nord au sud, et de l'est à l'ouest. Elles sont arrosées de chaque côté par des ruisseaux d'une eau limpide, ingénieusement amenée des montagnes voisines. Une double allée de saules arborescents (*cotton-wood*) orne chacun de ces ruisseaux. Les rues se coupent à angles droits pour former des carrés (*block*) de deux cent deux mètres de côté. Chaque habitation, éloignée de la rue d'au moins vingt pieds, est entourée d'un terrain planté plus ou moins vaste. Cet arrangement, outre qu'il donne un air champêtre à la cité, en augmente beaucoup la superficie;

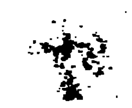
aussi n'a-t-elle pas moins de trois milles anglais de diamètre. Les maisons en grande majorité sont construites d'adobes, d'une manière généralement simple, souvent élégante et toujours propre. Quelques-unes de ces habitations sont très-grandes, entre autres celle de Brigham Young, qui ressemble à un palais. Cet édifice, long de 30 mètres sur 12 de large, est bâti de plusieurs espèces de pierres, parmi lesquelles se fait remarquer un superbe granite, amené des montagnes voisines à grand frais. Les longues ogives saillantes des fenêtres de l'étage supérieur donnent au toit qu'elles découpent, l'apparence d'un diadème crénelé, et font de ce monument un modèle d'architecture mormonne. Trente sultanes doivent habiter ce harem qui, bien que loin encore d'être achevé, a déjà coûté 150,000 francs au pontife mormon, dont la fortune personnelle, résultat de ses heureuses spéculations, dépasse, dit-on, deux millions de francs. La maison qu'habite actuellement Brigham Young avec ses dix-sept femmes, est située à côté de ce palais et le toit en est surmonté d'une ruche d'abeilles, emblème de l'industrie et de l'innocence des habitants de Deseret. Tout à côté se trouvent les bureaux du gouverneur et le bureau des dîmes (*Tithing office*).

Non loin du palais du gouverneur se trouve le palais de justice dans lequel les tribunaux tiennent leurs séances. Une bibliothèque fondée par le gouvernement de Washington et sans cesse accrue par des donations, est attachée à cet établissement au profit du public. Un peu plus loin se trouve le *Social Hall* (salon de société).

Nous visitâmes l'enceinte réservée pour la construction du temple. C'est un carré parfait de 202 mètres de côté, (un *block* tout entier), dont les murs de clôture ont 3 m. 70 c. de hauteur, avec trois portes larges chacune de

18 mètres. Dans l'angle sud-ouest de cette enceinte, se trouve le tabernacle, édifice long de 38 m. 60 c., large de 19 m. 55 c. Ce n'est à proprement parler qu'une grande maison bâtie en pierres et en adobes, et destinée au service divin pendant la construction du temple. En avant du tabernacle, est le Bowery, espèce de hangar immense, couvert de planches et de branchages, destiné à contenir le surplus des fidèles ou à les abriter contre les feux du soleil. A l'angle sud-est se voient les fondements du temple, dont la longueur sera de 46 m. 25 c. et la largeur de 36 m. 65 c., avec des murailles de 3 mètres d'épaisseur. Ce temple, qui sera orné de six grands clochers polyedriques, et qui, au dire des Mormons, doit par sa splendeur et par la magnificence de son architecture, laisser bien loin derrière lui tous les monuments du monde, se construit avec un granite admirable, amené péniblement d'une montagne voisine. L'architecte de cette merveille monumentale est un Anglais mormon, du nom de T. O. Angell. On voit dans le cabinet du président un dessin du temple, qu'il nous a été permis de copier. Les Mormons ne disent pas si Dieu a donné les mesures et les proportions du temple de Sion, comme il les avait données à Joseph Smith pour le temple de Nauvoo. Dans l'angle nord ouest de l'enceinte du Temple-Block s'élève l'*Endowment House*, sorte de *sanctum sanctorum* interdit aux profanes, et où les seuls Saints privilégiés parmi les Saints vont recevoir du prophète ou des apôtres, les dons du Saint-Esprit et l'ordination sacrée. C'est là que les initiés vont prendre la tunique sainte, sorte de longue chemise blanche, qui protége contre tout danger ceux qui la portent, et qui eût infailliblement sauvé Joseph Smith si, le matin du jour où il fut assassiné, il ne l'eût pas quittée de peur qu'elle ne le compromît dans les accusations de société secrète auxquelles il avait à répondre. Enfin, à l'angle nord-est de la





grande enceinte, se trouvent les ateliers et les magasins de l'église. C'est là que les émigrants nouvellement arrivés, ainsi que les résidants qui sont sans occupation, vont demander de l'ouvrage. C'est là aussi que se trouvent les greniers d'abondance de l'Église mormonne.

En parcourant la ville, nous étions frappés de la propreté qui régnait partout et du bien-être qu'annonçaient la forme et le bon entretien des habitations. Nous ne pouvions surtout nous défendre d'admirer l'ordre, la tranquillité, l'industrie, qui se révélaient à nous de tous côtés. C'était de notre part une surprise analogue à celle du héros de Virgile, à la vue de Carthage naissante :

Miratur molem Æneas, magalia quondàm :
Miratur portas, strepitumque et strata viarum.
Instant ardentes Tyrii : pars ducere muros,
Molirique arcem, et manibus subvolvere saxa :
Pars optare locum tecto, et concludere sulco.
Jura magistratusque legunt, sanctumque senatum.

Tout ce petit peuple s'agite utilement comme les ouvrières d'une ruche, justifiant parfaitement l'emblème placé par le président de l'Église sur le faîte de son palais. Ce sont des maçons qui bâtissent, des charpentiers qui équarrissent, des jardiniers qui bêchent ou qui arrosent, des maréchaux qui forgent, des moissonneurs qui rentrent leurs récoltes, des pelletiers qui préparent de riches fourrures, des enfants qui égrènent le maïs, des bouviers qui chassent leurs troupeaux, des bûcherons qui reviennent de la montagne lourdement chargés de bois, des peigneurs qui cardent la laine, des terrassiers qui creusent des canaux d'irrigation, des tailleurs, des cordonniers, des briquetiers, des potiers, des chimistes qui fabriquent du salpêtre et de la poudre, des

meûniers, des scieurs de long, des armuriers qui font ou qui réparent des rifles; en un mot, toute sorte d'artisans et des travailleurs en tout genre. On ne voit pas d'oisifs ni de désœuvrés. Tout le monde, depuis le plus simple fidèle jusqu'à l'évêque et jusqu'à l'apôtre, est occupé à des travaux manuels. Il suffit de voir les Mormons à l'œuvre pour comprendre comment leur colonie, qui n'a commencé qu'à la fin de 1847, se trouve déjà dans un état si florissant, si avancé. Et cette activité aussi admirable que féconde n'est pas, comme on pourrait le croire, la conséquence d'une organisation du travail, telle que la rêvent quelques économistes européens. Chacun travaille pour soi ou pour sa famille, sous le triple aiguillon de la nécessité, de l'intérêt et du bien-être. Les plus pauvres, et ce sont généralement les derniers arrivés, se placent chez les plus riches; ou bien, lorsqu'ils ne peuvent absolument trouver d'ouvrage, ils en vont demander à l'Église qui en a toujours à leur donner, et qui les paie en vêtements, en vivres, en bois de chauffage. On ne voit ni cabarets, ni maisons de jeu, ni lieux de débauche. Il n'y en a pas chez les Mormons. Les seuls endroits de réunion publique sont le temple, les écoles, la place des exercices militaires, et de temps en temps le salon social (*Social Hall*), où l'on danse et chante, où l'on donne des représentations théâtrales, et où l'on fait des cours de sciences et d'histoire. Il n'y a jamais de tumulte dans les rues, on n'y voit jamais de rixes; aussi les causes criminelles sont bien rares, et la justice, de l'aveu des magistrats, n'a presque autre chose à faire qu'à prononcer dans le règlement de dettes arriérées.

Quoique l'on ne voie ni cabarets, ni marchands de boissons quelconques, il n'en résulte pas que les Saints renoncent à l'usage modéré des liqueurs. Aucun commandement

les oblige à rejeter certaines productions de la nature, 'tains produits des arts. Il est vrai que Joseph Smith, dans sermon intitulé « Parole de Sagesse » (*word of wisdom*), gage les vrais croyants à s'abstenir de l'usage des boissons mentées et du tabac, et recommande cette abstinence nme un moyen d'arriver à la perfection. Les plus fervents bstiennent dans ce but, mais à l'occasion ils ne se font :un scrupule d'user modérément d'une boisson. Beaucoup ntre eux font usage de la bière, pour la fabrication de uelle ils cultivent le houblon dans leurs vallées; d'autres ivent du vin quand ils peuvent s'en procurer; quelques-s s'accordent même le wiskey, qu'ils distillent de la pomme terre. Le soir, généralement, les familles passent leurs nps entre elles à causer, chanter, prêcher, à lire la Bible les ouvrages sacrés, ainsi que les feuilles périodiques pu-ées par leurs chefs. La nuit, on ne rencontre pas une nme dans les rues, chose digne de remarque chez un ıple où le nombre des femmes est plus grand que celui ; hommes, et où il semblerait que la polygamie dût amener e plus grande liberté d'allures.

C'est un spectacle curieux et piquant d'intérêt que celui ıne société si laborieuse et si sobre, si paisible et si réglée, and on songe aux éléments divers dont elle est formée, et « classes d'où elle est généralement sortie. Il y a à Great lt Lake City, en faisant notre énumération d'après l'impor-ıce numérique du contingent fourni par chaque nation, ; Anglais, des Écossais, des Canadiens, des Américains, ; Danois, des Suédois, des Norvégiens, des Allemands, ; Suisses, des Polonais, des Russes, des Italiens, des ınçais, des Nègres, des Hindous, des Australiens. Nous y ons même vu un Chinois. Tous ces gens, nés dans des ›yances différentes et souvent opposées, élevés pour la plu-

part dans l'ignorance la plus crasse et dans des préjugés divers, ayant vécu les uns dans la vertu, les autres dans l'indifférence, le plus grand nombre peut-être dans un entier abandon aux instincts les plus grossiers; tous ces gens différant entre eux par le climat, le langage, les mœurs, les lois, la nationalité, les goûts, se sont rassemblés, se rassemblent tous les jours pour vivre mieux que des frères, dans une harmonie parfaite, au milieu du continent américain, où ils forment une nation nouvelle, indépendante, compacte, et par le fait tout aussi peu soumise au gouvernement des États-Unis qui l'héberge, qu'aux firmans du Grand Turc. I y a là de quoi faire croire à la possibilité d'une fusion un verselle, à l'unité future des peuples dans une seule et mêm république. C'est là aussi l'espérance et le but plus moins avoué de ce peuple qui s'appelle la postérité privlégiée d'Abraham.

Tant d'ordre dans un pareil chaos jetait un grand lus sur l'habileté du souverain du pays, Brigham Young. No ne voulûmes pas laisser passer plus d'un jour, sans aller p senter nos hommages à ce personnage, d'autant plus q nous avions besoin de son appui pour mener nos étude bonne fin et pour obtenir les fonds qui nous étaient néc saires. Nous avions perdu sur la route la valise qui conter nos lettres de crédit, et nous étions arrivés au Lac Salé a une bourse vide, des habits en guenilles, et sans au moyen de faire reconnaître notre identité. La cherté de to choses, qui régnait par suite de la famine causée par le ravages des sauterelles, rendait notre position encore plu précaire, car nos dépenses étaient excessives; on en juger par la seule nourriture de nos animaux qui nous coûtai cent francs par jour. Nous prîmes donc le parti de nous fair conduire chez le gouverneur, par Peter Haws qui connaissait

Son Excellence depuis Nauvoo, mais qui, malheureusement, n'était pas auprès d'elle en parfaite odeur d'orthodoxie.

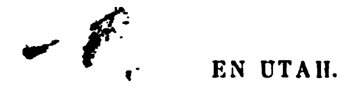
Brigham Young est le président suprême de l'Église des Saints du dernier jour par toute la terre. C'est le pape des Mormons. Il est en même temps, de par l'élection du peuple, prophète, révélateur et voyant. De plus encore, il était, à l'époque de notre voyage, gouverneur du territoire d'Utah, et reconnu en cette qualité par le président des États-Unis. C'est un homme de cinquante-quatre ans[1], blond, de taille moyenne, d'un embonpoint qui va jusqu'à l'obésité. Il a les traits réguliers, le front large, les yeux malins et les lèvres souriantes. Sa physionomie générale est celle d'un bon fermier, et rien dans ses manières ne décèle l'homme bien né. D'une intelligence supérieure, quoique sans instruction, Brigham a donné des preuves d'un talent remarquable et d'une habileté profonde, en combinant les éléments hétérogènes dont se compose son peuple. Joseph Smith, le fondateur de l'Église, disait de Brigham Young qu'il était le *plus grand mangeur d'œufs et le coq le plus puissant de l'État d'Illinois*. Un tel jugement ainsi énoncé caractérise à la fois le maître et le disciple. *Frère Brigham*, c'est ainsi qu'on le désigne parmi les Saints, a un sérail de dix-sept femmes d'âges différents, et dont une, que le hasard nous a fait voir dans le jardin de son palais, est d'une surprenante beauté. On ignore le nombre de ses enfants. Au printemps précédent, il lui en était né neuf dans la même semaine. Tout le monde vante la sollicitude de ce modèle des patriarches pour sa nombreuse engeance. Comme président de l'Église, Brigham réunit en ses mains plus de pouvoir qu'aucun potentat du monde. Il est l'autocrate de la pensée et de

1. En 1855.

l'action, l'âme omnipotente de ce corps naissant déjà si considérable, mais qui n'apparaît aux Américains que comme un fantôme élevé par les mauvaises passions, et qu'ils espèrent faire disparaître.

C'est à ce personnage que nous allions faire une visite dans notre costume de mineurs. Nous le trouvâmes dans son cabinet civil, dictant des ordres à ses secrétaires, tout en préparant une chique de tabac de Virginie. Il se tenait dans un fauteuil où il était accroupi plutôt qu'assis. Sa tête était couverte d'un large feutre de couleur fauve. Son habit, de drap verdâtre, était de la coupe qu'on appelait, il y a quelques années, *à la française,* mais d'une ampleur démesurée. Ses bas, qui se voyaient sous son pantalon, étaient propres et de couleur blanche : sa chemise n'était que légèrement fanée. Il continua de dicter pendant une demi-heure, sans que notre présence parût l'occuper le moins du monde. Puis, dès qu'il eut fini, il échangea quelques mots avec un Indien qui lui avait baisé la main en entrant. Ce fut alors que M. Haws nous présenta à Son Excellence. Brigham Young nous donna une poignée de main, et se retira aussitôt dans un appartement voisin, d'où il revint, au bout de deux minutes, avec une tablette de tabac qu'il donna à l'Indien. Il nous pria ensuite de nous asseoir, et s'assit lui-même, sans ôter son chapeau. Soit à cause de notre introducteur, soit à cause de notre costume peu propre à disposer en notre faveur, il ne parut pas faire attention à nous, et il n'ouvrit pas la bouche pour nous jeter une parole. Il se tenait la tête penchée presque jusqu'aux genoux, comme s'il n'eût osé nous regarder. Je lui demandai, au bout de quelque temps, s'il parlait français. Il daigna nous répondre que non[1], et ne

1. Quoiqu'il passe pour avoir reçu le don des langues, au moins aux yeux de ses disciples, Brigham Young ne connaît et ne parle que l'anglais.



rompit pas davantage le silence. Cinq minutes après, M. Haws lui dit que nous désirions l'entretenir autrement qu'en présence de ses employés de bureau. Il répondit : *very well*, c'est très-bien; et resta toujours dans la même position. Cinq autres minutes se passèrent en contemplation de part et d'autre. Je priai alors M. Brenchley, en lui parlant français, de demander à Son Excellence, dans l'anglais le plus poli, si nous pouvions avoir d'Elle une audience particulière, n'étant pas le moins du monde désireux de faire connaître notre situation à des commis. Son Excellence répondit affirmativement par un monosyllabe, et se renferma dans son mutisme. Nous nous hasardâmes enfin à lui demander où aurait lieu cette entrevue. « Ce sera dans la rue, nous dit-il, parce que je n'ai pas actuellement de cabinet particulier. » Nous sortîmes alors ensemble, et nous le priâmes de nous dire comment nous pouvions obtenir du crédit sur San Francisco, après lui avoir en deux mots expliqué notre position. Il nous répondit avec bonté qu'on n'avait d'affaires chez les Mormons qu'avec les États de l'Est, mais que peut-être la maison Livingston pourrait nous rendre le service que nous réclamions. Il nous fit à son tour quelques questions sur notre personnel et sur la nature de nos études, puis tout à coup nous le vîmes s'éloigner et se diriger sur un attelage de bœufs qui s'avançait dans la rue sans conducteur. Il arrêta les animaux et se tint patiemment devant eux jusqu'à ce que le bouvier fût arrivé à son poste. « Vous laissez aller vos bœufs seuls? lui demanda Son Excellence. — Ah! bonjour, frère Brigham : voyez-vous, ces bœufs ont été

d'après ce qu'il nous a dit lui-même. Il paraît que les Mormons entendent par *don des langues* la faculté d'émettre des sons inintelligibles pour celui qui les articule, mais qu'un inspiré peut interpréter, tout en étant lui-même incapable de parler le charabia qu'il traduit.

désobéissants, comme moi quelquefois. » Cet acte du gouverneur nous parut si naturel que nous aimons mieux l'attribuer à sa bonhomie habituelle qu'à un désir de popularité. Son Excellence se rapprocha de nous ensuite, nous donna une poignée de main et s'éloigna sans mot dire.

Cette entrevue avec le gouverneur, au lieu de nous tirer de nos embarras, ne faisait que les accroître. Nous sûmes plus tard que nous avions été considérés comme des malfaiteurs envoyés par les Gentils pour assassiner le chef des Mormons. Ce n'était pas de la pusillanimité chez Brigham de nous prendre pour des gens malintentionnés, car il avait eu tant de fois à déjouer des manœuvres coupables qu'il était bien autorisé, en voyant nos allures étranges, notre costume de mendiants, l'impossibilité de prouver par un écrit quelconque la vérité de nos assertions; il était, dis-je, bien autorisé à nous regarder comme des gens suspects. Déjà nous avions pris notre parti de travailler, M. Brenchley comme charpentier, et moi comme compositeur d'imprimerie, pour gagner notre vie en attendant qu'il nous arrivât des fonds d'Europe ou de Californie, quand nous fûmes reconnus au milieu de la rue par un missionnaire mormon, James Lawson, que nous avions rencontré aux îles Sandwich, et à qui M. Brenchley avait rendu un service important. Un bienfait n'est jamais perdu. Ce vieux proverbe fut parfaitement vrai pour nous dans cette occasion. Lawson, apprenant nos embarras et la manière dont nous avions été reçus par le gouverneur, s'empressa, dès le lendemain matin, de se rendre au palais pour édifier la cour sur notre compte et la rassurer sur nos intentions.

Le président, qui regrettait vivement sa méprise, s'excusa en disant qu'il se méfiait des voyageurs étrangers qui lui étaient présentés par des gens qui les connaissaient

peine, et c'était le cas de Haws vis-à-vis de nous. Il nous fit prier de retourner chez lui, en exprimant ses regrets de ne pouvoir nous faire de visité chez le juge Kinney; et pour nous prouver qu'il était venu à résipiscence, il nous envoya en présent la plupart des livres publiés par les Mormons, magnifiquement reliés et dorés sur tranche.

Dès ce moment nous étions sauvés. La maison Livingston, Kinkead et Cie, édifiée sur notre compte, nous offrit par son agent, M. W. Bell, gentilhomme écossais aussi aimable qu'intelligent, de nous fournir sur San Francisco tous les fonds dont nous aurions besoin, sans nous faire payer un sou de commission, et en laissant à notre choix le mode de remboursement. Ce crédit illimité qu'on nous ouvrait dans un pays d'un si difficile accès, était à la fois un témoignage de confiance et un acte de libéralité tout américaine, qui placent M. Young et M. Bell au nombre de ces bienfaiteurs que la Providence a semés çà et là sur nos pas, et auxquels notre reconnaissance est à jamais acquise.

Le juge Kinney, qui avait été fort convenable envers nous avant de nous connaître, redoubla de prévenances, et nous nous trouvâmes tout à coup, dans cette capitale inconnue, au milieu de gens empressés à nous servir.

Nous apprîmes bientôt pourquoi le gouverneur répugnait à nous faire une visite à notre hôtel. Il se plaignait d'avoir été trahi par le juge Kinney, qu'il avait bien accueilli à son arrivée, et chez qui même il avait fait danser tout son sérail. Il lui reprochait d'avoir abusé de sa confiance en plusieurs occasions, entre autres, au printemps précédent, en aidant les troupes du colonel Steptoe à enlever des femmes qui étaient la propriété des Saints. Dans cette affaire d'enlèvement, la conduite des officiers américains fut jugée si odieuse que s'ils retournaient au Lac Salé, on leur décla-

rerait immédiatement la guerre, et que si l'on envoyait de nouvelles troupes elles seraient tenues en quarantaine par les habitants[1]. Le président reprochait en outre au juge d'avoir favorisé chez lui des entrevues dont la nature suspecte effarouchait la pudeur mormonne. Aussi, Son Excellence disait-elle qu'elle craignait de se salir en entrant dans une maison qu'elle regardait comme souillée.

A son début au Lac Salé, le grand juge Kinney, qui n'était alors que juge associé, avait su se faire aimer des Mormons ; mais bientôt, oubliant sa politique première, qui était de ne s'occuper que de ses affaires, il se fit détester, en irritant inutilement par ses attaques déplacées la fibre de leur fanatisme, tout en leur fournissant, par ses spéculations commerciales, l'occasion d'accuser le gouvernement fédéral de corruption. Le bonheur que nous avons de voir, en Europe, des magistrats qui sont la personnification vivante de l'honneur et de l'intégrité, nous fait tomber des nues, quand, mettant le pied sur le sol d'Amérique, cette terre qu'on nous a représentée comme le siége d'un gouvernement parfait, nous voyons le sceptre majestueux de la justice placé dans des mains ou vénales ou avilies. Cet état de choses monstrueux, qui tient à une organisation politique admirable sous d'autres rapports, suffit à lui seul pour jeter un immense discrédit sur une grande nation. Avec les institutions actuelles, qui rejettent l'inamovibilité de la magistrature, appelant tous les quatre ans de nouvelles créatures à la curée, le mal est sans remède et restera tel, tant qu'un plus haut perfectionnement moral n'aura pas relevé la majorité de la société. Le magistrat américain, qui n'a qu'une carrière éphémère à parcourir, doit, obéissant au génie particulier

1. Ces prévisions, que nous avons publiées en janvier 1856, se sont réalisées à la lettre dans les années 1857 et 1858.

qui pousse cette nation à la conquête de l'or, souiller son sacerdoce par la vénalité, ou le ravaler en l'accouplant à un vil trafic. C'est là l'alternative dans laquelle on voit malheureusement s'agiter les juges de l'Union au Lac Salé et ailleurs encore. Un autre mal non moins grand découle du système actuel, en permettant la nomination d'hommes qui n'ont pas la science profonde dont la justice réclame le flambeau. C'est par suite de ce vice dans l'organisation de la magistrature, que l'honorable Kinney, ex-prêtre protestant, juge suprême du territoire d'Utah, exerce à la fois les professions d'épicier, de gargotier et de maquignon.

Un autre juge, M. Drummond, également envoyé par le gouvernement fédéral, prête par sa conduite à la critique sévère des Mormons. Indépendamment des spéculations peu délicates auxquelles il se livre, il vit publiquement avec une femme que tout le monde sait n'être pas la sienne. Ce magistrat osait proclamer devant nous que *son Dieu est l'argent*, et il ajoutait sans vergogne que nous pouvions consigner cette profession de foi sur notre journal.

Enfin un troisième juge fédéral, M. Styles, donnait au gouvernement de Washington un soufflet d'un autre genre, en se faisant mormon. Que cette conversion eût été sincère, ou bien qu'elle ne fût que le résultat de calculs ambitieux, elle inspirait naturellement de l'orgueil aux habitants du Lac Salé, et ils s'en servaient comme un argument puissant en leur faveur.

A côté de cette triade de la magistrature fédérale du territoire d'Utah, se trouvaient deux autres officiers supérieurs qui complétaient la représentation du gouvernement de Washington au Lac Salé. C'était d'abord M. A. Babbitt[1],

1. M. Babbitt fut malheureusement assassiné par les Indiens en 1857, alors qu'il revenait de faire un voyage à Washington.

qui exerçait les fonctions de secrétaire d'État. Homme intelligent et aimable, mais malheureusement adonné à la boisson, l'honorable Babbitt avait épousé une Sainte, parente du prophète ; et quoiqu'il eût à peu près apostasié la foi mormonne, à laquelle il avait lui-même appartenu du vivant du fondateur, il ne laissait pas de se montrer favorable aux croyants, qui n'avaient pas entièrement cessé de le regarder comme un des leurs. Enfin c'était le général Burr, dont nous avons déjà parlé, qui ne manquait jamais une occasion de déblatérer contre les Mormons, tandis que ceux-ci, en revanche, l'accusaient de malversation dans l'exercice de ses travaux topographiques.

On verra à la fin du livre II, que c'est sur les dépositions malveillantes et calomnieuses de MM. Drummond et Burr, que le gouvernement de Washington s'est décidé à prendre, en 1857, des mesures de rigueur contre la société des Mormons d'Utah.

La vie publique et privée de ces hauts fonctionnaires était vivement censurée par les Saints, à l'époque de notre passage. Il était facile de prévoir que les choses ne pouvaient durer ainsi, bien que les Mormons se gardassent de faire les moindres plaintes contre eux. Ils se félicitaient au contraire de ce que la conduite des envoyés de Washington donnait prise à la critique, et souvent ils nous les citaient comme une preuve que les sociétés chrétiennes sont pourries, et qu'elles ont besoin de se régénérer dans une religion nouvelle, qui naturellement est la leur.

Quelques jours après notre arrivée, nous nous rendîmes à l'invitation de Brigham Young et lui fîmes une seconde visite. Nous le trouvâmes dans les bureaux du gouvernement, où il était occupé à ajuster des courroies à un plateau de bois dont nous ne pûmes deviner l'usage. Il se découvrit la tête

en notre présence, politesse dont on disait qu'il se croyait dispensé envers tout le monde. Là se trouvaient les deux vice-présidents de l'Église, plusieurs apôtres, le général en chef de l'armée, l'historiographe sacré, le directeur des Chartes, le rédacteur en chef du journal officiel et le grand patriarche, fils de Hyrum Smith le martyr, jeune homme d'une vingtaine d'années. Brigham pria Lawson de nous présenter à tous ces personnages, puis il nous engagea à passer dans les bureaux de la présidence, où il nous suivit presque immédiatement et où il nous fit présenter à quelques autres de ses officiers. Ensuite il nous invita à entrer dans sa chambre à coucher, en donnant pour excuse que les salons officiels étaient en réparation. Là on nous fit asseoir, et comme il n'y avait pas de siége pour tout le monde, Kimball (le vice-pape) et le général Wells s'assirent sur le lit. Son Excellence était assise dans un angle de l'appartement, la tête toujours découverte et les pieds reposant sur un escabeau. Une petite bibliothèque était appliquée contre le mur. Nous ouvrîmes la conversation en remerciant Sa Sainteté des beaux livres qu'elle nous avait envoyés. Brigham nous répondit galamment qu'il espérait que des gens comme nous sauraient y découvrir la vérité. Il nous montra le Livre de Mormon traduit en français et imprimé à Paris. Il nous parla de la constitution géologique de l'Utah, à laquelle il comprenait peu de chose ; nous dit que le Lac Salé était le reste d'une mer ancienne et qu'il regrettait de ne pouvoir le changer en eau douce. Les travaux de Stansbury et les voyages du colonel Frémont servirent pendant quelque temps de texte à la conversation, et il nous était à chaque instant donné de reconnaître que si le prophète avait peu de science, il avait en revanche infini-d'intelligence et même de l'esprit. Il expliquait tout sans sourciller. Notre entrevue dura près d'une heure. Brigham

fut d'une bienveillance remarquable, mais quoiqu'il cherchât à dissimuler son embarras sous des manières avenantes, nous ne laissâmes pas de nous en apercevoir. Ses familiers nous ont dit depuis qu'il n'avait pas oublié la méprise qu'il avait commise lors de notre première visite, et qu'il en était toujours resté gêné en notre présence. Avant de nous retirer, je lui demandai si ses missionnaires faisaient beaucoup de prosélytes en France. Il me répondit par ces paroles littéralement traduites :

« Les Français sont moins accessibles que les autres peuples aux idées religieuses. Trop imbus du philosophisme de Voltaire, ils sont indifférents aux vérités de la foi et ne cultivent que les sciences, auxquelles ils n'entendent rien, parce qu'ils ne reconnaissent pas qu'elles viennent de Dieu. Quand leurs intelligences seront assez ouvertes pour comprendre quelque chose aux sciences, ils découvriront que la vérité ne se trouve que dans le Livre de Mormon, et que tôt ou tard notre doctrine doit réformer la société. »

Ces paroles, remarquables à plus d'un titre, étaient dites sans affectation et d'un air de conviction si profonde, qu'elles nous firent admettre la bonne foi de Brigham, contrairement à l'idée que nous avions nourrie au sujet des meneurs mormons. Elles corroborent aussi des observations postérieures, tendant à prouver que le prophète actuel n'est ni le compère ni le complice du grand prestidigitateur Joseph, qu'il est au contraire honnêtement, sincèrement, la dupe d'une imposture sacrilége, ce qui est également malheureux sans doute, mais à coup sûr infiniment moins méprisable. Quelque déplorable que soit la cause à laquelle Brigham Young a dévoué les ressources de son génie, l'honneur de l'humanité n'est pas atteint dans sa personne par une fausseté qu'on ne saurait lui prêter, et tout esprit impartial, en

songeant combien il est difficile pour chacun de lever le voile qui couvre la vérité, le classera au rang des grands hommes, au rang de ces hommes extraordinaires qui apparaissent de loin en loin pour jeter sur les sociétés tantôt un bienfait, tantôt un châtiment.

La réception distinguée que nous avait faite le pape des Mormons eut du retentissement parmi son peuple. Les Saints ne pouvaient imaginer que nous eussions entrepris un si long voyage dans un autre but que celui de lever un dernier scrupule avant d'embrasser leur foi. La renommée aux cent bouches publia dans les vallées des montagnes, que deux conquêtes importantes venaient d'être ajoutées au catalogue des conversions. Un jour même, le bruit se répandit qu'un des douze apôtres nous avait baptisés au lever du soleil dans la source d'eau chaude qui se trouve au nord de la ville. Nous étions choyés partout, on nous appelait : frère Brenchley, frère Remy. Nous y trouvions de quoi rire de si bon cœur, que nous nous dispensions de détromper ces bonnes gens. Les uns parlaient de nous créer apôtres à la première vacance, ou tout au moins évêques ; les autres avançaient que nous allions faire achever le temple de nos beaux deniers comptants. Tout le monde parlait de nous donner des fêtes. On nous invitait à dîner, à prendre le thé. Une fois, la musique de l'église vint nous donner une sérénade. Un Sicilien du nom de Ballo dirigeait l'orchestre. On exécuta pour nous la *Marseillaise*, le *God save the queen*, le *Yankee Doodle*, le *Hail Columbia*, des morceaux sacrés de Méhul et de Mozart, des opéras de Meyerbeer et de Rossini. La musique, nous devons le dire à la louange des Mormons, était fort bonne et meilleure que celle qu'on trouve dans la plupart des villes de province. Nous eûmes même un bal, dans lequel chaque cavalier dansait avec deux

dames à la fois, innovation ingénieuse et qui n'est pas l'unique dont la doctrine mormonne se flatte de doter la société pour la réformer. Toutes les caresses dont on nous comblait étaient certainement sincères, mais nous ne pouvions nous empêcher d'y vôir aussi des amorces auxquelles on voulait essayer de nous prendre, nous pauvres poissons fourvoyés par l'appât de l'inconnu dans les eaux de ces nouveaux pêcheurs d'hommes.

Un accueil également flatteur nous était fait par les *Gentils*. Les Mormons appellent de ce nom tous ceux qui ne partagent point leur foi, quelles que soient leurs croyances, catholiques, protestants, mahométans, bouddhistes, païens. Le nombre des Gentils n'était pas considérable en Utah à l'époque de notre voyage. Il ne devait pas dépasser une centaine, ce qui est assurément fort peu pour une population de soixante mille âmes répandue sur la surface du pays mormon, y compris les douze mille que renferme la capitale. Dans cette poignée de Gentils, on comptait des commerçants, des médecins, des officiers publics envoyés par le gouvernement de Washington, et quelques hommes sans aveu, venant on ne sait d'où, vivant on ne sait de quoi, le plus souvent aux dépens des voyageurs et des Mormons eux-mêmes. Pendant notre séjour au Lac Salé, nous fûmes volés deux fois, et deux fois il se trouva que c'était par des Gentils. Ce fait a une très-grande importance à nos yeux, parce qu'il autorise l'esprit impartial à supposer que bien souvent on a mis sur le compte des Mormons des crimes commis par les intrus qui se glissent au milieu d'eux. Cependant les Saints reconnaissent avec une franchise qui les honore, que parmi leurs frères il s'en est trouvé d'indignes de porter ce nom, qui avaient plusieurs fois volé des bestiaux aux émigrants. Ce n'est pas pourtant qu'il n'y ait des lois très-sévères, car

indépendamment de celles qui se trouvent dans le code criminel d'Utah, Brigham conseille à son peuple, nous l'avons entendu de nos propres oreilles, de tuer sans jugement tout voleur pris sur le fait. On voit qu'il y a loin de cette sévérité outrée au communisme qu'on a accusé les Mormons de pratiquer. Rien, dans leur organisation ni dans leurs mœurs, ne ressemble au communisme, ainsi qu'on le verra plus loin dans l'exposition de la doctrine. Si l'on observe dans leurs établissements lointains une sorte d'association passagère, elle est due à la nécessité que leur imposent les Indiens de vivre à l'abri des mêmes murailles, sous peine d'être facilement surpris et pillés. Mais toujours la propriété reste parfaitement délimitée, et à chacun revient le produit de son travail. Ce serait à tort qu'on verrait des traces de communisme dans les échanges qu'ils sont obligés de faire, lorsque le numéraire manque ou devient très-rare. Ces échanges se font d'une manière fort simple, sous le contrôle d'un arrêté municipal, qui détermine à chaque saison la valeur en argent, soit au poids, soit à la mesure, de chacune de leurs denrées. Ainsi, pendant la famine de 1855-1856, une livre de beurre, qui était estimée 5 francs, se donnait en échange d'une livre de thé, qui valait le même prix.

Les Gentils qui vivent au Lac Salé savent très-bien que les Mormons ne sont pas communistes, aussi leur critique n'a-t-elle rien à mordre sur ce sujet; mais ils nous représentaient la société nouvelle comme un coupe-gorge inévitable pour des visiteurs de notre espèce. Ils nous répétaient sans cesse que tels et tels individus suspects aux Saints avaient disparu tout à coup sans laisser les moindres traces. A les entendre, nous devions nous tenir constamment sur le qui-vive. Pendant quelque temps nous fûmes sous l'empire d'inutiles frayeurs, mais nous finîmes par nous convaincre

qu'elles n'avaient pas de raison d'être, un fait isolé ne suffisant pas, à notre avis, pour accuser le fanatisme mormon de pratiques homicides, que rien, jusqu'à ce jour, n'est venu prouver. Nous avons erré nuit et jour dans les endroits habités comme dans les défilés les plus déserts des montagnes, et jamais nous n'avons reçu la moindre attaque. Aucun des attentats qu'on nous a cités n'a pu soutenir un examen sérieux. Les Mormons ont été calomniés dans ces accusations comme dans plusieurs autres; heureusement si la calomnie, quand elle s'attaque aux individus, est odieuse et lâche toujours, quand elle s'attaque aux sociétés, elle est une arme maladroite, une épée à deux tranchants qui, de même que les persécutions, produit un effet contraire à celui qu'on attend. La doctrine de Joseph Smith a bien assez d'endroits vulnérables pour donner beau jeu à la critique, sans qu'il soit nécessaire de recourir au mensonge, en prêtant à de pauvres gens des crimes qu'ils ne commettent pas, des habitudes qu'ils n'ont point, des pratiques qui leur sont étrangères. Tout en nous réservant le droit de dire sans réticence le mal que nous avons vu, nous éprouvons du plaisir et nous obéissons à un sentiment de justice en déclarant que les Mormons nes ont point infâmes et immoraux, comme on les a souvent dépeints à nos esprits trop crédules. C'est même notre devoir de publier qu'ils ont des qualités et des vertus qui les recommandent à plus d'un titre. Ils sont laborieux, probes, sobres, pieux, et, il faut bien le dire puisque nous le croyons, ils sont même *chastes* dans leur polygamie, ainsi qu'on le verra dans le livre troisième.

Les vertus principales que nous venons d'énumérer nous aident à comprendre comment les Mormons jouissent généralement d'une santé vigoureuse, malgré les privations auxquelles ils ont été en quelque sorte périodiquement exposés.

On voit peu de malades en Utah; aussi le besoin des médecins ne s'y fait-il pas sentir. C'est d'ailleurs une des particularités de l'Église mormonne, d'être hostile à la médecine et de forcer les docteurs qu'elle a dans son sein à se choisir une autre carrière, sous peine d'être réduits à manger, pour vivre, la moutarde et le séné de leurs officines. Un malade qui aurait recours à la médecine serait soupçonné d'un commencement d'infidélité, et un nouveau baptême pourrait seul effacer cette souillure. Frère Brigham menace du courroux céleste les esprits assez faibles pour employer, dans le traitement des maladies, d'autres remèdes que l'huile d'olive et les simples des champs. Le pouvoir d'opérer des cures miraculeuses réside chez tous les croyants en général, mais plus spécialement chez ceux qui ont reçu un degré quelconque d'ordination. On nous a cité de nombreux exemples de guérisons dues à l'application de l'huile et des prières, et, bien que nous n'ayons pas été à même de constater *de visu* un seul fait de cette nature, nous sommes disposés à y croire sur le témoignage de personnes véridiques et désintéressées dans la question. Sous le charme mystique d'une foi puissante, l'imagination peut devenir thaumaturge, même chez les païens. Brigham Young nous racontait un jour, à propos de médecine, que souvent des docteurs lui écrivaient, de Californie et des États de l'Est, pour lui demander s'il y avait quelque chance de se faire une clientèle en Utah, annonçant que, dans le cas de l'affirmative, ils n'auraient aucune répugnance à se convertir au mormonisme. Le pape mormon, qui méprise trop aujourd'hui de pareilles impertinences pour y faire attention, répondait dans le commencement que sa religion n'avait pas besoin d'acheter la foi de ses adhérents.

Les renseignements que nous nous procurions auprès des Gentils sur la vie intime des Mormons, ne satisfaisaient

point notre curiosité; souvent même ils nous paraissaient assez contradictoires pour nous les faire rejeter comme absolument erronés. Pour nous édifier d'une manière moins douteuse sur une foule de questions que nous ne pouvions résoudre à l'aide des livres, nous imaginâmes d'attirer chez nous, tous les soirs, une réunion de Saints choisis parmi les plus éclairés comme parmi les plus simples, tous hommes d'une foi vive, d'une conviction profonde. Le désir que nous témoignions d'être édifiés sur tous les points leur faisait penser que déjà nous étions à moitié convertis et leur ôtait toute défiance. C'était, de part et d'autre, un même désir d'arriver à la vérité, avec cette différence que nous étions convaincus à l'avance qu'elle n'est pas où ils la placent. Comme nous ne mettions pas d'âcreté dans nos discours, ni d'opiniâtreté dans nos discussions, ils se plaisaient à répondre à toutes les questions que nous pouvions leur poser. Nous eûmes de la sorte des soirées fort agréables et fort instructives. Nous constations bien qu'une foi aveugle empêchait souvent les plus intelligents d'entre eux de sentir ce qu'il y avait d'arbitraire et de puéril dans leurs interprétations des livres sacrés, mais quelquefois aussi nous ne pouvions nous empêcher d'admirer leur bon sens et la justesse de leurs réflexions. Si parfois nous les embarrassions par quelques passages de l'Écriture sainte, ils se tiraient d'affaire en disant que toutes nos versions sont incorrectes, et qu'il vaut mieux s'en rapporter à la traduction de Joseph Smith, qu'ils n'ont pas encore publiée. D'autres fois, ils répondaient à nos objections en nous disant que, dès que nous serions baptisés, tout ce qui nous paraissait obscur et absurde nous deviendrait lumineux et rationnel sous le flambeau de la foi. Ils prétendaient que, par l'effet du baptême et de la soumission à l'Église, il s'était produit dans leur esprit un changement subit et merveilleux,

qui les avait transportés tout à coup à la hauteur de la science de Dieu, leur faisant comprendre tout par intuition, tout, jusqu'aux choses réputées les plus incompréhensibles parmi les savants. Ils disaient qu'avant leur conversion, la plupart d'entre eux ne savaient ni lire ni écrire, mais qu'immédiatement après leur baptême il s'était opéré une telle révolution dans leurs facultés, qu'ils avaient appris en quelques jours ce qu'ils n'avaient pu acquérir dans le cours de plusieurs années. Ce qui nous frappait le plus dans tout cela, c'est qu'ils possédaient la Bible d'un bout à l'autre, et qu'ils indiquaient avec assurance le chapitre et le verset de leurs citations.

Parmi les Mormons qui nous faisaient le plaisir de fréquenter nos réunions du soir, nous comptions plusieurs missionnaires, le grand patriarche, fils d'Hyrum le martyr, l'apôtre Phelps, des elders et quelquefois le préfet de police lui-même. Un de nos visiteurs les plus assidus était un jeune homme du Havre, du nom d'Eugène Henriot. Quoiqu'il y ait au Lac Salé plusieurs autres Français et même deux Françaises, c'est le seul compatriote que j'aie eu le bonheur ou le malheur d'y rencontrer. Henriot ne paraissait pas avoir plus de vingt ans. C'était un beau, un aimable jeune homme. Il était arrivé depuis deux ans seulement, et il s'était marié tout récemment à une Anglaise qui le chérissait et redoutait beaucoup le moment où il plairait au prophète de faire partager son bonheur conjugal à d'autres épouses. Henriot avait reçu quelque éducation; il s'exprimait également bien en anglais et en français. On ne pouvait se défendre d'admirer en lui un caractère loyal et franc, en même temps qu'un esprit de conduite rare à son âge. Nous n'avions jamais vu de foi aussi ardente que la sienne, c'était une foi à transporter des montagnes. Il prétendait que quiconque étudie

sérieusement la doctrine de Joseph Smith, doit infailliblement se convaincre de son autorité divine et l'embrasser. Il nous raconta l'histoire de sa conversion. Son récit, qui dura trois heures, était semé de visions, de révélations et de miracles que nous prîmes un plaisir extrême à entendre ; il ressemblait d'ailleurs, par le fonds, à tous ceux que les Saints nous firent de leurs conversions.

Ces réunions quotidiennes et les excellentes dispositions que les Mormons en général montraient à notre égard, nous valurent d'être initiés, pendant notre court séjour au milieu d'eux, à la nature de leurs croyances et de leurs institutions, à la forme de leur gouvernement, à leurs habitudes sociales et même à leurs desseins. Si notre qualité de Gentils ne nous a pas permis de pénétrer dans leur vie intime de famille, nous avons pu cependant quelquefois, dans nos causeries familières, surprendre à leur insu quelques-unes de leurs pratiques secrètes, et lever çà et là un coin du voile qu'ils placent devant les profanes.

Avant de passer à l'exposition de la doctrine et de l'état social tel que nous l'avons vu, esquissons rapidement l'histoire du mormonisme depuis son origine jusqu'à nos jours.

FIN DU LIVRE PREMIER.

LIVRE DEUXIÈME

LIVRE II

HISTOIRE DES MORMONS

SECTION I. — PONTIFICAT DE JOSEPH SMITH

CHAPITRE PREMIER

VIE DU PROPHÈTE JUSQU'A L'ÉTABLISSEMENT DE SA RELIGION. 1805-1830.

Famille de Joseph Smith. — Naissance du Prophète. — Sa jeunesse. — Ses visions. — Son mariage. — Les plaques d'or et l'Urim et Thummim. — Traduction des plaques. — Martin Harris et le professeur Anthon. — Oliver Cowdery. — Les témoins du Livre de Mormon. — Organisation de l'Église nouvelle. — Publication de la Traduction. — Analyse du Livre de Mormon. — Le roman de Spaulding. — Jane Leade. — Glyphes mexicains.

Les inclinations de l'homme, ses goûts, son caractère, le cours que suivent ses passions, la direction que prennent ses facultés, sont le plus souvent déterminés par l'influence maternelle. L'enfance, au sein du foyer domestique, subit les impressions de tout ce qui l'entoure. Mais c'est principalement, et on peut le croire indépendamment de toute induction physiologique, sur l'esprit et sur le cœur d'une mère tendre et expansive, dont l'amour veille avec une sollicitude continuelle sur tous ses besoins, que se modè-

lent son esprit et son cœur. Cette influence doit être bien plus puissante encore, si elle vient à s'aider du merveilleux. Rien ne charme la naïve enfance, comme le récit des faits surnaturels et en quelque sorte magiques : rien aussi n'est plus facile que d'habituer sa flexible imagination à voir partout des prodiges et des esprits, surtout dans des conditions sociales où l'on est constamment en présence des mêmes idées, sans relations au dehors qui puissent les combattre et les modifier. Aussi n'y a-t-il pas lieu de s'étonner qu'on ait pu croire que le fondateur de la religion des Mormons a puisé au sein de sa famille sa vocation, une certaine prédisposition au rôle qu'il a joué, à la mission de rénovation religieuse qu'il s'est donnée, et qu'il a prétendu accomplir.

Il semble, cependant, qu'il y aurait grande témérité à admettre cette opinion; et elle ne serait recevable que dans une mesure qu'il importe de déterminer avec une certaine précision. Oui, sans doute, le milieu mystique où Joseph Smith fut élevé, l'atmosphère de saintes visions où s'écoulèrent son enfance et sa première adolescence, l'auréole d'apparitions et de miracles, si je puis ainsi dire, dont sa mère marchait accompagnée, tout cela dut agir sur son imagination ; tout cela même ne fut pas étranger, tant s'en faut, à la direction de ses idées; et on peut croire que le spectacle qui frappait chaque jour ses yeux, lui ouvrit certaines perspectives, et prépara la voie dans laquelle il entra. Mais, il y a lieu de faire ici une question dont on ne contestera pas l'importance : les impressions religieuses, si puissantes dans sa famille, agirent-elles sérieusement et profondément sur son âme? Les sentiments, dont l'expression ardente et exaltée enveloppa, en quelque sorte, ses premières années, étaient sincères autour de lui : le furent-ils également chez lui?

S'ils le furent à l'origine, il est évident qu'ils ne restèrent pas longtemps ainsi; et il ressort des circonstances dominantes de son histoire, qu'ils ne devinrent pour lui que des moyens, des instruments dont il sut faire un habile et puissant usage. Joseph Smith est un argument en faveur de l'opinion, fausse dans sa généralité, qui fait de certaines formes religieuses, des produits de l'habileté, des inventions de l'imposture. A ce point de vue, l'histoire de cet homme mérite attention, et peut jeter du jour sur certains côtés de l'esprit humain. Du reste, notre opinion sur ce qu'il y eut de calculé et de factice dans son rôle, ressortira de soi-même de son histoire.

Les parents de Joseph Smith étaient cultivateurs : ils habitaient d'abord le comté de Windsor, dans l'état de Vermont. Son père, qui jouissait d'une aisance assez grande, relativement au temps et au pays où il vivait, se ruina de bonne heure dans une spéculation de ginseng cristallisé, dont il avait envoyé en Chine un chargement, qu'un consignataire infidèle ne lui paya jamais. Il se releva de sa ruine en cultivant une ferme appartenant à son beau-père, et en faisant l'école pendant l'hiver aux enfants du lieu. Ce n'était pas, il s'en fallait de beaucoup, un esprit religieux : cependant, il changea plus tard de sentiments et se convertit vers 1811, grâce aux prières de sa femme. Il en vint même à avoir des visions, et, à partir de sa conversion, il passa le reste de sa vie dans des pratiques religieuses. Il mourut en 1840, fervent adhérent de la religion dont son fils était l'inventeur.

Lucy Mack, sa femme, mère du prophète, avait été de tout temps fort pieuse et même adonnée aux rêveries religieuses. Vers 1803, elle fut miraculeusement, dit-elle dans la biographie de son fils, guérie d'une maladie mor-

telle. Mais, parmi les sectes nombreuses qui se disputent les âmes dans les États-Unis, aucune n'avait de bonne heure fixé sa croyance. Tourmentée par le besoin de croire, elle flotta longtemps dans le doute, ne sachant reconnaître, dans le grand nombre de formes religieuses qui s'offraient à elle, celle qui était la vraie. Enfin, fatiguée sans doute à la recherche de la vérité, son âme s'exalta : elle eut des apparitions, et sous l'impression qu'elle en éprouva, elle se fit baptiser par un ministre presbytérien, sans être fixée, toutefois, d'une manière absolue, et à la condition de n'appartenir à aucune des églises existantes. Il n'y avait d'arrêté chez elle que le principe protestant, la croyance à la sainte Écriture. Elle réglait sa foi entièrement sur la Bible, qu'elle interprétait en toute liberté et sans autre guide que sa raison. Sa pensée était exclusivement occupée de Dieu et de ses enfants (ils étaient au nombre de dix), et il est permis de croire que ces deux préoccupations se mêlèrent souvent dans son esprit et déterminèrent le cours de ses idées. Sa vie était toute mystique. Parfois, c'étaient des visions qui lui révélaient que toutes les religions étaient détournées de la vérité. D'autres fois, c'était une intervention miraculeuse en faveur de sa famille. Une de ses filles, du nom de Sophronia, abandonnée depuis longtemps des médecins, fut guérie tout à coup et rendue à ses parents, alors qu'on la croyait morte depuis quelques heures.

C'est dans ce milieu, entre un père converti et une mère exaltée, tous deux visionnaires, que passa son enfance et sa première jeunesse le futur prophète des Mormons.

Joseph Smith naquit le 23 décembre 1805, à Sharon, dans le comté de Windsor, État de Vermont. Il était le quatrième enfant. Sa mère déclare que rien de remarquable ne se

passa par rapport à lui dans sa première enfance. Cependant, une circonstance révéla chez lui une énergie de volonté qui n'est pas commune. Vers l'âge de huit à neuf ans on lui fit, sans qu'il consentît à être lié, une opération très-douloureuse, l'extraction d'un os de la jambe, qui s'était pourri après de longues souffrances. Cet accident le dispensa plus tard du service de la milice. Vers cette époque, de nombreuses maladies fondirent sur différents membres de sa famille qui, appauvrie par là, se rendit à Norwich pour travailler une ferme. Découragée par trois années de mauvaise fortune, elle se retira ensuite à Palmyra, où elle fit l'acquisition de cent acres de terre, et où à force de labeurs elle rentra dans l'aisance.

Joseph fréquenta pendant quelque temps les écoles primaires, si répandues en Amérique; mais ses parents ne purent lui faire donner une instruction soignée. Il apprit à lire couramment, à écrire médiocrement et à faire tant bien que mal, les quatre opérations de l'arithmétique. A l'âge de quatorze ans, il était, au dire de sa mère, un enfant remarquablement tranquille et montrant les plus heureuses dispositions. Cette opinion, il est vrai, n'est pas généralement admise, et les ennemis du prophète le présentent, au contraire, comme fort turbulent et comme un assez mauvais sujet. Ils rapportent qu'il fut à cette époque l'objet d'une tentative d'assassinat[1], et ils prétendent que ses désordres

1. Une main inconnue avait déchargé sur Joseph un fusil; le coup ne l'atteignit pas, et la balle alla se loger dans la gorge d'une vache. Vers le temps de cette attaque mystérieuse sur la vie du jeune homme, son père eut une septième et dernière vision, dans laquelle il lui fut déclaré qu'il était trouvé juste, et qu'il ne lui manquait, pour assurer son salut, qu'une seule chose qui lui serait écrite par une main surnaturelle. — Lucy Mack, *Biographie du Prophète.*

seuls y avaient donné lieu. Mais sa mère, qui ne conteste pas le fait, l'explique par la malice des méchants et par l'inspiration du démon.

Il serait difficile de suivre ou de pressentir, avant 1820, l'ordre d'impressions ou d'idées qui domina dans l'esprit du jeune Smith et donna l'éveil à son intelligence. Mais il y eut, vers cette époque, à Manchester (N. Y.), lieu qu'habitait alors la famille Smith, un grand *revival*[1] de toutes les sectes religieuses des environs, et il est constant que les débats qui eurent lieu à cette occasion, et auxquels il assista, et le contre-coup de l'acharnement que l'on déploya de part et d'autre pour s'emparer des consciences, firent sur lui une vive et profonde impression. Il reçut cependant plutôt un choc qu'un coup décisif. Il se sentit pencher vers les méthodistes, sans se prononcer toutefois et sans se révolter du mouvement qui entraîna quatre membres de sa famille sous la bannière des presbytériens. Il ne pouvait pas encore, dit-il dans son autobiographie, reconnaître de quel côté était la vérité. Il y eut un moment ensuite où le catholicisme sembla emporter la balance : ce qui le frappait surtout dans cette grande religion, c'était la perpétuité de la tradition, qui semble s'y être maintenue mieux que partout ailleurs; c'était sa puissante organisation, cette imposante hiérarchie qui n'a rien de comparable dans le monde. Mais, n'ayant jamais entendu de missionnaires catholiques, et réduit,

1. On entend par *revival*, en Amérique, une suite de prédications et de conférences que les ministres des différentes sectes font à des époques à peu près périodiques, dans le but d'entretenir la ferveur des fidèles, de raviver la foi des tièdes, de réveiller les indifférents et de convertir les impies. On ne saurait mieux comparer les revivals qu'aux missions et retraites générales qui se donnent dans les pays catholiques, avec cette différence qu'aux États-Unis il y a plusieurs cultes en présence.

comme il l'était, à lire, pour s'éclairer, quelques ouvrages antipapistes, qui représentaient la foi romaine comme remplie de superstitions et de pratiques ridicules, comment aurait-il pu la prendre en grande estime et fixer dans des dogmes qu'il ignorait, ou connaissait à peine, son âme incertaine? Il se contenta donc de l'admirer en passant, et, s'il ne perdit jamais le souvenir de l'impression que fit sur lui son côté extérieur, il ne la traita pas avec plus d'égards que les autres, et il n'en continua pas moins à rester embarrassé comme l'âne de Buridan, ainsi qu'il le dit lui-même. Il a décrit plus tard l'état moral, l'état de doute et d'incertitude dans lequel il se trouvait à cette époque, à ce premier moment de réflexion, à ce premier retour de sa pensée religieuse sur elle-même, provoqué par le spectacle des luttes auxquelles il lui avait été donné d'assister. « Au milieu de ce combat de paroles, dit-il, au milieu de ce tumulte des opinions, je me suis souvent dit à moi-même : Qu'y a-t-il à faire? Quel est celui de ces partis qui a raison? Ne sont-ils pas tous également dans le faux? Si l'un d'eux a raison, quel est-il? Comment puis-je le savoir? »

N'est-ce pas une chose remarquable, qu'un enfant de quinze ans, sans haute culture intellectuelle, soit saisi aussi fortement de telles anxiétés, et pose le problème des religions positives presque dans les mêmes termes que Rousseau, dans la Profession du Vicaire Savoyard?

Ce qui n'est pas moins remarquable, c'est de voir le même enfant ne pas tarder à découvrir que, au moins en Amérique, les différentes formes de religion qui se disputent l'empire, ne sont pas autre chose que de simples opinions que l'on embrasse comme on embrasse un parti politique. Sa pensée ne s'arrête pas même aux diverses formes qu'il avait sous les yeux : sa critique va au delà, et répudie, comme de vaines

images, toutes les religions existantes. Il faut l'enten parler lui-même. « Les différentes espèces de culte, pens il, sont comme les différentes formes de gouvernem Chacune a son bien et son mal. Aucune n'est parfaite, to sont fausses. Voilà pourquoi ma raison ne se rallie à auc Si l'une ou l'autre renfermait la vérité absolue, elle se évidente et les autres tomberaient d'elles-mêmes. comme depuis dix-huit siècles, loin d'être d'accord, on plus divisé que jamais, il est clair que la forme parf n'existe pas. »

On trouvera une grande analogie entre la manière voir du jeune homme et celle qui faisait le fond des pen de sa mère, et l'on pourra croire qu'il n'en fut que le re ou l'écho. En se souvenant que mistress Smith cherc depuis longtemps avec angoisse la meilleure des sectes, qu' entretenait sans cesse sa famille de ses doutes, de ses quiétudes au sujet de son salut, des visions qu'elle a eues, elle ou son mari, on sera moins étonné qu'en prése des disputes théologiques des sectes, la jeune imaginatio son fils se soit aussi donné carrière. Mais il faut remarc que le jeune homme ne partageait pas seulement les ince tudes de sa mère, les croyances de sa mère, qu'il affirmai plus que les cultes n'étaient que de pures opinions, analog aux opinions politiques, et non la manifestation d'une vé absolue; et l'on admettra sans peine que cette réflexion, mistress Smith n'avait pas faite, mettait entre la mère e fils une très-grande différence et accusait chez le fils singulière précocité[1].

L'idée de l'insuffisance ou plutôt de la vanité, de l'i

1. Cette précocité n'est pas rare toutefois aux États-Unis, où enfants sucent à la mamelle la foi et aussi le doute, au milieu des dé religieux qui retentissent sans cesse à leurs oreilles.

nité du culte, semble avoir obsédé dès cette époque l'esprit du jeune Joseph Smith, et lui avoir insufflé le rôle qu'il a joué. Ce fut une révolution rapide, mais complète, et il est permis de croire que dès lors le doute tenait bien plus de place dans son âme que dans celle de sa mère, et qu'il était d'une tout autre nature. Mistress Smith cherchait la vérité : Joseph Smith déclarait qu'elle n'existait pas. La mère croyait en entrevoir parfois à travers ses propres visions l'éclatante image : le fils forgeait des visions imaginaires et créait de toutes pièces la vérité artificielle qu'il offrait aux hommages des crédules mortels. Je ne sache pas qu'il y ait dans l'histoire un autre exemple d'une si impudente audace et d'une si précoce habileté. A quinze ans, Smith se dit en lui-même qu'il n'y avait pas de religion vraie, que beaucoup des siens n'étaient pas éloignés de cette opinion, et il en vint bientôt à penser qu'il pourrait sur cette disposition morale, qu'il trouvait autour de lui, qu'avait formée et qu'entretenait la division des sectes, élever une religion nouvelle et construire en même temps l'édifice de sa fortune et de sa grandeur. Il y a des âmes qui arrivent d'un bond aux dernières limites dans le mal comme dans le bien.

Quoi qu'il en soit, voici comme Joseph Smith débuta dans le monde de visions dont il se proposait de tirer un si honnête profit.

Pendant qu'il était sous l'obsession de cette idée de la fausseté des cultes, qui avait fait de si rapides ravages dans son esprit, il vint à tomber sur un passage de l'épître de saint Jacques (chap. I, vers. 5), qui dit : « Si quelqu'un d'entre vous manque de sagesse, qu'il la demande à Dieu. » Frappé, dit-il, de l'à-propos de ce passage, il se retira, un matin du printemps de 1820, dans un petit bois voisin de la maison de son père; et là, après s'être assuré qu'il était

seul, il s'agenouilla et offrit à Dieu les désirs de son cœur. A peine avait-il fait sa demande, que sa langue fut frappée de paralysie, et qu'il tomba dans un profond désespoir. Bientôt une colonne de lumière plus brillante que le soleil, descendit sur sa tête, et il fut consolé. Deux personnages célestes apparurent dans l'air au-dessus de lui. L'un d'eux l'appela par son nom et lui dit, en lui montrant son compagnon : « C'est mon fils bien-aimé, écoute-le. »

Laissons parler notre prétendu visionnaire : « Comme à cette époque il n'était jamais entré dans mon esprit que toutes les religions étaient fausses, je demandai à ces personnages quelle était la vraie religion, celle en un mot à laquelle je devais me joindre. Et le personnage qui m'avait d'abord adressé la parole me répondit que je ne devais me joindre à aucune, parce que toutes les religions de la terre étaient fausses, que toutes les croyances étaient une abomination à ses yeux, et que tous les prêtres étaient corrompus. « Ils m'approchent avec leurs lèvres, me dit-il, mais leurs cœurs sont loin de moi. La doctrine qu'ils prêchent n'est autre chose que les commandements des hommes, revêtus d'une forme divine, mais ils renient le pouvoir d'en haut. » Il me défendit de nouveau d'embrasser aucune secte et me dit maintes autres choses que je ne puis relater en ce moment. Ma vision fut traitée par les prêcheurs avec légèreté, même avec mépris : ils soutenaient qu'elle venait du diable. Ils disaient que toute révélation avait cessé depuis les apôtres, et qu'il n'y en aurait plus. On souleva contre moi une grande persécution, et quoique je fusse un obscur enfant qui n'avait pas plus de quatorze à quinze ans, des hommes haut placés s'occupèrent assez de moi pour exciter l'esprit public contre mon humble personne. Toutes les sectes s'unirent pour me persécuter. Je songeais alors, et

j'ai souvent songé depuis, combien il était étrange qu'à mon âge et dans la condition où j'étais de gagner ma vie par mon travail, je pusse attirer l'attention des puissants et des sectes les plus populaires, au point de faire naître en eux l'esprit de la persécution la plus acharnée. Étonnant ou non, le fait est que j'avais eu une vision. Je me trouvais dans la même position que Paul devant Agrippa. Il avait vu, mais il se rencontrait à peine quelques gens qui voulussent le croire. Les uns disaient qu'il était un malhonnête homme, les autres qu'il était fou, et on le tournait en ridicule; mais tout cela ne détruisait pas la réalité de sa vision. De même, j'avais vu, et on ne me croyait pas; cependant j'avais vu, et la persécution ne pouvait me faire nier ce que j'avais vu. »

Orson Pratt, dans un opuscule de seize pages, intitulé *Remarkable Visions*, dit que les personnages célestes apprirent à Joseph que ses péchés étaient pardonnés; mais le prophète ne fait pas allusion à ce pardon dans son autobiographie.

Depuis 1820, époque de sa première vision, jusqu'en 1823, Joseph se laissa aller au torrent du monde, et commit des fautes que ses panégyristes attribuent à la faiblesse de la jeunesse et à la corruption de l'humaine nature. Il avoue lui-même dans son autobiographie, avec une sorte de componction, qu'il se laissa aller aux tentations et à la satisfaction de divers appétits coupables aux yeux de Dieu. Sa mère ne fait pas mention de ces égarements dans l'histoire de sa vie. Cependant il éprouva des remords de sa conduite, et un soir, le 21 septembre 1823, après qu'il s'était retiré dans son lit, il se mit à supplier le Tout-Puissant de lui pardonner ses fautes, et de lui faire connaître, par une manifestation, dans quel état il était aux yeux de sa divine Majesté. Un personnage lui apparut alors dans une lumière plus brillante

que le midi, vêtu simplement d'une robe flottante d'une blancheur extrême. L'éblouissant messager lui annonça, en l'appelant par son nom, que Dieu l'avait envoyé vers lui et qu'il se nommait Néphi; que Dieu avait une œuvre à lui faire accomplir; que son nom (le nom de Joseph) serait béni et maudit par toutes les nations de la terre. Il lui dit aussi qu'il existait un livre écrit sur des plaques d'or, qui donnait une relation des premiers habitants du continent d'Amérique, et de leur origine. Il ajouta que l'éternel Évangile, dans toute sa plénitude, se trouvait dans ce livre tel que le Sauveur l'avait délivré aux anciens habitants. Il ajouta encore qu'il existait deux pierres encadrées dans des branches d'argent, que ces pierres, attachées à un bouclier (pectoral), constituaient ce qu'on appelle l'Urim et Thummim, et étaient déposées avec les plaques; que la possession et l'usage de ces pierres établissaient les voyants dans les premiers temps, et que Dieu les avait préparées pour la traduction du Livre. Il lui cita ensuite les prophéties de l'Ancien Testament, et beaucoup de passages de la Bible et de l'Évangile, et finit son discours en prévenant Joseph que quand le temps serait venu pour lui de recevoir les plaques, le pectoral, l'Urim et Thummim, il ne devrait les montrer à personne, si ce n'est pourtant à ceux que Dieu pourrait lui désigner, et cela sous peine de mort.

Deux autres fois encore le même personnage lui apparut dans la même nuit, lui répétant absolument les mêmes choses, et lui enjoignant à la fin de la troisième apparition de n'avoir d'autre désir, en obtenant les plaques, que de glorifier Dieu, et de résister à la tentation de les vendre pour soulager sa pauvreté.

Le coq chanta, le jour vint, Joseph se leva sans avoir eu le temps de dormir. Il s'était rendu au travail avec ses

parents; quand le même personnage de la nuit lui apparut une quatrième fois pour lui répéter les mêmes choses et lui enjoindre de communiquer le tout à son père. Joseph obéit, et son père lui dit que tout cela venait de Dieu, et qu'il fallait aller et faire comme le messager céleste lui avait commandé. Joseph laissa aussitôt son travail et se rendit sur le lieu où le messager lui avait dit que les plaques étaient déposées.

Près du village de Manchester, dans le comté d'Ontario (État de New-York), se trouve une éminence plus considérable qu'aucune autre des alentours, et désignée par les Mormons sous le nom de Cumorah. Sur le flanc occidental de cette colline, un peu au-dessous du sommet, sous une pierre d'une dimension considérable, se trouvaient les plaques déposées dans un coffre en pierre. Le couvercle en était aminci à la circonférence, et relevé au milieu en une sorte de boule, qui faisait saillie à la surface du sol. Joseph après avoir dégagé la terre qui recouvrait les bords, souleva la pierre, à l'aide d'un levier, et trouva les plaques, l'Urim et Thummim et le bouclier (pectoral)[1]. La boîte était formée de pierres reliées entre elles, aux angles, par une sorte de ciment. Deux pierres disposées en travers se trouvaient au fond de la boîte, et sur ces pierres reposaient les plaques et les autres objets. Joseph essaya de les enlever, mais il en fut empêché par le messager céleste, qui l'informa de nouveau que le temps n'était pas encore venu et qu'il fallait attendre quatre ans à partir de cette époque. L'envoyé divin ajouta que Joseph aurait à se transporter sur le lieu du dépôt à un an de ce jour-là pour le rencontrer, et qu'il devrait observer

1. Il paraîtrait que l'épée de Laban se trouvait avec ces précieux objets; mais Joseph, qui en parle plus tard, n'en dit rien à l'époque de la trouvaille.

le même rendez-vous chaque année, jusqu'à ce que le temps fût arrivé pour lui d'obtenir les plaques.

Joseph exécuta les commandements du messager angélique, et tous les ans il le rencontra au lieu désigné, pour recevoir de lui des instructions au sujet de ce que le Seigneur voulait accomplir, et des révélations sur la manière dont son royaume devait être gouverné dans les derniers jours.

A cette époque, la famille de Joseph était pauvre. Tous les membres en étaient obligés de travailler de leurs mains et souvent de louer leur travail à la journée. En octobre 1825, Joseph se mit au service d'un vieillard du nom de Josiah Stoal, qui vivait dans le comté de Chenango (N.-Y.). Stoal l'employa avec d'autres ouvriers aux travaux d'une mine d'argent qui avait été ouverte par les Espagnols à Harmony (Pensylvanie). Après un mois de travail infructueux, Joseph engagea le vieillard à renoncer à sa mine.

« C'est ce fait, dit Joseph, qui a donné naissance à l'opinion communément répandue que j'étais un *chercheur de trésors* (money digger). »

Pendant qu'il était au service de Stoal, chez qui il resta plus d'un an, Joseph fit la connaissance d'Emma Hale, fille d'un restaurateur chez lequel il mangeait, Isaac Hale, et le 18 janvier 1827, il l'épousa à South-Bainbridge (N.-Y.) avec le consentement de ses parents à lui, mais contre la volonté des parents de la jeune fille, qui étaient très-opposés à ce mariage, à cause, dit le prophète, des persécutions que ses visions lui avaient attirées.

Le jeune couple se retira dans la ferme du père du prophète, pour se livrer à l'agriculture. Joseph ne raconte pas dans son autobiographie qu'il fut battu, quelque temps après son mariage, très-sévèrement par un ange qui lui reprochait

de ne pas se préparer suffisamment à accomplir la volonté de Dieu. C'est sa mère qui raconte cette histoire.

Le 22 septembre 1827, le messager des cieux délivra à Joseph les plaques, l'Urim et Thummim et la cuirasse, à la condition qu'il en serait responsable et qu'il les conserverait soigneusement jusqu'au moment où ils lui seraient redemandés[1].

Rentré à la maison de son père avec son précieux dépôt, Joseph s'empressa de chercher un endroit secret pour le dérober à la vue de tous. Sa mère raconte qu'il fit faire une cassette en bois pour y renfermer les objets sacrés, et que, la famille se trouvant sans argent pour payer le menuisier, Joseph alla travailler au puits d'une dame Wells, pour gagner la somme nécessaire à couvrir cette dépense.

Le bruit s'étant répandu que Joseph avait obtenu les plaques d'or, des fanatiques méthodistes s'ameutèrent pour les voler. Mais Joseph sut dans cette circonstance, comme dans plusieurs autres, soustraire son trésor à leurs recherches.

L'Urim et Thummim consistait, dit la mère de Joseph qui l'a vu, en deux diamants triangulaires, enchâssés dans du verre et montés sur des branches d'argent, de façon à réssembler beaucoup aux lunettes qu'on portait anciennement. A l'aide de cet instrument, Joseph devait comprendre les caractères des plaques, voir à des distances infinies, et obtenir des révélations sur toute sorte de sujets à son choix [2].

1. L'ange a réclamé les plaques et les autres objets après qu'ils eurent servi à accomplir les desseins de Dieu. Joseph, qui écrit cela le 2 mai 1838, nous informe qu'à cette date ils étaient à la charge de l'ange, mais il ne nous fait pas connaître l'époque précise à laquelle il dut s'en séparer définitivement.

2. Voyez la note 12, à la fin de l'ouvrage.

Les plaques avaient l'apparence de l'or. Leurs dimensions étaient à peu près de sept pouces de large sur huit de longueur, et leur épaisseur n'était pas tout à fait aussi forte que celle d'une feuille de fer-blanc ordinaire. Des caractères *égyptiens* étaient gravés sur les deux pages de chaque plaque, et la totalité était reliée en un volume comme les feuilles d'un livre, avec trois anneaux pour le fermer. Le volume avait six pouces d'épaisseur. Une partie des plaques était scellée. Les caractères ou lettres des plaques qui n'étaient point scellées étaient petits et admirablement gravés. Une de nos planches[1] en donne un fac-simile tel qu'il a été publié par les Mormons eux-mêmes, quelque temps après la mort du prophète. Tout le livre dénotait une origine antique par sa forme, et accusait une certaine habileté de graveur, nous dit Joseph.

La cuirasse ou pectoral, d'or pur, était concave d'un côté et convexe de l'autre, ainsi que nous l'apprend la mère de Joseph, qui l'a vue et touchée de ses mains. Elle portait quatre courroies en or, dont deux étaient destinées à l'attacher sur les épaules, et les deux autres à la fixer sur les hanches. Ces courroies avaient exactement la largeur de deux doigts de femme, et elles étaient percées de plusieurs trous à leur extrémité pour aider à les fixer. Cet objet valait au moins 2,500 francs, dit encore la vieille mère du prophète.

Après avoir été plusieurs fois obligé de se battre avec ceux qui voulaient lui enlever son trésor, Joseph, qui finit par trouver la persécution insupportable, se décida à quitter Manchester avec sa femme, pour aller s'établir dans le comté de Susquehannah (Pensylvanie). Comme il était très-pauvre

1. Voyez la note 13, à la fin de l'ouvrage.

Fac-simile de caractères tirés, sur la foi des Saints, des plaques originales du Livre de Mormon

et que les tracas qu'on lui suscitait de tous côtés ne lui permettaient pas d'espérer qu'il deviendrait jamais riche, il accepta, pour faire le voyage, une somme de cinquante dollars, que lui avait offerte Martin Harris, un de ses amis, fermier à Palmyra (N. Y.). Grâce à ce secours, Joseph et sa femme purent se rendre en Pensylvanie, où ils arrivèrent avec leur trésor sacré, qu'ils avaient caché dans un vulgaire baril de haricots.

Dès qu'il fut établi dans sa nouvelle résidence, auprès de son beau-père, Joseph commença à copier les caractères des plaques. De décembre 1827 à février 1828, il en traduisit quelques-unes au moyen de l'Urim et Thummim. Il confia cette copie et la traduction à Martin Harris, pour être montrées au professeur Anthon, de New-York, très-célèbre alors dans la science hiéroglyphique et linguistique. Martin Harris fit le voyage de New-York, montra les copies au savant, qui déclara, si nous en croyons notre messager, que les caractères étaient égyptiens, chaldaïques, assyriaques et arabes, et demanda à voir les originaux. Martin Harris dit au prophète que M. Anthon avait complétement approuvé la traduction de ces spécimens; mais cela n'est pas confirmé par le professeur qui, dans une lettre datée de New-York, 17 février 1834, nie formellement en avoir vu une traduction quelconque, et affirme que les caractères que Harris lui a montrés n'étaient rien moins qu'égyptiens. M. Anthon dit dans cette lettre que la copie exhibée par Harris contenait des caractères disposés en colonnes, imitant des lettres grecques et hébraïques, des croix, des fleurons, des lettres romaines renversées, et que ces colonnes perpendiculaires de figures étaient terminées par un cercle grossièrement dessiné, divisé en plusieurs compartiments avec des arcs bizarrement formés, le tout paraissant imité du calen-

drier mexicain dont M. de Humboldt a publié un dessin.

Martin Harris retourna vers le 12 avril 1828 dans le comté de Susquehannah (Pensylvanie) auprès de Joseph, et commença ses fonctions de secrétaire pour la traduction des plaques, fonctions qu'il continua jusqu'au 14 juin suivant, ayant alors rempli 116 pages de grand papier. Le secrétaire était séparé du prophète par un rideau qui l'empêchait de voir les plaques, que le traducteur lisait au moyen de l'Urim et Thummim. A cette phase du grand œuvre, Harris obtint à force de sollicitations la permission d'enlever sa copie pour la faire lire à sa femme et à quelques autres personnes désignées dans une révélation particulière. Par la perfidie de la femme de Harris, cette partie du manuscrit fut soustraite au dépositaire et à jamais perdue pour le prophète.

Joseph devait être puni de la confiance qu'il avait placée en son secrétaire. Une révélation, qu'il eut en juillet 1828 par le moyen de l'Urim et Thummim, lui reprocha sa faute tout en blâmant Harris de son parjure. Un ange descendit ensuite des régions célestes et vint reprendre les plaques et la loupe, qu'il rapporta cependant après quelques jours, Joseph ayant à la fin trouvé grâce devant Dieu. Un peu plus tard, une révélation spéciale avertit le jeune prophète que, pour éviter les attaques des méchants qui ne manqueraient pas de comparer la nouvelle traduction avec celle qui avait été volée par une main sacrilége et d'y trouver des dissemblances, il devrait s'abstenir de traduire de nouveau la partie pour laquelle Harris lui avait servi de secrétaire. Il n'est pas nécessaire de faire remarquer ce qu'il y a de naïf dans cette sorte de fin de non-recevoir.

Joseph eut successivement un grand nombre de révélations sur le sujet de son travail et à propos des hommes

qui lui prêtaient leur aide. Elles sont toutes empreintes de personnalités et de formules qui ne laissent pas le moindre doute sur leur fabrication frauduleuse. Nous ne leur reprocherons ici que de ne pas toujours s'accorder par leurs dates avec les événements.

Le 15 avril 1829, un nouveau secrétaire se présenta à Joseph pour remplacer Harris. C'était Oliver Cowdery, qui, étant maître d'école dans le village qu'habitait le père du nouveau prophète, avait eu connaissance des grandes choses que le Seigneur préparait par ses mains. Oliver renonça à son école, fit le voyage de Pensylvanie, et vint sans invitation aucune offrir ses services gratuits au traducteur de la Bible nouvelle.

Ils travaillaient activement à traduire le Livre d'Or au milieu d'une pluie de révélations, quand un jour (15 mai 1829), comme ils s'étaient rendus dans les bois pour prier Dieu et l'interroger au sujet du baptême pour la rémission des péchés, un messager céleste, qui dit s'appeler Jean-Baptiste, descendit dans un *nuage de lumière*, et, étendant sa main sur Joseph et sur son scribe, les ordonna, au nom du Messie, prêtres de l'ordre d'Aaron, qui possède les clefs du ministère des anges, de l'Évangile de repentance et du baptême par immersion pour la rémission des péchés. Le messager de Jehovah leur dit que l'ordre aaronique n'avait point le pouvoir d'imposer les mains pour le don du Saint-Esprit, mais que ce pouvoir qui appartient à l'ordre de Melchisédech leur serait conféré plus tard; que Joseph serait appelé le premier Elder (ancien) et Oliver le second Elder; et il leur commanda ensuite de se baptiser réciproquement. Joseph baptisa donc Oliver, et puis Oliver baptisa Joseph, et ils se sacrèrent alors mutuellement prêtres de l'ordre d'Aaron, sacerdoce qu'ils avaient déjà reçu de l'ange.

Dès qu'ils furent baptisés, le Saint-Esprit descendit sur eux, et l'esprit de prophétie leur fut donné. Ils en profitèrent pour se mettre aussitôt à prophétiser la naissance du culte nouveau et mille autres choses qui avaient rapport à l'Église et à la génération actuelle.

Pendant quelque temps ils gardèrent le secret sur les faveurs célestes qui leur avaient été accordées, dans la crainte de ranimer l'esprit de persécution qui s'était manifesté auparavant. Heureusement pour Joseph, il était à cette époque en bons rapports avec les parents de sa femme, ce qui contribua puissamment à détourner les attaques de la foule. Peu de temps après, un frère de Joseph, Samuel, reçut le baptême nouveau.

Pendant qu'il s'occupait de sa traduction, Joseph mit la main sur quelques personnes bien disposées en sa faveur, qui l'aidèrent matériellement dans sa besogne, les unes en lui donnant ou prêtant de l'argent, les autres en lui fournissant des aliments, d'autres en lui offrant un asile, d'autres encore en lui offrant tout cela à la fois. Il put entrevoir, dans les dispositions favorables de ces bonnes âmes, les premières chances de succès pour la grande œuvre de rénovation religieuse qu'il préparait avec tant de zèle. Parmi ses bienfaiteurs, Joseph dut compter surtout John Knight, de Colesville (N.-Y.), qui lui apportait des provisions de bouche, et la famille Whitmer[1], de Fayette, comté de Seneca (N.-Y.),

1. Joseph rapporte, et il est bon de le noter, que Whitmer vint de lui-même avec une voiture pour lui proposer de l'emmener dans sa maison. La mère du prophète dit tout autrement. Elle raconte que son fils reçut de Dieu l'ordre d'écrire à Whitmer pour lui enjoindre de venir immédiatement le chercher, afin de le transporter dans sa résidence, attendu que des gens malintentionnés en voulaient à sa vie. Lucy Mack dit aussi que c'est à Waterloo que résidait Whitmer. Quand la lettre de Joseph fut remise à celui-ci, un miracle se fit pour lui prouver que c'était la volonté de Dieu

qui mit à sa disposition la table et le logement jusqu'à l'achèvement du travail sacré. Joseph accepta l'offre généreuse des Whitmer, et quitta Harmony, où il résidait, pour se rendre à Fayette vers le mois de juin 1829. Il n'eut qu'à se louer de ses hôtes, qui l'aidèrent de toutes les façons. Mais il n'en était pas de même des anciens amis qui vivaient dans le pays de son père. La femme de Harris, dont l'amour-propre avait été vivement blessé par le refus de Joseph de lui faire voir les plaques sacrées, fit partager son ressentiment à plusieurs personnes, et il fut résolu par un comité de témoins qu'une action serait portée devant le magistrat de Lyons (N.-Y.) contre Joseph, l'accusant de manœuvres frauduleuses pour obtenir ou extorquer de l'argent de personnes crédules. Le procès eut lieu; mais le principal témoin, Martin Harris, mari de la femme qui avait suscité tous ces embarras, ayant affirmé sous serment que Joseph n'avait jamais cherché à le persuader de lui donner quelque chose, et que les cinquante dollars dont il lui avait fait présent n'avaient nullement été sollicités par lui, le magistrat déchira l'acte d'accusation et renvoya les plaignants après les avoir invités à ne plus venir le troubler de leurs ridicules plaintes. C'est la mère du prophète qui raconte cette histoire; Joseph ne fait pas mention du procès dans son autobiographie. Il faut remarquer aussi que sa mère dit qu'avant cette affaire aucun membre de la famille n'avait eu de demêlés avec la justice.

Joseph, toujours aidé par Cowdery, acheva paisiblement sa traduction chez les Whitmer, bonnes gens qu'il en-

qu'il allât chercher le prophète et l'amenât chez lui. La mère raconte encore que pour faire le voyage de Harmony à Waterloo, un ange se chargea de porter les plaques, afin qu'elles ne fussent point dérobées à son fils par la violence.

courageait à le bien traiter, par des révélations qu'il obtenait tout exprès pour eux. Il n'eut qu'à se louer, en général, des habitants du comté de Seneca. Il fit quelques prosélytes parmi eux, et il baptisa en juin, dans les eaux du lac Seneca, deux des Whitmer en même temps que son frère Hyrum.

Une révélation vint bientôt (juin 1829) commander au prophète de faire voir les plaques à trois témoins, afin que l'œuvre de Dieu pût recevoir un témoignage devant les hommes. Cette révélation, en désignant comme les témoins choisis Oliver Cowdery, David Whitmer et Martin Harris, leur promet : « la vue des plaques, du pectoral, de l'épée de Laban, de l'Urim et Thummim, qui furent donnés sur la montagne au frère de Jared, lorsqu'il parla face à face avec le Seigneur. »

Sur la foi de cette promesse divine, les trois témoins désignés se retirèrent avec Joseph dans un bois du voisinage, et là, après force prières répétées pendant longtemps avec ferveur, un ange apparut au milieu d'une lumière excessivement brillante, tenant les plaques dans ses mains, « et tournant les feuilles une à une de façon à en laisser voir distinctement les images. » Ensuite une voix qui sortait de la lumière se fit entendre, disant : « Ces plaques ont été révélées par le pouvoir de Dieu, et elles ont été traduites par le pouvoir de Dieu. La traduction que vous en avez vue est correcte, et je vous commande de porter témoignage de ce que vous voyez maintenant et entendez. »

Un témoignage écrit fut rédigé en conséquence, et les trois témoins y apposèrent leurs signatures.

« Quelque temps après que ces choses se furent passées, dit Joseph, ce témoignage additionnel fut obtenu. »

Et il donne, sans plus d'explication[1] un certificat signé de huit témoins nouveaux[2], qui sont : quatre des Whitmer, un certain Page, parent des Whitmer et trois Smith.

Sans attacher à ces témoignages plus d'importance qu'ils n'en méritent, il est bon de remarquer qu'ils prouvent tout simplement que personne n'a jamais vu les plaques, puisque le prophète lui-même avoue que c'est dans une vision qu'elles ont été vues des onze témoins. Pourquoi n'avoir pas montré les plaques qu'il prenait la peine de renfermer dans un coffre à clef, plutôt que de faire intervenir la divinité, le *Deus ex machinâ?* Ces plaques étaient des choses matérielles; par conséquent, les avoir vues dans une vision ne peut pas être admis comme une preuve, même par ceux des visionnaires qui réfléchissent que Joseph était obligé de les toucher pour les traduire.

Il paraît donc constant que personne n'a vu les plaques du Livre d'Or, que l'Urim et Thummim a été vu par quelques individus seulement, y compris la mère du prophète, et que le pectoral n'a été vu que de cette dernière. Pour la manifestation de la vérité, pourquoi n'avoir pas montré ces objets à des témoins honorables, pris en dehors de la famille et des initiés?

La mère du prophète dit qu'après que les huit derniers témoins eurent vu les plaques qui avaient été apportées dans un endroit particulier par un des anciens Néphites, l'ange apparut de nouveau à Joseph, qui les lui remit entre les mains pour les emporter. On ne sait pas, depuis ce temps-

1. La mère du prophète dit que les plaques furent montrées aux huit témoins par un des anciens Néphites, qui leur avait donné rendez-vous dans une révélation faite à Joseph.

2. Voyez la note 14, à la fin de l'ouvrage.

là ce qu'elles sont devenues[1], mais il est probable qu'on les verra reparaître un jour, car Orson Pratt nous apprend que Joseph n'a traduit que la partie non scellée du livre.

La traduction était achevée; il s'agissait de trouver un imprimeur. D'abord une révélation ordonna à Oliver Cowdery de recopier le manuscrit d'un bout à l'autre, de n'en avoir jamais qu'une copie à la fois au bureau, de façon que si une copie venait à être détruite ou volée, il en restât une autre en réserve; d'avoir toujours une garde pour l'accompagner de chez lui au bureau et du bureau chez lui; d'avoir enfin une garde pour veiller nuit et jour autour de la maison à l'effet de protéger le manuscrit.

En mars 1830, une révélation faite à Joseph exigea de Martin Harris, sous peine de damnation, qu'il vendît ses biens pour couvrir les frais de publication du Livre de Mormon. Un contrat fut fait avec un imprimeur du nom d'Egbert Grandin, qui, pour 3,000 dollars s'engagea à fournir 5,000 exemplaires. Harris devait payer la moitié des frais, et la famille Smith l'autre moitié. Mille difficultés se présentèrent, qui menaçaient d'arrêter la publication. Des mauvais sujets cherchèrent, par la violence, à anéantir le manuscrit. Un journaliste du nom de Cole alla même jusqu'à voler la copie pour la publier sans autorisation dans le *Dogberry Paper on Winter Hill.* Lucy Mack raconte qu'un jour, comme Joseph avait à se rendre de Waterloo à Palmyra, elle le prévint que des vauriens, commandés par un nommé Huzzy, devaient l'attendre sur la route pour lui faire un mauvais parti, et en conséquence elle le supplia de différer son voyage. Le jeune prophète, cependant, ne tint pas compte des avertissements de sa mère, et il partit sous

1. Voyez la note qui se trouve au bas de la page 209.

la sauvegarde de Dieu. Il passa devant la troupe d'émeutiers qui l'attendaient sur la route, alla droit à leur chef, le salua en ôtant son chapeau et en lui disant d'un air tout naturel : « Bonjour M. Huzzy ». Il salua les autres de la même façon. Ceux-ci, surpris et confus de tant de politesse et de sangfroid, lui rendirent ses saluts et se retirèrent chez eux.

Joseph avait reçu, en juin 1829, une révélation qui lui ordonnait d'instituer un apostolat composé de douze apôtres, et qui en même temps lui donnait des instructions relatives à l'établissement de l'Église du Christ. Plus tard, une autre révélation lui désigna le jour où il devait organiser son Église, lui indiqua la manière de baptiser, définit les devoirs des membres de l'Église, etc., etc.

En conséquence de cet ordre céleste, le mardi 6 avril de l'an de grâce 1830, l'Église de Jésus-Christ des Saints du dernier jour fut organisée à Fayette, comté de Seneca (État de New-York), dans la maison de P. Whitmer, où s'étaient réunis six initiés, y compris Joseph. La Société nouvelle s'appelait alors l'Église du Christ; ce ne fut que quelques années plus tard qu'elle prit le nom qu'elle porte aujourd'hui. Les six membres privilégiés s'imposèrent les mains, communièrent, et furent confirmés dans l'Église du Christ par le Saint-Esprit qui leur donna le don de prophétie. Tandis qu'ils étaient encore assemblés, Joseph reçut une révélation par laquelle Dieu l'appelait : « le Voyant, le Traducteur, le Prophète, l'Apôtre de Jésus-Christ, l'Ancien de l'Église par la volonté de Dieu le Père et la grâce de Notre-Seigneur Jésus-Christ, l'Inspiré de l'Esprit Saint pour jeter les fondements de l'Église et la bâtir sur la foi la plus sainte, laquelle Église fut organisée et établie en l'an de Notre-Seigneur 1830, dans le quatrième mois et dans le sixième jour du mois qui est appelé avril. »

Plusieurs des personnes qui avaient assisté comme spectateurs à cette réunion, se trouvèrent subitement atteintes de conviction et se firent baptiser le jour même, entre autres le père et la mère du prophète[1].

Ainsi fut établie l'Église par laquelle Joseph Smith voulait renouveler la face du monde. Dahs l'acte d'établissement, nous ne voyons cité parmi les six membres que le nom d'Oliver Cowdery. Il est probable que les quatre autres étaient Hyrum Smith, Martin Harris et deux des Whitmer[2].

Vers le même temps, le Livre de Mormon était publié avec le titre ci-dessous, qui n'est, au dire du prophète, que la traduction littérale de la dernière page des plaques :

LE LIVRE DE MORMON

Récit écrit de la main de Mormon sur des plaques prises des plaqnes de Néphi.

Ce livre est un abrégé des annales du peuple de Néphi et des Lamanites, adressé aux Lamanites, qui sont un reste de la maison d'Israël, et aussi aux Juifs et aux Gentils, par voie de commandement et par l'esprit de prophétie et de révélation ; écrit, scellé et tenu secret pour le Seigneur, afin qu'il ne soit point détruit, et qu'il revienne à la lumière par le don et le pouvoir de Dieu, pour être interprété ; scellé de la main de Moroni, et caché pour le Seigneur, pour reparaître, dans les temps voulus, par l'organe des Gentils. L'interprétration de ces choses a été faite par le don de Dieu.

Il renferme, en outre, un abrégé du Livre d'Éther, qui contient

1. Joseph dit que Martin Harris fut baptisé vers le même temps que son père.

2. John Hyde dit (Mormonisme, p. 200) que les six organisateur[s] étaient : Joseph Smith père, Hyrum Smith, Samuel Smith (deux frères d[u] prophète), O. Cowdery, Joseph Knight et le prophète lui-même. Joseph Knight, de Colesville, est le même qui apportait des provisions au prophète pendant le travail de la traduction.

les annales du peuple de Jared, qui fut dispersé dans le temps où le Seigneur confondit le langage du peuple, lorsqu'il bâtissait une tour pour monter au ciel; annales qui sont destinées à montrer au reste de la maison d'Israël les grandes choses que le Seigneur a faites en faveur de leurs pères, afin qu'ils puissent connaître les alliances du Seigneur, où il leur était promis qu'ils ne seront pas rejetés à toujours; et aussi, pour convaincre Juifs et Gentils que Jésus est le Christ, le Dieu éternel, se manifestant à toutes nations.

Et maintenant, s'il s'y trouve des fautes, elles sont des hommes. C'est pourquoi, ne condamnez pas les choses de Dieu, afin de paraître sans taches au siége du jugement du Christ.

Traduit en anglais par Joseph Smith, junior.

Tel est le titre prétentieux du Livre de Mormon, qui se partage en quinze livres, savoir :

Le premier Livre de Néphi,

Le deuxième Livre de Néphi,

Le Livre de Jacob, frère de Néphi,

Le Livre d'Énos,

Le Livre de Jarom,

Le Livre d'Omni,

Les Paroles de Mormon,

Le Livre de Mosiah, auquel sont joints les mémoires de Zeniff,

Le Livre d'Alma, fils d'Alma,

Le Livre de Helaman,

Le Livre de Néphi, fils de Néphi, qui était le fils de Helaman,

Le Livre de Néphi, fils de Néphi, l'un des disciples de Jésus-Christ,

Le Livre de Mormon,

Le Livre d'Éther,

Le Livre de Moroni.

Donnons rapidement le sommaire du Livre de Mormon, autant que possible dans le sens des Mormons eux-mêmes.

Nous y lisons l'histoire de l'ancienne Amérique, depuis l'établissement de la colonie d'Hébreux qui vint de la tour de Babel, jusqu'au commencement du ve siècle de l'ère chrétienne. Après la confusion des langues, les colons asiatiques, appelés Jarédites, traversèrent l'Océan sur huit vaisseaux et abordèrent sur la côte de l'Amérique du Nord, où ils bâtirent de grandes cités, formèrent une nation très-civilisée, florissante par le commerce et par l'industrie. Ils se corrompirent ensuite, et leur nation, après avoir duré quinze cents ans, fut anéantie pour sa méchanceté, environ six cents ans avant Jésus-Christ. Un prophète du nom d'Éther écrivit leur histoire jusques et y compris leur destruction, et les annales qu'il a laissées ont été retrouvées par une colonie d'Israélites, descendant de la tribu de Joseph, qui vint de Jérusalem six siècles avant le Christ pour repeupler l'Amérique.

Les Israélites qui succédèrent aux Jarédites étaient partis de Jérusalem dans la première année du règne de Zedekiah, roi de Juda. Ils se rendirent d'abord sur les côtes de la mer Rouge, qu'ils suivirent pendant quelque temps dans la direction du sud-est, ensuite ils prirent plus à l'est jusqu'à ce qu'ils atteignirent le grand Océan. Alors Dieu leur commanda de construire un vaisseau qui les porta sains et saufs à travers l'océan Pacifique jusque dans l'Amérique du Sud, où ils débarquèrent sur la côte occidentale.

Dans la onzième année du règne de Zedekiah, alors que les Juifs étaient emmenés captifs en Babylone, quelques descendants de Juda arrivèrent de Jérusalem dans l'Amérique du Nord, d'où ils émigrèrent vers les parties septentrionales de l'Amérique du Sud, où ils furent découverts par

les descendants de Joseph, environ quatre cents ans après leur arrivée.

Les descendants de Joseph se séparèrent presque aussitôt en deux nations distinctes. L'une d'elles s'appela la nation des Néphites, du nom du prophète qui la conduisait. C'était la nation persécutée, à cause de sa droiture, par cette nation qui porte le nom des Lamanites, du nom de Laman, son chef, homme très-corrompu et méchant. Les Néphites émigrèrent vers le nord de l'Amérique du Sud, tandis que les Lamanites occupèrent le milieu et le sud de cette même région. Les Néphites avaient avec eux une copie des saintes Écritures, c'est-à-dire les cinq livres de Moïse, et les Prophètes jusqu'à Jérémie, ou jusqu'à l'époque où ils avaient laissé Jérusalem. Ces Écritures étaient gravées sur des plaques d'airain en langue égyptienne. Les Néphites, après leur arrivée en Amérique, firent des plaques semblables, sur lesquelles ils gravèrent leur histoire, leurs prophéties, leurs visions et révélations. Toutes ces annales ont été conservées de génération en génération. Les Néphites, que Dieu bénissait à cause de leur droiture et de leur piété, prospérèrent et se répandirent à l'est, à l'ouest et au nord. Ils bâtirent d'immenses cités, des temples, des forteresses, cultivèrent la terre, élevèrent des animaux domestiques, devinrent en un mot un peuple opulent. Les arts et les sciences fleurirent parmi eux.

Les Lamanites, au contraire, à cause de la dureté de leur cœur, furent abandonnés de Dieu, et devinrent un peuple grossier et barbare. Avant leur rébellion, ils étaient blancs et beaux comme les Néphites; mais Dieu les maudit, et leur couleur blanche fit place à une teinte rembrunie : ils devinrent un peuple sauvage et féroce; ils livrèrent aux Néphites des batailles nombreuses, mais ils furent toujours repoussés avec perte, et les tumelles qu'on rencontre aujourd'hui si fré-

quemment dans les deux Amériques ne sont autre chose que des piles de guerriers tués dans ces sanglants combats.

Quand les Néphites, quatre cents ans après leur arrivée, découvrirent les descendants de Juda qui avaient quitté Jérusalem onze ans après eux, ils trouvèrent un peuple nombreux mais ignorant, dont la civilisation était à peine ébauchée. Ce peuple s'appelait Zarahemla. Comme il n'avait point apporté d'annales avec lui, sa langue s'était corrompue, et il niait l'existence de Dieu. Cependant, les Néphites s'allièrent à lui, lui apprirent les saintes Écritures, le ramenèrent à la civilisation et se fondirent avec lui en un seul peuple. Les Néphites construisirent des vaisseaux dans l'isthme de Darien, et les lancèrent sur l'Océan occidental pour aller coloniser le nord de l'Amérique. D'autres colonies de Néphites émigrèrent par terre, et, en peu de siècles, tout le continent fut peuplé. De grandes cités furent bâties de tous côtés par les Néphites et même par les Lamanites. La loi de Moïse était observée par les Néphites, et des prophètes en grand nombre parurent au milieu d'eux. Des annales historiques et prophétiques furent soigneusement conservées par eux sur des tables d'or et d'autre métal. Les Néphites retrouvèrent les annales des Jarédites, qui étaient gravées sur des plaques d'or. Ces annales, qui rendaient compte de trente-cinq siècles depuis la création du monde, furent traduites par les Néphites dans leur propre langue au moyen de l'Urim et Thummim.

Les Néphites eurent connaissance de la naissance et de la mort du Christ par certains phénomènes célestes et terrestres. Comme à cette époque ils s'étaient écartés de la loi de Dieu, ils furent, au moment où le Christ était crucifié, châtiés par des catastrophes épouvantables, par des tremblements de terre, qui mirent des montagnes à la place des vallées et renversèrent leurs cités. Ainsi s'accomplirent les

prédictions de leurs propres prophètes, et ainsi périt un grand nombre des méchants parmi les Néphites aussi bien que parmi les Lamanites. Ceux qui survécurent à ces terribles châtiments reçurent la visite du Christ, qui, après son ascension, passa dans la partie nord de l'Amérique du Sud pour venir montrer aux Néphites les blessures de ses mains, de ses pieds et de son flanc. En même temps, le Christ abolit la loi de Moïse pour y substituer son Évangile, choisit douze disciples pour prêcher sa doctrine, institua l'Eucharistie, fit toute sorte de miracles, interpréta les Écritures depuis le commencement jusqu'à sa venue, et fit connaître toutes les choses qui devaient se passer en attendant le jour où il reviendrait dans sa gloire régner sur la terre avant la fin du monde. Ces instructions furent gravées sur des plaques d'or, et quelques-unes se trouvent dans le Livre de Mormon, mais la plus grande partie, aujourd'hui scellée, ne sera révélée que plus tard aux Saints.

Quand le Christ eut terminé sa mission chez les peuples d'Amérique, il remonta au ciel, et ses douze disciples allèrent prêcher par tout le continent. De toutes parts, les Lamanites et les Néphites se convertirent au Seigneur, et vécurent pendant plus de trois cents ans dans la voie du bien. Mais, à la fin du IVe siècle de l'ère chrétienne, ils s'étaient tellement écartés des voies de Dieu qu'ils en subirent des jugements terribles. A cette époque, les Lamanites vivaient dans l'Amérique du Sud, et les Néphites dans l'Amérique du Nord.

Bientôt une guerre terrible éclata entre les deux peuples. Commencée dans l'isthme de Darien, la guerre s'avança comme un fléau destructeur, repoussant les Néphites vers le nord et le nord-est. Toute la nation des Néphites était campée autour de la colline de Cumorah (dans l'État de New-

York), où les plaques furent trouvées, à environ 200 milles à l'ouest de la cité d'Albany. C'est là que les nombreuses cohortes des Lamanites vinrent fondre sur eux, les taillèrent en pièces, sans épargner ni femmes, ni enfants, ni vieillards. La nation des Néphites fut entièrement détruite, à l'exception d'un très-petit nombre d'individus que le sort épargna, et parmi lesquels se trouvèrent Mormon et son fils Moroni, qui étaient tous deux des hommes justes devant Dieu.

Mormon avait écrit sur des plaques un abrégé des annales de ses ancêtres. C'est cet abrégé qu'on trouve dans le Livre de Mormon, sous le nom particulier de *Livre de Mormon*. Mormon enfouit ensuite dans la colline de Cumorah toutes les annales originales qu'il avait en sa possession, à l'exception de l'abrégé qu'il avait gravé lui-même, et qu'il livra à son fils Moroni pour le continuer. Moroni y ajouta l'histoire de ce qui se passa jusqu'à l'an 420 de l'ère chrétienne, époque à laquelle, par l'ordre de Dieu, il enterra les annales dans la colline de Cumorah, où elles restèrent cachées (de 420 au 22 septembre 1827) jusqu'à ce qu'un ange vint les découvrir à Joseph Smith, qui, par un don de Dieu et à l'aide de l'Urim et Thummim, les traduisit en langue anglaise.

Les Indiens qui vivent actuellement en Amérique sont les descendants des Lamanites, car des Néphites il n'en est pas resté un seul individu, après la mort de Moroni.

Cette analyse succincte que nous venons de faire du Livre de Mormon, indique suffisamment le plan adopté par Joseph Smith comme point de départ pour sa mission divine. En même temps ce résumé nous met sur la voie des circonstances qui déterminèrent chez le prophète américain le dessein de rénovation religieuse qu'il conçut, et dont on

peut se défendre d'admirer et en même temps de flétrir l'audace. Il serait difficile peut-être de lui dénier le génie, s'il était vrai que, dès l'âge de quinze ans, il eût trouvé dans ses propres inspirations toute la trame de cette fable ingénieuse. Mais sa part dans l'œuvre est peut-être moins grande que ne le prétendent ses adeptes, et nous allons voir que tout son mérite se réduit à une supériorité d'impudence et d'imposture, vraiment extraordinaire et presque miraculeuse à l'âge où il conçut son rôle, et avec le degré d'instruction qu'il possédait.

Vers l'année 1809, un prêtre protestant du nom de Salomon Spaulding, gradué du collége de Darmouth, quitta Cherry Valley (New-York) pour se rendre à New-Salem, dans l'État d'Ohio. Cette partie de l'Amérique est riche en antiquités de toute sorte, qui prouvent qu'une race puissante a autrefois occupé le pays. Spaulding, homme d'étude et d'imagination, fut frappé de ces vestiges d'un passé obscur. Se laissant volontiers aller au courant de l'opinion, très-répandue à cette époque, que les Indiens de l'Amérique du Nord étaient les descendants des dix tribus perdues d'Israël, il eut l'idée de composer une histoire romanesque des peuples anciens du nouveau monde. Pour donner plus d'originalité à sa composition, il imita autant que possible le style de la Bible, et intitula son ouvrage ; *le Manuscrit trouvé* (Manuscript found). Ce manuscrit ne fut jamais imprimé, mais Spaulding en fit maintes fois la lecture à ses amis ; de sorte que tout le monde dans les environs eut connaissance de ce conte original, qui n'avait d'ailleurs aucun but religieux, et que l'auteur déclarait être une œuvre de son imagination. Spaulding mourut en 1816. Le manuscrit resta dans les mains de sa famille ; mais il paraît qu'une copie en avait été faite par une personne à laquelle il avait été prêté,

et que cette copie serait tombée entre les mains de Joseph Smith. Le fait n'est pas avéré, mais il n'est pas non plus impossible. Ce qu'il y a de certain, c'est que Joseph a dû avoir connaissance du roman de Spaulding; car il est prouvé que le jeune prophète avait travaillé dans un pays où ce roman avait été lu publiquement. On a même dit que Sidney Rigdon avait copié le manuscrit, et l'avait communiqué à Joseph. Que ce fait ait été nié formellement par par Sidney Rigdon, et par Joseph, qui déclare n'avoir connu Sidney qu'en 1830, après la publication du Livre de Mormon, cette dénégation intéressée ne détruit par l'induction qui a été faite et que nous venons d'indiquer. Du reste, il y a des choses clairement prouvées. Il est certain : 1° que Spaulding a composé le *Manuscript found;* 2° qu'il l'a lu à beaucoup de monde; 3° que ceux qui ont entendu la lecture du *Manuscript found* l'ont tout à fait reconnu dans le Livre de Mormon : la plupart des noms étaient les mêmes, tels que ceux de Mormon, Lehi, Nephi, Lamanites, etc. Cela suffit pour démontrer que Joseph avait au moins connaissance du roman, si même il n'avait pas eu le manuscrit entre les mains. Il n'a eu qu'à inventer la trame religieuse pour la rattacher à la trame historique qu'il trouvait toute faite.

Joseph nous apprend lui-même qu'il manquait d'instruction, et il le prouve à chaque page dans le Livre de Mormon. Mais s'il n'était pas savant, il faut admettre qu'il savait lire, et il lisait beaucoup, surtout la Bible et les dissertations des théologiens sur les commentaires de la Bible. Aidé des idées de Spaulding et des Écritures saintes, une fois son plan conçu, sa tâche devint facile. Ce n'était qu'un replâtrage et une pâle imitation des légendes bibliques, avec des anachronis-

mes, des contradictions et des fautes de grammaire [1].

Il ne serait pas difficile de trouver dans l'étymologie que Joseph Smith donna du mot *mormon,* une nouvelle preuve du peu de sincérité qui préside à l'œuvre. D'après le prophète, le mot *mormon* vient du mot égyptien réformé *mon,* qui veut dire *bon,* et du mot anglais *mor,* contraction de *more, plus;* mormon voudrait donc dire *plus bon,* meilleur. Il est probable que Joseph en donnant cette étymologie, au moins grotesque, entendait insinuer que le Livre de Mormon est meilleur que la Bible, mot qui, dit-il, signifie *bon* dans son plus large sens. A la bonne heure; mais comment, par quel mystérieux amalgame un mot anglais a-t-il pu s'accoupler à un mot égyptien réformé? Comment expliquer, si ce n'est par la mauvaise foi ajoutée à l'ignorance, la présence, dans un manuscrit qu'on fait dater du v[e] siècle, d'un mot d'une langue qui n'existait pas dans le lieu où se cachait le manuscrit fatidique, et qui ne devait y paraître que plusieurs siècles après?

Pour ceux qui voudraient se donner le plaisir de saisir jusque dans ses fondements, dans sa première origine, la religion nouvelle, et de surprendre, comme dans son germe, la mission du prophète et sa mauvaise foi, il suffirait de rappeler les révélations de Jane Leade, publiées en Angleterre à la fin du xvii[e] siècle. Les idées principales qui inaugurent ou accompagnent la mission de Smith, et qu'il présente comme des inspirations personnelles, se retrouvent dans ces célèbres révélations. Ainsi Jane Leade dit « que les divers cultes existants ne sont que des fictions, et que tous les systèmes de main humaine devront s'évanouir comme des ombres devant l'éclat du jour..., que le temps n'est pas éloigné où

1. A chaque ligne il répète *And it came to pass,* ce qui, pour le dire en passant, rend la narration non-seulement lourde, mais encore ridicule.

l'éternel Évangile paraîtra avec une puissance à laquelle rien ne pourra résister..., que pour le prêcher, des agents viendront, qui rapporteront tout ce qui a été perdu dans le premier Adam, etc., etc., » toutes idées dominantes de la doctrine ou de la mission de Smith, comme beaucoup d'autres du même genre indiquées dans les mêmes révélations, ainsi qu'on pourra s'en convaincre en lisant les huit volumes d'œuvres théosophiques publiés par la célèbre fondatrice[1] de la société des Philadelphes. Et, chose singulière, Joseph Smith ne parle pas une seule fois de Jane Leade dans tout le cours de son apostolat!

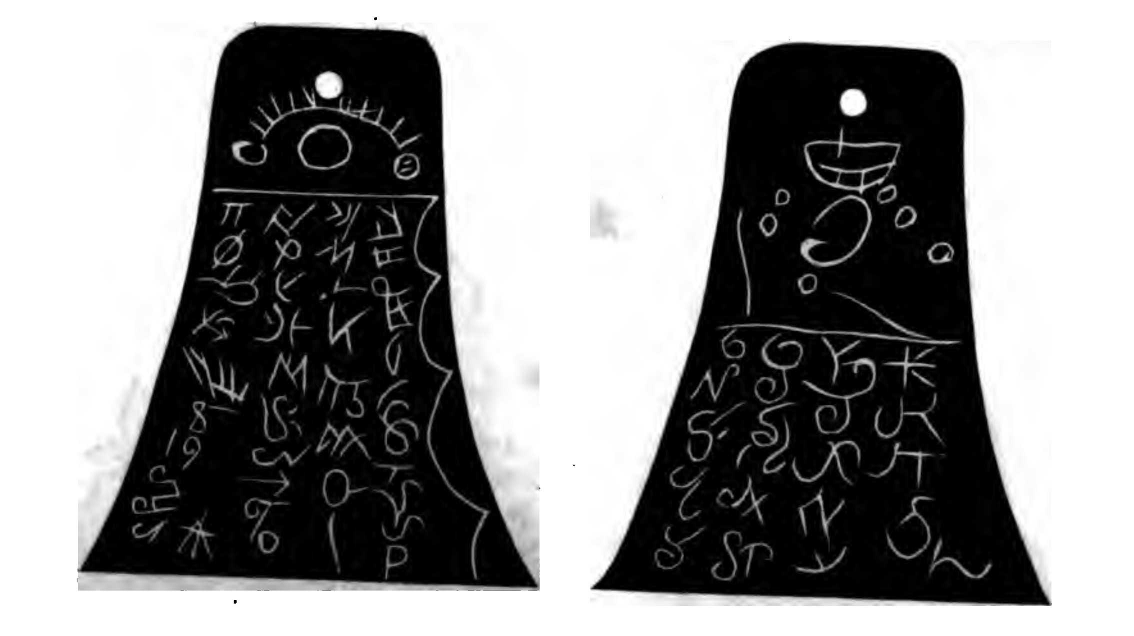
Quoi qu'il en soit, nous devons en un mot faire connaître l'origine des fameuses plaques, qui jouent le même rôle dans le mormonisme que les tables de la loi dans le mosaïsme.

Le 23 avril 1843, Robert Wiley trouva, en faisant des excavations dans une butte des environs de Kinderhook (État d'Illinois), six plaques d'airain[2] dont la forme imitait la silhouette d'une cloche, ainsi qu'on peut le voir par le dessin que nous donnons de l'une d'elles. Comme les glyphes de Mexico[3], ces plaques étaient chargées de caractères disposés en lignes verticales, qui ressemblaient à ceux dont Martin Harris montra une copie au professeur Anthon. Smith trouva-t-il lui-même des plaques pareilles? Cela est assez probable : on sait qu'on l'appelait le *money digger* (chercheur de trésors), et il n'y aurait rien d'extraordinaire à ce

1. Jane Leade, née en Angleterre en 1623, mourut le 19 août 1704, après avoir occupé un rang très-distingué parmi les plus savants théosophes de l'Allemagne et de la Grande-Bretagne. Sa doctrine était connue des illuminés paisibles en France.

2. Voyez la note 15, à la fin de l'ouvrage.

3. On a trouvé également aux États-Unis une petite tablette d'or sur laquelle sont gravés des hiéroglyphes qui ont beaucoup d'analogie avec ceux des Égyptiens. Voyez à ce sujet la note 16, à la fin de l'ouvrage.



Une des six plaques de bronze trouvées en 1843 dans l'Illinois
Vue sur les deux faces

qu'il eût rencontré plus tôt dans ses fouilles nombreuses ce qu'on a trouvé plus tard, en 1843.

Quant à l'Urim et Thummim, c'est le *Seer Stone* (pierre du voyant) dont quelques sorciers écossais et américains se servaient comme de baguette divinatoire pour découvrir les métaux précieux dans l'intérieur de la terre. Joseph n'a fait que lui donner un nom biblique : on sait que l'Urim et Thummim[1] était une sorte d'ornement que le grand prêtre des Israélites portait sur le pectoral. (*Exod.*, cap. XXVIII, vers. 30.)

L'épée de Laban que Joseph dit quelque part avoir été trouvée par lui avec les plaques sacrées, n'a été vue de personne.

La postérité des Saints regrettera sans doute que ces objets sacrés n'aient point été mis sous châsse, pour être exposés à la vénération des fidèles dans les âges futurs; mais il nous faut admirer ici la clairvoyance dont le prophète a fait preuve en soustrayant aux regards indiscrets de notre siècle des reliques trop compromettantes pour le succès de sa cause. S'il eut l'audace et l'effronterie d'en imposer aux hommes en exploitant la crédulité qui s'attache aux instincts religieux, il sut en même temps résister à la tentation de soutenir son œuvre par l'exhibition des instruments de sa fraude. L'esprit d'observation qu'il possédait à un degré éminent, lui avait fait saisir un côté faible de l'esprit humain; le même esprit d'observation lui indiqua les bornes qu'il ne devait pas franchir, sous peine de voir s'écrouler en un instant le frêle édifice de sa fortune naissante, comme s'évanouissent, aux approches de la lumière, les fantômes qui peuplent les ténèbres. Joseph avait obtenu, il n'importe comment, le témoignage de onze personnes, ni

1. Voyez la note 12, déjà citée, à la fin de l'ouvrage.

plus ni moins que le Christ, qui déclaraient à la face du ciel et de la terre avoir vu les plaques : c'était plus qu'il n'en fallait pour se consoler de ce que la prudence ne permettait pas d'offrir les merveilleux engins à la contemplation des mortels.

Nous avons assisté à l'enfantement du mormonisme. Conçu dans un milieu mystique, sous l'impression d'idées et de sentiments réels, il se dégage bientôt de ces influences sérieuses, et sort tout armé, comme la Minerve antique, du cerveau de son fondateur, non pas comme une hallucination ou comme un rêve, mais comme quelque chose de prémédité, comme une statue faite avec réflexion, sinon avec art. Nous allons voir maintenant comment l'artiste la plaça sur un piédestal et lui attira les hommages de la foule.

CHAPITRE II

L'ÉGLISE MORMONNE JUSQU'A LA FONDATION DE NAUVOO
1830-1839

Débuts de l'Église nouvelle. — Premières conversions. — Premières missions. — L'Église de Kirtland. — Établissement de Sion dans le Missouri. — Le Prophète persécuté et goudronné. — Premières persécutions dans le Missouri. — Expédition armée du Prophète. — Le Livre d'Abraham. — Dédicace du temple de Kirtland. — Nouvelles persécutions dans le Missouri. — Le Prophète financier. — Hégire du Prophète. — Guerre du Missouri contre les Mormons. — Le Prophète prisonnier. — Tribulations des Saints. — Leur premier exode. — Épître du Prophète captif. — Cérémonie furtive.

La période d'enfantement, période relativement obscure dans l'histoire du mormonisme, se termine à l'organisation de l'Église, qui eut lieu le mardi 6 avril 1830. A partir de cette époque, l'incertitude, s'il y en eut, et les contradictions cessent pour faire place à la clarté des événements. S'il y eut quelques ténèbres autour du berceau du culte nouveau, comme à l'origine de cultes plus anciens, ces ténèbres ne se rencontrent plus ici, et le système d'imposture sur lequel s'étaie le nouvel établissement, est désormais percé à jour. On peut accorder, et c'est là un fait important à coup sûr pour l'étude de l'histoire en général et pour la recherche de la vérité religieuse en particulier, qu'il y ait quelque obscurité possible à l'origine d'un dogme dont le révélateur appartient à la génération actuelle ; on peut accorder, dis-je,

qu'on ne saura jamais d'une manière certaine si Joseph fu vraiment un visionnaire au commencement de sa carrière ou même, je le veux bien, si la découverte du Livre de Mormon et des plaques fut ou ne fut pas l'œuvre d'une inspiration surnaturelle; mais à l'époque où nous sommes parvenus aucune hésitation n'est possible. La suite de la vie du fondateur du mormonisme, à partir de ce moment, va nous l montrer résolûment livré à son œuvre, et jouant hardiment ou du moins sous un voile facile à percer, ce rôle d'imposteur qu'on pouvait hésiter à lui attribuer alors qu'il n'avai que quinze ans, c'est-à-dire l'âge où l'homme a à peine l conscience de lui-même et de la vie, et qui est pour lui cett période spontanée si favorable à l'éclosion des religions dan la vie de l'humanité.

Dans la période nouvelle où nous allons entrer, nou rencontrerons à chaque pas des révélations et même de miracles, tout cet appareil du surnaturel qui accompagne e consacre l'enfantement de tous les cultes, et, ce qui est pir peut-être, ce qui, plus que les miracles, contribue à les affermir et à les propager, la persécution et le martyre. Rien ne sera omis dans ce spectacle d'une création religieuse fait en plein XIXe siècle, au sein d'une grande et puissante société de ce que l'histoire des religions nous montre ou nous fai deviner dans l'établissement des cultes primitifs.

Si jamais le mormonisme remplit les hautes destinées auxquelles il se dit appelé, ce sera un moment solennel dan l'histoire du monde que le dimanche 11 avril 1830 : car c fut en ce jour qu'on célébra la première cérémonie du culte nouveau. Le premier sermon fut prêché à Fayette, dans la maison des Whitmer, par Oliver Cowdery, et les effets de la parole nouvelle ne se firent pas longtemps attendre. Le même jour, six néophytes recevaient le baptême dans les eaux du

lac Seneca; sept autres, quelques jours après, imitaient leur exemple.

Dans le courant de ce même mois d'avril, eut lieu le premier miracle opéré par le prophète. C'était à Colesville (comté de Broom, N.-Y.), sur la personne de Newel Knight qui était possédé du démon. Joseph l'exorcisa par l'imposition des mains, et aussitôt le possédé de voir le diable s'enfuir, et de cesser les contorsions qui le rendaient un objet d'effroi dans le voisinage. Plusieurs individus, témoins de ce prodige, se rendirent à l'évidence et grossirent le nombre des fidèles en se faisant donner le baptême.

Le 1er juin 1830, l'Église, forte alors de trente adeptes, tint sa première conférence à Fayette, en présence d'un certain nombre de croyants non encore baptisés. La communion fut donnée sous les deux espèces en mémoire de la cène, puis la confirmation fut administrée. Ensuite plusieurs ordinations furent faites dans différents degrés de l'échelle sacerdotale. La ferveur fut si grande dans cette réunion, qu'il s'y accomplit de nouveaux miracles. Sous l'inspiration de l'Esprit-Saint, plusieurs prophétisèrent; d'autres virent les cieux ouverts et en furent si extasiés qu'ils en tombèrent en syncope, au point qu'on fut obligé de les porter dans leurs lits, ainsi que le prophète le raconte lui-même. Chacun sentait son cœur rempli d'amour, de gloire et de plaisir à un degré inexprimable. Quand ils se réveillèrent de ces magnifiques extases, les fidèles entonnèrent des Hosannah à Dieu et à l'Agneau.

Il se fit de nombreux baptêmes après cette conférence. Les succès de l'Église croissaient de jour en jour avec les miracles. Les boiteux retrouvaient l'usage de leurs membres, les aveugles l'usage de leurs yeux, les sourds l'usage de leurs oreilles, les hydropiques se voyaient guéris tout à coup,

toutes sortes de maladies étaient miraculeusement conjurées. Que ces miracles aient eu lieu ou non, il est constant qu'ils trouvaient des âmes disposées à y croire. On rencontre aujourd'hui des individus qui affirment en avoir été témoins, et pour qui cela seul est un signe certain de la vérité du mormonisme.

Mais dans aucun temps ni dans aucun pays, pas même là où règne la liberté de conscience, le rôle de prophète n'est sans quelque péril : il faut que tout ce qui sort de l'ordre commun se paie en ce monde. Le mormonisme ne fut pas exempt de cette loi fatale. Quelque temps après la manifestation de ces miracles, le peuple des environs commença à s'inquiéter des progrès de la secte naissante, et des cabales se formèrent. Le prophète fut traduit en justice comme perturbateur du repos public et comme escroc. Les accusations, quoiqu'elles fussent soutenues par des ennemis acharnés, furent victorieusement repoussées, et Joseph fut acquitté, non toutefois sans qu'on lui eût fait subir des traitements barbares qu'il est difficile, toute opinion à part, de ne pas blâmer.

D'autres persécutions succédèrent à cette première épreuve, mais Joseph sut toujours déjouer les machinations de ses ennemis, et prétendit trouver des compensations à ces misères dans les nouvelles révélations qu'il recevait journellement. Une de ces communications divines, datée de Harmony (Pensylvanie) juillet 1830, nommait Emma, la femme du prophète, *dame d'élection, fille de Dieu*, et lui ordonnait de servir de secrétaire à son mari pendant l'absence d'Oliver Cowdery, et de plus la chargeait de préparer un recueil de cantiques à l'usage de la nouvelle Église.

Tous les frères du prophète avaient été ordonnés prêtres, même Don Carlos qui avait à peine quatorze ans. Samuel

fut envoyé à Livonia pour prêcher et répandre le Livre de Mormon. Il eut la gloire de convertir et de baptiser Brigham Young, qui devint un apôtre zélé du culte nouveau, et à qui l'avenir réservait une destinée extraordinaire.

Pendant que des missionnaires étaient envoyés dans l'Ouest pour propager la doctrine, Joseph prêchait à Harmony, où il avait établi sa résidence. Au mois d'août, de nouvelles persécutions lui firent abandonner cet endroit pour retourner à Fayette (N.-Y.). Là, trouvant que quelques-uns de ses disciples, entre autres Cowdery, s'arrogeaient le pouvoir de recevoir des communications directes de Dieu, Joseph se hâta d'obtenir une révélation par laquelle Jéhovah blâmait ces orgueilleux et n'accordait qu'au prophète seul le pouvoir de communiquer avec le ciel.

Vers le même temps, une conquête brillante et d'une portée immense fut faite par la nouvelle secte. Parley P. Pratt, ministre campbelliste, d'une éloquence et d'une science rares, était venu pour entendre les orateurs mormons et les combattre. Un discours de Joseph, qu'il entendit un dimanche du mois d'août, à Manchester, suffit pour le convaincre de la mission divine du nouveau réformateur. Dès le lendemain il demanda le baptême et la prêtrise. L'ardent prosélyte travailla aussitôt à convertir les âmes à la foi mormonne, et le 19 septembre il baptisait à Chanaan (N.-Y.) son frère Orson Pratt, qui n'était âgé que de dix-neuf ans, mais qui devint bientôt un des plus puissants piliers de l'Église.

En même temps Joseph recevait une révélation qui enjoignait à plusieurs apôtres d'aller prêcher la religion nouvelle aux Gentils et aux Lamanites. Parmi les missionnaires qui, obéissant à cet ordre d'en haut, se rendirent dans l'Ouest jusqu'au Missouri, se trouvaient Parley Pratt et

O. Cowdery. Ces deux apôtres s'arrêtèrent à Kirtland (Ohio), où ils convertirent à leur foi le fameux Sidney S. Rigdon, prédicateur de talent, mais esprit mobile qui avait déjà plusieurs fois changé de religion. C'était là une conquête importante. Quoique manquant de science générale, Rigdon était un ministre très-éloquent, très-versé dans les Écritures saintes. Sa conversion entraîna celle de la plupart des ouailles que son éloquence lui avait attachées dans son ancienne église, et le mormonisme se vit, de la sorte, un pied-à-terre et un commencement d'armée dans l'État d'Ohio.

John Whitmer fut envoyé pour présider à l'église de Kirtland, pendant que les missionnaires continuaient leur route vers le Missouri. Au mois de décembre, Joseph reçut la visite de Sidney S. Rigdon et d'Edward Partridge, hommage spontané qui dut flatter singulièrement l'amour-propre du prophète. Edward Partridge, après s'être donné quelque peine à chercher la vérité, se fit baptiser au milieu de l'hiver dans la rivière Seneca et reçut le titre d'évêque.

Depuis la publication du Livre de Mormon, Joseph travaillait à la traduction de l'Ancien Testament. Dieu lui commanda, vers le mois de décembre, d'interrompre cette traduction et de se rendre à Kirtland. Il se mit en route en janvier 1831, accompagné de sa femme, de Rigdon, de Partridge, etc. Prêchant sur leur route partout où ils en trouvaient l'occasion, ils firent de nombreux prosélytes et arrivèrent à Kirtland dans les premiers jours de février. Là, le troupeau mormon comptait environ cent fidèles : « mais l'esprit du diable s'était emparé des âmes pour propager quelques erreurs. » Joseph se hâta de répandre les rayons de sa lumière, afin de bannir le mauvais esprit.

Cependant, les révélations se succédaient suivant les

besoins du Révélateur et de sa cause. Il en reçoit une qui ordonne au peuple de bâtir une maison pour le prophète; quelques jours après, le 9 février, une autre ordonne à tous les fidèles, le prophète et Rigdon exceptés, d'aller prêcher deux par deux, et établit quelques lois dans l'Église. Une troisième, au mois de mars, prescrit à John Whitmer d'écrire les annales de l'Église, pour servir à l'édification de la postérité. De telles semences portaient leurs fruits. Vers le mois de mai, beaucoup de fidèles de l'État de New-York vinrent s'établir à Kirtland où ils achetèrent des terres. W.-W. Phelps, homme intelligent, d'une science douteuse, mais variée, d'une imagination mobile et propre à plusieurs rôles, vint se mettre avec sa famille à la disposition du prophète.

Dans le même temps, le 6 juin, une conférence d'*elders* (anciens) s'ouvrit à Kirtland sur les instructions données par Dieu. L'ordre de Melchisédech y fut conféré pour la première fois à quelques-uns des anciens. Peu de jours après, une révélation fit connaître aux Saints que la terre du Missouri leur était destinée en héritage, et enjoignit au prophète et à plusieurs autres d'aller visiter, dans cet État, les contrées que P.-P. Pratt avait évangélisées l'année précédente.

Remarquons, une fois pour toutes, que le prophète, dans les premières années qui suivirent l'organisation de l'Église, fit un étrange abus des révélations. Il en avait à tout moment et à tous propos, comme s'il eût trouvé ce moyen excellent pour gouverner à sa guise jusqu'aux choses les plus insignifiantes. Le style de ces révélations est une imitation grossière de la Bible. Nous nous bornerons à en donner un exemple pris au hasard dans une des révélations qui se rapportent au voyage du Missouri. On y lit ce passage : « Et encore, en vérité, je vous le dis, que mon servi-

« teur Ezra Thayre doit se repentir de son orgueil et de « son égoïsme, et qu'il doit obéir au premier commandement que je lui ai donné concernant l'endroit où il vit; et « s'il fait cela, comme il n'y aura pas de partage fait sur le « sol, il sera désigné encore pour aller sur la terre du Missouri; autrement, il recevra l'argent qu'il a payé, et « quittera la place, et sera retranché de mon Église, dit le « Seigneur Dieu des armées, et quoique les cieux et la terre « passeront, ces paroles ne passeront pas, mais seront « accomplies. » Ezra Thayre, dont il est ici question, avait déclaré qu'il ne pouvait être en mesure d'accompagner un autre missionnaire, son collègue, dans la mission qui leur avait été précédemment imposée. C'est la désobéissance de ce Mormon peu fervent qui provoqua cette communication d'en haut.

Joseph Smith, accompagné de quelques disciples dévoués, se mit en route le 19 juin pour se rendre dans l'État du Missouri, d'après les ordres du Seigneur. Ils passèrent à Cincinnati, à Louisville et arrivèrent à Saint-Louis, d'où ils se rendirent à pied à Indépendence (comté de Jackson), qu'ils atteignirent au milieu du mois de juillet, après un voyage de cent lieues à compter seulement de Saint-Louis.

Le pays plut au prophète. La qualité du sol, la grande variété d'arbres et de plantes utiles qui croissaient sans culture, la quantité de bétail et d'animaux de toute sorte (oiseaux et quadrupèdes) qu'on y élevait sans peine, la beauté des prairies, la douceur et la salubrité du climat, tout charma le prophète, et il déclara au nom de Dieu que c'était la terre-promise réservée aux Saints, que c'était là que devait s'élever la cité de Sion, que les Mormons devaient acheter cette terre et y bâtir un temple dans l'endroit désigné par Jéhovah. W.-W. Phelps reçut l'ordre d'établir et de

diriger une imprimerie, et des fidèles furent nommés à des fonctions dont le but était d'organiser la colonie et de la peupler, de recevoir des offrandes et d'ouvrir des magasins.

Le 2 août 1831, on jeta les fondements de la Sion nouvelle, douze milles à l'ouest d'Independence, et la terre fut consacrée par des cérémonies religieuses, comme étant destinée à servir de point de ralliement pour tous les Saints. Le lendemain, le terrain destiné à la construction du temple reçut la consécration solennelle, et le 4 août s'ouvrit la première conférence qui eut encore eu lieu sur le territoire de Sion.

Après avoir réglé quelques autres points au sujet soit de la nouvelle colonie, soit des missionnaires ou de différentes affaires ecclésiastiques, Joseph, par l'ordre de Dieu, quitta Independence accompagné de dix elders, pour retourner à Kirtland. En naviguant sur les eaux du Missouri, W.-W. Phelps, l'un des Saints de l'escorte du prophète, vit le grand Destructeur dans sa plus horrible puissance chevaucher sur la surface de l'onde. Les autres Saints entendirent le bruit que fit cette apparition, mais ils n'eurent pas le privilége de la voir.

Le 27 août, les pieux pèlerins rentrèrent à Kirtland. Joseph s'occupa de donner, par le moyen accoutumé des révélations, de nouvelles instructions à son peuple, et alla, au commencement de septembre, se fixer à Hiram, petite ville située au sud-est dans le comté de Portage, à trente milles seulement de Kirtland, où il entrait dans les plans du prophète de conserver un établissement pendant cinq ans encore, avant d'aller se fixer à Sion avec tout son peuple.

Il faut placer ici un fait qui attrista un moment le prophète et jeta quelques nuages sur l'éclat de ses triomphes. Ezra Booth, ancien prêtre méthodiste, que la vue d'un

miracle avait naguère converti au mormonisme, renonça, au mois d'octobre, à la foi qu'il venait d'embrasser. Ce premier exemple d'apostasie fut plus tard suivi de quelques autres. Toutefois, la vérité nous oblige à dire que les faits de ce genre ne furent pas plus fréquents dans les commencements du mormonisme que dans ceux des autres cultes. Toutes les religions subirent les mêmes épreuves et toutes en triomphèrent.

Cependant, la doctrine faisait des progrès. L'année 1831-1832 fut une période féconde. Indépendamment de l'acquisition d'un commis de magasin, Orson Hyde, qui devait plus tard jeter du lustre sur l'Église, Smith avait fait autour de lui de nombreuses conversions, et par ses prédications, et par l'action et l'influence d'un journal (*Evening and Morning Star*) qu'il avait fondé, et plus encore par ses révélations, qui se succédaient avec une rapidité merveilleuse et semblaient couler comme d'une source intarissable. En même temps, Joseph travaillait avec Sidney Rigdon à une traduction de la Bible, qu'il commentait et accommodait sans doute à ses vues; traduction qui, du reste, n'a pas encore vu le jour, et que ses adeptes disent être mise en réserve pour l'avenir. On peut croire qu'il était aidé dans ce travail par Sidney Rigdon et par Phelps, qui savaient un peu d'hébreu; mais il l'était surtout par l'Urim et Thummim, merveilleux instrument d'optique, au moyen duquel il voyait tout ce qu'il voulait voir. Enfin, il faisait imprimer à Sion le Livre des Révélations, sous le titre de *Book of Doctrine and Covenants*.

Les choses marchaient assez bien, et Smith n'avait pas trop à se repentir de son rôle de révélateur, lorsque tout à coup vint à éclater une tempête de haines violentes, qui mit en péril sinon le culte, du moins le prophète. Au temps où

il vivait à Hiram, chez un vieillard du nom de Johnson, dans la nuit du 25 au 26 mars 1832, il fut réveillé brusquement par sa femme qui criait : *à l'assassin !* et tout aussitôt il se vit emporté hors de sa maison par une douzaine de furieux qui l'accablèrent de mauvais traitements, et ne le lâchèrent qu'après l'avoir trempé dans une cuve remplie de goudron, et après avoir couvert de plumes tout son corps : sorte de mauvaise plaisanterie, ou plutôt de supplice, dont on use trop souvent aux États-Unis dans les tumultes populaires, et qu'on appelle *tarry and feather* (goudronner et emplumer). Il fallut passer le reste de la nuit à panser les blessures du prophète, à nettoyer son corps sacré, de la tête aux pieds. Le jour qui suivit cette nuit néfaste était un dimanche. Joseph, faisant contre fortune bon cœur, prêcha devant une assemblée nombreuse, dans laquelle il reconnut plusieurs de ses persécuteurs. Du reste, le ciel ne laissa pas son courage sans récompense : il eut le bonheur de faire quelques baptêmes après le sermon.

Sidney Rigdon, qui fut mis à la même épreuve, ne s'en tira point à si bon marché : il en perdit la raison pour plusieurs jours[1].

Cependant l'activité du prophète ne se lassait pas, et se retrempait pour ainsi dire au milieu même des persécutions. Dans le mois d'avril 1832, il faisait une visite au Missouri, où dans un conseil général de l'Église, on le proclama président des grands prêtres. A Sion, il régla quelques af-

1. Le prophète dit que Rigdon était fou, mais sa mère raconte qu'il voulut abuser des Saints en leur faisant croire que les clefs du Royaume étaient enlevées à l'Église, et cela, disait-il, *jusqu'à ce que vous m'ayez bâti une maison neuve*. Ce fut un grand scandale, que Joseph, du reste, parvint à calmer. Rigdon se repentit et fut pardonné. Il raconta que pour le punir de sa faute, le diable l'avait jeté à bas de son lit trois fois en une nuit.

faires spirituelles et temporelles, ordonna l'impression de 3,000 exemplaires du *Book of Doctrine and Covenants,* et la publication d'un choix d'hymnes fait par Emma Smith. Ensuite il retourna à Kirtland, en passant par Greenville, où il faillit être victime d'une tentative d'empoisonnement.

A Kirtland, de nouvelles occupations l'attendaient. Il consacra presque tout l'été à la traduction des Écritures, il établit l'école des Prophètes, et s'adonna à la publication de l'*Evening and Morning Star,* grand sujet de consolation pour son peuple, qui pouvait par là répondre aux attaques de la presse américaine. Mais il n'était pas tellement absorbé par ces soins d'intérieur qu'il laissât passer sans s'en apercevoir les événements du dehors. Il savait du reste les faire tourner au profit de sa cause. C'est ainsi que le choléra, qui désola à cette époque plusieurs grandes cités du globe, devint pour lui un argument contre les religions existantes, et une preuve que Dieu préparait, comme il disait, « de grandes choses en faveur du mormonisme. »

Chaque année apportait une pierre nouvelle à l'édifice. Le 22 janvier 1833, le don des langues se manifestait pour la première fois, et le miracle fut si bien du goût de ceux qu'il favorisait, qu'ils passèrent une partie de la nuit à s'entretenir dans des langues qui leur étaient inconnues le matin. Le lendemain, le lavement des pieds était institué au milieu de prières et de chants exprimés dans ces langues nouvelles. Le 2 février, la traduction du Nouveau Testament était achevée : l'œuvre était scellée pour n'être ouverte qu'après l'arrivée à Sion. Le 27 février, le prophète recevait la fameuse révélation intitulée *Word of wisdom* (Parole de sagesse). Le 12 mars, des missionnaires partaient pour répandre dans l'Est la nouvelle lumière. Le 18, les grands prêtres étaient assemblés dans l'école des Prophètes, Joseph imposait les

mains sur Sidney Rigdon et Frédérick Williams, et les ordonnait conseillers de la présidence[1]. Le 23, un conseil décidait l'achat de terres pour bâtir à Kirtland une succursale de Sion. Le 6 mai, une révélation ordonnait la construction d'un temple pour le Seigneur et d'une maison pour le prophète. Le 25 juin, les dimensions du temple qu'on devait bâtir à Sion étaient envoyées de Kirtland avec les instructions du Révélateur. Jamais n'avaient été faites si vite de si grandes choses. C'était une idée et un événement par jour.

Mais par cela même, par suite des progrès qui en résultaient pour la secte, les haines ne devaient pas s'endormir, et les persécutions devaient se renouveler et s'accroître. C'est une loi, à ce qu'il paraît, que les idées nouvelles, bonnes ou mauvaises, ne peuvent dans le monde s'avancer sans rencontrer des obstacles. Au mois de juillet de cette même année 1833, les habitants du Missouri se soulèvent contre les Mormons de Sion et veulent les chasser du pays : ils étaient poussés par des ministres de la société des missionnaires américains. La guerre commença par des articles de journaux : les protestants attaquèrent, les Mormons crurent qu'ils avaient le droit de riposter. Mais on s'empressa de les détromper, et le 20 juillet 1833 la foule de leurs ennemis s'assembla et leur demanda de mettre à néant leur imprimerie, puis de fermer leurs magasins et de cesser leurs travaux mécaniques. Comme les Saints ne paraissaient pas disposés à souscrire à ces exigences, et qu'ils prétendaient avoir le droit de jouir de la liberté dans un pays de liberté, leur imprimerie fut pillée et détruite; plusieurs de leurs chefs furent traités d'une façon cruelle et honteuse, et

1. Les conseillers de la présidence devaient partager avec le prophète le gouvernement des grands prêtres.

ils purent s'apercevoir de cette vérité, vieille au moins dans l'ancien monde, que les lois sont bien faibles en face de mœurs contraires, surtout quand elles ont contre elles les passions populaires, le fanatisme de la foule en démence. Du reste toute la suite des événements que nous avons à raconter dans cette période n'est qu'une démonstration continuelle de cette triste vérité.

Les ministres protestants des différentes sectes ne pouvaient se contenter de quelques presses brisées, de quelques horions distribués, ou même de blessures faites çà et là. Il leur fallait un résultat plus solide et plus décisif : l'expulsion des Mormons de l'État du Missouri; et, comme nous le verrons par la suite, ils obtinrent ce résultat en dépit des lois, en dépit même des efforts faits par l'autorité pour que force restât à la loi. Effrayés du développement que prenait la religion nouvelle, qui comptait déjà à Independence et dans les environs plus de 1,200 sectateurs, ils étaient en outre irrités des prétentions des nouveaux venus, de ces intrus qui s'adjugeaient le Missouri en vertu du droit divin, répétant sans cesse que cette terre leur avait été promise comme héritage par le Très-Haut. Il y eut d'abord un appel à l'opinion. Il se forma, dans le comté de Jackson, un comité composé de 4 à 500 personnes et que dirigeaient, avec un M. Flournoy, les colonels Simpson et Samuel Lucas. De là comme d'un fort armé partaient chaque jour des attaques contre les Mormons; on leur reprochait sans cesse sous toutes les formes leur ignorance profonde, leur superstition grossière, leur abjecte pauvreté. Puis vint un manifeste : là, les adversaires des Mormons prétendaient craindre pour leur vie et leurs propriétés, à côté de gens sans foi ni loi qui osaient affirmer sous serment qu'ils avaient vu des miracles, qu'ils conversaient avec Dieu, qu'ils possédaient le don des

langues, etc., etc. Ils les accusaient en outre de corrompre les esclaves, en invitant les nègres libres de l'Illinois à aller se fixer à Sion. Enfin dans un meeting solennel, ils décidèrent à l'unanimité que les Mormons ne pourraient continuer à séjourner sur le territoire du Missouri et que nul dans l'avenir ne serait autorisé à s'y fixer.

Quelques jours après ce meeting, il y en eut un autre, le 23 juillet, plus considérable et composé en partie de gens armés. Il y fut décidé qu'une députation serait envoyée aux principaux chefs des Mormons, pour leur faire connaître les résolutions prises à leur sujet. Cette députation remplit son mandat, et les Mormons, pour gagner du temps ou pour éviter un conflit sanglant, consentirent à ce qu'on exigeait d'eux : seulement, à la condition que ceux qui étaient sur place ne quitteraient que le 1er janvier suivant, et le reste de leurs frères le 1er avril. La condition fut admise, et de leur côté les conjurés s'engagèrent à user de leur influence pour empêcher qu'aucune violence ne leur fût faite jusqu'à l'époque fixée pour leur départ.

Mais cette sorte de traité, arrachée par la violence, n'eut pas l'approbation de Joseph Smith. Dès qu'il eut appris, de la bouche d'Oliver Cowdery, la nouvelle des événements accomplis à Sion, il décida qu'un nouveau journal, sous le nom de *Latter-day Saints' Messenger and Advocate,* serait fondé à Kirtland pour en appeler devant l'opinion de la violation du droit, et il fit partir deux Saints influents pour le Missouri, avec mission d'aider de leurs conseils leurs frères persécutés. Il ne s'arrêta pas à ces mesures : il dépêcha W. Phelps et O. Hyde auprès du gouverneur, Daniel Dunklin, pour réclamer auprès de lui et lui présenter une pétition des Saints du Missouri, au sujet des persécutions dont ils étaient l'objet. La pétition fut présentée le 8 octo-

bre. Le gouverneur y répondit le 19. Il blâmait les actes illégaux commis envers les Saints par une portion des citoyens du Missouri, et engageait les Mormons à porter leurs plaintes devant les tribunaux, promettant d'user de tout son pouvoir pour les protéger si justice ne leur était pas rendue.

Ainsi rassurés, les Saints de Sion se préparaient à porter leur cause devant la justice de l'État. Mais ce n'était pas là l'affaire de leurs ennemis, qui savaient bien que le droit n'était pas de leur côté. Aussi à peine eurent-ils eu connaissance des intentions des Mormons qu'ils se mirent en mesure de les combattre. La première agression eut lieu dans la nuit du 31 octobre[1] : ils détruisirent dix maisons et accablèrent de mauvais traitements les femmes et les enfants. Dans la nuit du lendemain, mêmes scènes de violence. Des maisons furent saccagées et Parley P. Pratt reçut un coup de crosse de fusil sur la tête. Le 2 novembre, les choses continuèrent : il y eut des coups de fusil de tirés, et plusieurs Mormons furent blessés. Le 4, vers la nuit, la lutte devint plus violente. Les Mormons, qui s'étaient vainement adressés à la justice locale pour se protéger, se virent dans la nécessité de prendre les armes pour se défendre. Ils tuèrent deux hommes à leurs adversaires et en perdirent un de leur côté : il y eut de part et d'autre un grand nombre de blessés. Le lendemain les Mormons se disposaient à soutenir la lutte en masse, quand le colonel Pitcher, à la tête de la milice, se présenta par l'ordre du lieutenant-gouverneur Boggs, pour faire cesser les hostilités. Les Mormons se laissèrent facilement persuader : sur la promesse qui leur fut faite que leurs

1. A cette époque (octobre 1833), Joseph était allé prêcher au Canada, en compagnie de S. Rigdon, et il ne rentra à Kirtland que le 4 novembre, pour y apprendre, trois semaines plus tard, les graves événements du Missouri.

ennemis déposeraient les armes, ils consentirent à livrer les leurs et à se confier à la foi publique.

Ils eurent bientôt à s'en repentir. Dès que les conjurés surent que les Mormons étaient sans armes, ils se livrèrent sans scrupule à toute sorte d'abus de la force contre eux, et les sommèrent de fuir sous peine d'être massacrés. Dans les nuits des 5 et 6 novembre, on vit des femmes et des enfants fuir dans toutes les directions devant l'émeute sans merci. Les uns errèrent dans les prairies pendant plusieurs jours, les autres se sauvèrent sur les bords du Missouri. On vit les conjurés, dans ces tristes journées, poursuivre les Mormons et les chasser comme on chasse le gibier, avec moins de pitié encore et plus de haine, faisant feu sur eux comme sur des bêtes fauves, les cravachant comme de vils animaux, les attachant comme une proie. C'était là un spectacle peu édifiant que donnaient les descendants des presbytériens d'Angleterre, et bien contradictoire avec leurs principes et leur histoire.

Le lendemain de ces scènes barbares, les malheureux exilés s'occupèrent de passer le Missouri sur un bac. Une confusion incroyable régnait au milieu de ce déménagement précipité, où chacun voulait sauver une partie de ce qui lui était cher. Dans ce désordre, les maris cherchaient leurs femmes, les enfants, leurs parents. La nuit vint. Le temps était affreux : toute cette masse, campée en plein air, sous une pluie battante, offrait un coup d'œil navrant, nous disent ceux qui en furent témoins, et nous les croyons sans peine. Au jour ils se formèrent des abris avec des saules, et se trouvèrent un peu moins à plaindre. Enfin, ils se réfugièrent pour la plupart dans le comté de Clay, du même État de Missouri, sur la rive opposée de la rivière, où ils furent bien accueillis : mais quelques-uns eurent la mauvaise inspi-

ration de chercher un asile dans les comtés de Van Buren et de Fayette, où les habitants refusèrent de les recevoir. Quelques pauvres vieillards mormons, que leur âge ou leurs infirmités avaient empêchés de fuir avec leurs frères, furent d'abord épargnés; mais, le 24 décembre, il y eut comme un retour d'animosité, on saccagea leurs habitations et on les chassa sans pitié du comté de Jackson.

Le lieutenant-gouverneur Boggs est accusé, avec quelque apparence de raison, d'avoir été l'âme des deux mouvements de juillet et de novembre. On lui reproche d'avoir transformé les émeutiers en milice régulière. Du moins il paraît certain que s'il n'avait pas engagé les Mormons à déposer les armes et à fuir, les conjurés ne se seraient pas portés aux extrémités que nous venons de voir, et dont la honte pèsera sans cesse sur leur nom.

Cependant, de tels faits, de telles violences, une telle agression armée, ne pouvaient pas rester sans protestation, et sans quelque tentative de répression légale dans un pays civilisé. Les Mormons envoyèrent au gouvernement un exposé des faits, et celui-ci ordonna immédiatement à une cour d'enquête d'instruire l'affaire. Mais l'instruction n'eut pas lieu; seulement l'avocat général de l'État de Missouri écrivit le 21 novembre au conseil des avoués des Mormons, que s'ils désiraient rentrer dans leurs propriétés du comté de Jackson, on protégerait par la force armée leur réintégration. Il ajoutait que s'ils voulaient s'organiser en corps régulier de milice, le gouvernemeent leur donnerait les armes dont ils auraient besoin à cet effet. L'avocat du *circuit* écrivit quelques jours après dans les mêmes termes. Enfin, une cour d'enquête, tenue à Liberty (comté de Clay, Miss.), à la fin du mois de décembre, décida que le colonel Pitcher serait traduit devant une cour martiale pour la conduite qu'il

avait tenue dans toute cette affaire. De plus, les conjurés d'Independence permirent aux exilés de transporter ce qui restait de leur presse à Liberty, où, pour le dire en passant, la publication du *Missouri Enquirer*, journal hebdomadaire, fut aussitôt commencée, et ils leur payèrent quelques centaines de dollars comme indemnité, indemnité bien insuffisante, des pertes causées par l'émeute à leur imprimerie.

Mais ces concessions n'étaient pas des rétractations ni des regrets du passé, et les tentatives de répression légale devaient échouer contre l'exaltation des passions religieuses. Dès que le bruit se fut répandu dans le Missouri que le gouvernement était disposé à prêter main-forte au retour des Mormons sur le territoire de Jackson, il y eut une explosion de colère parmi les ministres des différentes sectes. Le peuple fut excité de nouveau; les ressentiments s'envenimèrent et la position des malheureux proscrits n'en devint que plus difficile. Le gouverneur du Missouri, Daniel Dunklin, écrivit bien aux Mormons (lettre du 4 février 1834) qu'il userait du pouvoir que lui donnait la constitution pour leur faire rendre justice, qu'on ne pouvait leur contester le droit de rentrer en possession du domicile dont ils avaient été expulsés, et qu'il promettait de les protéger par la force dans la reprise de possession de leurs biens. Il ajoutait même en terminant, comme pour les consoler et les empêcher de désespérer de l'avenir : « La justice est quelquefois lente dans sa marche, mais elle n'en est pas moins sûre. » Mais la bonne volonté du gouvernement dut céder devant l'exaspération du peuple du comté de Jackson. La loi fut obligée de se déclarer impuissante et d'ajourner indéfiniment son intervention. Il fallait donc se rendre justice soi-même et recourir à la force. C'est ce que firent les Mormons, forts de l'excellence de leur cause et des inspirations de leur chef.

Joseph Smith, qui était toujours à Kirtland, n'apprit que le 25 novembre les événements qui avaient bouleversé Sion. Il ne semble pas que l'ère des persécutions qui venait de s'ouvrir lui ait beaucoup déplu. Il sentait instinctivement que c'était là une phase naturelle et comme fatale, et qu'il y trouverait une grande force pour le triomphe de sa doctrine et le succès de son entreprise[1]. Mais, comme on le pense bien, il ne songea pas un seul instant à s'en remettre exclusivement à la protection divine, ou même à la force morale que pouvait lui prêter le ressentiment de l'injustice parmi les siens. Ne voulant pas abandonner Sion, qui était comme le palladium de la religion nouvelle, il résolut d'y rentrer par la force, s'il ne trouvait dans la loi et les magistrats du pays qu'une protection précaire ou une bonne volonté impuissante.

C'était une grande entreprise, et il ne pouvait la mener à bonne fin qu'avec un redoublement d'enthousiasme chez les siens, appuyé sur une force armée respectable. Il consacra plusieurs mois à se procurer cette double force, et quelle que soit d'ailleurs l'opinion que l'on ait du personnage, on ne peut assez admirer l'activité et l'habileté qu'il déploya dans cette circonstance.

Un malheur ne vient jamais seul, cela est vrai des prophètes comme des autres hommes. La mésaventure du Missouri coïncidait pour Joseph avec de graves difficultés intérieures. Il eut d'abord à prononcer des exclusions à Kirtland contre des membres dont la conduite avait mérité le blâme et à subir tous les ennuis d'un procès que lui avait inten[té] un de ces membres indignes, le docteur Hulbert. Quelq[ue]

1. Les étoiles filantes du 13 novembre 1833 furent regardées [par] Joseph comme les signes précurseurs de la venue prochaine du Christ : en bénit Dieu.

temps après, il fut lui-même l'objet d'une grave accusation, qui, pour lui venir indirectement, n'en était pas moins pénible. Au dire de Martin Harris, Smith buvait trop d'esprit pendant qu'il était occupé à traduire le Livre de Mormon; il aimait trop la lutte et la boxe; de plus, lui, Harris, connaissait le contenu du Livre d'or avant la traduction, tandis que Joseph ne l'avait connu qu'après. Sidney Rigdon avait accusé Harris devant le grand conseil d'avoir tenu ces propos diffamatoires; et bien que Harris se fût défendu d'avoir traité Joseph d'ivrogne, au moins depuis la traduction du livre sacré, et qu'il eût fait acte de résipiscence quant aux autres points, ce fut un grand scandale qui ne laissa pas d'aller au cœur du prophète. A cela s'ajoutaient encore d'autres déboires : les finances de Kirtland étaient en mauvais état, et le peuple de l'Ohio menaçait d'entrer dans la même voie que celui du Missouri. Tout pouvait faire craindre que l'œuvre ne succombât sous la force, ou même par sa propre faiblesse, et ne pérît dans son germe.

Smith domina cette crise terrible, et sa pensée ne fut pas détournée un instant de la grande affaire du moment. Le 24 février, il reçoit une révélation dans laquelle le Seigneur lui dit que les persécutions du Missouri sont un châtiment pour la désobéissance des frères, mais que sa colère passera, que la terre abandonnée appartient aux Saints, qu'elle leur a été donnée à jamais, et que Sion doit être bâtie sur le Missouri. La révélation ajoutait qu'il fallait lever 500 hommes, ou au moins 100, pour reconquérir la terre sainte. Joseph écrivait dans le même style à ses frères du Missouri : « Ils ne devaient voir dans les événements qui les frappaient qu'un châtiment infligé par Dieu à la société tout entière pour les fautes de quelques-uns de ses membres; il ne fallait pas renoncer à leurs propriétés, la terre de Sion

étant l'héritage donné par Dieu. Se soumettre à la volonté du Seigneur et mériter ses bénédictions par un redoublement de foi et de bonne conduite : tel était le devoir qu'ils devaient avoir à cœur de pratiquer. » Ces exhortations, qui faisaient le thème ordinaire de sa correspondance, étaient appuyées de révélations.

La force morale, développée par ces moyens, devait être soutenue par une force matérielle : Smith n'ignorait pas que c'est une loi de ce monde qu'elles doivent l'une l'autre s'entr'aider. La grande révélation était du 24 février : dès le 26, Joseph se mit en campagne pour recruter des volontaires, et en même temps qu'il levait des troupes, il amassait parmi les prosélytes qui croissaient en nombre chaque jour, tout l'argent qu'il pouvait, et pour l'expédition et pour combler les vides de la caisse de Kirtland. Son absence avait duré un mois. De retour à Kirtland[1], apprenant que la pétition adressée par les frères du Missouri au Président de l'Union, à l'effet d'être réintégrés dans leurs possessions du comté de Jackson, avait été écartée comme n'étant pas du ressort fédéral, mais de celui de l'État, il résolut de se mettre au plus tôt en campagne. Déjà un détachement de vingt hommes avait pris les devants.

Le 5 mai 1834, Joseph Smith se mit lui-même en route. Il était accompagné de 150 disciples dévoués et bien armés. Le bon ordre que montra cette petite armée dans sa marche durant toute la route, la fit respecter du peuple qui avait pu songer à l'inquiéter. Le chef, d'ailleurs, ne négligeait rien de ce qui pouvait soutenir l'ardeur de ses hommes, et le général se faisait souvent aider du prophète. Ainsi, le 25 mai, dans

1. C'est vers cette époque que l'Église mormonne prit, sur la proposition de Sidney Rigdon, le nom d'Église de Jésus-Christ des Saints du dernier jour.

un discours adressé à ses frères, il leur disait qu'ils étaient accompagnés dans leur marche par les anges du ciel : « Nous savons que les anges étaient nos compagnons, car nous les avons vus. » Arrivés sur les frontières de l'État d'Illinois, ses gens ayant déterré un squelette d'un *tumulus*, il profita de la circonstance pour ranimer leur courage en ravivant leur foi, et leur fit croire que ce squelette était celui d'un Lamanite dont il est parlé dans leur livre sacré. Pour donner plus de poids à ses paroles, il voulut même préciser et faire connaître nominativement le personnage : il osa dire que c'étaient les restes d'un chef guerrier du nom de Zelph, qui vivait sous le grand prophète Omandagus, et de plus raconta son histoire. Enflammés par une confirmation aussi miraculeuse de la vérité de leur Bible, ses soldats traversèrent le Mississipi avec une ardeur toute nouvelle.

L'armée de Joseph, recrutée sur la route de quelques frères, arriva sur le territoire du Missouri forte de 205 hommes solides et bien armés. Dès que les habitants du comté de Jackson furent informés de son approche, après avoir fait des propositions de transaction jugées dérisoires, ils formèrent une armée pour aller à sa rencontre et l'empêcher de gagner le comté de Clay. Voici comment Joseph Smith nous raconte cette première affaire. « Campbell (l'un des chefs ennemis), en plaçant ses pistolets dans leurs fontes, proféra ce jurement : « Que les oiseaux de proie mangent ma chair, si avant deux jours je n'ai pas la peau de Joe Smith[1], et de son armée ! » — Ils vinrent au bac et entreprirent de passer le Missouri après la brune, et l'ange de Dieu jugea à propos de couler bas le radeau dans le beau milieu du fleuve,

1. Par dérision les ennemis du prophète l'appelaient Joe Smith, au lieu de Joseph Smith. Les Saints se sentent blesses quand on donne ce nom moqueur à leur prophète vénéré.

et sept hommes sur douze qui essayèrent de passer furent engloutis. C'est ainsi que soudainement et justement ils arrivèrent par eau à leur destination. Campbell se trouva parmi les noyés. Il flotta quatre à cinq milles au gré du courant, jusqu'à ce qu'il fut arrêté par des épaves, où les oiseaux de proie et d'autres animaux sauvages mangèrent sa chair jusqu'aux os, pour accomplir ses propres paroles, et le transformèrent en un hideux squelette de la vengeance de Dieu, qui fut découvert après trois semaines par un M. Purtle. Owens (un autre meneur) ne sauva que sa vie, après avoir été entraîné quatre mille par le courant qui le jeta sur un îlot, d'où au point du jour il gagna la rive à la nage et tout nu, obligé d'emprunter un manteau pour cacher sa honte, et de se glisser chez lui à la dérobée, légèrement humilié par la vengeance de Dieu. »

Malgré ces interventions miraculeuses, Joseph n'était pas trop rassuré. Il voyait qu'il avait affaire à forte partie, et que l'exaltation n'était pas moindre chez ses ennemis que chez ses gens. Des idées de transaction, qu'il avait d'abord rejetées avec hauteur, se présentèrent à son esprit. Le 22 juin il eut une révélation, dans laquelle Dieu lui disait qu'il n'était pas satisfait d'une partie de son peuple, et qu'il fallait chercher la paix en achetant les terres du comté de Jackson, ainsi que les Missouriens l'avaient proposé quelques jours auparavant.

Une grande épreuve, bien faite pour amener à des idées de pacification, venait saisir le prophète et les siens. Le choléra se déclara dans son armée la nuit du 23 au 24 juin. C'était, disait-il, une punition spéciale de Dieu. Il essaya vainement de conjurer le fléau par l'imposition des mains : il perdit treize de ses hommes et lui-même fut atteint. Force lui fut de débander son armée. Il se retira

Liberty, dans le comté de Clay, où il arriva le 2 juillet, après avoir passé la journée de la veille sur le terroir du comté de Jackson, pour avoir le plaisir, dit-il, « de mettre les pieds une fois de plus sur cette belle terre. » Là, il s'occupa de régler quelques affaires, tant spirituelles que temporelles, et fit signer à toutes ses ouailles un appel au public, à l'effet d'exposer au grand jour leurs griefs contre le Missouri. Ils y disaient, entre autres choses, qu'ils désiraient la paix, mais qu'ils ne pouvaient renoncer à la révélation qui place Sion dans le comté de Jackson, et ils proposaient d'acheter les terres de ce comté à un an de terme, au lieu d'un mois qu'on leur avait offert.

Ces propositions n'eurent pas de suite immédiate, et Joseph, attendant des temps meilleurs, retourna à Kirtland. Il était tranquille du côté du Missouri. Ses disciples, qui avaient renoncé pour le moment à rentrer à Jérusalem, s'étaient fixés dans le comté de Clay, et voyaient arriver chaque jour auprès d'eux de nouveaux prosélytes, comme pour les dédommager des persécutions qu'ils avaient souffertes. Il put donc se livrer tout entier à l'administration intérieure, à Kirtland. Il avait bien été un moment détourné de cet ordre d'idées par des accusations que des Saints portèrent contre sa conduite pendant l'expédition, et même contre sa probité. Mais il en triompha bientôt. Les accusateurs se rétractèrent, et tout se termina par la promesse solennelle que Joseph fit à Dieu de consacrer à l'assistance des pauvres de l'Église le dixième de tout ce qu'il posséderait, si Jehovah l'aidait à payer ses dettes et sauvait sa réputation devant le monde. Il fonda d'abord le conseil des douze apôtres, qui se réunit pour la première fois à Kirtland, le 21 février 1835, et presque en même temps fut organisé le premier *quorum* des Septante. Brigham Young, H. C. Kimball, Orson Hyde,

Orson Pratt et Parley P. Pratt furent élus apôtres dès le premier jour de l'établissement de l'ordre apostolique. Joseph ouvrit presque en même temps les classes de la haute école des prophètes, où l'on enseignait entre autres choses la théologie et l'hébreu. Le 28 mars, il recevait une révélation qui définissait les ordres de Melchisédech et d'Aaron. Le 4 mai, il envoyait les douze apôtres en mission. Le 11 mai, une conférence décidait qu'il y avait lieu de députer dans le Missouri des hommes sages pour acheter des terres à Sion. Dans le mois de juin, il recueillait des souscriptions considérables pour l'achèvement du temple de Kirtland. Le 5 juillet, il achetait des momies égyptiennes et des papyrus (qui étaient tout simplement des rituels d'Osiris), dont il entreprenait aussitôt la traduction, et, par une faveur singulière, il y découvrait des écrits d'Abraham[1] et de Joseph. Le 17 août, il faisait adopter à l'unanimité le livre des *Doctrine and Covenants*.

Tant d'activité méritait récompense. Le 17 septembre, un meeting du grand conseil de la présidence de Kirtland décidait que Joseph recevrait pour les services rendus par lui à l'Église dix dollars par semaine, et que toutes ses dépenses d'ailleurs seraient payées. Le même traitement était voté pour son secrétaire, et Emma Smith, la femme du prophète, était engagée le même jour à achever le choix des hymnes sacrés pour accomplir la révélation. Le ciel lui-même voulut témoigner sa gratitude. Le 11 octobre, il permit à Joseph de guérir son père par ses prières; et chaque fois que, sur la demande de ses disciples, Smith s'adressait à Dieu pour obtenir une révélation, Dieu ne se faisait pas prier et il lui ouvrait ses secrets d'une main libérale.

1. Voyez la note 17, à la fin de l'ouvrage.

La première partie de l'année suivante (1836) ne fut guère remplie que d'événements analogues, et présente un caractère tout pacifique. Le temple de Kirtland était à peu près achevé au commencement de l'année. Le 4 janvier, on y organisa une chaire d'hébreu, pour laquelle on fit venir un professeur d'Hudson. On y établit aussi une école de chant. Le 26 janvier, Joseph eut une vision : le ciel s'ouvrit devant ses yeux, les rues en étaient pavées d'or. Dans cette vision, le Seigneur lui apparut et lui dit : « Tous ceux qui sont morts avant cette présente dispensation et qui, s'ils avaient pu jouir de cette faveur, auraient reçu le baptême, seront sauvés; de même aussi tous ceux qui mourront après, sans en avoir eu connaissance, mais qui s'y seraient conformés s'ils l'eussent connue, seront également sauvés sans baptême; mais il n'en sera pas ainsi de ceux qui l'auront connue et qui ne s'y seront pas conformés. » D'autres eurent des visions du même genre. Il faut dire que cela se passa la nuit et que l'on ne se retira que vers deux heures du matin. Le lendemain, toutefois, les mêmes scènes se renouvelèrent, et les Saints entendirent les voix des anges se mêler aux leurs.

Le 27 mars eut lieu la dédicace du temple de Kirtland, qui avait coûté 40,000 dollars. Ce fut une solennité pompeuse. Les différents *quorums* de l'Église reconnurent officiellement Joseph Smith en qualité de Prophète et de Voyant. Comme pour confirmer cette consécration, Moïse, Élie et Élisée lui apparurent et lui remirent les clefs du sacerdoce, qui garantissaient à leur possesseur un pouvoir absolu, tant au spirituel qu'au temporel. A ses côtés, d'autres Saints eurent aussi des visions : ils virent des anges venir s'asseoir parmi eux pendant la cérémonie. Brigham Young, favorisé du don des langues, fit un discours dans un parler inconnu, et un des assistants, à qui ce don fut accordé par grâce soudaine, se

trouva tout à coup en mesure de l'interpréter. Il y eut pendant le service de la nuit d'autres prodiges. Une colonne de feu apparut au-dessus du temple ; des bruits surnaturels se firent entendre ; des frères prophétisèrent, etc., etc. L'assemblée était nombreuse, il y avait plus de quatre cents personnes. On ne sortit du temple qu'à onze heures du soir.

La fête continua les jours suivants. Dans la nuit du 29 mars, on pratiqua le lavement des pieds, et tout le temps jusqu'au matin se passa à rendre gloire à Dieu et à prophétiser. Le jour venu, on prit du pain et du vin pour faire un jubilé dans l'église. On maudit les ennemis du Christ qui habitaient le comté de Jackson et l'on prophétisa tout le long du jour. Comme les fidèles avaient jeûné tout le temps, ils soupèrent le soir, et passèrent la nuit dans le temple, excepté Joseph qui s'était retiré vers neuf heures. Cette nuit fut une Pentecôte pour les Saints ; seulement, au lieu du Saint-Esprit, ce furent les anges et Jésus qui leur apparurent.

Les fêtes de la dédicace ne furent terminées que le 31 mars, après cinq jours de prières et de jouissances spirituelles, avant-goût des délices célestes. Est-ce le mysticisme seul qui fit tous les frais de ces félicités ineffables ? On pourrait craindre qu'elles ne fussent venues d'une source moins pure, s'il était vrai, comme le prétendent les profanes, qu'on n'épargna pas les boissons enivrantes dans la circonstance.

Quoi qu'il en soit, l'attention du prophète fut bientôt appelée d'un autre côté. Un nouvel orage s'élevait vers le Missouri. Les Mormons qui, après l'expulsion violente du comté de Jackson, avaient trouvé une hospitalité généreuse dans le comté de Clay, virent tout à coup changer les dispositions des habitants. Le peuple, choqué peu à peu des idées de la secte nouvelle, au fur et à mesure qu'elles vinrent à se dévoiler à lui, était d'ailleurs inquiet du nombre toujours

croissant des nouveaux émigrants : il craignait de se voir un jour débordé ou même absorbé par ses hôtes. Dans un meeting, tenu le 29 juin 1836 à Liberty, on décida qu'il y avait lieu d'inviter les Mormons à se retirer du comté de Clay, afin d'éviter la guerre civile. L'assemblée était du reste animée d'un rare esprit de modération : elle ne faisait nul cas, disait-elle, des accusations de tout genre que la multitude faisait peser sur les Mormons, et qu'elle reconnaissait être empreintes d'une évidente exagération; mais, croyant la guerre imminente, il était de son devoir, en vue d'une pareille éventualité, de ne pas tolérer plus longtemps la présence des Mormons dans le pays. Elle leur conseillait donc de se retirer, les engageant à s'établir de préférence dans un territoire, le Wisconsin, par exemple, où leur société ne serait en contact avec aucune autre et pourrait se développer en pleine liberté.

Les Mormons, pressés d'ailleurs par d'autres meetings tenus sur d'autres points du comté, parurent disposés à se rendre à ces raisons. Répondant le 1er juillet aux communications des meetings, ils exprimaient leur reconnaissance pour l'hospitalité qu'ils avaient reçue, se défendaient des accusations portées contre eux, et se déclaraient prêts, dans l'intérêt de la paix, à arrêter le mouvement d'émigration qui portait vers leurs établissements, et à transporter leurs pénates sur un autre point du territoire américain, dès qu'ils en auraient trouvé un à leur convenance.

Il semblait donc qu'on était de part et d'autre assez près de s'entendre. Mais il est permis de douter qu'il y eût de la sincérité du côté des Mormons. En même temps qu'ils paraissaient céder aux exigences des habitants du comté de Clay, ils faisaient des démarches auprès du gouverneur du Missouri pour lui demander de les maintenir dans leurs

possessions. Ils n'avaient pas oublié que la conduite des habitants du comté de Jackson avait été déclarée contraire aux lois par l'autorité supérieure, et ils espéraient que deux ans de paisible possession seraient pris en considération et deviendraient un argument en faveur de leur cause, et une raison suffisante pour ne plus les placer hors du droit commun. Ils furent toutefois déçus dans leur espérance. Le gouverneur leur répondit, à la date du 18 juillet, que personnellement il voyait avec douleur les persécutions dont ils étaient l'objet, mais qu'en présence de l'irritation croissante qui s'attachait à eux, de leur impopularité dans tous les comtés, ils devaient céder à la force de l'opinion, légitime ou non, et se conformer à la devise : *Vox populi, vox Dei.* Aussitôt que cette réponse leur fut parvenue, ils prirent promptement leur parti et ils firent immédiatement leurs préparatifs de départ. Ils se retirèrent sur le territoire de Ray et fondèrent à Shoal Creek un établissement. Quelque temps après ils obtinrent un acte d'incorporation pour un nouveau comté sous le nom de Caldwell. Dans ces nouvelles demeures, ils retrouvèrent bientôt cette prospérité qui ne manquait nulle part à leur industrie et à leur travail, quand leur tranquillité n'était pas troublée par les passions du dehors ou par leurs propres dissensions.

Les choses n'allaient pas tout à fait aussi bien à Kirtland. Joseph, pendant les événements du Missouri, avait bien fait quelques conquêtes au dehors[1]; accompagné de Sidney Rigdon, de Hyrum Smith, d'Oliver Cowdery, il avait prêché à Salem, dans le Massachussets, allant de maison en maison, et gagné un certain nombre d'âmes à sa doctrine. Il avait

1. Le 13 juin 1837, les premiers missionnaires destinés à l'Angleterre étaient partis de Kirtland, avec l'ordre de ne prêcher d'abord que l'Évangile.

même obtenu une révélation où le Seigneur, après lui avoir fait quelques reproches sur sa conduite, lui annonçait que ses dettes seraient payées, que Sion serait traitée avec miséricorde et que Salem lui appartiendrait. Mais des maux secrets minaient la colonie, d'ailleurs importante, où le prophète faisait sa résidence, et ils allaient bientôt éclater. Ce fut d'abord une sorte d'hérésie qui menaça de faire crouler l'établissement. Une jeune fille, se disant et peut-être se croyant inspirée, avait prédit que Joseph tomberait et serait remplacé par un de ses apôtres. Un certain nombre de Mormons avait cru à sa parole; un parti s'était formé : c'était le germe d'un schisme qui pouvait grandir. A ce malheur venait s'en joindre un plus grave encore, quoique d'un ordre inférieur, puisque ce n'était que la fortune matérielle de la colonie qui était en cause.

Joseph avait établi à Kirtland, vers la fin de 1831, sous le nom de *Safety Society Bank*, une maison de commerce qui faisait des opérations de banque. Les bénéfices devaient servir à la propagation de la foi nouvelle et à l'établissement, sur de vastes proportions, de la capitale des Saints dans le Missouri. Malheureusement Joseph, excellent prophète, était un médiocre financier. Au mois de novembre 1837, la banque fut obligée de suspendre ses paiements. Il n'y avait que billets protestés par tout le pays. La banque enfin fut déclarée en faillite, et Joseph poursuivi pour escroquerie. Il prétendit qu'un de ses employés avait soustrait de l'argent de sa caisse, mais cela ne calma pas les colères. Menacé de plus en plus, il résolut de se dérober aux poursuites. Tout d'ailleurs tournait à mal autour de lui. Quoiqu'il eût été proclamé Président de l'Église par le vote universel de tous les membres de la Société, hommes et femmes réunis, les choses n'allaient pas à son gré au sein même de l'Église,

et toutes les volontés ne suivaient pas la sienne. Les abus pullulaient, des exclusions devenaient chaque jour nécessaires. Des apostasies éclataient de toutes parts. Brigham Young, son bras droit et son futur successeur, était poursuivi par la haine du peuple qui lui reprochait d'être l'âme damnée du prophète et de le défendre à tort et à travers; aussi se vit-il obligé de prendre la fuite. Joseph résolut d'en faire autant, et de se réfugier dans le Missouri, où le Seigneur lui avait ordonné, par une révélation, d'aller chercher un asile. Avant son départ, il laissa ses instructions à ses apôtres et leur fit ses adieux, non sans une certaine dignité, ni sans garder les convenances de son rôle : « Vous me reverrez, quoi qu'il arrive, leur dit-il. Dieu m'a promis que rien ne prévaudrait contre moi et que ma vie est garantie pour les cinq ans à venir. » Puis, le 12 janvier 1838, il quitta furtivement Kirtland pour se retirer dans le Missouri et accomplir ainsi la volonté du Seigneur. Il avait avec lui sa famille et Sidney Rigdon.

Dès que les ennemis du prophète eurent connaissance de son départ, ils se mirent à sa poursuite, et tel était leur acharnement qu'ils le serrèrent de près pendant plus de deux cents milles. Enfin, il leur échappa et arriva dans le Missouri, à Far West, le 14 mars.

Far West était une colonie de Mormons. Cette colonie, qui ne faisait que de naître, était déjà travaillée par la dissension intestine et sur le point de se dissoudre. Les chefs de l'Église avaient irrité les fidèles : W.-W. Phelps, O. Cowdery[1] et John Whitmer, entre autres, avaient été déposés d leurs hautes fonctions, et quelque temps après Phelps

1. Un peu plus tard, le 12 avril, O. Cowdery fut renvoyé de l'Égl pour neuf chefs d'accusation.

Whitmer avaient été excommuniés et livrés aux soufflets de Satan, pour dilapidation des fonds de l'Église. Joseph arriva à point pour rétablir l'ordre. Bien accueilli par ses disciples, logé, nourri par eux, il se félicitait de sa venue, et écrivait à Kirtland que tout allait bien dans le Missouri.

La présence du prophète, si utile à l'ordre dans Far West, devait donner à la colonie une face et une importance nouvelles. Ce point était destiné dans sa pensée à devenir le centre du mormonisme, à la place de Kirtland détruit ou dispersé. Joseph se mit aussitôt à l'œuvre. Le 26 avril, il a une révélation dans laquelle, entre autres choses, il lui était commandé d'attirer tous les Saints à Sion (qui était désormais Far West), *afin qu'ils fussent plus forts contre leurs ennemis.* Son appel fut entendu, et chaque jour il arrivait des frères de Kirtland, qu'il établissait dans leur nouvelle demeure. Le 18 mai, il part pour aller fonder à 25 milles de Far West, sur le Grand River, une ville nouvelle qu'il appela du nom d'Adam-ondi-ahman, parce que *c'est là*, dit-il, qu'*Adam viendra visiter son peuple,* ou en d'autres termes que *c'est là que l'Ancien des jours viendra s'asseoir.* Il est inutile de dire que les révélations se succèdent ici comme partout au gré de ses désirs et des circonstances. Il en eut une en juillet qui a son importance : elle enjoignait aux Saints de donner tout le surplus de leurs propriétés à l'Église, pour la construction d'un temple et pour jeter les fondements de Sion, pour le *maintien* du clergé et pour le paiement des dettes de la présidence. Elle fixait en outre à perpétuité la taxe annuelle à un dixième du revenu de chacun des membres de la société. Il faut mentionner encore un règlement qui prohibait la vente des spiritueux à Far West, et ordonnait la publication de l'*Elder's Journal.*

Sous cette forte impulsion, les établissements du Mor-

monisme, dont le centre était maintenant dans le Missou entraient dans une voie toute nouvelle de prospérité. secte se développait en nombre et en force chaque jo Joseph, fier de cet état de choses, ne cachait pas sa sa faction, ni peut-être son orgueil. Il se croyait désormais dessus des persécutions, et cette opinion se communiquai la communauté tout entière. Sidney Rigdon porta même confiance jusqu'à la témérité et à l'impudence. Dans sermon il alla jusqu'à menacer les ennemis de l'Église et apostats de la force des Mormons. On croit que c'est ver temps que l'idée de la polygamie apparut pour la premi fois parmi eux. Joseph aurait eu alors une première ré lation dans ce sens, et aurait commencé à la pratiquer p son compte.

Quoi qu'il en soit, les habitants du comté qui étai étrangers à la secte des Mormons commençaient à élever murmures, et à se plaindre de leur insolence et de l orgueil. Des membres récemment retranchés de l'Égli comme Martin Harris, Oliver Cowdery, David Whitmer des apostats comme Orson Hyde, W. Phelps et d'autres[1]

1. Le docteur Sampson Avard, converti depuis peu à la foi n monne, voulut s'élever aux suprêmes honneurs de la secte par une bition coupable. Il forma une société secrète sous le nom de Danites *Frères unis de Gédéon,* dont les membres faisaient les serments les plus ribles et s'engageaient à triompher des Gentils par tous moyens licite illicites. Informé de son plan, Joseph le chassa de l'Église, et alors le teur conspirateur se rallia aux ennemis des Saints. Joseph repousse t connivence ou participation avec la société des Danites, qui, du re mourut presque aussitôt après sa naissance. La direction de cette p secrète avait été confiée à l'apôtre David Patten qui prit le nom de C *taine sans peur* (Fear not), et qui le mérita sans doute avec celui de *reproche.* C'est à ce corps des Danites que les ennemis des Mormons attribué des actes monstrueux qui semblent n'avoir jamais existé que d leur imagination.

joignaient à eux, semaient la dissension et excitaient les passions populaires. Ils calomniaient le présent et faisaient naître des inquiétudes pour l'avenir. Enfin, sans scrupule, comme il arrive aux apostats, ils accusaient Joseph de complicité dans plusieurs crimes et de desseins contraires à l'indépendance de l'État de Missouri.

La désunion entre les Saints et les autres citoyens des trois comtés ne tenait qu'à un fil; ce fil devait se rompre à la première occasion, et cette occasion ne tarda pas à se présenter. Le premier dimanche d'août 1838, il devait y avoir des élections à Gallatin, chef-lieu du comté de Davies. Le candidat du parti opposé aux Mormons, William P. Peniston, harangua les électeurs et proposa d'exclure les Mormons du scrutin, « auquel ils n'avaient pas plus de droit que *les nègres eux-mêmes.* » Les Saints cependant, forts de leur nombre, usèrent de leur droit de citoyens. Mais un de leurs adversaires ayant été tué à la suite d'une querelle particulière avec un de leurs frères, il y eut un engagement général, et les choses s'envenimant de jour en jour, une véritable guerre civile éclata.

Les Missouriens avaient eu le dessous dans les élections. Sous l'impression de cet échec, et dans la crainte de voir prévaloir une secte qu'ils détestaient, il se forma une ligue pour prêcher et mener à bien l'extermination de la race des Mormons. On fait circuler des imprimés, on appelle les citoyens aux armes; des bruits sinistres se répandent: on dit que Joseph a tué de sa main, le jour de l'élection, sept citoyens et qu'il a juré l'extermination de tous les habitants des comtés.

La justice, inquiète de ces rumeurs, crut de son devoir d'intervenir pour prévenir le mal, et, dans l'intérêt de la sûreté publique, voulant frapper un grand coup, lança un

mandat d'arrêt contre Joseph Smith. Les Mormons rappellent avec fierté la noblesse et la fermeté dont Smith fit preuve dans cette occasion. Quand les officiers, chargés d'exécuter le mandat, se présentèrent chez lui, ils le trouvèrent occupé à écrire une lettre. Sans se déranger, sans se troubler de leur visite, le prophète continua tranquillement sa besogne. Lorsqu'il eut fini, il se tourna vers les officiers qui, ne le connaissant pas, causaient avec sa mère; il les salua poliment et leur dit avec un sourire : « Messieurs, je suis l'homme que vous cherchez pour le tuer. » Intimidés de cette contenance, les officiers étaient assez embarrassés Joseph prit la parole, leur expliqua avec une grande simplicité les vues de son Église, sa conduite, la nature des événements qui venaient de se passer, puis il sortit. Les officiers craignant qu'il ne lui arrivât malheur, l'accompagnèrent pour le protéger et promirent de licencier la milice qui avait été convoquée, tant le calme et la sérénité du prophète les avaient convaincus de son innocence! Du reste Joseph fut relaxé sur l'observation qu'il fit que le mandat était illégal.

On put croire que l'orage était passé. Mais à peine quelques jours s'étaient écoulés, que déjà des groupes d'émeutiers commençaient à se former. Encouragés par l'impunité dont ils avaient joui jusqu'alors, ils se livrèrent contre leurs ennemis à toute sorte d'excès pour tâcher de les amener à donner prise contre eux, et les entraîner à une lutte décisive. Le général Atchison envoya des troupes pour disperser les rassemblements et rétablir l'ordre. Ce ne fut que pour un moment. Les troupes parties, le désordre recommençait aussitôt. On pillait les maisons des Mormons on menaçait de les égorger. Le gouverneur, à qui ils avaient fait appel, toujours flottant entre la loi et l'opinion, ne sut pas même conserver ce triste équilibre, et eut la faiblesse de

répondre qu'il avait les mains liées et ne pouvait être d'aucune assistance. Alors l'audace des séditieux n'eut plus de frein. Les Mormons poursuivis, traqués comme des bêtes fauves, se virent entassés autour de Far West, cernés de toutes parts et exposés aux plus affreux périls.

Il serait difficile de justifier la conduite que tinrent les pouvoirs publics dans ces circonstances. Il n'y a même rien d'excessif à dire qu'ils manquèrent à tous leurs devoirs. Au lieu de résister à l'émeute, de maintenir l'autorité de la loi, de protéger des citoyens égarés, si l'on veut, mais qui étaient certainement dans leur droit et qui ne faisaient qu'exercer une liberté inscrite dans la constitution de leur pays, le gouvernement se mettait du parti du plus fort, et ne donnait, pour unique raison de cette politique honteuse, que l'impossibilité où il se voyait de lui opposer une résistance efficace. Il y a plus, en voyant le flot de la fureur populaire grossir et monter sans cesse, et menacer de submerger les malheureux Mormons, le gouverneur Boggs ne trouva rien de plus simple que de les précipiter lui-même dans l'abîme. Vers la fin d'octobre [1], il donna ordre d'en finir avec les Mormons, et pour mieux atteindre le but, on résolut de mettre la main sur les principaux chefs.

Joseph Smith, invité à se rendre à une entrevue avec

1. Le 27 octobre 1838, le gouverneur du Missouri, L. W. Boggs, dans un ordre au général Clark, écrit cette phrase : « Les Mormons doivent être traités comme ennemis et exterminés ou chassés de l'État, s'il est nécessaire pour le bien public. » Le général Clark, dans une allocution publique faite le 6 novembre 1838 à Far West, s'exprima ainsi : « Le gouverneur m'a ordonné de vous exterminer, et de ne pas vous permettre de rester dans l'État, et si vous n'aviez pas livré vos chefs et exécuté les clauses de notre traité, vous auriez été massacrés vous et vos familles, et vos maisons auraient été réduites en cendres. Vous êtes redevables à ma clémence, etc. »

les officiers de la milice, fut arrêté (31 octobre 1838), ainsi que Parley Pratt, Sidney Rigdon, Lyman Wight, George W. Robinson, Hyrum Smith et Amasa Lyman, et retenu prisonnier dans le camp du général Lucas. Condamné à mort le lendemain, la sentence aurait été exécutée immédiatement sans l'opposition du général Doniphan, qui déclara ne pas vouloir prendre la responsabilité d'un pareil acte. La ville de Far West fut ravagée. Joseph fut emmené avec les autres prisonniers à Independence, dans le comté de Jackson, puis à Richmond. Enfin le général Clark, jugeant que l'affaire n'était pas de la compétence d'une cour martiale, livra les prisonniers aux autorités civiles, sous l'accusation de trahison, de meurtre, de vol, d'incendie, etc. Ils furent retenus en prison pendant six mois, et tout ce temps soumis aux plus cruelles privations et aux plus mauvais traitements. Si l'on en croit le récit de Smith, on attenta même à leurs jours : on chercha plusieurs fois à les empoisonner, on leur servit à manger de la chair de leurs coreligionnaires, que leurs ennemis appelaient du *bœuf mormon*. Leurs gardiens les accablaient d'injures, se vantaient d'avoir versé leur sang, pillé leurs biens, incendié leurs maisons, violé leurs femmes et leurs filles. L'esprit se refuse à croire les horreurs qu'ils eurent à subir dans cette longue captivité, et le caractère ignoble de la plupart des gens qui furent commis à leur garde, comme aussi du jury qui devait prononcer sur leur sort.

La procédure, si l'on en croit Smith, ne fit pas plus d'honneur au caractère américain. On prit les témoins à charge parmi les ennemis les plus acharnés des accusés. Les témoins à décharge étaient jetés en prison et poursuivis par la populace armée. On admit le témoignage des apostats, qui chargèrent à outrance leurs anciens coreligionnaires. Cependant la plu-

part des accusés furent renvoyés, et l'on ne poursuivit la procédure que contre Joseph Smith et les principaux Saints, au nombre de cinq. Ceux-ci furent retenus dans la prison de Liberty. De là, Smith, qui ne perdait jamais de vue son rôle ni sa mission, écrivit à son Église une sorte d'épître, pour exhorter ses frères à ne pas perdre confiance en Dieu. Cette épître, qui est fort longue et qui ne manque pas d'intérêt, est datée du 16 décembre 1838.

Cependant, un comité de Mormons, composé de citoyens de Far West, avait adressé une pétition à la chambre des représentants du Missouri, pour exposer leurs griefs et demander réparation. Le 19 décembre, il y eut à ce sujet à la législature de l'État un grand débat, mais il n'aboutit qu'à ajourner la question au mois de juillet suivant, ce qui équivalait à une fin de non-recevoir et à un déni de justice. Seulement, une indemnité dérisoire de 2,000 dollars fut votée pour être distribuée au peuple, Mormons ou autres, des comtés de Caldwell et de Davies. On vota en outre 200,000 dollars pour subvenir aux dépenses des troupes levées pendant cette persécution regrettable, odieuse pour tous, et mémorable dans les annales de la religion nouvelle.

De son côté Joseph, toujours en prison, protesta contre l'illégalité de sa détention. On reconnut l'illégalité, mais le secrétaire d'État déclarait que ni lui ni le gouverneur n'y pouvaient rien faire et qu'il n'y avait qu'à se résigner. Que faire en effet quand on avait pris pour principe le droit du plus fort, et fait fléchir la justice au gré des passions populaires? L'irritation des habitants du Missouri ne se calmait pas : dans le comté de Davies, il y avait des gens qui faisaient serment de ne boire ni manger avant d'avoir massacré Joseph. La position des gardiens des prisonniers même était

difficile. Le 6 avril 1839, le juge, craignant un blâme ou un mouvement, fit partir Joseph pour le comté de Davies, sous l'escorte de dix hommes et le remit aux mains du shériff. Le lendemain de son arrivée, l'accusé parut devant un jury qui siégeait en état d'ivresse, sans excepter son président Austin A. King. Joseph fut, de même que ses amis, décrété d'accusation pour meurtre, trahison, vol, pillage, *incendiarisme*. Mais s'étant procuré un *change of venue*, il partit pour le comté de Broone, le 15 avril, et dans la nuit du 16 au 17, s'apercevant que les gardiens étaient ivres, Joseph et ses compagnons de captivité s'échappèrent de leurs mains. Ils prirent la direction de l'Illinois, en ayant soint de s'écarter des chemins battus.

L'Illinois était devenu l'asile des Mormons persécutés. Ce serait un douloureux récit que celui que l'on pourrait faire de cet épisode de l'histoire des Mormons, s'il fallait entrer dans les détails : il nous rappellerait les plus mauvais jours des persécutions antiques. Les Saints avaient vu leurs propriétés pillées, leurs maisons livrées aux flammes, leurs enfants maltraités ou égorgés. Amanda Smith raconte[1], dans des termes qui fendent le cœur, les souffrances, les meurtres, les pillages, les persécutions dont elle fut témoin ou victime. Son mari et plusieurs enfants avaient été tués sous ses yeux par la foule. Un vieillard à cheveux blancs avait été coupé, haché en morceaux par un nommé Rogers. Un Saint, qui s'était présenté dans le comté de Jackson pour réclamer ses propriétés, avait été foulé aux pieds par des citoyens rassemblés. *On le piétina jusqu'à ce que ses entrailles fussent sorties de son corps et que mort s'ensuivît*[2]. A Hawn's Mill (le 30 octobre 1838), il y eut un massacre suivi de pillage, dans

1. Déposition judiciaire du 18 avril 1839.
2. Gunnison, *the Mormons or Latter- day Saints*, p. 112.

lequel quinze Mormons perdirent la vie, et beaucoup d'autres, femmes et enfants, reçurent des blessures graves. Les assassins, au nombre de 240, allèrent jusqu'à dépouiller les morts.

Dans cette monstrueuse persécution, les Mormons perdirent de 3 à 400 âmes, hommes, femmes et enfants. Tous leurs biens furent ou pillés ou confisqués. Les terres qu'ils laissaient derrière eux dans le Missouri, et qui leur avaient coûté 200,000 dollars, ne leur furent jamais restituées. Quand ils arrivèrent dans l'Illinois, ils étaient dans le plus affreux dénûment : tristes victimes des persécutions religieuses, d'autant plus déplorables que les choses se passaient dans un pays où la liberté de conscience est proclamée par la constitution et pratiquée, au moins sur le terrain commun de l'Évangile, sur la plus large échelle et d'une manière en quelque sorte absolue[1] !

On ne saurait assez déplorer les faits que nous venons de raconter, ni trop admirer, toute opinion religieuse à part, la constance et le courage que déployèrent les malheureux Mormons durant cette ère néfaste de persécution. Les femmes même, et au premier rang Amanda Smith, montrèrent un

1. Joseph désigne comme les principaux instruments des persécutions du Missouri les généraux Clark, Wilson, Lucas; les colonels Price et Cornelius Gilliam, et le capitaine Bogart. Ce dernier avait volé à Joseph un cheval tout harnaché, qu'il vendit ensuite au général Wilson. Le général ayant connu l'origine du cheval promit à Joseph, sur sa parole d'honneur, de lui rendre son bien, mais il ne tint jamais sa promesse. — Pendant les quelques mois qu'il avait vécu dans le Missouri, Joseph avait payé à ses avocats environ *cinquante mille dollars* d'honoraires pour les procès qui lui avaient été intentés. Et pour tout cet argent, il eut très-peu de justice, car souvent les hommes de loi étaient paralysés par la crainte de la populace, et quelquefois ils étaient si ivres qu'ils ne pouvaient rien faire quand leur action était requise par les circonstances. (Autobiographie de Joseph Smith, publiée dans le *Deseret News*, *passim*.)

courage digne des plus grandes causes. Pour le prophète, sa fermeté d'âme ne se démentit pas un seul instant : sur le champ de bataille, dans les prisons, dans les procès, il s'éleva à la hauteur du grand rôle de rénovateur qu'il avait assumé, au point qu'on est tenté parfois de le croire sincère et de lui rendre hommage comme à un martyr de la foi! Singulière contradiction de la nature humaine, qui dans le même personnage se rabaisse jusqu'au mensonge et se relève jusqu'à l'héroïsme!

En terminant ce chapitre, donnons la traduction d'une des lettres que Joseph écrivait de sa prison à son peuple. Elle nous prouvera qu'il savait quelquefois s'élever jusqu'à l'éloquence, et nous dévoilera peut-être le secret de l'influence qu'il exerça :

« Prison de Liberty, comté de Clay, Missouri, 20 mars 1839.

« *A l'Église des Saints du dernier jour, à Quincy, Illinois, et dispersée*
« *au loin; à l'évêque Partridge en particulier.*

« Votre humble serviteur, Joseph Smith, Junior, prisonnier pour la cause du Seigneur Jésus-Christ, et pour la cause des Saints pris et retenu par le pouvoir de la démagogie, sous le règne exterminateur de Son Excellence le gouverneur Lilburn W. Boggs; s'unissant à ses compagnons de captivité et frères bien-aimés Caleb Baldwin, Lyman Wight, Hyrum Smith et Alexander Mac Rae, vous envoie à tous des salutations : que la grâce de Dieu le Père et de notre Seigneur et Sauveur Jésus-Christ repose sur vous tous et demeure avec vous à jamais. Que les connaissances se multiplient chez vous par la miséricorde de Dieu. Que la foi, la vertu, la science, la tempérance, la patience, la piété, la bienveillance fraternelle, la charité, soient et abondent en vous, afin que vous ne soyez stériles en rien ni sans fruits.

« Nous savons que la plupart d'entre vous sont parfaitement au courant du mal, de la criante injustice et de la cruauté qu'on a

exercés sur nous; nous avons été faits prisonniers comme vous le savez, nous avons été accusés à faux de toute sorte de crimes et jetés dans une prison fermée de murailles puissantes et entourée d'une forte garde qui veille continuellement jour et nuit, aussi infatigable que le diable l'est à tenter le peuple de Dieu et à lui dresser des piéges :

« C'est pourquoi, frères bien-aimés, nous n'en sommes que plus prêts et plus disposés à en appeler à votre communion et à votre amour. Les circonstances dans lesquelles nous nous trouvons ne font qu'exciter dans nos esprits le réveil du souvenir sacré de toute chose, et nous pensons que vos esprits sont également réveillés et que rien par conséquent ne peut nous séparer de l'amour de Dieu ni du pacte qui nous unit les uns aux autres. Nous pensons aussi que toute la malice et toute la cruauté déployées contre nous ne feront que resserrer les liens qui unissent nos cœurs et les confondre ensemble dans un sceau d'amour. Nous n'avons pas besoin de vous dire que nous sommes retenus dans les chaînes sans raison, de même que vous n'avez pas besoin de nous dire : nous sommes expulsés de nos foyers et battus sans cause. Nous savons aussi bien les uns que les autres que si les habitants de l'État de Missouri avaient laissé les Saints tranquilles, et s'étaient montrés aussi désireux de la paix que ces derniers, il n'y aurait eu que paix et quiétude dans cet État jusqu'à ce jour; nous n'aurions pas été dans cet enfer, environnés de démons (si ce ne sont pas ceux qui sont damnés, ce sont ceux qui le seront), et où nous sommes réduits à n'entendre que des jurements blasphématoires, à être témoins d'une scène de blasphème, d'ivrognerie, d'hypocrisie et de débauches de toute sorte.

« Et encore, les cris des orphelins et des veuves ne se seraient pas élevés contre eux jusqu'à Dieu. La terre du Missouri ne serait point souillée. Mais au lieu de cela, quelle main impitoyable! quelle inhumanité et quelle disposition homicide de ce peuple! Toute la nature en est choquée; les événements défient et rendent impossible toute description; c'est un roman d'infortunes, une histoire lamentable, oui, une histoire affligeante; il y a trop à dire, trop à contempler, trop à penser pour un moment, trop pour des êtres humains; on ne rencontrerait pas cela chez les païens; on ne

le rencontre pas chez les nations où les rois et les tyrans règnent sur un trône ; on ne le rencontre pas chez les sauvages du désert ; et même je ne pense pas qu'on puisse trouver rien de pareil chez les bêtes sauvages et féroces des forêts, — un homme haché pour l'amusement ! des femmes dépouillées de tout ce qu'elles possèdent, même du dernier morceau pour se mettre sous la dent, et ensuite violées pour assouvir les passions infernales de la populace, et enfin abandonnées pour mourir avec leurs pauvres enfants pendus à leurs cous !

« Mais ce n'est pas tout. Après qu'un homme est mort, il faut qu'ils l'arrachent à sa tombe pour le déchirer en mille pièces, sans autre but que de satisfaire leur haine contre la religion de Dieu.

« Voilà ce qu'ils commettent contre les Saints, qui ne leur ont pas fait de mal, qui sont innocents et vertueux, qui ont aimé le Seigneur leur Dieu et qui étaient disposés à tout abandonner pour l'amour du Christ. Ces atrocités sont terribles à raconter, mais elles ne sont que trop vraies. Ces criminelles offenses devaient nécessairement arriver, mais malheur à ceux par qui elles arrivent.

« O Dieu ! où es-tu ? Et où est le pavillon qui couvre ta retraite ? Jusqu'à quand ta main restera-t-elle inactive ? Jusqu'à quand ton œil, ton œil pur, regardera-t-il du haut des cieux éternels les outrages dont on abreuve ton peuple et tes serviteurs ? Jusqu'à quand ton oreille ne se lassera-t-elle d'entendre leurs cris ? O Seigneur ! combien de temps encore devront-ils souffrir ces maux et ces oppressions injustes, avant que ton cœur ne s'attendrisse et que tes entrailles ne soient touchées de compassion pour ton peuple !

« O Seigneur Dieu tout-puissant, créateur du ciel, de la terre et des mers et de tout ce qu'ils renferment ; toi qui contrôles et gouvernes le diable ainsi que les sombres et ténébreux États de Shayole ! étends ta main, fais pénétrer ton regard, lève ton étendard, découvre-nous enfin ta retraite, incline ton oreille, attendris ton cœur, fais pénétrer dans tes entrailles de la compassion pour ton peuple ; allume ta colère contre nos ennemis, et dans la fureur de ton courroux venge-nous avec ton glaive ; souviens-toi de tes Saints qui souffrent, ô notre Dieu ! et tes serviteurs se réjouiront à jamais en ton nom !

« Frères chéris et bien-aimés, nous voyons que le temps du

péril est venu comme il avait été prédit. Nous pouvons donc nous attendre avec la plus parfaite assurance à voir se dérouler tous les événements qui ont été écrits, et nous pouvons avec plus de confiance que jamais élever nos regards vers l'astre lumineux du jour et dire dans nos cœurs : « Bientôt tu voileras ta face rougissante. » Celui qui a dit : Que la lumière soit (et la lumière fut), a prononcé cette sentence. Et encore : « Toi lune, toi clarté plus obscure, toi flambeau de la nuit, tu seras changée en sang. »

« Nous voyons que chaque chose s'accomplit, et le temps viendra bientôt où le Fils de l'Homme descendra dans les nuages des cieux. Nos cœurs ne succombent pas et nos esprits ne sont pas non plus brisés sous le joug cruel qui pèse sur nous. Nous savons que Dieu se moquera de nos oppresseurs, qu'il rira à la vue de leur misère et qu'il se raillera d'eux quand leur frayeur sera venue.

« O Frères, puissions-nous être auprès de vous pour vous ouvrir nos cœurs! Nous vous dirons que nous aurions dû être mis en liberté à l'époque ou l'Elder Rigdon sortit de prison à la faveur du *writ d'habeas corpus*, si nos propres avocats n'avaient pas interprété la loi contrairement à son texte et contre nous, ce qui nous a empêchés de produire nos témoins devant une cour dérisoire.

« Ils nous ont fait beaucoup de mal dès le commencement. Dernièrement ils ont reconnu que la loi avait été mal interprétée, et nous ont par là tourmentés de regrets inutiles, puis ils nous ont complétement abandonnés après s'être parjurés pour faire cause commune avec la plèbe.

« Autant que nous pouvons en juger, l'esprit public a depuis longtemps commencé à se tourner en notre faveur, et la majorité nous est à présent favorable, et les avocats ne peuvent plus nous en imposer en disant que ceci ou cela est affaire d'opinion publique; car l'opinion publique n'est pas disposée à le souffrir, puisqu'elle commence à regarder nos oppresseurs avec un sentiment d'indignation et à dire que les Mormons n'ont pas le moindre tort. Nous pensons que la vérité, l'honneur, la vertu et l'innocence finiront par triompher. Nous aurions pris un *habeas corpus* par-devant le Grand Juge, et nous aurions échappé à la populace d'une manière sommaire, mais malheureusement pour nous, le bois de la muraille étant très-dur, les manches de nos tarières se sont usés et nous ont

retardés plus longtemps que nous ne pensions; nous avons eu recours à un ami, et une très-légère imprudence a éveillé des soupçons et notre plan a été découvert avant sa réussite complète; tout était disposé, moins la dernière pierre, et nous aurions pu nous échapper en une minute et réussir admirablement, sans une légère imprudence ou un excès d'alarme de la part de notre ami.

« Le shérif et le geôlier ne nous ont pas blâmés pour cette tentative. Nous avons fait une belle brèche qui coûtera au comté une somme ronde; mais l'opinion publique dit qu'on aurait dû nous laisser échapper, qu'alors la disgrâce eût été sur nous, tandis que maintenant elle retombe sur l'État; qu'on ne peut soutenir aucune charge contre nous, et que la conduite de la populace, les meurtres commis à Hawn's Mill, l'ordre exterminateur du gouverneur et les procédés pleins de partialité et d'infamie de la législature, ont damné l'État de Missouri pour toute l'éternité. J'ajouterai que le général Atchison s'est montré aussi méprisable qu'aucun des autres.

« Nous avons pendant longtemps cherché à décider nos avocats à adresser quelques pétitions aux juges suprêmes de cet État, mais ils s'y sont absolument refusés. Nous avons examiné la loi et rédigé les pétitions nous-mêmes, et nous avons obtenu de nombreuses preuves pour neutraliser tout le témoignage qui était contre nous, de sorte que, si le juge suprême ne nous donne pas notre liberté, il agirait sans cause, contrairement à l'honneur, à l'évidence, aux lois ou à la justice, uniquement pour plaire au diable; mais nous espérons mieux, et nous comptons que d'ici à quelques jours Dieu arrangera notre affaire et que nous serons mis en liberté et en état d'aller vivre avec les Saints.

« Nous avons reçu quelques lettres la nuit dernière : une d'Emma, une de Don C. Smith et une de l'évêque Partridge, toutes trois pleines d'un esprit consolant et flatteur. Nous en avons été très-satisfaits. Nous étions restés longtemps sans nouvelles, et quand nous avons lu ces lettres, elles ont été pour nos âmes aussi rafraîchissantes qu'une douce brise; mais notre joie fut mêlée de chagrin en pensant aux souffrances que les pauvres Saints endurent injustement. Nous n'avons pas besoin de vous dire que les écluses de nos cœurs se sont lâchées et que nos yeux devinrent une fontaine de larmes; mais ceux qui n'ont point été renfermés sans cause ou

provocation dans les murs d'une prison ne peuvent avoir qu'une bien faible idée de la douceur qu'a la voix d'un ami. Une marque d'amitié, de quelque source qu'elle vienne, réveille et fait agir tout sentiment sympathique, qui rapporte en un instant tout ce qui s'est passé, s'empare du présent avec l'avidité de l'éclair, s'accroche à l'avenir avec la fureur d'un tigre, rétrograde d'une chose à l'autre jusqu'à ce qu'enfin toute inimitié, malice, et haine, et difficultés passées, mésintelligences et mauvaises affaires sont tuées victorieusement aux pieds de l'espérance; et quand le cœur est suffisamment contrit, alors la voix de l'inspiration se glisse et dit doucement : « Mon fils, paix à ton âme, ton adversité et tes afflictions ne dureront qu'un petit moment, et alors, si tu l'endures bien, Dieu t'exaltera en haut, tu triompheras de tes ennemis; tes amis te soutiennent et ils t'accueilleront encore avec des cœurs chaleureux et des bras dévoués; tu n'es pas encore comme Job; tes amis ne combattent pas contre toi et ne t'accusent pas de crimes comme le firent ceux de Job; et ceux qui t'accusent de forfait, ceux-là verront leur espoir détruit et leurs projets s'évanouir comme la gelée blanche fond sous les rayons brûlants du soleil levant; et encore, Dieu a décidé de changer les temps et les saisons et d'aveugler leurs esprits, de façon à ce qu'ils ne puissent comprendre ses œuvres merveilleuses, de façon aussi à les éprouver et à les prendre dans leurs propres ruses; aussi, parce que leurs cœurs sont corrompus, les choses qu'ils voudraient infliger aux autres et qu'ils aiment à leur voir souffrir retomberont sur eux-mêmes jusqu'à la dernière; ils seront désappointés, et leurs espérances seront anéanties; et d'ici à peu d'années, eux et leur postérité seront balayés de dessous les cieux, dit Dieu, de façon à ce qu'il n'en reste pas un pour défendre la muraille : maudits sont tous ceux qui lèveront le talon contre mon oint, dit le Seigneur, et crieront qu'ils ont péché quand ils n'ont pas péché devant moi, dit le Seigneur, et qu'au contraire ils ont fait ce qui plaisait à mes yeux et ce que je leur avais commandé; mais ceux qui crient à la transgression, la commettent; parce qu'ils sont les serviteurs du péché, et qu'ils sont eux-mêmes les enfants de la désobéissance; et ceux qui portent faux témoignage contre mes serviteurs, afin de les mener à l'esclavage et à la mort : malheur à eux, parce qu'ils ont offensé mes

petits; ils seront rejetés des ordonnances de ma maison, leur panier ne sera pas rempli, leurs maisons et leurs granges périront. et eux-mêmes seront méprisés par ceux qui les ont flattés; ils n'auront pas droit au sacerdoce, ni leur postérité après eux de génération en génération; il aurait mieux valu pour eux qu'une meule de moulin eût été pendue à leurs cous et qu'ils se fussent noyés dans la profondeur de la mer. »

« Malheur à tous ceux qui affligent mon peuple, le chassent, le massacrent et témoignent contre lui, dit le Seigneur des armées; une génération de vipères n'échappera pas à la damnation de l'enfer. Voici! mes yeux voient et connaissent toutes leurs œuvres et je tiens en réserve pour eux tous un prompt jugement qui viendra dans sa saison, car il y a un temps fixé pour chacun suivant la nature de ses œuvres. »

« Et maintenant, frères bien-aimés, nous vous disons que puisque Dieu a dit qu'il aurait un peuple épuré, qu'il le purgerait comme l'or, maintenant nous pensons qu'il a choisi cette fois son propre creuset, dans lequel nous avons été éprouvés; et nous pensons que, si nous traversons l'épreuve avec quelque sûreté et gardons la foi, ce sera un signe pour cette génération, suffisant pour les traiter sans excuse; et nous pensons aussi que ce sera une épreuve de notre foi, épreuve égale à celle d'Abraham, et que les anciens n'auront rien de quoi se vanter d'être au-dessus de nous au jour du jugement comme étant appelés à passer à travers des afflictions plus pesantes; nous pourrons mettre dans la balance un poids égal au leur : mais maintenant, après avoir souffert un si grand sacrifice, et après avoir passé à travers une si longue saison de douleur, nous espérons qu'un bélier peut être pris promptement dans le fourré pour délivrer les fils et les filles d'Abraham de leur grande anxiété, et pour allumer la lampe de salut sur eux, afin qu'ils puissent continuer maintenant, après avoir été si loin dans la vie éternelle.

« Maintenant, frères, quant à ce qui concerne les lieux pour l'habitation des Saints, nous ne pouvons vous conseiller comme nous le ferions si nous étions au milieu de vous; et quant aux choses qui ont été écrites jusqu'ici, nous ne les avons pas considérées comme très-obligatoires; c'est pourquoi nous disons mainte-

nant, une fois pour toutes, que nous pensons que le mieux est que les affaires générales de l'Église, qu'il est nécessaire de prendre en considération pendant que votre humble serviteur reste dans les fers, soient arrangées par une conférence générale des plus fidèles et des plus respectables autorités de l'Église, et que l'on tienne une minute de ces transactions pour l'envoyer de temps en temps à votre humble serviteur; et s'il doit y avoir quelques corrections, d'après la parole du Seigneur, elles seront transmises franchement, et votre humble serviteur approuvera tout ce qui est acceptable selon Dieu. Si quelque chose pouvait avoir été suggérée par nous, ou quelques noms mentionnés, excepté par commandement, ou par ainsi dit le Seigneur, nous ne le considérons pas comme obligatoire : par conséquent, nos cœurs ne seront point affligés si des arrangements différents étaient adoptés. Néanmoins, nous vous engagerions à veiller sur l'esprit d'ambition qui a souvent poussé les hommes à faire des discours insensés, à engager l'Église à rejeter des conseils plus doux, et qui a souvent amené sur l'Église la mort et la douleùr.

« Nous vous dirons, gardez-vous aussi de l'orgueil, car le sage a dit avec beaucoup de raison et de vérité que l'orgueil précède la destruction et qu'un esprit altier précède une chute. Et encore, l'apparence extérieure n'est pas toujours pour nous un sûr moyen de juger notre frère; mais les lèvres trahissent les pensées hautaines et arrogantes du cœur; scrutez-le par ses paroles et par ses actions. La flatterie aussi est un poison mortel. Une réprimande franche et ouverte provoque l'homme de bien à l'émulation, et à l'heure du malheur il deviendra votre meilleur ami; mais d'un autre côté, la même réprimande fera sortir toutes les corruptions d'un cœur corrompu, et le mensonge et le poison des aspics sera sous leurs langues; et ils font jeter en prison les purs de cœur, parce qu'ils les veulent avoir hors de leur chemin.

« Gardez-vous d'une imagination fantasque ou fleurie ou échauffée; parce que les choses de Dieu sont d'une portée profonde, et pour les trouver, il n'y a que le temps, l'expérience et des réflexions sérieuses, solides et solennelles. Ton esprit, ô homme! si tu veux conduire une âme au salut, doit s'élever jusqu'au plus haut des cieux et descendre dans les considérations

extrêmes de l'abîme le plus ténébreux pour s'épanouir ensuite dans les vastes considérations de l'étendue de l'éternité ; il doit communier avec Dieu. Combien plus digne et plus noble est la pensée de Dieu que les vaines imaginations du cœur humain! Il n'y a que les fous pour plaisanter avec les âmes des hommes.

« Combien vains et futiles ont été nos esprits, nos conférences, nos conciles, nos assemblées, nos conversations privées autant que publiques, — trop infimes, trop mesquins, trop vulgaires, trop portés à la condescendance pour la dignité des caractères de ceux qui avaient été appelés et choisis de Dieu, d'après les desseins de sa volonté, dès avant la fondation du monde, pour tenir les clefs des mystères de ces choses qui ont été tenues secrètes depuis la fondation jusqu'à ce jour, de quoi quelques-uns ont goûté un peu et sur quoi plusieurs d'entre eux doivent fondre du haut des cieux sur les têtes des petits enfants, oui, même les faibles, les obscurs et les méprisables de la terre.

« C'est pourquoi nous vous supplions, frères, de supporter ceux qui ne se croient pas plus dignes que vous, quand nous vous exhortons les uns et les autres à une réforme générale, vieux et jeunes, maîtres et élèves, grands et petits, riches et pauvres, libres et esclaves, hommes et femmes; que l'honnêteté, la sobriété, la candeur, la solennité, la vertu, la pureté, la douceur, la simplicité couronnent vos têtes en chaque lieu; et enfin devenez comme de petits enfants, sans malice, sans fourberie, sans hypocrisie.

« Et maintenant, frères, après vos tribulations, si vous faites ces choses, si vous faites de ferventes prières, si vous pratiquez la foi à la vue de Dieu toujours, il vous donnera science par son Saint-Esprit, oui, par l'ineffable don du Saint-Esprit, qui n'a pas été révélé depuis le commencement du monde jusqu'à présent, dont nos ancêtres ont attendu avec une extrême anxiété la révélation qui devait avoir lieu dans les derniers temps, que les anges montraient à leurs esprits, comme étant tenue en réserve pour la plénitude de leur gloire; un temps à venir dans lequel rien ne sera réservé, qu'il y ait un seul Dieu ou plusieurs Dieux, ils deviendront manifestes; tous les trônes et les États, les principautés et les puissances seront révélés et montrés à tous ceux qui ont souffert vaillamment pour l'Évangile de Jésus-Christ; et l'on verra aussi s'il y a des bornes aux

cieux ou aux mers, ou à la terre, au soleil, à la lune, aux étoiles; on saura tous les temps de leurs révolutions, tous les jours qui leur ont été assignés, les mois et les années et tous les jours de leurs jours, mois et années, et toutes leurs gloires, lois et temps déterminés seront révélés dans les jours de la dispensation de la plénitude des temps, selon ce qui a été ordonné au milieu du conseil du Dieu éternel de tous les autres Dieux, avant que ce monde fût pour être réservé jusqu'à sa fin, lorsque tous les hommes entreront en son éternelle présence et dans son immortel repos.

« Mais je veux que vous me laissiez vous dire, frères, que l'ignorance, la superstition et la bigoterie se plaçant où elles ne devraient point être, sont souvent sur le chemin de la prospérité de cette Église, pareilles au torrent de pluie dans les montagnes, qui salit les ruisseaux plus purs que le cristal en les couvrant de boue, de fange et d'ordures, et qui salit tout ce qui était propre auparavant pour précipiter tout dans un déluge général; mais le temps essuie la marée; et quoique nous soyons entraînés pour le temps présent dans la fange de l'inondation, la prochaine lame que le temps amène peut nous conduire à la fontaine, aussi purs que le cristal, aussi purs que la neige, tandis que les ordures, les débris et les gravois sont abandonnés ou purifiés dans le trajet.

« Combien de temps des eaux roulantes peuvent-elles rester impures? Quel pouvoir arrêtera les cieux? Autant pourrait l'homme étendre son bras chétif pour arrêter le fleuve du Missouri dans sa course assignée ou renverser son cours, que d'empêcher le Tout-puissant de verser la science du haut des cieux sur les têtes des Saints du dernier jour.

« Boggs et sa clique d'assassins sont-ils autre chose que des saules flexibles sur le rivage pour retenir les bois entraînés par une crue puissante? Aussi bien nous pourrions démontrer que l'eau n'est pas de l'eau parce que les torrents de la montagne charrient en bas de la fange et souillent le cristal du ruisseau, quoiqu'ensuite ils le rendent plus pur qu'avant; ou bien encore que le feu n'est pas du feu parce que sa nature n'est pas inextinguible en y versant de l'eau; aussi bien nous pourrions prouver cela que de dire que notre cause est perdue parce que des renégats, des men-

teurs, des prêtres, des voleurs, des meurtriers, tous également attachés à leurs métiers et à leurs croyances, ont, du haut de leur méchanceté spirituelle dans leurs positions élevées et du haut de leurs forteresses diaboliques, répandu sur nous un flot de boue, de fange et d'ordures et ont vomi sur nos têtes.

« Non! à Dieu ne plaise. L'enfer peut jeter sa rage comme la lave brûlante du Vésuve, ou de l'Etna, ou de la plus terrible des montagnes de feu, et le Mormonisme ne s'en tiendra pas moins debout. L'eau, le feu, la vérité et Dieu sont tous la même chose. La vérité est le Mormonisme. Dieu est son auteur. Il est notre bouclier. C'est par lui que nous avons reçu notre naissance. Ç'a été par sa voix que nous avons été appelés à une dispensation de son Évangile au commencement de la plénitude des temps. Ç'a été par lui que nous avons reçu le Livre de Mormon, par lui que nous vivons jusqu'à ce jour, et par lui que nous vivrons si ce doit être pour notre gloire, et c'est en son nom tout-puissant que nous sommes déterminés à souffrir les tribulations jusqu'à la fin comme de bons soldats.

« Mais nous continuerons, frères, à vous offrir de nouvelles réflexions dans notre prochaine épître. Vous apprendrez en lisant cette lettre, et si vous ne l'apprenez pas, vous pouvez l'apprendre, que les murailles et les fers, les portes et les serrures, des gardes et des geôliers qui grincent les dents comme des âmes damnées, qui tremblent dans la crainte qu'un homme innocent ne puisse échapper à leur surveillance et porter au grand jour les actes coupables d'une populace assassine; vous apprendrez, dis-je, que tout cela n'est naturellement propre qu'à rendre l'âme d'un honnête homme plus forte que les puissances de l'enfer.

« Mais il faut terminer notre épître. Nous envoyons nos respects à nos pères, mères, femmes et enfants, frères et sœurs, dont nous gardons le souvenir le plus sacré.

« Nous voudrions nous informer de l'Elder Rigdon, s'il ne nous a pas oubliés : il ne nous l'a pas fait savoir par son griffonnage. Frère George W. Robinson également, et l'Elder Cahoon, nous nous souvenons de lui, mais nous aimerions à secouer un peu sa mémoire en lui rappelant la fable de l'ours et des deux amis qui s'étaient promis de se défendre mutuellement. Peut-être ne

serait-il pas mal de mentionner l'oncle Jean et plusieurs autres. Un mot de consolation et une bénédiction ne seraient pas mal accueillis de qui qu'ils viennent, pendant que nous sommes si étroitement guettés par l'ours. Mais nous nous sentons inclinés à excuser chacun et chaque chose, et cela plus volontiers encore quand nous songeons que nous sommes dans des mains pires que les griffes d'un ours, car l'ours ne dévorerait pas une carcasse morte.

« Nos respects, notre amour et notre communion à tous les Saints vertueux. Nous sommes vos frères et compagnons d'infortune et prisonniers de Jésus-Christ pour l'amour de l'Évangile et pour l'espérance de la gloire qui est en nous. Amen.

JOSEPH SMITH, junior. LYMAN WIGHT. ALEXANDER MC RAE.
HYRUM SMITH. CALEB BALDWIN.

Le document original que nous venons de reproduire fidèlement, avec ses incorrections et l'obscurité qui caractérise dans certains passages le style de Joseph Smith, ne semble-t-il pas émané d'une plume sincère et convaincue? A part quelques sentiments peu compatibles avec la charité digne d'un prophète chrétien, on y reconnaît une âme chaleureuse et si pleine de foi, que si nous ne jugions Joseph que sur cette épître, nous le dirions fanatique plutôt qu'imposteur. Quant à ses sectateurs, on ne saurait suspecter la loyauté de leur foi. On peut citer d'eux des actes qui la mettent en pleine lumière et qu'on croirait empruntés aux légendes les plus respectables. Ainsi, pour accomplir une révélation (celle du 8 juillet 1838), quelques fidèles quittèrent Quincy le 26 avril 1839, et, bravant tous les périls, se rendirent en secret à Far West. Là, pendant la nuit, après avoir posé la première pierre de la Maison du Seigneur en roulant un gros bloc de marbre dans l'angle sud-ouest d'un terrain choisi pour le temple et déjà consacré, ils firent les prières d'usage en pa-

reille circonstance, puis ils reprirent le chemin de Quincy, où ils rentrèrent sains et saufs. Leur pieuse mission avait été miraculeusement protégée, et ils purent se flatter d'avoir échappé au massacre qui les attendait, s'ils avaient été découverts par leurs ennemis.

Voyons dans le chapitre suivant la nouvelle ère qui s'ouvre pour les Mormons dans l'Illinois, où la persécution du Missouri les avait forcés de chercher un asile au milieu de l'hiver, et où le Prophète, évadé de sa prison, les avait rejoints le 26 avril 1839.

CHAPITRE III

DEPUIS LA FONDATION DE NAUVOO JUSQU'A LA MORT DU PROPHÈTE. 1839-1844.

Hospitalité de l'Illinois envers les bannis. — Voyage du Prophète à Washington. — Fondation de Nauvoo. — Prospérité merveilleuse. — Poursuite judiciaire contre le Prophète. — Le Prophète nommé général de la milice. — Sa candidature à la présidence de la République. — Son manifeste électoral. — La prospérité enivre. — Lettre du Prophète à Henri Clay. — Destruction des presses d'un journal. — Orage qui s'ensuit. — Joseph et son frère assassinés dans la prison de Carthage. — Deuil de Nauvoo. — Funérailles des Martyrs. — Caractère de Joseph Smith.

Les Mormons avaient été parfaitement accueillis à leur arrivée dans l'Illinois par les habitants de Quincy, petite ville située sur les bords du Mississipi. On leur offrit des terres à quelques milles au nord, sur le même fleuve, en un endroit où était tracée une ville sous le nom de Commerce. La position était charmante, le climat tempéré, le sol fertile et propre à toutes sortes de cultures. Des prairies s'étendaient à perte de vue. La nouvelle ville, composée alors seulement de quelques cabanes, était bâtie sur des collines mamelonnées qui longeaient la rive gauche du Père des eaux. Smith accepta la proposition[1] qui lui était faite, et plaça à

1. Dès le 1er mai 1839, Joseph, au nom d'un comité de Mormons, acheta du docteur Isaac Galland et de Hugh White des terres vierges pour une

Commerce le siége de la nouvelle Église, espérant pouvoir y fixer ses dieux errants, ses divinités persécutées :

Errantesque deos agitataque numina Trojæ.

Cependant, aussi ferme dans la revendication de son droit que dans les persécutions mêmes, Smith ne voulait pas s'avouer vaincu, et comme tous les grands caractères il s'acharnait dans la poursuite de la justice, tant qu'il lui restait une chance de l'obtenir. Le 5 mai, dans une conférence, il avait fait députer Rigdon pour aller à Washington exposer au président des États-Unis les griefs des Saints. Le 14 mai, il avait écrit aux journaux qui avaient voulu donner le change sur le caractère des événements du Missouri et insinué à tort qu'il avait attribué les persécutions spécialement à un certain parti politique : il protestait contre cette insinuation, déclarant hautement que la politique était étrangère aux événements, et que la responsabilité appartenait à une populace aveugle, dont les opinions politiques étaient fort diverses, aussi bien que les opinions religieuses. Enfin, il partit lui-même vers la fin de l'été pour Washington, accompagné de Rigdon, d'Élias Higbee et de P.-O. Rockwell[1]. On raconte une anecdote de ce voyage qui fait grand honneur au courage du prophète. La diligence dans laquelle il avait pris place et dans laquelle se trouvaient, entre autres voyageurs, des membres du Congrès, avait été emportée au galop sur

somme de 14,000 dollars. Le docteur Galland, un des principaux propriétaires du pays, se montra dès le debut fort sympathique aux nouveaux venus; il se fit baptiser et devint un *elder* (prêtre), mais sa foi ne se soutint pas pendant de longues années.

1. P. O. Rockwell est le même personnage qui acquit plus tard une grande célébrité dans l'affaire de la tentative d'assassinat commise sur le gouverneur Boggs, dont il fut fortement soupçonné d'avoir été l'un des principaux auteurs.

une pente très-rapide, et l'on pouvait craindre le plus affreux accident. Le conducteur avait été démonté : Joseph passe sur le siége par l'ouverture du coupé, s'empare des rênes et parvient à se rendre maître des chevaux. Les voyageurs qu'il avait sauvés d'une mort presque certaine parlaient de son sang-froid avec enthousiasme, et allaient jusqu'à dire qu'ils demanderaient pour leur intrépide compagnon de voyage une récompense au Congrès. Il faut ajouter que quand ils surent que leur sauveur était le fameux chef des Mormons, il ne fut plus question de récompense. L'esprit de parti avait fait fuir le sentiment de la reconnaissance.

A son arrivée à Washington, Smith se rendit aussitôt auprès du président Martin Van Buren, avec ceux de ses amis qui l'avaient accompagné. Le président reçut les représentants des Mormons avec assez de hauteur. Après avoir écouté avec une impatience visible le récit de leurs griefs, il leur dit : « Messieurs, votre cause est juste, mais je ne puis rien faire pour vous. Si je prenais votre parti, je perdrais les voix du Missouri. »

Le Congrès, auquel on s'adressa quelque temps après, ne fut ni plus juste, ni plus bienveillant. Comme le président, il reconnut la justice de la cause, mais il déclara que le Missouri étant un État indépendant, c'était à ses tribunaux qu'on devait en appeler, et que l'affaire ne regardait pas le gouvernement fédéral. Malgré l'inutilité de ces démarches, les Mormons ne voulurent pas céder encore : tant le sentiment du droit est puissant dans cette race anglo-américaine, et le besoin d'épuiser tous les moyens de le faire valoir tenace et irrésistible! De retour à Nauvoo[1], nouveau nom de Com-

1. *Nauvoo* veut dire *la belle* dans la langue du Livre de Mormon. « Le nom de notre cité est d'origine hébraïque, et signifie un *bel emplacement*, en indiquant de plus une idée de *repos*. » Proclamation de Joseph du 15 janvier 1841.

merce, Smith et son peuple firent leurs dépositions légales sur les affaires du Missouri, pour être envoyées à Washington, et on présenta au Congrès une réclamation de 1,381,044 dollars, pour indemnité des pertes qu'ils avaient subies pendant les persécutions du Missouri. La réclamation ne fut pas entendue. Mais, comme dernière protestation du droit méconnu, les Saints blâmèrent officiellement, dans une de leurs conférences, les membres du Congrès qui, chargés d'examiner leurs plaintes, les avaient rejetées.

Quoi qu'il en soit, l'ère de persécution que les Mormons venaient de traverser n'avait pas été stérile. Les missionnaires, que le prophète avait envoyés prêcher sa doctrine en Angleterre et sur divers points de l'Amérique, avaient rencontré des sympathies et des prosélytes. De toutes parts, même de l'ancien monde, on voyait accourir à Nauvoo des adeptes récemment convertis. Le 6 juin 1840, une compagnie de quarante Mormons anglais s'embarquait à Liverpool pour venir rejoindre les Saints d'Amérique. Les habitations s'élevaient dans la ville nouvelle comme par enchantement. Commerce avait cinq ou six cabanes quand les Mormons vinrent s'y établir en avril 1839. Au 1er juin 1840, on y comptait déjà plus de deux cent cinquante maisons. Les terres se labouraient, les prairies se couvraient de bétail. Plusieurs petites colonies de Saints se formaient dans les environs, entre autres Augusta et Zarahemla, sur l'autre rive du Mississipi, dans l'État d'Iowa, en face de Nauvoo. Cette prospérité devenait pour les apostats une preuve éclatante de la vérité du culte qu'ils avaient abandonné, et les ramenait à de meilleurs sentiments. C'est ainsi que W.-W. Phelps écrivit à Joseph une lettre de repentir, lui demanda grâce et rentra dans le giron de l'Église, où il fut reçu *comme l'enfant prodigue*. En même temps se faisaient quelques recrues impor-

tantes : il faut signaler surtout la conversion de J.-C. Bennett, quartier-maître général de l'État d'Illinois, qui avait témoigné de la sympathie pour les Mormons pendant les persécutions du Missouri. C'était un personnage notable, mais dont l'acquisition, comme on le verra plus tard, ne fut pas d'un grand profit pour l'Église qui l'avait recueilli dans son sein.

La paix et l'harmonie régnaient dans la cité nouvelle, dont les villes voisines voyaient la prospérité sans envie. Mais l'affluence toujours croissante des émigrants exigeait de l'administration la plus haute surveillance. Des malfaiteurs s'étaient glissés, ce qui était inévitable, parmi la population nouvelle. Joseph profita de cette circonstance pour solliciter de la législature de l'Illinois une charte d'incorporation au profit de la ville naissante. La charte lui fut accordée avec de nombreux priviléges qui faisaient de Nauvoo une sorte de ville libre. Il obtint, en outre, une charte pour l'établissement d'une université, et l'autorisation de former une milice particulière sous le nom de Légion de Nauvoo.

L'esprit d'administration et de gouvernement, que nous avons remarqué si souvent dans l'histoire de Joseph Smith, ne restait pas un seul instant oisif. Les chartes que nous venons de mentionner avaient marqué la fin de l'année 1840. Le 19 janvier 1841, Joseph recevait une longue révélation du Seigneur, relative à d'autres besoins de la cité. La révélation commandait au peuple d'élever un temple superbe, dont Dieu devait lui-même désigner l'emplacement et déterminer les dimensions et la forme; de construire un hôtel (Nauvoo House) pour le service des étrangers, et aussi pour être l'habitation de Joseph et de sa postérité à perpétuité[1];

1. Une habitation provisoire avait été bâtie à la hâte pour le prophète sous le nom de Nauvoo House. Il y demeurait avec sa famille, tenant en

elle confirmait Hyrum, frère aîné du prophète, dans le patriarcat auquel il avait été appelé après la mort de son père; elle nommait Brigham Young président des douze apôtres; elle instituait le baptême des morts, qui ne serait valide qu'à la condition d'être administré dans le temple prescrit. Des bénédictions, des blâmes étaient distribués selon les mérites ou les démérites. Joseph était proclamé Président de toute l'Église, Traducteur, Révélateur, Voyant et Prophète. Le conseil municipal était institué, et John C. Bennett était nommé maire de Nauvoo. Joseph était élu lieutenant général de la légion et Bennett major général. Quelque temps après, Joseph créait une société agricole et industrielle, dont les statuts étaient approuvés par le gouvernement de l'Illinois. Il divisait la ville en quatre quartiers. Il publiait une ordonnance qui proclamait la liberté des cultes et l'admission de toutes les religions, même du mahométisme, dans la cité de Nauvoo. Il réglait les réunions publiques ou meetings, il organisait sa légion, veillait à la nomination des officiers municipaux, faisait un règlement sur la vente des spiritueux, etc., etc. Aucun fondateur d'État n'avait montré une plus intelligente activité. Les projets succédaient aux projets, et tous les projets étaient suivis d'une exécution immédiate.

Le 6 avril 1841, Joseph passa en revue sa légion au milieu d'une grande foule accourue pour cette cérémonie pompeuse : la légion était déjà de plus de quatorze cents hommes, On posa ensuite solennellement les premières pierres du temple. Joseph bénit la première pierre, qui représentait la présidence générale de l'Église; le président des grands

même temps un hôtel pour les voyageurs que la curiosité ou les affaires attiraient à Nauvoo.

prêtres bénit la deuxième; le président du grand conseil, la troisième; le président des évêques, la quatrième. Ces quatre pierres occupaient chacune un des angles de l'église projetée. A la fin de la conférence d'avril, il se fit de nombreux baptêmes dans les eaux du Mississipi. Enfin, des Saints, choisis moins en raison de la piété que de l'aptitude à la haute mission qui leur était confiée, furent envoyés au dehors pour prêcher la doctrine nouvelle.

Sur ce beau ciel cependant se montraient de temps en temps des nuages. L'orage du Missouri menaçait de se reformer et de s'étendre sur l'Illinois. Le 5 juin, le gouverneur Carlin, bienveillant d'ailleurs pour Joseph, le fit arrêter sur la demande du gouverneur du Missouri. Il devait répondre à l'accusation de meurtre, de trahison, etc., qui pesait toujours sur lui. Ce fut une profonde affliction dans tout le peuple. Mais elle ne fut pas de longue durée; son prophète lui fut rendu quelques jours après. Arrêté le 5 juin 1841, il rentrait à Nauvoo[1] le 10, aux acclamations des fidèles.

Le ressentiment des Missouriens n'en persistait pas moins, car ce n'est pas seulement dans l'ancien monde que le poëte peut s'écrier :

Tant de fiel entre-t-il dans l'âme des dévots!

A l'intérieur, les sujets d'épreuves renaissaient sans cesse. Dans ce milieu mêlé de tant d'éléments divers, il y

1. Il est vrai que l'année suivante ce fut à recommencer. Un individu, qu'on croit généralement être Porter O. Rockwell, l'ami du prophète, avait tiré un coup de pistolet (le 6 mai 1842) sur le gouverneur du Missouri, Lilburn W. Boggs, l'ennemi le plus acharné des Mormons. Joseph fut accusé du crime. Il crut d'abord devoir se dérober par la fuite à la haine de ses ennemis; mais sur l'avis du gouverneur de l'Illinois, Thomas Ford, il se présenta à Springfield devant le juge Pope, et prouva facilement un alibi.

avait bien des passions mauvaises qui couvaient dans l'ombre ou même éclataient au grand jour. Le maire, J.-C. Bennett, était au premier rang parmi les éléments de trouble. Smith le soupçonnait depuis longtemps de lui être hostile, mais il n'avait pas encore de preuve contre lui. Dans une revue qu'il passa, le 7 mai 1842, de sa légion forte alors de deux mille hommes, il acquit la certitude qu'il en voulait non pas seulement à son autorité, mais à sa vie. Il ne prit cependant aucune mesure contre lui ; seulement, convaincu quelque temps après, ainsi que plusieurs autres personnages de la cité, d'avoir des mœurs peu exemplaires, Bennett fut destitué de ses fonctions et mis dans l'impossibilité de nuire. Mais ce n'était pas tout. Le prophète était lui-même l'objet d'accusations de toute sorte. On prétendait qu'il prêchait une doctrine immorale à l'endroit des femmes, et l'on alla même jusqu'à dire qu'il approuvait les vols commis par les Saints. Il se vit réduit à la nécessité de se justifier sur le premier chef, ce qu'il fit sans peine, aucune preuve n'ayant été apportée, et quant au second, de déclarer qu'il poursuivrait les voleurs, quels qu'ils fussent, avec la dernière rigueur. Puis, de temps à temps, s'élevaient des contradicteurs et des rivaux qui prétendaient posséder, comme Joseph, le don de révélation et de prophétie, et il fallait en venir à des condamnations et à des exclusions, mesures extrêmes qui excitaient la haine ou même ébranlaient la foi.

Cependant, au total, ces incidents, si graves qu'ils fussent, n'entravaient pas la prospérité du nouvel établissement. Les exclusions étaient largement compensées par les conquêtes que les missionnaires faisaient dans les États de l'Union et dans l'Angleterre[1], et par le retour d'anciens

1. Quoique le Mormonisme n'eût commencé à être prêché dans la

membres, comme Orson Hyde et W.-W. Phelps, qui, retranchés du corps de l'Église par exclusion ou apostasie, s'empressaient à cette époque de rentrer en grâce auprès du prophète. D'ailleurs, l'activité et l'habileté qu'il déployait surmontaient tous les obstacles. Censeur des mœurs, dispensateur des grâces et des châtiments, grand pontife, administrateur et souvent juge suprême, il suffisait à tous les rôles et faisait face à toutes les difficultés. Sa supériorité reconnue de tous, lui assurait la confiance et les sympathies des fidèles, et il le savait, du reste. Dans une conférence du 6 avril 1843, au sujet de la construction du Nauvoo House, trouvant l'occasion de demander à son peuple s'il était content de lui et de son administration, ou bien s'il désirait un autre président, il n'y eut qu'une voix pour l'applaudir et le conjurer de rester au poste qu'il occupait si dignement, tant sa présence était jugée nécessaire.

L'année 1843 s'ouvrait ainsi sous des auspices favorables. L'orage du Missouri grondait toujours de temps en temps, mais on y était comme habitué, et la sécurité n'en fut pas sérieusement troublée. Nauvoo avait pris un accroissement considérable depuis trois ans[1] : elle comptait déjà

Grande-Bretagne que depuis 1837, il comptait déjà en 1843 plus de 10,000 adeptes qui avaient pour organe le *Millennial Star*, fondé en mai 1840, et publié sans interruption jusqu'à nos jours.

1. Parmi les infidèles qui étaient venus accroître la population de Nauvoo, se trouvaient des spéculateurs qui, prévoyant que la cité aurait bientôt besoin de reculer ses limites, avaient acheté à bas prix les terres libres des environs, dans l'espérance de les revendre aux Mormons avec un énorme bénéfice. Leurs prévisions ne tardèrent pas à se réaliser, et Joseph eut quelque peine à obtenir à un prix raisonnable les terres qui lui manquaient. On rapporte, mais le fait, quoique très-possible, n'est pas prouvé, que le prophète mit ces spéculateurs à la raison par des moyens aussi simples qu'ingénieux : trois Mormons se rendaient chez un détenteur de terrains, s'établissaient chez lui, le suivaient partout comme une

plus de deux mille maisons. L'activité du peuple répondait à celle de son chef. Le commerce était florissant, les échanges se faisaient facilement par les nombreux bateaux à vapeur qui sillonnaient le Mississipi. Le prophète lui-même avait un steamer sous le nom de *Maid of Iowa*, qui naviguait pour son service et celui de l'Église. Le temple s'élevait; il avait déjà atteint une assez grande hauteur, et l'on poussait avec vigueur la construction du Nauvoo House. L'instruction de la légion n'était pas non plus négligée. Le 6 mai 1843, Smith en fit une revue en grande pompe, accompagné de douze dames, avec Emma en tête, et il fut très-content de son expérience et de sa tenue.

Cependant, les haines du Missouri ne pouvaient se calmer, et la sécurité dans laquelle on s'endormait, comme nous l'avons vu, était bien trompeuse. A l'instigation de J.-C. Bennett, qui depuis son exclusion s'était constitué l'ennemi en quelque sorte officiel des Mormons et de leur prophète, on chercha au commencement de juin à surprendre Joseph pour le traduire devant le gouverneur du Missouri. Il sut cette fois éviter le piége; mais le 23 du même mois,

ombre s'il sortait, n'ouvraient jamais la bouche, restaient impassibles devant les injures qu'on pouvait leur adresser, et passaient gravement leur temps à s'occuper de *whittling*. On dit qu'après trois jours de cette sorte de supplice, les spéculateurs les plus intraitables se rendaient à discrétion. Le *whittling* consiste à dépecer de petits morceaux de bois avec un couteau. Ce passe-temps est fort en usage aux États-Unis. Il n'est pas rare de rencontrer sur la voie publique, et même dans les maisons, des Yankees occupés à déchiqueter ainsi des bâtons, tout en s'occupant d'affaires et en faisant la conversation. On a vu jusque sur les bancs du Congrès des sénateurs entretenir leur activité en se livrant au *whittling*. Quand par hasard on manque d'un bout à tailler, on se jette sur les meubles et sur les poteaux. Nous avons vu à Saint-Louis les colonnes en bois d'un édifice public presque entièrement détruites par l'effet de ce tic américain.

se trouvant en visite à Dixon, il fut arrêté, à la requête du gouverneur du Missouri, par deux officiers de justice, dont l'un appartenait à l'État d'Illinois. A la nouvelle de l'arrestation, la légion de Nauvoo se mit en marche pour aller délivrer son général. Cette marque d'affection toucha et enorgueillit le prophète, mais il n'eut pas besoin du secours qui lui était offert. Il sut, par son adresse, faire appeler sa cause devant la cour de Nauvoo, qui, par un *writ* d'*habeas corpus*, le mit pour un temps à l'abri de ses ennemis.

C'est vers cette époque que la polygamie, dont l'idée avait été semée depuis longtemps, et dont nous avons déjà pu pressentir la prochaine venue, commença à sortir de l'obscurité et à se dessiner avec quelque netteté. Le 12 juillet 1843, Joseph reçut, en présence d'Hyrum Smith et de Clayton, si nous devons l'en croire, sa fameuse révélation sur la polygamie, point de départ de l'institution. Le concubinat des patriarches l'avait toujours frappé, et il voulait enfin en avoir le cœur net. Il s'était donc adressé à Dieu, qui lui avait répondu : « Faites les œuvres d'Abraham..... Si un homme épouse dix vierges, qui lui sont données par la loi (la loi mormonne révélée), il ne peut pas commettre d'adultère, parce qu'elles lui appartiennent : par conséquent il est justifié..... Que ma fille Emma reçoive toutes celles qui ont été données à mon serviteur Joseph, et qui sont vertueuses devant moi. »

Hyrum fut chargé de lire cette révélation à Emma, première femme du Prophète, qui, comme nous le verrons plus tard, n'en fut guère édifiée.

Quelques jours après, Joseph prêcha, mais avec réserve, sur ce sujet délicat, et il laissa entendre qu'il ne pouvait tout révéler à cause de l'ignorance et de l'incrédulité du peuple.

Cette révélation prouverait, s'il en était besoin, que Joseph pratiquait dès lors la polygamie, malgré la répugnance d'Emma pour le nouveau dogme. Il est constant qu'il avait en ce temps-là plusieurs femmes; les Mormons n'en font pas mystère, seulement on ne connaît ni l'époque précise à laquelle il entra dans cette voie, ni le nombre de ses femmes.

Quoi qu'il en soit, les affaires de l'Église continuaient à prospérer. Joseph comptait qu'il avait dès lors, dans les différentes parties du globe où sa religion avait été prêchée, plus de 150,000 adhérents. Il y avait eu peu de fondateurs de religions qui, au bout de treize ans, auraient pu présenter un pareil résultat. Comment de tels succès n'auraient-ils pas exalté la confiance du nouveau prophète? Aussi ne craignait-il ni la discussion, ni les comparaisons, et laissait-il volontiers les ministres des différentes sectes prêcher leurs doctrines au sein même de sa capitale. Et, chose remarquable! bien loin que cette tolérance lui portât aucun préjudice ou lui enlevât des prosélytes, on aurait dit qu'elle eût été calculée dans l'intérêt des progrès de la religion nouvelle, car le nombre des conversions s'accroissait de jour en jour. Ces nouvelles recrues, qu'elles se fissent sur place ou ailleurs, étaient-elles toutes sincères? Il est permis d'en douter, et il est certain que pour plusieurs la conversion n'était qu'un moyen de fortune ou d'ambition. Nous ne citerons qu'un exemple à l'appui. Un homonyme du premier maire de Nauvoo (l'apostat J.-C. Bennett), le général J.-A. Bennett, de New-York, avait été baptisé à Long Island par Brigham Young, à la fin d'août. Moins de deux mois après, il écrivait à Joseph Smith pour lui demander d'appuyer sa candidature à la charge de gouverneur de l'Illinois, et lui proposer *d'être son bras droit.* « Joseph était, selon lui, l'homme le

plus extraordinaire de son temps, un nouveau Mahomet, supérieur au premier comme à Moïse. » Joseph n'était pas dupe de toutes ces flatteries. Il lui fit une longue réponse farcie, selon l'habitude qu'il avait prise depuis quelque temps, de citations en plusieurs langues, mais pleine d'habileté et de malice, où, sans décourager son admirateur, il laissait deviner qu'il avait la clef des motifs secrets qui avaient déterminé sa foi nouvelle.

Cependant, le bon état de ses affaires spirituelles et temporelles le rappela à l'idée de réclamer de nouveau des dommages et intérêts pour les pertes causées à son peuple durant la persécution du Missouri. Afin d'atteindre plus sûrement le but, il songea à s'assurer l'appui du président qui sortirait des nouvelles élections. Cinq candidats se présentaient : John Calhoun, le général Lewis Cass, Richard M. Johnson, Henry Clay et Martin Van Buren. Il écrivit le 4 novembre 1843 à chacun d'eux. Il leur demandait quelle serait, en cas de succès de leur candidature, la ligne de conduite qu'ils suivraient vis-à-vis des Mormons, considérés comme peuple ; et en même temps il annonçait qu'il ferait voter la masse de ses adeptes pour celui qui s'engagerait à défendre leurs droits.

Il ne s'en tint pas à cette démarche. Le 28 novembre il adressa un mémoire au Congrès fédéral, au sujet des persécutions du Missouri, réclamant réparation pour les pertes éprouvées dans cet État, contre toute justice, par les Mormons en 1838 et 1839. Puis il fit un *appel aux enfants des montagnes vertes* (Vermont), son pays, pour les prier de lui venir en aide dans les protestations de son peuple contre les barbares traitements qu'il avait reçus de la part des Missouriens. Cette pièce est assez curieuse, en ce qu'elle contient des citations en dix-sept langues. Il conseilla aussi à

ses frères des divers États de faire des appels semblables à la législature de leurs pays respectifs. Parmi ces pétitions, la seule qui fut digne de remarque est celle que Sidney Rigdon, qui tenait à rester Mormon envers et contre tous, bien que Joseph lui eût retiré sa confiance, adressait à l'État de Pensylvanie, dans les limites duquel il était né. Il exposait avec un véritable talent les griefs que les Saints avaient contre les Missouriens, et combien ces griefs étaient fondés. « Les Missouriens, disait-il, n'ont tant persécuté les Mormons que parce que ceux-ci n'ayant violé aucune loi, on ne pouvait invoquer aucune loi contre eux, et que l'on se trouvait réduit à se faire justice soi-même. »

Le conseil municipal de Nauvoo, tout à la dévotion de Smith, ne resta pas en arrière. Il adressa au Congrès fédéral une pétition tendant à obtenir les droits, pouvoirs, priviléges, immunités d'un territoire, jusqu'à ce que le Missouri eût réparé ses torts. Il demandait, en outre, que le maire de Nauvoo eût le droit de requérir les troupes de l'Union, si besoin était, pour repousser les émeutes et protéger les innocents.

Tout ce mouvement n'eut guère grand succès. Le prophète ne reçut des cinq candidats à la présidence que des réponses évasives ou peu satisfaisantes. Piqué sans doute dans son orgueil de prophète et de chef de peuple, il conçut tout à coup l'idée de se mettre lui-même sur les rangs de la présidence. Le 7 février 1844, il lança un manifeste au peuple des États-Unis, sous ce titre : *Vues sur les pouvoirs et la politique du gouvernement des États-Unis*. Sa profession de foi, inspirée de l'esprit démocratique de Jefferson, demandait entre autres choses : le libre échange, la protection des personnes et des propriétés, etc.; la réduction de deux tiers des membres du Congrès fédéral, réduction de leur indem-

nité; diminution des fonctionnaires publics, de leur traitement, de leur pouvoir; libération des condamnés renfermés dans les pénitentiaires; réforme du Code pénal; substitution des travaux utiles aux autres peines; transformation des prisons en séminaires; abolition de l'esclavage[1] avec indemnité raisonnable aux propriétaires; abolition de la loi martiale pour les déserteurs (l'honneur devant être la seule devise pour tous les hommes); la peine de mort réservée exclusivement aux assassins; création d'une banque nationale avec des succursales dans chaque État ou territoire; annexion, en cas de demande, de l'Orégon, du Texas, du Canada, de Mexico, et même de toutes les nations du monde.

Ce document nous semble mériter d'être traduit en entier : indépendamment de son importance historique, il a pour nous l'avantage de donner une idée de la valeur morale de Smith, de l'esprit qui animait sa politique et pouvait contribuer à la popularité de ses opinions religieuses.

Manifeste électoral du général Joseph Smith.

Nauvoo, Illinois, 7 février 1844.

« Né sur une terre de liberté, respirant un air qui n'a point été corrompu par le siroco de climats barbares, j'éprouve constamment une double anxiété pour le bonheur de tous les hommes, dans le temps et dans l'éternité. Mes pensées, comme celles de Da-

1. Quoique Joseph prêchât l'abolition de l'esclavage, il n'entendait pas du tout élever les nègres à la hauteur des blancs. Le lendemain de la publication de son manifeste, il faisait juger et condamner deux nègres qui avaient cherché à épouser des femmes blanches.

niel, m'ont depuis longtemps jeté dans le trouble, lorsque je considérais la condition des hommes dans le monde, et plus spécialement dans ce royaume (sic) tant vanté, où la déclaration d'indépendance tient pour vérités évidentes que « tous les hommes sont créés égaux, qu'ils sont dotés par leur Créateur de certains droits inaliénables, parmi lesquels sont la vie, la liberté et la poursuite du bonheur; » mais, en même temps, deux ou trois millions d'hommes restent esclaves toute leur vie, parce que leur esprit est recouvert d'une peau plus noire que la nôtre, et des centaines d'hommes de notre propre race, pour une infraction réelle ou supposée à quelque statut par trop sage, sont incarcérés dans les ténèbres d'un cachot, ou subissent dans une coquille de noix le système plus moral de la miséricorde pénitentiaire; tandis que le duelliste, le débauché, celui qui a frauduleusement détourné des millions, et d'autres criminels, occupent la première place dans les fêtes, ou, comme les oiseaux de passage, vont trouver par la fuite un climat plus convenable.

« La sagesse qui devrait caractériser la plus libre, la plus sage et la plus noble nation du XIXe siècle, devrait, comme le soleil dans la splendeur de son midi, échauffer tous les objets qui se trouvent sous ses rayons; et les principaux efforts des fonctionnaires de la nation, qui ne sont ni plus ni moins que les serviteurs du peuple, devraient tendre à améliorer la condition de tous les hommes, noirs ou blancs, esclaves ou libres; car le meilleur des livres dit: « Dieu a fait d'un même sang toutes les nations destinées à habiter la surface de la terre. »

« Notre commune patrie offre à tous les hommes les mêmes avantages, les mêmes facilités, les mêmes récompenses, et la Constitution, dans son préambule, a eu l'intention de dire tout ce qu'elle a dit, sans hypocrisie, sans égard à la couleur ou à la condition : *ad infinitum*. Les aspirations et les espérances d'un peuple vertueux, protégées par le caractère de *droits égaux*, caractère si sage, si libéral, si profond, si large et si élevé, tel qu'il se montre dans la Constitution, devraient être regardées par ceux à qui est confiée l'administration des lois avec le même respect que les prières des saints sont regardées dans le ciel, avec cet amour, cette confiance, cette union dont le soleil, la lune et les étoiles pourraient donner le témoignage :

Ils chantent éternellement tout en luisant :
La main qui nous a faits est une main divine [1]!

« L'unité fait le pouvoir, et lorsque je réfléchis à son importance pour la stabilité de tous les gouvernements, je suis frappé de la folie avec laquelle se remuent les individus et les partis pour fomenter la discorde dans le but d'arriver au pouvoir sur le courant de l'excitation populaire. Je ne suis pas moins surpris des efforts du pouvoir ou des restrictions de droit qui, trop souvent, nous apparaissent sous le nom d'actes des législateurs pour frayer le chemin à des systèmes favoris, aussi dépourvus de mérite intrinsèque que le cœur d'un loup est destitué de la sensibilité laiteuse de la tendresse humaine. Un Français dirait : « *presque tous aiment richesses et pouvoir.* »

« Je dois rester sur ce sujet plus longtemps que sur d'autres, parce qu'il y a près de cent ans que Benjamin Franklin, ce patriote d'or, rédigea un plan d'union pour les colonies qui dépendaient alors de la Grande-Bretagne, et qui sont *aujourd'hui* une nation si indépendante. Dans ce projet d'union, entre autres sages dispositions ayant rapport à l'obéissance d'enfants soumis à la férule de leur père, nous lisons ceci : « Ils ont le pouvoir de faire des lois, d'établir et de lever les impôts, droits, taxes qui leur paraîtront les plus justes (ayant égard aux moyens particuliers à chaque colonie et aux circonstances dans lesquelles se trouve chacune d'elles), et de façon à ce qu'on puisse les percevoir en incommodant le peuple aussi peu que possible; préférant d'ailleurs décourager le luxe plutôt que d'accabler l'industrie de charges qui ne soient pas nécessaires. » Assurément, la Grande-Bretagne n'avait ni l'humanité ni la clémence qui eussent dû la faire consentir à un si juste plan d'union ; — mais le sentiment reste, ainsi que le sol qui a honoré sa naissance, comme un modèle pour les hommes sages de *rechercher les commodités du peuple plutôt que le bien-être du cabinet.*

« Et un des pères les plus nobles de notre liberté et de la gloire de notre pays, un homme grand dans la guerre, grand dans la paix, grand dans l'estime du monde, grand dans les cœurs de ses

1. For ever singing as they shine :
The hand that made us is divine.

compatriotes, — l'illustre Washington, — a dit, dans son premier message inaugural au Congrès : « Je tiens pour certain que si l'œil équitable qui doit veiller sur ce grand assemblage de communes et d'intérêts n'est pas fourvoyé dans son vaste regard par des embarras et des préjugés locaux, ni par des vues égoïstes et des animosités de parti, les fondements de notre politique nationale reposeront sur les principes purs et immuables de la moralité privée, et la supériorité du gouvernement libre sera prouvée par tous les attributs qui peuvent gagner l'affection de ses citoyens, et commander le respect du monde. » En vérité, la sagesse et la vertu de l'homme d'État brille ici d'un tel éclat que, si chacun des congrès postérieurs avait suivi ces instructions précieuses dans tous ses actes et délibérations, pour le bien et la commodité de la communauté tout entière et celle des communautés dont elle est composée, on n'entendrait pas le murmure d'une rébellion dans la Caroline du Sud; il n'y aurait pas de rupture dans Rhode Island; on ne verrait pas dans le Missouri la plèbe chasser les citoyens par autorité exécutive; il n'y aurait pas de corruption dans les élections; pas de guerre de frontière entre l'Ohio et le Michigan, pas de temps durs ni de détresse, pas d'éruption sur éruption dans les principales villes, pas de meurtres, pas de vols, pas de fraudes, pas de disette de numéraire; tout cela et mille autres difficultés ne seraient pas venues désoler l'intérieur de l'Union, pour détruire la confiance de l'homme et jeter le deuil dans le grand corps du peuple par la misère et la pauvreté, qu'a amenées une législation corrompue dans un moment de coupable vanité et dans un but d'agrandissement personnel. Le grand Washington, à la suite de ce loyal avis donné pour le bien-être commun de sa nation, donne encore ce conseil au Congrès : « Parmi les sujets importants qui doivent appeler votre attention, celui de pourvoir à la défense commune mérite surtout d'être considéré. Un des moyens les plus efficaces pour conserver la paix, est d'être prêt pour la guerre. » Ainsi que dirait un Italien : *Buono aviso*.

« Adams l'aîné, dans son message inaugural, justifie l'orgueil national d'une manière si grandiose, que tout honnête citoyen doit avec un sourire approbateur jeter un regard en arrière sur l'enfance des États-Unis, et se réjouir de ce que le patriotisme des gou-

vernants, la vertu du peuple, et la prospérité de l'Union ont à une époque couronné les attentes de l'espérance, démasqué les sophismes de l'hypocrite et imposé silence à la folie des ennemis. M. Adams a dit : « Si l'orgueil national est jamais justifiable ou excusable, c'est quand il n'a pas sa source dans le pouvoir ou dans les richesses, dans la grandeur ou dans la gloire, mais dans la conviction de l'innocence nationale, de son instruction et de sa libéralité. » Il n'y a pas de doute qu'il n'en fût ainsi de notre jeune royaume à la fin du siècle dernier : la paix, la prospérité, l'union remplissaient le pays de tolérance religieuse, de jouissances temporelles et de vertueuses entreprises ; et graduellement aussi, après que l'hiver meurtrier de la loi du Timbre, de la loi du Thé et d'autres actes de l'*étroite communion* de la royauté eurent étouffé le développement de la liberté de la parole, de la liberté de la presse et de la liberté de conscience, on vit fleurir comme les cèdres de Dieu, la lumière, la liberté et la loyauté.

« Le vénérable Thomas Jefferson, dans son discours inaugural, fait il y a plus de quarante ans, montre quelle magnifique perspective une innocente et vertueuse nation offre à l'œil du sage, quand il y a de l'espace pour les entreprises, des bras pour l'industrie, des têtes pour des héros et des cœurs pour la grandeur morale. Il a dit : « Une nation naissante, répandue sur une terre immense et fertile, portant sur toutes les mers les riches produits de son industrie, engagée dans le commerce avec des nations qui sentent le pouvoir et oublient le droit, marchant rapidement à des destinées qui sont au-dessus de la portée de l'œil de l'homme ; quand je contemple ces objets transcendants et vois l'honneur, le bonheur et les espérances de ce bien-aimé pays confiés au sort et auspices de ce jour, cette contemplation m'effraie et je m'humilie devant la grandeur de l'entreprise. » Une telle perspective était, à coup sûr, bien faite pour émouvoir l'âme d'un homme de bien ; mais « depuis que les pères se sont endormis, » des hommes mauvais et astucieux ont dépouillé le gouvernement de son vêtement de gloire, et le peuple n'a qu'à se lamenter dans la pauvreté, sinon dans les cendres et le cilice de sa grandeur déchue, tandis que des démagogues incendient le nord et le sud, l'est et l'ouest, pour soutenir leurs esprits *jusqu'à ce que de meilleurs temps arrivent* ; mais d'année en

année le peuple est réduit à *espérer*, jusqu'à ce que le nom même de *Congrès* ou de *Législature de l'État* devienne aussi horrible à l'ami sensible de son pays que le château de Barbe-Bleue l'est aux enfants, ou que l'Enfer de Grockett de Londres l'est aux hommes débonnaires. Quand le peuple est en sûreté, et que ses droits sont convenablement respectés, les quatre piliers principaux de la prospérité, à savoir : l'agriculture, les manufactures, la navigation et le commerce, réclament le soin tutélaire du gouvernement ; et, dans un aussi heureux pays que le nôtre, où le sol, le climat, les rivières, les lacs et les côtes marines, les productions, les bois de charpente, les minéraux et les habitants sont si divers qu'une variété agréable accommode tous les goûts, tous les trafics, tous les calculs, le plus haut moyen de révolution est assurément de protéger le nord et le sud, l'est et l'ouest, le centre et la circonférence du royaume par un tarif judicieux. Il est un proverbe aussi vieux que vrai : « Si vous voulez qu'on vous respecte, respectez-vous vous-même. »

« J'adopterai en partie le langage de l'adresse inaugurale de M. Madison : « Entretenir la paix et les rapports amicaux avec toutes les nations qui ont des dispositions correspondantes ; garder une neutralité sincère vis-à-vis des nations belligérantes ; préférer dans tous les cas une discussion amicale et des arrangements raisonnables dans les intrigues étrangères, si dégradantes pour tous les pays et si funestes aux nations libres ; nourrir un esprit d'indépendance, trop juste pour empiéter sur les droits des autres, trop fier pour sacrifier les siens, trop libéral pour entretenir nous-mêmes des préjugés indignes, et trop élevé pour ne pas étudier ceux des autres ; considérer l'union des États comme la base de leur paix et de leur bonheur ; soutenir la constitution, qui est le ciment de l'Union, aussi bien dans ses limites que dans ses pouvoirs ; respecter les pouvoirs et les droits réservés aux États et au peuple, comme essentiels et intimement liés au succès du système général ; éviter la plus légère intervention dans les droits de conscience ou les affaires de religion, si sagement exemptés de la juridiction civile ; conserver dans toute leur force les autres dispositions salutaires à l'égard des droits personnels et privés, et la liberté de la presse, etc... »

« Le gouvernement a été florissant à une époque sous la conduite de fidèles serviteurs, et l'honorable M. Monroe dit, dans son temps, en parlant de la constitution : « Notre commerce a été sagement réglé avec les nations étrangères et entre les États ; de nouveaux États ont été admis dans notre Union ; notre territoire s'est agrandi par un beau et honorable traité et avec de grands avantages pour les États primitifs ; les États ont été respectivement protégés par le gouvernement national, suivant un doux système paternel contre les dangers de l'étranger ; et jouissant dans leurs sphères séparées, et par le moyen d'une sage division de pouvoir, d'une juste proportion de la souveraineté, ils ont amélioré leur politique, augmenté leurs établissements et acquis une force et une maturité qui sont la meilleure preuve de saines lois bien administrées. Et si nous jetons les yeux sur la condition des individus, quel orgueilleux spectacle elle nous montre ! Qui a été frustré d'un droit dans sa personne ou sa propriété ? Qui a été empêché d'offrir au divin auteur de son être ses vœux et ses prières de la manière qu'il lui plaît ? Il est bien constaté que tous ces bienfaits ont été goûtés dans toute leur extension. Et j'ajouterai, avec une satisfaction particulière, qu'il n'y a pas eu un seul exemple de peine capitale infligée pour le crime de haute trahison. » Quel délicieux tableau du pouvoir, de la politique et de la prospérité ! En vérité, le sage proverbe est juste : *Sedaukauh teromain goy, veh-kasade le-u-meem khahment* (La droiture exalte une nation, mais le péché est un opprobre pour tout peuple)...

« Et encore, Adams le jeune, à l'époque de l'âge d'argent de notre pays (1825), signale ainsi avec candeur la majesté de la jeune république dans sa grandeur croissante : « ... Depuis la formation de notre Union, une population de quatre millions s'est multipliée jusqu'à douze millions. Un territoire borné par le Mississipi s'est étendu d'un océan à l'autre. De nouveaux États, en nombre presque égal à celui des premiers, ont été admis dans la Confédération. Des traités de paix, d'amitié et de commerce ont été conclus avec les principaux royaumes de la terre. Le peuple d'autres nations, les habitants des pays acquis, non par conquête, mais par contrat, ont été réunis avec nous dans la participation de nos droits et devoirs, de nos charges et de nos avantages. La forêt est tombée sous

la hache de nos bûcherons; le sol a été rendu fécond par le labour de nos fermiers; notre commerce a blanchi tous les océans. L'empire de l'homme sur toute la nature physique s'est agrandi par les inventions de nos artistes; la liberté et la loi ont marché se tenant par les mains. Le but de toute association humaine a été rempli aussi efficacement que sous tout autre gouvernement du globe, et à un prix qui excède un peu pour une génération tout entière les dépenses que font d'autres nations en une seule année. »

« Professant ces mêmes nobles sentiments, le général Jackson, lorsqu'il arriva à la présidence, dit : « Aussi longtemps que notre gouvernement est administré pour le bien du peuple et réglé par sa volonté, aussi longtemps qu'il nous assure les droits de personne et de propriété, la liberté de conscience et de la presse, il sera digne d'être défendu; et aussi longtemps qu'il est digne d'être défendu, une milice patriotique le couvrira d'une égide impénétrable. »

« L'administration du général Jackson peut être appelée *l'apogée* de la gloire américaine, de la liberté et de la prospérité, car la dette nationale qui, en 1815, par suite de la dernière guerre, était de 125,000,000 de dollars, et diminuait graduellement, fut payée pendant ses jours d'or, et des dispositions furent prises pour distribuer le surplus du revenu entre les divers États, et cet auguste patriote se retira en laissant, pour me servir de ses propres paroles, « un grand peuple prospère et heureux, dans la pleine jouissance de la liberté et de la paix, honoré et respecté par toutes les nations de l'univers. »

« Alors à l'âge de soixante ans, notre florissante république commença à décliner au contact flétrissant de Martin Van Buren! L'ambition désappointée, la soif du pouvoir, l'orgueil, la corruption, l'esprit de parti, les factions, le patronage, les perquisitions, l'aspiration à la renommée, les alliances embarrassantes, la clique des prêtres et la perversité spirituelle en *haut lieu*, battirent des mains et se divertirent bruyamment dans la splendeur du milieu de la nuit. Le désordre, les vexations, les perplexités et les querelles, mêlés à l'espérance, à la crainte, aux murmures, grondèrent sourdement à travers l'Union, et agitèrent la nation tout entière comme le ferait un tremblement de terre parti du centre du globe pour jeter

la mer au delà de ses limites et renverser les collines éternelles. En attendant des temps meilleurs, la jalousie, les prétentions hypocrites, l'ambition pompeuse, se regorgèrent des dépouilles du peuple, et s'élevèrent dans leur majesté pour balayer comme un tourbillon tout le pays, jusqu'à ce que le général Harrison apparut comme une étoile au milieu de la tempête pour annoncer un plus beau temps.

« Le calme vint. Voici le langage que tenait ce vénérable patriote, lorsque, dans son adresse inaugurale, il discourait sur les mérites de la constitution et de ses auteurs : « Il y avait en elle des traits qui ne paraissaient pas en harmonie avec les idées d'une simple démocratie ou république représentative; et, connaissant la tendance du pouvoir à s'accroître lui-même, surtout quand il était exercé par un seul individu, on prédit qu'à une époque peu éloignée le gouvernement aboutirait à une monarchie virtuelle. Il ne me conviendrait pas de dire que les craintes de ces patriotes ont été réalisées déjà. Mais, comme je crois sincèrement que la tendance des moyens et des opinions a été dans cette direction depuis quelques années, je pense que je dois saisir cette occasion de renouveler l'assurance que j'ai donnée jusqu'ici de ma résolution d'arrêter les progrès de cette tendance, si elle existe réellement, et de ramener le gouvernement à l'état de vigueur et de santé où il était anciennement. » Cet excellent homme mourut avant d'avoir été en mesure d'appliquer un baume adoucissant sur la plaie de notre pays gémissant. Je désirerais que la nation décidât si le général Harrison, dans son poste suprême, à la veille d'entrer dans le monde des esprits, *a dit la vérité ou non,* quand le président Tyler régna trois ans dans la perplexité et au milieu de faux whig-démocrates, pour remédier aux infractions ou faire voir les plaies, *secundum artem.* Toutes choses considérées, les événements subséquents, la chute de Van Buren, la mort de Harrison et le gouvernement de Tyler montrent, ainsi que pourrait s'écrier un Chaldéen, que *Beram etai elauh besmayauh gauhah rauzeen* (il y a certainement un Dieu dans le ciel pour révéler les secrets).

« Tout honnête homme ne peut douter un instant que la gloire de la liberté américaine ne soit sur son déclin, et que des calamités et la confusion ne viennent tôt ou tard détruire la paix du peuple.

cette terre vantée de liberté, un décorum ouvert, franc, candide, produirait l'estime, la confiance, l'union et l'amour; et le voisin d'un État quelconque ou d'un pays quelconque, n'importe sa couleur, son climat, sa langue, pourrait se réjouir en mettant le pied sur ce sol sacré de liberté, et s'écrier : « Le nom même d'*Américain* est rempli *d'amitié.* » Oh! créez donc la confiance! Restaurez la liberté! Abattez l'esclavage! Rejetez l'emprisonnement pour dette, et soyez avec tout l'univers en paix, en amour et en communion! Souvenez-vous que l'honnêteté n'est point sujette à la loi : la loi a été faite par les transgresseurs, et c'est pour cela qu'un Allemand pourrait s'écrier : *Ein ehrlicher Name ist besser als Reichthum* (bonne renommée vaut mieux que ceinture dorée).

« Pour la commodité du peuple de tous les États et territoires, que le Congrès montre sa sagesse en créant une banque nationale, avec des succursales dans chaque État et territoire, dont le capital sera fourni par la nation pour la banque centrale, et par les États et territoires pour les succursales; et dont les employés et directeurs seront élus tous les ans par le peuple, avec un salaire de deux dollars par jour. Ces diverses banques ne devront jamais émettre de billets au-dessus de la valeur des capitaux renfermés dans leurs caves. Le bénéfice net de la banque centrale sera affecté au revenu national, et celui des succursales aux revenus des États et territoires. Et les billets seront au pair dans toute l'étendue de la nation, ce qui guérira miséricordieusement ce désordre funeste, connu dans les villes sous le nom de *courtage,* et laissera l'argent du peuple dans sa poche.

« Donnez à chacun sa liberté constitutionnelle, au président plein pouvoir d'envoyer une armée pour réprimer les tumultes populaires, et aux États l'autorité de révoquer et de combattre ce reste de folie qui oblige le gouverneur à demander au président des troupes en cas d'invasion ou de rébellion. Le gouverneur peut être lui-même un émeutier, et, au lieu d'être puni pour meurtre et trahison, comme il devrait l'être, il peut anéantir les vies, les droits et la propriété qu'il devrait protéger. Comme le bon Samaritain, envoyez tous les avocats, dès qu'ils se repentent et qu'ils obéissent aux commandements du ciel, prêcher, sans bourse ni bagage, l'Évangile aux délaissés et verser l'huile et le vin : un sa-

cerdoce éclairé est certainement plus honorable qu'un *clergé mercenaire.*

« Quant aux territoires contigus aux États-Unis, la sagesse recommande de ne pas faire d'alliance compromettante avec eux. L'Orégon appartient honorablement à ce gouvernement, et quand nous aurons le consentement de l'homme de couleur, que l'Union s'étende de l'Océan oriental à l'occidental; et si le Texas pétitionne auprès du Congrès pour être admis parmi les enfants de liberté, tendez-lui la main droite et gardez-vous d'un refus! Faites le même accueil amical au Canada et au Mexique. Quand le bras droit des hommes libres se sera étendu sous la forme d'une marine pour protéger les droits, le commerce et l'honneur, faites que les yeux de fer du pouvoir veillent du Maine jusqu'au Mexique, de la Californie jusqu'à la Colombie. C'est ainsi que l'Union peut être fortifiée et que la spéculation étrangère peut être empêchée d'opposer bordée à bordée.

« Soixante-dix années ont fait beaucoup pour ce beau pays; elles ont brisé les chaînes de l'oppression et de la monarchie, elles ont multiplié ses habitants de deux à vingt millions, avec une part de science en proportion et assez grande pour naviguer autour du globe, pour arracher la foudre aux nuages et pour lutter avec toutes les têtes couronnées du monde.

« Pourquoi donc, oh! pourquoi ce peuple autrefois florissant ne se relèvera-t-il pas, comme le phénix, des cendres du pouvoir de Martin Van Buren, du milieu des débris et des ruines fumantes d'autres polichinelles politiques, du milieu des désastres de Benton, de Calhoun, de Clay, de Wright et d'une caravane d'infortunés docteurs en droit? N'aidera-t-on pas à appliquer un emplâtre sur les blessures, à panser les plaies sanglantes d'une nation durement éprouvée, mais toujours sainte? Les habitants du Sud sont hospitaliers et nobles: ils aideront un pays si *libre* à se délivrer de toute trace d'esclavage dès qu'ils seront assurés de recevoir une juste compensation pour leur propriété. Le pays se remplira d'argent et de confiance, quand une banque nationale de vingt millions et dans chaque État une banque d'État avec un capital d'un million ou davantage, auront donné le ton aux affaires monétaires et rendu le papier en circulation aussi précieux dans les bourses de toute la

communauté que dans les coffres d'une banque ou d'un spéculateur.

« Le peuple peut avoir des fautes, mais on ne devrait jamais s'en moquer. Je pense que la citation faite dans le Parlement britannique par M. Pitt du couplet du mari et de sa femme, de M. Prior, au sujet de la politique que le roi et le ministère d'Angleterre devraient suivre vis-à-vis des colonies qui sont *aujourd'hui* les États-Unis, pourrait servir à quelques-uns de ces hommes qu'un *souffle* a élevés à de hautes fonctions, comme règle de conduite vis-à-vis de la postérité de ce peuple noble et courageux :

Soyez un peu aveugle pour ses fautes;
Soyez très-aimable pour ses vertus [1].

« Nous avons eu des présidents démocratiques, des présidents whigs, un président pseudo-démocrate-whig : il est temps d'avoir *un président des États-Unis*. Que le peuple de toute l'Union, imitant les inflexibles Romains, lorsqu'un fonctionnaire ne tient pas aux promesses qu'il a faites comme candidat, précipite le misérable sycophante de son élévation, comme Dieu le fit pour Nabuchodonosor, lorsqu'il le força à brouter l'herbe des champs avec un cœur de brute au milieu du bétail.

« M. Van Buren a dit, dans son message inaugural, qu'il arrivait à la présidence adversaire inflexible de toute tentative, de la part du Congrès, à l'abolition de l'esclavage dans le district de Colombie, contre les souhaits des États à esclaves; et, de plus, parfaitement décidé à résister à la moindre intervention sur ce sujet dans les États où l'esclavage existe. Le pauvre petit Matty fit cette rapsodie de ramoneur en songeant que l'État de New-York, son pays natal, avait aboli l'esclavage sans efforts et sans murmures. Grand Dieu, quelle indépendance ! Dès lors l'esclavage est toléré partout où il existe : constitution ou non, peuple ou non, bien ou mal, *vox Matti vox diaboli;* et peut-être son grand plan *sub-treasury* était-il du même genre. Mais l'homme et ses mesures ont une ressemblance si frappante avec l'anecdote du Gallois et de son timon, que lorsque

1. Be to her faults a little blind;
Be to her virtues very kind.

la constitution était assez large pour permettre l'esclavage dans la capitale d'un peuple libre, on ne pouvait rien en retrancher; mais lorsqu'elle était si étroite qu'il fallait un *sub-treasury* pour sauver les fonds de la nation, *on pouvait y faire une greffe!* O grand'mère, quelle longue queue a notre minet! Ainsi qu'un Grec pourrait dire *hysteron proteron* (la voiture devant le cheval)...

« Dans les États-Unis, le peuple est le gouvernement, et sa voix unie est le seul souverain qui doive régner, le seul pouvoir qui doive être obéi, le seul gentleman qui doive être honoré, à l'intérieur comme à l'extérieur, sur terre ou sur mer. Si donc je devenais président des États-Unis par les suffrages d'un peuple vertueux, j'honorerais les vieux sentiers des pères vénérés de la liberté; je marcherais sur les traces des illustres patriotes qui portèrent l'arche du gouvernement sur leurs épaules, en ne visant qu'à la gloire du peuple, et si ce peuple pétitionnait pour abolir l'esclavage dans les États à esclaves, j'emploierais tous les moyens honorables pour faire exaucer ses prières et donner la liberté aux captifs en donnant au gentleman du midi un équivalent raisonnable de sa propriété, afin que la nation entière pût être véritablement libre! Si le peuple pétitionnait pour une banque nationale, je ferais tous mes efforts pour combler ses vœux, et pour en établir une sur des principes nationaux en évitant des taxes, et je le constituerais lui-même contrôleur des voies et moyens; et si le peuple pétitionnait pour la prise de possession du territoire de l'Orégon ou d'autres territoires contigus, j'userais de toute l'influence de la magistrature suprême pour satisfaire une si raisonnable requête, afin de pouvoir étendre les efforts puissants et les entreprises d'un peuple libre de l'Océan oriental à l'occidental et de faire fleurir le désert comme la rose; et lorsqu'un royaume voisin pétitionnerait pour se joindre à l'Union des fils de la liberté, ma voix serait: *Venez*, oui, venez, Texas, venez, Mexique; venez, Canada, et venez tout le monde, — soyons frères; soyons une grande famille et ayons une paix universelle. Abolissez les cruelles coutumes des prisons (excepté pour certains cas), des pénitentiaires et des cours martiales pour désertion; laissez régner la raison et l'amitié sur les ruines de l'ignorance et de la barbarie; oui, je voudrais, comme l'ami universel de l'homme, ouvrir les prisons, ouvrir les yeux, ouvrir les oreilles, ouvrir les

cœurs de tout le peuple pour jouir de la vue de la liberté, d'une liberté pure, et Dieu qui jadis balaya par un déluge la violence de la terre, et dont le Fils a donné sa vie pour le salut de tous ceux que son Père lui donna dans le monde, et qui a promis de revenir purifier le monde par le feu dans les derniers jours, sera invoqué par moi pour le bien de tout le monde. Avec la plus haute estime, je suis un ami de la vertu et du peuple.

« JOSEPH SMITH. »

Ce manifeste peu grammatical, où des idées praticables et utiles se mêlent à des idées chimériques, fut reproduit par un grand nombre de journaux, et la candidature de Joseph trouva de l'appui, même en dehors de sa secte. Mais en même temps elle était ailleurs énergiquement combattue, ou plutôt repoussée avec mépris. La conduite du prophète, dans cette circonstance, il faut le reconnaître, ne fut pas marquée au coin de sa prudence ordinaire. Il se savait entouré d'ennemis puissants et acharnés, il savait que la prospérité de sa colonie avait excité, même dans l'Illinois, autrefois si bienveillant, un sourd mécontentement. La modestie, le silence les auraient peut-être désarmés : une ambition bruyante et démesurée devait déchaîner les haines et lui susciter de nouveaux périls. C'est en effet ce qui arriva. Les habitants de l'Illinois, ennemis des Mormons, poussés déjà par les apostats d'une part, et de l'autre par le Missouri, songèrent enfin aux moyens de chasser les Saints de leur territoire. Au commencement de 1844, ils tinrent des meetings dans ce but. Le peuple de Carthage, surtout, dont les dispositions hostiles dataient déjà de loin, était arrivé à un tel état d'irritation que Joseph n'osait plus se présenter dans cette ville. Conjurer l'orage, ou plutôt fuir le point qu'il menaçait, était le parti le plus sage, et il est permis de croire que Joseph y

songea d'abord sérieusement. Avec cette idée, autant peut-être que pour hâter les développements de ses vues qui ne tendaient à rien moins, ce semble, qu'à posséder une grande domination temporelle, Joseph, dans une réunion du 20 février, parla de quitter le pays, ou du moins laissa entendre que telle était sa pensée. Il donna aux douze apôtres des instructions relatives à une expédition en Californie et en Orégon. Il s'agissait de chercher un bon emplacement pour s'y retirer après la construction du temple, y bâtir une grande cité, et trouver enfin à l'abri des montagnes un bon gouvernement « où le diable ne pût pas les atteindre. » C'était abandonner Sion, mais ce n'était là qu'une difficulté facile à lever. Smith était de l'école de Sertorius :

Rome n'est pas dans Rome ; elle est toute où je suis.

D'ailleurs il se donnait de la marge pour l'emplacement de Sion. « Toute l'Amérique du nord au sud forme Sion. L'Amérique entière est désignée par les prophètes qui déclarent qu'elle est la Sion où doit être la montagne du Seigneur, et qu'elle doit être dans le centre du pays. » (Sermon de Joseph Smith dans la conférence d'avril 1844.)

Cette idée d'un établissement dans l'Orégon, idée qui a été réalisée de nos jours par l'occupation du Lac Salé, fut-elle suggérée au prophète par le souvenir de la conversation qu'il avait eue, en 1840, à Washington, avec Henry Clay, et du conseil que lui avait donné ce personnage, au moins indirectement, de se retirer dans l'Orégon ? On ne sait : mais il suffisait des circonstances pour la faire naître dans son esprit. Malheureusement Smith ne s'attacha pas à l'idée d'une émigration avec la persistance qu'il eût été de son intérêt d'y apporter. Les fumées de l'ambition, un moment dissipées,

lui étaient revenues au cerveau, aux approches des élections; elles l'enivraient et lui suggéraient parfois les idées les plus excentriques. Avant d'envoyer dans l'ouest des explorateurs à la recherche d'un territoire nouveau, il écrivit au Congrès fédéral pour demander l'autorisation de lever une armée de cent mille volontaires à l'effet de protéger les citoyens américains qui émigreraient dans le Texas, l'Orégon et les autres pays adjacents, où ils ne trouveraient pas la protection nécessaire à la prospérité de leurs établissements. Il demandait, en outre, d'être reconnu comme général de l'armée régulière des États-Unis. Il n'est pas besoin de dire que ces demandes ne furent pas l'objet d'un sérieux examen.

Porta-t-il son ambition plus haut? Songea-t-il sérieusement à la présidence de l'Union? S'imagina-t-il qu'il arriverait jamais à cette première magistrature de la république? Il serait difficile de se prononcer à cet égard. Ce qui est certain, c'est que son langage, à travers son obscurité mystérieuse et calculée, peut le faire parfois supposer. Ainsi, dans la conférence du 6 avril 1844, il disait à ses ouailles réunies au nombre de vingt mille : « Le grand Jehovah a toujours été avec moi, et la sagesse de Dieu me dirigera à la septième heure. Je me sens avec Dieu dans une communion plus intime et sur un meilleur pied que je ne l'ai été de ma vie; et je suis heureux de paraître au milieu de vous dans ces circonstances. » Et, ce qui est encore plus certain, c'est qu'il envoya, à la suite des conférences d'avril, deux cent quarante-quatre missionnaires pour aller dans les divers États de l'Union prêcher sa candidature en même temps que le nouvel Évangile.

Quoi qu'il en soit, et quelles que fussent les espérances du prophète et des fidèles sur le succès immédiat de l'am-

bition présente, l'avenir s'offrait à eux sous les plus brillantes couleurs, et ils se promettaient les plus glorieuses destinées. Brigham Young, dans un de ses sermons de la même conférence d'avril, semblait inspiré de la même confiance, et disait dans ce style apocalyptique si commun à la secte et où la pensée ne se dégage guère aisément de ses voiles pour nous autres profanes : « Si l'on nous frappe, nous renverserons le monde, et nous mettrons les chevaux derrière la voiture pour les faire conduire par elle. » Les événements, du reste, étaient de nature à faire illusion, surtout aux simples et aux crédules, et les simples et crédules ne manquaient pas parmi les Mormons. Comment auraient-ils résisté au vertige, quand ils voyaient des nouveaux convertis accourir de toutes parts? Un seul bâtiment venait d'amener huit cents frères d'Angleterre, et annonçait que la propagande faisait, dans l'ancienne métropole de l'Union, des progrès rapides. Et puis un missionnaire ne leur écrivait-il pas des Iles britanniques, le 10 avril, une lettre pleine de miracles accomplis en témoignage de leur foi? « Le marquis de Downshire, disait-il, qui a persécuté les Saints en Irlande, à Hillsborough, a eu le plaisir de voir son fils, lord William, tué par son cheval dans une chasse; et M. Reilly, son agent, qui avait aidé à tourmenter les Saints, a eu une troisième attaque de paralysie, tandis que son fils, qui était à la tête d'une émeute contre notre Église, est tombé malade, sans espoir de guérison. *C'est autant pour eux.* » Évidemment, après de tels prodiges, Dieu ne pouvait pas faire moins pour eux que de leur donner l'empire de l'Amérique. Il est constant qu'ils avaient, dès lors, cette espérance; si elle n'était pas dans l'esprit des chefs, au moins était-elle populaire. Un seul fait suffit pour donner une idée de la naïveté de leur foi. Quand ils apprirent que Lorenzo Snow avait

présenté le Livre de Mormon à la reine d'Angleterre, ce fut une grande joie parmi eux; ils s'imaginaient que, si sa gracieuse majesté lisait leurs écritures sacrées, ce serait assez pour la convaincre de la vérité de leur croyance et pour la décider à s'y convertir.

Sans partager toutes les illusions de son peuple, Smith, peu modeste par lui-même, se sentait fier de la puissance qu'il s'était créée, de son rôle de prophète, des progrès de sa secte et de cette sorte de célébrité qu'il avait acquise et qui lui avait permis de poser sa candidature à la première magistrature de la république. Aussi se crut-il en position de traiter d'égal à égal avec ses compétiteurs; et comme aucun d'eux n'avait répondu d'une manière satisfaisante à sa lettre du 4 novembre, il s'autorisa de là pour écrire à Henry Clay[1] une lettre pleine d'insolence et d'ironie, mais en même temps fort remarquable et souvent éloquente. Pour achever de donner une idée du genre d'esprit du héros dont nous racontons l'histoire, nous croyons devoir traduire ici littéralement sa lettre adressée à M. H. Clay.

Nauvoo, Illinois, 13 mai 1844.

« Monsieur, votre réponse à ma demande : « Quelle serait votre règle de conduite vis-à-vis des Saints du dernier jour, dans le cas où vous seriez élu président des États-Unis? » a fixé mon attention depuis novembre dernier, et je me plaisais à espérer que vous donneriez au pays (car tout honnête citoyen a le droit de l'exiger) un manifeste de vos vues sur la meilleure méthode et sur les meilleurs moyens de garantir au peuple, *au peuple tout entier*, le plus de liberté, le plus de bonheur, le plus d'union, le plus de richesse, le plus de renommée, le plus de gloire à l'intérieur, le plus d'hon-

1. Il avait écrit auparavant (2 janvier 1844) à un autre candidat M. J.-C. Calhoun, une lettre tout aussi arrogante.

neur à l'extérieur, et au moindre prix. Mais j'ai attendu en vain. Les déclarations publiques auxquelles vous vous êtes borné, ont été faites, comme votre réponse à ma lettre, d'une manière mielleuse et propre à flatter plutôt que substantielle et propre à nourrir le peuple. La politique antérieure qui vous aurait dirigé dans l'accomplissement de votre devoir d'homme d'État, vous semblez l'abandonner tout entière au moment où la vigueur de l'intelligence et la force de la vertu auraient dû rechercher un abri perpétuel pour la liberté ; quand, en qualité d'homme sage, de vrai patriote, et d'ami de l'humanité, vous auriez dû prendre la résolution d'améliorer la condition effrayante de notre *saignant* pays par un plan vigoureux de sagesse, de droiture, de justice, de bonté et de clémence, qui aurait ramené l'âge d'or de la jeunesse de notre nation, sa vigueur et sa nature vivace, lorsque la prospérité couronnait les efforts d'une république naissante, lorsque les nobles aspirations des fils de la liberté étaient : « Nous sommes un. »

« Dans votre réponse à mes questions, l'automne dernier, ce tact particulier aux politiques modernes, déclarant que « si vous arrivez jamais à ce haut emploi, vous voulez y entrer libre de toutes entraves, sans donner d'autres garanties que celles qu'on peut tirer de votre vie entière, de votre caractère et de votre conduite, » ce tact ressemble tellement à l'enseigne d'un vendeur de billets de loterie avec la Déesse de la Chance assise sur le char de la Fortune, à califourchon sur la corne d'abondance et guidant sans rênes ni bride les coursiers fringants du bonheur, que je suis forcé de m'écrier : O homme fragile ! qu'avez-vous fait pour vous exalter ? Que peut-on tirer de votre *vie,* de votre *caractère* ou de votre *conduite,* qui soit digne de fixer les regards de cette nation comme un modèle de *vertu,* de *charité* et de *sagesse ?* N'êtes-vous pas un tableau de loterie, avec plus de deux billets pour un gagnant ? Mettant de côté plusieurs faits antérieurs à votre traité de Gand, laissons le monde jeter les yeux sur ce traité et voir où est la sagesse, l'honneur et le patriotisme qui auraient dû caractériser le plénipotentiaire de la seule nation libre qui soit sur la face de la terre. Une négociation d'un quart de siècle pour obtenir ce qui nous était dû sur la frontière nord-est, les mille manières par lesquelles l'Orégon essaie de briller comme territoire américain, ac-

couplées à vos démarches pour la présidence et à votre secrétariat obtenu par chance en 1825, tout cela tend à convaincre les amis de la liberté, les patriotes partisans du libre échange, des droits du matelot, et de la démocratie de l'âge d'or de Jefferson, et des protecteurs des personnes et de la propriété, qu'une guerre honorable vaut mieux qu'une paix déshonorante.

« Mais si vous aviez réellement voulu faire preuve de la sagesse, de la clémence, de la bienveillance, de la dignité d'un grand homme, dans cette république tant vantée, lorsque quinze mille citoyens libres furent bannis de leurs foyers, terres et propriétés, dans le très-patriotique État de Missouri, et alors que, sur votre serment et sur votre honneur, vous occupiez la haute dignité de sénateur pour le noble et magnanime État de Kentucky, pourquoi n'avez-vous pas alors fait voir au monde votre attachement loyal aux lois et à l'ordre en employant tous les moyens honorables pour réintégrer des innocents dans la jouissance de leurs droits et de leurs propriétés? Pourquoi, Monsieur? Plus nous scrutons votre caractère et votre conduite, plus nous sommes obligés de dire avec l'Écriture sainte : *l'arbre est connu par son fruit.*

« Mais ce n'est pas tout. Plutôt que de vous montrer honnête homme, en répondant au peuple de ce que vous ferez en cas d'élection à la présidence, « vous ne pouvez entrer dans aucun engagement, ni faire de promesses, ni donner de garanties » pour ce que vous ferez. Fort bien, il se peut que des partisans à tête chaude prennent au comptant une telle *nihilité;* mais les hommes sensés et même les *dames* se croiraient insultés par une telle échappatoire! Si une tempête est prévue, pourquoi ne pas s'y préparer?...

« La véritable grandeur ne vacille jamais; quand le compromis du Missouri fut présenté par vous pour le bénéfice de l'*esclavage*, il y eut une forte reculade de l'*honneur de l'Ouest;* et à partir de cette époque, Monsieur, le pur Yankee, l'ardent abolitioniste, le zélé démocrate, ainsi qu'un grand nombre de whigs à idées libérales, vous ont reconnu pour un *escroc* politique, qui mendiez une chance pour *extorquer* le fauteuil de la présidence, où vous pourriez jouer les destinées de notre chère patrie contre un *jeu* de *fanfaron* qui se terminerait par la complainte : *Écoutez du fond de*

la tombe un bruit lugubre. Ne tressaillez pas à cette peinture, car votre vie *entière*, votre *caractère*, votre *conduite* ont été tachés par des actes qui font monter le rouge au front de tout vertueux patriote. Vous devez donc être content de votre lot, quand le crime, la lâcheté, la cupidité ou de bas artifices vous ont conduit de la tour élevée d'un homme d'État à l'obscure taverne d'un joueur. Un homme qui accepte un cartel ou se bat en duel n'est ni plus ni moins qu'un meurtrier, car l'Écriture sainte déclare que *quiconque verse le sang de l'homme, par l'homme verra son sang versé:* et lorsque, dans la ville renommée de Washington, le fameux *Henry Clay* se laissa tomber de son siége de sénateur jusqu'au rang d'un coquin pour tirer sur ce point de mire de Randolph, il n'a pas déshonoré seulement sa réputation, sa famille et ses amis, il a encore souillé le *sanctum sanctorum* de la gloire américaine, et les polissons monarchiques du monde entier montrent du doigt du mépris l'*asile* tant vanté des *opprimés*, et sifflent les hommes d'État américains, ces *gentlemen vagabonds et meurtriers*, qui tiennent dans une main l'olivier de la paix et dans l'autre le pistolet de la mort! Le Sauveur pourrait bien adresser aux chefs de cette nation ces paroles terribles : « Malheur à vous, scribes, pharisiens, hypocrites, » car le gouvernement et le congrès des États-Unis, à quelques honorables exceptions près, ont suivi la voie de Caïn et doivent périr dans leurs contradictions comme Korah et sa troupe perverse. Et les honnêtes gens de tous les climats, et les innocents, les pauvres et les opprimés, aussi bien que les païens et les Indiens, en tout lieu, qui pouvaient seulement espérer que l'arbre de la liberté donnerait quelques fruits précieux au genre humain affamé et répandraient quelques feuilles embaumées pour la guérison des nations, ont depuis longtemps abandonné toutes leurs espérances de droits égaux, de justice, de jugement, de vérité et de vertu, en voyant de tels patriotes corrompus, vains, impies, méprisables, arrivés de force ou jetés à la tête du gouvernement pour diriger les destinées de millions d'individus. Couvrez les cieux d'un crêpe d'infortunes, entourez la terre d'un sac de toile, et que l'enfer murmure une mélodie en commémoration de la splendeur déchue! En effet, la gloire de l'Amérique s'est évanouie, et Dieu placera une épée flamboyante pour garder l'arbre de la liberté,

tandis que les Hérodes rapaces, tels que Van Buren, Boggs, Benton, Calhoun et Clay sont repoussés des royaumes de la vertu comme sujets destinés au royaume de la grandeur déchue ; *vox reprobi, vox diaboli!* Dans vos dernières adresses au peuple de la Caroline du Sud, où bourgeonnait la rébellion sans pouvoir fleurir, vous avez « renoncé à l'ultraïsme, au haut tarif, » et à peu près répudié votre « système de banque, » pour suivre le drapeau plus certain de « l'opinion publique. » Tout cela est très-bien et indique l'intention d'un homme politique, les calculs d'un démagogue, la finesse de l'administrateur, aussi réellement que la girouette indique le vent en tournant sur son axe. Des tribunes pour le sud, des barbecues pour l'ouest, des lettres confidentielles pour le nord et le « système américain » pour l'est :

> Par vos chants endormez l'enfant sur le haut de l'arbre,
> Et le vent en soufflant balancera son berceau [1].

« ... Il semblerait, en vérité, d'après tous les restes passés des partis, des politiques, des projets et des peintures, que vous êtes la *craie* (the clay), et le peuple le *potier*, et, comme il arrive que des vases se trouvent gâtés dans les mains du potier, il s'ensuit naturellement que *vous êtes un vase de déshonneur.*

« Il se peut que vous vous plaigniez de ce qu'un examen minutieux de « toute votre vie, de votre caractère et de votre conduite » vous place, comme dirait plaisamment un Kentuckien, sur un mauvais *fix;* mais, Monsieur, après que la nation s'est enfoncée de plus en plus dans la vase à chaque tour des grandes roues de l'Union, pendant que vous faisiez l'office d'un des principaux cochers, ce devient un devoir obligé pour toute la commune de s'unir comme un seul homme pour vous éplucher sur chaque point du gouvernement, pour découvrir tous les actes de votre vie, et pour rechercher quels actes importants vous avez faits pour le bien de la nation ; pour savoir combien vous avez imposé le trésor, dans le but de satisfaire votre convoitise ; pour connaître enfin pourquoi les

1. Lullaby baby upon the tree top,
And when the wind blows the cradle will rock.

lambeaux de vos vêtements pendent aux ronces du sentier comme des signaux de *gare à vous!*

« Mais votre *reculade* est vraiment prodigieuse! Non-seulement votre système de banque et votre projet de haut tarif ont disparu de votre tête « comme l'édifice sans fondement d'une vision, » mais encore « l'annexion du Texas » a touché si vivement vos sentiments pathétiques d'orgueil national, que les pauvres Texians, vos propres *frères,* courent le risque de retomber sous la férocité du Mexique ou d'être vendus à l'encan aux agioteurs anglais; et tout est bien, parce que « moi, » le vieux sénateur du Kentucky, ai peur que mes intérêts ne soient compromis dans le nord, en agrandissant les frontières de l'Union au sud. Assurément, « un pauvre enfant sage vaut mieux qu'un vieux roi fou qui ne veut plus recevoir de conseil. » A-t-on jamais entendu parler d'une nation qui eût trop de territoire? Fut-il jamais d'une mauvaise politique de se faire des amis? Y a-t-il jamais eu un peuple devenu trop bon pour faire le bien? Non, jamais; mais l'ambition et la vanité de certains hommes ont fait disparaître leur sagesse et leur jugement, et ont laissé un *squelette* qui craque à la place d'une *âme* noble.

« Pourquoi, Monsieur, la condition de toute la terre est-elle lamentable? Le Texas redoute les dents et les griffes du Mexique; l'Orégon est atteint de rhumatisme, pour avoir été horiblement exposé au chaud et au froid des trappeurs anglais et américains; le Canada a pris un mauvais rhume, à la suite d'une extrême fatigue dans la guerre patriotique; l'Amérique du Sud a la migraine, déterminée par les coups portés aux rayons de la catholicité et de la souveraineté espagnole; l'Espagne souffre de tranchées par l'effet de l'âge et de l'inquisition; la France tremble et dépérit sous l'effet de maladies contagieuses; l'Angleterre se plaint de la goutte... (and wiggles with wine); l'Italie et les États germaniques pâlissent de phthisie; la Prusse, la Pologne et les petits États voisins sont si sévèrement atteints d'esquinancie que « toute la tête est malade et tout le cœur en défaillance; » la Russie a la crampe de naissance; la Turquie a un engourdissement paralytique; l'Afrique, par l'effet de la malédiction de Dieu, a perdu l'usage de ses membres; la Chine est ruinée par le mal de la reine,

et le reste de l'Asie est effrayamment exposé à la petite vérole, qui a trouvé son chemin naturel par les colporteurs britanniques; les îles de la mer sont presque détruites par le scorbut; les Indiens sont aveugles et estropiés; et les États-Unis, qui devraient être le bon médecin, avec le « baume de Gilead, » et de plus un « asile pour les opprimés, » ont poussé et poussent encore dans les chambres de conseil du gouvernement une clique de joueurs politiques qui jouent pour les vieux habits et les vieux souliers d'un monde malade; et *pas d'engagement, pas de promesse à aucune fraction particulière du peuple*, que les héritiers légitimes recevront jamais un sou du legs de leur père! Délivrez-nous de tels démagogues! Leur amitié est plus froide que la glace polaire, et leurs professions sont plus viles que la damnation de l'enfer.

« O homme! quand un si grand dilemme du globe, de si terribles convulsions de royaumes, ébranlent la terre du centre à la circonférence; quand les châteaux, les prisons et les cellules élèvent un cri vers Dieu contre la cruauté de l'homme; quand le deuil de l'orphelin et de la veuve cause des angoisses dans le ciel; quand les pauvres de toutes les nations, jour et nuit, demandent du pain à cris, et un abri contre la chaleur et la tempête; et quand le noir avili lève ses mains chargées de menottes vers le grand homme d'État des États-Unis, en chantant :

> O Liberté, où sont tes charmes
> Que les sages m'ont dit si doux[1] !

et quand quinze mille citoyens libres de cette noble république de l'Amérique du Nord sont dépouillés et chassés d'un État dans un autre, sans réparation ni rédemption, il n'est pas seulement temps pour un candidat à la présidence de *s'engager* lui-même à exécuter la justice et le jugement avec droiture, qu'il y ait ou non des lois, mais c'est son devoir obligé, comme homme, pour l'honneur d'un pays disgracié et pour le salut d'un peuple jadis vertueux, de former une union de tous les honnêtes gens, et d'apaiser le courroux de

1. O Liberty, where are thy charms
That sages have told me were sweet!

Dieu par des actes de sagesse, de sainteté et de vertu! La prière fervente d'un homme droit vaut beaucoup.

« Peut-être pouvez-vous penser que je pousse trop loin mes attaques et ma critique, parce que vous dites, dans votre dernier paragraphe, que, « sans contredire vos déclarations, vous avez vu avec un vif intérêt le progrès des Saints du dernier jour, et sympathisé avec les souffrances qui, à ce qu'il vous semblait, leur avaient été injustement infligées; et que vous *pensez* qu'ils devraient jouir, ainsi que toutes les autres communautés religieuses, de la sécurité et de la protection de la constitution et des lois. » Si les paroles n'étaient pas du vent, ni l'imagination une vapeur, de telles « vues, » « avec un vif intérêt, » pourraient escamoter quelques votes mormons; une telle « sympathie » pour des souffrances que l'injustice leur a fait endurer pourrait guérir quelques-uns des malades qui languissent encore parmi eux, ressusciter quelques-uns des morts et recouvrer une partie de leur propriété du Missouri; et, enfin, si la pensée n'était pas un fantôme, nous pourrions, *pensez-vous*, ainsi que les autres communautés religieuses, *jouir de la sécurité et de la protection de la constitution et des lois*. Mais, pendant dix ans que les Saints du dernier jour ont vu couler leur sang, ont été volés, chassés de leurs terres, ont versé des océans d'argent au trésor pour payer votre célèbre personne et vos collègues, chargés de faire des lois et de *répartir* des droits et des priviléges *égaux à ceux des autres communautés religieuses*, ils ont attendu et espéré en vain. Si vous avez possédé quelque patriotisme, votre *popularité* l'a couvert d'un voile dans la crainte que les Saints ne devinssent amoureux de ses charmes. La charité aveugle et la justice muette ne font jamais grand'chose pour alléger les besoins des nécessiteux; mais une paille montre de quel côté souffle le vent. La rumeur publique fait courir le bruit qu'à votre avis la dernière ressource des Saints est d'émigrer dans l'Orégon ou la Californie. Une si cruelle humanité, une si noble injustice, une si honorable lâcheté, une si folle sagesse et une si vicieuse vertu ne pouvaient émaner que de Clay. Après que les Saints ont été volés pour la valeur de trois à quatre millions de terre et de propriétés par le peuple et par les pouvoirs de l'État *souverain* de Missouri, après qu'ils ont réclamé depuis la cour de district jusqu'au congrès pour une réparation que leur ont fait re-

fuser les préjugés religieux et la dignité sacerdotale, après qu'ils ont construit une ville et deux temples au prix d'immenses labeurs et d'immenses trésors, après que leur nombre s'est élevé de quelques centaines d'individus à des centaines de mille, après qu'ils ont envoyé des missionnaires aux diverses nations de la terre pour rassembler Israël, conformément aux prédictions de tous les saints prophètes depuis le commencement du monde, ce grand plénipotentiaire, le célèbre secrétaire d'État, l'ignoble duelliste, le sénateur joueur, le candidat whig à la présidence, *Henry Clay*, le sage avocat du Kentucky, conseille aux Saints du dernier jour d'aller en Orégon pour obtenir justice et fonder un gouvernement à eux. O vous! têtes couronnées de toutes les nations, M. Clay n'est-il pas un homme sage et tout à fait patriote? Comment, grand Dieu! transporter deux cent mille hommes à travers une vaste prairie, par delà les Montagnes-Rocheuses jusqu'en Orégon, à une distance de deux mille milles! Mais cela coûterait plus de *quatre millions*; et s'ils allaient par le cap Horn sur des vaisseaux jusqu'en Californie, il en coûterait plus de *vingt millions!* Et tout cela pour empêcher les États-Unis d'hériter de la honte du Missouri, qui a massacré et volé les Saints avec impunité! Benton et Van Buren, qui n'ont pas fait un secret de dire que s'ils arrivent au pouvoir ils exécuteront le plan d'extermination de Boggs pour débarrasser le pays de la présence des Saints du dernier jour, sont de petites tasses de lait, comparés à la « grande jatte d'eau-forte de Clay. » Mais c'est un véritable géant d'humanité! Envoyez les Mormons en Orégon, et délivrez le Missouri de sa dette et de sa honte! Ah! Monsieur, laissez cette doctrine faire le tour de la terre; nous savons, comme a dit Van Buren, que votre cause est juste; mais le gouvernement des États-Unis ne peut rien faire pour vous, parce qu'il n'a pas de pouvoir : *il vous faut aller en Orégon, et obtenir la justice des Indiens!*

« Je gémis sur la dépravation du monde; je méprise l'hypocrisie de la chrétienté; je hais l'imbécillité des hommes d'État américains; je déteste la manière dont les candidats aux emplois publics éludent toute garantie et toute responsabilité; j'aspire après un jour de droiture où celui « à qui appartient le droit de régner jugera les pauvres et fera respecter les droits des humbles et des pacifiques de la terre; » et je prie Dieu, qui a donné à nos pères la pro-

messe d'un gouvernement parfait dans les derniers jours, de purifier les cœurs du peuple, et de hâter l'arrivée de cette époque bienvenue.

« Avec la plus haute considération pour la vertu et pour la liberté parfaite, j'ai l'honneur d'être votre obéissant serviteur.

« JOSEPH SMITH. »

La candidature de Joseph, le bruit qu'elle faisait, l'importance qu'elle donnait au personnage, étaient, comme nous l'avons dit et comme il est facile de le comprendre, un grand sujet de joie et d'orgueil pour les Mormons. Dans leur enthousiasme, et dans la prévision du rôle politique que l'avenir réservait à leur prophète, et des grandes destinées qu'il préparait à leur cause, ils voulurent lui donner un témoignage éclatant de leur reconnaissance et de leur amour : le 17 mai, ils lui firent une ovation et le portèrent en triomphe dans les rues de Nauvoo.

La roche Tarpéienne n'est pas éloignée du Capitole, ou du moins les persécutions du triomphe, surtout pour les prophètes. Tandis que Joseph jouissait de sa gloire au milieu de son peuple, ses ennemis rendus plus acharnés dans leur haine par ses succès mêmes et par le bruit qu'il faisait au loin, songeaient aux moyens de le perdre et de frapper cette fois un coup décisif. Il faut le dire à la honte de l'esprit de secte, peu leur importaient les moyens : il fallait à tout prix se débarrasser de l'homme qui leur portait ombrage. Le 21 mai, la cour de Carthage, à l'instigation de quelques apostats et de fanatiques, envoya à Joseph Smith une sommation pour comparaître à sa barre, à l'effet de répondre à une accusation d'adultère et de parjure. Joseph crut d'abord devoir se dérober à ses ennemis et se mettre à l'abri ; à la fin il se décida à comparaître, et, grâce à ces

garanties que les passions mêmes ne peuvent pas mettre à néant dans les États libres, sa cause fut renvoyée à une autre session.

Peut-être le temps aurait-il amorti les haines et ramené les esprits. Malheureusement Joseph, trop confiant et trop peu maître de lui-même, vint bientôt fournir des armes contre lui. Des apostats et des ennemis personnels du prophète, entre autres[1] le renégat J.-H. Jackson, ex-prêtre catholique, qui avait à se venger de l'humiliation de s'être vu refuser la main de la fille de Hyrum, eurent l'idée de fonder à Nauvoo un journal, *the Expositor*, dans le but avoué de combattre les Mormons et avec l'arrière-pensée de les porter à des représailles et à des excès qui donnassent prise contre eux. Le coup porta juste et ce que la haine avait pressenti ne se fit pas attendre. Le premier numéro de l'*Expositor* parut le 10 juin : il contenait des attaques si violentes et si terribles[2] qu'il y eut une explosion. Joseph indigné, exaspéré, assembla aussitôt le conseil municipal en sa qualité de maire, et, séance tenante, le journal fut déclaré un *fléau public, qui méritait la peine d'extinction*. Une sentence de destruction fut portée contre le journal et immédiatement exécutée. Sur l'ordre donné par Joseph, l'imprimerie de

1. Parmi les ennemis les plus acharnés de Joseph, à cette époque, nous pouvons signaler aussi William Law, Francis M. Higbee et le docteur Foster. Tous les trois avaient été chassés de l'Église pour leur conduite peu édifiante. Higbee, dans le but de se venger du prophète, lui intenta un procès qui fut long et scandaleux, mais n'aboutit pas. Le docteur Foster accusait Joseph d'avoir cherché à séduire sa femme en lui prêchant la *doctrine de la femme spirituelle*. Nous ne saurions dire si les faits justifièrent cette grave accusation : on pourrait croire qu'elle émanait de la haine de Higbee.

2. On y lisait les dépositions réelles ou supposées de seize femmes contre les prétendues immoralités de Joseph et des principaux dignitaires de l'Église.

l'*Expositor* fut détruite le jour même par le commissaire de police.

C'était là une énormité, dans un pays où la liberté de la presse est sacrée et considérée comme la première et la plus vitale de toutes les libertés; c'était de plus une imprudence dans la situation des Mormons, un acte impolitique et qui devait avoir des conséquences incalculables. A peine la destruction de l'imprimerie de l'*Expositor* fut-elle connue, que de tous côtés les *Gentils* proférèrent des menaces de mort contre le prophète. Ils avaient cette fois un motif plausible et légitime pour exhaler leur fureur, et ils s'empressèrent d'en tirer parti. Dès le 12 juin Joseph et d'autres Mormons, considérés comme ses complices dans la fatale journée du 10, furent cités devant la justice pour avoir à répondre à une accusation de *perturbation du repos public*. Joseph échappa en obtenant, comme dans d'autres circonstances, un *writ d'habeas corpus*, et la cour de Nauvoo, se fondant sur ce que le maire n'avait fait qu'exécuter légalement une décision du conseil municipal, le renvoya absous.

Mais ce jugement ne pouvait être du goût des Gentils : il laissait impunie une violation flagrante de la constitution. Ils protestèrent; ils se réunirent le 13 juin à Carthage afin d'aviser aux moyens d'obtenir justice, et décidèrent qu'ils prendraient les armes contre les Mormons.

La situation devenait alarmante. Joseph avait la conscience du danger, d'autant plus grave qu'il n'était pas, cette fois, défendu par l'excellence de sa cause. Il écrivit au gouverneur de l'Illinois, et après lui avoir exposé les circonstances qui avaient amené la destruction des presses de l'*Expositor*, il le priait de se transporter à Nauvoo à l'effet de dissiper l'émeute de Carthage, qui menaçait de marcher contre lui et les siens avec cinq canons.

Avant d'avoir reçu une réponse, le 17 juin, Joseph fut arrêté de nouveau avec ses complices, et traduit encore devant la cour de Nauvoo, pour répondre à la même accusation de troubles dans l'affaire de l'*Expositor*. Il fut renvoyé comme la première fois. Le même jour, il rassembla les Saints, leur déclara qu'il était décidé à se défendre s'il était attaqué par l'émeute de Carthage, et fit un appel énergique à la police et à la légion de Nauvoo. Le lendemain, recevant des rapports inquiétants de Carthage et du Missouri, et craignant une attaque prochaine, il se laissa entraîner à un parti extrême, et de son autorité privée proclama la loi martiale dans Nauvoo. Il harangua ses troupes, les exhortant à combattre avec lui jusqu'à la mort pour la défense de leur religion et de leurs libertés. Les jours suivants furent employés à faire des préparatifs de défense.

Cependant, le gouverneur de l'Illinois, Thomas Ford, s'était transporté à Carthage. Après avoir pris connaissance des faits, il déclara que le conseil municipal de Nauvoo avait excédé son pouvoir en prononçant la suppression du journal l'*Expositor*, et il écrivit à Smith pour lui conseiller de se livrer à la justice du pays.

Il paraît que Joseph ne s'attendait pas à ce résultat : il s'était flatté de trouver dans le gouverneur des dispositions différentes et une autre façon d'apprécier les événements. Il s'empressa, toutefois, de lui répondre. Sa lettre, écrite à minuit, aussitôt après la réception de celle du gouverneur, était assez humble : « Il était prêt, disait-il, à se courber, s'il avait violé la constitution sans le savoir; mais il ne voulait pas se rendre à Carthage, dans la crainte d'être assassiné par ses ennemis. » Il était découragé, agité de pressentiments sinistres. Connaissant ce dont ses ennemis étaient capables, il paraissait bien résolu à ne pas tomber entre

leurs mains. Il eut d'abord l'idée de se rendre à Washington; enfin il se décida à chercher un asile dans l'Ouest, et, à deux heures du matin, il traversa le Mississipi avec l'intention de se retirer vers les Montagnes-Rocheuses.

Ce parti était le plus sage et il eût été heureux pour Joseph qu'il y eût persévéré jusqu'au bout. Sa présence et celle de son peuple dans l'Illinois n'étaient plus possibles. Les esprits étaient exaspérés au plus haut point : l'influence que donnait aux Mormons, dans les élections, leur vote compacte, l'étrangeté et les progrès de leur doctrine, avaient réuni contre eux l'esprit de parti et l'esprit de secte, deux puissances redoutables partout, et spécialement dans une démocratie où la liberté est sans limites. L'affaire de l'*Expositor* avait comblé la mesure, et donné à l'animosité populaire une occasion favorable et en quelque sorte légitime d'éclater. Le gouverneur avait espéré que Joseph comprendrait la situation, avec l'intelligence qu'on ne pouvait lui refuser, et qu'il sentirait la nécessité de quitter l'Illinois comme le Missouri, pour aller s'établir dans les vastes contrées que l'ouest de l'Amérique offre à l'émigration et à l'activité des hommes. Cette solution était indiquée : le peuple de Joseph l'aurait suivi en foule, et les haines se seraient dissipées avec leur départ.

Mais la fatalité en décida autrement. Le jour même de la fuite de Smith, Emma, effrayée de l'aspect que prenait Nauvoo en son absence, envoya un messager pour le supplier de revenir et de se confier à la justice. Quelques amis intimes avaient joint leurs prières à celles de sa femme. Trop docile à leur voix, Joseph repassa le Mississipi. Il reçut aussitôt (le 24 juin) du gouverneur l'ordre de désarmer la légion de Nauvoo. Il ne fit aucune résistance et aida même à opérer le désarmement. Il était décidé à se remettre à la

justice de Carthage, et il partit le jour même avec dix-sept de ses coaccusés. Bien que le gouverneur l'eût assuré de sa sauvegarde, il n'était pas sans inquiétude, et il dit à ses compagnons, pendant la route : « *Je vais comme un agneau à la boucherie, mais je suis calme comme une matinée d'été.* » Il était minuit quand on arriva à Carthage. Malgré cette heure avancée de la nuit, les rues étaient remplies de peuple. Joseph les traversa au milieu des vociférations et des menaces qui le confirmèrent dans ses pressentiments et ses appréhensions.

Le 25 juin, le gouverneur Ford, qui avait promis à la milice de Carthage de lui montrer le prophète et le patriarche, passa devant elle ayant à ses côtés les deux Smith. Quand ils eurent ainsi assouvi la curiosité du vulgaire, on les fit paraître devant le juge. Renvoyés sous caution (7,500 dollars) pour comparaître à la première session de la cour de Hancock, ils purent se croire un moment hors de péril. Mais un constable vint bientôt sommer les deux frères de se rendre en prison, comme prévenus de trahison envers l'État pour avoir convoqué la légion de Nauvoo dans la journée du 19 juin.

Le jour suivant, 26 juin, les deux prisonniers parurent devant le juge. L'affaire fut rapidement instruite, et on les renvoya en prison. Le jugement définitif devait avoir lieu le lendemain, 27 juin ; mais le gouverneur, qui venait d'envoyer quelques hommes à Nauvoo pour maintenir l'ordre, devant lui-même, ce jour-là, se transporter dans cette ville avec une partie des troupes, on remit au 29 à prononcer la sentence. Cette circonstance fut fatale aux accusés. Y avait-il un parti pris ? Et le gouverneur était-il de connivence avec les émeutiers ? Quoi qu'il en soit, le 27, dès le matin, le gouverneur congédia la plus grande partie de la milice, et

se rendit à Nauvoo avec une petite escorte, laissant Hyrum et Joseph en prison sous la garde de quelques hommes de la milice, chargés de les protéger contre le peuple et en même temps d'empêcher leur évasion.

L'exaspération du peuple paraissait avoir diminué d'intensité, et il faut le dire à la décharge du gouverneur, on peut penser qu'il ne croyait pas à un danger sérieux; mais Joseph, soit qu'il connût mieux l'état des esprits, ou qu'il fût éclairé par l'instinct même de la conservation et le pressentiment du péril imminent, ressentait de vives alarmes. Ses craintes étaient partagées par Hyrum et par les deux amis qui avaient demandé à leur tenir compagnie dans leur prison, John Taylor et le docteur W. Richards : l'événement va faire voir qu'elles étaient trop fondées.

Le même jour, entre cinq et six heures du soir, une centaine d'hommes armés, déguisés pour ne pas être reconnus, vinrent attaquer la prison où étaient renfermés les malheureux accusés. Ils tirèrent quelques coups de fusil, qui ne tuèrent personne, sur la garde qui riposta sans faire plus de mal. On s'était entendu d'avance, et on n'avait échangé des coups de fusil que pour sauver les apparences. Les assaillants, comme de raison, furent bientôt maîtres de la place : ils forcèrent l'entrée de la prison et se précipitèrent vers la chambre où étaient les prisonniers. La porte n'avait de serrure d'aucune sorte. Ils l'entr'ouvrirent et déchargèrent leurs armes sur les détenus. Joseph, à qui un ami dévoué avait fait remettre secrètement un *revolver*, fit feu de son arme et blessa celui des assassins sous les coups duquel il venait de voir tomber son frère Hyrum, frappé d'une balle à la face. L'infortuné patriarche s'était écrié en tombant : « Je suis un homme mort, » et au même instant

trois autres balles étaient venues l'achever. John Taylor était en même temps frappé par cinq balles.

La fusillade continuait toujours par la porte entre-bâillée. Jusque-là Joseph n'était pas atteint. Jugeant la défense impossible, il songea à chercher son salut dans la fuite, et déjà il enjambait le chambranle de la fenêtre quand il se sentit frappé. Deux balles l'avaient atteint. Il tomba au dehors d'une hauteur de près de vingt pieds, au milieu des assassins, en s'écriant : *O Seigneur, mon Dieu!* Un des conjurés traîna son corps et l'appuya contre la garde d'un puits. Ce n'était plus qu'un cadavre. Cependant, le colonel Williams ordonna à quatre hommes de faire feu sur lui à huit pieds de distance. Le malheureux, mutilé déjà par la chute et ses premières blessures, reçut encore ces quatre coups de feu et s'affaissa par terre. Celui des assassins qui avait traîné le cadavre auprès du puits, se préparait à lui trancher la tête avec un coutelas, lorsque, si l'on en croit les Mormons, un éclair de feu, brillant tout à coup, vint le frapper de terreur et arrêta son bras. Les assassins épouvantés s'enfuirent en désordre du côté de Warsaw.

Ainsi périrent les deux personnages les plus considérables du Mormonisme. Quant aux deux Saints qui les avaient accompagnés, et qui se trouvaient avec eux dans la prison, le docteur W. Richards et John Taylor, ils parvinrent à se tirer vivants de cette sanglante mêlée. Le docteur Richards n'avait eu qu'une égratignure à l'oreille gauche. Il aida son compagnon, qui avait reçu des blessures plus graves, à se relever après le départ des meurtriers.

Le principal but des émeutiers était atteint. Mais leur trame allait au delà de la mort du prophète, et enveloppait son peuple tout entier. Ils avaient fait coïncider le meurtre avec la présence du gouverneur à Nauvoo, dans la

pensée que la nouvelle de la mort de Joseph, tombant tout à coup au milieu des Mormons pendant que le gouverneur serait dans leur ville, il y aurait un mouvement irrésistible de douleur et d'indignation populaires, et qu'on voudrait venger sur sa personne la perte d'une victime si grande et si chère : ce qui donnerait un prétexte tout naturel et une raison légitime pour exterminer la secte abhorrée. Par bonheur cet affreux calcul fut déjoué. Le gouverneur qui, pendant la scène sanglante jouée à Carthage, avait harangué les Mormons à Nauvoo, leur reprochant la destruction de *l'Expositor*, les exhortant à éviter l'effusion du sang, et les menaçant d'une terrible vengeance dans le cas où ils ne resteraient pas paisibles et soumis aux lois, n'apprit la fin tragique du prophète que dans la nuit, après avoir quitté Nauvoo pour retourner à Carthage; et il n'est pas certain du tout que, eût-il été sur les lieux au moment ou la triste nouvelle leur fut portée, leur premier mouvement eût été un désir de vengeance. Leurs âmes furent tout entières à la douleur. Ce fut un deuil universel : toute la ville était comme dans la stupeur.

Les corps des martyrs furent transportés de Carthage à Nauvoo le lendemain de la catastrophe. Toute la population se précipita au-devant d'eux. On n'entendait sur le passage du convoi funèbre que des cris de douleur et de désespoir. Si l'on en croit les témoins oculaires, il n'y eut jamais sous le ciel un plus déchirant spectacle.

On procéda aussitôt à l'inhumation des cadavres. Mais comme les assassins avaient menacé les Mormons de ne pas leur laisser même la consolation de posséder à demeure les restes de leurs chers martyrs, on ne déposa dans le cimetière que des bières qui renfermaient, au lieu des cadavres, des sacs de sable, et la pompe des funérailles, quoi-

qu'elle fût magnifique, n'était que pour les yeux et pour donner le change. A minuit les vraies dépouilles des martyrs furent secrètement déposées sous le Nauvoo House, qui était encore en construction. On recouvrit la fosse de façon à ne laisser trahir par aucun indice l'endroit de la sépulture. A l'automne suivant, les corps furent déplacés à la requête d'Emma, et enterrés près de la *Mansion*, dans le lieu où a été bâti depuis le *Bee House*. Les enfants décédés du prophète furent plus tard inhumés dans le même tombeau.

La mort de Joseph Smith, à quelque point de vue que l'on se place, est une honte pour la démocratie des États-Unis, et rien au monde ne saurait la justifier. Mais malheureusement rien n'est plus facile à expliquer. Parti d'un principe différent, et se plaçant en dehors du terrain commun d'une révélation unique admise par les sectes diverses, Joseph avait dû les réunir toutes contre lui. Opposant à un Évangile considéré par tous comme définitif un autre Évangile présenté comme nouveau et supérieur, il avait paru une sorte de monstre, une chimère, qu'il fallait combattre et détruire. De plus, ainsi que nous l'avons dit, il avait suscité contre lui l'esprit de parti. L'unité de votes des Mormons les rendait arbitres des élections locales : cela déconcertait les plans et les vues des hommes politiques, des ambitieux et des intrigants de tous les partis. Divers sur d'autres points, ils s'accordaient dans leur haine contre les nouveaux sectaires, et dans la nécessité de s'en débarrasser ou du moins d'en débarrasser le pays. Tout cela était bien suffisant pour expliquer les calomnies de tout genre, les accusations de vol et de félonie, qui étaient répandues de toutes parts contre eux. L'étrangeté de leur doctrine et le mystère qui l'enveloppait, étaient un élément de plus de soupçons et de haine. On fomentait tout ce levain, on l'exploitait. Le peuple,

qui trouvait d'ailleurs dans son propre sein les mêmes passions, se laissait sans peine entraîner dans tout mouvement contre les Mormons, et, une fois déchaîné, s'emportait aux extrémités. Les gouverneurs étaient surpris ou débordés, quand ils ne se laissaient pas eux-mêmes entraîner. Quelquefois on s'efforçait de les circonvenir. Le gouverneur Thomas Ford a reconnu officiellement que les ennemis des Mormons avaient employé l'artifice auprès de lui pour le faire croire à des menées séditieuses de la part des Saints, et le faire concourir à l'extermination qu'ils avaient projetée.

A ces causes de ruine venaient s'en ajouter d'autres du côté des Mormons eux-mêmes. Leur prospérité, qui s'était développée malgré les persécutions; les destinées qu'ils se promettaient, la grande réputation de leur prophète, tout cela avait exalté leur orgueil et porté leur confiance jusqu'à l'impudence. Enfin les apostats, les excommuniés, rejetés de leur sein, honteux de se retrouver parmi les gentils, exposés à la raillerie ou aux reproches, avaient voué une haine implacable aux chefs dont la doctrine les avait séduits et dont l'habileté n'avait pas voulu être dupe de la leur, ou qui s'étaient avisés de compter avec leur ambition. N'y avait-il pas là assez de causes d'irritation et de soulèvement populaires? Sans doute l'Amérique est très-libre; la liberté religieuse y est sans limites; mais il faut bien remarquer que ce n'est que dans le cercle de l'Évangile ou des cultes reconnus, et qu'une doctrine nouvelle ne s'y produit qu'à ses risques et périls. Le temps n'est encore venu nulle part où l'homme puisse donner à sa pensée religieuse la forme qu'il juge le plus en état d'y répondre et de la satisfaire.

On pouvait craindre que la ville de Nauvoo ne songeât

à tirer vengeance de la mort de l'homme qui l'avait fondée et qui la gouvernait : elle était riche, puissante, animée de ce courage particulier et supérieur que donne le fanatisme religieux. Le gouverneur de l'Illinois avait eu tout d'abord cette appréhension : il s'attendait à voir les Mormons fondre sur Carthage et se porter à tous les excès. Il s'était même hâté de se retirer à Quincy afin de se mettre en mesure d'observer les événements. Il fut trompé dans son attente. Tous les cœurs à Nauvoo se montrèrent résignés à la catastrophe, qui leur parut une confirmation divine de la mission du prophète. Les chefs, modérés d'eux-mêmes et rendus prudents par les événements, n'eurent aucune peine à conserver le peuple dans le calme et dans l'ordre. On se promit d'attendre la justice des hommes, et, à son défaut, la vengeance du grand Élohim.

Le peuple des Mormons, indépendamment des haines qui grondaient toujours au dehors, se trouvait à l'intérieur dans une situation fort critique. Tout roulait sur la tête du chef, et ce chef n'était plus. Ceux qui étaient le mieux en état de le remplacer étaient en mission. Sur les douze apôtres, dix étaient dispersés sur différents points de l'Union, où ils avaient été chargés de soutenir la candidature du prophète. On ne pouvait pas, avant leur retour, procéder à l'élection du nouveau président de l'Église. Et puis, qui serait à la hauteur d'un pareil poste, capable de remplir le vide laissé par un pareil homme?

Ce n'était pas, en effet, une petite affaire que de trouver un digne successeur à Joseph Smith. Cet homme, quelque opinion que l'on puisse avoir sur sa doctrine et sur son rôle, n'était pas un homme ordinaire. Né dans une condition obscure, sans fortune, sans instruction, il avait conçu de bonne heure et exécuté un projet difficile dans tous les

temps et que jusqu'à lui on avait cru impossible dans le nôtre. On peut blâmer l'imposture, la conception du rôle, le profond mépris pour l'esprit humain qu'il suppose, quelques-uns des moyens qu'il employa pour réussir, l'usage et la persistance du mensonge; on peut dire que le succès n'était possible que dans le milieu où il fut cherché, sur le théâtre et devant le parterre où la farce fut jouée; qu'ailleurs l'acteur eût été sifflé impitoyablement, et n'aurait pas même pu trouver un tréteau à louer; qu'il lui fallait cette multitude confuse, mêlée de tant d'éléments divers ou même impurs que le Nouveau Monde enfante ou reçoit de l'Ancien, pour se faire écouter et applaudir. Tout cela est vrai, et nous n'y contredisons pas. Mais il n'en reste pas moins qu'une religion nouvelle est sortie des mains de cet homme, quel que puisse être le mérite de cette religion; que les germes d'un peuple ont été semés sur une terre vierge et que, jusqu'à présent au moins, ces germes se développent et grandissent. Il ne faut pas s'imaginer non plus que les hommes, si bas placés qu'ils soient, que la multitude, si vile qu'on la suppose, soient si faciles à séduire et à persuader. Il y a bien de grands esprits qui y seraient fort empêchés, s'ils voulaient y prétendre. La vérité est qu'on n'exerce jamais une grande domination sur les hommes sans une supériorité réelle, et s'il en est ainsi, Smith est, sans contredit, un homme supérieur.

Maintenant, à part le blâme éternel que mérite son imposture, Joseph Smith a-t-il droit à l'estime qui s'attache à l'honnêteté de la vie, à la pureté des mœurs et du caractère? Si l'on en croyait les ennemis des Mormons et les apostats, la question ne serait pas difficile à résoudre, et la solution serait loin d'être favorable; si l'on ajoutait foi aux dires de ses amis et de ses adeptes, elle serait essentiellement contraire.

Il n'est point d'accusation[1] dont les premiers ne chargent son nom; il n'est point de vertus dont les seconds ne parent sa mémoire. C'est une loi que les hommes qui ont joué un rôle dans le monde, qui ont remué profondément les imaginations et les âmes, soient aussi l'objet de jugements contradictoires, et ne soient jamais flétris ou admirés à demi. Peut-être la vérité est-elle entre ces jugements contraires, et les hommes extraordinaires, mêlés comme les autres de bien et de mal, pourraient-ils dire en s'adressant à leurs amis et à leurs ennemis la parole du poëte :

. . . . Je n'ai point mérité
Ni cet excès d'honneur ni cette indignité.

Sans doute il serait difficile de détruire les accusations que l'on a portées contre ses mœurs, et de présenter comme un Hippolyte le promoteur de la polygamie. Mais, s'il avait cette faiblesse si commune à tant de grands hommes, et que Mahomet, un de ses prédécesseurs, avouait avec tant de naïveté, il avait d'autres qualités que l'on ne saurait mettre en doute, et qui ont bien aussi leur mérite. Il était doux, humain, conciliant; il pardonnait volontiers les torts qu'on avait eus à son égard dans la vie publique, comme dans la vie privée. Il avait pour les enfants une prédilection parti-

1. Au nombre des vices qu'on a prêtés à Joseph Smith se trouverait celui d'ivrognerie. On raconte, mais nous ne saurions garantir le fait, qu'il dit un jour à des personnes qui s'étonnaient qu'un prophète pût s'être enivré : « Cela était nécessaire pour empêcher mes disciples de m'adorer comme un dieu. » Quelques années plus tard, il se serait excusé d'être tombé dans la même faute, en disant : « Plusieurs *elders* se sont souvent mis en état d'ivresse, sans en faire la confession ; je me suis mis dans le même état pour leur montrer combien cela est vilain, et pour leur donner un bon exemple en confessant mon péché. » Caswall, *The City of the Mormons* in 1842, p. 50 et 51.

culière : il allait volontiers à eux, se mêlait à leurs jeux, les consolait dans leurs petites peines. Dans sa famille, c'était un père et un époux plein de bonté et de tendresse. Sa mère ne parle jamais de lui que comme du plus tendre et du plus respectueux des fils. Ses frères étaient ses amis bien plus que ses instruments. Dans ses rapports de chaque jour avec ses fidèles, l'homme faisait facilement oublier le prophète, sans que son ascendant en fût compromis. Un avocat, John S. Reid, dont le témoignage ne paraît pas suspect, parlait de lui en ces termes devant la convention d'État, le 17 mai 1844, dans une déposition faite sur la foi du serment : « J'ai connu Joseph Smith dès l'âge de dix-huit ans; sa conduite était irréprochable : il était bien connu pour sa véracité et sa droiture; il fréquentait les meilleurs cercles de sa commune et on parlait de lui comme d'un jeune homme intelligent et de bonne moralité, doué d'un esprit susceptible des plus hautes acquisitions intellectuelles. » Sans doute ce témoignage ne vaudrait que pour les commencements de sa carrière; mais il est un fait qui répond pour le reste, et qui mérite considération aux yeux de tout juge impartial, c'est que jugé trente-neuf fois par toute sorte de tribunaux, la plupart hostiles, pour des accusations diverses, il ne fut jamais condamné. Dirons-nous en passant que ce fait, qui répond si éloquemment à la calomnie, fait également honneur à la justice des États-Unis? Nous le devons peut-être : c'est une chose remarquable que dans ce pays où nous avons vu le fanatisme religieux et politique entraîner le peuple à tant d'excès coupables, la justice ait gardé son incorruptibilité dans des procès que le fanatisme avait suscités.

Quant à ses qualités d'administrateur et d'organisateur, il n'est pas permis de les mettre en doute : elles ressortent de toute sa vie, et c'est peut-être là, avec le don d'agir sur

les hommes, ce qu'il y eut de plus remarquable dans le fondateur du Mormonisme.

La phrénologie, dont le règne était déjà, à cette époque, passé en Europe, mais qui était encore dans tout l'éclat de sa première vogue aux États-Unis, ne pouvait pas se dispenser de dire son mot sur un homme qui, même dans ce pays d'agitation religieuse, devait apparaître comme un phénomène. Un M. Crane, professeur de phrénologie dans un canton voisin de la contrée habitée par les Mormons, fit paraître dans *le Wasp*, journal de la localité, la carte phrénologique de Joseph Smith et la lui envoya. Je donne ici en partie ce document curieux, au moins comme originalité et trait de mœurs, sans y attacher d'autre importance, comme sans prétendre tirer aucune induction en faveur d'une science très-problématique, au cas où la carte de Smith viendrait à représenter quelques traits de sa physionomie :

CARTE PHRÉNOLOGIQUE DU GÉNÉRAL JOSEPH SMITH

Par A. CRANE, M. D., professeur de Phrénologie.

PENCHANTS.

1. *Amativité.* — Extrême susceptibilité ; passionné pour la société de l'autre sexe.
2. *Philoprogéniture.* — Forte affection pour ses enfants, grande sollicitude pour leur bonheur.
3. *Attachement.* — Sollicitude pour le bonheur de ses amis, et ardent attachement pour l'autre sexe.
4. *Combativité.* — Indomptable persévérance ; grand courage, force, talent de domination.
5. *Destructivité.* — Aptitude à dominer ses passions ; n'est pas porté aux mesures extrêmes.

6. *Secrétivité.* — Grande propension et aptitude pour cacher ses sentiments, ses desseins, etc.
7. *Acquisivité.* — Grand amour des richesses, désir de faire et de garder l'argent.
8. *Vitalivité.* — Indifférence de la vie, voit les approches de la mort sans crainte.
9. *Prudence.* — Prévision des dangers et des maux à venir, sans hésitation ou irrésolution.
10. *Approbativité.* — Ambition des distinctions; sentiment de la dignité personnelle, sensibilité aux reproches, etc.
11. *Concentrativité.* — Peut s'attacher à un sujet sans fatigue, et diriger son imagination.

SENTIMENTS.

12. *Bienveillance.* — Obligeance, bonté, tendresse, sympathie.
13. *Vénération.* — Religion sans grande foi ou enthousiasme; déférence raisonnable à la supériorité.
14. *Conscience.* — Haute considération pour le devoir; intégrité; principes moraux; justice; vérité.
15. *Espérance.* — Gaieté; disposition naturelle à croire au succès.
16. *Merveilleux.* — Crédulité; foi au surnaturel.
17. *Idéalité.* — Imagination vive; amour de la poésie, de l'éloquence, etc., etc., etc.

Cette longue description, que nous avons beaucoup abrégée, autant par respect pour la langue française que pour éviter les doubles emplois, sans avoir beaucoup réussi, nous l'avouons, ni d'un côté ni de l'autre, est un peu vague, et ne marque guère l'individualité de Joseph Smith. Nous ne prétendons pas non plus y trouver les éléments d'une appréciation sérieuse; mais bien qu'il soit facile d'y sentir une main complaisante, elle présente des traits conformes à la réalité, et que l'histoire peut reconnaître sans scrupule. Tout ce qui est dit de sa bonté, de sa sensibilité, de son attache-

ment à ses amis, sans parler d'autres traits plus virils, e exact et ne saurait être contesté. Oui, Smith était un im posteur, mais le masque ôté, il restait un homme de cœu et l'on n'a pas toujours la chance d'en dire autant de to ceux qui ont trompé les hommes.

Le portrait de Joseph Smith et celui de Hyrum, so frère, qui accompagnent notre ouvrage, ont été copiés av une scrupuleuse exactitude sur le tableau original qui s trouve aujourd'hui dans le cabinet de Brigham Young après avoir été longtemps la propriété de la mère du Pr phète, morte à Nauvoo en 1856. D'après le témoigna des plus anciens Mormons, ces deux portraits sont d'u parfaite ressemblance.

—

CHAPITRE IV

DEPUIS L'AVÉNEMENT DE BRIGHAM YOUNG JUSQU'A L'ORGANISATION DU GOUVERNEMENT TERRITORIAL DE L'UTAH. 1844-1851.

Les candidats au pontificat. — Le Lion du Seigneur. — Nouvelles persécutions. — Circulaire du Grand Conseil de l'Église. — L'exode est décidé. — Dédicace du temple de Nauvoo. — Départ pour l'Ouest. — Siége de Nauvoo. — Les Saints dans le désert. — Bataillon mormon. — Fondation de Kanesville. — L'hiver chez les Indiens. — Exploration du Grand Bassin. — Brigham Young élu prophète. — En route pour le Lac Salé. — La nouvelle Sion du désert. — Les sauterelles et les mouettes. — L'or de la Californie découvert par les Mormons. — L'Utah. — Hostilités des Indiens. — État provisoire de Deseret. — Territoire d'Utah. — Le Prophète nommé gouverneur.

Le prophète était mort, et par l'absence des apôtres qui tous, à l'exception de deux, étaient en mission, l'Église semblait abandonnée à elle-même. Cependant les Mormons influents qui restaient à Nauvoo et le nouveau maire, Daniel Spencer, parvinrent par de sages conseils à réprimer le désir de vengeance qui, le premier abattement de la douleur passé, s'était élevé dans les cœurs, et à maintenir leurs frères dans un calme digne et sévère qui faisait honneur au bon sens et à la moralité de la secte persécutée.

Le 15 juillet 1844, une épître signée de quatre des prin-

cipaux Mormons fut adressée à tous les Saints de la terre : on les engageait à persévérer dans la foi malgré la mort du prophète, à repousser toute idée de vengeance et à venir au secours des Saints de Nauvoo, réduits à un état voisin de la famine par les persécutions et par des pluies torrentielles. « Quant à notre pays, disait l'épître, nous avons plus de raison de pleurer sur lui que sur ceux qu'il a fait mourir, car il se détruit lui-même en même temps qu'il anéantit ses institutions, et il n'y a pas de remède. Quant à des sentiments de vengeance, ne les laissons pas un instant prendre place dans nos cœurs, car la vengeance de Dieu éclatera bientôt à un degré tel que nous voudrions pouvoir nous cacher pour ne pas en supporter la vue... Repoussons ces plans imaginaires et insensés qui nous diviseraient en nous faisant chercher à sauver notre vie aux dépens de la vérité et des principes ; songeons plutôt à vivre et à mourir tous ensemble dans la jouissance de la société et de l'union... Personne ne peut empêcher l'exécution des éternels desseins du grand Jehovah, et nous avons actuellement mille raisons de croire que l'accomplissement de ses grands desseins est plus proche que nous ne l'avions supposé, et qu'avant peu d'années nous verrons le royaume de Dieu venant dans sa puissance et grande gloire pour nous délivrer. »

Vers le commencement d'août, Brigham Young et tous les apôtres étaient de retour à Nauvoo. Le conseil des Douze s'empara immédiatement, comme c'était dans l'ordre, de la présidence intérimaire de l'Église, et le 15 août, Brigham, au nom du Grand Conseil dont il était le chef, signa une nouvelle épître dans laquelle il exhortait tous les Saints de la terre à rester calmes et à se garder de tout désordre, à avoir confiance dans la justice des lois, à se rendre à Nauvoo pour continuer la construction du temple et le développement

de la ville, à s'abstenir de toute participation dans les affaires politiques, et à concentrer toute leur attention sur les affaires sociales et religieuses de leur corps. L'épître rappelait aussi que, quoique mort, Joseph tenait toujours les clefs de cette dernière dispensation et qu'il les tiendrait toute l'éternité. « ... Vous avez à pleurer la perte de notre prophète bien-aimé et celle de notre patriarche, qui ont souffert un cruel martyre pour le témoignage de Jésus, après s'être livrés volontairement à de farouches meurtriers qui avaient juré de leur enlever la vie, donnant ainsi, comme de bons pasteurs, leur sang pour les brebis... Vous êtes maintenant sans un prophète présent au milieu de vous dans la chair pour vous guider, mais vous n'êtes pas sans des apôtres qui tiennent les clefs du pouvoir pour sceller sur la terre ce qui sera scellé dans le ciel, et pour présider à toutes les affaires de l'Église dans le monde entier, étant toujours sous la direction du même Dieu, étant inspirés par le même esprit, ayant les mêmes manifestations de l'Esprit saint pour gouverner toutes les affaires de l'Église par tout le monde, pour bâtir le royaume sur les fondements jetés par le prophète Joseph Smith... Ils sont bien fous, les enfants des hommes, de s'imaginer que le meurtre d'un, de deux ou même de cent chefs de cette Église puisse détruire une organisation si parfaite en elle-même et si harmonieusement établie qu'elle durera tant qu'il restera sur la terre un seul de ses membres. Frères, ne vous alarmez donc point, car lors même que les Douze vous seraient enlevés, il existe encore d'autres autorités qui établiraient le royaume de Dieu triomphalement et victorieusement sur toute la terre. »

Au dehors, les haines s'étaient un peu assoupies, et les Mormons jouissaient de quelque repos de ce côté. Mais à l'intérieur la paix était mise à une rude épreuve par les am-

bitions qui se disputaient la succession du prophète. En tête des compétiteurs ou plutôt des intrigants qui aspiraient à la place laissée vide si soudainement, se trouvait S. Rigdon, mormon souvent relaps, mais que son ambition ou sa conviction ramenait sans cesse au bercail. On ne peut disconvenir que la haute position qu'il avait occupée dans la hiérarchie mormonne, les services immenses qu'il avait rendus à l'Église, et peut-être aussi l'instruction dont il était doué, ne justifiassent parfaitement ses prétentions. A tous ces titres, il voulut en ajouter un qui pouvait être d'un grand poids aux yeux du sacré collége, celui de révélateur. Dieu, disait-il, lui avait commandé de conduire les Saints de l'Illinois dans l'État de Pensylvanie, et lui avait ordonné à lui-même de faire une visite à la reine Victoria et de la culbuter de son trône si elle refusait d'accepter l'Évangile nouveau. Rigdon était certainement le plus redoutable des candidats, celui qui portait le plus d'ombrage à Brigham Young. Il avait en outre l'appui d'un parti assez puissant, et son audace, son éloquence lui fournissaient des armes qui n'étaient pas faciles à briser. Cependant, malgré tous ces éléments de succès, le gros des Mormons lui refusa ses suffrages. On se rappela que Rigdon était depuis longtemps tenu à distance par le prophète, que sa conduite dans les dernières années avait été louche et souvent blâmable, et d'ailleurs la doctrine de la *femme spirituelle,* dont il était l'inventeur, lui avait aliéné la majorité des esprits. Au moment où il croyait recueillir l'héritage de Joseph, dont il s'arrogeait déjà le pouvoir et les fonctions, Rigdon fut accusé devant le Grand Conseil de l'Église d'avoir cherché à amener la discorde et d'avoir menti à la face du Seigneur. Sommé de comparaître le 15 septembre, il refusa, fut excommunié sur la proposition de Brigham Young, et se vit obligé de quitter Nauvoo pour

se réfugier en Pensylvanie, où il entraîna quelques schismatiques qui reconnaissaient sa suprématie.

Le départ de S. Rigdon sembla ramener la paix et l'harmonie. Il y avait bien encore d'autres ambitieux qui aspiraient à recueillir la succession du prophète, mais ils furent facilement écartés. J. Strong, qui se disait désigné par Joseph Smith lui-même pour hériter du sceptre de la présidence, et qui montrait à l'appui de son dire les lettres autographes du martyr, fut, comme Rigdon, excommunié par le sacré collége. Strong alla fonder d'abord une ville dans le Wisconsin, puis il se retira à Beaver Island (île des Castors), dans le lac Michigan, où il prit le titre de *Roi des Saints*. — Lyman Wight, autre prétendant à la place vacante, fut également, par l'excommunication, débouté de ses aspirations orgueilleuses : il se retira dans le Texas à la tête d'un parti peu nombreux. Enfin, William Smith, frère du prophète-martyr, et, à ce titre, quelque peu fondé dans ses prétentions au trône pontifical, fut exclu de même que les autres compétiteurs par une excommunication publique.

Le 7 octobre 1844, le Conseil des Douze qui, en vertu d'instructions secrètes données par Joseph quelque temps avant sa mort, s'était déclaré seul compétent dans la question d'élection, annonça qu'il s'emparait du gouvernement de l'Église en conservant Brigham Young, le Lion du Seigneur[1], comme son président. Cette décision satisfit le

1. Brigham Young, le saint Pierre du mormonisme, est souvent désigné encore aujourd'hui parmi son peuple sous le nom de *Lion du Seigneur*. M. Phelps nous apprend que les onze autres apôtres avaient à cette époque chacun leur surnom. C'étaient :

Heber C. Kimball, le Héraut de la grâce ;
Parley P. Pratt, l'Archer du paradis ;
Orson Hyde, la Branche d'olivier d'Israël ;
Willard Richards, le Gardien des archives ;

peuple, et l'immense majorité des Mormons accepta et reconnut l'autorité nouvelle.

Brigham Young, qui se trouvait ainsi par le fait à la tête de l'Église, naquit à Whitingham (comté de Windham), dans l'État de Vermont, le 1er juin 1801, de John Young et de Nabby Howe. Son père était fermier et s'était converti au mormonisme avec ses onze enfants. Un frère de Brigham, Phinehas, avait été pasteur de l'Église méthodiste réformée: c'était un visionnaire qui, avant l'organisation de la religion de Joseph, avait opéré un miracle par lequel une jeune fille mourante avait été rappelée à la vie. Phinehas se convertit à la lecture du Livre de Mormon. Brigham Young était charpentier de profession et méthodiste de religion. Le Livre de Mormon le convertit à la foi de Joseph, et il avait été baptisé le 14 avril 1832. Le don des langues se manifesta de bonne heure chez lui, et l'histoire de l'époque nous apprend qu'il en parlait beaucoup d'inconnues, entre autres et principalement la langue *adamique*. Joseph Smith prophétisa vers 1832 que Brigham serait un jour président de l'Église.

Jusqu'à l'époque où il fut appelé à présider aux destinées du mormonisme, Brigham avait mené une vie excessivement active, et s'était entièrement dévoué à la défense et à la propagation de la doctrine nouvelle. Il avait été continuellement employé dans les missions du Canada, des États-Unis et de l'Angleterre. Son activité ne se démentit pas dans le haut

John Taylor, le Champion du droit;
William Smith, la Crosse patriarcale de Jacob;
Wilfred Woodruff, la Bannière de l'Évangile;
George A. Smith, l'Entablement de la vérité;
Orson Pratt, la Jauge de la philosophie;
John E. Page, le Cadran solaire;
Lyman Wight, le Bélier sauvage des montagnes.

poste où il était monté. Le travail marcha avec rapidité et la prospérité revint dans la ville de Nauvoo qui bientôt, vers le mois de décembre, compta 14,000 habitants, dont les neuf dixièmes à peu près étaient Mormons. Le temple s'avançait et promettait d'être une œuvre réellement remarquable. Brigham insistait surtout sur son prompt achèvement. Les autres édifices publics de la cité étaient : la Halle des Septante, la Halle Maçonnique et la Halle des Concerts.

Sous le gouvernement vigoureux et sage de Brigham, l'Église commença à jouir d'un peu de paix, et l'année 1844, qui avait été si remplie d'orages et de calamités, se termina dans un grand calme au moins relatif. Au dehors les choses allaient moins bien. En janvier 1845, la législature de l'Illinois, qui s'y sentait autorisée par les événements de l'année précédente, rappela définitivement la charte de Nauvoo. Cependant, le gouverneur de l'Illinois voulut entreprendre de faire juger les assassins du Prophète, au nombre de neuf, sur lesquels l'opinion publique était unanime. Dans le cours des débats judiciaires, le plan diabolique des meurtriers fut mis dans tout son jour. On reconnut, comme on l'avait soupçonné dejà, qu'en massacrant Joseph pendant que le gouverneur était à Nauvoo, les assassins avaient compté que les Mormons se vengeraient sur la personne de ce dernier de la mort de leur pontife, et que de là naîtrait un soulèvement de tout le peuple de l'État, qui amènerait la destruction totale des Mormons. Quoi qu'il en soit, par suite de la peur que les accusés avaient répandue autour d'eux, on ne put trouver de preuve légale pour les condamner, et la justice les relâcha le 30 mai 1845.

Comprimée un instant sous l'empire des circonstances, la haine qu'un parti nombreux avait vouée aux Mormons n'était point étouffée. Le rappel de la charte de Nauvoo, suivi

quelque temps après du renvoi des assassins, sembla rendre aux instincts populaires une nouvelle ardeur à persécuter les Saints. Le plan des Gentils était d'arriver cette fois à leurs fins par la calomnie. Tout ce qui se commettait de crimes dans l'État était jeté sur le compte des malheureux habitants de Nauvoo, qu'on représentait comme des ennemis des institutions républicaines et comme des sauvages qui outrageaient les lois de la morale publique. On publiait partout que Nauvoo était devenue un repaire de criminels, un asile pour les voleurs, les recéleurs, les faux-monnayeurs. Le journal l'*Expositor* sortit de ses ruines, et toutes sortes d'attaques violentes reparurent dans ses colonnes. On comprenait qu'un nouveau cri d'expulsion ou d'extermination s'apprêtait à sortir de toutes les bouches. Les efforts que faisaient les Mormons pour mettre leur innocence au grand jour furent inutiles. Ils eurent beau défier leurs ennemis de prouver leurs assertions, leur offrir tous les moyens possibles de découvrir les repaires des brigands s'il y en avait parmi eux; ils eurent beau veiller à ce que les malfaiteurs ne pénétrassent pas chez eux pour commettre des crimes en leur nom : tout ne servit à rien. La haine et l'esprit de parti avaient étouffé chez leurs ennemis le sentiment de la justice. En vain le gouverneur Ford, qui s'était rendu sur les lieux pour constater lui-même l'état moral de la cité, avait déclaré du fond de sa conscience qu'il ne se commettait pas plus de vols à Nauvoo que dans toute autre ville aussi peuplée, et même qu'il s'en commettait moins qu'ailleurs : rien ne put apaiser les passions, tant le despotisme de la majorité est supérieur aux lois et à la justice dans la grande société de l'Union ! L'animosité populaire eut recours à des manœuvres abominables pour porter un coup décisif aux Mormons : ainsi, il fut constaté que les Gentils payèrent des misérables

pour leur faire transporter à Nauvoo des objets volés au loin, pour de là les expédier à des complices établis sur les limites de l'État d'Iowa, de manière à faire croire que c'était à Nauvoo que tout le mal s'accomplissait.

C'est dans de pareilles menées que s'écoula la moitié de l'année 1845. Cependant, au milieu de leurs transes, les Saints, sous l'habile direction de Brigham, n'interrompirent pas un instant leurs travaux, et dès la fin de mai la grosse maçonnerie du temple était achevée au milieu des réjouissances publiques. L'impassibilité des fidèles disciples de Joseph et leur bonheur relatif mirent bientôt le comble à la haine des Gentils : en septembre on incendia les maisons et les propriétés des Saints qui résidaient dans la colonie de Morley. Dans la seule journée du 11 septembre, vingt-neuf maisons devinrent la proie des flammes, et l'on en vit les malheureux habitants réduits à coucher en plein air sous une pluie battante.

Les Mormons cependant supportaient ces injustices avec résignation : ils comptaient sur l'appui des lois, qui devait encore leur faire défaut. L'orage ne voulait pas se laisser conjurer. Les Anti-Mormons, parmi lesquels on est surpris de rencontrer des sénateurs, des officiers civils et militaires, et même des prêtres, grandissaient en audace et en nombre à mesure qu'ils multipliaient leurs vexations barbares. Bientôt ils se virent maîtres absolus de la situation, et le 22 septembre 1845, dans un meeting tenu à Quincy, ils décidèrent que l'expulsion des Mormons aurait lieu à tout prix, même au moyen de la force, dans le cas où la persuasion ne suffirait pas. On députa aussitôt vers Nauvoo des délégués chargés de communiquer aux chefs de l'Église la résolution prise dans le meeting. Brigham Young eut le bon sens de comprendre qu'on en était à une de ces crises où

le sentiment de la majorité se substitue à la loi, et qu'il était dorénavant impossible pour son peuple de vivre dans l'État : il répondit aux envoyés de Quincy que son intention était d'abandonner l'Illinois au printemps suivant, c'est-à-dire aussitôt que les Mormons auraient pu disposer de leurs propriétés. Cette détermination subite et inattendue suffit sinon pour éteindre, du moins pour ralentir les hostilités.

Les Mormons se conformèrent à la décision que leur chef venait de prendre en leur nom, comme s'ils eussent depuis longtemps entrevu cette extrémité. Dans la conférence qui eut lieu le 6 octobre sous les voûtes inachevées du temple, la plupart des prédicateurs parlèrent sur les moyens d'effectuer l'émigration projetée. Le nouveau patriarche, oncle de Joseph, eut une vision dans laquelle il lui était révélé qu'on devrait aller chercher la paix dans les déserts de l'ouest. Auparavant, Lyman Wight avait proposé le Texas, où du reste il s'était retiré après son excommunication ; John Taylor avait indiqué l'île de Vancouver ; d'autres encore opinaient pour la Californie. A la suite de débats assez longs mais pacifiques, où l'on pesa mûrement les avantages et les inconvénients de chacun des points proposés, il fut résolu qu'on irait se fixer dans quelque vallée encore indéterminée des montagnes Rocheuses.

Aussitôt que l'émigration fut solennellement décidée et acceptée par les Saints de Nauvoo, Brigham Young lança une épître apostolique pour annoncer que le départ aurait lieu au printemps, et en même temps pour inviter les fidèles à contribuer de tous leurs moyens au prompt achèvement du temple, afin qu'on pût y donner les investitures sacrées avant l'abandon de Nauvoo. A la nouvelle d'une expatriation prochaine, on vit accourir de toutes parts, comme un troupeau de loups affamés, des spéculateurs éhontés qui s'entendirent

entre eux pour obtenir au plus bas prix imaginable les terres et les autres biens qui avaient coûté aux Mormons tant de sueurs et de larmes.

Malgré la foi des conventions, les Gentils, impatients de se voir débarrassés des Mormons et de s'emparer des biens dont ils ne pouvaient se défaire, recommencèrent au mois de janvier 1846 leurs vexations et leurs attaques. Poussé l'épée dans les reins, le Grand Conseil de l'Église publia une circulaire à l'effet d'annoncer qu'une compagnie de jeunes pionniers ouvrirait l'émigration dès le commencement de mars. Cette pièce est assez remarquable à plusieurs titres pour que nous ayons cru devoir en donner ici une traduction :

« Bien-aimés frères et amis, nous, les membres du Grand Conseil de l'Église... avons décidé à l'unanimité que nous enverrons dans l'ouest, dès le commencement de mars, une compagnie de pionniers jeunes et courageux, ainsi qu'un petit nombre de familles. Cette avant-garde recevra un équipement complet : elle emportera une presse pour l'imprimerie, des intruments aratoires de toute sorte, des moulins en fer et des blutoirs, du blé, des graines de toutes les espèces, etc.

« Le but de ce départ printanier est de faire des semis, de construire des habitations pour recevoir les familles qui se mettront en route aussitôt que le gazon sera assez développé pour nourrir les animaux de trait et le bétail. Nos pionniers s'avanceront dans l'ouest jusqu'à ce qu'ils trouvent un lieu propre à la culture, dans quelque vallée fertile des montagnes Rocheuses, où ils n'embarrasseront personne et où il n'est pas probable que quelqu'un les embarrasse. Nous fixerons là notre demeure transitoire, en attendant que nous nous soyons entendus sur le lieu de notre résidence définitive. Dans le cas où le Congrès approuverait le projet soumis par le président de construire des stations et des forts sur la route de l'Orégon, nous pouvons espérer que le gouvernement nous chargera de faire ce travail, et dans les circonstances particulières où nous nous trou-

vons, nous pouvons l'exécuter à moins de frais que personne. Nous déclarons, en outre, pour la satisfaction de ceux qui croient que les injustices qu'on nous a faites nous ont indisposés contre notre pays, que notre patriotisme n'a pas été vaincu par le feu, ni par l'épée, ni par les assassinats dont nous avons été victimes le jour aussi bien que la nuit, et que nous n'en sommes point devenus hostiles aux institutions de notre pays. Si la guerre venait à éclater entre le gouvernement des États-Unis et une autre puissance, au sujet de la possession de l'Orégon, nous sommes à même de soutenir les prétentions des États-Unis sur ce pays qui nous appartient géographiquement. Si l'on requérait nos services pour empêcher qu'un pouvoir étranger ne mît la main sur l'Orégon, nous nous empresserions de les prêter dans la mesure de nos capacités. Nous ressentons les injures que nous avons subies, et nous ne sommes pas insensibles aux maux que nous avons soufferts. Mais nous sommes toujours Américains, et si notre patrie était envahie, nous espérons faire au moins autant que ce consciencieux quaker qui était passager sur un navire marchand lorsqu'il fut attaqué par des pirates. Pendant qu'on s'abordait, un des pirates était tombé à la mer entre les deux bâtiments; mais il avait saisi une corde qui pendait par-dessus le bord et il s'en servait pour se hisser à bord du navire marchand. Ce que voyant, le consciencieux quaker, quoiqu'il n'aimât pas à se battre, prit son couteau et s'approchant vivement du pirate, lui dit : « Si tu as besoin de ce morceau de corde, je vais t'aider à l'avoir. » Il coupa alors la corde, et le pirate tomba dans l'élément salé qui fut son lieu de repos.

« Une grande partie de nos biens restera à la charge d'agents spéciaux et intelligents, qui seront chargés de les vendre à un prix peu élevé ou de les changer pour des attelages et des marchandises. L'argent provenant de la vente des propriétés sera employé au déménagement successif des familles avec toute la rapidité possible, et il ne restera plus ensuite qu'à voir si les familles et les amis que nous laisserons forcément derrière nous, attendant qu'ils se soient procuré des équipements par la vente des biens, seront tourmentés par la plèbe, exposés à la furie des incendiaires et expulsés par la force. Y a-t-il un Américain qui aspire à un pareil honneur? Les Américains laisseront-ils s'accomplir de pareils actes, permettront-

ils qu'un semblable déshonneur s'attache à leur réputation? S'ils le font, que le monde entier en ait connaissance. Mais nous ne pensons pas qu'ils le fassent.

« Nous avons consenti à quitter le pays pour l'amour de la paix, à la condition qu'on cesserait de nous accabler de vexations. Nous avons mis toute la bonne foi possible à remplir cet engagement. Le gouverneur Ford a également fait son devoir pour servir nos désirs sous ce rapport. Mais il y a des gens qui voudraient que nous ne trouvassions l'existence nulle part. En attendant, nos destinées comme les leurs sont dans les mains de Dieu.

« Nous osons dire que nos frères n'ont pas fabriqué de fausse monnaie, et si un meunier a reçu de nous en une semaine quinze cents dollars en espèces contrefaites, qu'il le déclare et le prouve. Si quelque agent des terres du gouvernement général a reçu de nous des charges entières de fausse monnaie en paiement de nos terres, qu'il le dise; s'il en a reçu de nous la plus minime quantité, qu'il le dise. Ceux qui ont témoigné contre nous ont filé un long écheveau, mais si nos frères n'avaient jamais employé leur influence pour les faire renvoyer de notre cité, après avoir acquis la conviction qu'ils se livraient au commerce dont ils nous accusent, leur vengeance n'aurait jamais pu se faire jour pour nous attribuer leurs crimes.

« Nous n'avons jamais étranglé personne, ni coupé par mor-ceaux les entrailles de personne. L'ordre systématiq… du vol, dont parlent ces graves témoins, doit certaineme… avoir son origine chez eux. Un pareil plan ne pouvait nai… que chez ceux qui voulaient souffler les flammes de la mort …tour de nous. La lie de la malice se mêle à celle de la ver…ance dans les dépositions de ces témoins rapportées par … angamo Journal. Nous devrions croire que tout hom… ensé pourrait s'en apercevoir. En effet, plusieurs jour… es le voient, et nous les remercions d'en avoir parlé.

« Nous venons de vous exprimer nos sentiments, nos désirs et nos intentions, et nous y serons fidèles. Nous prions les éditeurs qui consentiraient à nous voir vivre et non mourir, à nous voir exister sur la terre aussi longtemps qu'il plaira au ciel de prolonger nos

jours, nous les prions avec respect de vouloir bien publier ce manifeste. Quant aux hommes qui désirent acheter des propriétés à très-bon marché, qui désirent leurs avantages en même temps que les nôtres, nous les invitons à venir et à voir. Et nos prières demanderont toujours que la justice et le jugement, que la miséricorde et la vérité puissent régner non-seulement dans notre pays mais par tout l'univers, et que la volonté de Dieu soit faite sur la terre comme dans le ciel.

« Fait en conseil dans la cité de Nauvoo, le vingtième jour de janvier 1846.

« Les Membres du Conseil. »

Malgré cette circulaire, malgré les assurances solennelles qu'elle donnait d'un prochain départ, le peuple de l'Illinois se montra si turbulent et si mal disposé que les Mormons se virent obligés d'avancer encore l'époque de leur émigration. Les pionniers se mirent en route le 3 février, et huit jours après les douze apôtres et le grand conseil des prêtres, suivis de mille six cents émigrants, hommes, femmes et enfants, traversèrent le Mississipi sur la glace. On conçoit sans peine que la marche de cette avant-garde dut être hérissée de mille difficultés. La rigueur des éléments dans la plus mauvaise saison de l'année, l'absence de chemins frayés, le manque d'abri durant des nuits glaciales, des privations de tout genre, la fatigue, l'embarras des transports, l'incertitude du lendemain, tout cela conspirait à jeter le découragement parmi ces infortunés. L'exemple et les conseils des chefs parvinrent à soutenir les plus abattus; mais parfois les difficultés étaient si grandes que Brigham se vit obligé de laisser à différents intervalles plusieurs compagnies sur la route. A mesure que la belle saison approchait, d'autres détache-

ments partaient de Nauvoo et s'élançaient sur la trace de leurs devanciers.

Les Saints qui n'avaient pu encore quitter Nauvoo, continuaient de travailler avec ardeur à l'achèvement du temple, afin d'accomplir une des plus solennelles prophéties de leur bien-aimé martyr. L'édifice sacré fut enfin complétement terminé à la fin d'avril 1846, après avoir coûté aux Saints plus d'un million de dollars[1]. On en fit la dédicace en grande pompe le 1er et le 2 mai 1846. Orson Hyde, un

1. Le temple de Nauvoo était construit d'une pierre calcaire d'un blanc grisâtre, presque aussi dure que le marbre. Il avait 128 pieds de long sur 88 de large. Ses voûtes étaient hautes de 60 pieds et sa tour s'élevait jusqu'à près de 200 pieds dans les airs. Trente pilastres coûteux flanquaient ses murailles. Les bases de ces pilastres étaient sculptées en croissants, et leurs chapiteaux représentaient le soleil ainsi que d'énormes têtes humaines surchargées d'ornements emblématiques. Au-dessus de la voûte se trouvaient deux étages de chambres destinées au service particulier du culte apostolique. On y comptait quatre rangs de fenêtres, deux de fenêtres rondes, deux de gothiques. Les fonts baptismaux, qui étaient placés au-dessous de l'église, étaient supportés par douze bœufs, et devaient être entièrement plaqués d'or. Sur le fronton occidental du temple, on lisait en lettres d'or cette inscription :

The House of the Lord:
Built by the Church of Jesus Christ of latter-day Saints.
Holiness to the Lord.

Ce temple fameux, qui passait pour le plus beau de toute l'Amérique du nord, n'existe plus aujourd'hui. Le 10 novembre 1848, des mains inconnues l'incendièrent au moment où les nouveaux habitants de Nauvoo songeaient à en faire une école modèle. En 1850, les Icariens, qui s'étaient fixés à Nauvoo sous la conduite de M. Cabet, avaient entrepris de relever ce curieux monument, quand, le 27 mai, un violent ouragan le renversa de fond en comble, ne laissant debout que la façade occidentale. Les Icariens voulaient en faire leur Halle de réunion, mais les ravages de la tempête furent si terribles qu'ils ont dû renoncer à leur projet et abandonner une entreprise qui leur avait déjà coûté beaucoup de travail.

des apôtres, rentré depuis peu d'une mission en Palestine, officia dans cette importante cérémonie. Le lendemain du jour où la consécration du temple avait été célébrée, les Mormons retirèrent de l'enceinte du monument tout le mobilier sacré qui l'ornait, et satisfaits d'avoir rempli un devoir en accomplissant, même en pure perte, un commandement divin, ils traversèrent le Mississipi pour rejoindre leurs devanciers.

Nauvoo était abandonnée. Il ne restait plus dans ses murs déserts qu'une centaine de familles auxquelles le manque de ressources et l'impossibilité de vendre leurs biens n'avaient pas permis de s'élancer encore sur la route de l'émigration. La présence de ces retardataires et le bruit qu'avait fait la célébration de la dédicace du temple, soulevaient les murmures des Gentils et semblaient entretenir leur haine et leurs alarmes. Le désir ardent qu'ils avaient d'être entièrement débarrassés des Mormons, leur faisait concevoir toute sorte de craintes chimériques. Ils s'imaginaient que les Saints n'étaient partis par détachements que pour aller recruter des peaux-rouges et revenir ensuite avec des forces suffisantes reprendre possession de leurs propriétés de l'Illinois. Ces appréhensions devinrent si vives que les Anti-Mormons se laissèrent aller à de nouveaux actes illégaux et barbares contre la poignée de Saints inoffensifs que l'indigence retenait encore à Nauvoo. Entre autres faits injustifiables, les Gentils eurent la lâcheté d'arracher de sa maison, pendant la nuit, un pauvre vieillard sans défense, et de le fouetter jusqu'au sang après l'avoir dépouillé de ses vêtements : cette infortunée victime de la fureur populaire n'était coupable que d'être Mormon.

De vexations en vexations, d'injures en injures, on arriva au mois de septembre 1846. Des rassemblements

s'étaient formés depuis longtemps pour marcher contre ce qui restait de Mormons; mais contenus par l'intervention des officiers de la loi, ils n'avaient pu mettre à exécution leurs coupables projets. A la longue cependant, les Gentils parvinrent à accomplir leurs desseins. Le 10 septembre 1846, une armée de mille hommes, ayant à sa disposition six pièces de canon, vint commencer l'attaque sous la direction d'un nommé Carlin et du révérend Brockman. Nauvoo n'avait que trois cents hommes à opposer à cette armée, et seulement cinq maigres pièces de canon, faites avec la ferraille d'un vieux bateau à vapeur. Commencé dans l'après-midi du 10, le feu continua les 11, 12 et 13 septembre. A la vue d'un siége aussi opiniâtre, il se forma à Quincy un comité qui vint le 14 faire des ouvertures de paix, afin d'éviter, s'il était possible, une plus grande effusion de sang. Les assiégeants, qui avaient été constamment repoussés avec perte par les vaillants défenseurs de Nauvoo, mais qui auraient cependant fini par triompher du petit nombre, consentirent à déposer les armes à la condition que les assiégés évacueraient l'État de l'Illinois au bout de cinq jours. Ces propositions furent acceptées. Les Mormons n'avaient eu que trois hommes tués et un petit nombre de blessés dans toute l'affaire. On ne connaît pas les pertes de leurs ennemis, mais il paraît qu'elles furent graves. Il fut convenu qu'un comité de cinq personnes resterait à Nauvoo pour soigner les intérêts des bannis, et le 17 septembre, tandis que les Gentils au nombre de mille six cent vingt-cinq entraient dans la ville pour la piller, le reste des Mormons traversait le Missisipi pour s'élancer dans l'ouest sur les traces d'Israël.

Ainsi fut consommée l'expulsion des Saints. La constitution, qu'ils n'avaient pourtant point violée, fut impuissante à les protéger contre la haine instinctive du peuple souverain.

Quelque respect que l'on doive aux majorités, surtout dans un pays aussi éclairé que l'Union américaine, on ne peut se défendre de regretter la faiblesse ou le mauvais vouloir dont l'autorité fit preuve dans ces déplorables conjonctures. Jetons bien vite un voile sur ces abus pour éviter les pensées malsaines qu'ils font naître contre la liberté, et retournons un peu sur nos pas pour voir ce que sont devenus nos principaux émigrants.

Nous les avons vus commencer leur exode dans les premiers jours de février. Des compagnies plus ou moins nombreuses suivirent ensuite à des intervalles rapprochés. La direction que l'on devait prendre était indiquée à l'ouest, sans précision. Il n'y avait d'autre route que les traces laissées par les pionniers. Brigham Young était parti un des premiers, ainsi que nous l'avons vu, pour frayer la voie à son peuple. En traversant l'État d'Iowa, il fit la rencontre de T. L. Kane, colonel de l'armée régulière des États-Unis, qui montra depuis tant de sympathie pour les infortunes des Mormons, et qui nous a donné de leur exode une relation aussi touchante qu'éloquente. Ces premiers explorateurs eurent à endurer des misères sans fin, le froid, les privations, la fatigue, le manque de combustible et souvent le manque de vivres pour eux comme pour leurs animaux. Le sol détrempé par les pluies retarda leur marche au printemps. Souvent on ne trouvait pas de bois pour construire les radeaux ou pour fabriquer les ponts qu'il fallait jeter sur les rivières. En mars et en avril, beaucoup moururent de fatigue, de misère et de fièvres. Rien n'était déchirant à voir comme les funérailles qu'ils célébraient sur leur route, au milieu des vastes déserts. Quand la disette se fit sentir, les jeunes gens abandonnèrent leurs vivres aux vieillards, et allèrent louer leurs services sur les frontières du Missouri et

d'Iowa pour obtenir des provisions, tandis que les pionniers semaient du blé de distance en distance sur la route, dans l'espérance d'offrir une récolte à ceux qui les suivraient. Ainsi les émigrants de l'avant-garde songeaient à ceux qui venaient après eux, et cherchaient à leur aplanir quelques-uns des obstacles sans nombre contre lesquels ils devaient lutter.

Vers la fin de juin 1846, la première colonne de l'émigration arriva sur les bords du Missouri, un peu au-dessus du confluent de la Platte et de cette rivière immense, dans le pays des Pottawatamies, où elle s'arrêta pour attendre les détachements qui venaient derrière. Cet endroit, connu aujourd'hui sous le nom de Council Bluffs, reçut des Mormons le nom de Kanesville[1], en l'honneur du colonel Kane dont l'âme généreuse s'était déjà montrée sensible à la cause des opprimés. C'est là que, dans le courant de juillet, le gouvernement fédéral fit un appel au patriotisme des Mormons, et leur demanda de fournir un contingent de cinq cents hommes pour la guerre du Mexique. Le gouvernement voulait-il favoriser les Saints en leur fournissant l'occasion de retirer quelque argent de leur concours, ou bien voulait-il seulement éprouver leur fidélité? C'est ce que nous ne saurions décider. Toujours est-il que Brigham Young, de quelque manière qu'il envisageât cette demande faite dans un moment où son peuple fuyait devant la violence des Américains, répondit aux envoyés : « Vous aurez votre bataillon, quand même il me le faudrait recruter parmi mes prêtres. » Les Saints en général regardaient cette levée

1. Kanesville ou Council Bluffs City est situé sur la rive gauche du Missouri. Sur la rive droite, en face de Kanesville, les Mormons avaient un autre poste de campement qu'ils appelèrent Winter Quarters en souvenir de ce qu'ils y avaient passé l'hiver de 1846 à 1847.

comme une sorte de persécution; néanmoins, comme ils n'avaient rien plus à cœur que de montrer leur patriotisme et leur attachement à une constitution pour laquelle leurs pères avaient versé leur sang, ils fournirent un bataillon de cinq cent vingt hommes, et reçurent en échange du département de la guerre une indemnité de 20,000 dollars. En consentant ainsi à se priver de leurs bras les plus vigoureux, au moment où leur jeunesse était soit en exploration, soit en domesticité, les Mormons faisaient un effort immense, un sacrifice énorme, dont ils espéraient avec raison que la patrie leur saurait gré. Il suffit de trois jours pour former et équiper le bataillon sacré, tant les esprits étaient animés du désir de montrer leur dévouement à leur grande et ingrate république. L'empressement alla jusqu'à l'enthousiasme. Un bal d'adieu fut donné au milieu de la prairie à cette occasion, et Brigham Young, en bénissant les guerriers à leur départ, prédit qu'ils reviendraient en conquérants sans avoir versé une goutte de sang. Le bataillon se mit en marche[1] pour gagner les côtes de l'océan Pacifique par Santa Fé, d'où il se dirigea sur la basse Californie sous le commandement du lieutenant-colonel Cooke, et où il arriva après une marche des plus pénibles à travers des régions désertes et inconnues.

L'affaire du bataillon terminée, les Mormons s'appliquèrent à assurer le succès de l'émigration. Quelques détachements résolurent de s'avancer plus loin avant la mauvaise saison, et quittèrent Kanesville pour traverser le Missouri sur un bac de leur invention, qui était occupé nuit et jour à porter leur bétail et leurs chariots d'une rive sur l'autre,

1. Les cinq cent vingt Mormons étaient engagés pour un an. On les licencia en juillet 1847, sur la côte de Californie. Les uns s'enrôlèrent de nouveau, les autres revinrent à Council Bluffs.

Les uns s'arrêtèrent sur les bords du Missouri, les autres allèrent établir leurs quartiers sur les bords du Petit Papillon. Dans toutes leurs haltes plus ou moins prolongées, les Saints ne restaient point oisifs : on peut même dire que leur activité redoublait sans cesse. Pendant que les hommes reforgeaient les vieux fers, fabriquaient des wagons, réparaient leurs équipages, ramassaient du foin, tannaient des cuirs, les femmes filaient, tricotaient, raccommodaient, préparaient des conserves de fruits sauvages pour la faim à venir. L'administration des camps était partout admirable. C'était une sorte d'organisation militaire. On soignait les animaux presque avec autant d'amour que les enfants. On traçait une route d'émigration et l'on jetait des ponts solides sur les rivières.

Au milieu de ces travaux, les Mormons eurent à supporter des épreuves bien douloureuses. Dans certains camps, au commencement du mois d'août, on comptait jusqu'à 37 pour cent de personnes atteintes de la fièvre et d'une sorte de scorbut. Ce fléau était dû à plusieurs causes, mais principalement à l'insalubrité des lieux déterminée par les émanations du sol et par l'humidité. Beaucoup de ces malheureux moururent en pensant à la terre promise.

Le quartier général de l'émigration était toujours à Kanesville, d'où les campements s'étendaient de l'autre côté de la rivière entre le Missouri et la Platte, jusqu'à près de quatre-vingts lieues en avant. Les Mormons s'apprêtaient à s'enfoncer un peu plus avant dans l'Ouest pour passer l'hiver, quand ils apprirent par des courriers spéciaux que Nauvoo avait été livrée au pillage le 17 septembre, et que leurs frères de l'arrière-garde, expulsés de la cité par la violence, venaient les rejoindre sans provisions, sans équipages, dans un dénûment presque absolu. Cette affligeante nouvelle

fit changer de plan. On résolut de rester et d'attendre l'hiver dans la prairie où l'on avait passé quelques mois d'été. On se trouvait heureusement dans le pays des Indiens Pottawatamies et Omahas, tribus maltraitées naguère par le gouvernement des États-Unis, et pour cela favorablement disposées à l'égard des Mormons qu'elles regardaient comme des frères d'infortune. Chez les Omahas, à Kanesville, les Saints se construisirent plus de 700 cabanes ou maisons, ainsi qu'un tabernacle et même des fortifications destinées à les protéger contre les Sioux avec lesquels la tribu hospitalière était en guerre. Les émigrants qui étaient campés sur les terres des Pottawatamies, chez qui régnait une paix absolue, furent dispensés de s'entourer des mêmes moyens de défense et se contentèrent d'élever des abris contre le froid.

Dans d'autres campements où, faute de matériaux, il n'avait pas été possible de construire des habitations, les Mormons vivaient sous la tente; mais quand les froids rigoureux furent venus, il fallut abandonner ces retraites insuffisantes contre les frimas et se creuser des caves dans la terre. Des pertes cruelles éprouvèrent ces malheureux exposés à toutes les horreurs du froid, des souffrances et des maladies. Un très-grand nombre d'entre eux succombèrent. Cependant, toutes ces tribulations ne leur firent point suspendre leurs harpes et leurs clairons aux saules du fleuve :

In salicibus in medio ejus suspendimus organa nostra.

Ils n'allaient point en captivité à Babylone : ils marchaient, au contraire, vers une nouvelle Sion où les attendaient la paix, la joie et la liberté. Aussi une révélation leur permit-elle de chanter et de danser au milieu de leur calamités, et la musique de l'Église essaya de relever leur

courage et de charmer leurs douleurs par des concerts quotidiens. Un journal fut créé à Kanesville, sous le nom de *Frontier Guardian*, pour porter aux différents campements, avec les nouvelles d'intérêt local, les consolations et les encouragements des apôtres.

Malgré les adoucissements que la musique et la presse apportèrent aux maux des Saints, l'hiver de 1846 à 1847 n'en fut pas moins pour eux l'une des plus terribles épreuves par lesquelles ils eussent encore eu à passer. On le conçoit sans peine. Jetés au nombre de plus de 15,000, hommes, femmes, enfants, vieillards, dans un vaste pays parcouru seulement par des hordes d'Indiens, n'ayant rien pour s'abriter que leurs chariots ou les cabanes qu'ils se construisaient à la hâte, rien à manger que les rares provisions qu'ils avaient emportées, affaiblis d'ailleurs par les maladies, les privations et la fatigue, attristés par le spectacle sans cesse renouvelé de quelque ami mourant : l'histoire nous offre peu d'exemples d'une pareille détresse. Malgré cela, et grâce peut-être à l'influence de Brigham Young qu'ils subissaient comme une sorte d'incantation, ces infortunés supportèrent leurs misères avec résignation et trouvèrent même, au sein de leur infortune, le courage de remercier Dieu de les avoir retirés des mains de leurs persécuteurs.

Pendant que la plupart des Mormons émigraient par terre, d'autres s'embarquaient à New-York[1] pour se rendre

1. Parmi les navires qui transportèrent les Saints, nous devons signaler le *Brooklyn*, de 370 tonneaux, affrété par Samuel Brannan, ouvrier imprimeur qui s'était fait mormon en 1842 et qui avait été l'éditeur du *New York Messenger*, journal hebdomadaire dévoué aux intérêts de l'Église. Le *Brooklyn* mit à la voile le 4 février 1846, emportant deux cent trente-six passagers. Arrivé à Honolulu, après cinq mois de navigation, il passa quelques semaines dans ce port Havaiien, et fit voile ensuite vers la Californie, où il débarqua ses passagers le 31 juillet sur le rivage d'Yerba

par le cap Horn en Californie ou en Orégon, où ils pensaient que l'Église s'établirait. Ceux-ci furent exempts de toutes les horreurs de la faim, du froid, de la fatigue et des maladies, auxquelles furent exposés leurs frères dans l'intérieur du continent américain. Laissons-les donc voguer sur l'Océan et revenons sur les bords du Missouri.

L'hiver était passé. Le printemps de 1847, en ramenant les fleurs dans la prairie, avait mis un baume sur les blessures, ouvert les cœurs à l'espérance et rendu les bras au travail. Le 14 avril, Brigham Young et huit apôtres se mirent à la tête de 143 hommes choisis et de 70 chariots chargés de graines et d'instruments agricoles, pour aller chercher l'Éden dans les profondeurs de l'ouest.

En partant de Council Bluffs, ces hardis explorateurs suivirent le bassin de la Platte, à peu près sur les traces laissées par Frémont en 1842. Ils traversèrent ces plaines immenses où l'on ne voit d'autres habitants que les buffles, les antilopes, les cayotes et les grouses, où ne végètent guère d'autres plantes que des *Artemisia* (Sage-Bush), et où le sol ne présente souvent qu'une croûte d'alcali; puis ils franchirent les défilés sauvages et neigeux des montagnes Rocheuses en contournant Fremont's Peak, et frayèrent ensuite leur chemin à travers les solitudes de l'Utah, aux prises avec mille difficultés dont les plus sérieuses étaient le passage des rivières. Dans le désert, on étudiait avec soin toutes les

Buena, petit hameau qui depuis est devenu la cité magique de San Francisco. Les Saints restèrent quelque temps sur la côte du Pacifique et rejoignirent plus tard leurs frères sur les bords du Lac Salé. Samuel Brannan, renonçant à sa foi, resta en Californie, où il fit d'abord des spéculations malheureuses; mais bientôt, après la découverte de l'or, il entra dans une veine plus heureuse et acquit une fortune d'environ 2,000,000 de francs de rente, à laquelle il a dû sans doute son titre de sénateur.

ressources naturelles qui pouvaient s'offrir sur la route, et l'on s'appliquait surtout à découvrir les sources, les bois et les pâturages, toutes choses d'autant plus nécessaires qu'elles sont plus rares dans cette partie du continent. La science même devait être servie par ces intrépides aventuriers. Un ingénieux odomètre était attaché à l'un des chariots ; une personne prenait note de toutes les distances ; on rédigeait un livret-guide à l'usage de ceux qui devaient se hasarder dans les mêmes parages. Orson Pratt, l'apôtre astronome et philosophe, déterminait les latitudes et les longitudes, observait les variations de la température et calculait les altitudes d'après la hauteur du baromètre. Les événements les plus insignifiants en apparence, les phénomènes les moins frappants étaient signalés avec le même scrupule que les événements les plus marquants et les phénomènes les plus extraordinaires[1]. Rien n'était omis sur le journal de la caravane, où l'on entrait surtout dans les plus petits détails géologiques.

Le 23 juillet 1847, Orson Pratt, escorté d'une petite avant-garde, arriva le premier sur les bords du Lac Salé. Il fut rejoint le lendemain par Brigham Young et par le corps principal des pionniers. Ce jour-là, 24 juillet, devait être célébré dans la suite par les Mormons comme l'anniversaire de leur délivrance. Après un voyage de près de quatre cents lieues à travers l'inconnu, les courageux éclaireurs étaient arrivés épuisés, mais fiers de n'avoir pas perdu un seul

1. On découvrit près de Sweetwater, dans le bassin de la Platte, un lac dans lequel se trouvait un dépôt de borax et un autre lac rempli de *salæratus* qu'on ramassa pour le service de la boulangerie. On vit du charbon bitumineux sur la Platte et sur le Green River. On constata la nature empoisonnée de certaines fontaines, et l'on signala ce fait aux voyageurs futurs.

homme et ranimés par la perspective de récolter en automne la moisson tardive qu'ils se hâtèrent de semer.

Brigham Young déclara, sous l'inspiration divine, que la colonie s'établirait sur les bords du Lac Salé, dans ce pays qui n'appartenait à personne, et où par conséquent son peuple pourrait suivre sa religion sans s'attirer la haine d'aucun voisin. Il consacra plusieurs semaines à étudier la nature du pays, puis il choisit l'emplacement où la cité sainte serait fondée. Il partagea le terrain destiné à la ville en quartiers de dix acres, détermina la largeur et la direction des rues, et assigna la position que devraient occuper le temple et les places publiques. Quand il eut ainsi jeté les premiers fondements de son futur empire, il se mit en route pour retourner à Council Bluffs, laissant sur les bords du Lac Salé la plupart des compagnons qui l'avaient suivi dans sa lointaine exploration.

Pendant l'été, un convoi de cinq cent soixante-six chariots, emportant de grandes quantités de grain, avait quitté Kanesville et s'était engagé sur les traces des pionniers. Cette armée d'émigrants s'avançait dans un ordre parfait, d'après un système d'organisation modèle. On fit des ponts, on établit des bacs sur les rivières. Les femmes prenaient leur part de travail : elles conduisaient les wagons pendant que les hommes étaient occupés à des travaux plus dûrs. Quand on découvrit du haut des montagnes la nappe bleue du Lac Salé, on la contempla avec extase. Arrivé dans l'endroit désigné par le président des apôtres, on se mit à l'œuvre sans se reposer un instant. Des labours furent faits, des arbres furent plantés, des haies furent établies et des semis furent confiés à la terre avant les premières gelées.

En même temps une partie du bataillon mormon qui revenait, comme l'avait prédit Brigham, victorieux sans

avoir versé une goutte de sang, se mettait à la tête des frères qui arrivaient par les îles Sandwich ou la Californie, et rejoignait les premiers colons d'Utah. On déblaya le terrain, on se fortifia contre les Indiens, et l'on se construisit des abris pour passer le premier hiver sur les bords du grand lac, cette autre mer Morte d'une autre Judée.

Cependant Brigham Young et son escorte, après avoir repoussé plusieurs attaques des Sioux qui leur volèrent des chevaux, après avoir été obligés de chasser sur la route le buffalo et l'antilope pour suppléer aux vivres qui leur manquaient, étaient rentrés à Kanesville le 31 octobre 1847, auprès du gros des Mormons qui attendaient avec impatience la décision de l'Église pour lever leur camp. On s'occupa immédiatement de préparer les voies pour que l'année suivante tout le monde pût quitter les bords du Missouri et franchir les montagnes Rocheuses.

Le 23 décembre 1847, les douze apôtres écrivirent de Council Bluffs une longue et chaleureuse épître adressée aux Saints par toute la terre. On y retraçait les principaux événements depuis l'expulsion de Nauvoo, les souffrances du peuple pendant l'émigration, les témoignages de patriotisme donnés au gouvernement. Les bords du Lac Salé y étaient désignés comme devant être l'emplacement de la Sion nouvelle. Les ressources et les désavantages du pays y étaient sommairement indiqués. On invitait les Saints à hâter leur départ autant que possible, et à emporter avec eux tout ce qui peut être de quelque utilité dans un pays sauvage, comme graines de toute espèce, instruments de toute sorte, livres scientifiques et industriels, échantillons de toutes les choses propres à chaque pays pour former un musée, du papier pour l'imprimerie, etc., etc. Les Saints étaient rappelés à la vertu, et les Gentils, à quelque religion qu'ils appartinssent,

étaient invités à se rendre au Lac Salé, à la seule condition qu'ils fussent honnêtes et confessassent le nom de Jésus. « Il n'importe pas, disait l'épître, que la foi religieuse d'un homme soit ceci ou cela; s'il courbe le genou devant Jésus, et confesse qu'il est le Christ, s'il pratique le bien et soutient les lois établies pour le règlement de la société, nous le saluons comme un frère et nous serons avec lui comme il est avec nous; car la religion de chacun est une affaire entre son âme et Dieu seul. Notre universelle devise est : Paix avec Dieu, bonne volonté à tous les hommes. » Les apôtres annonçaient également que la hiérarchie de l'Église serait rétablie sur le même pied que du temps de Joseph. Enfin, l'épître contenait ce paragraphe remarquable à l'endroit de la soumission des Mormons au gouvernement des États-Unis : « Nous songeons à pétitionner, dès que les circonstances nous le permettront, pour la formation d'un gouvernement territorial dans le Grand-Bassin (c'est le nom qu'on donnait alors au pays d'Utah). » On voit par là que les Mormons ne songeaient pas à se détacher des États-Unis, bien que la position du pays qu'ils avaient choisi leur permît d'aspirer à être indépendants.

Le lendemain du jour où cette épître fut signée, Brigham Young fut, dans une conférence tenue à Kanesville, proclamé premier Président de l'Église, Prophète, Révélateur et Voyant. Il s'adjoignit comme conseillers de la présidence H. C. Kimball et Willard Richards. Le peuple, d'une voix unanime, confirma ces nominations, et Brigham se vit officiellement placé à la tête de l'Église, dont il avait par le fait dirigé toutes les destinées depuis la mort du fondateur. Cette élection fut en outre solennellement ratifiée dans la conférence générale tenue à Kanesville le 6 avril 1848.

L'hiver s'était écoulé rapidement au milieu des prépa-

ratifs que l'on faisait pour l'émigration générale. La récolte qu'on avait faite l'automne précédent dans tous les points où l'émigration s'était arrêtée sur les bords du Missouri et de la Platte, avait été excellente : elle avait suffi largement à l'alimentation, et il restait assez de grain pour subvenir aux besoins du voyage. On pouvait donc se mettre en route avec la certitude de ne pas manquer des choses les plus nécessaires à la vie. Vers le 1[er] mai 1848, on vit les Mormons s'éloigner du Missouri par longues bandes pour se diriger sur le Lac Salé. Ils emmenaient avec eux tous leurs animaux, leurs instruments aratoires et le matériel requis par les industries qu'ils projetaient d'exercer dans l'Éden où ils se rendaient. On avait toutefois laissé à Kanesville et dans les environs un certain nombre de familles pieuses, afin de conserver un poste qui servît d'intermédiaire et de halte aux émigrants qu'on attendait d'Europe et d'autres pays.

Le corps principal des Mormons, ayant à sa tête le nouveau prophète (Brigham Young), arriva sur les bords du Lac Salé dans le courant de l'automne, et fut reçu par les frères, au nombre d'environ quatre mille, qui s'y étaient fixés dès l'année précédente. Ces premiers colons avaient déjà accompli d'immenses travaux, et donnaient un démenti aux trappeurs qui avaient avancé qu'on ne pouvait établir une société dans un pays qu'ils jugeaient impropre à la culture. Tout harassés qu'ils étaient par leur longue et pénible course à travers les plaines, les montagnes et les déserts, ils s'étaient mis immédiatement à la besogne, et avaient défriché et ensemencé autant de terres que possible à l'automne de 1847[1]. La douceur extrême de l'hiver permit

1. Ils avaient planté beaucoup de pommes de terre, et semé environ 2,000 boisseaux de blé.

aux intrépides colons de nettoyer la terre et de construire des habitations; mais à cause de cette température bénigne, favorable sous un rapport, des myriades de sauterelles que les Mormons appellent criquets (*crickets*), purent se développer, et vinrent en nuées immenses dévorer la moisson dans l'été de 1848. Ne pouvant faire autre chose pour conjurer cet horrible fléau, les Mormons avaient recours à la prière quand, heureusement pour eux et pour leurs récoltes, on vit des volées prodigieuses de jolies mouettes (Larus) blanches comme la neige partir des îles du Lac Salé et fondre sur ces insectes ravageurs pour les engloutir. C'est ainsi que la moisson ne fut pas totalement détruite. Les Mormons virent dans l'apparition miraculeuse des mouettes une intervention directe de la Providence, et ils en glorifièrent Dieu. On défendit, sous les peines les plus sévères, de tuer ou d'effrayer ces charmants et utiles oiseaux, qui faisaient si bien la chasse aux sauterelles[1] messagères de destruction et de mort.

Quoique arrêtés par l'intervention des mouettes, les ravages des sauterelles n'en avaient pas moins réduit de beaucoup les belles espérances de la récolte de 1848. Quand Brigham Young arriva à l'automne avec ses milliers de

1. La sauterelle ou criquet de l'Utah (*OEdipoda corallipes, Haldeman*), est d'une espèce très-voisine de celle de France. Les Mormons, dans leurs descriptions naïves et pittoresques, disent que ces insectes sont produits par le croisement de l'araignée avec le buffalo. — Le buffalo (buffle d'Amérique) n'existait plus en Utah à l'époque de l'arrivée des Mormons, bien qu'au témoignage d'Indiens vivants il y en eût encore des troupeaux errant avec les daims en 1820. Aujourd'hui le buffalo se trouve refoulé entre les montagnes Rocheuses et le Mississipi, où l'on en voit des troupeaux si immenses qu'il leur faut, *mirabile dictu*, plusieurs jours pour disparaître à l'horizon. Je crois qu'on peut affirmer qu'il n'y a plus un seul de ces grands buffles à l'ouest des montagnes Rocheuses.

disciples, il comprit que la récolte sur laquelle il avait compté serait insuffisante à leurs besoins. On avait tout lieu d'appréhender une famine terrible, et pour l'atténuer autant que possible, on résolut de se rationner. L'inventaire qu'on avait fait en février avait révélé qu'il ne restait plus que douze onces de blé par personne et par jour pour atteindre le 5 juillet 1849, époque calculée de la récolte. Les six premiers mois de l'année furent donc très-durs à passer. L'hiver d'ailleurs ne ressembla pas au précédent : il se déclara de bonne heure et fut si rigoureux, que la neige couvrit partout le sol d'une couche d'un à trois pieds de profondeur. Surpris par l'apparition hâtive de la mauvaise saison, beaucoup d'émigrants de l'arrière-garde se trouvèrent sans feu ni toit. C'était une terrible épreuve après tant d'autres, et lorsqu'on croyait avoir atteint le lieu du repos et du bonheur. On vit un grand nombre de Saints se répandre dans les campagnes et disputer aux Indiens les racines des plantes sauvages. Côte à côte avec les Utahs, ils fouillaient la terre pour en retirer les oignons [1] qu'ils se mettaient sous la dent.

Pour consoler les Saints de leurs misères et récompenser leur courage, la récolte de 1849 fut abondante. Les sauterelles avaient bien menacé de renouveler leurs ravages de l'année précédente, mais les mouettes parurent à temps pour les empêcher de faire des dégâts sensibles. Une autre bonne fortune, qui renfermait pourtant en soi les éléments possibles de destruction pour la société nouvelle, était venue tomber sur les Mormons. Des frères du bataillon sacré, qui étaient restés en Californie après l'expiration de leur engagement, et qui avaient loué leurs services au capitaine Sutter,

1. Ces oignons étaient principalement ceux du *Calochortus luteus*, de Douglas, liliacée que les Indiens appellent *sigo*, et qui croît en abondance dans toutes les vallées de l'Utah, où elle fleurit au printemps.

avaient eu le bonheur, en creusant une rigole pour établir une scierie sur les bords du Rio de los Americanos, près du Sacramento, à Nueva Helvetia, de découvrir[1] que les terres californiennes sont remplies d'or. Ils vinrent, en 1849, se joindre à leurs coreligionnaires du Lac Salé, après avoir récolté une quantité importante du précieux métal, dont ils firent présent à l'Église. Brigham Young battit monnaie, et les billets dépréciés de la banque de Kirtland reprirent leur cours, de manière à réaliser à la lettre une des prophéties de Joseph, disant qu'un temps viendrait où ses billets vaudraient autant que l'or.

Quoi qu'il en soit, la découverte des placers californiens fut une épreuve terrible pour la colonie naissante d'Utah. A l'arrivée des heureux inventeurs de l'or, ce ne fut qu'un cri parmi les Saints : aux mines ! Brigham Young parvint cependant à calmer l'enthousiasme et à retenir ses ouailles. Il en partit bien quelques-unes, mais celles-ci furent invitées à rester en Californie et à ne pas reparaître dans la nouvelle Jérusalem. « L'or, disait une circulaire de l'Église, est bon pour paver les rues, couvrir les maisons, et faire de la vaisselle. Les trésors de la terre sont dans le magasin du Seigneur : produisez du grain, bâtissez des cités, et Dieu fera le reste. » La voix de Brigham fut généralement écoutée, et la jeune société échappa au danger d'une dissolution. L'avenir se présenta dès lors sous un aspect serein et même riant. Les difficultés étaient vaincues, les dangers écartés. La ville se développait suivant les plans de Brigham Young et dans

1. On sait que la découverte de l'or en Californie, découverte qui fit frémir le monde entier, est due à des Mormons. On croit généralement que c'est un nommé James W. Marshall qui le premier trouva, en janvier 1848, des paillettes d'or, en remuant la terre du canal destiné à amener l'eau à la scierie.

l'emplacement arrêté par lui, sur la rive droite du Jourdain, petit fleuve qui décharge les eaux du lac Utah dans la Méditerranée mormonne.

Le pays que s'étaient donné les Mormons et que personne ne songeait à leur disputer, si ce n'est peut-être quelques tribus indiennes, n'offrait guère de ressources en lui-même, et les rares trappeurs qui l'avaient parcouru avaient cru, comme nous l'avons déjà indiqué, pouvoir prédire qu'une société nombreuse y mourrait de faim. Mais les nouveaux occcupants en jugèrent différemment et cherchèrent à prouver une fois de plus que rien ne peut résister à la volonté de l'homme. A côté des vastes plaines salées qui remplissent une grande partie de leur nouveau territoire, se trouvaient des plaines plus petites qui laissaient sortir de leur sein des graminées et des broussailles. Le soc de la charrue pouvait y tracer des sillons, et tout promettait que le grain y pousserait. L'eau douce, au premier aperçu, paraissait faire absolument défaut; mais une exploration attentive fit découvrir dans les montagnes de nombreux ruisseaux qui pouvaient être utilisés pour l'irrigation des plaines. Au pied des montagnes elles-mêmes, des pentes douces, recouvertes de prairies, offraient des champs propres à l'agriculture. Dans le cœur des montagnes, il y avait des espaces accessibles au bétail et des pâturages gras et précieux. Tout fut mis à profit, et la face du pays changea, comme par miracle, sous le travail énergique imposé aux nouveaux propriétaires par la nécessité et excité par l'aiguillon de la foi. Ce qui manquait le plus en Utah, c'était le bois de construction et le bois de chauffage : les plaines en étaient absolument dépourvues ainsi que les montagnes. Mais il s'en trouva dans les vallées étroites, un peu éloignées il est vrai, et d'un difficile accès. C'étaient d'assez beaux sapins de

plusieurs espèces, des érables, des peupliers, des saules et des chênes. Avec de la persistance et de l'opiniâtreté, on en rendit l'exploitation possible par des chemins pratiqués dans le fond des vallées et par des ponts jetés sur les rivières. La matière existait, il ne fallait que du temps pour l'obtenir et l'activité indomptable des Mormons ne recula pas devant les lenteurs occasionnées par l'éloignement et la distance. D'autres matériaux pour les constructions se rencontraient en abondance; aussi vit-on bientôt de jolies et bonnes habitations s'élever de tous côtés, les unes bâties de granit, les autres de pierres, d'autres enfin d'adobes.

La plaine où l'on avait jeté les fondements de Great Salt Lake City, est traversée par le Jourdain et par des ruisseaux d'eau douce. Les cultures s'y établirent promptement, et il restait assez de pâturages dans les environs pour élever du bétail aux portes de la capitale. Le lac fournissait du sel en quantité inépuisable, et c'était là une grande ressource à une telle distance de la mer. Des oiseaux nombreux offraient quelque nourriture aux chasseurs. Le charbon, le fer et le soufre, qui furent bientôt découverts, firent voir enfin que le pays présentait les éléments nécessaires à l'existence d'une société nombreuse. Le climat d'Utah est sain et tempéré. L'hiver, parfois un peu rude, passe ordinairement très-vite, et le printemps, l'été et l'automne y sont d'une beauté rarement altérée. Ciel pur et limpide, air doux, c'est en somme un des climats les plus beaux qu'il y ait peut-être au monde sous la zone où le pays est situé. Il semble qu'on respire plus à l'aise dans ces montagnes et dans ces plaines, et que la pureté de l'air suffise pour rendre heureux. Et ce pays devait d'autant plus sourire aux pauvres émigrés, qu'ils s'en trouvaient les propriétaires légitimes de par le droit du premier occupant, et qu'ils n'avaient point eu de terres à payer. Ce

qui contribuait à le leur rendre plus cher encore, c'est qu'ils se voyaient à grande distance à l'abri de toute persécution, et qu'ils croyaient pouvoir y respirer comme sur un sol sacré et inattaquable. Aussi, heureux et fiers, les Mormons employèrent-ils à tirer de leur pays, de leur conquête, tout le parti désirable et possible. Ils en changèrent littéralement la face, et, d'un désert inhabité depuis le commencement du monde, ils firent une nation florissante. L'industrie s'unissait à l'agriculture pour développer le bien-être matériel de la société. Il fallait bien faire venir encore certains objets des États-Unis, mais mille métiers déjà se pratiquaient dans l'enceinte de la capitale et permettaient d'espérer que dans un avenir prochain ils pourraient pleinement se suffire.

La culture des fleurs ne fut pas oubliée ; des vergers furent promptement établis, où bientôt l'on vit les poiriers, les pommiers, les abricotiers, les pêchers, les pruniers, les cerisiers, les groseilliers, donner des fruits merveilleux, étonnés, si j'ose ainsi dire, de se trouver au milieu d'une nature où la végétation spontanée était presque nulle.

Les dégâts causés par les sauterelles en 1848 et les dures épreuves qui en furent la conséquence, ne s'étaient pas renouvelés en 1849, et la récolte fut très-abondante, grâce à la gloutonnerie bienfaisante des mouettes, ces jolis oiseaux du bon Dieu, comme disaient les Saints. Les ennuis qui vinrent cette année-là inquiéter la colonie étaient d'un autre genre : c'était l'hostilité des Indiens, à laquelle on s'attendait d'ailleurs. On avait trouvé, en arrivant, des dispositions assez bienveillantes de la part d'un chef des Utahs, Wakara, surnommé Joseph Walker, et de la part de son frère Arapine. Cependant au commencement de 1849, des maraudages répétés indiquèrent un changement de dispositions. On fut obligé de recourir à la force, et après quelques combats peu

sanglants, la victoire, favorable aux colons, fit cesser momentanément les pillages des aborigènes. Cependant à la fin de l'année, l'antipathie des Indiens se réveilla et se traduisit par des actes plus graves, principalement dans les établissements que les Saints venaient de fonder au sud de leur capitale. D'abord c'était le bétail qui disparaissait en masse, à la suite d'une rapine organisée en grand ; puis bientôt on vit voler les flèches des sauvages sur les colons occupés à travailler aux champs. En vain essaya-t-on de parlementer avec eux ; tous les moyens de conciliation qu'on essaya échouèrent complétement. Brigham Young et les autorités de l'Église répugnaient à employer la violence et la colère pour repousser les sauvages. Mais les Indiens ne voyaient que de la faiblesse ou de la peur dans tous les ménagements dont on usait envers eux, et ils s'enhardissaient au pillage. A la fin, il fallut bien se résoudre à recourir aux armes. Brigham organisa une compagnie de cent hommes sous le commandement du général D. H. Wells. Cette petite troupe marcha sur les hordes indiennes retranchées solidement sur les rives du Timpanogos et toutes prêtes à accepter la lutte. Protégés par leur position et dissimulés au milieu des broussailles, les Indiens parurent d'abord inexpugnables. On parvint cependant à les déloger de leur position et on les poursuivit jusque dans les montagnes et autour du lac Utah. C'était au mois de février 1850. Le lac était gelé ; il y eut sur la glace même quelques engagements entre la cavalerie des combattants. La guerre, qui fut bientôt terminée, ne fut pas du reste très-sanglante : les Mormons n'eurent qu'un homme tué, cinq blessés et sept chevaux morts. De leur côté les Indiens eurent trente tués, parmi lesquels plusieurs de leurs chefs principaux, quinze chevaux morts et soixante-trois prisonniers. Une telle inégalité dans les résultats de la lutte,

fit voir aux Indiens leur infériorité, et ils consentirent à un traité de paix. Les Mormons ayant remarqué que leurs ennemis se servaient d'armes à feu, se hâtèrent d'interdire, sous les peines les plus sévères, la vente de fusils, de munitions et même de liqueurs.

La tranquillité était rétablie de ce côté par la paix qu'on avait obtenue. On apprit bientôt qu'un traité, celui de Guadalupe Hidalgo, fait en 1848, entre le Mexique et les États-Unis, cédait au gouvernement de l'Union toute la Nouvelle-Californie, dans laquelle se trouvait compris l'Utah. Les infortunés Mormons se retrouvaient ainsi, à leur insu, hébergés sur les terres de l'Union américaine. Ils ne s'en émurent que médiocrement d'abord, et on le conçoit, si l'on se rappelle que déjà en 1847, dans une de ses circulaires, Brigham émettait l'idée de demander au Congrès l'annexion territoriale.

Quoi qu'il en soit, bien que l'Utah fît partie des possessions des États-Unis depuis le traité de Guadalupe Hidalgo, le gouvernement fédéral ne s'empressait pas d'en organiser l'administration. Heureusement pour les Mormons, l'immense majorité des nouveaux hôtes de l'Utah appartenait à la même foi religieuse. Il en résulta qu'ils se laissèrent gouverner par leurs notabilités ecclésiastiques. Mais bientôt on se montra désireux d'avoir un gouvernement civil. Pour satisfaire à ce vœu, tous les citoyens résidant dans la haute Californie, à l'est de la Sierra Nevada, furent convoqués à Great Salt Lake City le 5 mars 1849, pour former une convention appelée à délibérer sur l'opportunité d'organiser le pays en Territoire ou en État. La convention s'établit, et le 18 mars elle nomma un comité de dix membres pour élaborer un projet de constitution du nouvel État qu'on était convenu d'appeler Deseret. On s'entendit rapidement, et le 15 mars

rojet de constitution était rédigé et adopté. On y décla-
qu'il était établi un gouvernement provisoire sous le nom
tat de Deseret, avec des pouvoirs législatifs, exécutifs et
liciaires. Brigham fut élu gouverneur, et en cette qualité il
rêta serment de fidélité à la constitution des États-Unis.

Le 2 juillet 1849, une assemblée législative se réunit pour la première fois, et décida que A. W. Babbitt serait dépêché immédiatement à Washington pour soumettre au congrès fédéral la constitution projetée, et la faire adopter comme constitution de Deseret, en appuyant sa demande sur le nombre imposant des citoyens qui réclamaient la création d'un État. Le délégué des Mormons reçut en outre des instructions pour prier le congrès, dans le cas où il s'opposerait à la formation du nouvel État, d'accorder à sa volonté et suivant sa sagesse la forme de gouvernement civil qu'il jugerait convenable.

Vers la fin d'août 1849, le capitaine Howard Stansbury arrivait dans la nouvelle Sion pour faire, sous les ordres du gouvernement fédéral, la topographie de la vallée du grand Lac Salé. Les Mormons, qui avaient entendu parler de cette expédition, et qui supposaient qu'on voulait cadastrer leurs terres pour les leur faire payer après qu'ils s'en étaient crus les légitimes propriétaires, songèrent d'abord à mal accueillir le capitaine du bureau topographique. Cependant la bienveillance que leur témoigna l'envoyé de Washington transforma bien vite leurs dispositions, et M. Stansbury n'eu qu'à se louer de la bonne volonté et de l'assistance qu' trouva chez les Mormons pendant tout le temps que d rèrent ses travaux.

Les émigrants d'Europe et des États-Unis qui s'é çaient à la conquête de l'or californien en traversan montagnes Rocheuses et en côtoyant le Lac Salé, aba

naient à bas prix les marchandises qu'ils apportaient, ou bien ils les échangeaient contre de la viande fraîche et des légumes à des conditions très-avantageuses pour les Mormons,en sorte que la prospérité semblait tout à fait revenue au milieu de ceux-ci. Ils trouvaient en effet qu'à aucune époque de leur existence sociale ils n'avaient été plus heureux. On fonda même un journal officiel, le Deseret News, dont le premier numéro parut le 15 juin 1850.

La législature rédigeait des ordonnances relatives à tous les besoins du pays, et procédait d'une manière régulière, absolument comme si l'État eût été reconnu. Le congrès de Washington fit attendre longtemps sa décision. Ce ne fut que le 9 septembre 1850 que le président Fillmore signa l'acte par lequel l'État de Deseret descendait au rang de Territoire, sous le nom de Territoire d'Utah. Les Mormons en éprouvèrent un crève-cœur d'autant plus sensible que l'acte, en diminuant la superficie qu'ils avaient donnée à leur pays, les privait de côtes sur l'océan Pacifique. Ce qui les mécontentait tout autant, c'était de voir qu'on avait fait de la Californie un État, bien qu'elle fût beaucoup moins peuplée que l'Utah. On se consola cependant bientôt de ces mécomptes à la nouvelle que Brigham Young, sur la recommandation du colonel Kane, avait été nommé gouverneur du nouveau Territoire et surintendant des affaires indiennes, avec 12,500 francs d'appointement pour ces deux charges. Le congrès fédéral avait alloué en outre 100,000 francs pour la construction d'une maison d'État. Enfin par l'acte d'organisation, l'Utah recevait les mêmes priviléges et règlements que les autres Territoires.

Brigham Young prêta serment comme gouverneur le 3 février 1851, et, le 26 mars de la même année, il fit connaître par un message spécial à l'assemblée générale de

l'État de Deseret l'acte fédéral qui organisait le Territoire d'Utah. Le 5 avril l'assemblée d'État fut dissoute pour faire place au régime de Territoire.

Ainsi les Mormons, sans être tout à fait au comble de leurs désirs, devinrent en quelque sorte un peuple souverain, avec leur prophète pour gouverneur civil, faveur inappréciable après tant de déboires, et qui les consolait singulièrement de n'avoir pas réussi d'une manière complète à obtenir la forme de gouvernement qu'ils avaient ambitionnée et vers laquelle tendaient leurs aspirations suprêmes. Voyons dans le chapitre V comment ils vécurent sous ce régime nouveau.

CHAPITRE V

DEPUIS L'ORGANISATION DU GOUVERNEMENT TERRITORIAL DE L'UTAH JUSQU'A NOS JOURS. 1851-1859.

Fuite des officiers fédéraux. — Progrès de la colonie et de la secte. — Difficultés avec les Indiens Utahs. — Encore les sauterelles. — Le colonel Steptoe. — Politique de Brigham avec les Indiens. — Le juge Drummond. — Ses rapports contre les Mormons. — Expédition armée contre l'Utah. — Proclamation de Brigham. — Le président Buchanan. — Le gouverneur Cumming. — Mémoire au Président et au Congrès fédéral. — Le colonel Kane. — L'orage se dissipe. — Le nouvel état des choses après la guerre. — Séparation de Carson Valley. — Portrait de Brigham Young.

L'étoile que les Mormons avaient espéré de placer dans le pavillon de l'Union comme État de Deseret venait d'y être admise sous le nom plus modeste de Territoire d'Utah. Bien que ce fut là pour eux une déception, ils pouvaient encore se féliciter d'être les seuls occupants du territoire nouveau, et ils se résignèrent facilement à attendre que l'avenir leur apportât la plus complète indépendance, celle que donne le rang d'État.

Un incident tout à fait imprévu faillit, au commencement de septembre, amener la guerre entre les Saints et le gouvernement de Washington. Les officiers fédéraux étaient depuis quelques semaines arrivés à leurs postes. Un d'eux, M. Perry E. Brocchus, juge à la cour suprême, avait osé, dans un

discours qu'il faisait aux Saints réunis en conférence semestrielle, insulter les citoyens d'Utah et attaquer la vertu de leurs femmes. Brigham Young réfuta avec chaleur les insinuations calomnieuses du magistrat, et l'invita à retirer ses paroles. Le juge n'en fit rien; mais, effrayé bientôt à l'idée de la colère de Brigham, il prit le parti de déguerpir en toute hâte. Le président de la cour et le secrétaire d'État l'accompagnèrent dans sa fuite, emportant avec eux les 24,000 dollars que le Congrès fédéral avait alloués pour l'indemnité des membres de la législature. Arrivés à Washington, les déserteurs, pour pallier leur conduite, ne manquèrent pas d'adresser au Président des rapports hostiles sur l'administration du gouverneur Young. La chose était grave, mais heureusement le public fit justice de ces rapports dictés par la honte, et leurs auteurs furent raillés amèrement pour avoir abandonné leur poste. Le gouvernement qui s'était ému d'abord, envoya d'autres fonctionnaires à leur place, et l'orage se dissipa.

La législature d'Utah ouvrit sa première session le 22 septembre 1851. Au nombre de ses premiers actes, elle légalisa et admit comme lois territoriales les lois décrétées par l'État provisoire de Deseret, et décida que Fillmore, petit bourg situé dans le sud, sur la route de la Californie, deviendrait la capitale et le siége du gouvernement d'Utah.

Vers le même temps, le président des apôtres adressait sa sixième épître générale aux Saints de toute la terre. Brigham y rendait compte de la situation des choses à Deseret, donnait des conseils de circonstance, et laissait voir, sans s'aveugler pourtant sur la nature de certaines difficultés, combien l'avenir lui apparaissait en beau.

Tout prospérait en effet dans la nouvelle Sion. La population s'accroissait à vue d'œil et les conversions ne

ralentissaient pas[1]. De nombreux *settlements* se fondaient autour de l'établissement central. Dès la fin de 1851, on travaillait à un chemin de fer qui devait relier la ville à la montagne; on construisait la Halle des Septante, le Magasin des Dîmes, des baraques préparatoires à la construction du Temple[2]. Le Tabernacle, élevé dans le carré du Temple, était déjà fort avancé. On avait établi une faïencerie pour les besoins de la communauté. Des machines à carder fonctionnaient de différents côtés; des moulins et des scieries se voyaient en grand nombre sur tous les cours d'eau d'alentour. Des tanneries, des fours à chaux, toutes sortes de machines et d'industries s'introduisaient chaque jour. On songeait à faire venir de France des ouvriers qui connussent la fabrication du sucre de betterave, cette plante réussissant parfaitement sur le sol de l'Utah[3]. Un service postal était

1. L'Angleterre surtout en fournissait un bon nombre: elle comptait, à la fin de 1851, sur les registres de la présidence de Liverpool, 32,894 Mormons. Tel était le mouvement d'émigration des diverses parties du monde, qu'il fallut songer aux moyens de le faciliter. Brigham Young forma à cet effet une compagnie de secours, sous le nom de PERPETUAL EMIGRATING FUND COMPANY. Cette société d'assistance, établie en 1849, incorporée officiellement à la fin de 1850, ne reçut d'abord que très-peu de capitaux, mais elle ne tarda pas à prendre un essor considérable, et elle se maintient encore aujourd'hui malgré les épreuves qu'elle a subies dans ces dernières années. Les personnes qui profitent de ses secours pour faire le voyage du Lac Salé, s'engagent à rembourser les avances qui leur sont faites, soit par le travail, soit de toute autre façon, aussitôt que leur situation le leur permettra. Les moyens d'émigration et la route à suivre sont indiqués et surveillés par des agents qui varient leurs instructions suivant les circonstances.

2. Pour activer les travaux du Temple, les fidèles étaient instamment invités à verser exactement la dîme, fixée par une révélation déjà ancienne à un dixième de la propriété une fois payé, et au dixième des revenus annuels de chacun.

3. On avait récolté une betterave de 31 pouces de diamètre.

établi pour communiquer tous les mois avec les États de l'Atlantique et avec la Californie.

On ne songeait pas moins aux besoins intellectuels et moraux qu'aux besoins matériels. On créait de toutes parts des écoles. Une bibliothèque publique était fondée, grâce à la libéralité du Congrès fédéral, qui avait alloué pour cet objet une somme de 25,000 francs. Une imprimerie fonctionnait et produisait chaque jour des publications diverses. Plusieurs villes même commençaient à s'élever dans l'intérieur des terres[1]. Elles jouissaient déjà d'une administration municipale régulière. Enfin, le pays tout entier avait été divisé en comtés auxquels on avait assigné des limites nettement déterminées.

L'activité des Mormons, si remarquable dans leur nouvel établissement, se déployait avec une égale ardeur au dehors, dans l'intérêt de leur foi. Leurs missionnaires se répandaient de toutes parts. Il y en avait en Europe, en Asie, en Amérique, en Afrique, à Tahiti, dans l'Archipel Havaiien où ils avaient, au commencement de 1851, baptisé deux cent quatorze indigènes sur la seule île de Maui; en Islande, en Italie, dans la Chine, au Japon. Il y en avait même en France : John Taylor et notamment Curtis Bolton essayaient de faire des prosélytes à Paris; ils y communiquaient secrètement leur doctrine, traduisaient en français et imprimaient le Livre de Mormon. Mais la France ne paraissait pas être, il

1. Les Mormons fondèrent aussi en Californie, à la fin de 1851, sur les frontières de l'Utah, un établissement important sous le nom de San Bernardino. Ils achetèrent là plus de 100,000 acres d'excellentes terres, qu'ils mirent immédiatement en culture. En fondant cet établissement, les chefs mormons avaient surtout en vue de favoriser les émigrants qui viendraient d'Europe par la Californie; ils pensaient également à y réunir les Saints des pays chauds, qui pourraient souffrir des rigoureux hivers du Lac Salé.

faut le dire, un sol propre à la semence de la doctrine nouvelle : elle n'y trouvait pas l'air libre de l'Amérique et de l'Angleterre, ni même des autres contrées du globe. Lorenzo Snow, qui traversait notre pays en janvier 1852, écrivait que la prédication de l'Évangile ne rencontrait nulle part au monde autant de difficultés, et que l'on n'éprouvait nulle part autant de découragement. Il ne désespérait pas absolument pourtant de l'avenir; mais le présent ne lui souriait guère, et il en faisait un triste tableau. « En traversant ce pays, disait-il, et en cherchant le sens de l'esprit dans ses rapports avec ses habitants, mon cœur est navré quand je contemple le destin ténébreux, épouvantable, sanglant, et le châtiment qui menace cette nation. Le sang d'un grand nombre est à peine lavé sur le pavé des rues; le râle des mourants a cessé à peine et les larmes des veuves et des orphelins coulent encore.... La France est cependant un beau pays; on ne peut guère désirer vivre dans un plus beau climat, mais, à côté de cela, ce qui noircit le tableau, c'est le nombre de pauvres femmes qu'on voit exposées à l'air, livrées à mille occupations trop dures pour leur sexe. »

Quoi qu'il en soit, le progrès ailleurs était considérable, et la prospérité de l'ensemble éclatante. John Smith, le patriarche[1], oncle de Joseph, disait : « Notre œuvre, il y a vingt ans, n'était qu'un grain de moutarde; aujourd'hui, c'est une puissante forêt sous laquelle les oiseaux du ciel peuvent se reposer. »

Brigham Young, fier de ces succès dus en grande partie à son administration, voulut en rendre grâces au Seigneur,

1. Ce vieux patriarche, oncle et successeur d'Hyrum, est mort le 23 mai 1854. Le jeune John Smith, fils d'Hyrum, lui succède depuis le 18 février 1855.

et publia le 19 décembre 1851 qu'on célébrerait officiellement le 1er janvier suivant, à l'effet de louer Dieu et de le remercier des bénédictions qu'il répandait sur son peuple. On lit dans la proclamation où la solennité était annoncée, les paroles suivantes que nous traduisons littéralement : « Suivez mes conseils jusqu'à ce que vous arriviez à un de ces jours de Kolob, cette planète la plus rapprochée de l'habitation du Père éternel, où le jour a la durée de mille de nos années. »

Les bénédictions du Seigneur, pour parler le langage de Brigham, continuèrent leur cours en 1852. L'industrie prenait chaque jour de nouveaux accroissements. On établit une manufacture de clous et une coutellerie, où l'on faisait usage de fer exploité dans le pays. On commença la construction du moulin à sucre de betterave. On récolta des raisins sur la vigne plantée à l'arrivée, depuis trois ans. On essaya la culture du coton, qui réussit. On fit des routes. On commença la construction du *State-House*, à Fillmore.

L'hiver avait été doux et agréable, et malgré la grêle et les pluies qui avaient suivi l'été, la récolte fut bonne. Les provisions de toute sorte abondaient[1]. Le paiement de la dîme se faisait sans aucune difficulté[2]. Le commerce allait si bien que, dans les six mois qui précédèrent octobre 1852, les habitants avaient acheté pour 1,500,000 francs de marchandises importées des États de l'Est, principalement de Saint-Louis. Vers la fin de 1852, la population de l'Utah

1. Les Mormons trouvaient facilement à vendre ou échanger leurs produits: le pays était traversé durant l'été par des milliers d'individus qu'attirait l'or de la Californie, et qui en passant se ravitaillaient au Lac Salé.

2. Les revenus que l'Église tirait des dîmes s'étaient élevés, du 6 novembre 1848 au 27 mars 1852, à près de 2,000,000 de francs.

atteignait le chiffre de trente mille habitants[1]. Et l'émigration continuait toujours! Les émigrants d'Europe arrivaient en grand nombre[2]. Dans le mois de juin, Curtis E. Bolton, qui vivait de pain sec et d'eau fraîche à Paris, avait baptisé dans cette capitale du monde civilisé (rue Saint-Honoré, 282) quinze Français. Il arriva en Utah près de dix mille Saints dans le cours de l'année 1852. En même temps Brigham n'oubliait pas les besoins moraux de son peuple. Des Saints faisaient des leçons d'astronomie à leurs frères; on imprimait les lois de l'année et on les portait à la connaissance de tous. Enfin les Indiens avaient dû reconnaître la supériorité des Peaux-Blanches; plusieurs même s'étaient fait baptiser, et les Chochonès avaient conclu un traité de paix avec la tribu redoutable des Indiens Utahs.

Fiers de cette prospérité, les Mormons célébrèrent avec enthousiasme le cinquième anniversaire de leur arrivée au Lac Salé; et, de son côté, leur chef crut que le peuple était suffisamment éprouvé pour qu'il pût sans danger publier la révélation faite à Joseph Smith le 12 juin 1843, au sujet de la polygamie. La célèbre révélation fut mise au jour dans le mois de septembre 1852.

L'année 1853 avait commencé : le 14 février, le président de l'Église fit la consécration solennelle de l'emplacement destiné au Temple, dont la construction avait été décidée dans la dernière conférence générale. Brigham prononça à cette occasion, du haut d'un cabriolet, un discours plein de chaleur et d'onction, dans lequel, entre autres choses, il insistait sur la nécessité de construire un temple à Dieu,

1. A cette époque, Great Salt Lake City comptait 7,000 âmes.

2. On vit cette année-là plusieurs Saints d'Angleterre traverser les plaines et les Montagnes-Rocheuses pour se rendre au Lac Salé, en traînant leurs bagages et leurs vivres sur des brouettes.

quoique aucune révélation n'eût été reçue à ce sujet, tandis qu'à Nauvoo Joseph s'était appuyé sur une révélation spéciale. Ce n'était pas Dieu non plus qui avait donné le modèle du temple nouveau, mais l'architecte Truman O. Angel, aidé des conseils de Brigham qui, d'ailleurs, ajoutait que si quelque homme de bien avait des améliorations à proposer au plan projeté, elles seraient accueillies avec empressement et adoptées. Du reste, à partir de cette époque, deux cents ouvriers furent employés à la construction de l'édifice sacré.

Ce n'est pas un spectacle sans intérêt que celui de cette colonie, jetée au sein d'une région jusqu'alors déserte, et se livrant, dans un milieu moral tout nouveau et qui peut paraître étrange, à cette activité puissante si remarquable dans la race qui a civilisé l'Amérique. Du moins, est-ce pour nous un plaisir réel que de suivre pas à pas, et comme jour par jour, les progrès de cette société originale et nouvelle dans ses efforts et ses succès.

L'année 1853 ne fut ni moins active ni moins sagement employée que les précédentes. La machine à sucre de betterave, attendue depuis longtemps, était arrivée [1], et elle fonctionna aussitôt. Il se fonda des manufactures d'étoffes de laine et de chapeaux de castor. On songea à introduire des crabes, des homards et des huîtres dans le Grand Lac Salé. Le *Social Hall* avait été ouvert et inauguré le 1er janvier. On y donna aussitôt des représentations dramatiques. On organisa en février la Société d'agriculture de Deseret. On jeta les fondements du bâtiment de l'Université. Une commission nommée pour former un code de lois se mit aussitôt à l'œuvre. Une milice fut organisée : elle comptait déjà au

1. Cette machine, rendue en Utah, avait coûté aux Mormons près de 500,000 francs.

moment de sa formation deux mille hommes. On créa un arsenal. Des établissements de bains thermaux, commencés l'année précédente, furent achevés. L'hiver fut rigoureux ; il y eut au printemps et en été des eaux très-hautes qui empêchèrent la circulation et l'arrivée des malles pendant quelque temps ; mais c'étaient là moins des obstacles que des stimulants pour l'activité du peuple.

Des dangers plus graves s'annoncèrent vers le milieu de l'année. Les Indiens, tranquilles pendant quelque temps, recommencèrent sur plusieurs points les hostilités. Le chef Wakara, plus connu sous le nom américanisé de Walker, et ses deux frères Arapine et Ammon se mirent, vers le mois de juillet, à inquiéter les settlements excentriques des Mormons. Ils assassinent un homme inoffensif, tirent sur d'autres qu'heureusement ils ne peuvent atteindre, volent bœufs, chevaux, attaquent les forts des établissements. Brigham se crut donc dans la nécessité de recourir aux armes. Il proclame la guerre, envoie aussitôt cent cinquante hommes en campagne ; prescrit aux colons de construire des forts dans tous leurs établissements et fait commencer les murailles de Great Salt Lake City, qu'on doit entourer d'un fossé et qui doivent avoir douze pieds de haut et sept milles de longueur. Cette guerre, à laquelle les Indiens avaient été excités, comme il fut reconnu plus tard, par les Mexicains, ne fut pas de longue durée. Les hostilités se ralentirent vers la fin de l'année, et Wakara demanda la paix. Les Mormons n'y avaient perdu que douze hommes [1].

1. C'est dans le même temps, dans le même mouvement hostile des Indiens, que périt le capitaine J.-W. Gunnison, du corps des ingénieurs topographes envoyés par le gouvernement de Washington en Utah. Il fut massacré le 26 octobre 1853, à six heures du matin, par les Indiens, sur les bords du Sevier-River, environ vingt milles au nord du lac

Les deux années suivantes, 1854 et 1855, furent aussi fécondes que les précédentes, et apportèrent de nouveaux éléments de prospérité à la colonie accrue, à la fin de 1853, de dix mille émigrants. On introduisit la culture du lin et du chanvre; on établit une papeterie, on commença une route qui devait conduire en Californie, et pour laquelle le gouvernement avait donné 25,000 dollars (125,000 francs)[1]. On termina l'*Endowment-House*. Le terrain (block) réservé au temple fut entièrement entouré de murs. La maison et les bureaux de l'historien de l'Église étaient terminés en automne, ainsi que le Palais de justice, le Bowery, le Warden-House et le Pénitencier. Brigham, dont la fortune immobilière s'élevait à 200,000 dollars, se faisait construire un nouveau palais. On acheta Bridger's Ranch, au nom de l'Église. Pendant l'année 1855 arrivèrent au Lac Salé plus de cinq mille émigrants[2], dont mille trois cents aux frais du Perpetual Emigrating Fund Company. On répandit le goût de l'étude; on publia la grammaire de plusieurs idiomes in-

Sevier. Huit de ses compagnons eurent le même sort, entre autres le botaniste Creutzfeldt. Gunnison fut percé de vingt flèches. Les notes, les instruments, les animaux, tous les bagages restèrent au pouvoir des Indiens. Quatre personnes seulement échappèrent. Les infortunés avaient été surpris pendant leur déjeuner. Le capitaine Gunnison eut beau dire qu'il était l'ami des Indiens, on ne l'écouta pas : on avait à se venger. Des émigrants, allant en Californie, avaient tué sur leur passage un indien Pahvante, et en avaient blessé deux autres. C'est à ce fait uniquement que Gunnison et ses compagnons durent la sauvage attaque des Indiens. Les cadavres des infortunés explorateurs furent en partie dévorés par les loups; Gunnison avait un bras emporté, et Creutzfeldt tous les deux. On retrouva plus tard une partie des notes et des instruments de ces intelligents ingénieurs, dont la mort est une perte pour la science.

1. Cette route ne fut pas achevée, faute de fonds suffisants.

2. Des indigènes des Grandes-Indes et de l'Australie, nouvellement convertis, vinrent s'établir à San Bernardino, dans l'automne de 1855.

diens; on favorisa la connaissance des langues étrangères, dont quelques-unes se parlaient déjà dans certains salons. L'esprit de sociabilité se répandit. Une société philharmonique se fonda, ainsi que la Polysophical Society, l'Universal Scientific Society, le Deseret Theological Institute et la société d'Horticulture de l'État de Deseret. Des bals se donnèrent en hiver, auxquels assistaient les officiers américains.

L'année 1855 n'avait pas été heureuse vers la fin. Les sauterelles, vainement combattues par les mouettes, avaient tout ravagé, même les jeunes arbres. Les pommes de terre avaient été attaquées par un insecte destructeur. L'été avait été exceptionnellement sec et brûlé par des chaleurs. La famine était imminente; au mois de juillet, la farine s'était vendue 40 francs les 100 livres[1]. Par bonheur, on échappa en partie au danger. Les sauterelles avaient détruit les premières récoltes, mais leurs ravages s'étant faits de bonne heure, on avait eu le temps de semer du maïs, de planter des tubercules, de manière que l'on put encore récolter à l'automne de quoi subsister, à force d'économie, jusqu'à la moisson de 1856.

Cependant, les relations de l'Utah avec le gouvernement fédéral étaient sur un assez bon pied, et l'on ne pouvait guère désirer mieux. L'honorable Read, chef de la Justice d'Utah, rendait bon témoignage, dans sa correspondance, de ses justiciés, de la moralité de leurs femmes, et souvent ne dissimulait ni son admiration pour eux, ni sa sympathie. Le gouvernement de Washington, de son côté, en retour de services reçus et principalement des dépenses faites pour la

1. Au milieu de ces épreuves, un fait miraculeux, si nous en croyons les Mormons, vint leur sucrer la pilule. Pendant plusieurs semaines on récolta une matière analogue au sucre, qui couvrait les feuilles de tous les arbres sur une épaisseur comparée à celle d'un verre commun.

rre contre les Indiens, allouait au Territoire d'Utah 1,568 dollars. Le colonel Steptoe, envoyé avec des oupes en Californie, puis nommé gouverneur à la place de righam Young dont les fonctions étaient expirées, refusait e titre; et, prenant en bien le vœu des habitants qui voulaient la continuation de Brigham dans le poste qu'il avait occupé, il appuyait la pétition adressée à cet effet au Président, et qui fut prise en considération. Le gouvernement fédéral donnait encore d'autres preuves de sa sollicitude pour le nouveau territoire. Le 21 février 1855, il nommait un *surveyor* général d'Utah pour le cadastre, et il lui recommandait de réserver dans chaque commune deux sections pour l'école. Le congrès enfin allouait 63,468 dollars pour dépenses diverses de l'Utah.

Les relations avec les Indiens n'étaient pas non plus en mauvais état. Wakara était mort[1] à Meadow Creek, le 29 janvier 1855. On avait craint que cet événement ne changeât les dispositions de sa farouche tribu, et n'amenât de nouvelles attaques. Mais rien ne remua. Arapine, nommé aussi Sen-a-rock, avait succédé à son frère en qualité de chef des Utahs et avait réussi sans peine à les contenir. Les Pahvantes livrèrent eux-mêmes au colonel Steptoe sept des meurtriers de Gunnison et de ses compagnons. Plusieurs Indiens vinrent se faire baptiser au mois d'août. Ces résultats étaient dus à la politique de modération et de douceur dont Brigham usait à l'égard des Indiens. « Ils sont de la semence d'Abraham, disait-il, et Dieu est toujours leur Dieu. D'ailleurs la politique pacifique coûte moins cher avec eux; il va mieux les habiller et les nourrir que de leur faire la guer

1. On tua sur sa tombe soixante chevaux, deux de ses femm plusieurs prisonniers.

Nous faisons mille efforts pour éclairer les nations païennes des pays lointains : les Indiens qui vivent au milieu de nous ne valent-ils pas autant? Donnez-leur donc votre foi et vos prières. En même temps méfiez-vous de leur sauvage nature, et montrez-leur que vous leur êtes supérieurs par vos vertus. » Noble langage, rarement tenu, plus rarement encore écouté par bien des hommes réputés pour grands politiques !

Les commencements de 1856 furent pénibles. L'hiver était rigoureux et avait fait périr beaucoup de bétail. Au printemps, il y eut insuffisance de vivres, malgré toute l'économie qu'on avait mise à ménager les provisions. Kimball, Brigham lui-même, furent obligés de rationner leurs familles à une demi-livre de pain par jour, et ils secoururent beaucoup de leurs frères.

D'un autre côté il y avait encore, de temps en temps, des hostilités de la part de certaines tribus. Plusieurs Mormons avaient été massacrés par les Indiens dans les Elk-Mountains. Au printemps, Carlos Murray et sa femme avaient été égorgés par les Chochonès; mais c'était ici une vengeance particulière et légitime qui avait frappé[1]. Le secrétaire d'État, l'Hon. Babbitt, qui revenait de Washington, avait également péri près de Sweet Water. Néanmoins, les dispositions des Indiens n'étaient pas en général mauvaises, et leurs agressions devaient être considérées plutôt comme des coups de main individuels que comme des actes d'hostilité publique.

1. On se souvient que Carlos Murray était un homme sans foi ni loi, qui n'avait pas seulement versé le sang de sa race, mais qui avait de plus tué des Indiens pour des motifs puérils. Traduit pour ses crimes devant la cour de Fillmore, on ne put le condamner faute de preuves légales. C'est alors que les Chochonès se constituèrent les exécuteurs de la vengeance divine.

Mais à l'intérieur, dans les rapports avec l'Union, la situation prenait un caractère grave. C'est à ce moment qu'il faut placer l'origine des difficultés qui ont amené l'état de guerre et la crise que l'Utah a traversés en 1857 et 1858, et dont il reste encore des traces aujourd'hui. On peut dire, sans crainte d'être hors de la vérité, que c'est le juge Drummond qui imprima le mouvement à cette grosse affaire, et frappa le premier coup. C'est lui qui souleva l'opinion publique contre les juges fédéraux, et fit naître le conflit entre les deux autorités en présence, celle du chef spirituel qui était en même temps gouverneur civil, et celle du gouvernement de l'Union. Il sera donc dans l'intérêt de la vérité et de la moralité de cette histoire, de faire connaître le premier moteur d'une crise qui a failli renverser, sinon la religion nouvelle, mais la colonie d'Utah, et sur laquelle bien des ténèbres sont encore amassées.

M. Drummond, un des juges du gouvernement fédéral dans l'Utah, était un homme peu estimable par son caractère, et notoirement signalé par le scandale de sa vie privée. C'est lui qui nous disait hautement, en présence du chef de la justice, *qu'il ne reconnaissait pas d'autre Dieu que l'argent*, et que je pouvais consigner son opinion dans mes notes, si bon me semblait. Éloigné de sa femme qu'il avait abandonnée dans un état précaire, il avait emmené avec lui en Utah une prostituée de Washington qu'il faisait passer pour son épouse légitime, et il poussait le cynisme jusqu'à la faire siéger à ses côtés sur le tribunal[1] où il rendait la justice au nom de la République. Il ne faut pas s'étonner qu'un tel mépris de

1. Drummond n'était pas le premier magistrat fédéral qui eût porté en Utah l'immoralité et le scandale. Peu d'années avant lui, les Mormons avaient vu un autre juge aux prises, en plein tribunal, avec une *squaw*, qui venait lui réclamer le prix de ses faveurs.

lui-même et de l'opinion eût révolté tous les esprits. Il avait encore aggravé sa position vis-à-vis de ses justiciables par des propos malveillants ou hostiles qu'il avait tenus publiquement contre les Mormons, contre leurs institutions et leurs lois. Il disait sans cesse à qui voulait l'entendre que ces lois étaient fondées sur l'ignorance, et il ne manquait pas une occasion de déclamer, lui adultère avéré, contre la polygamie pratique de l'Utah. D'autres faits d'un autre ordre avaient ajouté à l'irritation. Ainsi, il avait fait arrêter le secrétaire d'État, Babbitt, qu'il accusait d'avoir trempé dans l'évasion de Carlos Murray, et que l'on savait être innocent; il avait en outre, après une querelle de jeu, fait attaquer et battre par son nègre, du nom de Caton[1], un Israélite (Levi Abrahams) devenu mormon. Cette conduite, si étrange dans un haut fonctionnaire de l'État, l'avait tellement amoindri dans l'opinion de tous, qu'il se vit dans la nécessité de se démettre de ses fonctions et de quitter le pays. Il ne le fit pas sans se promettre de se venger et de compromettre les Saints auprès du gouvernement de l'Union.

Dans le même temps l'Utah avait pris de tels développements qu'il était dans la condition voulue pour aspirer au titre d'État. Le recensement constatait que la population s'élevait au commencement de 1856 à 77,000 habitants, et à la fin de l'année on pouvait compter qu'elle s'était augmentée de 20,000 âmes. Dans cette même année de 1856, il s'était formé huit nouveaux comtés : ceux de Beaver, Box Elder, Malad, Cache, Greasewood, Humboldt, Saint-Mary's, Washington. Brigham résolut donc de faire les démarches

1. On a même accusé Drummond d'avoir tenté de faire assassiner le juif par son nègre. Le procès ayant été interrompu, le fait est resté douteux.

nécessaires pour obtenir un titre qui devait donner plus d'importance et d'indépendance à sa situation et à celle de son peuple. Il mit l'affaire à l'ordre du jour dans la réunion annuelle des représentants, à Fillmore, et l'on s'y occupa aussitôt de préparer une constitution. Le travail terminé, on nomma des délégués pour se rendre à Washington, à l'effet de soumettre au Congrès la requête de l'Utah. On craignait des difficultés du côté des préjugés religieux, et la crainte était fondée; mais les plus graves vinrent d'un autre côté. En arrivant à Washington, les délégués se rencontrèrent en présence d'accusations de tout genre, qui ne leur permirent pas même de faire connaître officiellement la mission dont ils avaient été chargés.

La haine, en effet, n'était pas restée inactive. Brigham Young était accusé d'avoir fait massacrer le secrétaire d'État, Babbitt; puis d'avoir répandu le bruit que le crime avait été commis par les Indiens. On allait jusqu'à dire qu'il était le meurtrier de Gunnison. D'autres calomnies monstrueuses circulaient partout contre lui. De plus, les journaux de Washington avaient publié des lettres anonymes [1] écrites de Great Salt Lake City, qui présentaient la société des Mormons comme foncièrement immorale et réfractaire aux lois de l'Union.

Toutes ces accusations et d'autres avaient reçu un caractère pour ainsi dire officiel d'un rapport que Drummond avait adressé à l'Attorney général. Là, pour expliquer et justifier sa démission, il accumulait toutes sortes de calomnies dont nous allons exposer les plus graves, en donnant le résumé du rapport :

1. Ces lettres, nous le savons d'une source certaine, étaient d'un fils du général Burr.

« Les Mormons, disait-il, n'obéissant qu'à Brigham Young, les lois de l'Union ne sont pour eux que des toiles d'araignée. — Il existe parmi eux une société secrète, dont les membres, liés par un serment, ne doivent reconnaître que les lois que Brigham reçoit directement de Dieu. Je me suis pleinement assuré que les hommes qui en font partie sont désignés par ordre spécial de l'Église pour ôter la vie et la propriété à quiconque mettrait en question l'autorité de l'Église. — Les archives, les papiers de la Cour Suprême ont été détruits par ordre de l'Église, au su et avec l'approbation de Brigham, et les officiers fédéraux qui ont voulu faire quelques questions au sujet de cet acte de félonie ont été grossièrement insultés. — Les officiers sont d'ailleurs constamment insultés, ennuyés, vexés par les Mormons, et tout cela reste impuni. Ils sont forcés chaque jour d'entendre de tous côtés des paroles de mépris, des propos grossiers à l'adresse du gouvernement de l'Union et des principaux fonctionnaires du pays.—Le gouverneur Brigham Young, abusant du privilége de faire grâce accordé aux gouverneurs, a pardonné à deux criminels qui avaient été condamnés au pénitencier. En revanche, les Cours civiles et légales de l'Utah ont condamné au pénitencier cinq ou six jeunes gens qui étaient innocents de tout crime. — Brigham Young intervient sans cesse auprès des Cours fédérales; il désigne au grand jury les gens qu'il faut poursuivre ou non; quand le juge a indiqué aux jurés leurs devoirs, Young a invariablement quelqu'un d'eux avisé à l'avance de sa volonté, et sa recommandation, favorable ou non, est la seule qui soit connue, obéie et reçue par tous les grands jurys des Cours fédérales du territoire d'Utah. — J'ai été forcément amené à croire, après un mûr examen, que le capitaine Gunnison et ses compagnons n'ont été assassinés que sur l'ordre ou l'avis des Mormons: que le juge L. Shaver est mort (juin 1855) empoisonné par les liqueurs qui lui avaient été données sur l'ordre des autorités mormonnes; que Babbitt a été tué par des mormons sur l'ordre spécial à eux donné par Brigham, Kimball et Grant, lequel ordre ils étaient tenus, à titre de membres de la société des Danites, d'exécuter sous peine de mort. »

On conçoit sans peine l'effet que de telles accusations

durent produire dans le public et auprès du gouvernement. La fin du rapport, qui faisait connaître que l'Utah comptait cent mille Mormons, et qu'il y en avait le double au dehors, n'était pas faite pour atténuer l'impression du reste. Aussi, n'y eut-il qu'un cri dans toute la presse américaine contre les Mormons. Les accusations de rébellion, de félonie, retentissaient de toutes parts. Le gouvernement dut s'en émouvoir; il résolut d'envoyer des troupes en Utah pour étouffer le scandale et défendre la constitution et les lois.

Au printemps de 1857, le général Harney, puis le général Scott, furent chargés de préparer une expédition. On réunit un corps de deux mille cinq cents hommes qui se mirent immédiatement en route.

Pendant ce temps-là, le peuple d'Utah, sans trop s'inquiéter de l'orage qui s'amassait dans le lointain, se livre avec son activité et son industrie ordinaires aux travaux de la paix. On cultive, on bâtit, on introduit la canne à sucre chinoise, le coton, l'indigo; on acclimate les moutons, jusqu'alors rares. Brigham, qui, disaient ses calomniateurs dans les États-Unis, avait été obligé de prendre la fuite, et qui était au contraire plus que jamais aimé de son peuple, dirigeait avec activité, sans négliger les intérêts spirituels. Il avait envoyé, en avril, plus de quatre-vingts missionnaires au dehors. Il visitait le nord de son Territoire, pour y porter de bonnes paroles et de bons conseils. Affligé des calomnies qui circulaient dans les États de l'Union, il ne s'en effrayai pas et les faisait connaître à ses ouailles. Quelques aposta avaient abandonné Sion, mais en revanche l'émigrati apportait chaque jour de nouveaux frères à la populatic Tout prospérait. La moisson avait été remarquablem bonne. La paix et le bonheur régnaient au sein de c population laborieuse. Aussi, l'anniversaire de l'arrivé

Lac Salé fut-il célébré avec une pompe et un enthousiasme extraordinaires.

Cependant, les troupes étaient en marche et venaient d'apprendre que les habitants d'Utah étaient résolus à la résistance. Le capitaine Van Vliet, qui s'était rendu à Great Salt Lake City avec l'intention d'acheter des fourrages et des vivres pour l'armée américaine, dans l'éventualité d'une admission pacifique des troupes dans la ville, avait fait connaître que les Mormons étaient décidés à se défendre; qu'il avait été bien accueilli par eux, mais que partout il avait entendu dire et jurer qu'on ne laisserait pas les soldats entrer dans la ville sainte, et qu'on était résolu à tout détruire plutôt que de se rendre.

Telles étaient en effet les dispositions de la population de l'Utah. Le 15 septembre 1857, dans une proclamation qu'il fit comme gouverneur, Brigham Young s'exprimait en ces termes :

« Citoyens d'Utah,

« Nous sommes menacés par des forces hostiles qui viennent évidemment nous attaquer pour accomplir notre ruine et notre destruction. Pendant les vingt-cinq années qui viennent de s'écouler, nous n'avons donné notre confiance aux officiers du gouvernement, depuis les constables jusqu'aux juges, gouverneurs et présidents, que pour nous voir bafoués, tournés en dérision, insultés et trahis. Nos maisons ont été pillées et brûlées ensuite, nos champs ont été ravagés, nos principaux citoyens ont été égorgés pendant qu'ils étaient sous la sauvegarde garantie et jurée du gouvernement, et nos familles ont été forcées d'abandonner leurs foyers pour aller chercher un asile dans le désert et demander à des sauvages hostiles la protection qui leur était refusée dans le séjour tant vanté de la chrétienté et de la civilisation.

« La constitution de notre commune patrie nous garantit la jouissance de tous les droits que nous demandons ou que nous

toujours réclamés. Si les droits constitutionnels qui nous appartiennent comme citoyens américains avaient été étendus à Utah, suivant l'esprit et le sens de la constitution, si ces droits avaient été appliqués avec justice et impartialité, c'est tout ce que nous pouvions demander, — tout ce que nous ayons jamais demandé.

« Nos adversaires, mettant à profit les préjugés qui existent contre nous à raison de notre foi religieuse, ont envoyé une armée formidable qui vient pour nous anéantir. On ne nous a point donné le privilége ni l'occasion de nous défendre devant la nation des folles et injustes calomnies répandues contre nous. Le gouvernement n'a pas daigné envoyer une commission d'enquête ou nommer quelqu'un pour s'assurer de la vérité, comme c'est l'usage en pareil cas. Nous savons que toutes ces accusations sont fausses, mais cela ne nous sert à rien. On nous a condamnés sans nous entendre, et l'on nous force à nous commettre avec une armée mercenaire qui a été envoyée contre nous à l'instigation d'auteurs de lettres anonymes, trop honteux pour reconnaître la paternité des mensonges ignobles et infâmes qu'ils ont faits au public; à l'instigation de fonctionnaires corrompus, qui ont porté de fausses accusations contre nous dans l'espoir de cacher leur propre infamie; à l'instigation de prêtres à gages et de journalistes aboyeurs, qui prostituent la vérité pour l'amour d'un lucre impur.

« L'extrémité à laquelle on en est ainsi venu avec nous nous oblige à recourir à la première de toutes les lois, à la grande loi de la conservation personnelle, et à nous tenir sur la défensive : c'es un droit qui nous est garanti par le génie des institutions de not pays, et qui sert de base au gouvernement. Nous devons à no mêmes, nous devons à nos familles de ne point nous laisser lâc ment chasser et massacrer sans essayer de nous sauver par propres forces. Nos devoirs envers notre pays, notre sainte reli notre Dieu, envers la liberté, exigent que nous ne restions pas l'inaction en attendant ces fers qu'on forge autour de nous, sont destinés à nous rendre esclaves et à nous traîner s dépendance d'un despotisme militaire illégal, qui ne peut é dans un pays constitutionnel, que de l'usurpation, de la et de l'oppression.

« En conséquence, moi, Brigham Young, gouverneur et surintendant des affaires indiennes pour le territoire d'Utah, au nom du peuple des États-Unis dans le territoire d'Utah :

« Premièrement. — Défends à toutes forces armées, de quelque nature que ce soit, d'entrer dans ce territoire sous quelque prétexte que ce soit.

« Deuxièmement. — Toutes les forces qui sont dans ledit territoire se tiendront prêtes à marcher à la première réquisition pour repousser toute invasion.

« Troisièmement. — La loi martiale est déclarée par les présentes dans ce territoire, à dater de la publication de cette proclamation, et il ne sera permis à personne de passer dans ce territoire, d'y entrer ou d'en sortir, sans un laissez-passer de l'autorité.

« Donné de ma main et sous mon sceau, à Great Salt Lake City, territoire d'Utah, le quinzième jour de septembre, A. D. mil huit cent cinquante-sept, et de l'Indépendance des États-Unis de l'Amérique, le quatre-vingt-deuxième.

« Brigham Young. »

Quelque temps après, dans un discours fait en présence du peuple, Brigham rappela son intention de repousser la force par la force, s'appuyant sur le fait de la violation évidente de la constitution à l'égard de l'Utah. « La guerre n'est faite qu'à notre religion, disait-il, puisque nous pouvons nous donner le témoignage d'avoir toujours été fidèles citoyens de la grande République américaine..... Nous ne voulons pas donner la mort aux hommes, mais nous voulons empêcher les démons de nous la donner. Si vous entendez dire qu'ils sont tout près de franchir le dernier passage de la Platte, ils se tiendront là probablement jusqu'à ce qu'ils puissent réunir cinquante mille hommes. Nous dirons que 9 et 3 font 17, et s'il en est ainsi, combien de temps leur faudra-t-il pour amener ces troupes ici? Qu'un mathéma-

ticien calcule combien de temps se passera avant que 9 et 3 ne fassent 17, car ce sera alors seulement que nos ennemis auront ici cinquante mille hommes..... Nos ennemis crient constamment à la rébellion, à la trahison, quelque loyales, pacifiques et légales que soient nos dispositions..... Mais c'est à Washington que la trahison est commise par l'envoi que les administrateurs du gouvernement font d'une armée pour prendre la vie de nos innocents citoyens. La constitution permet à chaque individu de professer la religion qu'il lui plaît. Cette liberté est garantie par la constitution, mais vous, Mormons, il faut qu'on vous envoie une armée, parce que vous êtes Saints du dernier jour. Oui, il faut envoyer une armée pour nous effacer de la terre..... Je sais que vous désirez connaître quel sera le résultat du mouvement qui se fait contre nous. Le mormonisme étendra prodigieusement son influence et son pouvoir, tandis que nos ennemis crouleront et s'affaibliront de plus en plus jusqu'à ce qu'ils disparaissent, et je le sais aussi bien aujourd'hui que je le saurai dans cinq ans d'ici. Le Seigneur tout-puissant a besoin d'un nom et d'une réputation, et il montrera à nos ennemis qu'il est Dieu, et qu'il a mis de nouveau la main au rétablissement d'Israël, et qu'il veut éprouver notre foi et notre intégrité. C'est lui qui nous dit : « Allons, mes enfants! osez faire un pas pour opposer hardiment la justice et le bien aux sentiments populaires de tous les méchants de votre gouvernement. Si vous le faites, je combattrai vos batailles...... » Si nos ennemis persistent à envoyer des troupes ici, je préviens les habitants de la terre, à l'Est comme à l'Ouest, qu'il n'y aura pas de sûreté pour elles à traverser les plaines..... S'ils peuvent envoyer des forces contre ce peuple, nous avons tout droit légal et constitutionnel de les envoyer au diable, et nous comptons bien les y envoyer. »

D'autres orateurs exprimaient les mêmes pensées, et entretenaient les Mormons dans l'esprit d'une légitime résistance. « Nous n'avons jamais été les agresseurs, disait Kimball, mais cinq fois ils ont pris les armes pour nous exterminer, et il nous ont volé tout ce que nous avions. Je ne possède aujourd'hui dans ce monde que trois objets que j'avais avant d'être devenu mormon : un pot de terre, une théière en fer blanc et une malle que m'a faite frère Brigham (il m'en a fait plusieurs, mais celle-là était la première). J'ai dit depuis des années que jamais, non, jamais plus je ne me soumettrai à des canailles maudites comme celles que le gouvernement des États-Unis a envoyées ici en qualité d'officiers fédéraux. Je le dis au nom du Dieu d'Israël; je ne le ferai jamais plus..... Vous savez que j'ai dit que j'avais assez de femmes pour fouetter les États-Unis, et pourquoi? Parce qu'ils se fouetteront eux-mêmes et mes femmes n'auront pas à leur résister..... Faites ce que Brigham vous a dit...... et vous ne verrez plus un juge corrompu siéger dans vos tribunaux avec une prostituée à ses côtés. »

A ces discours se joignaient des faits d'hostilité. Les 5 et 6 octobre (1857) les Mormons avaient brûlé près de Green River soixante-quinze chariots chargés de provisions pour l'armée fédérale. Le gouvernement de Washington, à la vue des préparatifs de défense et des actes d'hostilité, persistait plus que jamais, comme de raison, dans ses dispositions de guerre. L'armée d'expédition n'avait pas encore pu agir. Elle avait eu à traverser au commencement de novembre toute sorte d'épreuves; après avoir perdu une partie de son bétail, elle s'était vue forcée d'établir ses quartiers d'hiver sur les bords du Green River, avec la résolution de prendre l'offensive au printemps et de réduire le peuple d'Utah.

Le président Buchanan tenait à présenter les Mormons

comme des rebelles. C'est ce qui explique le passage suivant de son message au Congrès : « Brigham a commis des actes « d'hostilité ouverte, bien que le major Van Vliet lui eût « donné les plus fortes assurances des intentions pacifiques « du gouvernement, et de la résolution où l'on était de « n'employer les troupes que comme *posse comitatus*, quand « elles seraient appelées par l'autorité civile pour prêter « appui à l'exécution des lois. » Il ne disait pas que la présence des troupes qui avaient rempli cet office auparavant, ou de celles qui avaient séjourné dans l'Utah lors de leur passage pour la Californie, sous le commandement du colonel Steptoe, avait été un scandale pour les Saints ; que ces troupes avaient débauché, séduit, entraîné avec elles en Californie un grand nombre de leurs femmes, et que les malheureux Mormons n'avaient rien tant à cœur que de se garder désormais d'un pareil fléau. Il ne disait pas non plus que si le major Van Vliet, qui avait été bien accueilli par les Mormons, les avait trouvés prêts à se porter aux dernières extrémités, c'est qu'ils craignaient non pas seulement pour leurs idées et leur moralité, mais pour leur indépendance. Enfin, il ne disait pas qu'il n'avait rien fait pour dissiper leurs appréhensions, qu'il n'avait pas fait connaître officiellement ses intentions; que les Mormons étaient réduits à les deviner, ou à les apprendre par les journaux, et que la presse sonnant chaque jour le tocsin de la guerre contre eux, ils étaient en droit de supposer que c'était bien la guerre qu'on voulait et qu'on leur avait déclarée. D'ailleurs, n'avaient-ils pas dans leur passé des précédents terribles, bien peu faits pour les rassurer sur les intentions pacifiques du gouvernement, ou du moins sur son désir de les protéger contre l'opinion de leurs ennemis, de résister à la pression des sectes religieuses et des journaux qui leur servaient d'organes, et

dans le cas où il aurait ce désir, sur son pouvoir de l'appuyer d'une force effective?

Quoi qu'il en soit, la guerre était déclarée officiellement. La proclamation de Brigham, que nous avons fait connaître, fut une occasion décisive qui leva tout voile et permit d'appeler les choses par leur nom. La Chambre des représentants, à Washington, adopta une proposition tendante à déclarer le territoire d'Utah en état de rébellion, et il fut question d'exclure de la Chambre le délégué de ce Territoire.

Brigham, cependant, se maintenait dans la même ligne de conduite : il protestait de ses dispositions pacifiques, mais il était décidé à repousser la force par la force. Dans une lettre du 16 octobre 1857, il disait au colonel Alexander, commandant du premier corps expéditionnaire : « Si vous venez ici dans un but pacifique, vous n'avez pas besoin d'armes. Nous voulons la paix, nous l'avons toujours voulue.... En vertu de mes pouvoirs, comme gouverneur d'Utah, je vous somme de faire sortir vos troupes du Territoire. » En même temps, il mettait en marche ses troupes sous le commandement du général D. H. Wells, qui les portait sur les bords du Bear River. Il rappelait dans le cœur de l'Utah les Mormons de Carson et de San Bernardino; il organisait partout la résistance. Dans tous les settlements, on se préparait à la guerre avec un enthousiasme incroyable. Ainsi, dans un meeting auquel assistait Brigham, John Taylor ayant invité tous ceux qui étaient résolus à réduire leurs propriétés en cendres, plutôt que de se soumettre à l'oppression militaire, à lever la main, l'assemblée tout entière leva les deux mains par un mouvement unanime. Brigham entretenait l'enthousiasme par des discours qui souvent ne manquaient ni de grandeur ni d'éloquence, et toujours respiraient le double sentiment de légalité et de résistance à

la force oppressive, si puissant dans la race anglo-saxonne. « Nous n'avons pas transgressé la loi, disait-il; nous n'en avons ni l'occasion ni l'intention; mais qu'une nation quelconque prétende détruire ce peuple, par le Dieu tout-puissant qui est mon aide, elle ne peut venir ici! » Cependant il avait recommandé aux Mormons de se borner à harceler l'ennemi, de lui faire tout le mal possible, mais d'éviter de verser le sang, et il invitait les officiers américains à aller passer l'hiver à Great Salt Lake City.

Une proclamation du nouveau gouverneur, A. Cumming[1], en date du 21 novembre 1857, ne changea rien d'abord à la situation. Cette proclamation, lancée de Fort Bridger ou de Green River, et adressée au peuple d'Utah, était empreinte d'un véritable esprit de modération. Après avoir dit qu'il établissait, de son poste, une organisation temporaire du Territoire, le gouverneur Cumming déclarait en état de rébellion les individus coupables d'actes de violence et de trahison à l'égard des troupes; mais il ajoutait qu'il venait sans parti pris, sans inimitié, que la liberté de conscience et de religion était un droit sacré, garanti par la Constitution, qu'il ne songeait pas à contester. Il sommait ensuite, il est vrai, mais sans menacer, et à titre de commandant en chef de la milice du Territoire, tous les individus armés de se débander et de rentrer chez eux. Le même jour, il écrivait à Brigham pour lui demander s'il était vrai qu'il eût ordonné d'attaquer et de piller l'armée; qu'il eût signé une proclamation et délivré des passes trouvées sur un mormon qui avait été fait prisonnier. Assurément on ne pouvait demander une conduite plus sage au gouverneur; mais il est permis de blâmer son gouvernement qui, mû sans doute de

1. M. Cumming avait été nommé gouverneur d'Utah par le présid Buchanan, le 11 juillet 1857.

mêmes sentiments que son représentant, avait eu le tort de ne pas notifier à Brigham l'envoi d'une armée et d'un gouverneur, et de ne pas s'ouvrir franchement sur ses intentions et sur le but qu'il prétendait poursuivre.

Aussi Brigham se trouvait-il à l'aise dans la responsabilité qu'il avait assumée par sa conduite dans toute cette affaire, vis-à-vis de la législature du Territoire. Le 15 décembre 1857, il lut son message à la législature. Après avoir félicité le pays sur le progrès industriel et agricole, sur la qualité et la quantité des récoltes, sur le nombre des écoles, et fait connaître la politique qu'il avait tenue à l'égard des Indiens et les résultats qu'elle avait produits, il exposa avec confiance sa conduite vis-à-vis de l'expédition armée. Il fit voir comment la guerre était sortie des rapports mensongers des journaux, des officiers et des voyageurs. « Le pays veut bien, ajoutait-il, recevoir des fonctionnaires hommes de bien, mais non des débauchés.... L'expédition ne m'ayant pas été notifiée, l'armée doit être considérée comme une bande d'exterminateurs, et je m'oppose à son entrée sur le Territoire. Je respecte la constitution obtenue par nos ancêtres, je veux la justice, mais je déclare qu'aucune loi n'a été violée par nous et je compte sur l'appui de Dieu. » La législature à l'unanimité approuva le message de Brigham Young, et déclara qu'elle ne souffrirait pas qu'on lui imposât des officiers corrompus, et qu'elle défendrait tous les droits que lui donnait la constitution de la République. On décida, en outre, qu'on était disposé à recevoir les officiers civils envoyés par le gouvernement de Washington, mais qu'on s'opposerait à l'entrée de l'armée. Pour se mettre à même de maintenir ces dispositions, on commença à fabriquer des armes dans l'Utah.

Avant d'en venir aux extrémités, les Mormons songèrent

[...]re à épuiser la voie des doléances et des négociations. [...]n que les pétitions adressées dans les deux législatures [pré]cédentes au gouvernement fédéral, et dans lesquelles les [M]ormons exposaient leurs griefs relativement aux fonc[t]ionnaires partis, et demandaient qu'on leur envoyât des hommes honnêtes, n'eussent pas été accueillies et n'eussent pas même reçu de réponse, cependant ils résolurent de recourir encore à ce moyen de pacification, et ils adressèrent un nouveau mémoire au Congrès fédéral[1]. Le 16 janvier 1858, les citoyens de Great Salt Lake City signèrent une adresse au président Buchanan, dans laquelle, après avoir exposé leurs plaintes et leurs griefs, non sans quelque fierté, ils se résumaient ainsi :

« 1° Le gouvernement n'a pas fait de traités avec les Indiens d'Utah ; il n'a pas payé les dettes que le Territoire a légalemen[t] contractées.

« 2° Le gouvernement a jusqu'ici nommé des officiers publi[cs] pour présider à notre bien-être, dont la seule présence, tout [le] monde le sait, était un outrage à la décence publique.

« 3° Nous avons pétitionné, par l'entremise de notre as[sem]blée, pour obtenir comme fonctionnaires fédéraux des homm[es] bien, en déclarant que de tels hommes seraient accueilli[s] courtoisie et rigoureusement obéis; mais en même temps n[ous] sions hautement que si l'on nous en envoyait de semblab[les aux] précédents, nous les renverrions.

« 4° Parce que nos législateurs ont osé exercer le droi[t] [...]tion, on nous refuse les avantages et les facilités d'un serv[ice] [...] et on nous a déclarés traîtres.

« 5° Les rapports des fonctionnaires retournés dans [...] jet de l'injustice de nos Cours, du renversement de la Co[ur] [...]

[1] [L]e mémoire de la législature d'Utah fut lu au cong[rès] [...]de 32 contre 13.

et de la rébellion des Mormons, sont des faussetés aussi basses et viles qu'il en soit jamais sorti de l'enfer.

« 6° La renommée nous apprend que vous avez nommé et que vous songez à nous importer un assortiment complet d'officiers civils (?) pour l'Utah, et que ces officiers méritent absolument le mépris qu'ont si justement obtenu leurs prédécesseurs.

« Nous sommes satisfaits sans aucun doute !

« ... Maintenant, Monsieur, c'est à vous que nous venons demander cette justice qui nous a toujours été refusée. Payez nos justes dettes, si longtemps et si illégalement remises; nommez de bons fonctionnaires pour nous gouverner, des hommes qui aient assez de perspicacité pour découvrir nos besoins et assez de jugement pour développer notre bien-être; retirez votre armée; accordez-nous nos droits, et recevez la gratitude bien sentie de tout un peuple. — Si vous continuez l'injustice de votre politique actuelle, votre tombeau sera montré comme celui d'un homme qui a brisé le plus noble des liens nationaux, votre nom sera marqué pour les générations futures au coin d'une éternelle infamie. »

Le même jour, les citoyens de Great Salt Lake City signèrent une adresse au Congrès fédéral. Ils y représentaient sur un ton sérieux et quelquefois ironique leurs nombreux griefs, et s'y plaignaient des injustes traitements du gouvernement fédéral. Ils reprochaient aux juges fédéraux leur immoralité et dénonçaient la fraude de Drummond, qui, non content de souiller le tribunal en y faisant asseoir à ses côtés une prostituée, faisait déshonorer les traites qu'il donnait sur le trésor à la police. Ils rappelaient le scandale causé en Utah par un magistrat fédéral, lorsqu'une squaw, au milieu d'une séance de la Cour, avait interpellé ce magistrat pour lui réclamer le prix convenu de ses amours (une couverture de laine et un pot de rouge) et l'avait obligé à descendre immédiatement de son siége pour aller payer sa dette dans la crainte de s'exposer à la vengeance des Indiens!

Cette adresse, remarquable et étendue, est pleine de dignité et de sévérité; elle rappelle les représentants de la nation à leurs devoirs et demande, réclame la justice, le droit, l'application de la constitution. Des choses très-dures mais très-vraies y furent dites sans ménagement, comme pour prouver que les Mormons se sentaient de dignes citoyens. Ce meeting solennel du 16 janvier ne se termina pas sans que la conduite de Brigham n'eût été approuvée, et sans que les citoyens ne se fussent déclarés prêts à le soutenir et à défendre leurs droits constitutionnels, tout en appelant au peuple de la nation pour obtenir justice.

Le gouvernement de Washington, bien qu'il ne parût pas disposé à se laisser toucher par les doléances, et qu'au contraire il fit de tous côtés des préparatifs actifs pour renforcer l'expédition, sentait au fond qu'il s'était engagé dans une mauvaise voie et se décidait à envoyer promptement des commissaires pour traiter avec Brigham, à la condition seulement de sauver l'honneur du drapeau et la dignité du gouvernement.

Le colonel Kane, que nous avons vu si bienveillant envers les Saints pendant l'exode de Nauvoo, avait d'abord été plus particulièrement chargé d'une mission secrète à cet effet. S'étant rendu en Utah par Panama et la Californie, il arriva au Grand Lac Salé à la fin de février 1858. Après un mois de négociations, il réussit à rétablir les choses dans leur ancien état. Le gouverneur Cumming, qu'il alla chercher, fit son entrée à Great Salt Lake City avec une escorte de Mormons. Brigham lui fit la première visite, et lui protesta de son intention de rester dans la légalité. Le peuple, sur la recommandation de son chef, accueillit avec faveur le nouveau gouverneur, et promit de rester en paix si les troupes ne pénétraient pas dans la ville; mais il déclara qu'il ét

résolu, sinon à verser le sang, à émigrer du moins, dans le cas où cette éventualité se produirait, et à tout incendier derrière lui. On croyait à la parole du gouverneur, mais on craignait qu'il ne fût plutôt l'interprète de sa politique que de celle de son gouvernement. On était sans nouvelles de l'Est depuis le mois de juin 1857; on n'en recevait que par les journaux de la Californie, qui étaient pleins de bruits alarmants, souvent erronés, sur les intentions et les préparatifs de guerre de M. Buchanan. On paraissait donc disposé à abandonner la ville et à se retirer dans le sud. Cumming fit tous ses efforts pour l'empêcher; il promit d'employer l'armée contre les Indiens, qui, voyant les difficultés des Mormons, songeaient, disait-on, à se jeter sur eux comme des vautours sur une proie. Le peuple fut inébranlable : à la fin de mars, il commença à émigrer vers les montagnes, sur le bruit répandu que le gouvernement avait envoyé à l'armée des renforts considérables pour exterminer les Saints. On ne laissa dans la ville que ce qu'il fallait d'hommes pour tout incendier à l'approche des troupes. La plupart des settlements du nord furent abandonnés. Brigham, emmenant avec lui sa famille, se retira en mai dans le sud. Il paraît même qu'il était disposé à conduire ses sujets hors de l'Utah, hors de l'Union même : tant il leur répugnait d'en venir aux mains avec les troupes de leur pays, et tant aussi ils tenaient à leur indépendance et à leur religion!

La conduite de Brigham, dans ces circonstances critiques, mérite tout éloge. Soit qu'il partageât les appréhensions de son peuple, ou qu'il les jugeât trop fortes pour pouvoir les combattre, il ne résista pas au mouvement d'émigration, et ne voulut pas non plus verser le sang de ses compatriotes. Il paraît certain que les Mormons auraient pu, non pas seulement résister avec succès, mais écraser l'armée fédérale,

et que, sans l'autorité de Brigham, ce coup aurait été infailliblement porté. Il est certain aussi que, pendant l'hiver, des chefs indiens étaient venus demander à Brigham de les prendre pour auxiliaires, ou du moins de tolérer leurs attaques contre les Américains, et qu'il les en détourna et leur dit qu'en cas de collision entre les troupes et les Mormons, les Indiens devraient rester neutres.

Quoi qu'il en soit, l'orage commençait à se dissiper. Mieux informé et rassuré par le gouverneur, Brigham, le 12 juin, fit un traité de paix avec les commissaires Powell et Mac Culloch, qui avaient été envoyés à Great Salt Lake City par le gouvernement de Washington pour aider M. Kane dans sa mission conciliatrice. Le peuple consentait à l'entrée des officiers civils et s'engageait à ne pas opposer de résistance à l'armée. En retour, le général Johnston, sur la demande des commissaires, assurait, dans une proclamation adressée aux habitants d'Utah, qu'aucun citoyen ne serait molesté dans sa personne ou dans ses droits; que si la protection de l'armée était requise, on le trouverait fidèle à ses engagements et à ses devoirs, et aussi prêt actuellement à assister et à protéger les Mormons, qu'il l'avait été à les combattre lorsqu'on croyait qu'ils résisteraient aux lois du gouvernement.

Le 26 juin 1858, à huit heures du matin, l'armée entra à Great Salt Lake City, et alla camper à quelques milles de la ville les jours suivants. Les Saints rentrèrent dans leurs demeures. Brigham avait consenti à laisser les troupes traverser la ville, afin de sauver l'honneur du gouvernement; mais le général Johnston défendit formellement aux soldats d'y rentrer, et à la fin de juillet il alla établir ses quartiers dans Cedar Valley, à quarante milles de Great Salt Lake City.

Quelque temps auparavant, le 10 juin, le président Buchanan avait informé le Congrès, par un message, que

d'après une dépêche du gouverneur Cumming, datée du 2 mai, il était autorisé à croire que les difficultés d'Utah étaient terminées, et qu'il n'y avait pas nécessité d'envoyer de nouvelles troupes. « Le règne de la constitution, disait-il, a été rétabli. » Peu de temps après, il adressa une proclamation qui accordait le pardon aux rebelles mormons, c'est-à-dire à ceux qui s'étaient d'abord avancés contre les troupes et avaient détruit les fourgons de provisions.

Cette grave affaire enfin terminée, les Mormons crurent pouvoir respirer en paix; mais la présence de l'armée menaçait de devenir une occasion de troubles. Les troupes durent se tenir dans leurs distances, les officiers n'aller que rarement dans la ville, et les soldats jamais. Si les valets, les maraudeurs, les traînards, qui suivent l'armée et qui la compromettent, gênaient parfois les Saints, tout cela n'était pas fort inquiétant. La moindre occasion pouvait cependant amener un conflit : c'est ce qui faillit arriver au mois de mars 1859.

A cette dernière date, le juge Cradlebaugh, qui tenait sa cour à Provo, au lieu de la tenir à Fillmore en septembre, pour examiner les charges des années précédentes contre les Mormons, avait requis une compagnie de cent soldats pour garder les prisonniers, attendu qu'à Provo il n'y a pas de prison. Le général Johnston envoya ces cent soldats, et un peu plus tard neuf cents autres, sous prétexte que l'excitation était croissante. Le gouverneur Cumming intervint alors pour demander le rappel des troupes au général, qui s'y refusa. Une rupture éclata entre ces deux officiers supérieurs à la suite de ce désaccord. L'avocat du gouvernement et le surintendant des affaires indiennes se rangèrent du côté du gouverneur en faveur de la paix, tandis que le général prêtait son assistance armée aux juges Cradlebaugh et Sin-

clair, pour faire la guerre aux Mormons. Le parti du général ne parut pas toutefois être appuyé par les gens sensés et impartiaux. Les journaux américains furent d'avis que Cradlebaugh se donnait tort par son exaltation et par son excès de zèle, et reconnurent que ce magistrat avait prouvé clairement, par un discours où un esprit de vengeance indigne se montre à chaque instant, qu'il n'était pas fait pour la position qu'il occupe.

La fièvre d'indignation dont était travaillée la presse américaine contre les Mormons au début de l'expédition, s'est de beaucoup abattue, et les esprits semblent disposés à changer de cap. C'est ainsi que l'on vit bientôt les journaux de New-York s'élever contre les désordres que l'armée menait à sa suite dans les vallées de l'Utah. Suivant eux, les fournisseurs de l'armée étaient intéressés à maintenir les troupes au loin ; la queue de l'armée, formée de valets et d'employés de toute sorte, livrés à l'ivrognerie et au désordre, était une cause permanente de troubles avec les Mormons et avec les Indiens ; le revolver avait fait son apparition et retenti déjà dans ces solitudes naguère si paisibles. On va même jusqu'à dire aujourd'hui que la guerre n'a pas été une affaire entre les Mormons et le gouvernement fédéral, mais tout simplement une occasion de bénéfices donnée sous un prétexte plausible à des fournisseurs intéressés. Nous ne saurions adopter complétement cette manière de voir, qui jetterait trop de discrédit sur une grande nation, et nous préférons croire que le gouvernement a pensé avoir des raisons sérieuses pour verser ainsi son trésor dans une campagne si lointaine et si longue.

Ce qui peut rassurer les Mormons et leur faire espérer quelques années de tranquillité, c'est que depuis la conclusion de la paix, il a été reconnu que toutes les accusations qui

avaient amené la guerre étaient fausses et calomnieuses. Ainsi, la protection offerte par le gouvernement à tous ceux qui voudraient abandonner le prétendu joug de Brigham, n'a produit qu'un nombre insignifiant d'apostats, et pour nous borner à un dernier exemple, une enquête faite officiellement par le gouverneur a constaté que les archives territoriales et judiciaires, que l'on disait détruites, sont parfaitement intactes. Le gouvernement de Washington paraît aussi animé d'intentions plus bienveillantes et disposé désormais à se maintenir dans la politique de justice et de modération du gouverneur Cumming. Ainsi, en mai 1859, il aurait désapprouvé la conduite de Cradlebaugh et rappelé à l'ordre ce magistrat.

Au commencement du mois d'août 1859, un fait d'une grande importance politique s'est accompli sur la terre des Mormons, mais ce fait touche plus le gouvernement fédéral que les Mormons eux-mêmes. Les habitants *gentils* de Carson Valley, sur la frontière de la Californie et de l'Utah, après avoir fait plusieurs appels stériles au gouvernement de Washington, ont, par une déclaration solennelle, proclamé leur indépendance du territoire mormon et leur volonté de constituer un territoire nouveau sous l'égide de l'Union. Cet acte inconstitutionnel marquera sa place dans l'histoire du continent américain. Il s'explique du reste par l'antipathie que les Mormons inspirent aux *infidèles* de leur voisinage, par la haine qu'on leur voue de tous côtés à tort ou à raison, et principalement par l'éloignement où les habitants de Carson se trouvent du siége du gouvernement de l'Utah. Dans leur déclaration d'indépendance, les Carsoniens reprochent aux Mormons : « D'avoir commis une longue suite d'abus contre les habitants de l'ouest de l'Utah, violé l'acte organique qui a constitué le territoire; de s'être conduits en

ennemis du gouvernement constitutionnel et des institutions de leur pays; d'avoir déclaré la guerre au gouvernement des États-Unis; d'avoir refusé de se soumettre à ses lois, tout en réclamant le bénéfice de ces mêmes lois quand ils y ont eu intérêt; d'avoir contesté aux juges des États-Unis le droit de traduire à leur barre les violateurs de la loi quand les accusés étaient des Mormons; d'avoir réussi, par leurs intrigues législatives, à repousser l'action de la justice, à protéger les criminels et à paralyser l'action des lois de l'Union; d'avoir déclaré inéligible aux emplois publics tout citoyen non marié, à moins qu'il n'eût résidé pendant deux ans sur le territoire de l'Utah; d'avoir trempé leurs mains dans le sang de compatriotes émigrant paisiblement à travers le continent: de les avoir dépouillés de leurs biens sans l'intervention de la justice; d'avoir empoisonné l'esprit des Indiens de sentiments hostiles, de façon à obliger les Américains à entrer fréquemment en lutte avec eux, etc. »

Il y a là des accusations très-graves à coup sûr, si elles sont justifiées. Les dernières surtout sont énormes, et méritent une enquête sérieuse. Le massacre d'une compagnie d'émigrants [1] près de Mountain Meadows, Santa Clara, en septembre 1857, est malheureusement trop vrai : mais n'est-ce pas se laisser entraîner trop loin par la haine que d'attribuer sans preuve ce crime horrible à des Mormons déguisés en Indiens? Sans nous porter garants de l'innocence des Saints, nous nous refusons à croire, sur les données actuelles, que les autorités de l'Église aient trempé dans cet épouvantable crime.

1. Ce convoi d'émigrants se rendait des États de l'Est en Californie. Cent quarante personnes furent massacrées. On n'épargna que les enfants à la mamelle. Dix-sept de ces enfants, échappés à cette affreuse boucherie, auraient été retrouvés au printemps de 1859.

Quoi qu'il en soit, la déclaration des citoyens de Carson n'a d'autre valeur que de constater la nécessité de réunir leur comté à l'État de Californie, auquel il est contigu. En tranchant la question de cette façon, le Congrès fédéral évitera la création inutile d'un territoire nouveau, et laissera l'Utah tout entier aux Mormons, qui ont besoin pour eux tout autant que pour l'Union d'être seuls chez eux.

Cependant le calme est rétabli en Utah. Au printemps de cette année (1860), l'armée a quitté le pays, et les Mormons, loin de se plaindre de la campagne dirigée contre eux, y reconnaissent la main de Dieu, qui s'est servi de leurs ennemis pour les favoriser doublement, d'abord en resserrant entre eux les liens de la fraternité, ensuite en leur procurant à bas prix mille objets importés par les troupes. Les cantiques d'actions de grâces retentissent dans les *vallées des montagnes*, et des milliers d'émigrants européens [1] traversent en ce moment les plaines pour aller rejoindre leurs frères du Lac Salé.

Quelle sera, même dans un avenir prochain, la destinée de cette société singulière, dont nous venons de raconter en partie l'histoire? Nous n'avons pas à le dire en ce moment. Mais il est permis de croire que sa prospérité ne s'arrêtera pas, tant qu'elle restera sous la direction du chef intelligent qui la gouverne aujourd'hui : car il est peu d'hommes qui possèdent à un aussi haut degré que lui les qualités qui font le politique éminent et l'administrateur habile. Tous ceux qui l'ont vu à l'œuvre, amis ou ennemis, s'accordent sur ce point. Le colonel Steptoe, que le gouvernement de Washington avait nommé gouverneur de l'Utah en 1854,

1. Un navire entre autres, parti de Liverpool au mois de mai 1860, a emmené plus de huit cents néophytes mormons.

pour remplacer Brigham Young, et qui, ainsi que nous l'avons dit, refusa ce poste, rendait de lui ce témoignage à son gouvernement : « Il possède à un degré éminent toutes les qualités nécessaires pour remplir tous les devoirs de la charge qui lui est confiée ; il a une intégrité et une capacité qu'il est impossible de révoquer en doute. » Le regrettable capitaine Stansbury, du corps des ingénieurs topographes, qui commandait l'expédition de 1850, et qui a publié un long ouvrage sur la vallée du Grand Lac Salé, dit aussi « que le président Brigham Young lui paraissait être un homme d'un sens net et ferme, tout pénétré de la responsabilité du poste qu'il occupe, sincèrement dévoué à la bonne renommée et aux intérêts du peuple aux destinées duquel il préside, jaloux au plus haut degré de ce qui pourrait l'amoindrir ou égarer l'opinion sur son compte, infatigable à trouver des moyens pour son élévation morale, intellectuelle et physique. Il paraissait, ajoute-t-il, comme homme et comme magistrat, jouir auprès de son peuple d'une confiance sans limites ; et les deux conseillers qui formaient avec lui la présidence de l'Église, semblaient n'avoir qu'un objet en vue : la prospérité et la tranquillité de la société qu'ils gouvernent. »

L'apostat John Hyde, qui a publié à New-York un livre sur le mormonisme, où il ne ménage pas ses anciens coreligionnaires, ni dans certains cas Young lui-même, le présente le plus souvent comme un homme supérieur. Suivant lui, Brigham aurait de bien grandes faiblesses comme homme ; non plus que Joseph Smith, il ne brillerait point par la tempérance. Comme politique, il serait peu scrupuleux sur le choix des moyens, et appartiendrait à l'école de Machiavel et de Loyola. Mais sauf ces points, qui sont très-contestables, sauf ces accusations très-graves assurément, où se reconnaît l'apostat bien plus que l'historien, il n'y a

presque rien à reprendre dans le portrait que Hyde nous donne du chef des Mormons, et qui est fait de façon à contenter les plus difficiles.

Ce portrait cependant, et on le croira sans peine en songeant au personnage du peintre, n'est nullement flatté: notre expérience personnelle en garantit la ressemblance. Brigham Young n'est pas un homme ordinaire. A une grande expérience des hommes, à un tact fin et délicat, il joint une rare fermeté d'esprit et une singulière énergie de caractère. Convaincu de la vérité de la religion qu'il a embrassée, et par là même d'une moralité qui manquait à Smith, il a donné pour but à sa vie le développement et le triomphe de sa doctrine; et ce but, il le poursuit avec une ténacité que rien n'ébranle, avec cette opiniâtreté, cette âpreté d'ambition qui fait les grands pontifes et les grands politiques. Calme, froid, réfléchi dans le conseil, il ne se décide que lentement, et la résolution prise, il ne s'empresse pas même d'agir. Mais l'action commencée, il la continue avec une vigueur qui ne s'arrête qu'avec le succès. Quoique profondément religieux, à sa manière bien entendu, il a à un haut degré le sens des choses humaines; il est éminemment ce que les Américains appellent *practical*, et il s'entend aussi bien à l'administration de sa fortune privée qu'à la prospérité de son peuple.

Brigham jouit d'une grande influence comme prédicateur. Assurément il n'est pas orateur dans le sens de nos rhétoriques classiques : ses sermons sont farcis de jeux de mots, de plaisanteries, de bouffonneries même qui rappellent plus le curé de Meudon que l'aigle de Meaux, et révolteraient à coup sûr notre dilettantisme européen; mais il ne s'adresse pas aux belles pénitentes de la Madeleine; il a affaire à un public tout autre, et comme il sait d'instinct

sans doute que la première condition du succès c'est de se mettre à la portée de son auditoire, il s'est mis au niveau du sien, qui lui en sait gré en se laissant convaincre et persuader, ce qui est partout le triomphe et la vraie marque de l'éloquence. Du reste, il a des qualités appréciables par toute la terre. Ses manières en chaire sont simples, agréables, sans la moindre apparence d'affectation; il parle de cœur et d'abondance. Il ne prêche pas, il parle : sa voix est forte et sonore, qualités fort goûtées du peuple; ses gestes sont pleins d'aisance et de naturel : rien de forcé, rien de violent. Il est pénétré de ce qu'il dit; on le sent et l'on s'en laisse soi-même pénétrer. Il manie le ridicule avec plaisir et facilité; il est plein de personnalités, d'allusions que le public saisit sans peine, d'autant qu'il possède à un très-haut degré le talent du mime, et qu'il ne se fait pas faute d'imiter les gestes, la voix et le langage des personnes qu'il veut mettre en scène. Mais c'est encore là un élément de succès dans un auditoire populaire. Quoi qu'il en soit, sous les formes souvent grossières se cache toujours une vérité sensée, pratique, dont on peut faire son profit. Le comédien n'est qu'un auxiliaire du pontife et du moraliste.

Brigham Young, dans les relations ordinaires de la vie, est assez réservé, mais affable; il est fort courtois envers les étrangers, quand il est sûr d'eux et qu'il sait n'avoir pas à s'en défier. Quoiqu'il se sente l'objet de leur curiosité, il n'en est nullement gêné, et le regarde comme fort naturel, sans toutefois s'en prévaloir en quoi que ce soit. La méprise très-concevable dans laquelle il était tombé à notre sujet quand nous lui fûmes présentés par Haws, nous mit à même de reconnaître l'importance qu'il attache à bien traiter les étrangers et à leur donner une bonne opinion de son hospitalité et de sa personne. Pour réparer son erreur, il fut avec

nous poli sans bassesse, aimable sans affectation, généreux sans flatterie. Malgré son manque d'éducation première, Brigham Young est devenu à la longue homme du monde presque accompli. On ne peut se défendre d'admirer son tact, et on le quitte en emportant une impression de respect et une meilleure opinion, au moins du mormonisme, sinon de la nature humaine.

On comprend sans peine qu'avec cet ensemble de qualités, Brigham possède autour de lui un ascendant considérable. Cet ascendant est tel, au dire de John Hyde lui-même, que tous ses amis, tous ceux qui croient en lui, et ils sont nombreux, se dévoueraient sans hésitation pour lui. « Une des plus grandes preuves de la vraie grandeur, dit Hyde, que nous traduisons ici littéralement, c'est le pouvoir de se faire le centre de mille intérêts, et des affections profondes d'un millier de cœurs. Tous les hommes vraiment grands l'ont fait. La philosophie a eu ses disciples, les aventuriers leurs partisans, les généraux leurs soldats, les rois leurs sujets, les imposteurs leurs fanatiques. Mahomet, Smith, Brigham Young ont été ainsi. Il n'y a jamais eu personne qui ait eu des amis plus profondément dévoués que Brigham. Le magnétisme qui attire et infatue, qui fait aux hommes sentir son poids et cependant aimer sa présence, abonde en lui. Ses ennemis mêmes sont obligés de reconnaître qu'il y a un grand charme dans l'influence qu'il répand autour de lui. Ses employés et jusqu'à ses femmes sentent la même vénération pour le prophète que le nouveau venu le plus disposé au respect... Tout le secret, ajoute-t-il, de l'influence de Brigham gît dans sa réelle sincérité (*real sincerity*). Il peut se faire que Brigham soit un grand homme grandement trompé, mais il n'est pas un hypocrite. Smith était un imposteur; cela peut être clairement établi.

Brigham Young a embrassé, lui, le mormonisme en toute sincérité; il l'a cru en toute conscience, l'a pratiqué en toute bonne foi et l'a enseigné avec enthousiasme. Aussi dévoué à Smith que Kimball l'est à lui-même, il le révère comme prophète, et l'aime comme homme. Pour l'amour de sa religion, il a, à différentes reprises, quitté sa famille, enduré la faim, est redevenu pauvre, a fait sa fortune et l'a donnée à l'Église. Il se tient prêt à conduire son peuple au prix de grands sacrifices et au milieu des besoins, comme dans l'abondance et la prospérité. Ce n'est point un ami des jours de fête, ni un prophète de l'été; il a partagé ses épreuves aussi bien que sa prospérité. Il ne prétend jamais à plus qu'aux *avertissements intérieurs de l'Esprit*, et non, comme Smith, à des révélations directes et à de matérielles manifestations. Personne ne prie avec plus de ferveur ni plus fréquemment que Brigham Young; personne ne peut mieux gagner les cœurs ou faire plus d'impression sur les esprits que Brigham, lorsqu'il prie. Peu d'hommes peuvent persister à ne voir en lui qu'un hypocrite, après l'avoir entendu prier ainsi, soit dans sa famille, soit dans les assemblées privées ou publiques. Je suis convaincu que s'il est imposteur il a commencé par s'en imposer à lui-même. » Il nous semble qu'il n'y a rien à ajouter à de pareils témoignages venant d'une telle source, et qu'il y aurait presque autant de témérité à y contredire qu'à y ajouter.

FIN DU LIVRE DEUXIÈME.

RÉSUMÉ CHRONOLOGIQUE

DE L'HISTOIRE DES MORMONS

1801. Juin, 1er. Naissance de Brigham Young.
1805. Décembre, 23. Naissance de Joseph Smith.
1820. Mars. Les prédications des *revivals* tourmentent l'esprit de Joseph.
Avril. Première vision de Joseph Smith.
1823. Septembre, 21. Un ange révèle à Joseph l'existence des plaques.
— 22. Joseph visite la cache des plaques.
1827. Janvier, 18. Joseph épouse Emma Hale.
Septembre, 22. L'ange remet les plaques à Joseph.
1828. Juillet. Martin Harris soustrait 116 pages de la traduction.
1829. Avril. Joseph reprend la traduction avec Cowdery pour secrétaire.
Mai, 15. Saint Jean-Baptiste confère l'ordination à Joseph.
1830. Mars. La traduction est achevée; on la publie.
Avril, 6. Création et organisation de l'Église mormonne.
Juillet. La femme du prophète est nommée *fille de Dieu*, *dame d'élection*, par une révélation spéciale.
Août. Conversion de Parley P. Pratt.
Septembre, 19. Baptême d'Orson Pratt.
Décembre. Sidney Rigdon visite le Prophète.
1831. Janvier. Joseph visite Kirtland, pays de Rigdon.
Février, 9. Dieu ordonne aux elders d'aller prêcher deux par deux.
Juin, 6. L'ordre de Melchisédech est conféré à des elders.
— 19. Joseph part pour le Missouri.
Août, 2. La Nouvelle-Sion est fondée à Independence.
Septembre. Joseph, revenu à Kirtland, établit sa banque.
1832. Mars, 25-26. Joseph est trempé dans le goudron par ses ennemis.
Avril. Joseph va visiter ses ouailles dans le Missouri.
— 14. Baptême de Brigham Young.
1833. Janvier, 22. Première manifestation du don des langues.
Mars, 18. Organisation de la présidence de l'Église.
Juillet. Les habitants du Missouri se soulèvent contre les Mormons.
Octobre, 31. La populace détruit dix maisons de Mormons.
Novembre et décembre. Les Mormons persécutés vont se réfugier dans le comté de Clay.
1834. Février, 26. Joseph recrute une armée pour marcher sur le Missouri.
Mai, 5. Il marche sur le Missouri avec cent cinquante disciples armés.
Juin, 23-24. Le choléra se déclare dans l'armée de Joseph.
Juillet, 9. Joseph retourne à Kirtland.
1835. Février, 21. Première réunion du Conseil des douze apôtres.
Mars. Ouverture de l'école des prophètes.
Juillet. Joseph se procure les papyrus d'Abraham.

1836. Janvier, 4. Création d'une chaire d'hébreu à Kirtland.
Mars, 27. Dédicace du temple de Kirtland.
Juin, 29. Les Mormons sont chassés du comté de Clay.
Août. Les Mormons se retirent à Carrol, Davis et Caldwell.
1837. Juin, 13. Kimball et Orson Hyde vont évangéliser l'Angleterre.
Novembre. Faillite de la banque de Kirtland.
1838. Janvier, 12. Départ furtif de Joseph pour le Missouri.
Mars, 14. Joseph arrive dans le Missouri.
Juillet. Excommunication de Martin Harris, d'O. Cowdery et de David Whitmer.
— Kimball et O. Hyde rentrent d'Angleterre.
— Apostasie d'Orson Hyde, de W. W. Phelps et autres.
Août, 6. Troubles de Gallatin, à l'occasion des élections.
— et septembre. Émeutes sanglantes dans le Missouri.
Octobre, 30. Massacre à Hawn's Mill par la milice américaine.
— 31. Joseph est fait prisonnier par stratagème.
Novembre, 1er. Un conseil de guerre le condamme à mort. La sentence n'est pas exécutée.
— et décembre. Les Mormons se retirent dans l'Illinois.
1839. Avril, 16-17. Joseph s'échappe des mains de ses geôliers.
— 26. Brigham Young jette en secret les fondements d'un temple à Independence.
Mai, 9. Joseph Smith s'établit à Commerce (Nauvoo).
Juin, 27. L'apostat O. Hyde retourne au bercail.
Août et septembre. Brigham, Kimball, Parley et Orson Pratt vont prêcher en Angleterre.
Octobre, 29. Joseph va se plaindre à Washington des persécutions du Missouri.
1840. Mars. Retour de Joseph à Nauvoo.
Avril, 15. Orson Hyde part pour sa mission de la Palestine.
Juin, 6. Les premiers Mormons européens s'embarquent à Liverpool.
Décembre, 16. Nauvoo obtient une charte d'incorporation.
1841. Février, 4. Joseph est nommé lieutenant général de la légion de Nauvoo.
Avril, 6. Pose de la première pierre du temple de Nauvoo.
Juin, 5. Joseph est arrêté; on le relâche le 10.
Juillet, 1er. Brigham Young et Kimball rentrent d'Angleterre.
1842. Mars, 1er. Publication du Livre d'Abraham, dans le *Times and Seasons*.
Mai, 6. Tentative d'assassinat sur le gouverneur Boggs.
— 19. Joseph est élu maire de Nauvoo.
Août, 8. Joseph prend la fuite au moment de se voir arrêté.
Décembre, 7. Orson Hyde rentre de sa mission de Palestine.
— 30. Joseph, accusé d'assassinat, se livre à la justice.
1843. Janvier, 5. Joseph est acquitté à Springfield.
— 20. Orson Pratt rentre dans l'Église après en avoir été chassé.
Juin, 23. Nouvelle arrestation de Joseph Smith.
Juillet, 2. Joseph est relâché.
— 12. Joseph reçoit la révélation polygynique.
Août, 30. Brigham Young baptise le général J.-A. Bennett.
Novembre, 4. Lettres de Joseph aux candidats à la présidence des États-Unis.

1843. Novembre, 28. Joseph adresse au Congrès un mémoire sur les affaires du Missouri.
1844. Février, 7. Manifeste de Joseph comme candidat à la présidence des États-Unis.
Mai, 17. Joseph est porté en triomphe dans les rues de Nauvoo.
Juin, 10. Joseph fait saccager l'imprimerie de l'*Expositor*.
— 13. Les Gentils décident qu'ils prendront les armes contre les Mormons.
— 17. Joseph est arrêté et renvoyé.
— 24. Désarmement de la milice de Nauvoo.
— 25. Joseph va se livrer à la justice à Carthage.
— 27. Massacre de Joseph et de son frère dans la prison de Carthage.
Août, 15. Épître de Brigham Young aux Saints de toute la terre.
Octobre, 7. Le Conseil des douze apôtres, Brigham en tête, prend le gouvernement de l'Église.
1845. Janvier. Nauvoo perd sa charte d'incorporation.
Février. Les chefs mormons prennent la résolution d'abandonner Nauvoo.
Septembre, 11. Incendie de vingt-neuf habitations mormonnes par les Gentils.
1846. Janvier. On baptise pour les morts dans le Missisipi.
— 20. Les pionniers partent de Nauvoo pour chercher un emplacement dans l'Ouest.
Février. Des milliers de Mormons traversent le Missisipi sur la glace et prennent la route de l'Ouest.
Mai, 1er. Dédicace du temple de Nauvoo.
Juillet. Brigham Young donne cinq cents hommes aux États-Unis pour la guerre du Mexique.
Septembre, 10, 11, 12, 13. Siége de Nauvoo par la populace.
1847. Avril, 14. Les exilés quittent leurs quartiers d'hiver et partent pour le Lac Salé.
Juillet, 24. Arrivée de Brigham Young au Lac Salé.
Octobre, 31. Brigham rentre à Council-Bluffs.
Décembre, 24. Le peuple nomme Brigham Young président de l'Église.
1848. Mai. Départ de la masse des Saints pour l'Utah.
Novembre, 10. Incendie du temple de Nauvoo.
1849. Mars, 5. Rédaction d'un projet de constitution pour l'État de Deseret.
Juillet, 2. Des délégués partent pour Washington avec le projet de constitution.
1850. Juin, 15. Apparition du *Deseret News*.
Septembre, 9. Le président Fillmore signe le décret qui organise le territoire d'Utah.
1851. Février, 3. Brigham prête serment comme gouverneur de l'Utah.
Avril, 5. Dissolution de l'Assemblée de l'État de Deseret.
Septembre, 22. Ouverture de l'assemblée législative du territoire d'Utah.
1852. Juin. Baptême de quinze Français à Paris.
Août, 29. Proclamation de la révélation polygyniqne.
1853. Février, 14. Consécration de l'emplacement du temple du Lac Salé.
Avril, 6. Pose de la première pierre du temple.
Juillet. Difficultés avec les Indiens.
Octobre, 26. Meurtre du capitaine Gunnison par les Indiens.

1854. Janvier. Adoption du nouvel alphabet par l'Université de Deseret.
Août. Arrivée au Lac Salé des troupes du colonel Steptoe.
1855. Mai, 5. Dédicace de l'Endowment House.
— Départ pour la Californie des troupes du colonel Steptoe.
— Ravages des sauterelles. Sécheresse. Famine imminente.
Juillet. Arrivée du juge Drummond.
1856. Hiver. Famine. Le bétail meurt.
Mai. Le juge Drummond quitte l'Utah.
Juin. Lucy Mack, mère de Joseph Smith, meurt à Nauvoo.
— Les Mormons envoient à Washington des délégués pour demander au Congrès que le territoire d'Utah soit élevé au rang d'État.
1857. Mars, 30. Le juge Drummond signe un rapport malveillant contre les Mormons.
Avril. Les officiers fédéraux abandonnent l'Utah.
— Le gouvernement de Washington décide l'envoi d'une expédition armée contre les Mormons.
Mai, 14. Parley P. Pratt est assassiné dans l'Arkansas.
Septembre, 15. Proclamation de Brigham Young aux citoyens d'Utah.
— Massacre d'émigrants à Mountain-Meadows par les Indiens.
— Arrivée du capitaine Van Vliet à Great Salt Lake City.
Octobre, 5 et 6. Les Mormons brûlent soixante-quinze fourgons de l'armée américaine.
Novembre. Le corps expéditionnaire s'établit sur les bords du Green River.
— 21. Proclamation de M. Cumming, le nouveau gouverneur.
Décembre, 15. Message de Brigham Young à la législature de l'Utah.
1858. Janvier, 16. Adresse des citoyens de Great Salt Lake City au président Buchanan.
Février. Arrivée du colonel Kane au Lac Salé.
Juin, 12. Traité de Brigham avec les commissaires du gouvernement.
— 26. L'armée entre à Great Salt Lake City et se retire aussitôt.
1859. Janvier, 2. Le service religieux, interrompu par la guerre, recommence dans le tabernacle.
Mars. Conflit de pouvoirs entre les officiers du gouvernement fédéral.
Août. Déclaration par laquelle les citoyens de Carson Valley se séparent de l'Utah.
1860. Les troupes fédérales évacuent le territoire d'Utah.

FIN DU TOME PREMIER.

PARIS. — IMPRIMERIE DE J. CLAYE, RUE SAINT-BENOIT, 7.

...n de Paris

98 96 74 72 70 68

L. St. Jean

L. Rouge

L. Itasca's Srce du Mississippi

CANADA

QUEBEC

Trois Rivières

MONTREAL

L. Champlain

MONTPELLIER

MAINE

Bangor

AUGUSTA

Portland

CONCORD

Portsmouth

ALBANY

MASSACHUSETS

BOSTON

C. Cod

PROVIDENCE

HARTFORD

CONNECTICUT

Barnstaple

NEW HAVEN

I. Nantucket

RHODE-ISLAND

Marthas Vineyard

Council Blu...

Brooklyn

Long Island

NEW YORK

TRENTON

JERSEY

...ADELPHIE

LEAVENWORTH

Independence

DOVER

DELAWARE

C. Charles

Albemarle Sound

C. Hatteras

Pamlico

C. Lookout

...mington

...Fear

Milles Anglais

Myriamètres

98 80 78 76 74

Lemaitre sculp

Pays des ...

